
A 000 882 342 9
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



# HISTOIRE

# DE LA RÉGÉNÉRATION

# DE LA GRÈCE.

*Cet ouvrage se vend chez les libraires associés :*

Tarlier, Berthot, Aug. Wahlen, a Bruxelles; et Leroux, a Mons.

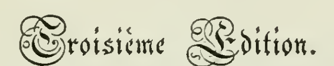
# HISTOIRE
# DE LA RÉGÉNÉRATION
# DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824;

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ETC.




TOME III.

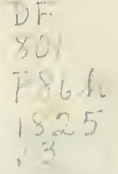


BRUXELLES,

DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

IMPRIMERIE D'AUGUSTE WAHLEN.

M DCCC XXV.




# HISTOIRE

# DE LA RÉGÉNÉRATION

# DE LA GRÈCE.

## LIVRE SIXIÈME.

### CHAPITRE PREMIER.

Insurrection de Samos. — Levée et organisation de troupes régulières. — Fureur des Turcs asiatiques. — Désordres commis par eux aux Dardanelles. — Arrivée de la flotte mahométane à Mitylène ou Lesbos. — L'escadre grecque se met à sa poursuite. — Beau fait d'armes de quatre bricks grecs : — détruisent un vaisseau de ligne ennemi. — Fuite de l'armée navale ottomane. — Projet des Grecs sur Smyrne ; — se dirigent vers Cydonie. — Incendie et destruction de cette ville. — Les insurgés sauvent les habitants. — Chrétiens vendus par les barbares. — Descente des Samiens sur les côtes de l'Asie-Mineure. — Massacres de Smyrne. — Belle conduite de M. David, consul de France. — Zèle, charité, protection de la marine royale française envers les Grecs. — Assassinat des autorités turques. — Ochlocratie musulmane. — Bâtiment sarde sacrifié ; — son équipage assassiné. — Causes et conséquences de cette affaire.

Sans s'occuper de la pensée des cabinets de l'Europe, les Grecs appareillaient pour se porter à la rencontre de la flotte ottomane, qui se disposait à entrer dans l'Archipel, avant d'attaquer Samos. Cette île s'était insurgée, comme nous l'avons dit, à la nouvelle de l'assassinat du patriarche Grégoire. Les primats rassemblés à Vathi, bourgade située vers l'embouchure de l'Imbrasos, fleuve autre-

fois consacré à Junon, ayant proclamé l'indépendance, le peuple avait massacré le cadi et ses satellites, qui s'étaient rendus odieux par leurs iniquités. Les campagnes avaient suivi cet exemple. Les Turcs qui s'y trouvaient disparurent; des actions de graces retentirent dans toutes les églises; et les paysans, ivres de joie, allumèrent un si grand nombre de feux sur les montagnes, qu'on aurait cru qu'ils célébraient encore une fois la victoire de Mycale, si on n'avait pas bientôt appris que c'était le triomphe de la Croix dont ils venaient d'inaugurer l'étendard.

Le conseil des anciens, présidé par l'archevêque, décréta de députer immédiatement deux de ses archontes à Psara, pour y faire part de la révolution qui venait de s'opérer. Les consuls des puissances chrétiennes, qui étaient presque tous des indigènes, s'empressèrent de sacrifier leurs emplois à l'honneur de servir leur patrie. Les hommes en état de porter les armes se présentèrent pour la défendre, et, dans l'espace de deux jours, on réunit six mille hommes, animés d'un excellent esprit. On ne tarda pas à recevoir du canon que les Psariens envoyèrent, et le port fut fortifié de manière à ne rien craindre du continent, dont l'île n'est séparée que par un bras de mer d'un mille, qu'on peut franchir sur des radeaux.

Cette espèce de canal entre dans le système de défense de Samos, où l'on n'aborde que par le port Vathi, l'île n'offrant, dans une circonférence de plus de vingt-deux lieues, à l'exception d'une plage aboutissant aux montagnes, que des côtes inaccessibles aux plus faibles barques. Ce mouillage est lui-même borné à peu de distance par des contreforts escarpés, dans lesquels on ne pénètre qu'à la faveur de défilés, susceptibles d'être défendus en faisant rouler des roches qui forment des avalanches de pierres, plus meurtrières que le feu de l'artillerie. Les Samiens connaissaient l'avantage de la position qu'ils occupaient; et une idée salutaire qu'ils conçurent les plaça tout à coup à

la tête de l'insurrection. Ils se considérèrent comme le lieu d'asile des chrétiens de l'Asie-Mineure ; et la terre témoin du supplice de Polycrate tressaillit sans doute d'allégresse, lorsqu'on proposa, dans le conseil des anciens, de former des corps disciplinés à l'européenne , afin de défendre ce boulevard de l'indépendance.

Plusieurs Samiens avaient combattu sous nos drapeaux pendant l'expédition d'Égypte ; d'autres avaient servi en Russie ; et quelques jeunes gens s'étant soumis à l'apprentissage de la manœuvre , devinrent les instructeurs des milices montagnardes. Vers le commencement de mai , trois mille Samiens marchaient au pas , chargeaient par temps , lorsque les persécutions suscitées contre les chrétiens de l'Asie-Mineure firent refluer vers eux une multitude de proscrits. Le dénombrement des soldats qui vinrent ainsi grossir leurs rangs se montait, au premier juin, à plus de quatre mille , tous gens de cœur. On n'avait encore mis en pratique que le système de stratégie par compagnie : mais alors on les amalgama en régiments ; et les officiers français de *la Chevrette*, corvette commandée par M. Richard , qui eurent occasion de les voir manœuvrer, furent étonnés de leur belle tenue. Les chefs étaient coiffés du casque hellénien, les soldats vêtus du costume héroïque ; et si les mousquets n'eussent pas annoncé la différence des temps , on les aurait pris pour les vainqueurs de Tigrane.

Au récit de ce prodige politique, les Turcs frémirent , et les Grecs de Scala-Nova (1), de la Carie, de la Doride , de la Lycaonie, qui purent échapper à leurs poignards, s'embarquèrent en foule pour Samos. L'île qu'ils encombraient

(1) Il paraît que ce port est celui d'Éphèse, dont le port ou échelle était Myos , *qui* , dit un ancien voyageur , *n'est esloignée que d'une demi-lieue du Méandre, appelée par les Turcs Couch-Adas , c'est-à-dire , l'isle des oiseaux ; et par les marchands estrangers , Scala-Nova.* — Relation du Voyage du Levant du sieur Duloir, pag. 35 , Paris , 1654.

allait se trouver dans le même embarras que Psara, par cette surabondance de population, si l'approche du danger n'avait pas obligé les femmes et les enfants, qui faisaient partie des réfugiés, à se retirer dans des îles éloignées. Dans cette crise, l'archevêque de Samos devint le soutien de tous les infortunés. Il pourvut à leur embarquement, et il resta au milieu de dix mille combattants, qu'il eut le rare bonheur de maintenir dans une union parfaite. Il avait persuadé au sénat de les tenir en haleine ; on résolut d'attaquer le continent, car *la guerre doit nourrir la guerre*.

La première expédition qu'on fit en Asie fut de deux mille hommes, qui revinrent chargés de butin et suivis d'un grand nombre d'esclaves turcs des deux sexes, qu'on ne relâcha qu'après en avoir tiré une copieuse rançon. Huit jours après, les Samiens descendirent de nouveau au fond du golfe de Mycale, où la supériorité de la discipline leur procura la victoire contre une multitude de barbares qui se battirent avec acharnement. Enfin, ils renouvelèrent si souvent leurs excursions, que la partie de l'Anatolie qui fait face à Samos fut abandonnée à plus de six lieues à la ronde par les mahométans.

Les Turcs, qui ne se vengent jamais qu'en lâches, répondaient à chaque victoire des Samiens par le meurtre des chrétiens, que le gouvernement turc livrait à leurs ressentiments. Ainsi, pour les préparer au carnage, on ferma les yeux sur quelques assassinats qui eurent lieu à Smyrne, dans les premiers jours de juin, car les grands coups ne devaient être portés qu'à l'apparition de la flotte turque. Elle était sortie de Constantinople, vers le milieu du mois de mai, avec des équipages composés de vagabonds de race franque, de galériens tirés du bagne, et d'un ramassis de brigands armés, commandés par un vice-amiral qui ne leur cédait en rien pour l'ignorance.

C'était une des créatures du capitan pacha Kara Ali,

qui était resté en arrière pour organiser une seconde escadre, avec laquelle il devait rejoindre son protégé à Mitylène, où le rendez-vous était fixé. Après avoir louvoyé pendant quinze jours sur la Propontide et l'Hellespont, les défenseurs du Croissant, dont les joyeux entretiens roulaient chaque jour sur le plaisir d'incendier les vaisseaux grecs, de dévaster les îles, et de rapporter des cargaisons de têtes à Constantinople, mouillèrent aux Dardanelles. Le sultan les croyait, comme on l'a su depuis, déjà arrivés à Mitylène; et, l'œil fixé sur les mers, il en attendait des nouvelles, lorsqu'il apprit que ses braves se trouvaient encore à peu près aux portes de la capitale. Ils s'étaient, au reste, signalés à leur premier attérage, en égorgeant une soixantaine d'artisans grecs, domiciliés dans la ville asiatique des Dardanelles. Ils avaient ensuite pillé des maisons, des églises; brûlé et saccagé le village de Maïto, situé de l'autre côté du détroit; ce n'était rien, puisqu'il n'avait péri que des chrétiens, pourvu qu'on remît en mer. L'ordre leur en fut de nouveau expédié, et celui qui en était porteur ne les quitta qu'après leur avoir vu doubler le cap Sigée.

Le grand imam avait prédit aux mahométans : *que les infidèles baisseraient pavillon à l'aspect du Croissant.* On cinglait dans cette confiance vers Imbros, lorsqu'on découvrit l'avant-garde de l'escadre grecque, courant bord sur bord, avec l'étendard de la Croix déployé. La tenue de ces petits navires, leur marche rapide, la précision des manœuvres qu'ils exécutèrent autour des citadelles flottantes des barbares, commencèrent à les inquiéter. Cependant les Grecs *prirent chasse*; et les Turcs, ayant continué leur route vers Ténédos, aperçurent bientôt une autre division chrétienne, qui s'éloigna comme la première à son approche. Mais, en fuyant ainsi, les bâtiments des insurgés semblaient se multiplier et sortir, comme autant de divinités menaçantes, du sein des ondes, de sorte que les Osmanlis,

qui les avaient observés depuis le cap de Sigée, arrivèrent escortés par soixante-dix bricks à Lesbos. Leur escadre, si fière de sa supériorité lorsqu'elle était au mouillage de l'Hellespont, entra précipitamment dans la rade d'Euripe, que les modernes appellent le Port des Oliviers, sans oser brûler une amorce contre l'ennemi, qui ne cessa pas de naviguer dans ses eaux.

Une pareille audace consterna les Turcs, qui n'appelaient les insulaires que du nom de *taouchans*, ou lièvres; et tremblants eux-mêmes comme ces animaux timides, ils étaient vaincus d'avance. Bientôt les murmures succédèrent à la crainte; et les équipages se plaignirent de l'imprudence de leurs chefs, qui les avaient trompés. Ceux-ci, qui ne devaient leurs commandements qu'à des intrigues de sérail, n'étaient pas moins inquiets; car ils s'attendaient à chaque instant à être brûlés dans la rade où ils se trouvaient; sans considérer qu'avec les vaisseaux qu'ils montaient, il suffisait d'appareiller, pour obliger les Grecs à prendre la fuite.

Les Hydriotes le savaient. Ils connaissaient l'insuffisance de leurs moyens pour attaquer l'ennemi; mais ils comptaient sur la présomptueuse ignorance des Ottomans, qu'ils épiaient, afin de profiter de leurs fautes. Dans le cas où ils voudraient tenir la mer, une tempête, une mauvaise manœuvre, les mettait à leur discrétion; et s'ils restaient au mouillage, ils avaient pourvu aux moyens de les anéantir. Ils n'attendaient qu'une occasion favorable. Dix-huit navires transformés en brûlots (Ἡφαίστια) (1), chargés de matières

(1) Les brûlots grecs, suivant ce que j'ai appris du capitaine Philippe Jourdain, sont différents de ceux qui ont été employés jusqu'ici dans la marine.

Ce sont de vieux bâtiments remplis de matières inflammables, telles que poudre et roche à feu pulvérisée répandue dans le bâtiment. Les cordages sont couverts d'étoupes trempées dans un mélange de roche à feu, de salpêtre, de camphre, d'huile de pétrole, de lin, d'esprit de vin, etc. Des conducteurs sont établis de l'entrepont à ces cordages, de manière que le feu puisse se communiquer de suite à toutes les parties du grément. Des cou-

inflammables et de projectiles incendiaires, leur assuraient la victoire. On avait fait choix d'hommes déterminés pour les lancer. On avait l'œil au vent, on soupirait après l'instant d'attaquer l'ennemi, dont on ne connaissait pas encore tout le découragement; et les amiraux grecs, Jacques Tombazis, Panagiotis Botadzès, Kallandroutzis et Hadgi Anargyris, au lieu d'exciter leurs marins, ne s'occupaient qu'à modérer leur ardeur.

C'étaient des pères qui commandaient à des enfants soumis à leurs ordres, parmi lesquels on ne remarquait qu'une volonté. Chefs et matelots servaient le même dieu, parlaient une langue commune, étaient animés d'un sentiment unanime, celui de vaincre ou de mourir pour la patrie. Quel contraste avec l'armée ottomane! Elle venait, après de longues contestations, de débarquer trois mille hommes, que le vice-amiral avait logés dans la ville capitale de Lesbos, de manière à s'y préparer une retraite, en cas de revers. On avait en conséquence placé chaque famille grecque dans un réduit, situé entre deux maisons, occupées par des soldats mahométans; et, après avoir désarmé tous les Lesbiens, on tint un conseil de guerre, afin d'aviser aux moyens de se tirer du mauvais pas dans lequel on s'était engagé.

L'escadre ottomane, qui se composait de cinq vaisseaux de ligne, quatre frégates, et d'autant de corvettes, n'osant pas tenir la mer, le conseil résolut: *d'expédier un vaisseau de haut bord à Constantinople, pour prier le capitan pacha*

lisses sont placées dans l'intérieur du navire, afin de porter le feu dans toutes ses parties; et une de ces coulisses, communiquant aux autres, vient aboutir à une des fenêtres du bâtiment, à l'arrière. Un échafaudage est placé près des fenêtres, en dehors; c'est sur ce banc de quart que se place le capitaine, pour embraser le brûlot; tandis que son canot, avec l'équipage, est tout prêt à le recevoir aussitôt qu'il y a mis le feu. Le capitaine, qui est toujours choisi parmi les meilleurs matelots, observe, avant le coucher du soleil, le vaisseau qu'il veut brûler, et pendant la nuit il dirige et conduit le brûlot sur l'ennemi. Lorsque la proue est engagée dans les agrès, le feu ayant été mis à temps, le capitaine s'embarque dans son canot et va avec son équipage se rallier à un bâtiment qui l'attend.

*de venir au secours des navires de Sa Hautesse, réfugiés dans la rade d'Euripe de l'île de Mitylène.* Comme les Grecs s'étaient retirés depuis quelques jours vers les parages de Samos, afin de donner envie aux Turcs de sortir de leur position, on trouva sans peine un officier mahométan assez déterminé pour risquer la traversée jusqu'aux Dardanelles. Il pouvait faire ce trajet dans moins de vingt-quatre heures; et le capitaine auquel cet honneur échut en partage, ayant mis à la voile avec un vaisseau de soixante-quatorze canons, monté par neuf cent cinquante marins, trouva la mer libre. Pas une seule voile suspecte ne se montrait dans le détroit, ni sur le golfe d'Adramytte; il voguait à pleines voiles vers le promontoire Lectum, il touchait aux attérages de l'Asie-Mineure, lorsque quatre bricks hydriotes, cachés au milieu des Hécatonnèses, parurent, en manœuvrant vers le cap d'Antissa.

Le capitaine turc les aperçoit, et, le vent changeant subitement, il veut revenir au port qu'il vient de quitter. Il range la côte septentrionale de Lesbos au plus près, il donne à pleines voiles dans le port Sigrium, qui n'a que quelques brasses d'eau à l'entrée, son bâtiment touche et s'échoue. L'équipage, consterné, parle d'armer les chaloupes et de se sauver à terre, quand les bricks grecs, au nombre de quatre, atteignent le vaisseau ottoman. Il pouvait encore les foudroyer malgré son désastre, et le capitaine songea en conséquence à tenter le sort d'un combat. Animé par la certitude d'être pendu, il avait compris qu'une victoire seule pouvait réparer sa faute; mais il ne devait pas même avoir la consolation de résister.

Les Grecs, qui avaient tourné le vaisseau ottoman avant d'être sous sa volée, s'avançaient en brigades de deux bricks chacune, qui arrivèrent sous leurs basses voiles, l'une de l'avant, l'autre de l'arrière du vaisseau immobile. Le capitaine mahométan, en armant ses chaloupes de quelques pièces de trente-six, pouvait repousser les Grecs,

et les enlever en venant à l'abordage. Leurs bricks ne portaient chacun que dix-huit pièces de douze, et au plus cent cinquante matelots; ainsi les chances étaient encore du côté des Turcs. Mais ceux-ci, par une folie qui ne pouvait entrer que dans leur tête, croyant qu'il suffisait de faire du bruit pour épouvanter des *taouchans* (lièvres), commencèrent un feu de tribord et bâbord, dès qu'ils virent la manœuvre de leur ennemi, en se contentant d'embusquer des soldats sur les hunes et dans les haubans, afin de l'éloigner dans le cas où il oserait braver la canonnade.

Les Grecs, profitant alors de la faute des Turcs, se dirigèrent à proue et à poupe, en se tenant à la portée de leurs canons de manière à ce que la mousqueterie des barbares ne pût les atteindre, tandis que leurs boulets, qui parcouraient le vaisseau dans toute sa longueur, y portaient le carnage et la confusion. Les panneaux de l'arrière furent enfoncés, les mâts du vaisseau volèrent en éclats, ses agrès furent mis en pièces, ses canons de chasse culbutés, et les ponts, ainsi que les gaillards, étant couverts de cadavres et de débris, le commandant comprit qu'une plus longue résistance était inutile. Son équipage était tué ou blessé aux trois quarts, et les hurlements de ceux qui restaient le déterminèrent à se sauver.

Les Hydriotes, après avoir balayé tout ce qui était en vue, venaient de clouer des chemises soufrées et des toiles goudronnées au corps du bâtiment, auquel ils avaient mis le feu (1). Les flammes se développaient, déjà elles gagnaient les haubans, lorsque cent cinquante Turcs environ, reste d'un équipage superbe, se précipitèrent dans leurs embarcations, afin de gagner le rivage.

Aussitôt les Grecs, certains de la perte du vaisseau, tournent leur artillerie contre les barques turques, en coulent

(1) Les Grecs n'avaient point encore mis les brûlots en usage, et ils osèrent aller clouer des chemises soufrées au corps d'un vaisseau. L'amiral Halgan, à qui j'ai entendu raconter ce fait d'armes, en parlait comme d'un des coups de main les plus audacieux de la marine de notre siècle.

une à fond, et, montant sur leurs canots, ils attaquent à coups de gaffes, ou crocs, les barbares, qui n'échappent à leur poursuite qu'en se jetant à la mer. La grande chaloupe seule des Osmanlis, parvenue à se sauver à Mitylène, y annonce que quatre bricks ennemis venaient de brûler le vaisseau auquel elle appartenait. Le vice-amiral de Sa Hautesse avait entendu de son bord le bruit du canon, qui ne cessa de tirer pendant trois heures que le combat avait duré, sans oser venir au secours des siens. Il se contenta de maudire les chrétiens, et de convoquer un divan, pour délibérer sur le parti qu'on avait à prendre.

Appareiller avec les quatre vaisseaux et les armements qui lui restaient, chercher les Grecs, tomber sur leur escadre et la précipiter au fond des mers, eût été la résolution d'un homme tel que Khassan pacha, qui, vaincu par l'escadre d'Orlof à Tchesmé, se releva plus terrible, pour battre ses ennemis à Lemnos. Mais la Turquie ne nourrit plus depuis long-temps que de lâches et féroces assassins ! Le vice-amiral, de l'avis de son conseil, ordonna d'appareiller.... pour fuir avant que les Grecs se fussent ralliés. Sa marche ne fut point entravée. En passant devant Porto Sigri, il y vit les quatre bricks grecs occupés à pêcher les canons du vaisseau qu'ils avaient eu la gloire de détruire. Il força de voiles à leur aspect, tandis que ceux-ci ne cessèrent de le poursuivre qu'en vue des Dardanelles, où ils le saluèrent ironiquement de quelques coups de canon, dès qu'il eut mouillé sous la protection des batteries du château d'Asie.

Satisfaits de la fuite des Turcs, les quatre bricks victorieux, revirant aussitôt de bord, vinrent annoncer à leur escadre la brillante affaire de Porto Sigri. Des transports de joie et des salves d'artillerie publièrent aussitôt le triomphe de la Croix. On expédia des paquebots dans toutes les îles, où ce récit causa un enthousiasme aussi grand que celui de la bataille de Salamine, aux beaux jours de la Grèce antique. Les marins surtout sentirent redoubler leur courage; ils

demandaient à cueillir des lauriers. Les quatre bricks semblaient les avoir tous moissonnés. Aucune voile ennemie ne paraissait plus dans la mer Égée, mais l'Asie s'offrait à leurs regards. On égorgeait leurs frères à Smyrne, et on se décida à les sauver, en s'emparant de cette grande ville, où toutes les populations chrétiennes de l'Anatolie auraient trouvé un refuge.

Les Européens qui habitent Smyrne n'ont peut-être jamais eu connaissance de ce projet des Hellènes; je serais tenté moi-même de le révoquer en doute, si je n'en avais les dispositions principales sous les yeux, tant les plans qu'il renfermait étaient étendus et disproportionnés avec les idées qu'on prêtait alors à des hommes qui venaient à peine de rompre leurs chaînes. Mais les Grecs sont toujours de la race audacieuse de Japhet, à laquelle rien ne semble impossible.

Témoins de la résolution des Samiens, qui avaient opéré des descentes hardies dans le golfe de Latmos, et de l'épouvante qu'ils avaient répandue parmi les barbares, depuis Milet jusqu'à Éphèse, les navarques conçurent ainsi leur plan d'opération. Tandis que les Samiens partiraient du voisinage de Mycale à une époque convenue, les habitants de Cydonie, qu'on se proposait de faire insurger, marchant en sens contraire vers le même point, attaqueraient les Turcs, au moment où l'escadre grecque réunie aux îles d'Ourlak paraîtrait en vue de Smyrne. Six mille hommes déterminés suffiraient pour faire tête aux janissaires et à la populace turque, qui n'est brave que contre des poltrons tels que les chrétiens de cette ville opulente. On devait respecter les propriétés, donner les garanties les plus fortes aux Francs, et épargner les Turcs, qu'on transporterait dans les îles pour répondre de la sûreté des Grecs répandus dans les provinces voisines, contre lesquels on proposerait aussitôt de les échanger. Telle était la base de ce projet.

Les chefs qui l'avaient médité se fondaient en même temps sur les embarras dans lesquels le sultan se trouvait au sein

de sa capitale, autour de laquelle il avait attiré une grande partie des hordes mahométanes de l'Asie-Mineure. S'en dégarnirait-il au moment où tout annonçait une rupture avec la Russie? A la vérité, d'autres bandes pouvaient sortir des extrémités de l'Anatolie, contrée qui renferme une population turque huit fois plus nombreuse que celle des Grecs. Mais, levées en masse, sans approvisionnements, ces nuées de Tartares se dissiperaient, pour peu qu'on leur opposât de résistance, en supposant même qu'ils vinssent jusqu'à Smyrne. On se flattait d'ailleurs qu'ils pourraient bien être occupés dans leur propre pays. Des indices à peu près certains faisaient croire que l'ambassadeur de Russie à Théran poussait Feth Ali Cha à se venger des Turcs, contre lesquels ce monarque avait d'anciens ressentiments. Ce diplomate, qui était Monténégrin d'origine, assisté d'un Ionien de Céphalonie, nommé Képhalas (1), ne manquerait pas de redoubler de zèle, quand il apprendrait l'insurrection des Grecs, ses co-religionnaires; ainsi la guerre entre la Turquie et la Perse paraissait inévitable. Abstraction faite de cette considération éloignée, l'invasion de Smyrne déterminait irrévocablement l'insurrection de Chios. La diversion qu'elle produirait paralysait tous les efforts des Turcs, qui, ne pouvant plus envoyer de troupes dans la Grèce, donnaient le temps aux Moraïtes de consolider leur indépendance. Il fut donc résolu de se porter vers Cydonie.

Cette ville, que les Turcs appellent Aïvali (2), nom qui correspond à celui de Cydonie, habitée par trente-cinq mille Grecs, heureux sous le gouvernement paternel de leurs propres magistrats, n'aurait jamais songé à entrer dans les vues des indépendants, si les Turcs ne se fussent chargés eux-mêmes du soin de la faire insurger. Le pacha de Brousse,

(1) Cet intrigant avait été corsaire sous pavillon anglais. C'est le même qui a publié à Paris en 1817 une carte grecque, en trois feuilles, des côtes et ports de la Turquie d'Europe.

(2) *Voyez* pour la description le tome V, p. 139, n. 1 de mon Voyage dans la Grèce.

soupçonnant le projet des Grecs, dès qu'il eut connaissance de la retraite de l'escadre ottomane, s'était mis en mesure de les prévenir. Il détacha donc trois mille hommes, afin de prémunir Aïvali contre une attaque, et pour la tenir en respect, si elle osait se soulever. Les habitants, qui avaient les Turcs en horreur, se crurent perdus en apprenant ces dispositions, et imaginèrent, pour se sauver, d'informer les autorités de Smyrne des desseins des Hydriotes contre leur ville. La confusion allait ainsi commencer. Déjà les Grecs, pour se venger des habitants de Chios, qu'ils accusaient de perfidie depuis qu'ils avaient refusé d'accéder à l'insurrection, s'étaient présentés devant leur capitale sur laquelle ils avaient lancé quelques boulets. Remettant ensuite à la division navale de Psara le soin de soulever Cydonie, ils entraient dans le golfe Herméen, et c'en était peut-être fait de Smyrne, si, comme on vient de le dire, leur plan n'avait pas été communiqué aux mahométans.

Les Cydoniens, en déjouant ces projets, croyaient avoir acquis des droits à la reconnaissance des Turcs; mais déjà les troupes Bithyniennes s'avançaient vers leur ville. A leur apparition, les habitants s'ameutèrent, et le lieutenant du pacha de Brousse, qui y fit son entrée le 13 juin, avec six cents hommes, s'aperçut, aux rixes de ses soldats avec les bourgeois, que sa présence était vue avec déplaisir. Les archontes, qui composaient le synode municipal, l'invitèrent à faire bivouaquer ses troupes sur un coteau voisin; et, moitié gré, moitié force, il dut déférer à leur demande. Irrité de cette mesure, qu'il regardait comme un affront, il fit partir un courrier qui revint le lendemain, conduisant un renfort de trois mille janissaires, avec lesquels il prit possession des principaux quartiers de Cydonie.

Malgré la mauvaise composition de ce corps, il se conduisit avec modération; mais leur général ayant demandé de l'argent, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et les primats, qui repoussèrent ses demandes, en faisant

valoir leurs priviléges et la misère publique. En effet, la ville avait perdu sa prospérité par l'émigration des négociants, qui s'étaient retirés à Psara, et ce qu'il y avait encore de familles aisées s'étant réfugiées dans la petite île de Mosconisi, située à l'entrée de la baie, le bas peuple, resté seul, refusa de payer les contributions de guerre.

Chacun commença alors à déménager, et la population de la ville était à peine de dix-huit mille ames, lorsque la flotte grecque parut en vue de Cydonie, au nombre de soixante-dix vaisseaux. Le coup de main sur Smyrne était manqué, et le premier soin de l'amiral fut d'embarquer les habitants retirés à Mosconisi, qui passèrent à bord des bâtiments hydriotes et spetziotes, avec leurs richesses et leurs effets. Dans ce moment, ce qui restait de chrétiens, ainsi que les consuls étrangers, partirent, sans que les Turcs s'y opposassent, ni même à l'enlèvement de leur mobilier.

Ces choses se passaient le 15 juin; et quoique le lieutenant du pacha de Brousse eût reçu de nouveaux renforts, il restait sur la défensive. Les pavillons européens flottaient sur les maisons consulaires, la ville était presque déserte, lorsque, sur les neuf heures du matin, une foule de barques grecques, armées de canons et chargées de troupes, s'avancèrent vers le mole. Alors les Turcs, qui s'étaient embusqués dans les maisons voisines du port pour les repousser, commencèrent le combat, qui s'engagea avec furie des deux côtés. Cependant les Grecs, parvenus, à la faveur de leur artillerie, à aborder au quai, y jetèrent quelques centaines de soldats, qui chassèrent les Osmanlis et leur tuèrent beaucoup de monde; mais ceux-ci, arrivés au centre de la ville, se rallièrent; et après s'être battus avec courage, ils se débandèrent en mettant le feu à plus de cinquante endroits de Cydonie.

Le combat avait duré pendant deux heures, et les Grecs, restés maîtres de la place, s'étant répandus dans les maisons, enlevèrent tout ce qu'on pouvait emporter, sans qu'aucun

marin osât s'approprier le moindre objet. Heureux de sauver leurs frères, que la proscription aurait anéantis, ils n'eurent à regretter qu'un petit nombre d'habitants, qui se noyèrent en s'embarquant avec trop de précipitation. Le feu continuait cependant, mais il ne put ralentir leur zèle; et attaqués par les Turcs au milieu des ruines et de l'incendie, ils en tuèrent cinq cents avant le coucher du soleil. Alors la flotte grecque appareilla, emportant les pénates et les habitants de la nouvelle Ilion, qui firent voile pour se rendre à Psara.

Cependant les infidèles, témoins de ce qui se passait, crurent pouvoir profiter de la nuit pour butiner au milieu des décombres de la ville, où ils ne furent pas plus tôt entrés, que les Grecs, débarqués à l'improviste dans une anse voisine, tombèrent sur eux, et en taillèrent en pièces plus de huit cents. Telle fut la catastrophe de Cydonie, fondée en 1740, par un ecclésiastique vénérable, nommé OEconomos. Ses soins y avaient introduit le goût du travail, les manufactures et les lettres qui y florissaient; deux jours suffirent pour anéantir le fruit de plus de quatre-vingts ans de sollicitudes philanthropiques : Cydonie a cessé d'exister.

Les barbares, qui s'étaient flattés de s'y enrichir, exaspérés de leurs pertes, tournèrent aussitôt leur rage contre les habitants des campagnes qui étaient sans défense! Un grand nombre tombèrent sous leurs coups; et ceux que la cupidité épargna furent conduits aux marchés voisins, où on les vendit comme esclaves.

Smyrne sortait, dans ce moment, d'une crise qu'on attribuait aux provocations de quelques émissaires secrets du pacha de Janina, car alors l'imputation de tous les crimes publics retombait sur la tête d'Ali Tébélen. Ses agents étaient deux derviches qu'on avait pris, disait-on, en flagrant délit, lorsqu'ils haranguaient la populace mahométane pour l'exciter à l'anarchie, qui fut toujours la fidèle auxiliaire de la

puissance de ce tyran. Mais, soit que le fait fût exact ou non, on vit clairement que le signal des attentats publics était donné, et dès le 2 juin, le sang des Grecs commença à couler sous les poignards des milices mahométanes qu'on avait réunies dans l'intention de les transporter en Morée.

Depuis l'insurrection des îles, il avait fallu renoncer à ce projet; et quoique le gouverneur de Smyrne, qui avait interdit aux soldats de sortir de leur camp, levât journellement de fortes contributions, sous prétexte de subvenir aux besoins des gens de guerre, cela ne leur donnait pas de pain. Ils se répandirent alors dans les campagnes, et après les avoir saccagées, ils entrèrent en ville, sans égard pour la consigne militaire, qui est partout moins puissante que le besoin impérieux de la faim. Aussi ne s'adressèrent-ils d'abord qu'aux boutiques des boulangers, qui furent pillées, sans que les janissaires se mêlassent autrement de la police, que pour aider à voler et à assassiner les Grecs propriétaires de ces établissements. Charmés de ce début, les fanatiques qui siégeaient au divan favorisèrent les désordres. A chaque instant on apprenait de nouveaux assassinats, et les doutes sur les provocateurs cessèrent, quand le pacha de Smyrne osa répondre à M. David, consul de France, qui le conjurait de prendre des mesures de salut public : *Les Grecs doivent mourir.*

Leur dernière heure parut arrivée le 14 juin, quand un janissaire ayant blessé légèrement un turc Candiote (1),

(1) Cette particularité, qui a paru douteuse à quelques personnes, est rapportée en ces termes par M. Raffenel, témoin oculaire. « Un janissaire » altéré de sang et furieux de ne pouvoir répandre celui de ses semblables, » car les rues étaient désertes, déchargea son pistolet sur un pourceau qu'il » aperçut ; mais par suite de la maladresse naturelle à ces barbares, au lieu » d'atteindre le but qui s'était proposé, la balle prit une direction contraire » et fut blesser un musulman crétois, qui cherchait des victimes. Le meurtrier, non moins lâche que criminel, craignant peut-être la vengeance du » Crétois, s'écria que le coup était parti d'une fenêtre, et qu'un Grec en » était l'auteur. Il n'en fallut pas davantage. » — Histoire des événements de la Grèce, c. XI, p. 246, 247.

ce misérable, qui était peut-être dans le secret du comité des assassins, présidé par le pacha, s'écria que le coup qui l'avait frappé partait de la fenêtre d'une maison grecque qu'il indiquait en montrant la plaie faite par la balle qui l'avait atteint.

A cette vue, les Turcs, attroupés, se précipitent dans le quartier grec, qui était heureusement évacué depuis quelques jours, et ils pillent ce qu'ils trouvent, lorsque, arrivés à une porte barricadée, ils entendent des cris et voient bientôt après une famille qui se sauvait par les terrasses dans l'intention de gagner le faubourg des Francs. Ils tirent contre ces êtres tremblants qui, arrivés à l'extrémité de leur quartier, se trouvent séparés du lieu qu'ils voulaient gagner par la tranchée d'une rue. Elle était étroite, comme le sont la plupart de celles de l'Orient. Alors le père de cette famille plaçant une planche pour joindre la plate-forme qu'il fallait atteindre, une de ses filles franchit ce pont aérien au milieu d'une grêle de balles; une seconde lui succède; toutes deux ont passé avec un rare bonheur! Mais le danger presse, les assassins, qui ont gagné les terrasses, approchent! saisissant alors un enfant entre ses bras, le père, suivi de son épouse, d'un fils et de quelques domestiques, se précipitent tous ensemble sur une planche qu'ils craignaient, un instant auparavant, de voir briser sous les pas d'un seul d'entre eux, et ils arrivent sains et saufs dans la demeure protectrice qu'ils cherchaient.

Douze maisons saccagées et une vingtaine de Grecs égorgés, dit un témoin oculaire auquel j'emprunte ces détails, n'étaient que les prémices d'une plus grande catastrophe. Les chrétiens qui restaient s'entassaient dans les consulats, et surtout sous le pavillon de France, quand la malveillance répandit le bruit que la Russie avait déclaré la guerre à la Porte Ottomane. Cette nouvelle émanait du pacha, que sa duplicité rendait différent des magistrats civils de Smyrne, qui devaient bientôt expier leur conduite honorable. Aus-

sitôt le consul de l'empereur Alexandre devint l'objet de l'attention des fanatiques, dont la rage fut encore exaltée par l'arrivée en rade d'un vaisseau russe de sept cents tonneaux.

Il avait l'aspect d'une corvette de guerre, et on dit aussitôt qu'il appartenait aux insurgés. Plus de douze mille forcenés, réunis devant la douane, criaient qu'il fallait le saisir ; et le pacha, au lieu de se montrer dans cette occasion, se renferma dans son palais, en abandonnant le timon des affaires à la populace qui demanda que le vaisseau fût visité ; on y consentit. Elle l'exigea à trois reprises, et trois fois ses envoyés déclarèrent qu'il était en règle. Mais on ne voulait pas être désabusé, et on allait se porter aux dernières extrémités, lorsqu'un courrier venant de Cydonie annonça les événements qui s'étaient passés dans cette ville. La fureur prenant aussitôt une autre direction, trois mille assassins se répandent dans la ville, en faisant main basse sur tous les Grecs qu'ils rencontrent, et la nuit seule parvint à suspendre leur rage.

Quelle nuit! depuis long-temps les Turcs ne dormaient plus! Ils la passèrent dans les cafés à s'exciter au carnage, et, le 16 au matin, ils surprirent une foule de chrétiens de la dernière classe, qu'ils massacrèrent. Les infortunés, croyant qu'on n'en voulait qu'aux gens riches, se rendaient aux travaux des champs, lorsqu'ils tombèrent avec leurs femmes et leurs enfants sous les coups des barbares, qui prirent plaisir à les couper en morceaux. Chargés de ces horribles lambeaux, ils viennent se présenter devant le consulat de Russie, qu'ils auraient saccagé, si les chaloupes armées de la station française ne fussent accourues à son secours. Alors parut, tel qu'un ange sauveur, M. Le Normand de Kergrist, officier dont s'honore la marine royale. Un coup de canon, tiré à poudre par une des embarcations qu'il avait expédiées, suffit pour mettre en fuite les intrépides janissaires, et le consul de Russie fut sauvé.

Le calme semblait rétabli (1), lorsqu'à dix heures du matin on vit les Turcs reparaître autour du consulat de France pour sommer M. David de leur livrer les Grecs réfugiés sous le pavillon du roi. Ils poussaient d'affreuses vociférations, quand le consul, se présentant à ces bandes furibondes, leur fit reprocher, par l'entremise d'un interprète, *leurs crimes, leur audace, et leur intima l'injonction de se retirer*, en leur disant *qu'ils ne répandraient le sang des Grecs qu'après l'avoir égorgé lui-même*. Ce discours, l'attitude du consul du roi, en imposèrent aux furieux, qui entouraient la seconde enceinte de sa demeure, et l'apparition des chaloupes de la station parvint encore une fois à dissiper ces hordes de brigands.

La conduite de M. le consul de France, celle de M. Le Normand de Kergrist, de M. Ferrand qui commandait une gabare, réunis à une corvette de S. M. Britannique, la Medina, ayant rendu le courage aux Francs, chacun s'empressa d'accueillir les Grecs. Notre marine royale, arme toujours bien méritante, et glorieuse jusque dans ses revers, tendit sans distinction une main secourable à tous les proscrits. La marine marchande imitant son exemple, vaisseaux de haut-bord, navires de commerce, barques, et jusqu'aux simples canots couverts du pavillon de France, devinrent l'asile des Chrétiens. Les capitaines, les officiers, les matelots, les soldats, partagèrent avec eux habillements, linge, nourriture et jusqu'à leur argent. Les hamacs furent transformés en berceaux pour recevoir les enfants. Les entreponts se changèrent en hôpitaux destinés aux malades, aux vieillards, aux femmes, tandis que les officiers et les équipages bivouaquaient sur le tillac des bâtiments, qui protégeaient une foule de nacelles rangées autour d'eux comme de timides oiseaux sous les ailes de leur mère. Protection touchante, à laquelle le roi Très-Chrétien daigna accorder une mention honorable, et qui

(1) Raffenel, Histoire des événements de la Grèce, ch. IV.

sera dans les annales de la marine française un fait non moins glorieux pour elle qu'une victoire navale.

Pendant que les chrétiens orthodoxes de Smyrne respiraient à l'abri du pavillon de France, les assassins qui voulaient tout anéantir entouraient la demeure du molla, chef suprême du culte mahométan, en demandant un *îlam*, pour être autorisés à égorger les Grecs et à incendier la ville... Vainement ce vénérable magistrat leur représente l'énormité d'un pareil attentat, en faisant parler la religion; son sang coule, et il meurt victime de son refus généreux; l'ayan bachi, chef du contentieux et de la police de la ville, expire à son tour sous les coups des rebelles, qui, maîtres de toutes les places, se partagent l'autorité.

Aussitôt le carnage cesse, les flambeaux préparés pour l'incendie s'éteignent, et les chefs, produit impur de la licence, font cesser le désordre. Le premier acte qu'ils rendent est pour licencier le vaisseau russe qui avait servi de prétexte à la rébellion, après en avoir enlevé une cinquantaine de Grecs qu'on disait être Ioniens. Ils furent conduits devant le consul d'Angleterre, qui, trop consciencieux pour les réclamer en masse, en abandonna une partie, qùe les Turcs assassinèrent.

Telle fut la fin de la sédition; mais le fanatisme ne pouvait être satisfait qu'après s'être vengé de ceux qui avaient contrarié ses fureurs. Nous l'avons dit, et ce fait, avancé par M. Raffenel, n'ayant pas été démenti (1), nous regardons comme constant, que les ministres des puissances chrétiennes à Constantinople avaient autorisé les agents de la Porte à visiter les navires européens, afin de les empêcher de favoriser l'évasion des Grecs. La principale disposition de cette concession inouie portait : *que les bâtiments européens, à bord desquels on découvrirait des Grecs passagers, seraient provisoirement séquestrés par le gou-*

(1) *Voyez* Raffenel, Hist. des événements de la Grèce, p. 264 et suivantes.

*vernement turc, s'ils étaient arrêtés dans le port, et par les capitaines ottomans qui les prendraient en mer.*

L'ambiguité de ce passage ne disant pas si le bâtiment seul devait rester au pouvoir des capteurs, ou si l'équipage était compris dans la même pénalité, les officiers mahométans ne manquèrent pas de l'interpréter dans le sens le plus étendu. Cette décision avait été, dit-on, signifiée aux consuls par leurs ambassadeurs sans aucune autre instruction; ceux-ci en firent part aux armateurs, et les Grecs se trouvèrent irrévocablement condamnés à rester sous la hache de leurs bourreaux. Comme il n'est point de jurisconsulte en Europe, ni même de tyran qui ne sente toute l'horreur d'une pareille violation du droit public; qu'il nous soit donc permis de croire que si cette infâme transaction fut confidentiellement tolérée, elle n'a jamais, malgré l'assertion de M. Raffenel, été légalement avouée.

Le principe que le pavillon couvre la cargaison du bâtiment se trouvait ainsi suspendu, quand un navire sarde (1), qui se trouvait mouillé en dehors de la rade de

(1) On assure que les expéditions du bâtiment sarde lui avaient été délivrées par les autorités anglaises de Gibraltar, et qu'il ne parut pas aux portes de Smyrne avec le pavillon de France. Cette allégation que nous consignons est infirmée par le récit de M. Raffenel, et par le témoignage même de nos officiers de mer. Voici le récit de cet événement qu'on a contredit quant au pavillon; c'est au lecteur à prononcer.

« Le capitaine sarde qui avait déjà embarqué beaucoup de Grecs étant
» revenu en chercher d'autres qui lui payaient un grand prix pour leur
» évasion, se rendit en ville dans son bateau, contrarié, disait-il, de ne
» pouvoir aborder avec son navire. Il se présenta à la chancellerie de
» France et il exhiba ses expéditions. Le roi de Sardaigne n'envoie point de
» ministre à Constantinople, d'où il suit que, n'ayant pas d'agent dans les
» places turques, ses sujets sont obligés de se mettre sous une protection
» étrangère et choisissent celle de la France préférablement aux autres.
» Cependant en cette occasion le capitaine sarde ne se fit point reconnaître
» légalement par les officiers civils du consulat; il dit que les entraves ap-
» portées par le gouvernement turc au commerce le décourageaient trop
» pour mouiller en rade, lors même qu'il y serait autorisé; enfin il annonça
» l'intention de repartir sous peu de jours pour l'île de Ténos dans l'Ar-
» chipel.

Smyrne, à côté d'une gabare et de plusieurs vaisseaux français, s'obstina à embarquer des proscrits. Il avait spéculé sur le salut des Grecs, qui lui payaient à grand prix leur évasion; et lorsqu'il mit à la voile, il en avait embarqué deux cent cinquante, qu'il devait transporter à Ténos. Il se trouvait déjà à deux lieues du rivage, lorsqu'une

» Mais il était bien résolu à ne point retourner sur ses pas, sans avoir » utilisé son voyage. Un grand nombre de misérables de toutes les nations, » qui depuis le commencement des troubles s'étaient érigés en courtiers, » pour procurer des embarquements aux Grecs, moyennant de grosses ré- » tributions, lui trouvèrent de suite deux cents personnes qui se rendirent » pendant la nuit à bord de son navire, malgré les risques du trajet, puis- » que des bateaux chargés d'espions turcs rodaient continuellement dans la » rade. En moins de huit jours, le Sarde eut entassé dans son bâtiment au- » delà de deux cent cinquante personnes. Mais cet homme insatiable, » comme le sont tous les gens de cette espèce, voulut encore attendre pour » compléter le nombre de trois cents passagers. Les Turcs s'étaient aperçus » de ses manœuvres. Le pacha en fit même avertir le consul de France, qui » s'empressa d'en écrire au commandant de la frégate française mouillée » auprès du Sarde. Le commandant fit venir le prévenu, et lui ordonna de » mettre à la voile s'il ne voulait s'exposer aux plus grands malheurs. Mais » l'imprudent ne tint aucun compte de ces sages avis; il eut même l'audace » de répondre au capitaine français *qu'il ne dépendait ni de lui ni de son* » *gouvernement, et qu'il était surpris de ses remontrances.* Alors on le » laissa agir.

» Le lendemain il embarqua encore une vingtaine de Grecs, et comme » son chargement était à peu près complet, il se décida enfin à partir. Une » goëlette de guerre algérienne était déjà à la voile pour l'arrêter, et il avait » fait à peine deux ou trois lieues, que l'ennemi se trouvait déjà dans ses » eaux. Alors, désespérant d'échapper, le capitaine arbore son pavillon, » croyant en imposer à l'ennemi; mais ce fut en vain : les Turcs appro- » chaient de plus en plus, en tirant même à boulet sur le navire, qui vire » de bord, force de voiles pour se rapprocher de la frégate française. L'Al- » gérien le suit. Arrivé sous le canon de la frégate, il jette l'ancre, et l'Al- » gérien arme aussitôt ses chaloupes pour en prendre possession; mais » l'imprudent capitaine s'était avisé trop tard pour son malheur d'arborer » le *pavillon français*. On voit sa détresse de la frégate : le commandant » envoie ses embarcations armées au secours du fugitif : il en était temps, » car les Algériens étaient sur le point de s'élancer à bord. Les marins fran- » çais les repoussent, en les menaçant même de tirer sur eux, s'ils osent » insulter plus long-temps un pavillon qu'ils doivent respecter. » — Hist. des évén. de la Grèce, p. 266, 267, 268, 269.

goëlette algérienne, expédiée par le pacha de Smyrne pour le saisir, lui donna la chasse, et l'obligea à se réfugier sous la protection de la frégate la Jeanne d'Arc, qui s'opposa à l'entreprise du barbaresque. Celui-ci invoquant aussitôt les nouveaux traités que le capitaine français ne connaissait pas, on informa le consul de France de ce qui se passait, et, en attendant sa réponse, on reçut à bord du vaisseau du roi tous les passagers embarqués sur le caboteur sarde.

Des entrevues eurent lieu entre le pacha et le consul, et on convint, hélas! qu'on remettrait entre les mains d'un homme déjà couvert de crimes le bâtiment sarde, dans l'état où il se trouvait au moment où il avait été poursuivi par l'Algérien. On promit à la vérité qu'il n'arriverait rien de fâcheux ni à l'équipage, ni à sa cargaison d'hommes; et, comme si l'expérience n'avait pas prouvé mille fois qu'on ne peut jamais se fier à la parole d'un Turc, race sans honneur et sans foi, une lettre du consul de France autorisa M. de la Mare de la Meillerie, capitaine de la Jeanne d'Arc, à se désister de la protection accordée à des infortunés. Il eut le malheur et la faiblesse d'y consentir. O douleur! jour néfaste! puisse la postérité ne point ajouter foi à ce triste événement.

Plus de cinquante bateaux, chargés de janissaires frénétiques, accourus de Smyrne pour être témoins du triomphe du barbaresque, se pressent aussitôt autour du navire confisqué. Ils y arborent le pavillon ottoman, au bruit de l'artillerie de la goëlette algérienne, qui célèbre sa victoire. Elle remorque sa prise; elle vogue entourée d'assassins, en tirant quelques coups de canon en signe de triomphe. En approchant du port, l'Algérien est accueilli par des décharges de mousqueterie, les forts et les bâtiments turcs le saluent; et, pendant toute la journée, les barbares se livrent à la joie que leur inspire la prétendue

conquête d'un bâtiment français (1), arraché à une de nos frégates.

Mais abrégeons ce funeste récit. M. de la Meillerie, qui avait reçu à bord de la frégate la Jeanne d'Arc l'équipage et les passagers qu'elle portait, dut les remettre entre les mains du consul de France (2). Celui-ci s'en dessaisit entre celles du pacha, qui lui promit de les traiter avec une sollicitude toute paternelle. On écrivit des deux parts à Constantinople, afin d'obtenir les ordres nécessaires à la solution d'une affaire entièrement nouvelle dans la diplomatie de l'Orient.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. On négociait; on discutait; on espérait; et au moment où l'on se flattait du succès, on apprit que le capitaine sarde, son équipage et les passagers grecs avaient passé par la main des bourreaux. Quelques-uns des Génois s'étaient fait mettre en pièces plutôt que de livrer volontairement leur tête; et, à l'exemple de ce qui était arrivé à Constantinople, lorsque le patriache y fut assassiné par ordre du Grand-Seigneur, après avoir laissé les cadavres des suppliciés exposés pendant trois jours aux regards de la multitude, on les livra aux Juifs, qui les traînèrent dans les rues, et les jetèrent ignominieusement à la mer.

(1) Je renvoie à l'ouvrage de M. Raffenel ceux qui désireraient connaître plusieurs autres détails de cette affaire, que ma plume se refuse à transcrire. Il me suffit de dire que le capitaine génois et son équipage furent suppliciés de la manière la plus infamante. Trois d'entre eux eurent la tête tranchée sur la place publique, un matelot et le capitaine furent pendus avec des cigares à la bouche, afin de les désigner comme francs.

(2) M. de la Meillerie n'avait pas cru devoir céder à la multitude ottomane les deux cents infortunés qui étaient venus réclamer sa protection. Il les envoya sous bonne escorte au consul de France, avec les matelots européens. Celui-ci les reçut dans ses vastes magasins, et ne les remit que vaincu par les assurances du pacha..... Il se retira dans ses appartemens, le cœur navré, pour n'être pas témoin des cris et du désespoir de ces malheureux, etc., etc. — Histoire des événemens de la Grèce, pag. 273 et suiv.

## CHAPITRE II.

Allégresse des Grecs de l'Archipel. — Arrivée de l'amiral Halgan. — Insurrection de l'île de Crète, — proclamée par les Sphaciotes. — Abadiotes, peuplade. — Turcs bloqués dans les places fortes. — La Canée; idée de cette ville. — Dévastations des hordes musulmanes. — Beau caractère d'Élez aga, satrape de la Carie; — chargé de l'expédition contre Samos. — Désordres et anarchie à Scala-Nova. — Massacres à Cos, à Rhodes, à Cypre. — Seconde arrivée de la flotte turque dans l'Archipel; — poursuivie par la flotte grecque. — Avantage que celle-ci obtient avec ses brûlots. — Marine française compromise, pourquoi. — Insurrection de la Macédoine transaxienne. — Alarmes répandues à Salonique. — Les Juifs font cause commune avec les Turcs. — Grecs battus en plusieurs rencontres; — se réfugient dans la presqu'île de Cassandria. — Moines du mont Athos. — Le béotarque Diamantis accourt au secours des Macédoniens. — Zongos bat les Turcs en Thessalie. — Mavrocordatos et le général Normann arrivent en Morée. — Prise de Navarin et de Monembasie. — Affaires de l'Acarnanie et de l'Épire. — Blocus de Tripolitza. — Aperçus sur cette entreprise. — Portrait de Démétrius Hypsilantis. — Embarras de Khourchid. — Turcs écrasés dans une mosquée de Janina, par les bombes d'Ali pacha.

Le récit des désastres de Cydonie et des massacres de Smyrne étant parvenu à Hydra, au milieu des transports de joie qu'y causait la victoire de Mitylène, Cyrille, évêque d'Égine et des îles du golfe de Saros, en prit occasion pour rappeler aux Grecs leurs devoirs envers la patrie. Ministre du Tout-Puissant, il n'eût point recours aux artifices de l'éloquence pour enflammer les fidèles. Simple comme la vérité, il annonça au peuple qu'une flotte turque, plus formidable que celle qui avait abordé à Lesbos, commandée par le capitan pacha Kara Ali en personne, se trouvait aux Dardanelles. Son projet était d'attaquer Samos; et la teneur du firman, daté de *l'étrier impérial* du Tartare usurpateur de la couronne des Constantins, portait :

*que tous les Samiens au-dessus de l'âge de huit ans seraient passés au fil de l'épée* (1). A ces mots, un cri unanime se fit entendre sous les portiques et dans le temple du Seigneur : *levez-vous, vents de la vengeance ! à la voile, Hydriotes ! partons.*

Tout était préparé depuis plusieurs jours pour mettre une seconde division navale en mer ; et les éléments, d'accord avec les voeux des marins, les ayant favorisés, les vaisseaux qu'ils montaient se réunirent dès le lendemain aux escadres combinées de l'Archipel.

Un pareil empressement était bien opposé aux nouvelles répandues à Smyrne, où la calomnie représentait les Grecs consternés et en proie aux discordes civiles. Ils avaient assassiné, disait-on, leurs amiraux. Le sénat d'Hydra était sous le joug de la populace. Les marins de Spetzia exigeaient trois mois de solde avant de s'embarquer ; les riches armateurs songeaient à quitter un sol volcanisé ; les Moraïtes étaient indignés de ce que le frère d'Hypsilantis ne leur avait apporté, au lieu de trésors, que son manteau et son épée ; Ali pacha de Janina, qu'on préférait au plus pur sang des chrétiens, était réconcilié avec le sultan. A ces mensonges imprimés le journal turc de Smyrne ajoutait de lâches insinuations contre la probité des Hydriotes, qu'il rendait suspects de piraterie ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de sacré pour la plume empoisonnée du méchant (2) ! Mais les Grecs allaient répondre à tant d'injures par des martyres et des triomphes inouis. Un homme de bien, député de l'Europe civilisée, venait d'arriver dans les mers de la Grèce, pour être spectateur de la gloire des Hellènes, et rendre témoignage de la vérité.

L'amiral Halgan, dont la réputation ne peut être comparée qu'à sa modestie et aux nobles qualités de son cœur, était *le modérateur, sans peur et sans reproche*, que la

(1) Spectateur Oriental, n° 13, col. 5.
(2) Id. col. 5 et 6.

Majesté du Roi Très-Chrétien avait envoyé, pour faire respecter son pavillon, au milieu des Grecs et des barbares, qui se trouvaient engagés dans une guerre atroce. L'ambition de ce chef était toute pour la gloire des descendants augustes d'Henri IV, et sa passion dominante ne respirait que l'amour de l'humanité. Homme de mer et Français, l'équité lui prescrivait une sévère neutralité entre les parties belligérantes, sans lui défendre de compatir au malheur, quelle que fût la condition de ceux qu'il frappait. Il connaissait les hommes et les choses. Il avait prévu les événements par une campagne qu'il avait faite en 1817 dans le Levant. Il savait l'affront fait à notre pavillon par les Turcs, dans l'affaire du bâtiment Sarde, que les lois divines et humaines prescrivaient de protéger. Mais le mal était sans remède; et dès qu'il eut établi son quartier-général à bord de la frégate la Guerrière, il entra dans ces mers nouvellement illustrées par les Hellènes vainqueurs à Sygrium et à Mycale.

La Grèce, qui pouvait déjà se vanter de quelques beaux faits d'armes, était à la veille de plus grands événements. La persécution, favorable à sa cause, venait de lui donner de nouveaux défenseurs. La Crète, soumise au gouvernement militaire le plus inhumain, opprimée par ses agas, sans la permission desquels aucun Grec ne pouvait se marier ni sortir de son canton, où les populations asservies étaient solidaires en masse des fautes particulières, venait d'arborer l'étendard de la Croix. Pendant tout le mois de juin, les Candiotes (espèce la plus féroce de l'empire ottoman), qui habitent les places fortes situées au septentrion de l'île, avaient assassiné une foule de chrétiens, pendu plusieurs ecclésiastiques, profané des églises, lorsque, après un massacre considérable de Grecs, qui eut lieu à la Canée le 24 du même mois, les barbares se crurent assez forts de la terreur qu'ils inspiraient, pour sommer les peuplades du midi de l'île de livrer leurs armes.

Une pareille demande devait exaspérer les habitants du mont Ida, qui ont vu passer successivement Romains, Vandales, Sarrazins, Génois, Vénitiens et Turcs, sans avoir soumis leur tête au joug de l'esclavage. Sujets de la Porte, après les désastres qu'ils éprouvèrent en 1770(1), les montagnards n'avaient jamais payé d'autre redevance que les provisions de glace et de neige nécessaires à la sensualité des Turcs de Rhétymos et de la Canée. Chaque hiver ils fournissaient quelques sacs des marrons renommés qu'on récolte dans les monts Blancs, comme une redevance d'hommage au sérail du sultan; mais livrer leurs armes était un affront que les femmes même des Sphaciotes n'auraient pu entendre sans frémir d'indignation.

Le territoire de Sphakia, dans l'île de Candie, est, de temps immémorial, autonome, ou régi par ses lois. Ses habitants, établis au penchant méridional du mont Ida, que les modernes appellent *Monts Blancs*, à cause de ses neiges presque perpétuelles, ont un port situé sur la mer d'Afrique, que les navigateurs trouvent après avoir reconnu deux îles nommées *Gozzo di Candia*.

La ville ou bourgade de Sphakia n'est éloignée, par terre, de Rhétymos ou Rhétymne que de quelques lieues, et c'est au diaphragme escarpé du mont Ida, qui coupe l'île dans son grand diamètre, à ses ravins, à ses éboulements, que les Sphaciotes étaient redevables d'être restés presque libres, comme leurs ancêtres, dont ils ont conservé le courage, la force, et l'usage de danser armés, ainsi que celui de s'expatrier pour servir à l'étranger. Nous avons fait connaître précédemment la valeur de ceux qui moururent avec tant de gloire au combat de Skullen sur le Pruth(2). Ainsi, dès que les chefs de Sphakia connurent les desseins

(1) Soulevés et abandonnés à cette époque par les Russes qui les sacrifièrent, les Turcs, au nombre de quinze mille, étant parvenus à pénétrer dans leurs montagnes, les obligèrent à reconnaître l'autorité du sultan.

(2) Liv. v, ch. 11 de cette histoire.

des Turcs, ils députèrent vers les Abadiotes, leurs voisins, avec lesquels ils s'entendirent pour terminer quelque-uns de ces différends ordinaires aux peuples nomades, qui sont accoutumés à vider leurs querelles particulières en famille.

Cette autre peuplade, issue d'une colonie militaire que les Sarrazins envoyèrent, dit-on, dans le neuvième siècle, en Candie, sous la conduite d'un chéik nommé Abadia, s'y est perpétuée jusqu'à nos jours, en conservant la religion primitive de Mahomet, qui est un pur déisme. Cependant, comme il est probable qu'ils ne renoncèrent pas tout à coup au sabéïsme, on remarque parmi les Abadiotes quelques traces du culte ancien des astres, qui fut l'idolâtrie presque naturelle des hommes, lorsqu'ils s'éloignèrent de la foi des patriarches. Ainsi les Abadiotes se prosternent devant la lune, quand la partie éclairée de son disque leur apparaît en plein, et ils célèbrent les néoménies, en dressant sous des andrachnés des tables chargées de fruits, où les pauvres, à l'exception des lépreux (1), sont admis comme les coryphées de la fête. Du reste, les Abadiotes, pareils aux Bédouins, ont la peau basanée, de belles dents, des yeux brillants quoique déprimés dans leurs orbites, la taille grêle, le caractère sombre et farouche. Les députés de Sphakia leur ayant fait connaître que la liberté des nomades était menacée par les Osmanlis, on rompit le pain et on mangea le sel avec la chair des chevreaux, en jurant l'oubli du passé, et une union constante contre les oppresseurs des libertés publiques.

Les Sphaciotes, qui venaient de rentrer dans leurs foyers, avaient, dans l'incertitude de leur négociation avec

(1) Les lépreux, qui sont encore nombreux dans l'île de Crète, vivent ordinairement relégués dans des cabanes isolées, qu'entourent de petits jardins. Quelques-uns moins infectés restent dans leurs familles, où ils propagent cette maladie affreuse, qui serait éteinte depuis long-temps, si on l'avait confinée dans les ladreries, comme cela s'est pratiqué autrefois en France.

les Abadiotes, répondu à la sommation du visir de la Canée, qu'ils ne pouvaient pas se dessaisir de leurs armes, mais qu'ils étaient prêts à les unir aux siennes pour la défense de la Crète, leur commune patrie. Ils espéraient par cette réponse concilier avec leurs usages le respect dû à l'autorité, lorsqu'ils apprirent que les pachas de Candie, de la Canée et de Rhétymos se concertaient pour les attaquer avec des forces considérables.

Quoique les vieillards fussent intimidés par le souvenir des ravages que les Turcs avaient exercés dans le canton de Sphakia, après l'insurrection de la Grèce en 1770, le martyre du patriarche Grégoire, celui des prélats de l'église orthodoxe et d'une foule de chrétiens égorgés dans les différentes provinces de la Hellade, ne leur laissant que le choix de vaincre ou de mourir, on ne délibéra plus que sur les moyens de prévenir les infidèles.

On expédia aussitôt à Malte deux barques chargées d'huile, de cire vierge et de miel, avec ordre d'échanger ces produits contre des munitions de guerre, des armes, et de faire connaître au commerce de cette ville qu'on avait une grande quantité de denrées à vendre, pour des objets pareils à ceux qu'on demandait. Cette mesure fut suivie de la résolution de prendre l'offensive. On traça le plan qu'il fallait suivre, en ralliant tous les Grecs capables de porter les armes, qui sont répandus à la surface d'une des plus grandes îles de l'Archipel. Ces tribus éparses, qui ne présentaient que des victimes aux barbares, pouvaient donner une masse de vingt mille guerriers; il fut décidé de s'en servir pour relancer l'ennemi dans les places fortes, où on le tiendrait bloqué par terre, jusqu'à ce qu'on se trouvât en mesure de l'assiéger régulièrement. Soit que cette dernière circonstance tardât ou non à se réaliser, on avait pour premier résultat l'avantage de dérober la population grecque à une extermination aussi certaine qu'imminente. Un pareil avis fut reçu avec transport; et les

Sphaciotes, ayant inauguré l'étendard de la Croix, mirent à leur tête plusieurs d'entre eux qui avaient servi à l'étranger, et descendirent, au nombre de neuf cents, dans les plaines fertiles habitées par les Mahométans.

La Canée, voisine de l'antique Cydon (1), que Métellus soumit aux Romains, ne présente plus qu'un port aussi mal entretenu que difficile à aborder aux vaisseaux de guerre. La ville, relevée par les Vénitiens, offre bien encore quelque régularité, des fontaines, une enceinte construite d'après le système de fortification qu'on suivait au dix-septième siècle ; mais le château tombe en ruines, et il ne reste de son superbe arsenal que les voûtes à l'abri desquelles on construisait les galères. La place renferme environ neuf mille Turcs, trois mille juifs et douze cents chrétiens, objets du mépris et de la haine des deux sectes ennemies de la Croix. Telle est la moderne Cydon, située à la lisière d'une campagne entrecoupée de jardins négligés, de bois d'oliviers, de vignobles, de champs de blé, séparés par des ruisseaux bordés d'agnus-castus, de myrtes et de lauriers roses. A peu de distance, on aperçoit le monastère de sainte Éleuthère (2), nom qui rappelle la liberté, exilée depuis long-temps de cette terre captive.

Les Turcs, qui en avaient égorgé les religieux, étaient occupés à le dévaster, quand ils apprirent que les Sphaciotes se trouvaient dans la plaine. Ils volèrent à leur rencontre, et le combat s'étant engagé le 2 juillet, son issue ne fut pas un seul instant douteuse. Les infidèles, accueillis par une grêle de balles, prirent la fuite en poussant de grands cris, sans emporter leurs morts dont les insurgés brûlèrent les cadavres, en ne se réservant que les armes ; et après une tentative aussi inutile qui eut lieu le 6 du même mois, les Turcs furent contraints de se retirer dans l'enceinte de la Canée.

(1) Les restes de Cydon se trouvent trois lieues à l'ouest de la Canée près du village d'Ièranci.

(2) Ἐλευθερία, liberté.

Cette détermination soudaine, qui avait confondu les desseins des trois pachas de la Candie, ne fut pas plus tôt connue, que les Grecs coururent de toutes parts aux armes. Appelés aux combats par un de ces Crétois de race historique, dont les ancêtres avaient feint d'embrasser le mahométisme depuis la conquête, Koumourlis, déchirant son turban, proclame la divinité de Jésus-Christ et le règne de la Croix. Ses frères, ses neveux, qui, depuis deux siècles, ne s'unissaient qu'entre eux afin de conserver en secret la foi chrétienne, imitant son exemple, rassemblent les paysans, lèvent des compagnies, tandis que leurs femmes et leurs filles, reprenant les noms de Marie, d'Hélène, de Catherine et de Louise, se portaient au pied des autels pour attester la vérité du Dieu vivant, en demandant à renouveler leur baptême. A leur voix, le monastère de Saint-Georges, voisin de Rhétymos, fut transformé en forteresse par les paysans du mont Kentro, qui portent dans leurs enseignes l'image de saint Tite, disciple de l'Apôtre. Les chrétiens qui habitent les riches vallées de Mirabel, de Messaria, et les villages voisins de Platania, rivière dont les eaux baignaient autrefois les murs de Dictynne, ayant à leur tour proclamé l'indépendance, les Turcs, partout battus, durent se renfermer dans les places de Candie et de la Sude, où ils se vengèrent sur les Grecs des défaites qu'ils avaient éprouvées en rase campagne. Il y eut beaucoup de sang répandu, et plusieurs Francs furent obligés de s'embarquer précipitamment à bord du brick de notre marine royale, qui les transféra à Smyrne, où ils apportèrent la nouvelle de l'insurrection générale de la Crète aux cent villes.

L'amiral Halgan venait de rentrer en rade de Smyrne (1),

(1) Il avait, dans le cours de sa traversée depuis Mélos, réglé le service de la station navale du roi dans les mers du Levant. Elle se composait, indépendamment de la Guerrière, sur laquelle il avait hissé son pavillon, des frégates la Jeanne d'Arc et la Fleur de Lys; des corvettes l'Arriége et la Bonite; des gabares la Lionne, l'Émulation, la Lamproie, la Truite, la Chevrette et l'Active; des bricks l'Olivier et l'Écho, et des goëlettes le Furet et l'Estafette.

et sa présence rendit le courage aux habitants, qui voyaient s'élever de nouveaux orages autour de leur horizon. Son nom, déjà honorablement connu dans l'Orient, lui avait concilié la confiance des Turcs, qu'on est toujours sûr de capter, quand on a les moyens et la volonté de se faire respecter. Il avait été témoin de la fuite de leur capitan pacha, devant l'escadre grecque, aux attérages de Mycale, où le labarum venait de se couvrir d'une gloire nouvelle.

Nous avons dit ailleurs que le sultan avait résolu d'exterminer les Samiens; et les hordes qui s'étaient souillées de sang dans les massacres de Smyrne, se croyant conviées à de nouvelles hécatombes humaines, résolurent de se porter du côté de Scala-Nova, ville moderne située non loin de l'embouchure du Caïstre, dans le golfe d'Éphèse, où Sa Hautesse avait ordonné de réunir une armée de débarquement. Ces bandes dévastèrent, chemin faisant, tous les villages grecs, dont les habitants furent exterminés; chose à laquelle on ne faisait plus attention, tant on était habitué à ces scènes d'horreur. Mais lorsque les campagnes désolées n'offrirent plus que des ruines et des cendres, le désordre éclata parmi les barbares. Ils se débandèrent, et marchant comme les bêtes féroces qui cherchent leur proie, ils arrivèrent à Scala-Nova, guidés par le besoin du carnage.

Élèz aga, successeur des satrapes de la Carie, issu d'une famille aussi ancienne que la dynastie ottomane, commandait dans cette ville, devenue un des comptoirs ou échelles de l'Asie-Mineure. La pauvreté était aussi inconnue dans ses domaines, que l'arbitraire aveugle, qui tarit jusqu'aux sources de la prospérité. Il avait perdu une partie des propriétés de ses ancêtres, à l'époque où la fiscalité du sultan Mahmoud dépouilla les vieux barons de l'empire des biens-fonds qu'ils tenaient depuis le temps de la conquète, pour en former des sangiacs, que le divan vendait à des pachas annuels. Privé du titre de *Deré-bey* ou *prince des vallées*, réduit à la simple condition d'aga, Élèz était encore trop

opulent pour ne pas tenter la cupidité d'un maître devant qui le plus grand des crimes est la richesse.

Appelé à Constantinople sous un prétexte vague, il avait eu le bonheur, à force de sacrifices pécuniaires, de repasser le seuil de l'antre impérial qu'on ne franchit guère plus impunément que le rivage des morts. Le monarque, dont le cœur ne s'attendrit qu'au bruit de l'or, lui avait fait grace, dans l'espérance de dépouiller encore l'abeille industrieuse du territoire que le Méandre fertilise de ses eaux. Élèz en avait été quitte pour de l'argent; et depuis ce temps, en ménageant les Grecs qui l'enrichissaient, sans se compromettre aux yeux d'un gouvernement ombrageux, il avait réussi à se concilier l'affection des chrétiens et l'estime des Mahométans.

Telle était sa position, lorsque l'insurrection éclata; et le sultan, se souvenant alors de son esclave, le chargea de diriger l'expédition méditée contre Samos. On n'avait rien à débourser. Élèz aga comptait, disait-on, vingt mille hommes employés à son service pour la police de son gouvernement. Scala-Nova, qui était un des dépôts de l'artillerie de l'empire, devait équiper l'armée d'opération qu'on lui laisserait le soin de nourrir. Après avoir réduit Samos, on espérait l'embarquer pour la Morée; et Khalet effendi, auteur de ce plan, se flattait qu'arrivé au terme de ses campagnes, il trouverait le moyen de faire pendre un homme dont la succession, convoitée depuis long-temps, lui donnerait des trésors et l'occasion de former, à ses dépens, quatre ou cinq pachaliks qu'il distribuerait à ses créatures.

Élèz aga, qui ne pouvait refuser l'honneur qu'on lui faisait en le nommant sérasker, prétendait maintenir, comme par le passé, le bon ordre dans son pays. La chose était d'autant plus difficile, que les Samiens, en ravageant et en emmenant une foule de Turcs esclaves, avaient excité un sentiment général d'exaspération contre tout ce qui était Grec. Les Osmanlis demandaient du sang; mais,

comme leur chef prétendait qu'ils ne devaient faire couler que celui des insurgés, il réprima sévèrement les assassinats que ses troupes osèrent se permettre. Sa fermeté en imposa; et la multitude se serait contenue, si les janissaires n'avaient pas commencé à murmurer, en l'accusant de partialité en faveur des chrétiens. Il sentit qu'il se compromettait; il dut employer des moyens de conciliation; et le seul homme juste dans ces temps de calamité, avait déjà été forcé de tolérer de coupables excès, quand l'arrivée de plusieurs corps étrangers lui causa de nouveaux embarras.

Le gouvernement sanguinaire de Smyrne, jaloux de la conduite honorable d'Élèz aga, voulait se débarrasser d'une multitude de voleurs, d'assassins et de Candiotes, qui l'importunaient. Pour y parvenir, il résolut de composer de ces misérables un régiment destiné à faire partie de l'expédition qu'on préparait dans le golfe d'Éphèse. Il fit, en conséquence, publier au nom du sultan : *que tous les musulmans qui s'enrôleraient pour la conquête de Samos, pourraient y satisfaire pleinement leur zèle religieux; qu'on les autorisait à passer au fil de l'épée tous les Dgiaours; qu'ils n'épargneraient que les enfants mâles au-dessous de l'âge de huit ans, qu'on destinait à être circoncis, et les femmes ou filles qui seraient vendues au profit des vainqueurs* (1).

Une pareille annonce était de nature à enflammer une populace avide de carnage. Des hordes nombreuses se mi-

(1) Pour savoir à quoi s'en tenir sur le sort réservé aux peuples conquis par les Turcs, nous transcrirons, sans oser le traduire, ce qu'en dit le pape Pie II, et Boskier, dans sa dixième philippique : *Referunt Turcas esse populum lambentem, fellatorem, lesbiatorem, fœminarum omnium concubitum degustantem et delibantem, addimus et verè fornicatorium, utpote qui non tantùm virgines violant etiam ante ora patrum, sed etiam masculos captivos indomitæ libidinis hi homines sibi substernunt. In foro venales nudosque exponunt viros, fœminasque videndas et coram omnibus contrectandas, etiam qua pudor naturæ debetur, nudas currere, saltare jubent, quo vitia, sexus, ætas, corruptio vel integritas appareat.* Lib. I, epist. CXXXI.

rent aussitôt en route, et leur entrée à Scala-Nova fut signalée par des meurtres. Mais Élèz aga reçut très-mal les premiers assassins, qu'il fit saisir et pendre, sans faire attention aux cris des fanatiques. Cet exemple était de nature à effrayer des lâches; il aurait obtenu un effet salutaire, si d'autres bandes plus furieuses ne se fussent réunies aux premières, en demandant *du pain et du sang*. Il ne fut plus possible au sérasker d'arrêter le torrent. Ses soldats se rangèrent du côté des rebelles, et menacé lui-même, pendant vingt-quatre heures, il vit, du haut de son palais dans lequel il était renfermé avec un petit nombre de serviteurs tremblants, le pillage des maisons, des boutiques et des bazars. Il s'attendait à périr comme le vertueux molla de Smyrne, quand un de ses officiers, qui était parvenu à réunir quelques milliers de soldats fidèles, accourut à son secours. Fondant tout-à-coup sur les séditieux, il les charge avec intrépidité, et parvient à chasser les pillards de la ville, qu'ils abandonnent en emportant le fruit de leurs brigandages.

L'ordre reparut; mais il ne devait pas être de longue durée. Élèz aga n'avait obtenu qu'un sursis à l'exécution des projets sanguinaires de la populace militaire. Il arrivait sans cesse de nouvelles troupes de Turcomans, dont les milices bivouaquées autour de Scala-Nova enflammaient la cupidité, en étalant devant eux le produit de leurs exploits, et en les plaignant de n'être pas arrivés assez à temps pour prendre part au butin.

A cette vue, les Yeureucks asiatiques, méprisant les ordres qui défendaient d'entrer à Scala-Nova, y pénétrèrent. Ils se promenaient par groupes dans les rues, en examinant les maisons qui annonçaient à l'extérieur l'opulence de leurs propriétaires, qu'ils se flattaient bientôt de saccager; mais leurs regards avides n'apercevaient aucuns Grecs. La plupart s'étaient réfugiés à Samos, aux approches de l'orage, et chaque nuit il se sauvait encore quelques-uns de ceux qui n'avaient pu fuir dans les premiers

instants de la crise. Des familles entières osaient même s'aventurer sur des radeaux construits en planches, pour franchir un détroit qui, dans cet endroit, a plusieurs lieues de largeur, et quelques hommes robustes tentèrent même de le passer à la nage. Un grand nombre de ces malheureux périrent, et il n'en restait plus que douze ou quinze cents dans la ville, que les patrouilles d'Élèz aga protégeaient, quand un Grec, qui n'avait pas mangé depuis deux jours, sortit pour se procurer quelques aliments. Les Turcs de son voisinage le prévinrent du danger auquel il s'exposait; mais sa femme, ses enfants étaient au moment de mourir de faim, et comme ceux qui l'avertissaient n'avaient pas de pain à lui donner, il résolut de tout oser pour s'en procurer.

Les rues étaient désertes; le Grec avait réussi à acheter quelques vivres, et il rentrait chez lui, quand il fut rencontré par trois Turcs Asiatiques, dont un, déchargeant ses pistolets contre cet infortuné, le blessa sans l'abattre. A la vue de son sang, le Grec, se jetant sur son meurtrier, saisit le coutelas qu'il portait à la ceinture, et le lui plonge tout entier dans le corps. Les barbares, à cet aspect, prennent la fuite, tandis que le chrétien, frappé mortellement, tombait à quelques pas de celui qu'il avait immolé.

Soudain le cri de mort, porté jusqu'aux bivouacs des barbares, frappe les airs. *Un dgiaour vient d'assassiner un musulman!* Les hordes, à ces mots, se précipitent sur la ville. Les troupes restées fidèles au sérasker s'unissent à elles; le massacre des Grecs commence. On brise les portes des maisons; des familles entières sont égorgées; les magasins et les marchés publics sont dévastés. Les consuls étrangers n'ont que le temps de se réfugier à bord d'un vaisseau marchand. Élèz aga échappe aux poignards, et les monstres ne cessent d'égorger que quand ils croient qu'il n'y a plus de sang à répandre. Ils saisissent alors des haches avec lesquelles ils brisent les maisons construites en bois; et pour

célébrer les funérailles des victimes de leur rage, ils se retirent en mettant le feu à la ville. Telle fut la catastrophe de Scala-Nova, dont quelques habitants turcs parvinrent à sauver un petit nombre de maisons, qu'on voit maintenant au milieu des ruines qui couvrent une place de commerce naguère heureuse et florissante.

Après ce désastre, digne de l'armée d'expédition, qui préféra piller une ville sans défense, plutôt que de courir les chances ordinaires de la guerre, les Asiatiques, qui se montaient à plus de trente mille hommes, se débandèrent. Leurs chefs emmenèrent avec eux les femmes et les enfants Grecs, qu'ils vendirent comme des esclaves faits en pays étranger. La plage d'Éphèse resta déserte; et comme on ne manqua pas de rejeter ce qui s'était passé sur la faiblesse d'Élèz aga, on profita d'un malheur qu'il n'avait pu conjurer, pour l'exiler à Chios. Ses biens furent séquestrés; on substitua un pacha stupide à sa place; et la Carie ainsi que la Magnésie pleurèrent la perte d'un homme qui les avait pendant long-temps gouvernées avec une modération sans exemple.

Cette vertu est proscrite dans les temps de révolution. Samos n'eut pas plus tôt arboré l'étendard de la Croix, que d'horribles persécutions s'élevèrent contre les chrétiens partout où ils se trouvaient en contact avec les Turcs. Cos, que les modernes nomment Stanchio, île, dit Thévet, *Telle que soubz le ciel n'y a lieu plus plaisant que celuy-là, veu les beaux jardins odoriférants, que vous diriez que c'est un paradis terrestre,* fut couverte d'un voile funèbre. Les mahométans réclamaient des têtes et le pillage, avec la même fureur que les Romains dégénérés demandaient du pain et des spectacles. Constantinople avait donné le signal du carnage; et le beau platane de Cos (1), qui prêta, dit-on,

(1) Le platane de Cos est visité par tous les voyageurs. Il ombrage l'*Agora;* et quoique privé maintenant d'une de ses plus belles branches, il est toujours un objet d'admiration. Les supports en pierre dont on l'a

son ombrage aux disciples d'Hippocrate, fut transformé en gibet. On y pendit plusieurs ecclésiastiques; et les deux autels votifs consacrés aux Asclépiades, bienfaiteurs de l'humanité, furent chargés des têtes de leurs descendants; le glaive effaça neuf cents chrétiens du livre de vie. Ils auraient tous péri, si le pacha retranché dans la forteresse n'eût réprimé les cannibales. Au milieu de l'anarchie, le consul, et un vaisseau de la marine royale de France, sauvèrent une foule de proscrits, qui se retirèrent dans les îles de Nisyros, autrefois célèbre par son temple de Neptune, à Télos, aujourd'hui Piscopia, et jusqu'aux attérages d'Halicarnasse.

La commotion fut encore plus violente à Rhodes. Cette île, que l'antiquité fabuleuse regardait comme la borne solsticiale de l'astre du jour, à une époque dont les Pelasges avaient conservé le souvenir, Rhodes, rendue à jamais illustre par la mémorable résistance du grand-maître d'Aubusson et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, fut couverte de funérailles. Informés que les corsaires grecs avaient jeté à la mer une foule d'hadgis ou pèlerins qui revenaient de la Mecque, la fureur des mahométans ne connut plus de bornes. Clergé, primats, artisans périrent sous le fer des assassins, qui ne s'arrêtèrent qu'après être fatigués de frapper; et la patrie du sage Cléobule devint le tombeau du quart d'une population chrétienne, qu'on évaluait à douze mille ames (1). Là, comme à Cos, on vit des Turcs

étayé doivent être très-anciens, puisque les rameaux qu'ils soutiennent sont tellement serrés dans leurs écorces, qu'ils les soulèvent quand ils sont agités par le vent. On voit tout auprès deux autels consacrés, dit-on, à Esculape; mais il ne reste de son culte que des inscriptions votives, et du souvenir d'Hippocrate que son nom, sous lequel on désigne une fontaine thermale située à une lieue de la ville. Le docteur Clarke y vit dernièrement, dans une pauvre boutique, un marchand grec lisant en attendant pratique l'Odyssée d'Homère, manuscrite, avec des commentaires. Voilà les hommes que les barbares ont égorgés! A la vérité, ceux-ci ne lisent pas, et c'est peut-être pourquoi ils ont trouvé grace aux yeux de certaines gens.

(1) La population entière de Rhodes est évaluée à 37,000 individus répan-

pousser leurs chevaux jusque dans la mer, pour tirer des coups de fusil contre les îles situées à l'horizon, dans lesquelles les Grecs s'étaient réfugiés, et dont la crainte des croiseurs ennemis leur interdisait l'approche.

Cypre, ainsi que nous l'avons rapporté succinctement, avait éprouvé vers la fin de mai quelques secousses fatales; mais ses habitants, aussi doux que les noms d'Idalie, de Paphos et d'Amathonte, n'ambitionnant rien de plus prospère que leur condition, avaient désarmé les Turcs amollis par le climat d'une île sans cesse échauffée du souffle des zéphyrs. On ne soupirait de part et d'autre qu'après le bonheur de la paix! Les souvenirs de l'enfance entre des hommes élevés sous les mêmes cabanes, nourris souvent du même lait, laboureurs unis d'intérêts, ou pasteurs, avaient triomphé du fanatisme. L'église et la mosquée se toléraient; et on aurait échappé au malheur des temps, si la Porte Ottomane, fidèle à son plan d'oppression, n'avait voulu gouverner avec le cimeterre, partout où il existait des chrétiens.

Mehemet Ali, gouverneur de Nicosie, quoique le plus fourbe et le plus méchant des hommes, était parvenu à rassurer les chrétiens, que la Porte non moins perfide ne cessait de qualifier dans ses firmans du titre de ses *plus fidèles raïas*. Au mois d'avril, à la suite d'un conseil, où l'on avait appelé les archevêques, les évêques et les hégoumènes, on avait désarmé les habitants des campagnes. On se croyait tranquille, quand un courrier, porteur d'un ordre autographe du sultan, prescrivit à Mehemet Ali de réunir tous les ordres du peuple et du clergé dans une assemblée générale pour entendre les ordres souverains du sultan.

Ils s'empressent de se rendre à Nicosie, où l'on vit successivement arriver les prélats, les abbés des divers mo-

dus sur une surface de 44 lieues carrées; les deux tiers sont Turcs, et il y a un millier de juifs. L'île contient deux villes, cinq hameaux mahométans, cinq bourgs et quarante-un villages grecs.

nastères, les archontes des villes, des bourgs et villages ravis de connaître l'acte de garantie d'un monarque qui daignait abaisser ses regards sur leurs misères et leur rendre la sécurité. On savait qu'il ne s'agissait de prononcer que sur le sort de quelques Grecs incarcérés avec un archidiacre, à cause d'une correspondance équivoque qu'on leur attribuait. On pouvait même se flatter qu'ils seraient déchargés de l'accusation.

Cependant l'approche du grand divan convoqué à Nicosie, la présence armée des enfants d'Agar, inspiraient des craintes, et les Grecs infortunés ne voyaient cette réunion qu'en tremblant. Ils s'y rendent, mais à peine avaient-ils pénétré dans les cours du sérail que les portes de ce charnier se referment sur ses victimes. L'archevèque est saisi et pendu, les évèques sont attachés à un vaste gibet, tandis que les bourreaux altérés de sang font tomber les tètes de plus de deux cents religieux, archontes et chefs des villages.

Le traître Mehemet Ali dépèche aussitôt un exprès à Larnaca, pour enjoindre à son vaivode de faire arrêter les principaux habitants de cette ville. Saisis au sein de leurs familles et dans les églises où le peuple était rassemblé à cause de la solennité du dimanche, on les conduit au château de la Scala, où ils apprennent la première nouvelle du massacre de Nicosie. On insulte à leurs douleurs ! on leur attache les mains derrière le dos, et le cafetan-aga escorté de quelques cavaliers conduit ainsi sept cent trente chrétiens garottés à Nicosie. Une horde de trois cents Turcs les suit en les accablant d'injures, tandis que d'autres crient qu'ils amènent Odyssée, Colocotroni, Hypsilantis, et ils font leur entrée au milieu de mille clameurs, dans la capitale du royaume de Cypre. On force les victimes de défiler au milieu des cadavres de leurs compatriotes, avant de les conduire en prison où l'on avait préparé les instruments des tortures, afin de leur faire révéler où se trou-

vaient leurs richesses..... Vainement on leur offrit le moyen de l'apostasie pour racheter leur vie, tous demandèrent et méritèrent la couronne du martyre. Ainsi fut accomplie la volonté suprême du sultan Mahmoud II, qui poursuivait son plan d'extirpation du christianisme.

Le pacha d'Alep avait reçu ordre de lever des troupes destinées à occuper militairement le royaume de Cypre; des chasseurs d'hommes allaient être établis au milieu de ce qui restait de prospérité et d'industrie. On n'eut pas plus tôt reçu cette nouvelle, qu'on vit arriver ces bandes, plus dévorantes que les colonnes de sauterelles qui ravissent trop souvent l'espérance de l'année dans les plaines de Famagouste et de Nicosie. Elles avaient été embarquées, les unes dans le golfe de Satalie, tandis que celles qui avaient fait le tour par la Syrie sortaient des ports de St.-Jean d'Acre et de Tripoli. Ces dernières s'étaient grossies d'une foule de Syriens et d'Arabes des environs de Palmyre, qu'on avait long-temps opposés aux Wahabis, et elles arrivèrent toutes ensemble au nombre de plus de dix mille à l'échelle de Larnaca.

Le sang chrétien commença aussitôt à couler. Les bazars furent pillés, les fermes voisines de la ville dévastées, les Grecs qui les habitaient mis en pièces, et ceux que le hasard sauva de la fureur des barbares, ne se crurent en sûreté qu'en se réfugiant dans l'intérieur du pays. C'en était fait de Larnaca, sans la fermeté de M. Méchin, consul de France, dont les remontrances, soutenues par le canon d'une gabare de la marine royale, décidèrent le gouverneur du sultan à parquer les hordes syriennes dans les places fortes de l'île, mesure incomparablement plus funeste que les maux qu'elles avaient causés, puisqu'elles portèrent la désolation dans des lieux restés jusqu'alors exempts de souillures et de massacres.

Tel était l'état des choses en Orient, quand la flotte du sultan, sortie, le 14 juillet, des Dardanelles, manœuvra

séparée en deux divisions pour se rendre à Samos. La première colonne passa au vent de Lesbos et reconnut Psara, tandis que la seconde, longeant les côtes de l'Asie-Mineure, vint louvoyer à l'entrée du golfe Herméen. Après y avoir tenu la croisière pendant quelques heures, elle força de voiles en portant le cap au sud, et les deux escadres, s'étant réunies en vue d'Éphèse, se trouvèrent composées de quatre vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de douze bricks et de plusieurs avisos, qui entrèrent, le 16, par la passe d'Arbongos, dans le canal de Samos.

Le capitan pacha, qui avait pris langue en touchant au cap Colonne, informé des désastres de Scala-Nova, crut en imposer aux Samiens en lâchant quelques bordées contre les rochers de cette île ; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'était plus au temps où l'apparition d'une corvette turque faisait trembler l'Archipel. Il dut revirer de bord en voyant qu'il perdait inutilement ses boulets, et il s'enfonça dans le golfe d'Éphèse, où il laissa tomber l'ancre près des ruines encore fumantes de Scala-Nova. Des ordres avaient été donnés pour rassembler les débris des hordes qui avaient saccagé la ville; et il les embarqua à la hâte, afin de tenter un coup de main du côté de Vathi, qui est le seul point accessible de Samos. Les insulaires feignirent de reculer à l'approche de leurs ennemis; et quand les chaloupes en eurent débarqué quelques centaines qu'ils laissèrent s'éloigner assez de la plage pour n'être plus protégés par l'artillerie des vaisseaux, ils leur coupèrent la retraite et les égorgèrent. A cette vue, les chaloupes qui apportaient des renforts rebroussèrent chemin en poussant des cris de fureur; et le capitan pacha se crut absous de toute honte en faisant voler en éclats les rochers du rivage, contre lesquels il déchargea le poids de sa colère.

La mer était couverte de fumée; et au bruit de la canonnade, qui ébranlait les échos, on aurait pu s'imaginer que la flotte turque avait livré un combat sérieux, lorsqu'en

cinglant au nord elle découvrit l'escadre grecque, forte de cent cinquante voiles, qui sortait en colonnes de bataille du canal de Chios. Le plus fort des vaisseaux grecs ne portait que trente canons de vingt-quatre. Quelle résistance pouvait présenter cette multitude de bâtiments, contre des navires garnis de bouches à feu de trente-six, dont les proues tonnantes étaient couvertes d'obusiers et de caronades? Mais il fallait autre chose que des instruments de destruction, car la palme de la victoire n'est accordée sur mer qu'à la valeur jointe à l'expérience, et les Turcs n'avaient ni l'une ni l'autre. Les Grecs, au contraire, possédaient ces qualités. Soldats intrépides, marins habiles, ils sentaient qu'incapables de se présenter en ligne devant l'ennemi, à cause de la disproportion de leurs vaisseaux, ils ne devaient que l'observer, afin de le prendre en défaut pour en tirer avantage. Ils résolurent donc, après l'avoir étonné par le nombre, de l'éblouir par leurs manœuvres.

Tels que les dauphins qui se jouent au milieu des vagues, les Grecs exécutèrent, pendant toute la journée du 20 juillet, les évolutions les plus brillantes de la stratégie navale. Le lendemain, au moment où les Turcs, exaspérés de se voir provoqués par des bricks, se couvraient de voiles afin de leur donner la chasse, le navarque ayant fait signal de lancer deux brûlots, les infidèles se dirigèrent aussitôt, vent arrière, vers le canal de Samos. Maîtres, par ce changement de front, du champ de bataille, les chrétiens, ayant ainsi séparé neuf navires de transport du corps de l'armée ottomane, ils les serrèrent contre la côte de Mycale, où ils parvinrent à les brûler après les avoir forcés à s'échouer. Donnant ensuite la chasse au capitan pacha, ils le poursuivirent pendant toute la nuit du 22 juillet, en portant leurs fanaux allumés, tandis que celui-ci avait éteint ses feux, qu'il ne ralluma qu'en vue de Cos, où il se réfugia.

La corvette française la *Bonite*, qui s'y trouvait, le vit

arriver sur cette rade avec quatre vaisseaux de ligne, cinq frégates et douze bricks. Cette escadre était montée par une grande quantité de marins occidentaux, et composée de bâtimens en bon état ; mais il leur manquait ce qui faisait la force des Grecs, *le courage*. Ils avaient fui, ces coupables Francs, salariés par les ennemis de la Croix; et plusieurs ne rougirent pas de se plaindre par lettres, qu'ils avaient déjà reçu des coups de bâton de la part des Turcs... digne et légitime récompense de leurs services.

Le capitaine du brick de la marine royale *l'Olivier*, qui avait été témoin de la victoire des Grecs aux attérages de Mycale, en apporta la nouvelle le 28 juillet à Smyrne, où l'on représentait les Samiens divisés, fuyant dans leurs montagnes, et l'escadre grecque sans énergie. Le capitaine de la *Bonite* (1) confirma, bientôt après, cette victoire. Il était tombé, le matin du 25 juillet, au milieu de soixante-cinq vaisseaux grecs, qui se trouvaient dans le canal de Samos, occupés à réparer quelques avaries causées par un coup de vent. Les Samiens étaient instruits que le capitan pacha devait former une nouvelle entreprise contre eux; qu'il se proposait de réunir à ce sujet tous les contingens de l'Asie-Mineure à Assem Kalessi ; qu'il avait juré de réduire leur île en poussière, et que le mois d'août ne se passerait pas sans de nouveaux combats.

En attendant, les Ottomans, profitant du nouveau droit maritime institué à Constantinople, continuaient à en faire ressentir les conséquences au commerce des Francs (2). Deux navires autrichiens arrêtés près de Smyrne par un corsaire turc, qui leur tua trois hommes et dispersa leurs équipages, avaient été conduits à Chios. Vainement les patrons avaient exhibé leurs expéditions, on soutenait qu'ils

(1) Charles-Félix Serval, natif de Bastia en Corse, chevalier des ordres du roi, de la légion d'honneur et de Saint-Louis, mort le 15 août suivant à Smyrne.

(2) Spectateur Oriental, 1er août, n° 16, col. 6.

étaient hydriotes; et, en attendant plus ample information, le pacha s'était adjugé l'argent et les objets précieux qui se trouvaient sur leurs bords. On avait perdu le droit de se plaindre d'un pareil procédé, et il en fut de cette affaire comme de celle du bâtiment sarde; elle alla s'enterrer dans les cartons de la chancellerie de sa Majesté Apostolique à Constantinople.

La haute diplomatie ne s'occupe pas de spécialités! Machiavel et Richelieu, qui déplorent la nécessité où l'on se trouve parfois d'employer d'honnêtes gens dans les affaires, sont à cet égard, auprès de certains hommes, des autorités qu'ils tiennent pour irrécusables. Dans d'autres temps un Saint Louis, ou un autre Wladimir, quoique barbare, n'auraient pas entendu de sang froid de pareils blasphèmes! Mais il semblait qu'on ne pouvait souffrir trop d'affronts, pourvu que les Mahométans, qui foulaient aux pieds toute pudeur sociale, parvinssent à éteindre l'insurrection de la Croix dans le sang des Grecs.

Salonique avait offert, sous ce rapport, une situation assez satisfaisante, qu'on me pardonne cette ironie de l'indignation, que tout lecteur a déjà partagée et partagera sans doute, en lisant cette histoire que j'écris moi-même en frissonnant d'horreur! Turcs et Juifs s'y étaient gorgés de sang innocent. Les places publiques avaient été couvertes de pals, les créneaux du château des Sept Tours chargés de têtes, les églises transformées en prisons; et la terreur était telle, que sans la présence du chevalier Bottu, consul de France, les négociants étrangers auraient quitté une ville prête à dévorer sa population chrétienne. Ces excès dérivaient d'une source commune, le fanatisme, et ils eurent pour résultats de forcer les Grecs à l'insurrection.

Les paysans de la Macédoine, informés qu'on en voulait à leur existence, avaient refusé d'obéir aux firmans qui leur prescrivaient de rendre les armes. Travaillés de-

puis long-temps par les émissaires secrets d'Ali pacha de Janina, ils avaient donné des signes non équivoques de mécontentement dès le mois de mars. On avait remarqué qu'ils ne fréquentaient plus les marchés qu'avec une sorte de réserve, qu'il circulait dans les campagnes des étrangers et des prêtres inconnus, et qu'il existait une fermentation sourde dans les esprits. Néanmoins la tranquillité régnait encore, et il est vraisemblable que les chrétiens de la Chalcidice seraient restés sur la défensive, si quelques bâtimens hydriotes, qui parurent sous le pavillon de la Croix, ne leur eussent annoncé l'assassinat du patriarche Grégoire.

On courut aux armes, non pour attaquer les sacriléges, mais afin de se préserver de leur fureur aveugle. Ainsi, dans les premiers moments, l'insurrection éclata du côté des Grecs, dans l'intérêt de leur conservation, et l'irritation porta à son tour les Turcs aux excès que nous avons déplorés. Mais autant ceux-ci furent cruels, autant ils se montrèrent lâches quand on parla de réprimer la rébellion de la province. La peur, qui exagère ce qu'elle craint, portait jusqu'à cinquante mille le nombre des insurgés; et on les croyait aux portes de la ville, quand ils étaient encore fort éloignés. Le janissaire aga commença alors à réorganiser ses cohortes; et les israélites qui avaient coopéré aux massacres, jugeant avec raison qu'ils n'avaient pas de quartier à espérer si les Grecs l'emportaient, offrirent leurs services. Le gouverneur les accepta; et on vit peut-être pour la première fois, depuis la destruction du temple, des compagnies de juifs endosser le harnais militaire. Le peuple *sans autel et sans roi*, s'unit aux soldats d'Islam, sous les drapeaux de Mahomet! Ainsi tout fut extraordinaire dans une guerre où les puissances de l'enfer s'étaient liguées contre la Croix. Les sectateurs de Moïse et de Mahomet se préparèrent à entrer en campagne pour combattre les enfants de Jésus-Christ; et les noms de Caïn et d'Achmet, de Judas et de Moustapha, de Baruk et

d'Idris, furent confondus comme les vieilles antipathies des deux peuples circoncis.

Les Grecs, commandés par le capitaine Manuel papas, qui occupaient le mont Kortiach, se portèrent à la rencontre des Turcs, dès qu'ils les aperçurent. Ils leur étaient supérieurs en nombre, et ils avaient déjà obtenu quelques avantages, lorsqu'arrivés au corps de bataille de l'ennemi, celui-ci, qui avait de l'artillerie, ne tarda pas à changer la face du combat. En vain les Grecs essayèrent de suppléer par l'audace aux canons qui leur manquaient, ils furent foudroyés chaque fois qu'ils voulurent les affronter. Dans leur désespoir, ils osèrent s'avancer le sabre à la main, car ils ne connaissaient pas l'usage de la baïonnette; mais le glaive leur fut aussi inutile contre la cavalerie, qui tenait la plaine, que leur bravoure contre les boulets; et, après trois heures de combat, ils se retirèrent sur Galatzitta, en abandonnant leurs blessés et leurs morts. Alors les Turcs, restés maîtres du champ de bataille, assistés d'une foule de juifs, s'occupèrent à ramasser des têtes, avec lesquelles ils firent leur entrée triomphale à Salonique.

Le pacha, qui avait ordonné de mutiler tous les cadavres, afin d'en envoyer les oreilles à Constantinople, n'oublia pas d'y joindre celles des Turcs et des Hébreux; de manière que la sublime Porte fut décorée de guirlandes composées des tristes dépouilles de ses ennemis et de ses défenseurs. Enfin, le sérasker, ayant obtenu, peu de jours après, un nouvel avantage contre les Grecs, resta maître, plusieurs lieues à la ronde, du territoire de Salonique.

Sur ces entrefaites, Achmet bey de Iénidgé, qui était demeuré inactif, à cause du petit nombre de ses troupes, ayant reçu des renforts de Sédès, bourgade distante de deux lieues de Salonique, se dirigea contre Vasilica, qu'il emporta après une défense opiniâtre. Tous les chrétiens y furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et

des enfants en bas âge, qui furent réduits en esclavage. Il se porta ensuite sur Galatzitta, qu'il trouva évacué; et prolongeant l'Amnias par sa rive droite, il arriva au village de Polyhièros, qu'on croit être l'ancienne Olynthe, devant lequel il déploya son corps d'armée. La résistance fut vive de la part des Grecs qui s'attendaient à périr; et le nombre des morts, qu'on compta sur le terrain, prouva que chacun d'eux avait vendu sa vie au prix de celle de quatre ennemis.

Là, comme partout, les Turcs signalèrent leur victoire par de froides cruautés; et la campagne de Crossœa, comprise entre le Réchios et l'Amnias, devint le théâtre de leurs brigandages. Traitant leur propre pays en ennemi, ils incendièrent les riches hameaux de Kiératin ou Antigade; de Panomi, qui a succédé à Égon; de Phanaraki, qu'on croit être l'antique Smyla; de Kolyndros, où fleurit Combrea; de Tomba, construction moderne peu éloignée de Lipazos; d'Ormilia, jadis appelé Bolgea; et d'Agios Mamas, construit des ruines d'Olynthe. Les populations chrétiennes, fuyant devant Achmet bey, s'entassèrent dans la presqu'île de Pallène ou Cassandria, à l'entrée de laquelle il se trouva arrêté par des ouvrages de fortification que les Grecs avaient établis autour de la bourgade de Pinaca, située au col de la presqu'île, qu'on avait séparée du continent par un large fossé.

Les infidèles se contentèrent, pour le moment, de faire observer cette position par quelques ortas de janissaires, tandis que le gros de leurs bandes reprenait le chemin de Salonique avec des caravanes de femmes et d'enfants, qu'ils vendirent dans les bazars, depuis cinq jusqu'à vingt talaris par tête de *bétail chrétien*. Plusieurs israélites achetèrent des enfants, qu'ils firent circoncire, d'autres... je n'ose achever; tandis que des spéculateurs faisaient emplette des jeunes Grecques, qu'ils envoyèrent vendre plus tard à Smyrne, d'où elles furent transportées sous pavillon eu-

ropéen (1) à Bengazi, ville située dans le golfe de la Sidre, qui est habitée par des colons turcs originaires de la Macédoine.

La Chersonèse de Pallène, primitivement appelée Phlégré et maintenant Cassandria, se déploie entre les golfes Thermaïque et Toronaïque, que les modernes nomment bogaz de Salonique et de Saint-Mamas, dans une étendue de huit lieues marines, depuis les portes Cassandriennes jusqu'au promontoire Canastrœum ou Paliouri. L'isthme, que les insurgés avaient coupé par une tranchée de sept cents toises environ, était défendu, en arrière de ce fossé, par le bourg de Pinaca, qui est probablement l'ancienne Potidée.

La position de cette place, située à la base des montagnes qui séparent la presqu'île dans son grand diamètre, en fit de tout temps un point si important, qu'elle fut tour-à-tour l'objet de l'ambition d'Athènes, de Sparte, de Corinthe et des rois de Macédoine. Les Grecs devaient naturellement en faire un des boulevards de leur indépendance, en liant leurs opérations avec les *Macémites* employés à l'exploitation des mines de métaux précieux, que la Porte Ottomane, héritière des domaines de Philippe, continue à fouiller avec quelque succès.

Cette race d'hommes durs et belliqueux aurait été l'avant-garde des moines du mont Athos, parmi lesquels il se trouvait une foule de profès qui avaient été pirates et voleurs de grand chemin avant d'endosser la haire en expiation des dérèglements de leur vie. Les Hellènes avaient compté sur cette coopération, sans réfléchir que les pères de la montagne sainte, divisés par d'interminables querelles théologiques, étaient de ces grands esprits de collége,

(1) C'est à cette occasion, et pour de pareilles forfaitures, qu'une ordonnance du roi a défendu à notre marine marchande de se prêter à cette nouvelle traite des blancs, que d'autres chrétiens ne rougissent pas d'exercer.

pareils à ceux qui se perdaient en arguties scolastiques quand le canon de Mahomet II battait Constantinople. Les cloîtres, où l'on n'admet pas même de poules dans les basses-cours, tant la chair de ces cénobites appréhende les faiblesses de la tentation, formaient leur univers. La pendaison d'un patriarche était, pour quelques-uns d'eux, une bonne fortune qui donnait l'espoir d'avancer aux hégoumènes, parmi lesquels on choisit le haut clergé; et, pourvu qu'on ne touchât pas à ses revenus, l'égoïsme monacal aurait appris, sans regret, le naufrage complet de la patrie. Les vieillards seuls levèrent les mains au ciel, pour appeler ses bénédictions sur les Hellènes; mais ceux-ci auraient eu plus besoin de l'artillerie des anachorètes, que de leurs vœux, dans les circonstances où ils se trouvaient. Quelques pièces de canon, dont on aurait dégarni les créneaux de la Sainte-Laure, auraient rendu service aux Palléniens, que la marine grecque s'empressa de secourir dès qu'elle connut leur détresse. Les Psariens leur envoyèrent quelques canons montés sur des affûts de marine, qu'ils reçurent en même temps qu'un renfort de cinq cents Schypetars chrétiens, commandés par le béotarque Diamantis.

Ce noble cœur de lion avait pris terre avec ses palicares à Paliouri, vers la fin du mois de juin, au moment où les événements que j'ai rapportés avaient lieu. Il traversa aussitôt la presqu'île, et il se trouva le 4 juillet à Pinaca, lorsque Jousouf pacha, qui avait succédé à Achmet bey dans le commandement de l'armée ottomane, résolut d'attaquer les Portes Cassandriennes. Ses soldats, accoutumés aux succès, se portèrent avec bravoure à l'assaut du fossé; et, deux fois repoussés, ils parvinrent à le franchir dans une troisième charge. Ils marchaient vers Pinaca, lorsqu'accueillis par une vive fusillade, leur avant-garde retomba sur son centre; et, Diamantis ayant fait un mouvement vers la tranchée qu'ils venaient de passer avec tant d'audace, le cri fatal de *Sauve qui peut* se fit entendre

dans leurs rangs. Aussitôt ils se débandèrent, et ils prirent la fuite en laissant sur le terrain cinq cents morts, sept drapeaux et plusieurs caissons remplis de munitions de guerre, qui tombèrent au pouvoir de Grecs.

Malgré ce revers, Jousouf pacha continua à bloquer l'entrée de la presqu'île de Cassandre. Il avait de l'artillerie de campagne, une cavalerie nombreuse; et les Grecs n'ayant rien de pareil à lui opposer, il savait qu'ils ne pouvaient pas l'attaquer en plaine. Rassuré sur ce point, il crut convenable de se débarrasser des Schypetars, partisans secrets d'Ali Tébélen, qu'on accusait d'avoir crié les premiers *Sauve qui peut*, et d'entretenir des intelligences avec leurs compatriotes, quoique d'un rit différent, qui se trouvaient à Pinaca. Ils furent licenciés; mais ils n'eurent pas plus tôt quitté le camp de Jousouf, qu'ils formèrent une multitude de bandes qui interceptèrent les communications. Il ne fut plus possible d'envoyer des convois par terre, de Salonique au camp d'Agios Mamas, qui en était éloigné de vingt lieues; et comme on ne courait pas de moindres chances par mer, à cause des croiseurs hydriotes, on se trouva dans une position plus embarrassante qu'auparavant.

Ainsi qu'il arrive souvent dans l'adversité, les mauvaises nouvelles se succédaient avec rapidité. Les environs de Serrès étaient infestés de brigands. Une révolte avait éclaté à Hiérissos et dans une partie du mont Athos, où les paysans grecs s'étaient réfugiés dans la crainte d'être égorgés par les troupes Asiatiques dirigées vers l'Épire et la Morée, qui massacraient jusqu'aux populations turques. Enfin, les choses ne se présentaient pas sous un aspect plus favorable du côté de la Romélie.

Au milieu de ces événements, Mahmoud pacha de Larisse demandait instamment qu'on lui envoyât des renforts. Il avait été battu par Zongos, chef militaire du mont Othryx. Les montagnards du Pélion et de l'Ossa

étaient en pleine révolte. Théoclet de Macrinitza, littérateur distingué, appelait les habitants du mont Olympe aux armes ; et s'il parvenait à les soulever, le sort de Salonique n'était pas moins compromis que celui de Larisse, qui perdaient réciproquement leur ligne d'opérations par le fait de l'insurrection des villages situés sur le Vardar. Déjà le bey de Catherin, beau-père de Véli pacha, fils du vieux satrape de Janina, n'était plus qu'un rebelle déguisé, auquel il était impossible de se fier. On avait la preuve qu'il remuait les populations de Vodena (1), de Verria (2), de Iénidgé (3), de Naoussa (4), ainsi que les paysans déjà exaspérés par les brigandages des troupes mahométanes expédiées au secours de Khourchid pacha.

L'état de la Morée n'était pas plus favorable aux mahométans. Mavrocordatos, parti de Marseille où il s'était embarqué, venait d'arriver à Missolonghi. Il avait vendu ses cachemires au nombre de quarante-cinq, pour acheter des armes et des munitions de guerre, qu'il apportait aux Hellènes. Il ne devait pas tarder à être suivi d'une seconde expédition, composée de Constantin Caradjea, qui se trouvait à bord du Pégase, brick commandé par le comte Vitalis, de Zante (5). Il prenait terre le 4 août, en même temps que le général wurtembergeois Normann et une foule d'officiers arrivaient en Morée. Chaque jour on y voyait débarquer quelques zélateurs des Grecs ; mais Mavrocordatos était celui qui fixait particulièrement l'attention des Hellènes. Il avait dépassé sa trentième année ;

(1) Vodéna. *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. I. 110 et n. 2 t. II. 380 et n. 3.

(2) Verria. *Id.* t. I. 110 et n. I. 431, 432. t. V. 412, 414, n. I.

(3) Iénidgé, *Id.* t. II. 380, 443, 448, 453, 454.

(4) Naoussa ou Niagousta et Gnaousta. *Idem*, t. II. 432, 448 et n. I. 354.

(5) Indépendamment de l'argent laissé par Mavrocordatos, le comte Vitalis qui se rendit à Livourne avec son vaisseau, où il réunit les dons volontaires de ses compatriotes, y chargea des munitions de guerre, des armes et deux canons de campagne, qu'il apporta ensuite à Missolonghi.

plusieurs Péloponésiens l'avaient connu à Constantinople et à Bukarest, lorsqu'il y était employé auprès du hospodar Caradjea, son oncle, qui avait recueilli autant de richesses et de malédictions publiques, que son neveu y avait acquis d'honneur par son désintéressement. Une physionomie ouverte, douce et noble, une patience admirable, des manières gracieuses, lui méritaient les suffrages qu'il obtint. Le général Normann, dont la cavalerie trahit la France aux champs de Leipsick, brûlait de réparer cet affront, et ces chefs ne tardèrent pas à occuper un rang distingué.

Navarin, bloqué par Grégoire, évêque de Modon, tenait encore, quand, le 6 août, le Pégase, commandé par M. Vitalis, relâcha dans ce port, où les vaisseaux l'Achille, commandé par le capitaine Nicolas Botadzis, et le brigantin le Pancration, monté par Anastase Colandroutzos de Spetzia, formaient le blocus maritime. L'évêque de Modon, à la vue du Pégase, descend au rivage, portant en main la croix, bénit les généreux enfants de la Grèce qui arrivaient à son secours, en les informant de la détresse des barbares. Cinq cents Turcs épuisés de fatigue et tellement harassés, disait l'évêque (en se servant des paroles d'Ézéchiel), que *parmi eux toute tête était devenue chauve et toute épaule pelée*, ne pouvaient pas tenir long-temps. Le prélat craignait que les assiégés réduits à capituler ne fussent assassinés par les Grecs, sans que son autorité pût conjurer ce malheur.

Il fallait se garder de justifier les crimes des Turcs par des représailles impies, et le sénat de Calamate rendit un décret tendant à prévenir de pareils désordres. Le visir d'Égypte, Méhémet Ali, avait donné, disait-on (1), à cet égard, un exemple digne d'être suivi par les Hellènes, en faisant noyer dans le Nil trois Candiotes mahométans qui

(1) Cette assertion, comme on le sait maintenant, était un mensonge officieux du Spectateur Oriental.

avaient essayé de troubler l'ordre public en provoquant le massacre des chrétiens. Enfin, il était dans l'intérêt des Grecs d'être humains, afin d'inspirer assez de confiance aux Turcs bloqués dans les forteresses, pour les amener à capituler. Ces raisons déterminèrent l'envoi de Cantacuzène au camp qui se trouvait devant Monembasie, afin de hâter, par sa présence, la soumission de cette place réduite aux abois.

Nous avons raconté les commencements de ce siége, improvisé par les Maniates, en disant avec quelle atroce barbarie les Turcs, qui insultèrent à leur lâcheté, transformèrent une milice de poltrons en héros. Les barbares, resserrés dans leur île par Pierre Mavromichalis, après avoir passé par tous les degrés de privations, en mangeant chevaux, ânes, mulets, et leur dernière poignée de blé, que des spéculateurs ne rougirent pas de vendre au prix de cinquante francs la livre, osèrent proférer ce cri, qu'on entendit autrefois dans le cirque de Rome : *Date prœtium carni humanœ, autorisez la vente de la chair humaine !*

Déjà plusieurs enfants avaient disparu; et le ciel, vengeur des crimes, permit que les Turcs fussent condamnés à chercher leur proie dans la chair de leurs ennemis. Dans les sorties qu'ils faisaient, c'était pour eux un coup de fortune de pouvoir rapporter les cadavres des Grecs qu'ils tuaient, et dont les débris se vendaient jusqu'à trois francs la livre. Cette ressource même ne tarda pas à leur manquer. Réduits à vivre d'algue marine et de la mousse qui croît entre les récifs, en les assaisonnant avec l'huile, qu'ils avaient en abondance; vaincus par la misère et les maladies, ils consentirent à se rendre, le premier août, à Cantacuzène (1). Le traité portait qu'on leur donnerait des vivres pour huit jours, pendant lesquels ils se prépare-

(1) La première édition portait qu'elle se rendit à D. Hypsilantis, et cela fondé sur ce qu'il était généralissime; mais ce fut Cantacuzène qui agit et traita en son nom, comme lieutenant de ce généralissime.

raient à partir, et qu'on les embarquerait avec leurs effets pour les transporter dans l'Asie-Mineure. Ils se soumirent à ces conditions qu'ils étaient loin de mériter ; et ils les auraient remplies, si un émissaire secret du capitan pacha ne les avait avertis qu'il était au moment de les secourir.

Ils reprirent les armes ; et un cri de fureur éclatant aussitôt dans le camp des Maniates, ces hommes, naguère tremblants au bruit du canon, franchirent le pont qui réunit Monembasie à la terre ferme. Ils arrivèrent à la porte de la citadelle, à laquelle ils mirent le feu, à défaut de haches pour la briser ; ils entrèrent dans l'enceinte, et Cantacuzène étant parvenu, malgré leur fureur, à sauver les Turcs, ceux-ci reçurent à genoux la capitulation qu'ils avaient violée, et on les embarqua sur trois vaisseaux Spetziotes. Mais on ne put empêcher les Maniates de faire main basse sur les dépouilles des agas de Monembasie, qui s'éloignèrent nus et affamés d'un pays où leurs ancêtres avaient été conduits par la faim et la soif du pillage, cause immuable de toutes les expéditions guerrières des Tartares depuis Gengis-kan jusqu'au dix-neuvième siècle(1).

Ainsi finit le siége de Monembasie, objet de tant de versions différentes. Les Grecs ne pouvaient débarquer les prisonniers sur les terres mahométanes, sans s'exposer à une mort certaine de leur part et de celle de leurs coreligionnaires, comme cela s'était pratiqué après la capitulation de Calarités, dans le Pinde (2), ils les déposèrent sur un écueil voisin de Samos. Ils y auraient sans doute péri, si M. Bomfort, agent de France à Scala-Nova, ne fût accouru à leur secours avec un bâtiment de commerce, sur lequel il les ramena dans le golfe d'Éphèse, où ils abordèrent le 19 août.

(1) Les fusils, les pistolets, les sabres furent enlevés par les Maniates ; mais on trouva dans la place quatre-vingt-dix canons, deux mortiers et douze cents barils de poudre à canon.

(2) *Voy.* liv. V, ch. VI de cette histoire.

La prise de Monembasie complétant la conquête de la Laconie, car Bardouni, Potamia et Mistra étaient depuis long-temps occupés par les insurgés, les Maniates, satisfaits de leur butin, crurent la guerre terminée. Leur horizon politique ne s'étendait pas au-delà de la vallée du Taygète! *Nous sommes braves dans nos montagnes*, disaient-ils; *que les ennemis viennent nous y attaquer!*.... Il fallut quelque temps pour les amener à des sentiments de patriotisme plus élevés; et l'éloquence du vénérable évêque d'Hélos put seule les arracher à un égoïsme fatal, en leur persuadant que leur patrie comme le Dieu qu'ils adoraient étaient menacés par un ennemi qui avait juré une guerre d'extermination, non à tel ou tel coin de la Grèce, mais à la Hellade entière.

Sur ces entrefaites Navarin avait capitulé. Les Turcs que l'évêque de Modon, Grégoire, était parvenu à arracher à la fureur du soldat, conduits sur une île déserte, n'avaient pas tardé à y périr de misère. Les détails de ce déplorable événement furent connus dans l'Achaïe, par l'arrivée du Pégase, qui, après avoir débarqué plusieurs Philhellènes à Calamate, avait atteré dans le golfe de Patras avec Caradjea qu'il transporta à Missolonghi. Ils espéraient y trouver Mavrocordatos, mais il était déjà rentré dans le Péloponèse pour assister au siége de Tripolitza (1).

Déterminés par les discours du prélat d'Hélos Anthimos, excités par l'exemple de Constance Zacharias, de

(1) Pendant son séjour à Monodendri, mouillage éloigné de trois milles de Patras, M. Georges Vitalis eut le chagrin d'apprendre qu'un convoi de poudre expédié de Livourne, par le sieur Patrinos, pour les Souliotes, avait été séquestré à Corfou en vertu des ordres de Thomas Maitland. Dans sa navigation sur la côte, M. Vitalis qui portait pavillon anglais ayant dû se rendre à bord d'une corvette turque, la trouva pilotée par Don Vincenzo Micarelli, chanoine palermitain attaché à la chancellerie du consulat d'Autriche. C'est ce même individu qui est encore aujourd'hui le correspondant du nommé Pilate, éditeur de l'Observateur autrichien.

Krévata, chef des Spartiates, de Képhalas, et de plusieurs autres capitaines, les Maniates se décidèrent à marcher sous les ordres de Pierre Mavromichalis contre Tripolitza. Ils partirent au nombre de dix-huit cents environ, précédés du drapeau de la Croix, portant la devise de leurs aïeux Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, tandis qu'un nombre à peu près égal d'Arcadiens, conduits par Colocotroni et Canélos, prenaient position dans le mont Tricorypha ou Ménale. Ainsi, trois ou quatre mille paysans à peine vêtus, armés de fusils dont les batteries étaient tenues en place avec des cordes, ou de piques qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées, osèrent attaquer la capitale du Péloponèse (1). Mais telle était leur confiance et l'espoir qu'ils avaient mis en Dieu, qu'ils bravaient jusqu'à la misère. *Nous sommes des Kourélias* (déguenillés); *qu'importe*, disaient-ils! *nous nous armerons et nous nous équiperons avec les dépouilles de nos ennemis.*

Avec de pareils hommes on peut tout espérer. Le blocus avait commencé vers la fin de mai, à près de trois lieues de distance de Tripolitza, qui renfermait une garnison de plus de quatorze mille hommes, parmi lesquels on comptait beaucoup de cavalerie. Cette accumulation de forces provenait des populations d'Arcadia, de Caritène, de Phanari, de Londari, de Mistra et de tous les lieux où il se trouvait des Turcs, qui avaient monté à cheval au premier signal de l'insurrection parti de Calavryta. Le kiaya bey, ou lieutenant-général de Khourchid pacha, y avait concentré sa maison militaire, ainsi que les spahis et les timariots des vingt cantons de la province.

Arnaout oglou avait également appelé autour de lui ses tenanciers, ainsi que Kyamil bey de Corinthe, qui n'avait pu se rapatrier depuis le commencement des troubles; et Elmas bey, l'Épirote, après avoir dévasté l'Argolide, s'y était jeté avec trois mille Schypetars : de sorte que la po-

(1) *Voy.* Mémoires de M. Voutier, l'un des officiers français qui se trouvaient au siége de Tripolitza, p. 63.

pulation turque de la ville, jointe à ces forces, portait le total des hommes armés au-delà de dix-huit mille. Enfin la ville, enceinte de murs garnis de tours, défendue par un château pourvu d'artillerie, renfermait dans son sein les trésors, la force et les espérances des mahométans de toute la Morée.

Quelle était donc la témérité des Grecs, ou quels étaient leurs moyens pour oser approcher d'une place semblable? c'est ce qui ne peut s'expliquer qu'en faisant connaître les localités.

Le plateau de la Tégéatide, à l'extrémité occidentale duquel est située la ville de Tripolitza, sur un renflement de la base du mont Ménale, forme un bassin de coupe irrégulière, entouré de montagnes noirâtres et déboisées. Dans cette circonscription, son plus grand diamètre, pris du N. N. O. au S. E., est de six lieues, sur trois de rayon d'occident en orient, jusqu'à l'entrée du Trochos ou Kaki Scala, chemin taillé en spirale, par lequel on descend dans la vallée qui aboutit à Lerne. A l'orient d'hiver s'ouvre le défilé de la Laconie; au midi, celui de la Messénie par Londari; à l'occident, le sentier de Caritène; et dans la partie du nord ouest, le tracé de route qui conduit par Mantinée, aujourd'hui Milias, et par Vitinis, en remontant la vallée du Ladon, à Calavryta. C'est dans cet encadrement que se trouve Tripolitza, qui reçoit ses eaux courantes de la source de Perdico Vrisi, située au midi, d'où elles sont conduites à la ville par un souterrazi ou aqueduc sans arcades, de construction antique.

Maîtres des hauteurs où ils étaient embusqués, les Grecs, trop prudents pour s'avancer en plaine, laissèrent vaguer les barbares à travers les campagnes de la Tégéatide qu'ils eurent bientôt épuisées avec la nombreuse cavalerie et les bouches inutiles qu'ils avaient à nourrir. Les Grecs s'avançaient, pendant ce temps, méthodiquement; et à mesure qu'ils recevaient des renforts, ils s'emparaient

successivement des défilés où ils se retranchaient : de sorte qu'ils les occupaient tous à l'exception du Trochos, quand D. Hypsilantis arriva à l'armée de blocus de Tripolitza (1), où sa présence, qui excita d'abord l'enthousiasme, ne tarda pas, comme on le dira, à amener la discorde.

Ce chef, sans être dépourvu de quelques connaissances, n'avait rien de ce qu'il faut pour parler aux yeux d'un peuple à demi barbare. Quoique à peine âgé de vingt-huit ans, une tête entièrement chauve, quelques rides, une voix grêle et nasillarde, lui donnaient l'aspect d'un homme de quarante ans. Petit, maigre, gêné dans ses manières, embarrassé dans sa pose, tout disait que ce n'était pas un soldat, quoiqu'il eût fait la campagne de 1814, avec le grade de capitaine de hussards, attaché à l'état-major général de l'armée russe. Du reste, il était loyal et bien élevé, mais ces qualités ne pouvaient guère être appréciées dans sa position, rendue tout-à-fait fausse par le titre de délégué et de plénipotentiaire de son frère Alexandre, sur lequel les chefs des insurgés concevaient des arrière-pensées contraires sans doute à sa probité. Enfin, pour comble de disgrace, Hypsilantis n'était entouré que d'intrigants accourus à sa suite des bords du Danube, qui n'étant mus que par un intérêt aveugle et frappés de la conscience de leur nullité, ne cherchaient qu'à éloigner de lui tous les hommes capables de l'éclairer et de le seconder efficacement (2).

Les choses étaient dans cet état à la fin du mois de juin,

(1) Parti d'Hydra, il vint débarquer à Astros. Le second jour, il arriva à Vervena, où il refusa le titre de président parce qu'il ne lui fut offert que par la gérousie ou sénat de la Cynurie qui n'était composé que de six membres. Il leur développa cependant ses prétentions, mais ceux-ci répondirent *qu'il acceptât leurs lois, ou qu'il allât où bon lui semblait.*

(2) Il feignit de songer, après l'accueil qu'on lui fit à Vervena, à se rendre en Romélie; quand les chefs qui commandaient devant Tripolitza l'invitèrent à prendre le commandement du blocus, en qualité d'archistratarque.

au centre du Péloponèse. Constance Zacharias, et quelques chefs de Soulima s'étaient chargés d'observer les places de Coron et de Modon, de manière à disputer à leurs garnisons les ressources qu'elles pourraient tirer des campagnes, lorsque les insurgés de l'Achaïe reparurent au monastère d'Omblos, situé dans le mont Panachaïcos, d'où l'on découvre la plaine de Patras.

Les fièvres et les dyssenteries, qui avilissent le courage du soldat accoutumé à braver la mort, livraient, dans cette ville, une guerre cruelle aux Turcs, sans leur faire perdre leur férocité. « On ne brûle plus rien, écrivait un témoin » oculaire (1), parce qu'il n'y a plus rien à brûler, mais » la misère et l'effroi sont au comble, sur cette terre de » larmes que Dieu semble avoir abandonnée sans retour. » Treize Grecs, sauvés de la mort à prix d'argent, qui vi- » vaient depuis deux mois dans le consulat de France, » ayant obtenu la liberté de retourner dans leur village, » sont sortis de cet asile, munis d'un reïs boiourdi de Jou- » souf pacha. A peine éloignés d'un tir de pistolet, les » Turcs les saisissent. Les hommes, au nombre de trois, ont » aussitôt la tête tranchée, tandis que les femmes et les en- » fants, livrés à la brutalité du soldat, sont traînés au châ- » teau et déclarés esclaves, malgré le sauf-conduit qui leur » assurait la liberté. Paisibles ou révoltés, graciés ou pros- » crits, voilà le sort réservé à tous les chrétiens de la Grèce; » l'ordre cruel est parti de Constantinople. »

Au milieu de ce conflit, Khourchid pacha, qui continuait le siége des châteaux de Janina, n'avait pas renoncé à l'espérance de comprimer l'insurrection de l'Acarnanie. Parvenu à secourir Arta, et à y établir Hassan pacha, l'un de ses lieutenants, il résolut de faire un mouvement pour reprendre les châteaux de Playa et du Téké, que les Grecs occupaient depuis plus de deux mois. Maître du poste des Cinq-Puits, et par conséquent de la grande route qui con-

(1) Correspondance particulière de M. H. Pouqueville.

duit de Janina au golfe Ambracique, il fit partir son sélictar avec trois mille hommes. Il avait ordre de prendre à l'Arta un égal nombre de soldats, qui contourneraient le golfe pour se réunir, près d'Actium, à une division sortie de Prévésa, afin de se porter contre les châteaux. On savait qu'ils étaient mal approvisionnés; car les commandants de Sa Hautesse, qui se les étaient laissé enlever, en avaient, au préalable, vendu la poudre et les boulets aux insurgés de Patras; et, depuis ce temps, les Grecs, non moins imprévoyants, en avaient enlevé l'artillerie. Khourchid pouvait donc se flatter d'un succès qui, tout insignifiant qu'il était, n'en ferait pas moins de bruit à Constantinople. Ce serait une sorte de compensation à la perte de Malvoisie et de Navarin, quoiqu'il n'y eût aucune parité entre deux espèces de moulins à vent ridiculement bastionnés, et ces places qui sont classées au nombre des villes de guerre de l'empire.

L'expédition venait de recevoir un commencement d'exécution, lorsque le sélictar de Khourchid pacha, qui s'était mis en route de nuit, fut aperçu, le 15 juillet, auprès du village de Comboti (1), par les avant-postes grecs. Il ne pouvait reculer; et le combat s'étant engagé, les six mille soldats qu'il commandait furent si complètement battus, qu'il y perdit lui-même la vie. Hassan pacha, qui s'était bien gardé d'être de la partie, crut ne pouvoir mieux venger l'honneur des armes du sultan, qu'en faisant égorger une foule d'otages innocents, dont il envoya les têtes au sérasker, en lui écrivant effrontément que c'étaient celles des rebelles qui avaient péri à l'affaire de Comboti. Du reste, il le prévenait que l'issue de ce combat malheureux ne pouvait être attribuée qu'à la *fatalité;* excuse banale de l'impéritie des mahométans.

Les Grecs, après cette victoire, reparurent aussitôt sur les montagnes qui avoisinent Arta; et un nommé Ianaki,

(1) Comboti. *Voyez* t. II de mon Voyage dans la Grèce, p. 125 et 139.

chef des insurgés de Lacca (1), ayant occupé le défilé de Coumchadèz, Khourchid perdit encore une fois ses communications avec le midi de l'Épire.

Le jeûne du Rhamazan, qu'on observait alors dans le camp, ne lui permettait pas de chercher à les rétablir ; car, durant cette période d'observance religieuse, les Turcs ne se battent guère plus volontiers que ne le faisaient les Juifs pendant l'année sabbatique. Ils sont de mauvaise humeur, comme les *Monosites*, ou gens qui ne font qu'un repas chaque jour (2); et le sérasker, au fait du tempérament de son armée, se crut obligé d'ajourner ses projets au commencement du mois d'août. Il devait à cette époque recevoir des renforts considérables de la haute Albanie, et il espérait se trouver en mesure de porter des coups décisifs.

Il laissa donc ses indociles soldats célébrer les syzygies et les quadratures de la lune du Rhamazan, que des porteurs de falots annoncent, comme on fait encore dans nos campagnes, la mi-carême et les ténèbres. Ali pacha semblait lui-même respecter les vieux usages populaires, ses troupes mahométanes venaient se visiter mutuellement aux avant-postes avec les impériaux. On se donnait le nom de frères; et la surveillance se relâcha tellement dans le camp de Khourchid, que son ennemi en profita pour savoir les moindres détails de ce qui s'y passait.

Il apprit que l'état-major du sérasker, comptant sur la *trève de Dieu*, observée pendant la fète du Baïram, qui est la pâque islamique des musulmans, devait se rendre à la grande mosquée située dans le quartier de Loutcha. L'incendie l'avait épargnée et les deux partis avaient constamment respecté cette enceinte consacrée à la prière. Ali pa-

(1) Contrée de la Cassiopie, enclavée dans la Selléïde.

(2) Τοὺς μονοσιτοῦντας πικρότερα τὰ ἤθη ἔχειν μᾶλλον, τοὺς δὶς τροφαῖς χρωμένους. *Que ceux qui ne font qu'un repas par jour sont de mœurs plus acariâtres que ceux qui mangent deux fois.* Aristotel. in physic. Quæst. quemadmodum refert Apollon. in mirabilibus Historiis.

cha, qu'on disait être malade, affaibli par le jeûne, et revenu à des sentiments de piété que la peur, à défaut de principes, fait souvent renaître dans les cœurs les plus endurcis, laissait croire qu'il ne troublerait pas un jour de paix consacré par la religion; mais on s'abusait.

Le satrape, informé de ce qu'on méditait, avait secrètement ordonné à son ingénieur Caretto de tourner contre la mosquée trente bouches à feu composées de canons, de mortiers et d'obusiers. Il voulait, avait-il dit à ses soldats musulmans, auxquels il cachait son dessein, solenniser le baïram par des décharges d'artillerie. Ils se rendirent, d'après cette assurance, à la mosquée de Calo pacha, située dans l'enceinte de la forteresse assiégée; et il ne fut pas plus tôt informé de l'entrée de l'état-major de l'armée impériale dans celle de Loutcha, qu'il donna le signal de tirer.

Qu'on se figure l'éruption soudaine d'une roche à feu vomissant une grêle de boulets, d'obus et de grenades enflammés; un édifice s'écroulant, une foule d'hommes accablés de toutes parts; et on n'aura qu'une faible idée de ce qui se passait dans la mosquée de Loutcha. Au bout d'un quart-d'heure, la fumée s'étant dissipée, on vit un cratère ardent, et les grands cyprès qui entouraient l'édifice, brûlant comme des torches allumées, éclairer les funérailles de plus de soixante chefs et de deux cents soldats écrasés sous les ruines embrasées du temple consacré au culte de Mahomet.

*Ali pacha n'est pas mort*, s'écria le tyran bondissant de joie; et ces paroles, jointes à la terreur du spectacle offert aux regards des assiégeants, portèrent la consternation parmi les soldats du sérasker Khourchid pacha.

# CHAPITRE III.

Démolition des églises. — Orgueil de la Porte Ottomane. — Arrestation du banquier Danési; — réclamé par l'ambassadeur de Russie. — Déclaration du cabinet de Pétersbourg. — Réponse du divan à sa note. — Le baron de Strogonof quitte Constantinople; — arrive à Odessa. — Pompe funèbre du martyr Grégoire. — Son panégyrique. — Vœu unanime des Russes pour la guerre. — Le baron de Strogonof rencontre son souverain à Louga. — Résignation philosophique d'Angélo, ancien chargé d'affaires de la Porte Ottomane à Paris. — Aventure et arrivée de Théodore Négris en Morée, — de Baleste. — Divisions dans le sénat de Calamate. — Sakéris; son caractère. — Conciliabule de Missolonghi. — Pastorale du patriarche intrus Eugène. — Anathème prononcé contre sa personne et ses œuvres.

Au milieu des nouvelles désastreuses qui arrivaient à Constantinople, le divan, frappé d'un esprit de vertige, semblait courir à une perte inévitable. Plus on lui avait fait de concessions, plus l'arrogance du sultan et de ses ministres s'exaltait. Au moment où les fidèles du rite orthodoxe célèbrent la fête de la seconde apparition de J.-C., que la liturgie nomme *Jour de la puissance*, Ἡμέρα δυνάμεως (1), on avait achevé de démolir ce qui restait d'églises dans les principales villes de la Turquie d'Europe. Les Turcs et les Juifs d'Andrinople, pendant la durée de ces scènes sacrilèges, n'avaient pas cessé de blasphémer, en criant : *O Christ, si tu es dieu manifeste ta puissance.* Les malheureux, en apostrophant ainsi dans leur démence *celui qui est* (Ὁ ὬΝ), agissaient envers Dieu comme à l'égard des monarques à qui le cours des prospérités n'assure pas l'invincibilité. Cependant jamais la puissance de ce Christ, que les premiers fidèles appelaient le *Grand-*

(1) Suid. in voc. Ἡμέρα.

*Orient* (1), ne s'était manifestée avec plus d'éclat que dans une insurrection impossible à expliquer autrement que par les signes authentiques de son bras formidable, qui s'etait armé en faveur des chrétiens. Mais l'impiété est insensible aux avertissements du ciel. Ni les coups que les Grecs portaient au sultan, ni les fureurs de ses satellites, qui avaient massacré à Smyrne les suppôts de son pouvoir, ne furent capables de le rappeler à la raison. La Sublime Porte se faisait au contraire une sorte de vanité d'irriter le ministre de Russie, qui avait des motifs personnels de mécontentement.

Le baron de Strogonof s'était retiré, comme on l'a dit, à Bouïoukdeyré, d'où il continuait, par le ministère de ses drogmans, à réclamer en faveur des sujets et des protégés de la Russie, les priviléges qui leur étaient garantis par les traités et le droit public. Ses plaintes étaient repoussées avec aigreur; on lui reprochait de s'intéresser aux proscrits. Enfin le grand-visir s'oublia au point de dire à son premier interprète : *que le sultan regardait l'empereur Alexandre comme le ressort caché qui faisait mouvoir les Grecs.* Indépendamment de ce qu'une pareille déclaration attaquait dans son honneur l'ambassadeur, qui avait improuvé, par une note officielle, l'insurrection des provinces ultra-danubiennes, on pouvait y entrevoir les prémisses d'une rupture prochaine.

La Porte, à qui *l'Observateur autrichien* donnait généreusement d'innombrables armées, abusée par cette éphéméride, qui lui faisait connaître des forces et des ressources qu'elle n'eut jamais, avait l'air de souhaiter la guerre. On présume que c'était pour inspirer de la confiance aux Turcs; mais à quoi sert la confiance, le nombre de ses hordes et le fanatisme à une nation incapable de soutenir les regards de cent mille Russes, qui arriveraient à jour

(1) Oriens, sic denominatur Christus. *Vid.* Zach. 3, 8, 6; 12. Luc. 1, 78. Malach. 4, 2.

fixe à Constantinople, s'il entrait dans les vues du cabinet de Pétersbourg de rejeter les Tartares circoncis au-delà du Bosphore? M. de Strogonof agissait donc de manière à mériter le suffrage de son maître; et on peut dire qu'il ne s'éloigna jamais de la lettre de ses instructions, en se contentant, aussi long-temps qu'il lui fut possible, de mépriser les bravades du ministère de Sa Hautesse. Il est probable qu'il l'aurait couvert de confusion par son attitude calme, si celui-ci n'eût commis un attentat direct aux droits de la Russie, en faisant arrêter un nommé Danési, trésorier de l'ambassade, et considéré particulièrement de M. de Strogonof.

Le divan en voulait à la caisse de ce banquier, qu'il accusait, à cet effet, de fournir des fonds aux révoltés, et d'entretenir avec eux une correspondance criminelle. On avait égorgé, en 1816, sur une accusation moins sérieuse, la famille arménienne des Douch Oglou, qui n'avaient d'autre crime que leur richesse; et Danési, coupable au même chef, ayant réclamé sa qualité de sujet russe, on le précipita, pour toute réponse, au fond d'un cachot. La mort n'aurait pas tardé à frapper sa tête, si le baron de Strogonof ne se fût empressé de demander la mise en liberté de ce publicain, qui, ayant été naturalisé Russe, ne pouvait et ne devait être justiciable que de l'autorité de son souverain, les hommes ne naissant la propriété d'aucun monarque (1).

Le grand-visir répondit arrogamment aux instances du baron de Strogonof que Danési, qui avait acheté la protection de l'ambassadeur, étant né raïa, n'en était pas moins resté dans cette condition; qu'en conséquence il serait jugé par son maître légitime, et puni s'il était reconnu coupable. Le ministre russe, comprenant qu'on éle-

(1) Le pouvoir arbitraire, sous lequel un citoyen reste exposé aux insultes de la force et de la violence, confirme cette assertion, car le despotisme est l'absence de tout gouvernement.

vait une discussion interminable, jugea convenable de représenter, avec tous les ménagements possibles, que le sultan se mettait, par le refus de reconnaître les droits de son souverain, sur un pied entièrement hostile. On ne fit nulle attention à cette menace indirecte, et Danési resta en prison. Mais un ambassadeur de Russie, éconduit de la sorte, ne devait pas demeurer tranquille. Le baron de Strogonof ayant donc envoyé le lendemain son premier interprète notifier au grand–visir que la Porte encourrait le ressentiment de son puissant souverain, si Danési n'était pas élargi, le chatir azem ne lui fit d'autre réponse que d'ordonner de transférer le prisonnier au château des Sept Tours, lieu fameux par le puits du sang, dans lequel on précipite ceux qu'on veut punir sans scandale public. Alors l'ambassadeur, M. de Strogonof, se trouva dans la nécessité de prendre les ordres de sa cour, son mandat ordinaire ne lui permettant plus de faire des démarches ultérieures.

L'Europe chrétienne était dans l'attente d'un grand événement. Le courrier expédié à Pétersbourg par le baron de Strogonof était à peine en route, que la Porte fit arrêter un autre protégé russe, qui était aussi bon à dépouiller que Danési. Cette violence équivalait presque à une déclaration de guerre; et l'ambassadeur, se regardant comme en pays ennemi, s'occupa à faire emballer ses archives. Temporisant cependant encore, afin de ne pas laisser soupçonner la longanimité de son souverain, ni sa propre modération, il sut gagner le temps nécessaire pour attendre le retour de son messager. Il lui apporta l'ultimatum de l'empereur Alexandre, qui n'accordait qu'un délai de huit jours au sultan, pour y donner une réponse catégorique. Dans le cas où le conseil méticuleux de S. H. tergiverserait, le baron de Strogonof avait ordre de quitter la Turquie, d'enjoindre aux consuls de se retirer des échelles avec leurs nationaux, d'emmener les protégés et sujets russes établis à Constantinople. Le résumé de la dé–

claration de l'empereur de toutes les Russies était de la teneur suivante :

« Forte de la justice de ses réclamations, assurée d'a-
» voir inspiré à ses alliés la conviction de la pureté de ses
» vues, la Russie, en prenant la défense d'un intérêt gé-
» néral, n'a pas articulé jusqu'à présent les titres plus
» particuliers sur lesquels elle pourrait fonder sa démar-
» che auprès du gouvernement turc. Il ne dépendait que
» d'elle néanmoins d'invoquer les stipulations du traité
» de Kaïnardgi (1), et le droit de protection qu'il l'auto-
» rise à exercer en faveur de la religion grecque dans tous
» les états de S. H. Il lui était également permis de relever
» une infraction évidente du traité de Buckarest, en ci-
» tant les propositions que S. E. le réis effendi a insérées
» au protocole de la conférence du 25 avril (2); proposi-
» tions tendantes à rendre illusoires tous les droits que ce
» traité assure à la cour de Pétersbourg sur la Valachie et
» la Moldavie, et qui enlèvent même aux habitants de ces
» malheureuses provinces la perspective d'un terme à
» leurs souffrances. Il ne tenait qu'au gouvernement russe
» de prouver qu'en vertu de ces mêmes traités, il ne peut
» jamais séparer l'intérêt qu'il témoignera au gouverne-
» ment turc de l'intérêt qu'il doit porter aux chrétiens
» qui peuplent la Turquie européenne.

(1) Ces dispositions sont contenues dans les articles XVI et XVII du traité conclu dans le camp près de Koutschouk Kaïnardgi, le 10-21 juillet 1774 ; l'article VII de la convention explicative de ce traité, conclue à Constantinople le 10 mars 1779 ; les articles II et IV du traité de Iassi, 29 décembre 1791 ou 9 janvier 1792 ; l'article III du traité de Buckarest, 16 - 28 mai 1812.

(2) Ces droits sont ceux stipulés dans les articles des traités que nous venons d'indiquer. La Turquie avait conçu depuis long-temps le projet de faire administrer prévôtalement les provinces ultra-danubiennes, d'en retirer le gouvernement aux princes grecs du Phanal, de leur substituer les boïards, en attendant qu'elle pût les renverser pour mettre à leur place des pachas. Elle a réussi jusqu'à présent dans une partie de ses desseins : il s'agissait aussi alors de leur évacuation par les Turcs qui les désolaient.

» La Russie veut encore, disait-on, à l'égard du gouver-
» nement turc, ce qu'elle a toujours voulu. Elle prétend,
» en lui faisant connaître avec franchise les dangers aux-
» quels il s'expose, lui indiquer la voie de son salut; et,
» s'il persiste à s'en écarter, elle veut le prévenir d'avance
» de l'attitude qu'il l'obligerait à prendre.

» Si, comme l'empereur aime à le penser, c'est contre
» le gré de la Sublime Porte que s'exécutent en Turquie
» les mesures dont gémissent la religion et l'humanité,
» S. M. I. désire que Sa Hautesse prouve qu'elle possède
» encore le pouvoir de changer un système qui, tel qu'il
» est, ne permettrait plus aux gouvernements chrétiens
» de traiter ni de composer avec le gouvernement turc.

» Qu'alors les églises détruites ou pillées soient remises
» sur-le-champ en état de servir à leur sainte destination;
» que S. H., rendant à la religion chrétienne ses préroga-
» tives, en lui accordant la même protection que par le
» passé, en lui garantissant son inviolabilité à l'avenir,
» s'efforce de consoler l'Europe du supplice du patriarche
» de Constantinople et des profanations qui ont suivi sa
» mort. Qu'une sage et équitable distinction s'établisse
» entre les auteurs des troubles, les hommes qui y pren-
» nent part, et ceux que leur innocence doit mettre à
» l'abri de la sévérité du divan. Qu'à cet effet, on ouvre
» un avenir de paix et de tranquillité aux Grecs qui sont
» restés soumis, ou qui se soumettront dans un délai don-
» né, et qu'en tout état de choses, on se ménage les
» moyens de distinguer les innocents des coupables.

» L'empereur écartera de sa pensée, jusqu'au dernier
» moment, l'hypothèse contraire à celle dont il vient
» d'être question. Si cependant le gouvernement turc té-
» moignait, contre toute attente, que c'est par suite d'un
» plan librement arrêté (1), qu'il prend les mesures au

(1) On voit, par cette insinuation, que la Russie avait eu quelque connaissance du plan d'extirpation du christianisme dans la Turquie, et

» sujet desquelles le soussigné lui a déjà exposé l'opinion » de son auguste maître, il ne resterait à l'empereur qu'à » déclarer dès à présent à la Sublime Porte, qu'elle se cons- » titue en état d'hostilité ouverte contre le monde chré- » tien; qu'elle légitime la défense des Grecs, qui dès-lors » combattraient uniquement pour se soustraire à une perte » inévitable; et que, vu le caractère de cette lutte, la Rus- » sie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir » asile, parce qu'ils seraient persécutés; protection, par- » ce qu'elle en aurait le droit; assistance, parce qu'elle ne » pourrait pas livrer ses frères de religion à la merci d'un » aveugle fanatisme.

» En faisant ces déclarations à la Sublime Porte, l'em- » pereur croit avoir rempli, jusqu'au scrupule, tous ses » devoirs envers elle. Il lui a prouvé qu'observateur fidèle » des traités, il souhaitait sincèrement sa conservation, » puisqu'il lui a indiqué les mesures qui pouvaient la sau- » ver; qu'il a même manifesté le désir de coopérer à son » salut. Il le lui prouve aujourd'hui, puisqu'il lui fait sa- » voir les seules conditions auxquelles la Sublime Porte » peut éviter une entière ruine.

» Il a été enjoint au soussigné de laisser un délai de huit » jours à la Sublime Porte pour répondre à la présente » communication.

qu'Ali pacha n'en avait pas imposé aux Souliotes à cet égard. Elle se couvrait de gloire par une déclaration aussi pleine de franchise. Elle abordait le fond de la question : les Grecs avaient été poussés à l'insurrection par le désespoir, et ils combattaient pour leur existence menacée. Rien n'a changé sous ce rapport : pourquoi a-t-on changé à leur égard ? Pourquoi, *loin de leur donner asile, de les protéger, de les assister,* les a-t-on chassés de la Bessarabie ? Quelles églises les Turcs ont-ils réédifiées comme on le demandait ? Quelle satisfaction ont-ils donnée pour le meurtre du patriarche ? Que dis-je ?... Quelle voix a réclamé contre les massacres de Chios ? C'est par des incendies, des blasphèmes et de nouveaux assassinats que la Porte a répondu jusqu'à ce jour à toutes les remontrances qu'on lui a faites, et le feu du ciel n'a pas encore foudroyé les sacriléges? *O altitudo !*

» En cas que le gouvernement turc exauce les vœux et
» réalise les espérances de S. M. I., en adhérant à ses pro-
» positions, le soussigné est autorisé à convenir avec la
» Sublime Porte d'un nouveau délai, qui lui donnera la
» faculté de démontrer à l'Europe, par le témoignage des
» faits, que non-seulement elle accepte les conditions qui
» doivent constater de sa part un retour à des principes
» modérés, et qui ont été indiquées plus haut, mais en-
» core qu'elle s'empresse de les remplir; et que non-seule-
» ment elle ne veut pas le mal, mais encore qu'elle peut
» et sait l'empêcher.

» Dans toute autre alternative, le soussigné a reçu l'or-
» dre d'annoncer à la Sublime Porte qu'il quitterait im-
» médiatement Constantinople, avec tous les employés et
» individus appartenans à la légation de S. M. I. »

*Signé* le baron de STROGONOF.

Bouioukdeyré, 6-18 juillet 1821.

La note du monarque orthodoxe de Russie, car ce n'est plus ici l'ambassadeur, mais le souverain qui parle, était de nature à dissiper les fumées du sang qui échauffaient la tête du sultan et de ses ministres. Cependant ils essayèrent, en exagérant le bruit des *dangers auxquels le baron de Strogonof était exposé,* de voir si ces alarmes, propagées à dessein par la police du bas-empire ottoman, ne parviendraient pas à l'intimider. Mais le délai fatal étant expiré sans obtenir de réponse, ce ministre indifférent à toutes les menaces dont il connaissait la source, s'embarqua sur le vaisseau destiné à le transporter à Odessa. Il avait rempli les devoirs d'un diplomate modéré; les conséquences impérieuses de ses instructions ne lui permettaient plus de recevoir la réponse à l'ultimatum de son maître, qu'on lui apporta après le terme de rigueur exprimé dans leur contenu. Il s'éloigna, tandis que le divan expédiait à Pétersbourg un courrier porteur de sa note, et

que le baron, de son côté, y en envoyait un autre pour faire connaître les motifs de sa conduite.

S'il est vrai, comme l'a dit un écrivain digne de l'école de Platon (1), *que le dernier des chrétiens honnête homme est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité,* on remarquera que la notification de la Russie est l'œuvre de la modération, quand on la comparera à la réponse émanée de l'étrier impérial, que nous rapporterons sommairement. L'une, quoique altière et dédaigneuse, rachetait ce qu'elle avait de spécial par l'empreinte du christianisme, qui lui donnait un air de magnanimité, tandis que l'autre, sortie de l'antre des assassins du patriarche Grégoire, n'attestait que la rage des vieux ennemis de la Croix.

« Il est évident (2) que toutes les règles et les dispositions politiques qui ont été observées dès les temps anciens dans mon sublime empire, sont fondées sur les commandements de cette pure loi dont la solidité et la durée sont garanties par Allah jusqu'au jour même de la résurrection.

» La nation grecque, cause de tant de désordres et de discussions, se trouve être, de père en fils, sujette et tributaire de la Sublime Porte, qui, jusqu'à ce jour, l'a favorisée au-delà même de ce qui est compatible avec la qualité de sujet. Les ecclésiastiques surtout, qui sont les chefs de la nation, et les Grecs du Phanal, estimés et honorés, jouissaient des plus grands priviléges (3).

(1) M. de Châteaubriand, Gén. du Christ., liv. VI, chap. XI, p. 351, 6e édit. Paris, 1816.

(2) C'est le sultan qu'on fait parler. *Voy. l'Observateur autrichien,* du 7 septembre 1821.

(3) Bacon donne à la nation turque le titre de *ex-lex,* et elle est en effet, par son essence et ses institutions, hors de la loi commune des nations. Les Grecs sont, depuis quatre siècles, régis par le droit de conquête, en état d'occupation militaire, de saisie permanente, et par conséquent autorisés en droit public à reprendre de vive force ce que la violence leur a ravi.

» En aucun temps le gouvernement ne s'est ingéré dans » les matières concernant leur religion (1), on n'a point » gêné le libre exercice de leur culte (2), ni touché à leurs » églises (3); on leur permettait, sur leur demande, de » les réparer ou rétablir ainsi que la loi musulmane le » comporte (4). Cependant les Grecs, méconnaissant tant » de faveurs, ont arboré l'étendard de la révolte contre » la Sublime Porte, leur clémente protectrice (5). Néan-

Quant à leurs priviléges, ils se réduisent à la concession tacite d'usages tendant à la conservation, non d'hommes, mais d'animaux utiles à l'intérêt du conquérant.

(1) Pourquoi a-t-on érigé dans le ministère ottoman un tribunal ecclésiastique, uniquement composé de Turcs, sous le nom de Piscopos Calemy, qui dicte les choix du Synode, vend les places de la cléricature, désigne les patriarches et les prélats qu'il veut faire élire, porte la simonie dans l'église, trace aux chrétiens le serment sacrilége qu'ils doivent prononcer en justice dans les termes suivants, où la divinité de J.-C. est méconnue, conformément à la croyance du Coran : *Je jure par ce dieu qui envoya du ciel l'évangile à J.-C.?*

(2) Les violences exercées contre les chrétiens pour les forcer à l'apostasie, que tous les historiens rapportent, la défense des cloches, des signes extérieurs, etc. Le ridicule de cette assertion saute aux yeux de quiconque connaît la Turquie.

(3) Dès le premier jour de la conquête de Constantinople, Mahomet II, étant entré à cheval dans Sainte-Sophie, s'assit sur l'autel, qu'il fit démolir, et changea cette basilique en mosquée. Les plus belles mosquées de la Turquie ont toutes été des églises, et les provinces sont couvertes de débris des temples chrétiens. La Porte n'a pas craint de faire une pareille réponse, au moment où elle venait de faire abattre les églises dans la capitale et dans les principales villes de son empire.

(4) C'est à prix d'argent que les Grecs obtenaient quelquefois de rebâtir des églises, conformément à la loi qui spécifie qu'elles seront réédifiées sur le même emplacement avec les vieux matériaux employés à leur construction, et sans qu'il soit permis d'en ajoûter d'autres.

(5) Il faut nier l'histoire, et supposer la chrétienté aveugle, pour oser avancer une pareille proposition. Les mahométans, qui ont ensanglanté le globe, régi les chrétiens avec le glaive, osent s'arroger le titre de cléments, de magnanimes? Il serait plus facile de réhabiliter la mémoire d'Attila et de faire l'éloge de la peste, que de prouver qu'ils méritent ces titres. Qu'avaient fait les malheureux habitants de Janina et de la Livadie, quand on les égorgea avant l'insurrection? etc., etc.

» moins toujours miséricordieuse et magnanime, elle s'est » empressée d'envoyer sur-le-champ des lettres du visir » au patriarche, pour l'inviter à exhorter sa nation à la » soumission (1), en étouffant le germe de la rébellion, » que nourrissaient des raïas égarés, tant dans la capitale » que dans les autres parties de l'empire. Mais, tout au » contraire, le patriarche, chef visible de la nation, était » en même temps le chef secret du complot. C'est ainsi » qu'à Calavryta, bourg de la Morée, lieu de sa naissan- » ce, et dans d'autres endroits, où il a publié ses anathè- » mes, les raïas furent les premiers à se soulever et à tuer » nombre de musulmans (2).

» La Sublime Porte a acquis la certitude que le patriar- » che a pris une part active au complot, et que l'insur- » rection des raïas de Calavryta était son ouvrage, aussi- » bien que celui d'autres instigateurs, d'abord par les » écrits qui lui sont tombés entre les mains, ensuite par » la déclaration authentique de plusieurs individus de la » nation grecque, restés fidèles à leur devoir (3). Or, tout » gouvernement a le droit d'arrêter et de punir sans mi- » séricorde de pareils malfaiteurs; car, en fait de rébel- » lion, on ne doit absolument distinguer ni rit, ni con- » dition; et c'est pourquoi la Sublime Porte, après avoir » acquis la conviction de la culpabilité du patriarche et de » ses partisans, a déposé le premier; et afin que ce poste » ne restât pas vacant, elle *lui a donné* un successeur.

(1) Il l'a fait, et on ne peut reprocher à sa mémoire que d'avoir usé de trop de déférence envers l'autorité, en lançant l'anathème contre Alexandre Hypsilantis.

(2) Le patriarche Grégoire est né à Dimitzana, et non pas à Calavryta; mais le sultan ne sait pas plus ce que c'est que l'une ou l'autre de ces villes, que ce qui se passe dans le restant de son empire. Au demeurant, il y a autant de mensonges que de mots dans toute cette partie de la note turque.

(3) Il fallait produire ces pièces, citer ces témoignages; mais on n'a fait le procès à personne; et le patriarche ayant été condamné sans être jugé, son supplice est un assassinat.

» Ayant ainsi dépouillé le patriarche de sa dignité, et » l'ayant réduit à la qualité de simple prêtre, on lui » a fait subir la peine capitale pour en faire un exemple, » sans attacher aucune importance particulière au temps » et à l'heure de son exécution (1), sans prétendre vili- » pender la religion chrétienne.

» Le traité de Kaïnardgi stipule, en effet, que la reli- » gion chrétienne sera protégée; mais la religion est une » chose, et le crime en est une autre. Les Grecs innocents » jouissent de la plus grande tranquillité; et si elle a été » un moment interrompue sur quelques points, elle ne » tardera pas à renaître, d'après les mesures efficaces que » la Sublime Porte se propose de prendre (2).

» Au reste, les annales de l'empire ottoman présen- » tent d'autres exemples de patriarches qui ont subi la » peine capitale, et il ne sera pas hors de propos de faire » observer que la Sublime Porte n'ignore point que, sous » le règne de Pierre I[er], tzar de Russie, le patriarche » russe a été mis à mort pour les crimes dont il s'était » rendu coupable; que même, à cette occasion, la dignité » patriarcale fut entièrement supprimée dans l'em- » pire (3). »

Passant ensuite à l'examen de la note de l'ambassadeur

(1) Le patriarche a été pendu comme patriarche, vêtu de ses habits pontificaux, après la célébration des saints mystères, le jour de Pâques, à la porte de son église, en haine de sa religion, parce qu'elle était celle des Russes; ainsi il y a eu intention de vilipender le christianisme. Son cadavre a été traîné par les Juifs à travers les rues de Constantinople. Mahmoud II s'est transporté à Alaï Kiosque pour le voir passer sous ses fenêtres, et il n'y a rien de plus lâche en cela que la dénégation employée pour s'excuser d'une pareille atrocité.

(2) Il est probable qu'elle délibère encore; mais, en attendant, les Grecs ont déjà appris aux Turcs à devenir plus modérés qu'ils ne l'étaient.

(3) Justifier un crime par l'exemple d'un autre crime, et une barbarie sacrilége récente par une autre barbarie, quelle manière de répondre? Cependant nous ne craignons pas d'affirmer, en ce qui concerne l'insulte faite ici à la Russie, que cette partie de la réplique n'est pas d'invention turque.

de Russie, la Porte continuant à s'enfoncer dans le dédale des dénégations et des récriminations les plus intempestives, terminait son élucubration politique, en demandant que l'empereur Alexandre consentît à l'extradition des transfuges qui avaient trouvé asile dans ses états. Il lui fallait encore du sang! Cette réponse à l'*ultimatum* de Pétersbourg portait la date des derniers jours de la lune de schelval, l'an 1238 de l'hégire. Elle fut communiquée successivement au comte de Lutzof internonce d'Autriche, que M. de Strogonof avait laissé chargé des intérêts de son gouvernement, et à M. le vicomte de Viella chargé d'affaires de France. Son contenu prouve, qu'indépendamment des raisons majeures qui empêchèrent le baron de Strogonof de la recevoir, un ambassadeur de Russie n'en aurait pas eu plutôt pris communication, qu'il l'aurait renvoyée au lieu d'où elle était émanée.

Pendant que ces répliques fallacieuses se fabriquaient dans les offices du sultan par les soins de quelques diplomates étrangers, le baron de Strogonof abordait aux rivages d'Odessa. On venait d'y célébrer les funérailles du martyr Grégoire, patriarche œcuménique de Constantinople, pour lequel la diplomatie de son maître ne témoignait qu'une froide commisération, comme on a pu le remarquer dans la note que nous avons rapportée.

Les marins du capitaine Nicoletto Schiavo de Céphalonie, qui avaient suivi de loin les traces que le cadavre de la victime laissait imprimées dans la fange, avaient remarqué l'endroit où on l'avait jeté à la mer, et étaient parvenus à le retrouver. Ils le déposèrent d'abord sous le hangar d'un pauvre pêcheur grec, chez qui plusieurs personnages pieux se rassemblaient chaque nuit, pour rendre les devoirs de la sépulture aux corps des chrétiens que les vagues de la Propontide rejetaient sur la plage. Les restes du saint, purgés de toute souillure par les flots, étaient parfaitement conservés, et la strangulation qui avait coloré son visage,

donnait à ses traits un caractère de majesté extraordinaire.

Un diacre, assisté du vénérable archimandrite D. Païsios, qui s'était réfugié sur le vaisseau de Nicoletto Schiavo (1), plaça sur la tète du patriarche la couronne de térébinthe, réservée aux martyrs. On parfuma sa barbe avec la vapeur odorante de l'aloës. On oignit ses membres d'essences précieuses, et ses pieds furent baignés des larmes du petit nombre de ceux qui les baisèrent, en prononçant le dernier adieu usité dans la cérémonie de l'*aspasmos* (2). Le corps revêtu du costume des religieux de l'ordre de saint Basile, sous lequel Grégoire, anachorète au sein des grandeurs, avait demandé depuis long-temps à être enterré, fut renfermé dans un cercueil, auquel on donna extérieurement la forme d'un ballot de marchandises. On l'embarqua sur un navire fin voilier portant pavillon anglais, qui transporta la dépouille mortelle du juste aux rivages de ce Pont moins célèbre désormais par les larmes d'Ovide, que par le tombeau d'un pauvre Arcadien du mont Ménale. Ainsi furent dérobées aux descendants des Scythes Caucasiens, qui ne furent connus dans l'antiquité que par le rôle de bourreaux qu'ils remplissaient à Athènes, les tristes reliques du patriarche orthodoxe et œcuménique de Constantinople.

Elles arrivèrent à Odessa, dans les premiers jours du mois de mai, sous la garde de quelques ecclésiastiques échappés aux massacres. Les autorités russes les reçurent avec respect; elles furent déposées au lazaret, et on écrivit à Pétersbourg, afin de prendre les ordres de l'empereur Alexandre, qui prescrivit les honneurs qu'on devait rendre à la mémoire du chef de la communion orthodoxe. Le 18

(1) Ces détails m'ont été donnés et confirmés au mois de mai 1824, par D. Païsios, à son passage par Paris, lorsqu'il se rendait à Londres.

(2) Aspasmos, *embrassement*, cérémonie usitée dans les funérailles des chrétiens grecs.

juin, correspondant au 2 juillet 1821, fut en conséquence fixé pour la cérémonie funèbre de Grégoire (1); le lendemain

(1) Cette pompe funèbre se trouve racontée en ces termes dans la gazette de Pétersbourg, 11 septembre 1821.

*Cérémonial observé à l'enterrement du patriarche Grégoire, assassiné le jour de Pâques à Constantinople, relation publiée par ordre du gouvernement russe.*

Le vendredi 17 juin 1821 (v. s.), de grand matin, le chevalier Féofil, professeur de théologie au lycée Richelieu, et archimandrite, se rendit à la maison de quarantaine, dans la tour de laquelle reposait le corps du saint patriarche, et fit, à l'aide de l'inspecteur de quarantaine, les préparatifs nécessaires pour le convoi. Le corps, qui était dans le meilleur état, et qui, deux jours auparavant, avait été déposé dans un nouveau cercueil, fut retiré de la tour, à cause du peu d'espace, et placé dans la cour du lazaret, sous un dais et sur une estrade préparés à cet effet. A huit heures, tout étant prêt pour le convoi, on commença à sonner les cloches de la cathédrale de Préobrascheuski (Transfiguration) et des autres églises gréco-russes d'Odessa. Le clergé, ainsi que plusieurs officiers civils et militaires invités par S. E. le comte Alexandre Théodorowitz Langeron, se réunirent dans le lazaret. Un peu avant sept heures, le comte de Langeron y arriva lui-même, et au bout de quelques instants, au son de toutes les cloches, se présentèrent aussi LL. EE. les archevêques métropolitains de Sylistrie, Grégoire, métropolitain de Hiéropolis, Démétrius, évêque de Bender et d'Ackermawrs.

Après que le petit office des morts eut été chanté par LL. EE. pour le patriarche, le corps fut porté par les prêtres, au son des cloches et au bruit du canon de tous les vaisseaux et de la garde des incendies, sur le corbillard placé sous le dais, pendant que la sainte liturgie commençait à se chanter dans la cathédrale de Préobrascheuski, où le corps devait être transféré.

Le cortége eut lieu dans l'ordre suivant : il s'ouvrit par la grande croix, au-devant de laquelle deux chantres portaient des lanternes allumées. Puis venaient les bannières de toutes les églises gréco-russes sur deux rangs; ensuite quatre diacres portaient la couverture de la bière. Derrière eux, et à quelque distance, un chantre portait la crosse archiépiscopale, et d'autres chantres portaient également, sur deux coussins cramoisis, le manteau et la croix, avec le portrait de J.-C. Venaient ensuite les choristes, et un chantre avec un grand cierge sur son flambeau. Le clergé suivait ceux-ci deux à deux. Enfin venaient les archevêques, devant qui deux diacres portaient les flambeaux à trois et à deux cierges, et qui étaient suivis d'un premier diacre et d'un diacre avec des encensoirs. Derrière LL. EE., et à quelque distance, suivait le corbillard avec le corps du patriarche; quatre diacres marchaient aux coins avec des encensoirs. Six prêtres soutenaient le dais, et douze ha-

on procéda à l'inhumation des restes mortels du martyr.

Ce jour destiné au triomphe de la religion, le comte

bitants de distinction portaient des deux côtés des cierges allumés. A côté des chevaux, qui étaient couverts de housses noires, marchaient six hommes vêtus de deuil avec des torches, et six autres devant la voiture. Le cortége était fermé par le comte de Langeron, qui suivait le convoi avec les employés civils et militaires.

Le convoi s'arrêta en trois endroits différents pour lire l'évangile et la messe des morts : 1° à l'entrée de la ville, où le métropolitain de Hiéropolis, Grégoire, lut l'évangile; 2° entre l'école grecque et le lycée Richelieu, où l'évangile fut lu par l'évêque de Bender et d'Ackermawrs; 3° non loin de la cathédrale, derrière le corps-de-garde, où l'évangile fut lu par l'archimandrite Féofil. Quand le convoi passa devant le corps-de-garde, les musiciens jouèrent une marche lugubre, ainsi qu'il est d'usage dans de pareilles cérémonies. Des gendarmes et des Cosaques avaient été rangés en haie des deux côtés des rues par lesquelles le convoi défila, et où une foule de personnes de différentes religions étaient rassemblées.

Le corps, porté dans la cathédrale pendant que le Protohiéros et deux prêtres de cette église chantaient la liturgie, fut placé avec le dais sur un catafalque élevé de quatre marches, et autour duquel brûlaient douze cierges. Devant le catafalque on plaça sur des tabourets les coussins avec le manteau et la croix archiépiscopale. Jusqu'à ce que la liturgie fût terminée, les diacres qui étaient aux quatre coins du catafalque ne cessèrent pas d'encenser. Après la liturgie, LL. EE. et le reste du clergé célébrèrent l'office des morts; après quoi l'évangile fut lu devant le corps. On continua de faire lire alternativement des évangiles par des prêtres et des diacres, tant le jour que la nuit, jusqu'à l'enterrement, qui eut lieu le troisième jour, 19 juin.

Le matin de ce jour, à huit heures, on commença à sonner les cloches de la cathédrale, ce qui continua pendant une heure. Vers neuf heures, deux archimandrites en manteau se rendirent, avec le reste du clergé et des choristes, dans la maison habitée par S. E. l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, etc., qui se portèrent à la cathédrale au son des cloches. A leur entrée, on commença la liturgie. Dès qu'elle fut finie, tout le clergé de la ville et celui des divers autres lieux de l'éparchie de Kichenof, qui s'y étaient rendus à cette occasion, célébrèrent ensemble l'office des morts; après quoi le patriarche prédicateur et économe, Constantin, de Constantinople, prononça l'oraison funèbre en grec.

L'office terminé, le corps fut enlevé dans le même ordre qu'il était sorti du lazaret, et au son de toutes les cloches. L'évangile fut lu en quatre endroits, et le corps, ainsi transporté dans l'église grecque, où le petit office des morts fut chanté, fut placé dans le caveau préparé dans l'église même, au nord de l'autel. Le troisième jour après l'enterrement, S. E. l'évêque de Bender et d'Ackermawrs, Démétrius, chanta dans cette église une messe

de Langeron gouverneur d'Odessa, les autorités civiles et militaires, et une foule de peuple, s'étant rendus à l'église de la Transfiguration, Constantin, prêtre économe de la métropole de Constantinople, prononça l'oraison funèbre du patriarche.

Le texte de son discours roulait sur cette sentence de la sagesse divine : *Il fut honoré parmi les siens, et sa gloire sera éternelle !*

L'historien regrette que sa tâche ne lui permette pas de rapporter en entier ce que ce panégyrique, prononcé dans un idiome aussi mélodieux que le sujet était nouveau, contenait de touchant. Il dirait la naissance de Grégoire qui reçut le jour aux bords enchanteurs de l'Alphée ; ses études sacrées et profanes ; son zèle pour *la maison du Seigneur*; les difficultés de son apostolat quand il combattait dans les rangs des confesseurs de Jésus-Christ ; sa douceur et sa charité lorsqu'il parvint à l'épiscopat ; ses sollicitudes après que ses frères du saint synode l'eurent élevé au patriarcat de l'église orthodoxe. Il raconterait comment, deux fois arraché de la chaire de Gennade et deux fois rappelé à son poste, le pilote évangélique revint au timon de la nef divine pour obtenir de son Dieu la palme immortelle du martyre. Mais il serait impossible de faire passer dans l'esprit des lecteurs l'émotion profonde que les accents de l'orateur chargé de retracer l'agonie du martyr produisirent parmi ses auditeurs : car il est des temps de scepticisme, où la vérité même paraît au-dessous du vraisemblable.

Grecs, Russes, Cosaques, Zaporaviens, Backchirs, Tartares, Mingreliens, Georgiens, Barbares, tous fondirent

pour le défunt, après quoi une messe des morts fut lue sur le tombeau du patriarche d'heureuse mémoire.

C'est ainsi que, par les ordres du très-pieux autocrate de toutes les Russies, Alexandre I[er], les derniers devoirs sacrés de la foi et de la charité chrétienne furent rendus à Grégoire, saint patriarche de l'église orthodoxe grecque, qui a souffert le martyre.

en larmes... Mais après avoir versé des pleurs abondants, on crut entendre gronder le tonnerre, quand l'orateur s'écria : (1) « Dieu de miséricorde, roi suprême de la création,
» daigne abaisser tes regards vers nous ! Vois les malheurs
» de ton peuple ! Jusqu'à quand, Seigneur, l'ennemi de la
» Croix blasphémera-t-il ton nom ? Jusqu'à quand coulera
» le sang de ton héritage d'élection ? Dieu des forts ! tu es
» témoin de la fureur des Assyriens ! Ils ont dévasté la
» sainte Sion, massacré tes ministres, renversé tes autels,
» dispersé ou jeté à la mer les restes de tes justes. Maître
» souverain, devenus le rebut des nations, nous sommes
» maintenant rangés au nombre des troupeaux destinés à
» la boucherie. N'as-tu point assez puni nos fautes, en
» nous accablant de maux, en nous nourrissant d'amertume
» et de larmes, en nous abreuvant du vin de la douleur ?
» Apaise, Seigneur, ta colère ! Sauve nous, Seigneur ! Sei-

(1) Ὦ Θεὲ τοῦ ἐλέους, Ἐπουράνιε τῆς κτίσεως Βασιλεῦ ! ἐπίβλεψον ἐξ οὐρανοῦ καὶ ἴδε τὴν κάκωσιν τοῦ λαοῦ σου· ἕως πότε Κύριε θέλει ἐξυβρίζει τὸ πανάγιον ὄνομά σου ὁ ἐχθρὸς τοῦ Σταυροῦ; ἕως πότε θέλει χύνει τὸ ἀθῷον αἷμα τῆς ἐκλεκτῆς σου κληρονομίας; Κύριε τῶν Δυνάμεων, ἰδοὺ βλέπεις τὴν μανίαν τῶν Ἀσσυρίων· τὴν ἁγίαν Σίων σου κατέσκαψαν, τοὺς ἱερούς σου ναούς ἐβεβήλωσαν, τὰς σάρκας τῶν ὁσίων σου τὰς ἔῤῥιψαν εἰς τὰ θηρία τῆς γῆς καὶ θαλάσσης. Ἰδοὺ, Δέσποτα, ἐσμικρύνθημεν παρὰ πάντα τὰ ἔθνη, ἐλογίσθημεν ὡς πρόβατα σφαγῆς (*)· διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν μᾶς ἔδειξας πολλὰ καὶ σκληρὰ, μᾶς ἐψώμισας δάκρυα καὶ πικρίαν, ἐπότισας ἡμᾶς οἶνον κατανύξεως. Ἀλλ' ἱκανούσθω Κύριε ἡ ὀργή σου. Ὦ Κύριε σῶσον δὴ, ὦ Κύριε εὐόδωσον δή· Μὴ παραδώῃς ἡμᾶς εἰς τέλος, καὶ μὴ ἀποστήσῃς τὸ ἔλεός σου ἀφ' ἡμῶν διὰ ὅλους σου τοὺς ἁγίους καὶ διὰ τοὺς νέους σου μάρτυρας. Ὁ Θεὸς, ὁ Θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν, ὁ ποιήσας τὰ ἔνδοξα πάντα, ὁ κτίζων νέα ἐκ παλαιῶν, καὶ τὸ πᾶν ἐκ τοῦ μηδενός. Ὁ δημιουργήσας τὸ φῶς, καὶ ἀνιστῶν ἐκ τῶν τάφων τοὺς νεκροὺς εἰς ἐλευθερίαν, ἄστραψον τὸ κράτος τῆς παντοδυναμίας σου· ῥᾶξον τὴν ὀργήν σου ἐπὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ γινώσκοντά σε· ἀπόστειλον τὸν ἄγγελόν σου Σωτῆρα τοῦ τεταπεινωμένου λαοῦ σου. Βασιλεῦ ἅγιε, ἐπάκουσον τὰς φωνὰς τῆς δεήσεώς μας, καὶ τὸν χριστόν σου, τὸν πιστὸν καὶ φιλανθρωπότατον Αὐτοκράτορα στερέωσον, δόξασον, ἁγίασον, ὑπόταξον ὑπὸ τοὺς νικηφόρους του πόδας πάντα ἐχθρὸν καὶ πολέμιον ἀπὸ περάτων ἕως περάτων, ἕως οὗ ἀνταναιρεθῇ ἡ Σελήνη (**). Τὸ φιλάδελφον ἔθνος τῶν γενναίων Ῥώσσων εὐλόγησον, τὴν πόλιν ταύτην καὶ πᾶσαν πόλιν τῶν πιστῶν ἀβλαβεῖς διατήρησον, καὶ πάντας τοὺς εὐσεβεῖς λατρευτὰς τοῦ ὀνόματός σου παράλαβε εἰς τὴν βασιλείαν σου. Ἀμήν.

(*) Ψαλμ. ΜΑ'. 23.
(**) Ψαλμ. ΟΛ'. 7.

» gneur, sois nous exorable! Ne te retire pas du milieu de » tes enfants pour jamais; au nom de tes saints et de tes » martyrs, daigne nous rendre ta miséricorde!

» O Dieu, Dieu de nos pères, source inépuisable de » graces, réparateur, créateur, auteur de la lumière, qui » rends les morts vainqueurs du tombeau, saisis ta foudre » redoutable. Frappe de ta colère les nations qui te mé- » connaissent. Mais envoie ton ange consolateur vers ton » peuple avili! Roi saint, entends les voix suppliantes » du malheur. Dirige ton christ le pieux et philanthrope » Autocrate (Alexandre), glorifie, sanctifie sa personne; » courbe sous ses pieds victorieux ses ennemis, d'un bout » à l'autre du monde, et qu'ils lui soient soumis aussi » long-temps que l'astre des nuits brillera dans le firma- » ment. Bénis à jamais les Russes nos frères, les cités de » leur vaste empire, la ville où nous sommes, et ouvre » à tous les adorateurs de ton nom les portes de ton » royaume! »

Ces paroles étaient en harmonie avec la disposition des esprits dans le vaste empire de Russie. On racontait publiquement que l'Autocrate avait déclaré la guerre aux Mahométans, en disant : *Du Bosphore aux colonnes d'Hercule, que la Croix remplace le Croissant!* De toutes parts ses armées s'ébranlaient, en dirigeant leur marche du septentrion au midi, tandis que les infidèles, frappés d'aveuglement, entassaient les hordes accourues du fond de l'Asie autour de Constantinople. La garde était sortie de Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui avait quitté sa capitale, s'avançait à petites journées vers son quartier militaire. Les populations et les prêtres accourus sur son passage le bénissaient, en le saluant des noms de *pieux*, d'*orthodoxe*, et de *nicéphore*; le Seigneur lui avait remis l'épée de Gédéon, sa sagesse présageait de superbes destinées à l'Europe chrétienne, il allait accomplir les plans depuis si long-temps médités et attendus. Des soldats en-

flammés du désir de confondre l'orgueil d'Islam avaient déjà manifesté le mépris que les Turcs leur inspirèrent de tout temps, en prenant dans les exercices du polygone les insignes du Croissant pour cible. C'était là le but contre lequel les jeunes artilleurs s'exerçaient au tir du canon à Varsovie, sous les yeux du grand-duc Constantin, désigné par son aïeule pour être le restaurateur du trône orthodoxe d'Orient. On avait permis l'entrée en Russie des journaux favorables à la cause des Grecs. Les écrits polémiques qui proclamaient la sainteté de leur cause étaient lus sous la tente et dans les villes; l'illustre et vénérable mère d'Auguste avait répandu des larmes à la nouvelle de la mort du patriarche Grégoire; le ciel et la terre se déclaraient en faveur des Hellènes, qui avaient proclamé leur indépendance sous l'étendard de la Croix.

Le baron de Strogonof était sorti d'Odessa sous ces auspices, il ne pouvait manquer d'être comblé des faveurs de son maître. Il rencontra ce monarque à Louga, entouré de son armée; il lui parla de sa mission, et reçut pour réponse l'ordre... d'*aller l'attendre à Pétersbourg!... Le Seigneur avait changé le cœur de Salomon.* Quel pouvait être le motif d'une pareille métamorphose, quand tous les vœux et les espérances étaient tournés vers le petit-fils de la grande Catherine? Vainement on prétendit alors que la nouvelle sibylle d'Endor, qui succéda dans Paris à la mystique Catherine Théos, opéra ce prodige! l'assertion était aussi injurieuse que téméraire. Il faut attendre pour s'expliquer à ce sujet... *Quod si vita suppeditet.... Seposui: rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere, licet* (1). Le conseil des rois n'est que trop souvent semblable à l'*Agora* d'Athènes, dont parle Xenophon (2).

Les Grecs qui ne comptaient plus sur l'assistance de la Russie, depuis qu'elle avait désavoué Alexandre Hyp-

(1) Tacit. Hist., lib. I, cap. I.
(2) Xenoph. de Rep. Athen., lib. III.

silantis, que les Autrichiens retenaient, pour raison à eux connue, dans les prisons de Montgatz, durent voir de plus haut la défense de la cause qu'ils avaient embrassée. Nous avons rapporté comment, d'après cette résolution, chaque île et chaque individu avaient concouru à la défense de la patrie. Nous dirons bientôt de quelle manière Georges du mont Olympe, échappé au désastre de Dragachan, sut occuper assez long-temps les Turcs au-delà du Danube, pour les empêcher de tourner leurs armes contre les chrétiens de la Morée, qui profitaient de la diversion opérée par Ali pacha, pour s'organiser.

Chaque jour leur amenait quelques partisans utiles par leurs talents militaires, ou par quelques connaissances politiques. Du nombre de ces derniers était Théodore Négris, que la Porte avait jugé convenable de nommer son chargé d'affaires auprès de S. M. T. C. Il avait saisi cette occasion pour s'éloigner d'un pays où l'on a plus besoin de se faire pardonner son mérite, que de le découvrir pour parvenir aux emplois. Il savait de quelle façon le sultan récompense ses serviteurs, qui n'ont pas tous le bonheur du sieur Angelo, que tout Paris a connu, pendant un grand nombre d'années, comme chargé de représenter Sa Hautesse auprès de la cour de France.

Ce Cincinnatus des diplomates Byzantins, auprès duquel Théodore Négris avait puisé des renseignements relativement à la mission qu'on lui confiait, venait de reprendre modestement au faubourg de Galata les balances de débitant de tabac, qu'il avait quittées pour servir son souverain en qualité de ministre. Il se plaignit à son successeur de l'ingratitude des maîtres du monde, de l'insensibilité des tribunaux de France, avec lesquels il s'était brouillé pour des dettes qu'on ne paie pas chez nous comme en Turquie. Négris avait ainsi quitté Constantinople, averti de sa condition future par celle de son devancier, et n'étant pas de l'humeur philosophique d'Angelo, il s'empressa de se ren-

dre aux premiers croiseurs grecs qu'il rencontra dans l'Archipel. Il jeta ses lettres de créance à la mer, en montra de supposées, qu'il disait tenir d'Alexandre Hypsilantis, fut convaincu de les avoir fabriquées, se rendit à Calamate, où il ne tarda pas à être nommé chancelier du sénat. Tel fut le premier ministre du département des affaires étrangères des Hellènes, qui se recrutaient, ainsi que Rome naissante, de tous les hommes de bonne volonté que la Providence leur envoyait.

Le sénat de Calamate avait ses orages. La vanité de la naissance, l'orgueil non moins ridicule des richesses, l'aristocratie grecque du Péloponèse, la capacité que chacun reconnaissait en soi, les services vrais ou supposés rendus à l'état, y faisaient naître des jalousies, qui avaient été déjà plus d'une fois nuisibles à la chose publique. L'archevêque Germanos s'était retiré dans son village natal. On ne pouvait plus supporter sa morgue, ou plutôt son esprit, et peut-être ni l'un ni l'autre, car il voulait rendre le clergé dominant au conseil ainsi que dans les camps.

D. Hypsilantis, devenu généralissime, n'avait pas tardé à porter ses regards du côté de l'Étolie, où l'on se décida à envoyer Mavrocordatos et Sakéris, hommes généralement estimés et estimables. Ce dernier, mûri par de bonnes études, joignait aux avantages corporels, la connaissance de presque toutes les langues parlées sur le continent. A Paris, on le prenait pour un Français; à Pétersbourg, il semblait être du pays, et ses connaissances, jointes à une modestie qui rehaussait les qualités de son cœur, l'avaient rendu cher à tous ses amis. Il était né à Tripolitza, qu'il salua des hauteurs du mont Ménale, après quatorze ans d'absence; et les généraux qui en formaient le blocus lui ayant conféré le grade d'hypotaxiarque ou lieutenant-colonel, il partit pour se rendre à Missolonghi.

Cette ville était gouvernée par douze archontes, qui semblaient nés des dents du serpent que Cadmus sema dans les

champs de la Béotie. Chaque jour, ils menaçaient de s'entr'égorger, et il fallut la patience de Mavrocordatos, qui fut habilement secondé dans cette conjoncture difficile par André Louriotis d'Arta. Ce jeune Épirote, qui avait quitté Livourne pour venir partager les dangers de ses compatriotes, mit tout en usage afin de réconcilier les Étoliens (1), et de les ramener à des sentiments de concorde. Quand on eut opéré ce rapprochement, on s'occupa de creuser un fossé à l'extrémité des lagunes du côté qui regarde la seconde Plevrone, où l'on plaça les deux canons apportés par le brick *le Pégase*. On convoqua les chefs des armatolis, qui avaient combattu jusqu'alors sans unité de plan. Ils se rendirent au congrès avec Tahir Abas, Alexis Noutzas, et Hagos Bessiaris, conseillers d'Ali pacha, que le satrape avait envoyés avant l'insurrection de la Morée, pour soulever les montagnards de la Hellade.

C'était un spectacle nouveau pour les Grecs, et surtout pour les étrangers rassemblés à Missolonghi, qui n'avaient jamais entendu prononcer qu'avec horreur le nom d'Ali Tébélen, de se trouver assis face à face, dans un congrès avec ses principaux ministres. Tahir Abas, couvert de son sayon de poil de chèvre, leur retraçait par ses formes athlétiques les montagnards de la Chaonie, contrée toujours aussi sauvage que les hommes qui l'habitent. Son extérieur âpre, la sévérité de son front, la brièveté de l'expression qu'il avait contractée dans l'habitude du commandement sans réplique qu'il avait exercé, annonçaient celui qui avait été, pendant vingt ans, le chef de la police et des bourreaux du tyran de l'Épire.

Hagos Bessiaris, atteint d'une aphonie chronique, n'était plus reconnaissable que par quelques inspirations du courage qui l'avait rendu fameux parmi les Schypetars. Quant à Alexis Noutza, les Grecs n'eurent pas de peine à com-

(1) André Louriotis est le même que le gouvernement Hellénique a envoyé à Londres et ensuite à Paris, afin de traiter un emprunt.

prendre qu'il ne faisait des vœux que pour la cause de son maître. Pendant son séjour à Souli, il n'avait jamais parlé qu'avec dérision des Hellènes, en se moquant de leurs projets d'indépendance. « Ils ne pouvaient, » dans son idée, « et ne devaient aspirer qu'à être gouvernés par le visir
» Ali pacha, qui leur avait déjà octroyé à-peu-près autant de
» priviléges, qu'ils pouvaient en souhaiter. Il fallait donc
» travailler à défendre un prince qui, après les avoir reçus
» depuis long-temps à sa cour, ne manquerait pas, dès
» qu'il serait délivré de Khourchid pacha, et par consé-
» quent à jamais séparé du gouvernement de Constantino-
» ple, de les admettre concurremment avec les Turcs à
» tous les emplois publics. » Blasphémant à ce sujet la cause de la Croix, et ne voyant de mauvais, dans l'administration de l'empire ottoman, que l'exclusion qui éloignait les Grecs du pouvoir, peu importait à Noutza le sort des chrétiens. Il était à cause de cela d'avis d'abuser les paysans, afin de se mettre à la place de ceux qui avaient jusqu'alors gouverné; tel était le fonds de sa pensée.

Tahir, plus sincère, prétendait «que la liberté», chose à laquelle il n'avait, disait-il, jamais rien compris, « étant
» un mot vide de sens, on devait chasser au préalable de
» toute innovation les Osmanlis de l'Albanie. Cela fait,
» disait-il, Ali pacha qui nous devra son salut, instruit
» par le malheur, affaibli par les années, laissera chacun
» de nous vivre en paix, et manger tranquillement son
» pain à l'ombre de sa treille. Souli restera sur le pied où
» il existait anciennement. Varnakiotis, Rhengos, les Hys-
» cos, les Tchellacova, Lépeniotis, Stournaris, Coloco-
» troni, commanderont l'Aspropotamos, Agrapha, le Xé-
» romeros, le Vlochos et l'Olenos, ainsi que cela se prati-
» quait anciennement. Nous autres Turcs, nous vous trai-
» terons avec équité; » et Hagos Muhardar ayant parlé dans le même sens, les chefs Étoliens, qui avaient donné le mot aux députés des Hellènes, résolurent, sans rien

approfondir, de se servir des instruments du despotisme, pour en venir à leurs fins.

On décida en conséquence de se réunir, chrétiens et mahométans, afin d'assiéger Arta, et de se porter, dès qu'on aurait réduit cette place, sur Janina. On donna cent barils de poudre à Tahir, qu'on aurait mieux fait de retenir en otage, ainsi que ses collègues. Par ce moyen on crut opérer une diversion favorable à la Morée, vers laquelle on savait qu'Omer pacha et le visir de Nègrepont se proposaient de diriger un corps formidable de troupes. On se sépara ainsi, avec l'intention formelle de s'assister et de se tromper mutuellement; car Tahir Abas et les siens étaient moins sincères que les chefs des Hellènes; mais ce plan lui-même fut bientôt contrarié (1).

L'invasion que les Grecs voulaient conjurer venait de s'accomplir; la Hellade regorgeait de sang; le farouche Omer Brionès et le sérasker de Nègrepont, Khar Hadgi Ali pacha, avaient forcé le défilé des Thermopyles. « Athè-
» nes, leur écrivait-on, a éprouvé le sort de Patras! Ni
» les dieux qui la fondèrent, ni le dieu plus puissant des
» chrétiens, ni son nom révéré, n'ont pu la sauver. Athè-
» nes tant de fois désolée vient d'être anéantie par Omer
» Brionès. Thèbes et la Cadmée ont subi le même sort.
» Plusieurs bourgades des cantons de Patradgik et d'A-
» grapha sont réduites en cendres. Les populations épou-
» vantées ont fui dans les escarpements du mont OEta et
» du Parnasse, n'ayant pour ressources que leur courage,
» pour cri que la liberté, et pour signe de ralliement que
» la Croix, à laquelle est attachée leur suprême espérance.
» On ne sait ce qu'est devenu Odyssée. »

(1) Ce fut en remontant vers Arta que Tahir Abas, voyant les mosquées de Vrachori renversées, et le drapeau de la Croix substitué partout au Croissant, comprit qu'il ne pouvait y avoir de fusion entre les chrétiens et les mahométans. Il dissimula cependant, croyant que ce qui se passait était l'ouvrage des artifices de la Russie, et il ne leva le masque qu'après s'être assuré que les Grecs étaient abandonnés à eux seuls.

Ce cri d'alarme, sorti du consulat de France, retentissait à Missolonghi, à Hydra et dans la Morée, comme le dernier coup de la cloche qui annonçait les funérailles de la liberté à peine renaissante, quand on y eut connaissance d'une encyclique du patriarche Eugène, que le sultan avait donné pour successeur au martyr Grégoire. Cette pastorale basée sur un commandement du visir, en date du 17—5 août, adressée à tous les Grecs ecclésiastiques et laïques, leur annonçait que le moment du pardon général était arrivé.

Après le protocole des déceptions usitées, cette étrange amnistie portait : « Quiconque connaît la puissance de l'in-
» vincible empire ottoman, concevra à peine l'étendue de
» sa clémence et de sa philanthropie ; car, vous le savez
» N. T. C. F., notre vie et nos propriétés ont toujours été
» aussi respectées que celles des musulmans. Ces faveurs
» étaient grandes, et notre nation, objet de la sollicitude pa-
» ternelle du sultan, aurait dû, en y réfléchissant, bénir
» le souverain qui gouverne ses peuples, à l'exemple de la
» miséricorde divine. Mais, hélas! N. T. C. F., un grand
» nombre de Grecs, négligeant les devoirs de la reconnais-
» sance, ont osé prendre les armes contre notre très-clé-
» ment et très-puissant empereur. Cependant, malgré
» une telle conduite, Sa Hautesse, ne voulant pas sévir
» contre tous les traîtres et les rebelles, a exigé de notre
» église des brefs d'excommunication. Ils ont été accordés
» par deux fois, N. T. C. F., sans que les fauteurs de la
» révolte, sourds aux ordres synodiques et apostoliques,
» aient cessé de persister dans leur désobéissance diaboli-
» que. Loin de là, ils poussent le peuple dans l'abîme, ils
» s'endurcissent dans le crime, et ils couvrent du masque
» de la religion la haine qu'ils portent à tous les musul-
» mans.

» La Sublime Porte devait user de rigueur, envers des
» factieux aussi opiniâtrément attachés au crime ; mais son

» système étant fondé sur la commisération et la clémence » qu'elle a toujours déployées, elle daigne manifester des » sentiments de philanthropie, par un ordre suprême qui » nous enjoint, N. T. C. F., de vous envoyer nos lettres » d'exhortation, relativement à la subordination qu'elle » exige de vous.

» Nous vous écrivons donc, N. T. C. F., et nous vous » notifions, en vous exhortant au nom de l'Esprit Saint, » à déposer les armes et à rentrer avec sincérité dans la » soumission. Alors la Sublime Porte, comme une mère » charitable, vous protégera. Agissez comme nous vous le » disons, en vous conformant aux ordres de la Sublime » Porte, et gardez-vous d'y contrevenir. Constantinople, » 17—5 août 1821. »

A cette dépêche patriarcale était joint un firman adressé aux pachas, gouverneurs et officiers de l'empire, par lequel il leur était sévèrement ordonné de protéger les raïas fidèles.

Le journal de Smyrne, en rapportant cette pièce, que nous avons abrégée, disait: « Depuis quelque temps, nous » avons la douleur de voir encore des assassinats. Ces jours » derniers, un pauvre batelier grec et son fils ont été » blessés dangereusement; hier, un tonnelier a été tué par » deux Turcs, qui n'ont pas même pris la peine de fuir. » L'autorité, qui était aussi indifférente sur le meurtre des raïas qu'elle avait l'injonction de défendre, venait également de faire pendre sans enquête cinq Grecs, accusés d'avoir tué sur la route de Magnésie un courrier mahométan qui se portait bien. Et le cabinet ottoman osait parler de clémence!

Hélas! quand la Porte l'aurait voulu, chose qui n'entra jamais dans la pensée de son monarque, il n'était plus en son pouvoir de calmer les passions qu'elle avait déchaînées; « il ne s'agissait même plus pour les Grecs, » comme l'a dit M. de Bonald, « de liberté et de bonheur, il s'agissait

» d'existence (1). Il ne dépendait plus des puissances chré-
» tiennes, pas même de la puissance ottomane, de faire
» habiter dans les mêmes lieux les Grecs et les Turcs ; ces
» derniers ( ces paroles sont prophétiques ) ne sont-ils
» peut-être plus en état d'entretenir des relations d'amitié
» avec les chrétiens. »

Les Hellènes, dominés par ces pensées d'un homme d'état, pleins de l'amour du Dieu qui les avait suscités, foulèrent aux pieds l'encyclique d'Eugène, *successeur intrus* de Grégoire. Les prélats du Péloponèse anathématisèrent cet apostat, qui fut solennellement qualifié du titre de *Judas Iscariote*, et l'armée chrétienne répondit à la pastorale du *loup couvert de la peau de l'agneau*, par les cris de vaincre ou de mourir.

(1) Ζωὴ ἢ παντελὴς ὄλεθρος.

## CHAPITRE IV.

Les Souliotes s'emparent de Regniassa. — Leur stratégie particulière. — Tentative qu'ils font contre Arta. — Ils inquiètent Khourchid ; — rétrogradent pour combattre les Chamides ; — les battent. — Succès de Marc Botzaris, — dans l'Athamanie, à Placa. — Secours arrivés à Khourchid pacha ; — négocie avec Ali pacha. — Appel des Souliotes aux habitants de Parga. — Les Toxides révoltés s'emparent de Tébélen ; — marchent contre Janina ; — se dispersent. — Renforts considérables que reçoit Khourchid. — Rupture des négociations avec Ali pacha. — Déblocus d'Arta. — Projets contre les Grecs en général. — Préparatifs des Turcs contre l'Acarnanie, — la Macédoine, — et la Thessalie. — Diamantis soutient les insurgés de Cassandria. — Forces des Grecs. — Expédition dirigée contre la Morée. — Blocus de Tripolitza. — Combat du Trochos, ou Kaki Scala. — Nicetas avec quatre-vingt-dix Grecs bat trois mille cinq cents Turcs. — Arrivée de quelques officiers étrangers devant Tripolitza. — Considération sur les auxiliaires des Grecs. — Idée de l'état des insurgés. — Signe extraordinaire de ralliement. — Le démagogue Antonious est banni d'Hydra.

La victoire répondait à ce cri des braves dans les montagnes de l'Épire. Les Souliotes, que nous avons en quelque sorte perdus de vue, au milieu des événements qui se succédaient à Constantinople, sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans l'Archipel, après avoir arrangé leurs différends avec les Schypetars de la Thesprotie, avaient résolu de remplir leurs engagements avec Ali pacha, en inquiétant l'armée impériale campée devant Janina. Ils avaient plus d'une fois poussé des reconnaissances jusqu'en vue des tentes de Khourchid pacha, lorsqu'un de leurs détachements surprit et mit en déroute, le 15 mai, près de Lélovo, le bey Tahir Papoulis, issu de la trop célèbre famille qui désola la Morée en 1770. Ce chef, qui avait succédé à Jousouf pacha dans le gouvernement de la Cassiopie, irrité de

sa défaite, ayant osé s'avancer jusqu'à Candja (1), fut de nouveau vaincu et fait prisonnier, avec quatre cents hommes. On le conduisit à Souli avec ses soldats, et ils furent employés, en attendant rançon, aux travaux de l'agriculture, dans la Paralie qui avoisine le marais Achérusien.

Le polémarque de Souli qui avait ouvert la campagne par ce succès, résolut aussitôt de porter la guerre en dehors des montagnes, afin d'environner d'une insurrection lointaine l'armée du sérasker Khourchid (2). Son but était de donner la main aux Acarnaniens qui, depuis les derniers avantages obtenus contre Hassan pacha, avaient à peu près abandonné le blocus d'Arta. Le temps de la récolte les rappelait aux travaux de la campagne, et les soldats de la patrie, obligés de travailler pour exister, étaient retournés à leurs champs. Ils fauchaient leurs foins et foulaient leurs grains, tandis que quelques détachements, embusqués dans les forêts du Macryn-Oros et du Sparton-Oros, suivaient de l'œil les mouvements des Turcs. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire, ainsi que les bandes retranchées dans les montagnes de l'Athamanie, depuis que les Turcs s'étaient emparés des villes de Calaritès et de Syraco.

La conquête de ces deux places et le répit que la saison donnait à l'ennemi pouvaient avoir des conséquences fatales à la cause des Grecs, lorsque les Souliotes, accoutumés à récolter à la pointe de l'épée, résolurent d'occuper la scène. Ils savaient qu'une foule de Grecs et de Toxides du Musaché et de l'Illyrie accouraient pour se ranger sous les drapeaux du sérasker. Il fallait les prévenir, et le glaive seul pouvait refroidir le zèle de ces hordes avides, aux-

(1) *Voyez* tom. II. 51, 54, 63, 74, 77 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Les positions occupées par les Souliotes à l'ouverture de la campagne étaient : Glychys, Tzangari, Phanari, Regniassa, Zalongos, Candja, Bourdari, Lélovo, Plécha et Variadès.

quelles on promettait le pillage des trésors d'Ali ainsi que le butin de l'Épire.

Afin de masquer son plan, Nothi Botzaris détacha quatre cents hommes du côté de Variadès, pour tenir en échec un pacha chargé d'occuper, avec treize cents hommes, la tête de ce défilé. L'attention de l'ennemi ayant été appelée vers ce point, qui conduit de Janina à Souli, Marc Botzaris se porta rapidement vers Regniassa, espèce de tour retranchée qu'il emporta de vive force, et dans laquelle il mit garnison.

On conquérait ainsi, non-seulement un poste militaire, mais une plage maritime, au moyen de laquelle on entrait en communication avec le croisières grecques, qui auraient rendu les plus grands services à la cause des chrétiens, si les autorités anglaises des îles Ioniennes, moins équitables que les Algériens, n'eussent pas inventé un droit de navigation uniquement favorable aux infidèles. Les Souliotes débouchèrent ensuite dans les vallées de la Cassiopie, et au bout de quinze jours, ils réussirent à faire insurger cette province.

Religieux jusqu'au scrupule envers leurs adhérents, ils songèrent aussitôt à pourvoir à leur sûreté. Ils savaient que le pays qu'ils avaient soulevé deviendrait le théâtre de la guerre, et ils engagèrent les habitants à transporter leurs familles dans les montagnes de Souli. On y fit passer les grains, les meubles et les objets consacrés au culte, en laissant les troupeaux à la garde de quelques pasteurs transformés en éclaireurs.

Ces espèces de védettes avaient pour instructions de signaler par des feux allumés sur les montagnes les vaisseaux qui approcheraient de la côte, les Turcs qu'ils découvriraient dans les vallons ; leurs télégraphes, pareils à ceux dont les Grecs se servaient dès le temps du siége de Troie, furent combinés de manière à faire connaître la force et l'espèce d'ennemis qu'on avait à combattre. Les

Souliotes établirent ensuite entre eux des moyens de se reconnaître dans leurs marches nocturnes. Ils consistaient à battre le briquet de manière à en tirer des étincelles susceptibles d'être aperçues à cinq cents pas, d'élever, en les agitant, une ou plusieurs torches de bois gras enflammées, et le nombre des signes qu'on faisait par ce moyen composait une espèce de langage. On indiquait aussi le village auquel on appartenait, au moyen du chant de certains oiseaux, que les montagnards contrefont avec un talent merveilleux. On pourvut enfin aux moyens propres à rallier les traînards, en convenant de leur indiquer avec des branches brisées, des incisions pratiquées sur le tronc des arbres, la direction qu'on aurait prise à travers les forêts.

On convint en même temps du choix des repaires indispensables aux dépôts des munitions de guerre et de bouche, qu'on ne pouvait traîner avec soi, sans embarrasser les mouvements d'une troupe dont les attaques et les retraites s'exécutaient au gré de circonstances toujours imprévues. Les cavernes des montagnes furent ainsi transformées en magasins de réserve, et surtout en hospices destinés aux blessés, qu'il fallait soustraire, en cas de revers, à la barbarie des Turcs. Les moines, les prêtres et quelques religieuses furent chargés de la garde de ces dépôts, de sorte que partout où l'on faisait la guerre, le soldat était à peu près assuré de trouver sous sa main assistance, refuge, et par conséquent des éléments certains de succès. Ces moyens n'étaient pas au reste nouveaux pour les Épirotes, qui semblent avoir inventé de temps immémorial la guerre de montagnes.

Ces précautions étant adoptées, les Souliotes passèrent l'Aracthus, au-dessous de l'antique Ambracie, après avoir laissé garnison dans l'acropole, qui est encore dans un assez bon état de conservation, et ils se dirigèrent vers Arta. Leur projet était de s'en emparer, et dans le cas où

l'entreprise serait au-dessus d'un coup de main, de la faire bloquer par un corps d'observation, tandis qu'ils se porteraient vers Janina. Ils avaient écrit, à ce sujet, aux capitaines Gogos Bacolas et Coutelidas, qui commandaient dans les montagnes de l'Athamanie, de se tenir prêts à descendre dans les Catzana Choria (1), contrée située au midi du bassin de la Hellopie. Le capitaine Stournaris, chef militaire de la vallée de l'Achéloüs, devait repasser le Pinde afin d'attaquer Calaritès et Syraco. On avait mandé aux habitants belliqueux de Godistas, qui habitent l'enceinte construite en maçonnerie pélagisque de Climène, ville des Dolopes, d'être prêts à occuper le pont de Dypotami, situé au confluent des branches Pindique et Haliacmique (2) de l'Inachus, à sa sortie de la Perrhébie.

Les Souliotes, partis de l'Amphilochie le 8 juillet, devaient suivre la grande route de la Parorée (3), et se trouver le 10 à l'issue du défilé de Saint-Dimitri, tandis que le corps d'observation qu'ils tenaient à Variadès attaquerait le pacha campé dans cet endroit. Khourchid, inquiété sur quatre points à la fois, et harcelé en même temps par Ali pacha, qui n'aurait pas manqué de faire des sorties, se serait trouvé dans un embarras d'autant plus grand que son adversaire aurait pu lui débaucher son armée. Abstraction faite de cette considération, il semblait que les Souliotes, pour combiner un pareil plan, avaient lu ce que Tite-Live rapporte de la mémorable campagne d'Amynander, roi des Athamanes, contre Philippe, père de Persée dernier roi de Macédoine (4), si on ne savait pas qu'une sorte d'instinct ramène toujours les armées sur les grands champs de bataille tracés par la nature.

Mycale venait de proclamer, à vingt siècles de distance,

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. II. 83, 119, 162, 163, 165, 182.
(2) Dypotami. Ibid., t. I, 152; II, 226.
(3) Parorée. Ibid. t. II. 54, 55, 57, 83, 90, 120, 203.
(4) T. II, ch. 28.

la gloire des descendants des vainqueurs de Tigrane; Marathon avait été témoin des premiers succès des Athéniens; l'Épire touchait au moment de revoir ses enfants triompher aux mêmes lieux où leurs ancètres avaient combattu, lorsque les Souliotes apprirent que les Thesprotes venaient de rompre le traité de paix conclu avec eux. Ils s'empressèrent aussitôt de prévenir leurs alliés de rester dans leurs positions, jusqu'à nouvel avis, tandis qu'ils se replieraient vers la Cassiopie, où un ennemi perfide les attaquait.

Les Chamides de Margariti (1), toujours mahométans, n'avaient pu voir sans une profonde humiliation les chrétiens de la Selléide traîner en esclavage le bey Tahir Papoulis et ses soldats. Il était plus que cruel pour les beys eux-mêmes, long-temps seigneurs de cette contrée, de la savoir labourée par des Turcs livrés au bras séculier des femmes de Sainte-Vénérande, qui les attelaient au joug, et les excitaient avec les aiguillons qu'on emploie pour les bœufs, à tracer des sillons que les sueurs de leurs tyrans fertilisaient ainsi pour la première fois. Le fanatisme des sectateurs du prophète s'était ranimé à cet aspect; et le capitana bey, avec une partie de son escadre mouillée à Syvota, profitant de la disposition des esprits, avait engagé ses co-religionnaires à venger la cause d'Islam.

Un contrat quel qu'il soit, suivant les casuistes mahométans, n'est obligatoire envers les infidèles qu'autant qu'il convient aux élus du prophète de le respecter, et il ne peut même être valable, quand il est conclu entre des Turcs et des chrétiens rebelles. Les Chamides, moins déterminés par ces considérations, que par la crainte d'être un jour attelés à la charrue et aiguillonnés par les dames patriciennes de la Selléide, commencèrent la guerre sans dénoncer les hostilités. Ils s'étaient portés dans le canton de Lamari, où ils avaient brûlé cinq à six villages, volé des

(1) Margariti. Voyage dans la Grèce, t. 1. 436 à 489.

moutons, fait quelques esclaves chrétiens, lorsque les Souliotes furent informés de leur agression.

Vainqueurs sans éprouver de résistance, les Chamides s'étaient avancés jusqu'à Prévésa. Ils venaient offrir leurs services intéressés à Békir Dgiocador, qui les connaissait trop bien pour les admettre dans la place qu'il commandait. Il prétexta, ce qui n'était que trop véritable, la disette des vivres qu'il éprouvait et le manque d'argent, pour s'excuser de ne pas les prendre à sa solde, ainsi que le besoin qu'il avait de ses poudres pour leur en refuser; en les invitant à vivre aux dépens des Grecs, leurs ennemis communs. Les Chamides durent se retirer avec cette réponse accompagnée des sarcasmes de tous les bons Osmanlis, qui les accablèrent des épithètes de *cendrillons*, *culhanès*, de *bohémiens*, *tchinguénès*, et d'*arnabouts* ou *impurs*, dont ils gratifient volontiers les Schypetars. Ceux-ci s'étaient éloignés le front rouge de colère et de honte, en remontant vers la Cassiopie, quand les feux allumés sur les montagnes, indiquant aux Souliotes les traces de leurs ennemis, firent qu'ils les atteignirent sur les bords de la rivière de Naxie, que les Turcs traversèrent pour se retrancher à Castraskia.

C'en était fait des Chamides réfugiés dans cette palanque délabrée, au nombre de plus de huit cents, car, au premier avis de leur trahison, le polémarque de la Selléide avait envoyé dévaster leurs apanages et enlever leurs troupeaux. Des détachements avaient été expédiés pour leur couper la retraite du côté d'Élia, ainsi qu'au bac de l'Achéron, et leur perte était inévitable. Christos Tzavellas, qui les tenait bloqués, voulait en faire un exemple capable d'intimider les parjures. Assisté des paysans, il entourait déjà la palanque de fascines, auxquelles il se proposait de mettre le feu et de chauffer à blanc les murs d'enceinte, de manière à brûler vifs ceux qui y étaient renfermés. Les piles du bûcher s'amoncelaient, et les Turcs demandaient inutile-

ment à capituler, quand douze chefs des plus âgés, franchissant un tas de branchages, vinrent tomber aux pieds des Souliotes. Ils s'offraient en victimes expiatoires pour leurs palicares; ils invoquaient la mort sans pouvoir l'obtenir, lorsqu'un d'eux osa rappeler *le souvenir de Cardiki qui couvrira d'une honte éternelle la mémoire d'Ali pacha.* Soudain un cri unanime s'élève : *Que les Chamides soient respectés !* On relève les agas, on leur pardonne, et on convient qu'ils rentreront dans leur pays, après avoir déposé les armes.

Cette affaire, qui avait interrompu le plan des Souliotes, se termina le 14 juillet, au moment où le pacha campé à Variadès, dans la Parorée, avec ses treize cents hommes, mettait bas les armes devant Marc Botzaris, pour être conduit esclave dans les marais de l'Achérusie, où il fut employé ainsi que les siens, à la culture du maïs et du riz. Ce fut alors que les superbes Osmanlis, car ils étaient presque tous Asiatiques, coiffés d'un bonnet de coton, livrés au fouet des femmes souliotes et maniant péniblement le hoyau, apprirent à connaître à quel prix les raïas subjugués mangeaient, depuis plus de quatre siècles, le pain de la douleur. Grande et inutile leçon sans doute, comme le sont toutes celles de l'histoire, qui n'éclaire personne ; car l'adversité sert plutôt à irriter qu'à instruire les dominateurs qu'elle a frappés.

L'orgueilleux pacha avait remis son sabre à Marc Botzaris qui, franchissant les monts Olichiniens avec six cents hommes, descendit dans la plaine de Passaron. Il y trouva Ismaël Pacho bey, campé avec deux mille janissaires d'élite. Divisés par d'anciennes haines de famille, les deux chefs ne tardèrent pas à en venir aux mains. On se battit sur les gradins du théâtre qui retentit autrefois des acclamations d'un peuple civilisé, dans l'acropole consacrée à Pallas, au milieu des ruines d'un temple voisin, et Pachô bey, vaincu, ne trouva de salut que dans le camp du sérasker Khourchid.

Marc Botzaris se porta le même jour, qui était le 22 juillet, près de Saint-Théodore, chapelle voisine de Cosméras ; et après une seconde affaire dans laquelle il vainquit encore les Turcs, il établit son camp à Rapchistas, grand village éloigné d'une lieue et demie de Janina. Ali pacha découvrit ainsi, le 16 juillet au matin, du haut de ses donjons, l'étendard de la Croix qui flottait au milieu du camp des chrétiens.

Maîtres du terrain, les Souliotes songèrent, sans perdre de temps, à se réunir aux insurgés de l'Athamanie, afin de resserrer l'armée ottomane, et de la séparer de toutes ses communications. Informé que le sérasker avait intention de renforcer ses garnisons de Calaritès et de Syraco, Marc Botzaris s'empressa d'occuper la position centrale de Placa, située dans une des régions les plus ardues de l'Athamanie. Il essaya ensuite d'attirer à lui les habitants de Godista, mais ils restèrent inactifs à cause qu'il ne put leur fournir sept cents talaris que leur avidité exigeait, sous le vain prétexte de les employer à l'achat de munitions de guerre. Il était engagé dans ces négociations, quand il vit paraître un corps de deux mille Turcs, qu'il combattit avec tant d'avantage pendant les journées des 29 et 30 juillet. Il parvint à les disperser, après leur avoir tué quatre cents hommes, fait deux cents prisonniers avec deux beys de distinction, pris des chevaux et des bagages ; mais le brave de la Selléide qui avait remporté cette victoire, avec six cents de ses palicares, atteint d'une balle à la cuisse, se trouva forcé de suspendre ses opérations jusqu'au 6 août.

Il se préparait à marcher contre Calaritès, quand il fut informé que Khourchid venait de recevoir des renforts considérables. Le kiaïa de Moustaï, pacha de Scodra, lui avait amené trois mille Guègues, qui n'étaient que l'avant-garde de quinze mille hommes sortis de la haute Albanie. Il avait de plus apporté une quantité prodigieuse de provisions

de bouche, pour le camp impérial. Enfin on apprit que c'était à des troupes sorties des Dibres, qui avaient filé par la Thessalie, qu'Omer Brionès était redevable d'être entré dans la Béotie et d'avoir délivré Athènes. Ce mouvement concerté avec le sérasker annonçait un plan général d'opérations offensives, qu'il pouvait exécuter sans être obligé de lever le siége de Janina.

Ce projet avait d'ailleurs été changé par le mouvement des Chamides, auquel les Grecs avaient donné plus d'importance qu'il n'en méritait; car en y réfléchissant, ils se seraient aperçus que le polémarque, resté à Souli, avait des moyens suffisants pour les châtier. On aurait ainsi terminé une entreprise qu'il ne fut plus possible de réorganiser : tant il est vrai que, si on peut quelquefois improviser la victoire, les combinaisons stratégiques ne sont jamais que le fruit de la maturité et de l'expérience.

Marc Botzaris, instruit par les leçons d'un père nourri à l'école de la guerre et du malheur, loin de fatiguer la fortune, songea à resserrer ses positions. Il laissa, en conséquence, à Placa un détachement qui, en s'appuyant aux insurgés du mont Djoumerca et pivotant au centre de l'Athamanie, pouvait se porter soit en Thessalie, soit vers l'Acarnanie, et même du côté de la Selléide, sans qu'il fût possible aux Turcs de lui couper la retraite. Il se rendit ensuite à Rapchistas, point d'où il était en communication directe par Variadès et Cosméras jusqu'à Souli; et pour lier ses opérations, il fit renforcer la garnison du caravanserail des Cinq-Puits. Ce fut dans cette situation militaire qu'il résolut d'attendre les événements de la campagne, qui prenaient une tournure alarmante.

En effet un incendie causé par les bombes des assiégeants venait de brûler une partie des magasins qu'Ali pacha possédait dans le château du lac. A la suite de cet événement, propre à ébranler sa résolution, on avait entamé des conférences. Le kiaïa de Moustaï pacha, qui fut gendre

de Véli, était le négociateur que Khourchid avait choisi pour amener à un arrangement le vieux satrape, auquel il dit ces mémorables paroles : *Songez-y, visir, les infidèles portent sur leurs drapeaux l'emblème de la Croix, vous n'êtes plus qu'un instrument entre leurs mains, craignez de devenir la victime de leur politique.* On pouvait donc appréhender un rapprochement. La Porte, menacée par la Russie, était capable d'ajourner ses ressentiments, et de se servir de celui qu'elle voulait détruire, pour anéantir une insurrection plus redoutable qu'un vieillard dont elle tenait les fils en sa puissance. Mieux inspirée, elle lui aurait pardonné, à la seule condition de ranger de nouveau la Hellade sous son sceptre de fer; et, dans ce cas, les Grecs se seraient trouvés dans une position telle que tous leurs efforts n'auraient pas tenu, peut-être pendant un an, contre les intrigues du tyran de l'Épire.

Cette idée était effrayante; car il y avait absence de gouvernement parmi les Hellènes, guidés d'après les réglements provisoires de leur sénat de Calamate, qui n'avaient pas force d'exécution au-delà du golfe de Lépante. De vives inquiétudes régnaient surtout parmi les Épirotes, à qui la défection des Chamides devait être bien plus funeste, quoique réprimée, que ne le furent aux Moraïtes les secours prêtés par les Anglais à Jousouf pacha, gouverneur de Patras. Aussi, en rapprochant ces deux événements, qui coûtèrent depuis tant de larmes et de sang, ne manqua-t-on pas d'attribuer le soulèvement des mahométans thesprotes aux suggestions des agents de la Grande-Bretagne. Enfin, les doutes se changèrent en certitude, quand on fut informé de ce qui était arrivé à Parga, au moment où les secours de la haute Albanie arrivaient au camp de Khourchid pacha.

Les Parguinotes, qui avaient rejeté avec dédain la proposition de rentrer dans leurs foyers, à la condition de devenir raïas du sultan, n'avaient pas cessé pour cela de

soupirer après leur patrie. Assis sur les rives fleuries de Corcyre, ils redisaient leurs malheurs à la stérile pitié de l'étranger, sans pouvoir se consoler de l'exil honorable qu'ils s'étaient imposé pour fuir la tyrannie. Les regards fixés sur le bras de mer qui les séparait de l'Épire, ils avaient entendu le cri d'indépendance sorti des montagnes de la Grèce (1). On venait de leur adresser une proclamation, et ils crurent le moment favorable pour reconquérir la terre paternelle, quand ils apprirent l'affranchissement des chrétiens de la Selléide. Ils retrouvèrent les armes qu'ils avaient soustraites aux regards soupçonneux des Anglais, et ils se préparèrent à rentrer dans Parga.

Une faible garnison turque occupait cette place. Ils se flattaient de la surprendre; et en s'emparant d'un bien dont l'iniquité les avait dépouillés, ils ne pouvaient que mériter l'applaudissement de ceux même qui les avaient sacrifiés. Avec les fonds qu'ils possédaient, ils étaient parvenus à se procurer des munitions de guerre. Ils avaient nolisé, sans éprouver d'obstacles, une certaine quantité de barques qui devaient les transporter au cap Chimærium; et la police, qui n'ignorait pas ce qu'ils méditaient, semblait tolérer leur entreprise. Ils le croyaient, tant ils

(1) *Appel des Souliotes aux habitants de Parga.*

28 juin 1821.

Parguinotes, le serpent a été écrasé sous la Croix. Les habitants de Souli combattent pour affranchir l'Épire. Fuyez loin de la terre où dominent vos ennemis. Il n'y a qu'esclavage pour les Grecs, là où flotte le drapeau britannique. Les Anglais sont les amis des barbares; fuyez, accourez sous nos drapeaux. Paraissez aussi, noble jeunesse de l'Ionie; lions généreux, débarquez sur nos rivages; vous serez la légion d'élite. La bannière sacrée de la Croix flotte partout sur la côte d'Épire. Parguinotes, Ioniens, unissez vos efforts à ceux des Souliotes; nos étendards portent une Croix et une couronne de laurier. Liberté, religion, patrie, voilà notre devise. Frères, que la paix soit avec vous. Nous vous disons la vérité; mais il est des hommes qui veulent vous abuser.

*Les capitaines de Souli :*

Marc Botzaris; Christos Tzavellas.

étaient éloignés de présumer qu'elle ne cherchait qu'une accasion d'éloigner des hôtes qui étaient pour le gouvernement britannique un reproche vivant de sa déloyauté, et de les perdre sans retour.

Ils partirent; mais à peine avaient-ils dépassé le Cap Blanc de Corfou, qu'ils découvrirent l'escadre entière du capitana bey, qu'on avait informé de leur projet. Ils se dirigèrent aussitôt vers le port de Paxos; mais en vain ils se crurent en sûreté au fond de cet asile et protégés par le pavillon de S. M. Britannique qu'ils portaient. Ils y furent saisis par les barbares, auxquels les troupes de débarquement échappèrent en se sauvant à terre. Les barques capturées avec leurs marins, traînées à la remorque par les armements turcs, jusqu'à Prévésa, y furent confisquées, et leurs équipages condamnés à mort, sans que le consul Meyer intervînt en faveur d'hommes couverts du pavillon de son souverain, et pris dans un de ses ports.

Cet honneur était réservé à M. Dubouchet-Saint-André, consul de roi de France, qui parvint à sauver plusieurs patrons et un équipage entier, composé d'Anconitains sujets du souverain pontife, qu'il renvoya dans leur patrie sous la bannière des lis. Une conduite aussi belle ne pouvait rester ignorée. Elle formait un contraste trop frappant avec celle du consul anglais, qu'on n'oubliera pas plus que l'ordonnance du lord haut-commissaire, qui déclara *déchus du droit de cité, et bannis à perpétuité des îles Ioniennes*, les Parguinotes coupables d'avoir entrepris de relever les autels de J.-C. à côté des tombeaux de leurs aïeux.

On sortait à peine de cette crise, quand les Souliotes parurent devant Prévésa. Les Chamides, auxquels ils avaient fait grace, les ayant informés de la disette qu'éprouvait Békir Dgiocador, ils croyaient qu'en le resserrant par terre ils le forceraient à capituler. Ils savaient d'ailleurs qu'un nommé Passano d'Ancone, homme dévoué

au visir Ali pacha, se trouvait au fond du golfe Ambracique, avec un corps de Céphaloniens, où il attendait que quelques armements légers qu'il faisait réparer fussent prêts, pour inquiéter la ville du côté de la mer. Environnés de ces dangers, les Turcs prétendirent se venger sur les Prévésans des alarmes que leur causaient les Souliotes. Ils parlaient de les égorger; et les scènes dont Constantinople avait été le théâtre se seraient reproduites en Épire, sans la fermeté de M. Dubouchet-Saint-André. Placé dans une position délicate, il sut en imposer à un fanatisme d'autant plus redoutable, qu'il était exaspéré par la présence des chrétiens rangés sous l'étendard de la Croix. Enfin, il eut la gloire d'empêcher l'effusion du sang, de sauver la ville et de calmer une effervescence qui se dissipa dès que les Souliotes eurent reçu ordre de leur polémarque de se rapprocher de leurs montagnes (1).

On était au comble des alarmes. Khourchid pacha couvrait les routes de ses courriers, depuis qu'il était entré en négociation avec Ali Tébélen. Il en expédiait quelquefois deux par jour à Constantinople, qui entretenait avec lui une correspondance non moins active, de sorte que jamais aucun congrès ne fit un tel étalage d'estafettes inutiles, et il ne manqua que des gazettes pour solenniser ces sortes d'allées et de venues. Cette confusion durait depuis plus de trois semaines, quand on apprit que le satrape épirote, qui avait profité du temps des conférences pour remplacer les approvisionnements que l'incendie lui avait fait perdre, en

(1) M. Dubouchet terminait le rapport succinct d'un événement qui lui faisait tant d'honneur, par cette phrase : *Je célébrerai demain la fête de saint Louis, en faisant distribuer du pain aux chrétiens, ainsi qu'à quelques pauvres Turcs cardikiotes, et nous crierons tous ensemble vive le Roi.* Un ancien officier de Laroche-Jacquelin, devenu consul de France, ne pouvait agir ni s'exprimer plus convenablement : il accomplissait ainsi la volonté d'un monarque protecteur de tous les infortunés. Pourquoi à aucune époque les ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople, ne sont-ils jamais intervenus pour empêcher l'effusion du sang chrétien?

achetant secrètement, du kiaïa de Moustaï pacha de Scodra, une partie des vivres que celui-ci avait apportés au camp impérial, avait rejeté l'*ultimatum* de la Porte Ottomane.

Le conciliabule entre Ali et Khourchid avait roulé sur les bases que nous avons rapportées précédemment, en parlant de l'armistice proposé au pacha dès le mois de janvier. On lui offrait de nouveau une amnistie, à condition qu'il « remettrait les châteaux de Janina, qu'il paierait les frais de la guerre et qu'il se retirerait au fond de l'Asie-Mineure pour y vivre dans une condition privée, sans autre garantie de ces concessions que la clémence du sultan. » Les contre-propositions du visir Ali, qui était aussi invariable dans sa haine que dans ses résolutions, portaient: « qu'avant toutes choses Ismaël Pachô bey, son ancien domestique, coupable de perfidie à son égard, serait pendu pour le bon exemple; il consentait ensuite à payer une somme déterminée pour les frais de la guerre, à condition que l'armée impériale sortirait de l'Épire, et qu'on lui laisserait à vie le gouvernement de cette province; enfin il s'engageait à réprimer à ses dépens l'insurrection des provinces qui s'étendent depuis le golfe Ambracique jusqu'aux Thermopyles. Il donnait pour gages de sa foi ses fils et leurs familles qui étaient prisonniers du sultan. On ne put s'accorder; et Khalet effendi insistant sur la soumission sans garantie, avec la clause du pardon sous le bon plaisir de Sa Hautesse, Ali, qui comprenait trop bien le sens de cette phrase, pour y soumettre le destin de sa tête, déclara qu'il remettait la décision de ses affaires au sort des armes.

Il n'avait jamais eu d'autre espérance; et les troubles de la moyenne Albanie, qui éclatèrent au moment de la rupture de ces négociations, prouvèrent qu'il ne s'était pas abusé un seul instant sur l'issue qu'elles devaient avoir.

Les Toxides du Musaché (1), que ses émissaires avaient

(1) Musaché, province. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, t. I, t. II, t. III et V, dans la table des matières.

soulevés, venaient de s'emparer du château de Tébélen, qu'il avait fait bâtir après l'incendie qui consuma son palais en 1818. Ils adressèrent aussitôt un appel aux peuplades guerrières de l'Acrocéraune, du mont Ismaros (1) et du Mertchika (2). On vit, en conséquence, les tribus des Mali-Scruèles, ou Têtes-Nues (3), de l'Argénik (4), de Ducatès (5); les Londgiarides (6) de Cormovo et de Lécli; les Abantes (7) de la Suchista, les peuplades de l'Arborie (8), accourus à cet appel national, se ranger sous les drapeaux de leurs agas mahométans, afin de marcher contre l'armée turque. Chrétiens et mahométans, redevenus Épirotes et frères, rivalisaient de zèle et ne connaissaient plus qu'un ennemi; c'était l'Osmanli! A leur approche le canton entier de Pogoniani (9), qui n'est habité que par des Grecs, s'insurgea en leur faveur, de sorte qu'ils arrivèrent au nombre de six mille hommes à Dzidza, village éloigné de quatre lieues de Janina. Au même instant, Ismaël Podèz sélictar du visir Ali s'emparait du pont d'Ostanitza, sur l'Aoüs, avec quinze cents hommes, de façon que toutes les communications avec la moyenne Albanie se trouvèrent simultanément interceptées.

La visir Ali pacha, qui avait conçu un pareil plan, aurait pu se flatter d'être délivré, s'il avait été exécuté concurremment avec les attaques de Marc Botzaris, dont on a rendu compte. Khourchid pacha, cerné dans ses retranchements, privé de communications, aurait été

(1) Ismaros ou Tomoros. *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, dans la table.
(2) Mertchika. Id. ibid.
(3) Mali Scruèles. Id., t. I, 232.
(4) Argénik. Id., t. I, 232, 279, 352; t. II, 247.
(5) Ducatès. Id., dans la table des matières.
(6) Londgiarides. Id., t. I, 346, 349, 363, 419.
(7) Abantes. Id., dans la table.
(8) Arborie, ancienne Abantide. Id., ibid.
(9) Pogoniani ou Palæo Pogoni. Id., ibid.

taillé en pièces, ou réduit à tendre des mains suppliantes à son ennemi. Mais les Schypetars arrivaient au moment où le sérasker venait de recevoir un renfort des troupes sorties de la haute Albanie, ainsi qu'une foule de contingents qui portaient son armée à trente-quatre mille hommes d'infanterie et à plus de dix mille hommes de cavalerie. Il eût été téméraire non-seulement de l'attaquer alors dans ses lignes, mais d'oser descendre dans le vallon de Janina, à cause de sa cavalerie, qui battait la plaine avec une telle supériorité de moyens, que les Souliotes dûrent regagner précipitamment les montagnes.

On fit cependant quelques tentatives. Il y eut des escarmouches; mais, ainsi qu'il arrive à toutes les levées en masse, qui ne sont bonnes que pour un coup de main, les tribus barbares, accourues avec enthousiasme, manquant bientôt de vivres, regagnèrent peu à peu leurs pays, et se dispersèrent en pillant les villages chrétiens qui s'étaient unis à leur parti. Elles avaient vu de loin la fumée des bivouacs de Khourchid pacha; et fières de ne pas avoir été battues, elles publièrent que l'ennemi n'avait osé les attaquer. Il n'en fut pas ainsi des Grecs du canton de Pogoniani. Compromis dès l'instant qu'ils s'étaient insurgés, il ne leur restait d'autre parti à prendre que celui de combattre. Ainsi, ils dûrent se joindre aux Souliotes; et comme ceux-ci étaient sur le point d'être attaqués, ce secours leur arriva à propos.

Khourchid pacha, qui avait vu se dissiper les levées insurrectionnelles des montagnards de l'Épire, au lieu d'employer la totalité de ses forces contre Ali pacha, résolut de combattre les Souliotes qui défendaient les positions de Placa, des Cinq-Puits et de Variadès, où Marc Botzaris s'était contenté de laisser des postes d'observation depuis l'arrivée des renforts au camp impérial. Son intention était de faire attaquer ces trois points isolés, de manière à ce qu'ils ne pussent se secourir; et le 21 août il détacha trois

colonnes, dont chacune était composée de deux mille hommes. Celles qui étaient destinées contre Variadès et les Cinq-Puits avaient ordre d'amuser l'ennemi, tandis que l'effort principal aurait lieu contre Placa. Dès qu'on aurait débusqué les Grecs de ce poste, on devait les poursuivre jusqu'aux Cinq-Puits, tandis que les deux autres divisions fondraient sur Variadès, de façon qu'après s'en être emparé, on manœuvrerait avec six mille hommes contre la dernière station des insurgés, qui interceptait les communications entre Janina et l'Arta.

Ce plan, aussi spécieux que mal combiné, étant parvenu à la connaissance des Souliotes, ils résolurent de prendre l'offensive; et les Turcs, qui n'avaient compté que sur la victoire, auraient été exterminés, si les chrétiens, qui les attaquèrent au khan de St-Dimitri, manquant de munitions, n'avaient pas été obligés de ménager leur feu. Cependant ils les menèrent battant jusqu'à l'entrée de la plaine de Janina, dans laquelle ils n'osèrent entrer, lorsqu'ils virent la cavalerie turque se déployer. Khourchid pacha la conduisait en personne, avec une partie de son armée; de sorte que les Hellènes, au nombre de quatre mille, se retirèrent, sans dépouiller les morts, dont les gibernes bien approvisionnées leur auraient fourni des cartouches. Ainsi leur échappa le fruit de la victoire qu'ils avaient obtenue; et le défaut de provisions, joint aux fatigues d'une guerre continuelle, les contraignit à regagner la Selléide.

Khourchid, aussi persévérant que ses ennemis étaient infatigables, n'eut pas plus tôt appris leur retraite, qu'il songea à Hassan pacha, qui commandait à l'Arta. Il décida de le relever de son poste, en lui substituant Ismaël Pachô bey, auquel il donna six cents Tchoadars avec une escorte de cavalerie, qui eut ordre de couvrir sa marche jusqu'au-delà des Cinq-Puits. Ils partirent ainsi dans la persuasion de franchir ce passage; mais, arrivés à la tranchée des montagnes de la Parorée, les Souliotes, quoique en petit nom-

bre, les ayant attaqués, ils furent repoussés avec perte. Cependant Ismaël, qui connaissait le pays, ayant fait fausse route, après avoir congédié la cavalerie, parvint à dérober sa marche à l'ennemi, et à gagner Arta, où il arriva le 31 août. Il y remplaça Hassan pacha, qui partit immédiatement avec mille hommes pour remonter à Janina.

Il se flattait de faire la route heureusement, en se contentant d'éviter l'approche des Cinq-Puits. Ismaël lui avait tracé le chemin qu'il devait tenir, lui avait même donné des guides, et ces précautions le rassurèrent au point de marcher sans se faire précéder par des éclaireurs. Il s'avançait ainsi, plein de cette confiance ordinaire aux barbares, lorsque, engagé dans le pas de Coumchadèz, il fut subitement attaqué par les Grecs. Marc Botzaris, qui s'y trouvait avec cinq cents hommes, l'assaillit avec une telle impétuosité, qu'il lui tua la moitié de son monde, prit sa caisse militaire, ses drapeaux et le força de rentrer précipitamment dans la ville, qu'il venait à peine de quitter.

Tel était le flot mobile des événements qui agitaient l'Épire, théâtre ensanglanté, sur lequel la lutte des chrétiens contre leurs oppresseurs avait pris naissance; car il faut rapporter le principe de la commotion au visir Ali pacha. L'étincelle de ce vaste incendie était partie du château de Janina, quand le satrape révéla aux Grecs les projets formés contre leur existence par le fanatisme de la Porte Ottomane. Il avait cru, par ce moyen, les armer en sa faveur; mais quand il connut la tournure que les affaires avaient prise en Morée et dans l'Archipel, il maudit la révolution qu'il avait excitée; car, s'il sentait qu'il courait à sa perte en traitant avec son gouvernement, il comprenait également qu'il n'était plus entre les mains des Hellènes qu'un agent de leur émancipation.

Cependant, en envisageant cet avenir, il s'était encore flatté de le dominer. C'est pourquoi il avait proposé à Khourchid de devenir *le glaive destructeur de la révolte*. Il

ne découvrait encore parmi les Grecs que des ambitions sans patriotisme; il pouvait acheter les chefs, qui ne voyaient dans leur succès qu'un moyen de se vendre, s'ils avaient trouvé sûreté à traiter. Ainsi on en serait venu à ce que Tahir Abas avait déclaré dans le congrès de Missolonghi. Les Hyscos, les Gogos, Colocotroni, auraient été traités sur un pied d'égalité parfaite avec les agas; il les aurait contenus les uns par les autres, et c'en était fait de l'affranchissement des Hellènes. Aussi les insurgés dirent, et ont souvent répété depuis : *qu'ils n'eurent jamais de meilleur auxiliaire que le sultan et son ministre Khalet effendi, qui s'obstinèrent à repousser les propositions d'Ali pacha.*

La fortune, qui avait commencé à sourire à Khourchid, venait de lui accorder de nouvelles faveurs, en renforçant son armée jusqu'à quarante mille hommes; ce qui lui permit de faire passer les contingents tirés de la Romélie sous les drapeaux de ses lieutenants. Ainsi, au commencement de septembre, il parvint à reprendre le caravanserail des Cinq-Puits, et à refouler entièrement les Souliotes dans leurs montagnes. Peu de jours après, il débloqua Arta, rétablit ses communications avec Prévésa, et chassa les Acrocérauniens, qui tenaient quelques corps d'observation aux environs d'Argyro-Castron. Enfin, les orages ne se dissipent pas avec plus de rapidité devant le souffle de l'aquilon, que ne le firent ces bandes qui entouraient naguère le camp du généralissime des mahométans. Khourchid, libre sur tous les points, prit à sa solde le paquebot de Barthold, chancelier du consulat de S. M. B. à Patras, qui avait été jusqu'alors à la disposition de Jousouf pacha, pour porter et rapporter sa correspondance.

Non content de tolérer cet abus, le gouvernement des îles Ioniennes permit à une compagnie d'agioteurs de s'établir à poste fixe à Zante, afin d'approvisionner les forteresses occupées par les Turcs; et Khourchid pacha, informé de l'arrivée prochaine de la flotte turque dans la

mer Ionienne, se prépara à attaquer les Hellènes partout où ils pouvaient être vulnérables.

Ismaël Pachô bey, qui se trouvait à l'Arta, reçut en conséquence trois mille cinq cents hommes, avec lesquels il devait entrer dans l'Acarnanie, tandis que son fils y pénétrerait du côté d'Actium pour s'emparer des châteaux de Playa et du Téké. Hassan pacha, qui avait été battu en dernier lieu au pas de Coumchadèz, avait ordre, pendant cette campagne, de tenir garnison à l'Arta avec mille hommes qu'on lui laisserait. Hagos-Lou Ali pacha, schypetar Guègue, qui occupait avec quinze cents hommes la position de Placa, était chargé d'observer les insurgés de l'Athamanie, embusqués dans les escarpements du Djoumerca et de l'Agnanda. Il était vraisemblable qu'ils se jetteraient dans la vallée de l'Achéloüs pour se joindre au capitaine Stournaris, chef des Aspropotamites, dès qu'ils se verraient débordés par Ismaël Pachô bey : alors Hagos-Lou les poursuivrait à travers l'Agraïde, et partout où il serait dans le cas de les atteindre. Enfin le Macédonien Jousouf pacha, qui avait une garnison de mille hommes à Lépante, restait à la disposition du capitan-pacha. On lui enjoignait de se concerter avec cet amiral, qui lui amenait, disait-on, dix mille hommes de débarquement pour la grande expédition, dont le but principal était de faire lever le siége de Tripolitza.

Le harem du sérasker Khourchid, ainsi que ses trésors se trouvaient renfermés dans cette place; il avait conjuré Khalet effendi, le grand-amiral, et tous les membres du divan, de tourner leurs regards vers la Morée. C'était dans l'espoir que ses vœux seraient exaucés, qu'il s'était dévoué à continuer le siége de Janina; car il aurait sans cela sollicité la grace de se mettre à la tête de l'avant-garde des armées qui devaient entrer dans le Péloponèse.

Cette province allait donc être aussi vigoureusement attaquée par terre que par mer. Baïram pacha, Asiatique

renommé par sa bravoure, se trouvait à Livadie avec un corps de deux mille cinq cents hommes. Khar Hadgi Ali, pacha de Nègrepont, en comptait quatre mille cinq cents sous ses drapeaux. Omer Brionès, qui commandait à Athènes, avait quatre mille hommes, et un certain Achmet pacha, campé à Éleusis, conduisait une colonne de deux mille deux cents hommes. Ces divisions ainsi échelonnées, se liant par les places fortes de Talante, de Zeïtoun, de Bodonitza et de Volo, à la Thessalie, devaient être soutenues par une armée de dix-huit mille janissaires rassemblés à Larisse.

Les séraskers de ce grand corps de bataille, qui étaient Seïm et Mémich pachas, offraient plus que des chances de succès à la cause des Turcs, car ils avaient long-temps fait la guerre dans le Curdistan sous les ordres du feu grand-visir Kior Jousouf pacha, et de Khourchid pendant l'expédition contre les Serviens. Enfin on organisait une armée de réserve à Iénidgé Vardar, sous la direction de deux pachas nommés Ali et de Békir, frère de Kyamil, bey de Corinthe, qui devaient contenir les paysans du mont Olympe, et surveiller les mouvements des rebelles de la Macédoine transaxienne.

Il était probable que ces troupes passeraient à Larisse, dès qu'elles seraient en état d'entrer en campagne; car les Grecs macédoniens causaient plus d'embarras au pacha de Salonique, qu'ils ne devaient inspirer d'inquiétudes à l'armée d'opération destinée à agir contre la Hellade.

On a dit comment les Grecs de la Macédoine, trop peu nombreux pour tenir la campagne, avaient été rejetés dans la presqu'île de Pallène, et de quelle manière le capitaine Diamantis, accouru à leur secours, était parvenu à arrêter les barbares à l'entrée des portes Cassandriennes. Depuis la fin de juillet, les affaires des Turcs n'avaient fait qu'empirer de ce côté. Chaque jour le nombre des soldats du sérasker qui commandait dans la Chalcidice diminuait par

le fer ennemi, les maladies et la désertion. Le janissaire aga de Salonique devait, dès qu'il était nuit, faire des rondes continuelles autour de la ville, afin d'éloigner les maraudeurs et les fuyards qui menaçaient d'en franchir l'enceinte pour commettre des désordres. M. Rombeau, consul de Russie, qui s'était deux fois réfugié sous le pavillon de France, avait dû s'embarquer sur la corvette de notre marine royale *la Truite*, et se retirer. Les chrétiens qu'on avait incarcérés dans les églises, transformées en prisons, continuaient à y être renfermés; et ce n'était guère que pour les torturer afin d'en arracher de l'argent, ou pour les envoyer au supplice, qu'on en faisait sortir quelques-uns qu'on livrait à la rage des Juifs. La consternation était générale, et les grands personnages turcs eux-mêmes, qui se voyaient placés entre le ressentiment des insurgés et la crainte de la soldatesque musulmane, n'auraient pas balancé à se réfugier à Constantinople, s'ils avaient pu faire le trajet de mer avec sûreté.

Leurs alarmes étaient exagérées; mais combien celles des Grecs auraient été accablantes, si l'esprit de Dieu, qui les avait suscités, n'eût exalté leur courage? Les Thermopyles n'avaient pour défenseurs que deux mille cinq cents hommes; mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovounitis et Jean Gouras, capitaines que l'oracle de la Sainte Vierge de l'antre de Trophonius avait surnommés *la terreur des barbares, en déclarant qu'ils valaient à eux seuls l'armée turque rassemblée à Larisse.* Makrys occupait les montagnes d'Agrapha avec huit cents hommes; Zongos en conduisait quatre cents à travers les escarpements du mont Othryx; Stournaris en commandait six cents dans la vallée de l'Achéloüs.

Gôgos Bacolas et Koutélidas se trouvaient avec sept cents hommes dans l'Athamanie. Les Souliotes présentaient un effectif de cinq mille soldats et ils avaient une garnison de soixante-douze hommes à Regniassa. Hyscos, Lépéniotis,

un neveu de Hadgi Antoni, occupaient l'Agraïde avec neuf cents Palicares. Varnakiotis et Rhengos étaient cantonnés aux environs des lacs de l'Acarnanie avec six cents armatolis. La bande de Passano, forte de deux cent cinquante Céphaloniens, errait dans le voisinage du Sparton-Oros. Quatre héroïnes étoliennes, qui avaient formé des compagnies d'amazones et d'adolescents, s'étaient chargées de défendre le pont de Caracos et de Dgénelli. Missolonghi avait une garnison de mille à douze cents hommes, et Anatolico comptait quatre cents défenseurs.

Les levées en masse des cantons du mont Œta, de l'Étolie Épictète, de la Doride et de la Locride Hespérienne, étaient suffisantes pour observer les mouvements des Turcs qui étaient renfermés dans les forteresses de Padradgik et de Lépante. Comme on avait conçu des craintes sur Galaxidi, depuis que le vaisseau anglais *le Cambrian* était venu reconnaître ce port, on conseilla aux habitants d'en fortifier la passe. Mais ils négligèrent cet avis, parce qu'il fallait quelques dépenses; et, semblables à l'avare qui songe à sa bourse au moment du naufrage, ils devaient périr avec leur fortune, parce qu'ils ne consultèrent que l'intérêt particulier, qu'on ne sépare jamais impunément de l'intérêt général.

Depuis son arrivée au camp où se trouvait M. Gordon qui avait fait cadeau de trois obusiers aux Hellènes, D. Hypsilantis était au plus haut point de faveur (1). Non content de l'influence qu'il exerçait, en se faisant maladroitement qualifier du titre de prince (2), il avait convoqué en assemblée générale les députés des provinces à Zaracova. Là, après avoir tracé un plan d'organisation, il s'était fait nommer président de la gérousie, généralissime, lorsqu'il s'avisa de demander aux membres du congrès s'ils

(1) M. Gordon leur a donné à diverses reprises plus de cinq cent mille francs.

(2) C'est à cette époque que se rapporte l'arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

avaient des pouvoirs pour lui conférer ces titres? Il fut étonné d'apprendre d'eux qu'ils n'avaient aucune mission de leurs compatriotes, et il dut revenir au camp devant Tripolitza.

Chaque jour les soldats de l'armée du blocus s'aguerrissaient; et, parvenus de proche en proche à s'emparer des principaux défilés, un de leurs chefs, Nicétas, s'avança pour occuper l'entrée du Trochos ou Kaki Scala. Il y prenait à peine position avec quatre-vingt-dix Grecs, lorsqu'il vit approcher le kiaïa bey en personne, suivi de trois mille fantassins et de cinq cents cavaliers. Il venait au-devant d'un convoi de cent charges de farine, expédiées de Lerne, où elles avaient été déposées par un des nombreux bâtiments anglais chargés d'approvisionner les barbares. C'était la première fois que les Grecs se trouvaient en face des Turcs; car ils ne les avaient encore aperçus que du haut des montagnes..... Nicétas ordonne aussitôt à sa troupe de faire halte; il la place à l'endroit où le défilé commence à se rétrécir, appuyant sa droite contre la montagne sur laquelle est bâti le hameau de Doliana, et sa gauche au bord d'un torrent qui lui servait d'épaulement et de fossé.

Les mahométans, surpris de cette résolution, s'arrêtent en criant aux Grecs: *Idolâtres, rendez les armes! — Impurs*, répond Nicétas, *il faut les gagner.* A ces mots, les chrétiens, épouvantés du nombre des ennemis, frissonnent, leurs genoux chancellent, et leurs mains tremblantes soutenaient à peine le poids de leurs fusils, lorsque Nicétas commande de tirer sur la cavalerie turque, qui chargeait, suivant son usage, en se couvrant les yeux de la main gauche, *Ils n'osent nous regarder, camarades, feu!*........ Il dit, et plus de quarante barbares tombent sur la poussière. Les Turcs font un mouvement rétrograde, se rallient, chargent; et repoussée plusieurs fois, l'infanterie que le kiaïa bey fit avancer, après avoir inutile-

ment continué à fusiller pendant cinq heures, prend la fuite.

Dans ce mòment, deux cents paysans grecs, restés spectateurs de la lutte du haut des montagnes où ils étaient embusqués, étant accourus au secours de Nicétas : *C'est à présent que vous venez, cornus* (keratadès), s'écria-t-il; *n'importe, tombons sur les Turcs.* En achevant ces mots, il tire son sabre; et tous, imitant son exemple, se précipitent sur ses pas. Le frère du kiaïa bey est mortellement blessé; Ali bey de Phanari est tué; une foule de barbares tombent; et leur lieutenant-général, grace à la vitesse de son cheval, parvient à regagner Tripolitza, après avoir perdu six cents hommes et le convoi qui resta au pouvoir des chrétiens.

Un succès aussi extraordinaire, qui valut à Nicétas le surnom de Turcolekas ou *Pourfendeur des Turcs* (1), ayant enhardi les insurgés, ils descendirent du mont Ménale afin de prendre leurs lignes de blocus à un mille de Tripolitza, et le kiaïa bey fut contraint de se renfermer dans la place avec douze mille hommes, en conservant néanmoins, à cause de sa cavalerie, la libre sortie par la porte orientale qui donne sur la plaine. Alors commença, à proprement parler, le siége de la capitale moderne du Péloponèse. Les postes des Grecs, d'après ce mouvement, furent répartis entre Colocotroni, Pierre Mavromichalis, Anagnostaras, Canelos, chef de la famille des Déli-Ianéi, Nicétas, Iatracos, Krévata, ainsi que plusieurs autres chefs, qu'on fera connaître à mesure qu'ils entreront en scène; car il est impossible de nommer tous les braves, sortis du sein des montagnes qui se distinguèrent par leur courage.

On vit en même temps arriver au camp l'archevèque

(1) Nicétas est né au village de Turcolekas. Les Grecs, jouant sur ce mot, l'avaient d'abord appelé, au lieu de Nicétas, Turcolekas, Turcopelekas, *le pourfendeur de Turcs ;* ils le nommèrent ensuite Turcophage, comme on le verra dans le récit des affaires de l'Argolide.

Germanos et le pieux évêque d'Hélos Anthîmos, que son éloquence remplie d'onction avait fait surnommer l'Amphion de la sainte Épanastasie ou insurrection dont il était le nouveau Pierre l'ermite. Son costume, moitié clérical et moitié guerrier, lui aurait sans doute mérité le sobriquet de *Cucullus*, donné au grand aumônier des croisés, si la simplicité de ses mœurs et son éloquence n'avaient pas été en rapport avec celles des insurgés. Quelques jours après, parurent Thanos Canakaris de Patras, Londos de Vostitza, Orlandos d'Hydra, André Zaïmis de Calavryta, l'héroïne Bobolina de Spetzia, aux formes athlétiques, le navarque Condouriotis, et une foule de primats, pour aviser aux moyens de salut public.

Informés que le Péloponèse était menacé par les forces de terre et de mer du sultan, qu'on a précédemment énumérées, il fallait aviser à des mesures telles, que l'armée n'en fût informée qu'au moment de leur exécution. Les soldats qu'on avait réunis étaient tout ce qu'ils pouvaient être, des hommes indisciplinés, mais braves. Il se passait peu de jours sans qu'ils en vinssent aux mains avec les Turcs, sur lesquels ils obtenaient quelque avantage ; et jamais le coucher du soleil, qui les ramenait au camp, n'avait lieu sans qu'après avoir échangé des coups de fusil avec les mahométans, on ne se fût réciproquement assailli d'injures et d'anathèmes. Il était à craindre qu'en traînant les affaires en longueur, la saison des pluies ne les portât à rentrer dans leurs villages, qu'ils auraient regagnés, s'ils avaient prévu surtout qu'une invasion compromettait la sûreté de leurs familles.

En examinant la circonférence de la Morée, il était impossible de prévoir sur quel point la flotte turque, qu'on disait chargée de trente ortas de janissaires (1), opérerait son débarquement ; car une armée navale a presque toujours l'avantage du choix des attérissements pour accomplir

(1) Quinze mille hommes.

ses projets. Sous ce rapport, la presqu'île était à peu près accessible de toutes parts ; les Grecs n'occupaient encore sur le littoral que les deux forteresses de Monembasie et de Navarin. La première était hors de ligne pour contrarier une descente. La seconde, quoiqu'un excellent port de guerre, ne devait pas être le but d'une entreprise sérieuse ; car elle ne donne accès que du côté de Modon et de Coron. Débarquer au fond du golfe de Messénie, ne pouvait avoir pour but qu'un fourrage ; et comme on y avait posté le capitaine Baleste avec ses compagnies régulières, auxquelles les Maniates se seraient réunis, on pouvait être tranquille ; mais on n'était pas aussi rassuré relativement aux attérages de l'Argolide.

Cependant les Grecs, qui fondaient en partie leurs succès sur l'ignorance de leurs ennemis, avec autant de raison qu'ils avaient compté sur les fureurs de la Porte Ottomane pour se déshonorer aux yeux de la chrétienté, étaient persuadés qu'indépendamment des fausses mesures qu'elle adopterait, jamais son capitan-pacha ne se risquerait à attaquer Hydra. Il avait déjà éprouvé l'effet des brûlots grecs aux attérages de Mycale, et il était probable qu'il n'oserait pas s'enfoncer dans un golfe où il pourrait être incendié par les Hydriotes et les Spetziotes. Mais il pouvait ravitailler Nauplie, et s'il jetait dix mille hommes dans cette place, il fallait songer à quitter les environs de Tripolitza. On pria donc les navarques de veiller de ce côté, lorsqu'au grand étonnement de l'assemblée ils s'y refusèrent unanimement.

« Depuis le commencement de l'insurrection, dirent les » députés d'Hydra, la marine grecque a seule soutenu le » poids de la guerre ; son sang a coulé dans vingt rencon- » tres ; elle a dépensé les économies de ses armateurs, et, » obligée d'acheter jusqu'au biscuit pour nourrir les mate- » lots, jamais les commandants de terre ne sont venus à » son secours. Nous accusons ici la cupidité de Colocotroni,

» des Déli-Ianeï et de ceux qui se sont emparés des dé-
» pouilles et des propriétés immobilières des Turcs : ils
» sont gorgés de richesses ; ils récoltent, ils vendangent,
» ils possèdent des chevaux et des troupeaux, sans rendre
» aucun compte. Ils se sont substitués aux pachas et aux
» agas, tandis que, privées du commerce, nos banques sont
» vides, et que nos marins, vieux de fatigues, expirent de
» besoin! Est-ce là cette régénération dont nous nous
» étions flattés, et à laquelle nos cœurs aspiraient? Nous
» déclarons donc que, satisfaits de veiller à la sûreté de
» nos îles, nous retirons, à dater de ce jour, les croisières
» qui bloquent Nauplie : telle est notre résolution. »

Colocotroni allait répliquer, quand l'archevèque Germanos, prenant la parole, lui reprocha son insatiable avidité, en le sommant, ainsi que les autres capitaines, de se justifier de leurs malversations. — *Prêtre*, s'écria Colocotroni en fureur, *retourne à l'autel*; et, mettant la main sur ses armes, *ou crains ma colère!...* — *Soldat, chasseur d'hommes, tremble toi-même*, répliqua tranquillement Germanos; *car si une goutte du sang des ministres du Seigneur était répandue par les mains de tes pareils, il en coulerait bien d'autre.*

A cette réponse, Colocotroni, pâle et interdit, garda le silence; mais en vain D. Hypsilantis, qui présidait le conseil, essaya de rétablir l'ordre. L'éloquence du pieux archevèque d'Hélos n'obtint pas plus de succès. Alors les navarques se retirèrent, et reprirent le chemin de Lerne, tandis que Bobolina, obligée de se conformer à leur décision, parce qu'elle était soumise, en sa qualité d'officier de mer, aux ordres de l'amirauté, faisait hommage de ses vaisseaux à la patrie. Elle pria D. Hypsilantis de les pourvoir de chefs et d'équipages, en faisant des vœux pour que Nauplie ne fût pas ravitaillée par les infidèles.

Une pareille division, dans les circonstances où l'on se trouvait, laissait entrevoir de grands malheurs; cependant,

dans le parti que prenaient les Hydriotes, on pouvait encore espérer que, relativement à leur position topographique, ils ne laisseraient pas envahir l'Argolide. Un incident qui venait d'avoir lieu dans le golfe de Lépante, servit même les Grecs, de manière à leur démontrer que les Turcs se dirigeraient sur Patras pour lier leurs opérations avec celles des armées du continent, en s'établissant dans le golfe.

Une division navale de S. M. B., pilotée par le consul d'Angleterre à Patras, leur révéla ce secret en faisant la mouche (1) de la flotte ottomane qu'on attendait. En attaquant la Morée à l'occident, les Turcs avaient une réserve assurée à Zante, d'où ils communiquaient facilement, à l'abri des îles Ioniennes, sur les côtes de l'Épire. Après avoir ravitaillé Patras, s'ils avaient autant de troupes de débarquement qu'on le disait, ils se porteraient immanquablement contre Tripolitza; et, dans cette hypothèse, on serait en mesure de les voir venir, pourvu que les Hellènes obtinssent quelques avantages du côté des Thermopyles, et surtout dans l'Attique, afin de contenir l'armée ennemie qui s'avançait dans la Grèce orientale. On conclut donc que, loin de quitter le blocus de Tripolitza, il fallait le resserrer, parce qu'étant enveloppé de montagnes, on pouvait se soutenir contre un ennemi supérieur en forces, en occupant le plateau de la Tégéatide.

En effet, le Péloponèse, que les anciens représentaient dans leurs types monétaires sous l'emblème d'une tortue, a, topographiquement parlant, la figure de cet amphibie : ses longs promontoires, son col terminé par les hautes montagnes de l'isthme, qui pyramident entre les deux mers, ne sont que le développement d'une voûte escarpée d'un accès très-difficile à escalader dans sa partie culminante. De Patras à Tripolitza la route la plus directe est de vingt-huit

(1) Mouche, en terme de marine, sert à désigner le bâtiment explorateur chargé de découvrir et de reconnaître la position de l'ennemi.

lieues ou six marches en montagnes; ainsi on pouvait surprendre l'ennemi, qui se trouvait déjà prévenu, au moyen de l'occupation de Calavryta par Zaïmis et Sotiris, assistés de l'évêque Procope. Sa route par l'Élide, quoique en plaine pendant dix-huit lieues, devenait impraticable à cette distance, où la presqu'île est coupée par le diaphragme des montagnes qui encaissent l'Alphée jusqu'au Nymphæum de la Triphylie; une armée pourvue de bagages, d'artillerie, se trouvait ainsi dans l'impossibilité de franchir les monts Lycée, le Borée, ainsi que le Ménale. Les assiégeants étaient donc à couvert de ce côté. On a déjà dit qu'il était vraisemblable que l'ennemi ne tenterait pas de descente à l'embouchure du Pamisus; car, indépendamment des obstacles qu'on a énumérés, il aurait eu devant lui les montagnes, dont les contreforts s'embranchent avec les chaînes du Taygète : les Grecs n'étaient donc vulnérables que du côté de la Corinthie, quoique la presqu'île fût accessible sur plusieurs points.

Les Turcs, maîtres de Patras, des châteaux, de la ville et de la navigation du golfe de Lépante, devaient aborder par mer au Léché, et attendre, sous le canon de l'Acro-Corinthe, le succès des opérations des pachas qui se trouvaient au-delà de l'isthme. Alors, dans le cas où ils auraient obtenu des avantages, ils pénétraient par l'Argolide, dans la Tégéatide; et si, à cette époque, les insurgés n'étaient pas parvenus à réduire Tripolitza, ils n'avaient plus d'autre ressource que celle de se réfugier dans les montagnes de l'Arcadie. Il y avait donc urgence pour agir, avant que les armées de Romélie en vinssent aux mains; mais il fallait plus que de la confiance dans la valeur humaine; car douze mille hommes d'insurrection, au plus, étaient tout ce qu'on pouvait opposer à plus de cinquante mille mahométans.

On délibérait ainsi sur la manière d'attaquer Tripolitza, lorsqu'on vit arriver au camp de généreux étrangers qui

venaient offrir leurs services aux Hellènes; c'étaient, indépendamment de ceux qu'on a nommés, des Allemands. Hélas! ils avaient aussi favorablement jugé les Grecs avant de les connaître, qu'ils les ont injustement déprisés après les avoir entrevus.

Les défenseurs de la liberté, qui avaient jusqu'alors abordé aux terres de la Hellade, étaient en grande partie des gens de qualité, chamarrés de cordons, suivis de domestiques, portant des titres de comtes, de barons et de chevaliers. Aucun ne croyait sans doute retrouver les fêtes d'Athènes, ni les vierges de Sparte, mais beaucoup se flattaient d'être pourvus d'emplois supérieurs; ils prétendaient être au moins généraux, colonels! et, ce qui caractérise malheureusement trop les enfants de Mars de notre siècle, il y en avait très-peu parmi eux qui n'aspirassent à faire un grande fortune! Quel fut leur désenchantement! quelle fut même la surprise des étrangers désintéressés, qui n'avaient pas la moindre notion de la Grèce! Ils se flattaient d'y rencontrer un gouvernement établi; des légions organisées; une régie de fournisseurs; des hôpitaux; enfin, ce qu'on possédait en Amérique, au temps de la guerre de l'indépendance. Rien de tout cela n'existait; et au lieu de s'adresser à un congrès qui avait déclaré les droits de l'homme, ils ne virent qu'une réunion de paysans qui avaient proclamé le règne de la Croix! Les Franklin, les Payne, les Waren du sénat hellénien, étaient quelques évêques pareils à ceux de la primitive église, sans luxe et sans autre titre que celui de *Sainteté;* des religieux qui portaient les stigmates du martyre; d'anciens chefs de bande, et des laboureurs blanchis sous le poids du travail. Ils invoquaient le nom de J.-C., de la Vierge, des Confesseurs de la foi; et ils demandèrent aux chrétiens occidentaux s'ils voulaient mourir avec eux pour le triomphe des saintes lois de l'évangile?

*Combattre* et *souffrir,* tel était le langage adressé aux

philhellènes, et le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Ils voyaient, au lieu des superbes enfants de Sparte et de Tégée, un peuple couvert de la livrée de la misère, des paysans armés de quelques vieux fusils, ou de pistolets, et n'ayant souvent ni l'un ni l'autre, qui se disaient soldats ! des malheureux, passant, de la terreur à l'espérance, selon la chance du jour; faisant, comme les enfants d'Israël au temps du siége de Jéricho, tantôt des processions pour prendre l'Acro-Corinthe, pensant par ce moyen renverser ses remparts, et tantôt s'enfuyant à l'approche de quelques centaines de Turcs. Chrétiens intrépides au milieu des tortures, ils étaient consternés après un revers, et se relevaient avec transport à la vue du Croissant, quand ils avaient appelé le dieu rédempteur à leur aide; tels étaient les insurgés. Timides, imprudents, lâches et courageux tour à tour. Manquant souvent de pain, dormant dans le creux des vallées, ou sur le haut des montagnes, dévorés par les fièvres, exténués de fatigues, et parlant un idiome harmonieux, qui pouvait seul indiquer leur origine. Mais ce signe caractéristique ne put même leur faire trouver grace auprès de leurs enthousiastes, devenus leurs détracteurs.

Croassant quelques vers de l'Iliade et de l'Odyssée, comme les Grecs n'entendaient pas la langue d'Homère défigurée par nos prononciations académiques, les étrangers portèrent l'injustice jusqu'à méconnaître les enfants de la Hellade pour les descendants du peuple héroïque qui habita la terre de Pélops au temps de sa splendeur. Presque tous s'éloignèrent bientôt en maudissant la barbarie et l'ingratitude des Grecs, qui allaient se dépouiller, aux yeux du monde, de la lèpre de l'esclavage, dont ils n'étaient pas encore dégagés.

Une voix souveraine leur avait annoncé qu'ils devaient être libres, parce qu'ils étaient chrétiens. La Croix leur avait révélé la céleste origine de l'homme; le peuple, comme

plusieurs étrangers l'avaient observé, s'électrisait, sans en comprendre le sens, en prononçant le mot *Archè*, ΑΡΧΗ (1). C'était un cri de ralliement, un mot de passe, une espèce de talisman qui éblouissait la multitude, et on répétait en se saluant cette expression qui fut celle d'Alexandre Hypsilantis, ainsi que son titre (2), lorsqu'il passa le Pruth, au-delà duquel la victoire l'attendait, si d'autres motifs que la trahison des siens ne l'avaient pas obligé de renoncer à son entreprise. Mais quel était cet *Archè* ou *gouvernement?*

Le clergé le voyait dans une théocratie comparable à la république de Platon, et par conséquent impossible à mettre en pratique. Les chefs militaires l'appliquaient à la puissance du glaive qui devait être remis entre les mains du prince que Catherine II avait désigné aux envoyés de la Grèce, comme devant être un jour leur monarque; et un démagogue, nommé Antonious, le plaçait dans la souveraineté du peuple.

Le sénat d'Hydra, craignant que la multitude, séduite par ce tribun des carrefours, ne fît main basse sur leurs banques, ordonna de saisir et d'embarquer cet homme mystérieux (3), qui disparut ainsi au milieu des mers qui l'avaient apporté sur les plages de la Grèce. Comme il ne fallait pas risquer que quelques niveleurs entraînassent le peuple dans de fausses résolutions, on décida en même

(1) ΑΡΧΗ, *principe* ou *archie*, terme spécialement appliqué à la *monarchie*, parce qu'elle a quelque chose d'un ordre supérieur. On dit aristocratie, c'est-à-dire *pouvoir des grands; démocratie*, pouvoir *du peuple;* ochlocratie, *pouvoir de la lie du peuple*, parce qu'il peut y avoir *pouvoir* partout où il y a force, mais jamais *archie* sans *légitimité*.

(2) Alexandre Hypsilantis prenait le titre de lieutenant-général de l'*Archie*, qu'on a, sans le comprendre, ainsi que le Grecs le définissent, traduit par celui de gouvernement. Cela peut servir à expliquer pourquoi le gouvernement grec a pris le titre de ΠΡΟΣΟΡΙΝΗ, ou provisoire.

(3) Antonious. Il y a quelque chose de si extraordinaire dans l'apparition de cet homme, qu'il m'est impossible de m'expliquer sur son compte. Il n'est pas temps encore de soulever le voile qui nous cache sa fin tragique.

temps de procéder à la formation d'un gouvernement dont le besoin se faisait généralement sentir.

On reçut, en attendant cette déclaration, quelques communications diplomatiques de la part de M. Bradish, agent des États-Unis d'Amérique, mais il faut le dire à l'honneur des Grecs, qui n'étaient en position d'éconduire personne: soit que les *carbonari* d'Italie, ou les *libérales* d'Espagne, trouvassent les principes des Hellènes disparates des leurs; soit qu'ils dédaignassent d'entrer en rapport avec des hommes qui ne combattaient que pour l'autel et la patrie, jamais il n'y eut aucune relation entre les Grecs et les contrées frappées de l'anathème de la Sainte-Alliance.

# CHAPITRE V.

Considérations sur la cause des Grecs; — ils surprennent un convoi turc. — Mouvements maritimes. — Cypre, événements. — Femme française mariée au pacha de Jérusalem. — Couvent catholique du mont Carmel détruit. — Les Anglais favorisent ouvertement les Turcs. — Arrivée de leur escadre à Zante; — elle débloque le capitana-bey. — Martyre de l'évêque de Coron, et de Timothée, diacre de Messénie; — de sa sœur et d'un jeune enfant. — Victoire des Thermopyles. — Déroute des Turcs. —Combats partiels devant Patras. — La flotte turque, pilotée par le bâtiment anglais la Zénobie, attaque et détruit Galaxidi. — Siége de Tripolitza, — dirigé par des officiers français. — Leurs noms. — Mavrocordatos est envoyé en Étolie.—Cantacuzène quitte la Morée. — D. Hypsilantis, trompé, se rend à Calavryta. — Elmas bey et ses toxides capitulent. — Avidité de plusieurs chefs grecs. — Mécontentement de leurs soldats. — Bombardement de Tripolitza. — Assaut et prise de la ville par les Grecs. — Versions diverses à ce sujet. — Doutes relatifs au rapport de M. Voutier. — Dévastations. — Départ des Schypetars; — leur attitude menaçante. — Massacre horrible des Turcs et des Juifs; — Joseph, évêque d'Andréosa, délivré, prie pour ses ennemis. — Affaires de Zante. — Assassinat d'un anglais. — Émeute, ses conséquences funestes. — Allées et venues de la flotte ottomane; — elle fait voile vers le Levant.

---

Victorieuse ou anéantie, les couronnes de la gloire étaient réservées à la Grèce. Le sang de ses martyrs, les succès éclatants que ses escadres, couvertes du pavillon de la Croix, avaient obtenus à Sygrium et à Mycale, avaient porté la terreur parmi les barbares, deux fois battus à l'attaque de Samos, où ils perdirent l'élite de leurs soldats; car c'étaient des Asiatiques de Trébizonde, de Synope et de Cérasonte, qu'on avait embarqués à Constantinople dans la persuasion que les chrétiens ne pourraient pas soutenir la férocité de leurs regards. Les têtes d'un grand nombre tapissaient la plage de Vathi, sur laquelle ils avaient abordé; et le capitan pacha, témoin de leur défaite, avait

depuis cinglé vers Rhodes. Il y préparait de nouveaux armements; et le bruit, généralement répandu, qu'il se proposait de tirer vengeance des Samiens, lui fournissait des recrues, qui lui arrivaient avec assez de facilité, depuis que les Grecs avaient évacué le poste de Château-Rouge. Il reçut aussi les divers contingents des grands feudataires de la Lycie, qui habitent entre le promontoire Sacré et l'embouchure du Calbis. Après cette opération, il mit à la voile, afin de prendre sous son escorte plusieurs vaisseaux, que les agas d'Eski-Hissar, de Mélassos, d'Assem Kalési, d'Upha-Baphi, de Kapousch, d'Ortaki, de Guzel Hissar, de Thyrra et d'Akhissar ou Thyatire, avaient chargés de troupes destinées à servir sous ses ordres.

Smyrne, impatiente de se délivrer d'une soldatesque effrénée, qui campait, depuis plusieurs mois, à l'entrée de sa rade, avait de son côté nolisé des vaisseaux, sans s'inquiéter du sort de ceux qu'on y entassait. Malgré le désir qu'on avait de se défaire de semblables hôtes, les préparatifs de l'expédition s'exécutèrent avec une telle lenteur, que cette division navale n'appareilla qu'au moment où des courriers vinrent annoncer l'approche de la flotte ottomane. Les hordes qu'elle devait convoyer sortirent aussitôt du golfe Herméen. Elles étaient escortées par une goëlette et un trabacolo de la marine algérienne, qui n'eurent pas plus tôt gagné le large, que les Barbaresques revirèrent de bord, en faisant leurs adieux et des souhaits de bon voyage à ceux qu'ils n'osaient pas se risquer d'accompagner plus loin.

Ils les avaient quittés en vue des Spalmadores; et les bâtiments de transport, trouvant devant eux une mer nette, s'exhalaient en bravades. Un vent propice les poussait; lorsqu'après avoir doublé le cap septentrional de Chios, ils aperçurent une flottille grecque de douze bricks, qui portait sur eux toutes voiles dehors. Il était également impossible de rétrograder et de gagner le mouillage de Chios. Les Turcs,

effrayés de leur position, manœuvrèrent aussitôt vers la terre ferme, dans l'intention de s'y échouer; mais les Grecs, gagnant de vitesse, les suivirent et les attaquèrent, sans leur laisser le temps d'exécuter leur dessein ni de se préparer au combat.

La canonnade commença par pelotons. Les Turcs, ranimés par le courage du désespoir, y répondirent avec vivacité; plusieurs fois même, ils se présentèrent franchement bord à bord avec leurs adversaires, qui, profitant du mouvement de la vague, lorsqu'elle découvrait la carène des vaisseaux ottomans à leur artillerie, y causaient de grands dommages. Enfin, ceux-ci se trouvant, après un engagement de deux heures, dans l'impossibilité de résister, se jetèrent dans leurs embarcations, en mettant le feu aux navires qu'ils abandonnaient. Un grand nombre se noyèrent en cherchant à gagner la terre; les blessés devinrent la proie des flammes, et les Grecs restés maîtres du champ de bataille, ayant repêché les canons des vaisseaux ennemis, s'en emparèrent, en faisant retentir la plage des cris mille fois répétés de : *Victoire à la Croix.*

Les barbares, qui abordaient en cet instant à la côte d'Asie, n'eurent pas plus tôt repris haleine, qu'ils fondirent sur les paysans grecs, occupés aux travaux des champs, et égorgèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Puis, prenant la direction de Scala-Nova, ils entrèrent dans cette ville, pour y signaler leur rage par de nouveaux massacres; et ils seraient retournés à Smyrne, si le capitan pacha ne se fût empressé de les embarquer.

Cependant sa flotte, enchaînée par la frayeur, divinité non moins puissante et peut-être la même que celle qui retenait l'armée d'Agamemnon au port d'Aulis, restait tranquille spectatrice du désastre de ses convois. En vain les vents propices s'élevaient, quand deux brûlots lancés par les Grecs, le 5 septembre, étant arrivés jusque sous sa poupe, il se décida à appareiller. Le 6, il faisait route vers la Mo-

rée; et les insurgés ayant donné le signal de dispersion, le bruit se répandit à Smyrne qu'ils avaient pris la fuite devant la flotte ottomane; mais il n'en était pas ainsi. Les Turcs naviguant dans un ordre serré, presque toujours beaupré sur poupe, attestèrent que la crainte était de leur côté. Ils agirent avec la même réserve, lorsqu'ils s'approchèrent de Coron et de Modon, qu'ils ravitaillèrent, et jusqu'à Zante, où ils mouillèrent le 14 septembre, à six heures et demie du soir, au nombre de trente-quatre voiles.

Pendant ce temps, les vaisseaux grecs de Psara cinglaient vers Cypre, dans l'intention de secourir leurs frères qui tombaient en détail sous le glaive des Asiatiques. Une affreuse anarchie dévorait cette île, naguère si paisible. Les firmans obtenus à la sollicitation de la légation de France à Constantinople, afin d'y rétablir l'ordre, n'avaient pas été écoutés; le coupable visir qu'on devait destituer avait été maintenu dans ses fonctions à l'époque du renouvellement des barats. Les villages étaient déserts; les récoltes se trouvaient abandonnées sur le terrain; les Grecs, réduits au désespoir, allaient être poussés à la révolte; les Turcs indigènes s'exaspéraient; les troupes étrangères attendaient avec impatience le signal ou le prétexte de quelques insurrections, quand la gabare française la Lionne, commandée par le capitaine Ferrand, arriva pour sauver encore une fois Larnaca d'une ruine qui semblait inévitable.

Le consul du Roi, M. Méchin, avait seul fait tête à l'orage. Il aurait sans doute succombé, car le commandant turc de la ville, l'aga des janissaires, et le trésorier, étaient ainsi que lui inscrits sur les listes de proscription du pacha. Leur crime était de s'être montrés favorables aux chrétiens, en dérobant plusieurs d'entre eux à la mort; tous les Européens ou Francs devaient périr, et Larnaca aurait été abandonnée au pillage des soldats étrangers. Ainsi ce fut encore à la marine du roi très-chrétien, que tant d'infortunés durent leur salut. L'histoire ajoutera que la solli-

citude de Louis XVIII veillait, du sein de sa capitale, sur toutes les victimes désignées, en les faisant non-seulement couvrir de son pavillon, mais en songeant à leurs besoins : car des milliers de rations de biscuit furent envoyées de Toulon, et mises à la disposition de l'amiral Halgan, pour nourrir une foule de malheureux que la faim, à défaut du fer des barbares, aurait moissonnés : une pareille charité est préférable aux plus beaux triomphes.

Le navarque grec, apprenant ce qui était arrivé en Cypre, changea de résolution. Son apparition n'aurait pu qu'y ranimer la fureur des mahométans; il ordonna même aux croiseurs d'abandonner les stations qu'ils tenaient, en se contentant d'engager les Samiens à faire de nouvelles descentes sur le continent, afin d'obliger les Asiatiques qui se trouvaient en Cypre d'accourir à la défense de leur pays. Il savait d'ailleurs que les Syriens seraient bientôt rappelés de cette île; le pacha de Saint-Jean d'Acre, qui les avait expédiés, se trouvant dans une mésintelligence telle avec le gouvernement du sultan, que tout annonçait une guerre civile en Palestine.

Je ne dirai point ici quel zèle inconsidéré a fait expulser nos missions de Jérusalem. Protégées, ainsi que les pèlerins de l'Occident, par les capitulations de nos rois, une femme veilla long-temps avec sollicitude sur ces priviléges qu'elle défendit avec zèle. Elle ne descendait ni du sang des Luzignans, ni de celui des Fatimites. Ce n'était pas une de ces filles privilégiées de la providence, pareilles à la bergère de Nanterre ou à la vierge de Vaucouleurs, ni même une illustre solitaire telle que la nièce de Pitt, lady Stanhope, qui remplit maintenant de l'éclat de son nom le désert de Damas. La postérité épique n'en fera ni une Armide, ni une autre Zaïre; car son nom n'a rien de romantique; madame Grénouillot, femme d'un tambour de la neuvième demi-brigade, capturée pendant l'expédition des Français en Syrie en 1799, était passée de la caserne au

harem du pacha de Jérusalem, qui n'avait pas dédaigné de lui donner sa main et l'empire sur les odaliques de son bercail. J'ignore si elle renonça à son dieu, mais je puis assurer qu'elle resta toujours française de cœur. Elle avait été le constant appui des chrétiens latins jusqu'en 1815, temps où son époux, promu à une préfecture militaire voisine de l'Euphrate, quitta Jérusalem. Depuis cette époque, la France perdit dans la Palestine ses priviléges historiques. Des indiscrétions relativement à je ne sais quelles cérémonies ambitieuses qu'on pratiquait dans la chapelle consacrée au dieu d'humilité, les intrigues de quelques drogmans du Phanal, les imprudences de quelques missionnaires plus pieux que clairvoyants causèrent l'affliction des ministres de l'église d'Occident.

Retirés la plupart dans un monastère du mont Carmel, ils y attendaient le retour des jours de grace, quand le fougueux pacha de Saint-Jean d'Acre, Suleyman frère d'armes d'Aboulouboud pacha, qu'on verra figurer dans les troubles de la Macédoine, osa attenter à cet asile catholique. En vain le consul de France, M. Ruffin, essaya de le couvrir de la protection de nos rois; le visir, qui prétendait que les Grecs pouvaient s'en emparer et en faire une forteresse, ordonna de le démolir. Le consul dut quitter son poste; et le pacha de Ptolémaïs, sans être inquiété, venait de rompre avec la Sublime Porte. Il avait retiré ses troupes de l'île de Cypre; et le navarque informé de cet événement, déployant aussitôt ses voiles, cingla vers le Péloponèse, où il rejoignit l'escadre grecque.

Les Ioniens, juges compétents de la politique britannique, qui ne considéra jamais le bien de l'humanité comme but, mais comme moyen jusque dans ses actions de haute philanthropie, avaient eu le pressentiment des événements qui commençaient à s'expliquer. Dès le 14 août les agents de l'Angleterrre et de l'Autriche, puissances conjurées con-

tre la Croix (1), répandaient le bruit que quinze mille Turcs avaient pénétré en Morée par le défilé de l'isthme de Corinthe, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'ils comptaient sur une pareille invasion. Le lendemain, au moment qu'une division navale autrichienne entrait au port de Zante, une barque venant de Modon, montée par huit Turcs, fut favorablement accueillie par le commodore de S. M. B. Elle venait chercher des vivres, qu'on lui donna, tandis qu'on repoussait un bâtiment couvert du pavillon de Jérusalem, qui arrivait du mont Athos. Quelques moines en composaient l'équipage! Ils imploraient le secours de leurs frères : « Cinquante mille chrétiens de tout » âge et de tout sexe, disaient-ils, étaient réfugiés dans » leurs monastères. Ils commençaient à manquer de vi- » vres; et bloqués par huit mille Turcs, ils étaient au mo- » ment de périr, si on ne les assistait. » On se moqua de leur détresse; mais leurs paroles, qui parvinrent aux oreilles des Hydriotes, ne furent pas perdues.

L'alarme redoubla vers les premiers jours de septembre, lorsqu'on vit se croiser et se succéder des vaisseaux de guerre autrichiens, et quand une frégate anglaise, qui était venue de Smyrne à Zante en six jours, répandit le bruit de la défaite des Grecs dans les mers de Samos. La police s'occupa aussitôt à propager ces faux rapports; et une polacre esclavonne, entrée le 10 septembre en rade, y donna une espèce d'authenticité, en déposant qu'elle avait rencontré trente-trois bâtiments de guerre turcs devant Navarin. Son rapport fut confirmé le lendemain par d'autres avis; et le 12, les feux allumés sur les montagnes du Péloponèse annoncèrent l'approche des mahométans.

(1) Le 20 août, MM. Vitalis, Negris, Caradjea, se trouvant encore une fois au mouillage de Monodendron voisin de Patras, avaient vu une frégate et un schooner de la marine impériale d'Autriche escorter un brick chargé de provisions pour les Turcs du château de Patras. — Extrait du journal du brigantin le Pégase, capitaine Georges Vitalis.

Le 13, un esclave chrétien, racheté par le consul de France, déposa au bureau de santé que le drogman d'Angleterre, Barthold, avait donné avis à Jousouf pacha de l'arrivée prochaine d'une escadre ottomane : il avait vu plusieurs fois, pendant sa captivité, le nommé Schelling, consul des cortès d'Espagne, pointer les canons contre les Grecs; tant il est vrai que les suppôts de l'anarchie et du despotisme peuvent mutuellement s'étayer. Ces détails ne disaient que trop aux Zantiotes la conduite qu'ils devaient tenir. Cependant ils s'étaient rendus en foule au rivage, et la tristesse répandue sur leur physionomie annonçait, mieux qu'on ne saurait l'exprimer, le déplaisir que leur causait l'arrivée de la flotte ottomane. Quelques banqueroutiers seuls, qui espéraient restaurer leurs affaires à la faveur du pillage de la Morée, témoignaient une joie féroce.

Le 15 septembre, l'armée navale turque, composée de quatre vaisseaux de ligne, d'autant de frégates, de huit corvettes, de quatorze bricks et de deux schooners, fit voile avant le jour pour Patras. Le vent était favorable; cependant, vers le soir, on la vit avec surprise reparaître et jeter de nouveau l'ancre dans la rade de Zante. Dans la matinée du 16, le gouverneur de S. M. B. se rendit sous la poupe du vaisseau amiral turc, avec lequel il eut un long entretien. A la suite de cette conférence, le port fut traversé, pendant toute la journée, de barques qui portaient à bord des vaisseaux ottomans des tonneaux remplis de biscuit et d'autres provisions, ce qui fit dire que, tandis que le roi de France donnait le pain de l'aumône aux Grecs, les Anglais fournissaient aux barbares les moyens d'exterminer les chrétiens. Le 17, l'escadre mahométane avait repris la mer, en laissant en arrière quatre bricks destinés à charger des munitions de guerre et de bouche. Tant que le transport des ravitaillements que les Anglais procuraient aux Turcs dura, le peuple qui couvrait le rivage de la mer

ne cessa de maudire le gouvernement fournisseur du sultan, les hommes employés à ce service; et sans la garde nombreuse destinée à les protéger, ils auraient été massacrés.

D'après ces faits, on se demandera peut-être un jour, comment le lord haut-commissaire Maitland osa articuler le mot de neutralité dans le discours qu'il prononçait alors au sein du parlement ionien. Il fallait faire peut-être moins d'estime de ceux qui le composaient, que n'en faisait Domitien du sénat de Rome prosterné à ses pieds, en s'écriant devant le turbot devenu historique : *Tua servatum consume in secula rhombum;* ce n'était cependant là que le prélude d'affronts plus humiliants réservés aux Ioniens.

Avant d'en dérouler la série, disons comment, le jour même où l'escadre mahométane abordait à Zante, les Turcs qui composaient la garnison de Patras étaient aux prises entre eux. Jousouf pacha se trouvait obligé de vivre retranché au milieu de sa troupe, qui, n'ayant plus à piller que lui seul, en voulait aux richesses qu'il avait entassées dans la forteresse de Patras et surtout de Lépante. La soldatesque, qui s'était déchirée de ses propres mains, venait de se réunir pour exterminer les spéculateurs enrichis des dépouilles des Patréens (1); mais quand la flotte turque doubla le promontoire Araxe, la scène changea subitement.

Les révoltés accourent au rivage en poussant des cris de joie, pour saluer vingt bâtiments de guerre, qui laissent tomber l'ancre au mouillage de la douane. Le capitan

(1) Le consul des cortès Schelling, qui les avait servis avec tant de zèle, avait recueilli le prix mérité de sa conduite. Il venait, après avoir reçu une ample distribution de coups de bâton, d'être contraint de s'embarquer précipitamment pour Ithaque. Il se plaignait de la jalousie du chancelier britannique, qui lui avait suscité cette avanie, à laquelle il n'aurait été sensible qu'autant que la douleur physique lui en aurait rappelé le souvenir, si les Turcs n'avaient pas mis son échoppe au pillage, et repris dans un moment ce qu'il avait gagné.

pacha, qui avait remis d'avance des instructions à son vice-amiral, satisfait d'avoir étalé ses forces navales à la vue des troupes qu'il venait secourir, fait aussitôt signal à la division qui se trouvait sous voiles de cingler vers l'Épire, afin de rallier l'escadre du capitana bey mouillée à Syvota en Épire.

Les Turcs pouvaient librement naviguer dans cette mer close, dont l'étendue est fixée à quarante milles à l'occident des îles de l'Heptarchie ionienne, sans avoir rien à craindre, les Anglais ayant eu soin d'en défendre l'accès aux Grecs. Le vice-amiral ottoman laissa, en passant devant Missolonghi, deux de ses vaisseaux qui étaient chargés d'en examiner les passes; et cette place ainsi que toutes les côtes de la Morée furent déclarées en état de blocus. Mais elles étaient en état de défense; car les Hellènes, revenus de l'étonnement causé par l'incendie d'un chebeck appartenant à Mavrocordatos, couraient de toutes parts aux armes.

Un frère du Pindare moderne de la Thessalie, Yves Rigas venait, disait-on, d'aborder dans l'Étolie, et les hymnes de la liberté retentissaient au milieu du mont Œta et de la Doride. A leurs accents, des bandes de paysans conduits par des prêtres couronnés de lauriers descendaient aux bords des vastes pêcheries qui environnent Missolonghi, ville située sur les vases de l'Achéloüs, que six milles de lagunes environnent de leurs inextricables détours. Pour en rendre l'approche plus difficile, les Grecs avaient échoué quelques vieux navires à l'entrée du canal qui conduit au mouillage de Vasiladès. Ils avaient enlevé les balises et tous les signes indicateurs propres à diriger les esquifs à travers ces labyrinthes, où s'égarent chaque jour les pêcheurs les plus expérimentés. On avait pris soin en même temps de ménager des embuscades au milieu des roseaux qui bordent cette multitude de canaux; de façon que deux grandes chaloupes turques, ayant osé s'y aven-

turer, furent prises et submergées avec leurs équipages.

Cet échec ayant découragé les agresseurs, le vice-amiral, qui se crut encore une fois à Samos, dirigea sa route vers l'Épire, où il arriva sans avoir aperçu aucune voile suspecte. Il déposa quelques munitions navales à Prévésa, se rendit à Syvota, où arrivé, le 19 septembre, il rallia l'escadre du capitana bey, et en repartit le 30. Elle se composait, au sortir du canal de Corfou, de neuf frégates ou corvettes et de vingt-un bricks de guerre, avec lesquels elle rejoignit l'amiral qui se trouvait sur la rade de Patras.

On se demandait, en voyant ces mouvements, ce que devenait la flotte grecque qui était naguère la terreur des Osmanlis? On savait que Psara avait trente bricks, Spetzia soixante et Hydra quatre-vingts, avec douze brûlots, servis par une foule de marins expérimentés; mais on les représentait dans un état de division alarmant. On prétendait que, travaillés par de perfides conseils, les chefs se disputaient le pouvoir, que les matelots demandaient une paie considérable, et qu'on avait découvert une conspiration qui tendait à livrer Hydra aux infidèles. Plus ces bruits étaient absurdes, et peut-être à cause de cela même, plus ils trouvaient de gens prompts à les accueillir. On en avait dit autant des mésintelligences survenues entre D. Hypsilantis et le sénat de Calamate, après la prise de Monembasie. Ces nouvelles sortaient des bureaux de la police anglaise, qui ne put, malgré sa sollicitude osmanlique, dérober la connaissance du journal d'un observateur, placé auprès du capitan pacha, dont nous avons extrait les faits principaux qu'on va lire.

Avant de quitter les attérages de Mycale, l'amiral du sultan s'était fait précéder par des émissaires chargés de semer la discorde entre les Grecs, et de tenter la fidélité de leurs chefs. Presque tous ces espions étaient des aventuriers levantins; et un d'entre eux nommé Listock, Ra-

gusais d'origine, parti de Smyrne sous le pavillon français qu'il avait usurpé, eut soin de se faire capturer. Conduit à Monembasie, on saisit entre ses mains une correspondance criminelle qui éclaira les insurgés sur les projets des Turcs, de sorte que le capitan pacha, instruit à temps de ce mécompte, dut renoncer à surprendre cette place.

Il se flattait d'être plus heureux à Hydra; mais il fut obligé d'ajourner une entreprise dont on fondait les espérances sur les démèlés des commandants grecs de terre-ferme avec les chefs de l'amirauté des Cyclades.

Après avoir doublé le promontoire Ténare, la flotte ottomane porta le cap vers le fond du golfe de Messénie. Elle croyait surprendre le sénat de Calamate, saisir les Phanariotes D. Hypsilantis et Cantacuzène. Elle aurait ensuite porté la désolation dans la florissante vallée du Pamisus, les champs du Sténycláros devaient être ravagés, leurs hameaux incendiés, les habitants exterminés, leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage. On approchait de la plage en se repaissant de ces idées; les canots des bâtiments de haut bord, protégés par quelques canonnières chargées de troupes de débarquement, s'avançaient en bon ordre vers la partie du littoral appelée *Bocca di Calamata*, quand le capitaine Baleste, avec trois cents hommes de troupes régulières, marcha l'arme au bras, précédé de deux pièces de campagne, à la rencontre des barbares qui regagnèrent précipitamment leurs vaisseaux. La flotte turque, se couvrant au même instant de voiles, se dirigea au sud et vint laisser tomber l'ancre au port de l'antique Colonis.

Pour célébrer la bienvenue de l'amiral ottoman auquel il fallait des victimes humaines, les Turcs de Coron avaient pendu l'évêque, le diacre, les prêtres et les primats de leur ville. Il est inutile de dire qu'avant de les attacher aux gibets, on avait épuisé sur eux toutes les tortures imaginables, afin de les faire apostasier. Ils avaient résisté avec

honneur ; et le prélat, auquel on avait versé de l'huile bouillante dans les oreilles, ouvrit la marche triomphale des condamnés. Il était suivi du jeune diacre de Messénie, que j'entendais, en 1816, soupirer chaque soir les malheurs de Sion (1). Il avait mérité la gloire d'obtenir la palme du martyre.

Muse plaintive de la Messénie, Delavigne (2), chantre mélodieux des douleurs de ses enfants, prends ta lyre harmonieuse! redis sur le mode élégiaque comment, le jour où les chrétiens célèbrent la nativité de la reine des anges, le jeune diacre Timothée ( j'ignorais son nom, quand il invoquait le Seigneur au bruit monotone des vagues de la mer ) marcha au supplice, en cherchant à éloigner sa sœur qui portait dans ses bras un jeune enfant. Les barbares avaient égorgé son époux ! il ne lui restait que Timothée. Helène, ainsi s'appelait la chrétienne, demandait son frère chéri, en le nommant son soutien, son unique soutien sur la terre ! l'enfant, caché sous les boucles de sa longue chevelure, pressait le sein maternel. Elle embrassait les genoux des bourreaux, qu'elle conjurait d'épargner son frère. Elle les arrêtait dans leurs apprêts sanguinaires, elle venait de passer la main dans le lacet fatal qu'on jetait au cou de Timothée, quand un des monstres, saisissant l'enfant, le lance contre un mur et le tue. La mère, à ce spectacle, se précipite sur le meurtrier, et reçoit la mort de la main de celui qui venait de déchirer son cœur. Le fer qui la perça ne sembla lui causer aucune douleur. Telle qu'un pavot tranché par le soc de la charrue, quand le soleil ardent de la canicule embrase les champs du Stényclaros, la tête d'Hélène s'incline, son sang coule, et elle a vécu, au même instant où les martyrs ainsi que Timothée avaient cessé de prononcer le nom de Jésus-Christ.

Les Thermopyles vengeaient l'assassinat des chrétiens

(1) *Voy.* t. V, ch. 142 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) M. Casimir Delavigne, auteur des Messéniennes.

de Colonis. Les mânes de Léonidas et des trois cents durent tressaillir dans leurs cénotaphes! Les noms d'Anthéla, de Dyras, de Callidrome, et de Cyrtones, allaient figurer de nouveau sur la scène du monde. Les séraskers Hadgi Békir pacha, Seïm Ali et Mémich, sortis de Larisse le premier septembre, avaient transféré leurs quartiers à Thaumacos. Leur dessein était de pénétrer à travers la Béotie et l'Attique, dans le Péloponèse. Les corps d'armée turcs échelonnés dans cette direction, après avoir franchi l'isthme, se seraient joints au capitan pacha. L'automne suffisait pour exterminer les insurgés; la réduction d'Ali Tébélen, qui en était la conséquence inévitable, terminait la campagne et ramenait dans la Hellade le règne du despotisme, avec la paix des tombeaux.

Arrivés le 4 septembre sur les bords du Sperchius, les séraskers envoyèrent en avant un corps de deux cents explorateurs, montés sur des chevaux de Thessalie, afin de reconnaître les défilés. Ces cavaliers, qui étaient des délis ou fous, garde ordinaire des satrapes, partirent en poussant de grands cris. C'était, à en croire la gazette privilégiée de Vienne, chargée d'entretenir des myriades de soldats au sultan, l'avant-garde d'une armée presque aussi nombreuse que celle de Xerxès. A la fougue de ces barbares, on aurait pu craindre que la Grèce ne tombât sous leurs coups, si tous leurs compagnons d'armes eussent été animés d'une pareille fureur. Tuant isolément quelques paysans qu'ils rencontraient, se détournant pour brûler les chapelles qui s'offraient à leurs regards, la Hellade crut revoir les soldats de Mardonius dévastant ses hameaux et renversant les temples des dieux. On présumait qu'ils avaient passé le Dyras. Ils devaient reparaître chargés de guirlandes d'oreilles et de butin, lorsqu'au déclin du jour sept de ces redoutables cavaliers revinrent annoncer la perte de leurs camarades, et que les défilés, tant la frayeur est exagératrice, étaient remplis par des milliers d'insurgés.

Malgré cet échec, les séraskers turcs, se confiant dans la supériorité de leurs forces, car ils étaient au nombre de plus de dix-huit mille combattants, résolurent de se porter en avant. Ils étaient persuadés que des raïas élevés dans l'abjection prendraient la fuite en entendant *ronfler le canon* (1) et en voyant flotter dans les airs *les drapeaux toujours victorieux* du sultan. On fit en conséquence distribuer le pilaf rouge aux soldats (2), les faquirs récitèrent des *duas*, on offrit un courban ou sacrifice de cinquante béliers noirs (3) à Azraël, génie mystérieux des tombeaux, qui remplace dans la mythologie orientale Mercure conducteur des ames. On partit de Molos et on s'avança vers le Sperchius, fleuve de tout temps funeste à ceux qui envahirent la Grèce. Sur ses bords reposent, à côté des Perses et des Gaulois, les ossements des Bulgares conduits par leur roi Samuel (4), et ceux des chevaliers français qui combattaient sous l'oriflamme du comte Boniface de Champagne. On passa sans obstacle la Hellada, au pont d'Allamana, nom barbare qui a remplacé celui d'Anticyre. Les Grecs n'étaient qu'au nombre de deux mille cinq cents pour résister à tant de barbares, mais ils étaient commandés par Odyssée, Dyovouniotis et Jean Gouras.

Ces capitaines, formés à l'école d'Ali Tébélen, qui leur avait appris à mépriser les Osmanlis, aperçurent, le 7 septembre au matin, le mouvement général des Turcs. Ils leur laissèrent traverser le Dyras et le Mélas; de sorte qu'après avoir engagé leur cavalerie dans le défilé d'Éla-

(1) *Le canon qui ne mange pas de miel, bal-iemez top*, métaphore turque.

(2) C'est du riz bouilli avec des tomates, ou coloré avec une substance végétale rouge, qu'on fait manger aux soldats turcs au moment d'une bataille, en commémoration de cette figure orientale : *Je te donnerai à dévorer la chair de tes ennemis, et je t'abreuverai de leur sang.* Ce symposium ou repas contribue puissamment à exalter leur imagination.

(3) Dohsson.

(4) Stritt. Bulgaric., c. XII, §. 170, 171. Cedren., t. II, p. 717. Zon., t. II, p. 227. Glyc., p. 311.

phos (du cerf), dénomination moderne des glorieuses Thermopyles, les barbares se flattaient de déboucher bientôt dans la Livadie. Ils poussaient des acclamations de joie en approchant du tertre qui couvre les cendres de Léonidas et de ses Spartiates, que les Grecs appellent maintenant *Vasilika*, ou *Butte du Roi*, car aucun souvenir ne s'est effacé de la mémoire des habitants de cette contrée! Les satellites de la tyrannie allaient souiller de leurs pas le territoire sacré des héros qui se dévouèrent pour la patrie, quand attaqués subitement par le Souliote Palascas, ancien officier d'artillerie au service de Russie, les soldats de Baïram pacha firent retentir les échos du Tichius et du Callidrome des vociférations de *Dgiaour gueldi, l'infidèle paraît*! La fusillade s'engagea aussitôt, car les Turcs ne pouvaient faire agir leur cavalerie, et le canon qu'ils tirèrent dans l'idée d'épouvanter les Grecs ne servit qu'à montrer la fausse combinaison de leurs moyens d'attaque.

Gouras, qui commandait mille hommes, le terrain ne permettant pas d'en employer un plus grand nombre, faisait pleuvoir, pendant ce temps, une grèle de balles sur les mahométans. Leurs cavaliers qui cherchaient à les éviter tombaient dans des fondrières formées par les alluvions que la mer a déposées jusqu'à la distance de six à sept cents toises de distance du sol primitif. L'artillerie éprouva le même sort; de façon qu'au coucher du soleil les Turcs comptaient plus de sept cents morts, au nombre desquels se trouvaient le sérasker en chef, Baïram pacha, son lieutenant Mémich pacha, le Boulouk bachi Phrassaris, Soumin bey, quinze bimbachis ou commandants de mille hommes, et plusieurs derviches. Ces derniers, qui précédaient l'armée impériale montés sur des ânes, chantaient des hymnes en l'honneur du Prophète, pour exciter les soldats, auxquels ils *annonçaient la victoire ou le paradis réservé à ceux qui meurent dans les combats*. Ils lançaient, en mémoire d'un miracle opéré en pareille occasion par

Mahomet, des poignées de sable contre les Grecs, qui leur répondaient à coups de fusil, de façon qu'ils tombèrent victimes de leur imprudence. La mort de ces fanatiques arrivée au commencement de l'action fut regardée comme un signe avant-coureur de la déroute, qui aurait eu lieu dès les premières décharges, si les Turcs avaient pu se dégager des anfractuosités d'un défilé dans lequel ils étaient assaillis au détour de chaque angle de rocher. Ils durent donc, pendant tout le cours d'une journée, rester en butte au feu des chrétiens, et ils profitèrent de la nuit pour enlever les blessés.

Ils avaient ainsi regagné le torrent du Mélas, quand le combat recommença au retour de l'aurore. Odyssée, qui n'avait pu prendre part à l'action de la veille, fondant sur eux avec impétuosité, leur enleva alors neuf pièces de canon, quarante-trois drapeaux, la caisse militaire, ainsi qu'une grande quantité de bagages et de chevaux.

Ils étaient parvenus, à ce prix, à se dégager de ses mains, en laissant le terrain couvert de cinq cents morts et de plus de mille blessés, lorsqu'ils arrivèrent au pont d'Allamana, où ils durent encore défiler sous le feu de Dyovouniotis, qui les avait devancés aux bords du Sperchius. Alors le désordre devint général; et Seïm Ali pacha, grièvement blessé, ne parvint à regagner Cyrtones, qui a donné son nom à Zeïtoun, que pour y expirer au milieu de ses serviteurs. Le corps d'armée de Hadgi Békir pacha, témoin de la défaite, se débanda et ne rentra à Larisse que pour déserter en masse dès que son général fut mort des suites d'une blessure qu'il reçut en traversant le Trachis, dont il força le passage en se faisant jour au milieu des bandes d'insurgés descendues du mont Othrix.

Pendant que les barbares fuyaient à travers les plaines de Pharsale, où les Grecs, qui n'avaient pas de cavalerie, se gardèrent bien de les poursuivre, les Schypetars chrétiens de la Mégaride, aux ordres de Grégoire Dikaios, em-

busqués dans le défilé de l'isthme du Péloponèse, étaient attaqués par l'avant-garde du sérasker Omer Brionès.

Nous retrouvons ainsi au poste des dangers un chef des Hétéristes que nous avions perdu de vue depuis qu'abandonnant les rives du Danube il fut recueilli à son débarquement dans le golfe Pagasétique par Théoclet, supérieur des monastères du mont Pélion. Il avait remarqué des démonstrations hostiles depuis qu'un aviso détaché de la flotte du capitan pacha avait paru dans la baie de Livadostro; et il ne tarda pas à découvrir qu'il communiquait avec les Turcs campés près des fontaines de l'antique Pagès. Dikaios avait à peine neuf cents hommes sous ses ordres, et c'était avec ces forces qu'il fallait résister à plus de cinq mille Turcs pourvus d'artillerie de campagne. D'autres soldats que des chrétiens animés du sentiment d'une religion devenue leur pensée dominante, se seraient débandés, si elle n'eût élevé leur courage au-dessus des dangers.

Dikaios, rappelant aux Grecs ce qu'ils devaient à Dieu et à la patrie, leur fait jurer de vaincre ou de mourir sous l'étendard de la Croix. Un prêtre célèbre la liturgie à l'ombre des pins qui couvrent les monts Œniens (1). Du haut du tertre où le ministre du Seigneur vient de prier pour le salut du peuple, il n'a pas plus tôt répandu sa bénédiction

(1) Peut-être à l'endroit même où le chantre des martyrs (il était alors comme moi voyageur aux terres barbares) vit tomber un Grec frappé d'un coup de fusil de ce douanier turc qui faisait naguère la police du défilé, en tirant à balles sur les chrétiens auxquels il arrivait de chercher à frauder le droit de *pied fourchu*.

Voici ce que rapporte M. de Châteaubriand : les gardes aperçurent un paysan qui gravissait la montagne hors du chemin; ils lui crièrent de descendre; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta long-temps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir. — Itinér., t. 1, p. 148. Paris, 1811.

sur les chrétiens, qu'ils marchent à l'ennemi en entonnant le Δεῦτε, παῖδες, *Allons, enfants des Grecs.*

A ces chants, à la vue du labarum, les Turcs asiatiques, pour qui ce spectacle était nouveau, s'étonnent : dès la première décharge ils prennent la fuite. Ils se débandent; et dans le délai de vingt-quatre heures la Mégaride, ainsi que le territoire d'Éleusis, sont libres jusqu'aux sources d'eaux salées qu'on trouve au débouché de la voie sacrée, en entrant dans la plaine de Thria (1).

Tel fut le brillant exploit de l'hétériste Dikaios, qui repoussait les barbares, tandis que D. Hypsilantis délibérait avec Mavromichalis sur les moyens de leur fermer l'entrée de l'isthme. Ce fut vers cette époque que le nom même d'hétériste cessa d'être prononcé dans la Grèce. On verra plus tard s'expliquer les causes de ce changement.

Les événements que nous venons de rapporter ne laissant plus au capitan pacha l'espérance de faire lever le blocus de Tripolitza, il devait songer à sauver sa responsabilité, par quelque action propre à en imposer au sultan et à la milice de Constantinople. La division navale du capitana bey, et plusieurs armements barbaresques, l'avaient rallié. Le 24 septembre, un bâtiment anglais, nolisé à Constantinople par le ministre turc, lui avait apporté de nouvelles munitions de guerre. D'autres vaisseaux de transport, escortés par une frégate et un brick de S. M. B., devaient le suivre. Cependant plus le capitan pacha accumulait de moyens de prendre l'offensive par terre, et moins il entrevoyait de chances, quand une tentative ranima le courage de ses soldats.

Deux jours après son arrivée à Patras, les troupes qu'il avait débarquées, jointes à la garnison, attaquèrent les Grecs sur trois points. Repoussées du côté d'Omblos et de Sichéna (2), elles se replièrent avec quelque perte, tandis

(1) Thria. Voyage dans la Grèce, t. IV, p. 113.

(2) Omblos et Sichéna. *Voyez* t. III, p. 516, 530; t. IV, p. 111, 225 et 542 de mon Voyage.

que la colonne qui s'était dirigée vers la plaine obtenait un succès complet. Il n'en fallut pas davantage pour exalter la présomption musulmane. Un poste avancé de cinq cents Grecs campés au voisinage du Glaucus fut sabré ; et les prisonniers, conduits à Patras, ayant été livrés à la fureur des soldats, servirent à les encourager, en leur procurant le plaisir de les tourmenter, et d'assouvir leur brutalité sur les femmes, qu'ils vendirent ensuite à l'encan.

Ce commerce, qui se faisait au milieu des ruines de Patras, était exercé par les Juifs, les Bohémiens et quelques brocanteurs anglais. Ces derniers ne s'occupaient, à la vérité, que des subsistances nécessaires à la nourriture de douze mille Turcs, et des équipages de la flotte. Tout bâtiment qui ne portait pas le pavillon de S. M. B. ne pouvait vendre et acheter que par l'entremise du drogman anglais qu'on a déjà signalé. Quoique méprisé de Jousouf pacha, celui-ci ne faisait rien sans le consulter ; c'était l'ame de ses conseils. La police des Iles Ioniennes entretenait, par ce canal impur, une correspondance active avec le quartier-général ottoman ; et ses agents disaient hautement que, si la Russie se déclarait en faveur des Grecs, les Turcs remettraient les places fortes de Morée entre les mains des généraux de la Grande-Bretagne.

Nous rapportons ces faits sans dire qu'ils fussent l'ouvrage du ministère britannique ; mais il est certain qu'il n'a rien ignoré de la conduite de ses agents ; et comme il ne les a ni désavoués ni châtiés, l'historien peut en conclure qu'il les a approuvés.

Le 27 septembre, à deux heures après midi, on ressentit à Zante un tremblement de terre, événement non moins sinistre que les signaux des vigies qui annonçaient l'approche d'un vaisseau sur lequel se trouvait le lord haut-commissaire Thomas Maitland. Sa Grace débarqua le lendemain au bruit du canon, au son des cloches et au murmure confus des malédictions du peuple, qui priait Dieu de

l'éloigner d'un pays auquel sa présence, disait-il, avait toujours porté malheur. Les vœux publics furent exaucés; car il partit le surlendemain, au moment où une de ses proclamations annonçait, sur le ton d'une victoire, la mort de Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre! Infortunée! sous quels auspices elle visita la Grèce! son nom y retentissait sans doute pour la dernière fois! Le 30, on apprit, d'une manière positive, que les Turcs se préparaient à pénétrer dans le golfe de Corinthe.

Les Galaxidiotes, informés du dessein des barbares, avaient fortifié à la hâte le goulet qui donne entrée dans leur rade. Ils se croyaient à l'abri de toute tentative, et ils l'étaient, si un génie implacable dans sa haine ne se fût armé en faveur de leurs ennemis. C'était celui des émissaires anglais qui avaient sauvé l'acropole de Patras lorsqu'elle était prête à se rendre aux Hellènes, et soulevé les Turcs Chamides quand les Souliotes touchaient au moment de fondre sur le camp de Khourchid pacha.

Nous avons dit que le vaisseau *le Cambrian* avait visité le port de Galaxidi, pour reconnaître ce mouillage; et un bâtiment de la marine marchande anglaise se chargea d'y conduire les Turcs, tandis que le chanoine palermitain Don Vincenzo Micarelli pilotait le vice-amiral turc. La *Zénobie*, nolisée sous prétexte d'y transporter des troupes, cinglant à la tête de l'avant-garde de la flotte ottomane, parut, le 2 octobre au matin, devant Galaxidi. Elle aborda sans hésiter sur un point que les Turcs n'auraient jamais osé accoster; et les Grecs consternés à la vue du pavillon anglais, apprirent, par des cris partis de son bord, *que la Grande-Bretagne était l'alliée de la Sublime Porte, et qu'elle faisait cause commune avec elle.* Le capitaine anglais fait en même temps débarquer et mettre en position un mortier, qu'il pointe contre les Grecs. Il ose y mettre le feu, signal convenu de l'attaque! Les Grecs perdent courage; à la vue des hommes coiffés de chapeaux, qui couvraient les

gaillards des vaisseaux ennemis, ils ne doutent plus de leur infortune.

Le capitan pacha pénètre en même temps dans le port. Le canon des infidèles tonne, les femmes et les enfants fuient dans les montagnes, la population entière se disperse, Galaxidi est au pouvoir des mahométans. Malheur aux vieillards et aux infirmes ! Les flammes annoncent la présence des dévastateurs; le sang coule sous leurs mains ; les églises sont livrées aux profanations, lorsqu'une pensée suggérée sans doute par l'enfer vient arrêter les barbares. Les autels sont méthodiquement dépouillés; les vases destinés aux sacrifices, le viatique conservé au fond du sanctuaire, les croix, les images du Sauveur, de la Vierge et des saints, sont apportés sur la place publique. Une danse s'organise à l'entour, et les infidèles s'agitent aux cris de Allah. La divinité du Rédempteur est l'objet de leurs dérisions et de leurs blasphèmes : *Si tu es le Dieu vivant*, répètent-ils, *venge ta majesté et manifeste ta puissance !*

En proférant de non moins horribles paroles, des *galiondgis* (1) amènent, en les traînant par les cheveux, des vieillards et des femmes caduques, auxquels ils commandent de fouler aux pieds les saintes images. A ce prix on leur accordera la vie. Tous demandent à mourir; mais, par un raffinement de cruauté, on se contente de leur couper le nez et les oreilles. Les chants et les bouffonneries des équipages turcs redoublent à la vue de ces exécutions. On commande de défiler; puis chaque individu, conspuant ou...... ma plume se refuse à peindre ces abominations.

Un capitaine et une chiourme composée de chrétiens, sujets d'un roi auguste, un chanoine de Palerme, devenu timonier d'un barbaresque, ne rougirent pas d'être témoins de cette horrible saturnale...... De tels hommes n'étaient

(1) Soldats de marine.

sans doute pas chrétiens, ou, s'ils l'étaient, ils ont cessé de mériter ce titre honorable !..... Galaxidi n'existe plus ! Les mahométans permirent à ceux qu'ils avaient mutilés d'aller, le visage souillé de sang, annoncer ce qui s'était passé à leurs compatriotes réfugiés dans les montagnes.

« La divinité du Christ outragée, » a dit un orateur grec, auquel j'emprunte cette réflexion, « en ajournant » la punition des infidèles qui faisaient retentir les plages » de Delphes de leurs blasphèmes appesantissait sa main » formidable sur la garnison mahométane de Tripolitza. »

Cette ville, bloquée depuis plusieurs mois, étant vivement pressée, plusieurs officiers étrangers avaient formé le plan d'attaque, si on peut donner ce nom à quelques batteries dressées pour échanger des boulets, des coups de fusil et des injures. Un d'entre eux nous a appris, dans ses Mémoires (1), qu'on avait fait venir de Monembasie cinq pièces de canon, dont les plus fortes étaient du calibre de dix-huit, et deux mortiers qui étaient en si mauvais état, qu'on pouvait craindre qu'ils n'éclatassent au premier coup de feu. Simplicité admirable! c'était avec ces faibles moyens d'attaque qu'on s'était proposé de réduire une ville défendue par une garnison numériquement formidable. Il eût été impolitique de désabuser les Grecs à cet égard, et ce fut avec une pareille artillerie qu'on s'établit à cent toises du fort qui est lié à l'enceinte de Tripolitza, tandis qu'on se tiraillait pour distraire l'attention des assiégés. Les scènes qu'offrait l'armée n'étaient pas moins surprenantes ! La fusillade commençait à l'aurore; vers le milieu du jour les Turcs dormaient sous la garde de quelques sentinelles accroupies qui fumaient dans les embrasures des remparts. Le feu de la mousqueterie recommençait le soir ; et, la nuit venue, chacun se retirait sans se garder, de façon que le siége de Tripolitza aurait pu durer aussi

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 69, et notes communiquées par Maxime Raybaud.

long-temps que celui de la superbe ville de Troie, si la famine n'eût travaillé à l'abréger.

Cependant il arrivait journellement des renforts à l'armée grecque, qui se trouvait portée à huit mille hommes, vers la fin du mois d'août. Le parc d'artillerie s'était augmenté en proportion, car il se composait de seize bouches à feu de divers calibres; et cet accroissement de moyens permit de dresser devant le château une batterie composée de deux mortiers, l'un de dix pouces et l'autre de douze, destinés à tirer sur la ville, tandis que les trois obusiers battraient la plaine, en cas de sortie.

Ennuyés des délais qu'on éprouvait, ce fut alors que plusieurs officiers étrangers proposèrent d'enfoncer une des portes de la ville à coups de canon. C'était l'avis de D. Hypsilantis; mais les notables Grecs s'y opposèrent, en alléguant que, si on prenait Tripolitza de vive force, les trésors des Turcs devenant la proie du soldat l'état se trouverait privé d'une de ses principales ressources. On se décida donc à conduire les affaires de manière à contraindre les assiégés à accepter une capitulation.

Le 10 septembre, les mahométans firent jouer toute leur artillerie; et les Hellènes ripostèrent, en accompagnant chaque coup de canon tiré de leurs batteries, de cris prolongés. Pendant ce temps, quelques-uns de leurs soldats, qui s'étaient glissés au pied des remparts, échangeaient des coups de fusil, entremêlés d'injures, avec les assiégés; et cela dura jusqu'au soir, où l'on escarmoucha dans la plaine. Trente tirailleurs grecs s'étant présentés de front, tinrent tête à une centaine de cavaliers turcs, qui, ayant pris un chrétien, le firent empaler et rôtir vif à la vue des assiégeants.

Ce même jour, Mavrocordatos, qui était de retour au camp depuis six semaines, fut renvoyé dans l'Étolie par D. Hypsilantis. Cantacuzène reçut en même temps une mission pour se rendre, disait-on, dans les Cyclades. Il par-

tit, sous ce prétexte, pour l'Étolie, où il s'embarqua, le 8 octobre, à bord du *Pégase*, afin de se rendre à Livourne (1).

Le 11 on perfectionna la batterie de brèche, et on lança quelques bombes pour faire trève aux inquiétudes occasionées par la nouvelle de l'arrivée de la flotte ottomane à Patras, qui fut pleinement confirmée le lendemain. On s'assembla aussitôt pour soutenir le courage chancelant de l'armée; et Anthimos, évèque d'Hélos, ayant officié sur un rocher du Ménale, à la vue de l'armée, releva par son éloquence les esprits épouvantés de la grandeur des périls dont on était menacé.

S'adressant aux soldats silencieusement rangés à ses pieds, dès qu'il eut consommé le sacrifice de la Croix, il leur fait un horrible tableau des cruautés des Turcs. Il les exhorte à défendre jusqu'au dernier soupir la cause de la religion et de la patrie; puis, saisi d'un saint enthousiasme, il s'écrie, en étendant la main vers Tripolitza : « C'est ici » que je veux mourir, mourir en martyr, et être enseveli » au milieu des braves qui périront en combattant; eux » aussi seront des martyrs ! » A ces mots, toute l'armée répète le serment de verser son sang pour le triomphe de la Croix.

Les chrétiens n'attestent pas le nom de Dieu en vain, quand une foi ardente les arme pour la défense de ses saintes lois : le jour suivant, à la faveur d'un brouillard épais, ils parvinrent à s'emparer d'une éminence, où ils établirent un poste, qui enleva aux Turcs le moyen de faire paître leurs chevaux. De plusieurs mille que les barbares comptaient au commencement du blocus, il n'en restait plus que cinq cents; et la perte des paccages, jointe à celle des aqueducs qu'on avait rompus, contribua puissamment

(1) Il était, dit-on, mécontent de ce qui s'était passé au siége de Monembasie; mais il paraît plutôt que, comme Caradjea et tant d'autres, qui ne virent pas moyen de redevenir princes, il préféra retourner dans ses foyers.

à augmenter leur détresse. Dans l'affaire qui eut lieu pour reconquérir ces avantages, une ceinture remplie d'un millier de sequins, qu'on trouva sur un Turc mort, redoubla l'ardeur martiale des Grecs.

Cependant la saison avançait ; les pluies commençaient à incommoder l'armée assiégeante, qu'on craignait de voir se fondre par la défection et les maladies, lorsqu'on résolut de tenter un coup de main. Les mahométans paraissaient découragés; et une affaire assez chaude, qui eut lieu le 15 septembre, servit à montrer à quel point les Grecs s'aguerrissaient. Ils poussèrent l'ennemi jusqu'aux portes de la ville et se logèrent à cinquante pas du rempart. Colocotroni fit dresser aussitôt en arrière de ce point deux caronades, qui empêchaient toute espèce de sortie ; il planta sa tente auprès d'un village situé sur la route de Mantinée, tandis que Pierre Mavromichalis, avec ses Spartiates, s'établissait au midi de la place, à la distance d'une portée de fusil.

Le 16 et le 17 on jeta quelques bombes sur la ville; et on put juger de l'abattement des Turcs, qui n'y répondirent pas même en faisant le coup de fusil contre les soldats grecs. On eut bientôt d'autres preuves de leur détresse en voyant plusieurs mahométans venir implorer la pitié de D. Hypsilantis. Ces malheureux attendrirent les chrétiens : on les envoya dans un village voisin, mais on arrêta qu'on n'en recevrait plus aucun à l'avenir. On rejeta avec une sorte de fureur la proposition, faite par les juifs, d'une somme considérable d'argent pour obtenir la vie sauve. Leurs pareils avaient traîné dans les ruisseaux de Constantinople le cadavre du patriarche martyr Grégoire, et leur perte fut irrévocablement résolue.

Le 19, une cinquantaine de musulmans, vieillards, femmes et enfants, sortirent en implorant la miséricorde des Hellènes. On s'empressa à l'envi de leur porter du pain; mais une nécessité cruelle décida les assiégeants à les

obliger de rentrer dans la ville. Témoins de cette action, les Turcs obtinrent le lendemain une audience, dans laquelle ils essayèrent inutilement de corrompre le chef des Spartiates; et, n'ayant pu y réussir, ils lui déclarèrent, qu'ayant des vivres pour eux, ils laisseraient mourir les bouches inutiles de faim, et qu'ils se défendraient jusqu'au dernier soupir.

Sur ces entrefaites, le capitaine Baleste, avec trois cents hommes disciplinés à l'européenne, arriva au camp. Il avait quitté Calamate sur la nouvelle du débarquement des Turcs à Patras; et après une conférence qui se tint le 23, Colocotroni, désireux d'éloigner D. Hypsilantis, le détermina à se rendre, avec cette troupe d'élite, à Calavryta. Celui qui avait écarté Mavrocordatos et Cantacuzène donna dans le piége qu'on lui tendait. Il partit le 25, emmenant le bataillon de Baleste, et deux petites pièces de canon de montagne, à l'exception de quelques officiers étrangers qu'il laissa pour continuer cette vaine pyrotechnie à laquelle on donnait le nom de bombardement.

Malgré ce qu'on lit dans les mémoires de M. Voutier, la vérité de l'histoire nous prescrit de rapporter quelques faits différents de ceux qu'il raconte, au sujet d'un événement décrit d'après les rapports d'autrui, puisqu'il ne se trouvait pas à la prise de Tripolitza. Ainsi, nous dirons que le lendemain du départ d'Hypsilantis, les Turcs ayant demandé à entrer en pourparlers se rendirent au quartier de Colocotroni, où se trouvaient réunis les chefs de l'armée grecque, la célèbre Bobolina, et plusieurs capitaines hydriotes, accourus pour assister à la prise d'une ville dont la chute ne pouvait être éloignée.

Après avoir fumé la pipe pendant une heure et s'être regardés sans rien dire, Colocotroni prit la parole en demandant quatre-vingt mille bourses aux Turcs, pour obtenir la faculté de conserver les effets à leur usage, et de s'embarquer dans le golfe de Calamate, afin d'être

transportés, soit en Égypte, soit dans l'Asie-Mineure. Ceux-ci se récrièrent sur l'énormité de cette somme; et le cheïk Nedgib effendi, assisté de trois commissaires, déclara qu'il ne pouvait rien conclure sans se concerter avec les assiégés. Cela fut accordé en convenant d'une suspension d'armes de deux jours, au bout de laquelle les Turcs donneraient une réponse catégorique.

Dès le lendemain de cette convention, Colocotroni et les capitaines des Schypetars chrétiens, qui n'avaient pas cessé d'être en correspondance avec Ali pacha de Janina, reçurent des propositions d'Elmas, fils de Metchébono, chef des Toxides, qui faisaient partie de la garnison de Tripolitza. Il sortit de la place pour se rendre au camp des Hellènes, et des lettres du visir son maître, qui lui furent remises, le déterminèrent à traiter. On convint sans se séparer, que les deux mille Albanais qu'il commandait retourneraient dans leur pays avec armes et bagages, sans être visités ni contrôlés, à la seule condition que ni lui ni les siens ne serviraient plus contre les chrétiens, quelle que fût la nature des ordres qu'ils recevraient.

Le 28 septembre les Toxides partirent sous l'escorte de Panos, fils de Colocotroni. Ce fut, dit M. Voutier (1), un spectacle touchant, de voir ces braves soldats, affaiblis par les privations, mais l'œil fier encore, défiler lentement au milieu des Grecs, qui regardaient avidement leurs armes brillantes et leurs riches vêtements, tandis que la population de Tripolitza, accourue sur les remparts, attestait, par un morne silence, qu'elle prévoyait le sort qui lui était réservé, après avoir perdu ses plus fermes soutiens.

Les Turcs, qui se flattaient encore d'être secourus par l'armée battue aux Thermopyles, dont ils ignoraient la catastrophe, et par des renforts nombreux de janissaires qu'ils attendaient aussi inutilement de Patras, es-

(1) Mémoires de M. Voutier, pag. 85, 86. Ce tableau est tracé d'imagination, comme l'affaire personnelle de cet auteur en avant de Peta.

sayèrent encore une fois de négocier pour gagner du temps.

Mais chacun ne songeait plus qu'à sa sûreté, lorsqu'on vit paraître le saraf (banquier) du visir, qui demandait à traiter pour les Israélites. Il portait de magnifiques pistolets en or, dont Colocotroni le dépouilla, en disant : *Juif et armé, cela ne va pas.* Il trouva également à sa convenance l'argent qu'il lui donna en le renvoyant avec des paroles évasives.

A la faveur de ces entrevues, les femmes de Khourchid pacha, informées que Bobolina était au camp des Hellènes, demandèrent à l'entretenir. Elle se rendit à leur invitation; et l'avidité porta plusieurs capitaines à la suivre, afin de s'aboucher avec les chefs de la garnison turque. A l'exemple de leurs officiers, un grand nombre d'insurgés se mirent à échanger du pain contre des armes; et les choses en vinrent au point qu'il s'établit une espèce de foire, où l'on se vendait les moyens de perpétuer indéfiniment la guerre. Cependant les soldats furent les premiers à voir avec inquiétude ce brocantage scandaleux. Ils pensaient, avec raison, que Bobolina ne rendait pas des visites désintéressées aux dames du harem de Khourchid, et que plus d'un enfant de Lycurgue préférait l'or et les bijoux des Turcs et des Israélites à la monnaie de fer de leurs aïeux. Ils murmurèrent, demandant hautement que les communications fussent rompues; voyant qu'on ne les écoutait pas, ils tirèrent sur les Turcs, qu'ils forcèrent à rentrer dans la place, le 2 octobre, et avec lesquels ils se fusillèrent toute la nuit, tandis que les Albanais se battaient dans la ville avec les assiégés (1).

Il ne fut plus question de conférences, et la journée du 4 se passa sans aucune espèce d'événement. Le lendemain 5 octobre, à midi, tout était également tranquille, quand un

(1) Cette particularité prouverait qu'Elmas bey et les siens n'étaient pas tous partis le 28 septembre; on verra bientôt d'autres détails qui semblent confirmer cette version, qui, comme une foule de détails, n'appartient qu'indirectement à l'histoire.

cri se fait entendre : *A l'assaut ! les Hellènes escaladent les murailles !* L'armée se précipite à ces mots vers Tripolitza... Un soldat de Colocotroni avait remarqué, de la redoute qui battait la porte septentrionale, que la muraille était mal gardée en cet endroit ; il y était monté ; ses camarades commandés par Manolakis de Prastos dans la Cynurie l'avaient suivi ; l'armée entière volait à son secours.

Au même instant, les Turcs font feu du château et de quelques tours ; mais les soldats de Pierre Mavromichalis, auquel le commandement en chef était dévolu, voyant ce que faisaient ceux de Colocotroni, escaladent les remparts. Ils s'emparent dans un clin d'œil, d'une des principales tours ; ses canons sont tournés contre le château, dont on démonte les batteries, et tous les soldats pénètrent dans la ville.

On demande les otages. Le saint archevêque de Monembasie, les évêques de Christianopolis, de Dimitzana, et d'Amyclée, n'étaient plus. Une voix accuse les Turcs de les avoir empoisonnés ; et ce cri, joint à la résistance qu'ils opposaient dans quelques maisons où ils s'étaient retranchés, exaltant la fureur des Hellènes, le mot terrible, *pas de quartier*, est prononcé (1).

Le lecteur peut choisir à son gré la relation la plus horrible que les historiens nous ont transmise du sac des villes, dans les siècles bibliques, où l'on égorgeait jusqu'aux animaux, et il aura le tableau fidèle de la prise de Tripolitza. Pour nous, fatigués de retracer des scènes de carnage,

(1) Voici ce qu'on lit dans les notes qui m'ont été communiquées par M. Raybaud : « Les Albanais, qui se trouvaient encore en ville, se retirèrent dans le palais du pacha, en invoquant la capitulation qu'ils avaient conclue, et ils sortirent sans qu'on y mît obstacle ; ils vinrent de là occuper la position que les Grecs avaient abandonnée pour saccager Tripolitza, et on avait tellement peur d'eux, qu'on ne songea pas à les inquiéter. Ils ne partirent que le 7 en prenant la route de Vitina, bourgade éloignée de six lieues de Tripolitza, pour se rendre sur le golfe de Lépante, d'où ils passèrent à Missolonghi. »

nous nous contenterons de dire, en frissonnant d'horreur, que huit mille Turcs, portant les armes, furent passés au fil de l'épée, et qu'un nombre plus considérable de femmes.... nous n'avons pas le courage d'achever.

Le sang des Grecs innocents assassinés à Constantinople, sous les yeux et, en quelque sorte, dans le sein de celui qui, comme monarque, devait à tous justice et protection, ne peut excuser les crimes de Tripolitza ! On épargna cependant, empressons-nous de le dire, car les Turcs, en pareil cas, n'ont jamais rien respecté que pour le polluer, on épargna le harem de Khourchid pacha, ainsi que ses femmes, l'ancien vaivode de Patras, Moustapha bey, homme toujours propice aux Grecs. Kyamil, bey de Corinthe, dut la vie à des raisons politiques que nous rapporterons ailleurs ; le Kiaïa bey de Khourchid et le cheik Nedgib effendi, avec leurs harems, furent également protégés. Les vainqueurs, qui ne perdirent guère plus de deux cents hommes, pillèrent, indépendamment du trésor qui appartenait au fisc, des richesses considérables que les beys de Corinthe, d'Arcadia, de Mistra, de Bardouni, et autres lieux, avaient entassées dans Tripolitza ! Mais le plus précieux objet qui pouvait tomber entre leurs mains, fut le pieux Joseph, évêque d'Andréossa, qu'ils découvrirent au fond d'un souterrain. Son premier soin fut d'intercéder pour ses geôliers et ses bourreaux, qu'il eut la consolation de racheter au prix de ses souffrances. Ainsi, au milieu de tant d'atrocités, l'imagination se repose encore avec plaisir sur quelques bonnes actions.

Pendant que les Grecs saccageaient Tripolitza, D. Hypsilantis assistait à la destruction de Galaxidi, qu'il vit de la rive opposée du Péloponèse, où il était descendu dès qu'il fut arrivé à Calavryta. Il n'avait pu secourir les Galaxidiotes ; et il adressa aux chefs des Hellènes un détail de cette catastrophe, à laquelle ils ne firent aucune attention. Ils n'étaient occupés qu'à piller sans s'inquiéter même

d'enterrer les morts. Tous les coins et recoins de la ville furent fouillés; et chaque soldat des bandes victorieuses, ayant rempli sa bourse, se hâta de regagner son village, croyant sa fortune faite et la guerre terminée par la prise de Tripolitza.

Le capitan pacha, aussi content de son expédition contre Galaxidi, sortait en même temps du golfe des Alcyons. En touchant à Patras, il récompensa ceux qui lui avaient servi d'espions, aux dépens des Galaxidiotes, en donnant aux uns des barques, à d'autres des trabacolis. Pour consoler le consul des Cortès, que les Laliotes de l'acropole de Patras avaient régalé de la bastonnade, il lui fit cadeau d'une polacre que celui-ci chargea de raisins de Corinthe, qui ne lui coûtèrent rien, et il s'enfuit, corps et biens, à Trieste. Quant au brick anglais la Zénobie, ce navire déshonoré resta au service de Jousouf pacha, qui sut profiter de sa franchise pour l'envoyer plusieurs fois à Smyrne et en Égypte.

Le 5 octobre au matin, les vigies de Zante signalaient plusieurs bâtiments sortant du golfe de Patras, et le 6 une grande partie de la flotte ottomane avait jeté l'ancre sur la rade, tandis que plusieurs autres vaisseaux de la même nation restaient en vue. A chaque instant il en arrivait quelques-uns, traînant à la remorque les débris de la marine marchande galaxidiote. Les arrivages continuèrent ainsi pendant trois jours, qui furent autant de jours de deuil et de désespoir pour les Zantiotes. Ils frémissaient d'indignation, quand les Turcs, qu'ils auraient voulu mettre en pièces, célébraient, à l'entrée au port de chaque navire grec, leur lâche victoire, par des décharges d'artillerie. A tout instant les échos de Zante retentissaient du bruit du canon des barbares, auquel une bande de musiciens, au service de je ne sais quel vaisseau ou régiment anglais, répondait par des airs tirés de l'opéra de Cendrillon de Rossini.

Jamais le Croissant n'avait peut-être reçu de pareils

honneurs; et une chose plus essentielle pour lui, furent les vivres qu'on s'empressa de fournir à la flotte ottomane, qui en avait le plus pressant besoin. On la servit, sous ce rapport, avec tant de célérité, qu'elle se trouva en mesure de reprendre la mer dans la journée du 8 octobre après midi. La police, non moins courtoise que le gouverneur anglais, dans les filets de laquelle toutes les lettres du continent venaient s'arrêter, avait pris soin de retenir celles qui commençaient à faire mention de la prise de Tripolitza. On craignait que cette nouvelle ne refroidît le courage de l'amiral turc et de ses chiourmes qui avaient si bravement capturé des vaisseaux marchands abandonnés. Qu'aurait-on fait de tant de héros dont la peur se serait emparée ? Comment pourvoir pendant long-temps à leur subsistance ? Aussi, quoique bien accueillis à leur arrivée, on les fêta encore à leur départ, à cause du plaisir qu'on avait de les voir appareiller. Mais de quel côté allaient-ils se porter ? Les versions différaient à cet égard.

Les uns prétendaient que le capitan pacha se dirigeait vers Navarin, afin de reprendre cette place, qui était défendue par l'évêque de Modon et le comte Mercati de Zante. Les partisans des Turcs, mieux informés, assuraient que l'amiral, qui avait reçu du sultan l'ordre exprimé en termes positifs, *de calciner Hydra, et de lui en rapporter les cendres*, allait se porter contre cette île rebelle. Il partait avec une armée qui se composait en tout de quatre-vingt-huit voiles. Déjà on calculait les jours, les heures et les instans qui devaient faire connaître les nouveaux désastres des chrétiens. Cependant l'empressement que l'armée ottomane avait mis à s'éloigner répandait des doutes sur les grands projets que ses partisans lui prêtaient.

Le 11, les sémaphores annonçaient l'apparition de deux flottes; le peuple de Zante s'écria tout à coup que l'armée navale de la Croix était en vue. C'étaient effectivement

les escadres combinées d'Hydra, de Spetzia, de Psara et de Casos, distinguées par leurs banderoles (1).

A neuf heures du matin, les cloches de la ville sont mises en vol, et carillonnent ensuite en signe d'allégresse, sans qu'on en sache encore la cause; la police l'ignore, et n'ose s'y opposer. Le canon de S. M. B., la musique soldée de ses troupes, avaient fêté les Turcs; les églises grecques saluaient à leur tour quinze à vingt vaisseaux grecs qui s'avançaient en ordre de bataille. Les uns portaient le pavillon rose, et les autres le pavillon bleu avec la croix, lorsqu'une goëlette se détache de ce groupe de vaisseaux, pour apporter une lettre au gouverneur anglais. On lui fait baisser son pavillon, qu'elle hisse de nouveau en remettant à la voile. Pendant ce temps, les cloches continuent à sonner; et un vaisseau gènois, qui entre au port, annonce publiquement la prise de Tripolitza : des chants, des cris de joie éclatent de toutes parts; la journée du 11 s'écoule dans le bonheur.

Le soir, un bruit sourd annonce que les flottes ennemies sont aux prises; on a vu disparaître successivement les vaisseaux hydriotes, ils sont battus, pris, coulés à fond, anéantis. Les Grecs passent des transports du plaisir dans l'affliction.

Les partisans turcs triomphaient, lorsque, le 12 octobre, avant le jour, on entendit, dans le sud-est de Zante, une canonnade assez vive. Dans un moment les habitants furent sur pied; et quand le soleil se leva, on aperçut plusieurs vaisseaux grecs qui manœuvraient à l'entrée du golfe de Cyllène, tandis que la flotte ottomane fuyant devant le Labarum se repliait en prolongeant les rivages, protecteurs pour elle seule, de la riche Zacynthe.

Les paysans, qui s'étaient portés sur le mont Scopos,

(1) Elles avaient mis en mer le 21 mars sous les ordres de Miaoulis Vocos et de Nicolas Apostolos de Psara, qui avaient pour chefs d'escadre MM. Pinozzi et Bulgari.

rapportèrent bientôt qu'un brick turc, séparé de l'armée du capitan pacha, était attaqué par plusieurs armements grecs. Il était midi, le bruit du canon faisait retentir la ville.... On sut que, démâté et criblé de boulets, le navire ottoman venait de s'échouer dans la baie de Chiari. Le gouvernement anglais, qui avait jugé à propos d'expédier des troupes de ce côté pour y maintenir l'ordre, reçut presque en même temps l'avis que ses soldats étaient attaqués par les habitants de la campagne.

L'alarme se répand incontinent dans la ville. On court aux armes, des canons sont braqués sur les places, les lieux publics sont fermés, la flotte mahométane rentre au port, et un ordre du jour défend aux habitants de sortir de leur demeure après le coucher du soleil. Le 13, une seconde proclamation met hors la loi quatre villages accusés de sédition; des canons de montagne sont expédiés afin de poursuivre les rebelles.

C'étaient de pauvres ignorants, que des provocations et des injures avaient portés à se venger. Dans leur fureur, ils avaient tué un soldat anglais, et blessé deux autres militaires dont l'un était officier. Un pareil attentat ne pouvait rester impuni; mais comme on avait besoin d'une conspiration, la police s'en empara pour l'exploiter dans des vues qu'elle n'avait pas cessé de manifester depuis le commencement de l'insurrection des Grecs, et les Ioniens allaient encore une fois répéter leur adage douloureux : *malheur aux faibles*, ἀλλοίμονον εἰς τοὺς ἀδυνάτους.

Le 15 octobre, au coucher du soleil, les sémaphores annonçant qu'il n'y avait plus de vaisseaux hydriotes en vue, le capitan pacha profita de la nuit et du vent favorable, pour s'éloigner à force de voiles des parages de Zante.

Tel fut le résultat de cette campagne des Turcs; abordons maintenant aux rives du Tartare, pénétrons dans ses abîmes, et dénonçons à l'univers ce qui se passait dans les îles Ioniennes. *Si la vérité devient un scandale, que le*

*scandale naisse et que la vérité soit dite ; car, éclipsée momentanément, elle ne peut être étouffée* (1).

(1) Si de veritate scandalum, utiliùs permittitur nasci scandalum quàm veritas relinquatur... Occultari potest ad tempus, vinci non potest. — S. Aug.

---

# CHAPITRE VI.

Situation politique des îles Ioniennes. — Conduite des agents de l'Angleterre à Zante. — Anecdote relative à la reine Caroline de Naples. — Outrages, sévices, déportations, persécutions contre les sujets russes. — Conséquences de l'émeute arrivée au port Chiari. — Loi martiale. — Supplices, mouvements ridicules des troupes anglaises. — Expulsion des familles grecques réfugiées dans l'Heptarchie. — Châtiments infligés à ceux qui prient Dieu pour les insurgés. — Embargo sur les cloches, les vaisseaux et les chants religieux. — Coup d'œil sur la Morée. — Brigandages des Esclavons, et de quelques autres personnages à Patras. — Retour des Grecs dans cette ville. — Secours qu'ils reçoivent. — Massacre des Turcs de la garnison de Tripolitza par les Schypetars mahométans. — Fuite du capitan-pacha, ses pertes ; — son entrée triomphale à Constantinople. — Détails sur la campagne de Georges du mont Olympe dans les provinces ultra-danubiennes ; — ses actions ; — sa mort. — Déclaration de guerre du Cha de Perse contre Mahmoud II, empereur des Turcs.

« L'OPINION, mylord, a déjà prononcé son verdict, dans » dans la cause des Grecs et des Turcs, par la censure pu » blique, dont sir Thomas Maitland a, pendant quelque » temps, soutenu le choc, comme notre représentant dans » cette horrible partie du globe; mais je ne chercherai pas » de meilleure preuve des actes et des désirs du gouverne- » ment, que ce qu'a fait sir Thomas Maitland; je suis inti- » mement persuadé qu'il ne s'est jamais départi de ses ins- » tructions, ni conséquemment de son devoir. Je l'ai » connu toute ma vie, et dans les différentes situations » d'une haute responsabilité où il a été placé, sa conduite » a toujours été exemplaire, et son caractère sans repro- » che » (1).

(1) *Voy.* lettre de lord Thomas Erskine au comte de Liverpool, au sujet des Grecs. Paris, Firmin Didot; septembre 1822.

Nous acceptons cet hommage rendu au lord haut-commissaire, nous l'étendons même à la plupart des officiers supérieurs qui servaient sous ses ordres, en reversant sur les être immoraux dont ils étaient entourés les excès reprochés à son administration.

Il est facile de se convaincre, en se rappelant ce que nous avons consigné dans le cours de cette histoire, que le gouvernement, protecteur politique de l'Heptarchie ionienne, ne marcha que d'aberrations en aberrations, depuis la transaction infâme qui livra Parga au satrape de l'Épire. Cette faute ou plutôt ce crime social, fondé sur le silence d'un traité, fut provoqué par les instruments de la police qui causa les malheurs de cette reine, sœur de l'auguste Marie-Antoinette, qu'une violence atroce arracha du trône de ses aïeux (1), en donnant au monde l'exemple dangereux de la déportation d'une tête couronnée.

(1) Pendant le séjour de l'infortunée Caroline de Bourbon à Zante, elle fut environnée des témoignages d'amour et de respect des Grecs. Le comte.... m'a raconté qu'elle lui disait un jour : *J'ai cru pendant long-temps que je savais gouverner, je n'ai été détrompée que quand il n'était plus temps. Pour bien gouverner les hommes,* continua-t-elle, *il faut les avoir étudiés, ce que jamais je n'ai fait. Si Dieu permet que je remonte sur le trône dont on m'a fait descendre, je veux commencer une nouvelle vie.*

Elle tenait constamment devant elle un éventail sur lequel étaient peintes les villes de Naples et de Palerme, qu'elle regardait tristement. Souvent elle se plaisait à contempler des portraits de famille en miniature, qu'elle tenait dans un écrin, et à les montrer. *Voilà ma sœur Antoinette,* me dit-elle une fois, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux ; *voilà Louis XVI son époux.* A ces mots, elle se leva et s'inclina respectueusement ; elle était extrêmement agitée. *Madame, nous renaîtrons,* lui dis-je, *dans une meilleure vie. — Ah! j'embrasse avec transport ces consolantes paroles ;* et pendant plusieurs jours elle les répéta, en nommant *Antoinette et Louis XVI.*

Le nommé O.... depuis long-temps au service d'Angleterre, et employé dans les ténèbres de la police, surprit une correspondance entre cette souveraine et une cour étrangère. Ce fut cette découverte qui fit éloigner Caroline de Palerme, qu'elle n'a plus revu.

La reine fut abreuvée d'amertumes pendant son séjour à Zante, de la part du général Campbell. Ceux auxquels on permit de l'approcher avaient

Les ennemis de Caroline, restés en possession du monopole de la délation dans les sept îles, ne virent pas plus tôt éclater l'insurrection des Grecs, qu'ils résolurent de l'exploiter au profit de leur cupidité. Réunis à une foule de banqueroutiers, et de gens qui n'ont de patrie qu'où il y a des gains illicites à faire, ils auraient voulu nourrir une guerre perpétuelle. Il fallait pour cela se défaire des gens de bien, qui pouvaient les confondre; se rendre nécessaires par le mensonge, redoutables au moyen de la calomnie, et dominer en circonvenant l'autorité. Fidèles, ou plutôt féroces imitateurs des Turcs, qui égorgeaient le clergé et les archontes grecs, ils dirigèrent leurs complots contre les ecclésiastiques et les nobles. Quoique plus de six mille archevêques, évêques, religieux, religieuses, prêtres séculiers et primats, fussent tombés sous le fer des musulmans, ce n'étaient, disaient-ils, que des conspirateurs et des rebelles.

Essayons d'exposer cette série d'intrigues, afin de rendre hommage à la morale et à la religion; car, *on n'est point défenseur de la vérité, si du moment qu'on la connaît on ne la proclame pas sans honte et sans crainte.* Le temps des déclamations philosophiques est maintenant aussi loin de nos mœurs, que celui où des facteurs hollandais, établis au

ordre d'écouter ses discours et de les rapporter à la police. On exigea des membres du gouvernement, qui, par amour et par devoir, désiraient présenter leurs hommages à S. M., d'être ses premiers espions. Tous préférèrent s'abstenir de se rendre chez la reine. S. M. s'était fait composer un petit vocabulaire en grec, pour demander les choses nécessaires à son usage. Ses yeux étaient sans cesse remplis de larmes, quand elle entendait les acclamations de ceux qui bravaient les baïonnettes pour crier Νὰ Ζῇ Καρόλινα, *vive Caroline!* Lorsqu'on l'embarqua pour Constantinople, elle éleva la voix en disant : *Assurez les habitants de Zante que je pars satisfaite, très-satisfaite d'eux, et que je désire trouver l'occasion de leur témoigner ma reconnaissance.*

Ces paroles ne furent pas oubliées, et O...., qui se trouvait en 1821 leur surveillant, ne se ressouvint que trop de l'attachement qu'ils avaient porté à une reine proscrite. (Extrait du journal de M. Hugues Pouqueville.)

Japon, prêtaient leur artillerie au monarque de cette Tauride sanguinaire, pour anéantir les disciples de saint François Xavier, leurs prosélytes, et le christianisme (1). Réhabilitons aux yeux du monde les victimes de la grande persécution de XIX[e] siècle, s'il pouvait encore rester quelques doutes sur la sainteté de leur insurrection, en montrant la perfidie de leurs détracteurs et de leurs adversaires. Ajoutons enfin que la cause des Grecs n'aura désormais pour ennemis que les ennemis de l'humanité et de la religion du Christ, si mes écrits parviennent à la connaissance des princes chrétiens.

C'était un malheur pour le gouverneur-général des îles Ioniennes, ainsi que pour ses administrés, de se trouver respectivement dans une fausse position, au milieu des événements qui agitaient la Grèce. Le lord haut-commissaire revenait de Londres, purgé de plusieurs chefs d'accusation portés contre lui par les Zantiotes (2). Afin de lui faire la cour, car nous présumons qu'il était étranger à ces mesures, on avait emprisonné, et même banni, ceux qui avaient osé écrire des pétitions contre Sa Grace. Dans de pareilles circonstances, l'équité lui prescrivait formellement de résigner son mandat, et de supplier son souverain de lui don-

(1) En 1638 l'empereur du Japon ayant prié les Hollandais de l'assister au siége de Simabara, ville dans laquelle s'étaient réfugiés quarante mille chrétiens, qui ne cherchaient qu'à se dérober aux plus cruels supplices, on vit M. Kockebeer, alors directeur de la nation et du commerce batave, foudroyer les chrétiens avec son artillerie, céder une partie de ses canons aux Japonais, et obtenir les félicitations de la compagnie de marchands à laquelle il appartenait. Les grands du Japon, au contraire, en portèrent le jugement que méritent les apostats, dont on se sert, mais qu'on n'estime jamais. On daigna accorder pour récompense aux Hollandais quelques priviléges commerciaux.

*Voy.* Koempfer, tom. II, liv. IV, p. 62, édit. in-fol.

(2) Un fils de saint Louis a dit : *Je voudrais que l'Histoire de la régénération de la Grèce de Pouqueville fût imprimée à dix mille exemplaires, et répandue pour être lue par toute la terre.* Un vœu à peu près semblable a été exprimé, dit-on, par le roi de Wurtemberg, pendant son séjour à Marseille.

ner un successeur, d'autant mieux qu'on disait sans détour qu'il haïssait les Zantiotes, dont il était généralement abhorré.

L'amour ni l'affection ne peuvent se commander; l'équité n'habite pas plus aux lieux où l'on donne le titre de *Soleil de justice* aux dispensateurs du pouvoir, que dans ceux où tout pouvoir repose entre les mains d'un seul homme. En vain Sa Grace avait voulu se réconcilier avec les Grecs de Zacynthe, en leur donnant sa statue, qui avait été payée du produit d'une de ces souscriptions qu'il n'est pas politique d'éluder : on s'était vu, pour d'autres motifs que ceux d'en écarter les zélateurs, obligé d'entretenir une sentinelle chargée de réprimer des sentiments différents de ceux de leur admiration. Les intrigants qui avaient intérêt à envenimer ces dispositions, en conclurent qu'il existait une conspiration flagrante contre le gouvernement de S. M. B.! Dès-lors on se devint mutuellement suspect. C'était à peu près un crime égal de se taire ou de parler; et le plus grand de tous roulait sur l'accusation d'être partisan des Russes. La moindre suspicion à cet égard était suivie du bannissement. La police, qui faisait tour à tour disgracier, exiler et mourir le comte Capo d'Istria, pour cela seul qu'il était Ionien, chéri des Grecs et estimé d'un souverain qu'il servait avec le dévouement le plus honorable, avait l'oreille au vent sur les moindres bruits auxquels son nom se rattachait. Sa réputation était un épouvantail! On le voyait partout; et il était à l'espionnage, quoique absent, ce que la vertu, exilée de la société des méchants, est pour eux, quand elle leur apparaît seulement en songe.

Les sbires répandus dans les cafés observaient et interprétaient, non plus les moindres propos, mais le sourire le plus innocent. Les larmes que les malheureux laissaient parfois couler au pied des autels furent signalées comme séditieuses, et S. Em. Monseigneur Bulgari, évèque de Céphalonie, qui avait prié pour le patriarche de l'église or-

thodoxe, ainsi que pour ses co-religionnaires, fut, pour ce seul motif, chassé de son siége et transféré à Venise où il se trouve encore aujourd'hui. Les choses devaient prendre cette tournure; car s'il est prouvé que la corruption descend des hauts parages de la société pour se répandre dans les classes inférieures, il est certain que la terreur remonte de la bassesse jusqu'au pouvoir, qu'elle subjugue, en le faisant servir d'instrument à ses passions, afin de le livrer avili aux fureurs de l'anarchie.

L'événement arrivé au mouillage de Chiari n'était qu'une rixe vulgaire. L'expédition à la tête de laquelle s'était mis un général ne trouva aucuns rebelles en armes, et rentra ainsi que les canons de montagne, qu'on avait transportés à dos de mulet, sans avoir brûlé une amorce. On s'attendait qu'une enquête mettrait fin à cette affaire; un procès régulier aurait atteint les coupables, mais les choses allaient prendre un cours bien différent.

Jusque-là, on n'avait que préludé par des calomnies contre le baron de Strogonof et le comte de Capo d'Istria, dont on annonçait la disgrace commune; mais une persécution directe s'était attachée au chevalier Vlassopoulos (1), consul général de Russie en Morée. Expulsé d'Ithaque sa patrie, où il s'était réfugié après le sac de Patras, repoussé de Zante, repoussé de Cérigo, il errait, plus agité qu'Ulysse, au milieu d'une mer infestée de pirates barbaresques et d'armements turcs. Il n'avait pu se retirer à Hydra, des raisons politiques le lui défendaient; les échelles de la Turquie lui étaient fermées comme à tous les sujets russes; et le serviteur du monarque d'un des plus vastes empires du monde ne trouvait pas un coin de terre hospitalière afin d'y vivre en paix, lorsqu'il toucha à Zante pour la seconde fois. Pour la seconde fois on le repoussa sans lui permettre de des-

(1) Le chevalier Vlassopoulos a eu le rare bonheur de se faire pardonner ses qualités philanthropiques et l'amour qu'il porte à sa patrie. Il vit maintenant tranquille à Pétersbourg.

cendre à la plage, de parler ni d'écrire à personne; et traité avec moins d'égards qu'un pestiféré, auquel on aurait ouvert l'enceinte du lazaret, on lui signifia d'aller s'expliquer à Corfou.

Il est pénible de rapporter ces faits. Nous nous contenterons donc de dire qu'à Zante, comme en Turquie, le clergé paraissait attirer principalement l'attention et la haine des comités d'espionnage. Ainsi un pauvre prêtre fut saisi, le 17 octobre, sur la place publique, et conduit à la citadelle. On l'accusait d'avoir tiré contre les Anglais dans l'émeute survenue à Chiari, comme si un homme coupable d'un pareil délit, à moins de le supposer en démence, serait venu se montrer au milieu d'une garnison qui devait le connaître. Enfin, on déclara l'île entière sous la loi martiale, parce qu'il avait éclaté des troubles dans un de ses villages; c'était là qu'on en voulait venir.

Les autorités civiles cessèrent leurs fonctions. On vit aussitôt des hommes promenés sur des ânes et flagellés par les rues; des arrestations nocturnes; et l'injure, établie en permanence, attaquer toutes les conditions. L'évêque catholique, qu'on avait invité à ne pas célébrer la procession du Saint-Sacrement, n'ayant pu, au prix de toutes les concessions compatibles avec ses devoirs, se faire pardonner ses vertus, fut prié de s'éloigner, et on lui assigna Malte pour lieu d'exil. Oh! combien il regretta alors le couvent solitaire qu'il habitait sur le mont Quirinal; avec un peu moins de timidité, il aurait fait trembler ceux auxquels il céda (1).

Cependant on instruisait le procès du prêtre arrêté le 17 octobre. C'était un vieillard que les sbires se complaisaient à traîner, chargé de fers, devant les juges militaires institués pour accomplir les vengeances de l'inexorable loi martiale. Le peuple frémissait d'indignation, malgré les

(1) On donnait pour excuse que S. Em. était appelée à Malte, afin d'assister à la consécration d'un évêque destiné à régir cette église.

proclamations menaçantes de l'aréopage armé, qui n'annonçaient que des châtiments. Le 27 et le 29, il y eut des exécutions à mort. Elles étaient probablement équitables; mais la foudre ayant tombé sur les fourches patibulaires auxquelles les cadavres des suppliciés étaient attachés, sans les frapper, quoiqu'elle eût détruit l'échafaudage, le peuple, naturellement superstitieux, en conclut qu'ils étaient innocents.

Sur ces entrefaites on apprit que les paysans du village de Kanava, dans l'île de Cérigo, avaient massacré quarante Turcs poussés sur leur rivage par un accident de mer. Leur crime était atroce, les coupables étaient connus, déjà ils s'étaient sauvés à Archangel, village situé sur la côte voisine de la Morée; et pour la faute d'un village, la loi martiale passa de Zante à Cythère, qu'elle enveloppa de son réseau de fer.

Au moment où cette seconde excommunication politique était proclamée, on démolissait à Zante les maisons des contumaces et des condamnés. Par un mélange sans exemple de dérision et de cruauté, cette exécution se faisait au son des cloches et au bruit du tambour; et quatre-vingts sbires employés à cet ouvrage célébrèrent leurs glorieux exploits par une orgie, dans laquelle ils burent huit cents cartouches de vin. Heureux, s'ils s'étaient bornés à cette débauche! mais la justice du soldat ne s'apaise qu'avec du sang. Ils présidèrent, le lendemain, à l'exécution de deux malheureux, dont l'un était âgé de dix-huit ans; le terrorisme ne respecte aucun âge. On avait dressé, dès le matin, deux échafauds, sur lesquels on devait attacher en même temps le comte Kapnistis et son fils, accusés d'avoir donné asile au jeune Grec qu'on allait pendre; il s'était présenté chez eux, au sortir de la rixe, avec une blessure, qui ne permit pas à leur charité de lui refuser des soins que l'humanité aurait rendus recommandables, même aux yeux des barbares. Cette considération n'avait point été admise par les juges;

cependant, à force d'instances, on parvint à obtenir un sursis en faveur de M. Kapnistis, vieillard généralement estimé. On réussit également à l'égard de son fils, à ce qu'il ne fût au tourniquet du carcan que le lendemain; et par grace spéciale du *prestantissime résident de S. M. B*, on lui remit la peine du fouet, celle d'être promené sur l'âne, et d'avoir, ainsi que cela se pratiquait, des œufs pourris cassés sur la figure.

Il serait difficile, sans doute, de dire dans quel code de pareils châtiments ont été puisés; mais il est probable que c'est dans celui de quelque peuplade africaine, qu'on prit l'idée de contraindre les prisonniers renfermés dans la forteresse à monter sur les remparts, afin d'être témoins de la pendaison des condamnés. Étrange erreur de l'autorité! car ceux qu'on force d'assister aux exécutions, comme à des leçons de soumission et de conduite, n'en conservent qu'un plus vif désir de vengeance. L'appareil des supplices et des bourreaux ne sert qu'à leur persuader qu'on les tyrannise, et ils regardent comme autant de modèles de courage, et d'objets de leur vénération, ceux de leurs frères immolés par les dominateurs.

A quelques pas du lieu de ces exécutions, un Grec qui avait refusé de porter de l'eau à des soldats anglais, recevait cinquante coups de bâton, sous les yeux d'un chef de sbires, qui fit en même temps déchirer par lanières les habits du patient. Enfin, le 2 novembre, le vieux comte Kapnistis, auquel on n'avait accordé qu'un sursis, fut attaché à la *berlina* ou carcan. Le nom de ses aïeux était inscrit au livre d'or de Venise. Pendant les trois heures d'agonie qu'il subit sans opprobre, car le crime seul fait la honte, les portes et les fenêtres des maisons de la grande rue de Zante furent fermées, et la place sur laquelle il était exposé resta déserte..... On dit que ce gentilhomme avait un parent employé à Odessa, au service de l'empereur Alexandre.

Il restait à opérer le désarmement des Ioniens : tous étaient coupables, ceux même qui les condamnaient, car les vœux publics et particuliers étaient favorables aux insurgés. La plupart des consuls, qui écrivaient à leurs gouvernements de pompeuses apologies des Turcs, étaient au fond du cœur partisans des Grecs, la politique n'avait pu en faire que des hypocrites; car il n'y avait pas parmi eux un seul ami des barbares.

Dès le 18 juillet 1821, parut une proclamation du président de l'Heptarchie ionienne, qui en rappelait une autre du 1er juin, adressée aux septinsulaires, afin de leur défendre d'embrasser le cause des insurgés. Elle déclarait ceux qui avaient désobéi à cet ordre, bannis à perpétuité et leurs biens confisqués, s'ils ne se rapatriaient dans le délai de cinquante-un jours, tandis qu'on avait accueilli des Anglais qui étaient venus au secours des Hellènes, de sorte que, ce qui était permis à Londres, était un crime à Zante. En vertu d'une autre décision du 22 juillet, les bâtiments ioniens qui servaient contre les Turcs avaient été déclarés pirates et susceptibles d'être traités comme tels, chose qui n'était cependant fondée en droit, qu'autant qu'ils auraient navigué avec le pavillon anglais. On ne fit pas cette distinction, et on commit par conséquent une injustice à l'égard des nommés Denys Phorcas, de Céphalonie, et Gianakchéris, de Zante, qui guerroyaient à leurs risques et périls, sous les couleurs de la Croix, comme le lord Cochrane le faisait en Amérique, sous d'autres auspices, sans que le parlement britannique eût jugé son cas pendable.

Malgré cet oubli des principes, les mêmes ordres, qualifiés de *paternels*, furent renouvelés par huit proclamations menaçantes, jusqu'au 16 octobre, date de la publication de la loi martiale. Elle était fondée sur le considérant des désordres survenus à Cérigo. A compter du jour de la proclamation : *aucun vaisseau des parties belligérantes* ( hors le cas de tempête ) *ne pouvait être admis dans les ports*

*ioniens. Tout individu qui communiquerait avec eux serait regardé comme coupable de rébellion ouverte contre le gouvernement ionien.* Un édit subséquent ordonna le désarmement général des septinsulaires.

On a vu comment le gouvernement ionien entendait la neutralité ; car, tandis qu'il approvisionnait la flotte turque, il empêchait les bâtiments grecs de faire de l'eau à une fontaine tellement éloignée de la ville, qu'elle était hors des limites du lazaret. Ce fait et plusieurs autres, s'ils ne caractérisaient une haute injustice, seraient aussi fastidieux à rapporter, que les battues faites dans l'île pour opérer le désarmement des campagnes.

Dans d'autres temps, on se serait amusé de voir braquer solennellement, au coin des rues, des canons, qu'on rentrait dès qu'il tombait de la pluie; d'entendre des sbires déguenillés proclamer emphatiquement l'ordre d'être rentrés au logis à cinq heures et demie du soir, d'illuminer les fenêtres, comme si on eût voulu chasser les lémures : en déclarant les otages qu'on tenait resserrés dans la forteresse, responsables des moindres mouvements populaires. L'embargo mis sur les vaisseaux, sur les cloches et sur les voix humaines, coupables d'avoir invoqué les miséricordes de l'Éternel en faveur des martyrs de la foi, donnait de sinistres pensées. On apprenait chaque jour de nouvelles insurrections lorsqu'une proclamation plus menaçante et plus terrible que les précédentes intima aux réfugiés l'ordre de sortir des îles dans le délai de quinze jours.

A cette déclaration sans motif, les malheureux se rappelèrent le nom de l'honorable général Ross, qui les avait accueillis avec tant d'humanité. Il les avait secourus de sa bourse ; avec quels accents ils invoquèrent le témoignage de ses bontés ; mais il n'était plus là pour les protéger, l'homme bienfaisant avait repris le chemin de l'Angleterre. Depuis son départ, les Ioniens s'étaient cotisés pour subvenir aux besoins des réfugiés du continent. Ceux-ci ne de-

mandaient et ne voulaient rien de l'autorité, que le feu et l'eau, qu'ils payaient, car tout étranger, quelle que fût sa patrie, était tenu de se munir d'une carte de sûreté, qui devait être renouvelée chaque mois. La rapacité du fisc y avait soumis vieillards, adultes, femmes, filles; et nous pourrions citer un enfant de deux mois et demi, qui payait sa carte (1), dont le prix fixé arbitrairement, était assez élevé pour que cet impôt fût onéreux.

Le code turc n'exige le caratch ou capitation, que des chrétiens mâles parvenus à l'âge de douze ans, terme regardé suffisant pour porter le joug de la servitude. Il était réservé aux agents d'une nation civilisée d'étendre les droits fiscaux jusque sur l'enfance, de permettre que les sbires prélevassent un droit de quatre sous sur chaque agneau qu'on faisait rôtir en plein vent; et il est probable que des exemples aussi généreux fructifieront un jour dans quelques contrées de la Turquie.

O noble et philanthropique Angleterre! territoire sacré de la vertu, un cri d'indignation, parti des rivages de la Grèce, ne te dira jamais la moitié des maux que tes Verrès subalternes ont fait endurer à ses enfants. Ton auguste parlement se lèverait tout entier pour demander leur mise en jugement, si un Ionien te disait : « J'ai vu des » femmes tourmentées par le mal de mer, expirer dans les » douleurs de l'enfantement aux portes de Zante et de » Corfou (2), dont on leur refusait l'entrée, parce qu'elles

(1) C'était par extension d'abus, car l'ordre n'atteignait que les enfants au-dessus de l'âge de six ans.

(2) Deux barques non pontées, chargées de femmes, de vieillards et d'enfans fugitifs, entraient dans ce moment (novembre) à Corfou. On en contraignit une de s'éloigner dès qu'elle eut acheté des vivres, et elle périt corps et biens, au nombre de cinquante-quatre individus, dans les parages d'Avlone. La seconde, ancrée derrière le mole, portait une jeune femme que la pudeur empêchant de satisfaire certains besoins, au milieu d'une foule de sbires, fit expirer d'une inflammation abdominale : elle était mère de deux enfants! On remorqua son cadavre avec des crocs jusqu'à l'enceinte du lazaret où elle fut inhumée. Ce jour fut celui d'un deuil public pour les

» étaient du sang des chrétiens qui combattaient pour » l'autel et la patrie. J'ai vu les filles, les épouses, les » mères et les enfants des Grecs du Péloponèse, que des » sbires traînaient par les rues, jetés au-delà des barrières, » afin de les forcer de rentrer dans leur triste patrie! J'ai » vu une femme chargée d'années, qui ne demandait que » quelques jours de grace pour mourir en paix, portée sur » un fauteuil par ces misérables et jetée sur la plage d'où on » la chassait. J'ai été témoin de démarches plus multipliées » et plus difficiles (que pour obtenir la grace d'un con- » damné), qu'il fallut faire pour arracher le sursis du ban- » nissement, en faveur d'une femme âgée de cent dix ans! » Elle était mère du major Sava, doublement suspect comme » officier retraité du service de Russie, et comme ayant un » fils au collége de Pétersbourg. »

Mais comment parler de l'innocente et inoffensive famille d'un Grec nommé Barouka, et de ses malheurs (1)? Comment, sous le gouvernement d'hommes aussi équitables, dit-on, doués de nobles sentiments, tant d'atrocités purent-elles se commettre? Nous n'entreprendrons pas de

chrétiens. Mais ni ce malheur, ni les larmes des femmes et des enfants, entassés dans une nacelle ouverte, ne purent faire révoquer l'ordre du lord haut-commissaire. Il fallut partir; le ciel veillait sur ces infortunés; ils arrivèrent à bon port à Ancone.

(1) Échappée au massacre de Patras, dépouillée d'une fortune honorable, elle vivait retirée à Ithaque, pays d'antique hospitalité, en attendant que des jours plus heureux lui permissent de rentrer en Morée, quand l'ordre fatal de s'éloigner lui fut signifié. Il fallut obéir. Elle s'éloignait, montée sur une barque ionienne, couverte du pavillon anglais, quand un pirate barbaresque l'enleva dans le trajet. Le vieillard, père et soutien de quatorze femmes, filles et enfants, le visage balafré d'un large coup de sabre, est traîné à bord de l'Algérien avec sa famille. Chargés de chaînes, on les conduisit à Alexandrie d'Égypte, où ils furent vendus. Leur destin était un perpétuel esclavage, si le consul de France, M. Drovetti, n'eût pas trouvé le moyen d'acquitter leur rançon. Il les confia au commandant d'une corvette anglaise, qui les rapporta à Zante; mais quatre de ces infortunés avaient péri. Que leur sang retombe sur la tête de ceux qui les bannirent!

l'expliquer autrement que par ce que nous venons de rapporter.

Portons nos regards vers le Péloponèse. A voir les catastrophes qui se succédaient, on aurait cru que le néant allait reprendre son empire dans cette presqu'île, plus de cent fois saccagée depuis le règne de Pélops. *Si Dieu*, écrivait à l'amiral Halgan M. Hugues Pouqueville, témoin oculaire des événements qui ensanglantaient la presqu'île, *n'abaisse un regard de compassion, si un rayon de la miséricorde céleste ne tombe pas sur cette terre désolée, la lutte engagée entre le maître et l'esclave finira comme celle des fils de Laïus. Le gouvernement turc n'existe plus que dans les acropoles; la terre est baignée de sang.*

Tout était horrible, tout était criminel; et tandis que les agents anglais se signalaient par de froides cruautés, le ministère autrichien (1) frappait les Hellènes d'un décret

(1) On venait d'adresser aux consuls d'Autriche la déclaration suivante :

*Déclaration du gouvernement de S. M. I. R. A., relativement aux réfugiés Grecs, adressée à la haute chambre de commerce de Trieste.*

La volonté suprême de S. M. l'empereur et roi est que les Grecs fugitifs qui ont pris part à la révolte des provinces turques ne puissent plus à l'avenir s'établir dans ses états; en conséquence ils n'y seront plus admis, et les bâtiments du commerce sont prévenus qu'ils doivent leur refuser le passage pour les états autrichiens.

Par suite d'une détermination prise récemment par S. Exc. le chancelier d'état prince de Metternich, de concert avec S. Exc. le ministre de la police, comte de Sedlnitzry, les Grecs qui arriveront par terre ou par mer, et avec un *passeport quelconque*, seront renvoyés sur-le-champ; on ne pourra les accueillir sous aucun rapport; ils ne pourront pas même séjourner temporairement dans les états de S. M. A.

Conformément à ces dispositions, je préviens la haute chambre de commerce de Trieste, que lorsqu'il arrivera dans ce port des bâtiments grecs fugitifs, ils seront momentanément reçus dans la rade et même au lazaret, mais qu'on devra leur intimer l'ordre de repartir sur-le-champ, soit pendant leur quarantaine, soit lorsqu'elle sera terminée, soit avec le même bâtiment, soit en en nolisant un autre.

Les capitaines des navires du commerce et leurs armateurs sont également prévenus que, s'ils contrevenaient aux présentes dispositions en se char-

de réprobation : la conduite des marins de l'Adriatique n'était pas moins révoltante que celle des barbares. Un seul d'entre eux, Braretti (son nom mérite d'être prononcé avec respect, car il fut humain et compatissant), est digne d'être excepté. Les autres, profitant de la satiété des Turcs, qui étaient gorgés de butin, n'avaient pas cessé, depuis le mois d'avril, d'exploiter les ruines de Patras. Le pillage des magasins qui renfermaient de gros objets était devenu leur partage; personne ne leur contestait les poutres, les portes et les fenêtres des maisons épargnées par le feu, dont ils faisaient des cargaisons qu'ils emportaient jusque dans les provinces illyriennes. La discorde n'existait, à cet égard, qu'entre eux; car plusieurs fois ces misérables en vinrent aux mains pour se disputer les plombs, ou quelques pans de boiseries. Plus souvent ils s'accordaient, en jouant les dépouilles des églises, le partage des croix, des images du Christ et des saints, qui se faisaient par la voie du sort. La couleur d'une carte, un coup de dez, le hasard du jeu de *la moure*, ou la courte paille, décidaient à qui appartiendrait un objet sacré. Non moins superstitieux que rapaces, ils les parfumaient ensuite avec les vapeurs de l'encens, et quand ils en avaient décoré les *cabines* de leurs vaisseaux, ils tremblaient souvent devant les images qu'ils avaient un moment aupara-

geant dans la suite de ces passagers, ils s'exposeraient à les reconduire ailleurs à leurs dépens, sans préjudice des amendes auxquelles les contrevenants seraient condamnés.

Je fais part de cet arrêté à la haute chambre de commerce, afin qu'elle le communique à tous les négociants et armateurs, pour que ceux-ci en instruisent eux-mêmes les capitaines de leurs bâtiments. Qu'ils sachent bien qu'ils ne doivent pas recevoir de Grecs à leurs bords, en qualité de passagers, ni pour cette rade, ni pour aucun port des états de S. M. I et R., faute de quoi ils seraient exposés à la responsabilité et aux peines prononcées ci-dessus.

*Signé* baron de SPIEGELFELDS.

Trieste, 9 octobre 1821.

vant profanées. Ce brigandage fut tout à coup arrêté par l'annonce de la prise de Tripolitza.

Cette nouvelle inattendue répandit la confusion parmi les Turcs et les brigands qui se croyaient tranquilles possesseurs des décombres de Patras. Dans un moment les Schypetars Iapyges se précipitèrent sur les barques qui se trouvaient au port, et s'enfuirent, malgré leur aversion pour la mer alors bouleversée par la tempête, afin de regagner les côtes de l'Épire. Jousouf pacha, se sauvant de son côté avec le drogman d'Angleterre, alla cacher son trouble derrière les remparts des châteaux du golfe de Lépante, tandis que quinze cents Laliôtes se retiraient dans l'acropole de Patras, et que les bâtiments esclavons appareillaient en vue des Hellènes, qui se montraient sur les hauteurs du mont Panachaïcos.

Il était temps; car le 22 novembre, à quatre heures du matin, les insurgés entraient en ville, au nombre de quinze mille, sous les ordres de Colocotroni. Le canon du château occupé par les Turcs commença aussitôt à tirer. Une bombe venait de tomber dans le jardin du consulat de France, et les Grecs qui avaient remarqué sa direction se portèrent aussitôt de ce côté, en se précipitant dans les cours aux cris de *vive la nation française, vive le roi très-chrétien, vivent les Bourbons et le pavillon qui a sauvé nos frères!* A dix heures les archontes Certos, Papadiamantopoulos, Sotiris de Calavryta, Thanos Canakaris, Zaïmis et Londos arrivèrent au consulat de France, précédés d'une foule d'officiers, de taxiarques et de stratéges. Tous s'inclinèrent devant la bannière de France, en appelant les bénédictions du ciel sur la tête des descendants de saint Louis et de celui qui protégea leurs familles. Défilant ensuite avec ordre, ils vinrent respectueusement baiser la couronne qui décorait l'entrée de la maison consulaire, et ils firent signifier au gouverneur turc qu'il n'avait aucune capitulation à espérer, s'il dirigeait son

feu contre l'asile sauveur sur lequel flottait l'étendard des lys.

Les combats commencèrent aussitôt. Mais comment entreprendre un siége sans artillerie ? Cela n'était pas au pouvoir des Grecs, qui durent se contenter de former un blocus incomplet, parce qu'ils n'avaient pas d'armements pour tenir la mer, et que les bâtiments des puissances chrétiennes n'auraient pas même dans ce cas respecté les lois du blocus, puisque les insurgés n'étaient encore qualifiés que de révoltés. Le 23, une goëlette turque qui croisait sur la rade, débarqua une cinquantaine d'hommes à la plage. Ils eurent le temps de mettre le feu aux maisons de la marine, et ils se retirèrent avec perte de quatre hommes; un seul paysan et un prêtre qui les chargeaient à la tête d'un détachement périrent sous la mitraille de l'artillerie du bâtiment ennemi. Après cet engagement, l'armée resta maîtresse de toutes les positions, et les Laliôtes, plus exaspérés que jamais, résolurent de renverser les édifices qui masquaient leur feu dans le lointain.

Sans s'inquiéter de la notification faite à Jousouf pacha, ils tirèrent sur tous les points. Leurs premiers boulets atteignirent d'abord les consulats d'Autriche et d'Angleterre. Quelques jours après, les bombes tombèrent sur la maison de France, et un boulet ayant coupé le mât du pavillon, on se prépara à abandonner une demeure dévolue aux flammes. Mais comment y parvenir? Il n'y avait pas une barque au port, et la seule voile qui paraissait en ce moment à l'horizon était anglaise.

Elle se dirigeait du côté d'Aliki, port de Pharès, quand un canot détaché de son bord vint annoncer aux chrétiens qu'elle leur apportait des secours. Ceux qui la montaient étaient Grecs : *Victoire à la Croix*, s'écrièrent-ils en accostant le poste campé au milieu des décombres de l'église Saint-André. Ὦ φίλτατον φώνημα, *ô voix chérie ! Ils venaient de Livourne, ils avaient touché à Malte, ils ap-*

*portaient deux mille six cents barils de poudre, six mille boulets, quelques bombes, vingt-quatre pièces de canon, adressés aux Hellènes, qui devaient ce secours généreux aux maisons de commerce Galati, Vlastos et Pestokis de Chios.* Un autre bâtiment, qu'on avait repoussé de Zante, chargé d'une quantité considérable de munitions de guerre fournies par des négociants grecs de Marseille, entrait en même temps dans le golfe de Cyllène.

C'était ainsi que les enfants de la Hellade, qui ne pouvaient pas directement prendre part à la lutte, y coopéraient par leur fortune; et on peut dire qu'à l'exception de quelques rhéteurs, plus propres en tout pays à provoquer qu'à braver les dangers, la patrie ne compta pas de fils ingrats. Quelques jeunes gens nés et corrompus dans les échelles du Levant, certains esprits de collége avaient seuls fui devant l'orage; tandis que de simples prêtres défenseurs du peuple, soldats et martyrs, s'offraient en holocauste pour le triomphe de la foi.

Les Turcs consternés, à leur tour, n'avaient plus en perspective que des désastres depuis le succès de Galaxidi, qu'ils devaient à l'assistance des Anglais, ainsi que l'avantage de posséder encore la citadelle de Patras. La prise de Tripolitza rejetait loin pour eux l'espérance de soumettre le Péloponèse. Cette ville désolée avait été le tombeau de la population turque de la presqu'île; car, à l'exception des garnisons des places fortes situées aux rivages de la mer, il n'y avait plus de mahométans dans la Morée que ceux qui s'y trouvaient esclaves, et quelques malheureux auxquels Elmas bey avait donné asile dans le rang de ses Albanais qui avaient capitulé.

Quoique les Grecs sussent parfaitement qu'il n'y avait réellement que six cents soldats de race albanaise, ils avaient fermé les yeux sur ce qu'ils regardaient comme une supercherie d'Elmas bey, qui cherchait à sauver, à la faveur de son cartel, les mahométans ses co-religionnai-

res. Ils étaient ainsi partis avec leur protecteur sans être visités, emportant leurs ceintures remplies d'or, et on leur avait fourni des vivres jusqu'à la première étape grecque de l'Étolie; mais ces soins étaient presque inutiles : l'estomac de la plupart d'entre eux, fatigué par la longue diète qu'ils avaient supportée pendant le siége, ne pouvait plus digérer les aliments qu'ils prenaient, et plus de deux cents avaient succombé, avant d'avoir atteint Missolonghi.

Arrivés dans cette ville, les Turcs Moraïtes avaient été reconnus sous le costume albanais, et on les aurait égorgés, sans l'intervention du capitaine Étolien Makrys, qui s'opposa à la fureur du peuple. On se contenta de les désarmer, et Elmas bey traversa en vaincu une contrée, qu'il avait gouvernée en qualité de lieutenant du satrape de Janina, quand la fortune se prostituait aux caprices d'Ali Tébélen. On lui avait cependant permis, ainsi qu'aux siens, de conserver leurs armes, parce qu'ils devaient se réunir aux Toxides insurgés contre Khourchid pacha, dès qu'ils seraient rentrés dans l'Épire leur patrie. Mais que ne peut la soif de l'or ? A peine arrivés dans les forêts du Macryn-Oros, les perfides Schypetars, qui convoitaient les ceintures des Turcs, leurs compagnons d'infortune, massacrèrent sans pitié ces étrangers, afin de s'emparer de leurs dépouilles. Tel fut le sort des mahométans que le fer avait épargnés à Tripolitza. Après ce meurtre horrible, leurs assassins se dispersèrent à travers les montagnes, afin de regagner leurs villages, d'où nous les verrons sortir plus tard, alléchés par l'espoir du butin, et expier dans l'Argolide un forfait dont les annales de l'histoire n'offrent guère d'exemples.

Les Grecs, interprétant à leur manière le massacre de Macryn-Oros, y virent une suite des arrêts de la vengeance divine, qui leur permettait d'espérer que les Schypetars mahométans, divisés avec les Osmanlis par des

antipathies nationales, seraient désormais les ennemis irréconciliables du sultan. Tout répondait ainsi à leurs vœux. Vainqueurs sur terre, vainqueurs sur mer, leurs escadres poursuivaient le capitan pacha à travers les îles de l'Archipel. Attaqué au sortir de Zante, un de ses vaisseaux s'était échoué à Chiari, on lui avait enlevé depuis six transports à la hauteur des Strophades, et on était venu à bout de lui arracher quelques navires galaxidiotes auprès du cap Malée.

Cependant en passant devant Céos, île qui plus que toute autre méritait son ressentiment, car les habitants avaient fait main basse sur les Turcs que le hasard y avait poussés, l'amiral crut faire assez pour sa gloire en canonnant ses rivages. Mais le peuple de cette île eut lieu de se tranquilliser, en le voyant poursuivre sa marche. Mélos et les autres îles arborèrent pour signal de son apparition l'étendard de la Croix. De toutes parts il comprit que la Grèce était libre, et qu'on n'envisageait plus la mort sur des terres affranchies, que pour la braver. Contre de tels ennemis il fallait combattre, et l'amiral, qui apercevait constamment la flotte grecque manœuvrant dans ses eaux, ne se crut en sûreté qu'après avoir laissé tomber l'ancre sous le canon des Dardanelles.

Ce fut ainsi que l'amiral turc termina son excursion de l'année 1821, en laissant les Grecs maîtres de la navigation dans l'Archipel. Oubliant que son armée avait été battue à Mitylène, à Mycale, à Samos, aux attérages de Zante, aux Strophades, il ne se souvint que du ravitaillement de Coron, de Modon, de Patras, du débloquement de l'escadre du capitana bey, qui se trouvait à Syvota, et surtout de la destruction de la marine grecque de Galaxidi. C'était là son plus brillant exploit. Il allait faire sa rentrée à Constantinople avec ses prises; mais, comme en s'en emparant leurs équipages s'étaient enfuis, il fallait remplir un pareil vide : car à quoi aurait servi de traîner

des vaisseaux à la remorque, sans les montrer armoriés de cadavres?

Il ordonne en conséquence d'arrêter aux Dardanelles les Grecs qui se trouvaient sur les places publiques, puis faisant une battue en remontant les côtes de l'Hellespont, dans les villages et dans les bourgades situés sur ses deux rives jusqu'aux portes de Constantinople, tous les chrétiens qu'on put attraper furent embarqués pour orner sa pompe triomphale. Destinés en sacrifice au despotisme, ces infortunés furent répartis sur les vaisseaux du sultan, sans pouvoir comprendre ce qu'on voulait faire d'eux.

Ils ignoraient leur sort, lorsque la permission d'entrer au port étant arrivée, on les saisit à un signal convenu: quelques-uns sont empalés avec des valets en fer qu'on amarre dans les haubans, et le reste est pendu aux vergues des bâtiments. On met aussitôt à la voile, le canon commence à tirer en passant devant le château des Sept Tours; la flotte, ornée de pals et de chapelets de pendus, défile sous les murs du Sérail, aux acclamations d'une populace en délire, qui proclamait le sultan *victorieux*, quoiqu'il n'y eût pas au nombre des suppliciés vingt rebelles. Mais qu'importe! tous étaient chrétiens, et la mort des innocents, rentrant dans le plan général d'extermination, ne méritait pas qu'on s'informât où, ni comment des hommes dévoués à la mort avaient été faits esclaves. Le sultan, assis à son kiosque, eut la satisfaction de jouir d'un spectacle aussi agréable que l'avait été celui des funérailles du patriarche Grégoire, dont il vit traîner les restes sacrés dans la fange.

L'orgueil musulman, enivré de cette pompe barbare, ne l'était pas moins de ses succès dans les provinces ultra-danubiennes, où le brave Georges du mont Olympe venait de succomber.

Resté seul de tous les taxiarques après le combat de Dragachan, il avait essayé de renouer le plan de campagne qu'il avait inutilement proposé de suivre au timide

Alexandre Hypsilantis. Il savait, d'après la composition de l'armée que celui-ci commandait, qu'il lui serait impossible d'attaquer les Turcs de front, et il lui avait conseillé de substituer aux manoeuvres de la haute stratégie celles du système de partisans. Se débarrasser des bagages inutiles, armer les soldats à la légère, être partout, disparaître pour revenir, harceler l'ennemi, le fatiguer; tel était son plan. La Moldavie et la Valachie seraient ainsi devenues le tombeau des barbares; mais les avis de l'expérience d'un homme qui s'était signalé pendant la guerre des Serviens contre les Osmanlis, n'avaient pas été écoutés.

Georges, qui s'était séparé d'Alexandre Hypsilantis à Cosias, résolut de mettre ses projets à exécution. Il ne conservait pas l'espoir d'affranchir les descendants avilis des Daces, ils n'en valaient ni la peine ni l'honneur; mais lié par ses serments aux Hellènes, il voulut faire une diversion assez puissante pour attirer sur lui les forces de la Turquie, afin de donner aux Péloponésiens le temps de se mettre en mesure de résister à leurs ennemis. Déjà quelques centaines des soldats qu'il commandait l'avaient rejoint. Il pensait à se réunir aux Pandours qui se trouvaient dans la petite Valachie, lorsqu'il se vit obligé de renoncer à ce projet. Les forces des Turcs augmentaient dans cette province; les Slaves, gorgés de butin, ne cherchaient à résister que pour se vendre aux meilleures conditions possibles. Il prit en conséquence la détermination de se porter en Moldavie où il pénétra en traversant les montagnes, avec cinq ou six cents soldats décidés à partager sa fortune. Après plusieurs engagements qu'ils eurent à soutenir contre les barbares, ils arrivèrent au monastère de Kiatra, dans lequel Georges et sa troupe se fortifièrent autant que les localités le permettaient.

L'attention des Turcs se porta aussitôt de ce côté. La Porte Ottomane, toujours persuadée qu'elle serait tôt ou tard attaquée par la Russie, ordonna impérativement à ses

pachas d'anéantir la bande de brigands commandés par Georges du mont Olympe. La chose semblait facile. Depuis le combat de Skullen, l'armée ottomane avait reçu des renforts si considérables, qu'il semblait que rien ne pouvait lui résister. Le sérasker qui la commandait en était tellement convaincu, que, sans daigner sortir de Jassy, il détacha des troupes sous la conduite d'un de ses lieutenants, auquel il enjoignit de lui rapporter la tête d'un *raïa* qui osait résister aux *invincibles soldats* de Sa Hautesse.

Le lieutenant ne fut pas plus tôt arrivé à Kiatra, qu'il envoya sommer Georges de *lui livrer sa tête ;* mais le rebelle de la Croix, loin de se soumettre au firman de Sa Hautesse, battit si complètement les *invincibles*, qu'après plusieurs tentatives non moins infructueuses ils durent changer de tactique, afin d'accomplir la volonté du sultan. On eut alors recours à la ruse ; c'est l'arme familière des lâches, et personne ne sait mieux la manier que les Turcs.

Georges était un de ces soldats qui sont aussi religieux que braves. Après une victoire, c'était aux autels de la divinité que le guerrier du mont Olympe suspendait les couronnes qu'il avait obtenues sur le champ de bataille. Dans les temps antiques, il aurait, comme un autre Xénophon, offert des victimes sans nombre aux immortels ; sous la loi de grace, il rapportait tout à son Dieu. Passant de la prière aux combats, des combats à la prière, ses pensées n'étaient dominées que par l'amour de la patrie ; on le savait, et pour la première fois peut-être, un ministre de l'Éternel abusa de la piété d'un chrétien, pour le livrer au glaive des musulmans.

L'archevèque de Romano, auquel le sérasker ottoman s'était adressé pour perdre le taxiarque Georges, condescendit à ses désirs. Il écrivit, en conséquence, au guerrier du mont Olympe les lettres les plus affectueuses pour le féliciter sur son zèle à défendre la religion. Il bénissait ses entreprises, en le conjurant de se rendre au monastère

de Séco, afin de sauver les reliques qu'on y avait déposées, et de s'y porter sur-le-champ, avec toutes ses forces, afin de préserver de la profanation ces signes sacrés du culte orthodoxe, qui étaient près de tomber entre les mains des infidèles.

Au reçu de cette dépêche qui lui fut apportée par un émissaire secret, Georges, croyant servir son Dieu et sa patrie, s'empressa de déférer à l'invitation de l'archevêque. On entrait dans le carême qui précède la fête de l'Assomption de la Vierge, quand le soldat de la Croix, après avoir laissé une faible garnison à Kiatra, se mit en route pour se rendre au lieu que son supérieur ecclésiastique lui indiquait. Il ne fut pas surpris de rencontrer les Turcs, ni de se trouver environné de leurs embuscades, car la Moldavie était encombrée de leurs hordes. Ce n'étaient au reste que des occasions de se signaler, et il arriva au couvent de Séco après avoir tué un grand nombre de barbares.

Dès qu'il s'y fut établi, Georges se hâta d'en instruire l'archevêque de Romano, qui en donna avis au sérasker turc, par l'entremise du boïard Stéphanaki, caïmacan de Moldavie. On mit aussitôt des troupes en mouvement qui accoururent de toutes parts; elles croyaient emporter d'emblée l'enceinte d'un faible monastère, mais elles furent reçues avec tant de vigueur, qu'on fut réduit à employer l'artillerie de siége contre ses murailles. On n'avait pas prévu de tels obstacles, et pendant le temps qu'on employa à transporter du canon, les maladies s'étant mises dans l'armée turque, elle ne fut en mesure d'agir qu'à la mi-octobre.

Georges avait rempli le but qu'il se proposait; la campagne de 1821 était perdue pour les barbares, ils ne pouvaient songer à agir contre la Hellade, et il ne lui restait, puisqu'il fallait succomber, qu'à s'offrir en holocauste à sa patrie. Le beau trépas des héros de Skullen devait couron-

ner l'entreprise glorieuse de Georges ; c'était son ambition suprême. Sans cesse le premier sur la brèche, après quinze jours de tranchée ouverte, il en fut rapporté criblé de blessures reçues dans un assaut qu'il soutint vers la fin d'octobre. Étendu à quelques pas de là, sur un lit de camp que ses soldats lui avaient dressé avec leurs casaques, il les encouragea à tenir ferme, et n'expira qu'en apprenant qu'ils avaient repoussé les infidèles.

Ces braves, auxquels il avait recommandé d'emporter sa tête et de pourvoir à leur sûreté, restés sans général, pressés de toutes parts, profitèrent de la nuit qui suivit la mort de Georges afin de s'enfuir et de gagner les terres de l'Autriche. Quelques heures après, les Turcs s'emparèrent du monastère de Séco, dans lequel ils ne trouvèrent que les restes inanimés de Georges et des Grecs morts à ses côtés. Il les mutilèrent, pour se venger de la perte de plus de sept mille hommes, que la prise de cette enceinte leur avait coûtée; et pour couvrir la honte d'un pareil succès, ils se répandirent dans les villages voisins, afin de se procurer des têtes pour envoyer à la Porte des sultans, où, sans cela, leur victoire n'aurait pas eu d'éclat. Ils parvinrent à composer par ce moyen, aux dépens des paysans moldaves qu'ils assassinèrent, une collection de chevelures suffisante pour en charger quatre barques qui arrivèrent à Constantinople, avec leurs poupes décorées de guirlandes de nez et d'oreilles.

L'entrée du palais de Sa Hautesse était décorée de ces trophées dignes d'orner l'antre des furies, quand un courrier, venu des bords de l'Euphrate, annonça que le Châ de Perse venait de déclarer la guerre au monarque des mahométans Sunnites, Mahmoud II. On disait en même temps que les Kizils-Bachs, ou *têtes rouges*, surnom qu'on donne aux Persans, s'étaient emparés de Van, et qu'ils s'avançaient vers Bagdad. On publia de plus que cette diversion, favorable aux Grecs, était l'ouvrage du cabinet de Russie.

On prétendait le prouver, en racontant que son ambassadeur à la cour de Théran était un chrétien orthodoxe du Monténégro, animé d'une haine héréditaire contre les Turcs, qui avait pressé l'exécution d'un plan dont les conséquences contrariaient les combinaisons du divan.

# CHAPITRE VII.

Mécontentement des janissaires à Constantinople. — Nouveaux troubles à Smyrne. — Belle conduite du consul et de la marine royale de France. — Spéculation atroce d'un caboteur esclavon, de concert avec une goëlette algérienne. — Massacres dans l'île de Cypre. — Courage de M. Méchin. — Projet d'un rapprochement entre les Grecs et les Turcs. — Son impossibilité démontrée. — Est rejeté par la Porte Ottomane. — Arrivée de l'amiral Halgan dans l'Attique. — Situation d'Athènes. — Grecs réfugiés dans l'île de Salamine; — leur détresse. — Paroles mémorables d'un de leurs guerriers. — Opinion d'un insulaire. — Anecdote d'un berger Diacrien. — Expédition destinée à secourir les Crétois insurgés. — Translation du sénat de Calamate à Tripolitza, — et de cette ville à Argos. — Extermination des Grecs de l'île de Samothrace. — Affaires de la Macédoine transaxienne. — Origine et aventures de Méhémet Aboulouboud; — nommé pacha de Salonique; — s'empare de la presqu'île de Cassandria; — et de celle de Sithonie ou Longos. — Son hypocrisie; — négocie avec les religieux du mont Athos. — Soumission de la presqu'île de Cassandria. — Affaires de l'Eubée. — Mort glorieuse d'Élias, fils de Pierre Mavromichalis. — Les Grecs rentrent dans Athènes.

Les débris de l'orage qui devait fondre sur la Grèce, rejetés vers des plages lointaines, y formaient des tourmentes pareilles à celles qui avaient signalé les massacres du mois d'avril. Le mécontentement des janissaires, expliqué par les oulémas à Constantinople, comme les augures de Rome interprétaient jadis l'inappétence des poulets sacrés, s'était manifesté à la dernière revue de cette milice anarchique. Les soldats de Hagdi Bectadge ne s'étaient point précipités avec leur voracité accoutumée sur le pilaf ou riz bouilli qu'on leur présente le jour de cette cérémonie. Ils avaient abordé les marmites, qui sont leurs gamelles et leurs enseignes militaires, avec indifférence. Quelques-uns d'entre eux avaient répandu des boulettes de riz par terre, et tous avaient touché leur solde sans faire retentir les airs des acclamations par lesquelles ils souhaitent de longues an-

nées au sultan, qu'ils surnomment le soleil de gloire et l'ombre de Dieu sur la terre.

Ils étaient mécontents de la guerre contre la Perse et contre les Grecs, qui avaient, disaient-ils, été poussés à la révolte par les vexations de Khalet effendi. Quelques jours après, des pamphlets satiriques, dirigés contre ce favori, furent affichés dans plusieurs quartiers de Constantinople. On le chansonnait dans les corps-de-garde, ainsi que la Khasnadar Ousta favorite de Sa Hautesse, qu'on accusait de coûter plus à elle seule que l'entretien d'une armée. Quelques tchorbadgis (colonels), qui avaient voulu réprimer ces voix séditieuses, avaient été maltraités, et les caracouloudgis (marmitons) se seraient bien gardés d'administrer la moindre bastonnade pour ramener l'ordre dans les casernes. Ces murmures, avant-coureurs d'un changement violent de ministère, avaient engagé les marchands à tenir leurs boutiques fermées pendant plnsieurs jours, et le divan à redoubler de surveillance pour comprimer une insurrection.

Telle était la situation de Constantinople vers la fin d'octobre; mais les choses ne se passaient pas aussi tranquillement dans les échelles de l'Asie-Mineure. Le consul de France P. David, qui avait traversé tant de séditions, était loin de jouir d'un calme qu'il méritait. Placé entre la cupidité et le brigandage, tour à tour loué pour le zèle qu'il avait déployé en sauvant les chrétiens, et blâmé pour les avoir défendus, il partageait avec la marine royale cette espèce d'hommage arraché à l'envie par l'ascendant de la bienfaisance, quand ce Ragusais déjà signalé, l'infâme Listock, qui avait usurpé le pavillon français, attenta à l'ordre qu'on était parvenu à rétablir avec tant de peine. Ce lâche spéculateur, uni à une société de brocanteurs non moins méprisables que lui, n'avait pas craint de demander escorte pour le vaisseau interlope que cette association ignominieuse expédiait à la Canée. Il ne devait, disait-il, y

transporter que des passagers turcs, avec leurs pacotilles. L'escorte fut accordée; mais bientôt l'amiral Halgan, informé que le chargement du prétendu caravaneur français consistait en munitions de guerre, chassa celui qui avait cherché à le tromper.

Ce ne fut aussitôt qu'un cri dans les comptoirs de Smyrne, et certains Francs sans honneur, qui ne voient rien au-dessus des moyens de s'enrichir, vociférèrent contre l'amiral du roi très-chrétien, en disant *qu'il n'était attentif qu'à favoriser les Grecs*. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer l'incendie, et ces paroles ayant été entendues de la population turque, on dut, pour calmer les fureurs du fanatisme et de la plus vile cupidité, accompagner l'interlope jusqu'à la hauteur de Cérigo, où le hasard voulut qu'il fût bientôt après capturé par les croiseurs grecs, et conduit, comme on l'a dit, à Monembasie.

Depuis ce temps, le repos public cessa. Dès le 17 octobre, les Crétois mahométans reprirent le cours de leurs assassinats. Des Grecs étaient tombés sous leurs coups sans qu'on eût élevé la voix; mais quand on s'aperçut que les séditieux bourraient la charge de leurs fusils avec des mèches soufrées afin d'incendier le quartier des Européens, on s'agita, et on parvint à décider une partie de ces scélérats à s'embarquer pour leur pays. Le consul de France permit de noliser deux bâtiments, et l'amiral Halgan ayant consenti à les faire convoyer, Smyrne fut délivrée de cent cinquante meurtriers, qui partirent les mains teintes du sang d'une foule de chrétiens. Mais le plus grand de tous les forfaits restait encore ignoré (1).

Un homme, né parmi une race avare et demi-sauvage de marins qui habitent les bords de l'Adriatique, exerçait la plus épouvantable de toutes les spéculations dont les annales de la marine du monde aient jamais conservé le souvenir. Nous tairons son nom; son crime est au-dessus des lois

(1) *Voy.* le Spectateur Oriental, 3 novembre 1821, n° 27.

qui n'ont pu prévoir rien de pareil; c'est au ciel à le punir ainsi que ses complices. Il était d'accord avec cette goëlette algérienne qui accompagna jusqu'à l'entrée du golfe Herméen les bâtiments chargés de conduire au capitan pacha le contingent de troupes que Smyrne lui fournissait. C'était le même pirate à qui on avait précédemment abandonné le malheureux bâtiment sarde dont nous avons parlé. Investi, depuis ce temps, de la surveillance du cabotage, il mouillait non loin du château construit pour défendre l'entrée de la rade de Smyrne, où sa goëlette servait en même temps de ponton aux exécutions secrètes que le gouvernement turc ne cessait d'ordonner. Son tillac et ses bordages étaient teints de sang. Elle avait été le tombeau d'une foule d'infortunés, quand on soupçonna celui qui, à défaut des victimes que le pacha lui livrait, approvisionnait le vampire mahométan; c'était, il faut cependant l'avouer, un chrétien, sujet de S. M. apostolique l'empereur d'Autriche.

A la faveur de son pavillon, le pourvoyeur du cannibale algérien faisait offrir secrètement aux Grecs, par l'entremise de ses courtiers, de les transporter à bord de quelques prétendus navires, qu'il disait être à l'ancre au-delà du château, et entièrement à ses ordres; les passagers devaient être conduits de là, en toute sûreté, dans les îles libres de l'Archipel. Empressées de se soustraire aux dangers, il arrachait ainsi des sommes considérables à des familles grecques qu'il recevait avec leurs richesses sur son esquif. Profitant ensuite de l'obscurité des nuits pour se dérober aux patrouilles turques, il s'éloignait en silence, et ceux qui croyaient accoster un vaisseau sauveur, ne montaient à bord du Barbaresque que pour y être égorgés.

Quelques milliers d'hommes périrent avant que ce trafic horrible fût découvert; et, quoiqu'il inspirât une horreur générale quand il fut connu, les circonstances dans lesquelles on se trouvait, ou plutôt le crédit de ses complices, ne permirent pas de châtier exemplairement ce marchand

de chair humaine. Nous ignorons s'il ne continue pas encore à souiller les bazars de Smyrne de sa présence. Quant au Barbaresque, il dut s'éloigner avec sa goëlette, et rentrer dans un port des régences d'Afrique, après.... La plume tombe de mes mains...... Qu'un voile impénétrable couvre à jamais ce forfait !

Grecs infortunés, à quels horribles tyrans le ciel vous avait-il livrés ! Et c'est contre de si touchantes infortunes que quelques écrivains se sont déchaînés, sans craindre le jugement de la postérité. Mais poursuivons. Vers le même temps, l'île de Cypre était de nouveau livrée aux horreurs de l'anarchie (1). Les mahométans indigènes, égarés par les insinuations perfides des soldats étrangers, se baignaient dans le sang de leurs compatriotes. Dès le commencement de septembre, les assassinats avaient recommencé; et si tous les consuls européens se distinguèrent par leur humanité, il était réservé, là comme ailleurs, à celui de France de se signaler par son courage.

Son jour de gloire arriva le 6 octobre. La populace turque s'était soulevée en masse, aux nouvelles successives de la dislocation de l'armée mahométane qu'on avait rassemblée sur les côtes de l'Ionie, et du débarquement des Samiens dans l'Asie-Mineure. Elle voulait répondre aux succès des Grecs par des assassinats. Les barbares, transportés de fureur, s'emparaient d'un archevèque, de cinq évèques et de trente-six ecclésiastiques, qu'ils firent pendre vers le 15 octobre, la majeure partie des chrétiens de Larnaca et des autres villes fut égorgée en même temps. Les Européens étaient au moment de périr; déjà un Cypriote, reconnu depuis trente-six ans en qualité de consul honoraire d'Espagne, avait été mis à mort ainsi que plusieurs protégés français, quand les séditieux se portèrent vers le consulat du roi très-chrétien, en sommant M. Méchin de leur livrer une foule de Grecs réfugiés sous le pavillon de France.

(1) *Voy.* Raffenel, ch. XIV.

Excités par le gouverneur, contre lequel M. Méchin avait obtenu des firmans, toujours inutiles quand ils ne sont pas appuyés par des moyens plus efficaces que l'autorité du sultan, ils avaient résolu d'enlever les proscrits de vive force. Ils faisaient avancer du canon pour forcer l'asile ouvert au malheur, quand la nuit, qui survint, suspendit l'attaque qu'ils remirent au lendemain. Campés autour de l'enceinte consulaire, ils reposaient comme à la veille d'un combat, lorsqu'au milieu de la nuit, un secours inespéré arrive aux chrétiens.

Quarante bâtiments de Psara se présentent à l'entrée de la rade; les brigands se débandent en fuyant dans les montagnes, et les victimes, arrachées à une mort certaine, montent à bord des navires, qui remettent à la voile. M. Méchin les vit s'éloigner, sans craindre le retour des Turcs, qui n'osèrent lui reprocher une action capable de couvrir de gloire le nom des consuls de France dans l'Orient, si tous n'avaient pas rivalisé de zèle pour faire bénir les Bourbons dans des contrées où leur nom se rattache au souvenir de l'expédition de St. Louis, roi d'immortelle et sainte mémoire.

Malgré tant de faits qui annonçaient que tout rapprochement était désormais impossible entre les Grecs et les Turcs, on ne songeait à Constantinople qu'aux moyens d'opérer une réconciliation, moins dans l'intérêt de l'humanité que dans celui de la politique, qui voulait s'opposer à une rupture entre la Russie et la Porte Ottomane. Celle-ci, pour masquer ses projets d'extermination, avait déjà fait parler le successeur intrus du martyr Grégoire, dont l'encyclique avait été lacérée et anathématisée par le clergé du Péloponèse.

Cependant on persistait à croire à Péra qu'on pourrait interposer une sorte de patronage entre des maîtres irrités et des esclaves qui se relevaient avec toute la supériorité des souvenirs de leurs ancêtres, ou qu'on parviendrait au moins à gagner du temps. Dans cette double pensée, on

voulut négocier, en proposant une amnistie. Des commissaires des quatre grandes puissances devaient se rendre à Hydra avec des envoyés du sultan, pour aviser aux moyens de conciliation, sans examiner sur quelle base on traiterait, quand un des personnages qu'on devait charger de prendre part à cette espèce d'armistice fallacieux, fit, dit-on, les observations suivantes.

Les démagogues se figurent que le respect qu'on porte aux monarques qui abusent de leur autorité est une conséquence des préjugés dont on n'a pas la force de se débarrasser. Cependant des écrivains jaloux de la liberté n'ont pas hésité à soutenir qu'il n'est jamais permis de se révolter contre les souverains, quelque coupables qu'ils soient. « Il » faut, dit un illustre Romain, supporter le luxe et l'ava- » rice des puissances, comme on supporte les années de » stérilité, les orages et les autres déréglements de la na- » ture. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes : » mais le mal n'est pas continuel; et on est dédommagé » par le bien qui arrive de temps en temps (1). » Ces maximes, qui sembleraient insinuer que la soumission est une consolation suffisante aux opprimés, font la condamnation du despotisme oriental, féroce dans son essence, cruel envers les siens, et qui depuis le sixième siècle n'a cessé de baigner du sang des chrétiens les plus riches contrées de l'Asie et de l'Europe. Quelle portion de l'univers conquise, non par les Turcs, mais par un prince chrétien, regarderait, même après plusieurs siècles, comme légitimes, les successeurs de ceux qui les traiteraient avec une pareille férocité? Quel peuple s'est jamais résigné au point de perdre l'espérance d'un soulagement et de le tenter par la force, quand tout moyen de fléchir ses tyrans lui est ôté?

En vain dira-t-on que les principes d'ordre public com-

(1) Quomodo sterilitatem aut nimios imbres et cætera naturæ mala, ita luxum et avaritiam dominantium tolerate. Vitia erunt donec homines, sed neque hæc continua, et meliorum interventu pensantur. — Liv. Hist. lib. IV, c. 74, n. 4.

mandent de réprimer toute rébellion, même contre le sultan; on répondra que la légitimité du grand Turc, et ses droits comparés à ceux des monarques européens, seraient une dérision des maximes qui assurent le bonheur et la stabilité des états de la chrétienté, si on osait les faire entrer dans le droit public de l'Europe. En effet, si on parle du temps pour baser leur légitimité, la durée de la résistance des Lacons du mont Taygète et des Épirotes de l'Acrocéraune, qui depuis quatre siècles ont fait tête aux infidèles, justifierait la régénération de la Grèce, abstraction faite de la légitimité imprescriptible des droits de la Croix et de l'humanité.

Reprenons donc les choses dans l'état où elles se trouvent. Quand Mahmoud II, poussé par un esprit infernal, résolut en 1820 d'extirper le christianisme; lorsqu'en 1821 il eut fait pendre le patriarche Grégoire revêtu de ses habits pontificaux à la porte de sa basilique, quel souverain aurait conseillé aux Grecs de rendre les armes au sultan? Certes, ce n'aurait été ni le petit-fils de saint Louis, ni le successeur de Pierre le Grand. Quel recours restait-il donc aux chrétiens? de prendre les armes, d'apparaître aux yeux du monde la Croix et le glaive à la main, pour combattre leurs tyrans ou pour périr avec les saintes lois de l'évangile proscrit par un despote à jamais étranger à la civilisation.

La Grèce ne peut donc plus rentrer dans sa condition première. En vain la Porte Ottomane prodiguerait les firmans pour annoncer l'oubli du passé; sa volonté, les engagements par lesquels elle se lierait vis-à-vis de la chrétienté, seraient illusoires, parce qu'elle n'a plus le pouvoir de tenir ses promesses. Le fanatisme, la soif du sang et du pillage, le cri d'effroi du sultan, ont soulevé les Turcs asiatiques. Avant qu'ils quittent les armes, la population chrétienne, qu'on veut ramener au devoir, aura disparu en détail, à moins d'un miracle de la Providence. Dans les paroles de Sa Hautesse relatives à l'amnistie, qui annoncent

clémence et pardon quand les massacres continuent de toutes parts, on remarque, malgré une perversité apparente, qu'il y a plutôt dissolution de toute espèce d'autorité que mauvaise foi.

On dit qu'il faut ménager à l'empire ottoman les moyens de maintenir la paix avec la Russie. C'est à peu près vivre au jour le jour; car une paix entre la toute-puissance et la faiblesse n'est qu'une trève éphémère? D'ailleurs, avant d'entrer sérieusement en accommodement, le sultan doit songer à dompter ses propres soldats. On a ouvert les barrières à la licence en armant une population féroce; et son exaspération est telle, que, le 15 septembre dernier, on tirait à Lesbos sur un bâtiment français, parce qu'on croyait que son pavillon couvrait un navire moscovite, nom qu'il suffit de prononcer pour faire rugir tout musulman. Qu'on cesse donc de s'y méprendre. La Russie, qui connaît aussi bien que nous les Turcs, doit leur imposer la paix. Elle y est forcée par une nécessité plus impérieuse que la volonté de son souverain, à moins qu'elle ne consente à ratifier les forfaits du gouvernement turc, et à marcher à la suite de toutes les légations européennes à Constantinople.

Pour ce qui est de l'équilibre politique qu'on met en avant, acception faite de la force d'inertie et de la puissance de l'habitude, il resterait à déterminer de quel poids réel était autrefois dans la balance du monde l'empire des Paléologues, lorsque Mahomet II dominait dans l'avide conseil du dernier de ces princes, pour se faire une idée de l'importance actuelle de la Turquie en Europe. La question de la puissance militaire serait également résolue, en réfléchissant que, s'il suffit en 1454 au conquérant de tomber dans le port de Constantinople avec quelques barques traînées à travers les montagnes, pour renverser un empire qui n'existait plus que de nom, on en concluait que le sort éprouvé par l'empereur grec est réservé au sultan; car la chose est facile, depuis qu'il existe vingt

vaisseaux de ligne à Sébastopolis. L'accroissement de puissance de la Russie qu'on craint arrivera donc tôt au tard, à moins que de nouvelles combinaisons ne s'opposent à cet événement.

Nous en dirons autant relativement aux intérêts commerciaux de la France. Qu'on se garde bien de les confondre, ni ceux de l'Europe entière, avec les intérêts de quelques Francs fixés en Orient, où ils vivent étrangers à leur mère-patrie; car ce serait déplacer la question en passant des vues générales à des spécialités diamétralement opposées.

Le commerce des Européens dans le Levant n'est et ne fut jamais rien que par les Grecs. Anéantis, il se réduirait aux besoins particuliers des Turcs, réduits maintenant à une monnaie presque fictive, qui n'auraient à échanger que quelques produits spontanés de leur sol contre l'importation de l'Europe. Victorieux, tout renaît au contraire avec les Hellènes. Une nouvelle carrière et des débouchés importants s'ouvrent à l'industrie humaine, et le monde retrouve une terre ensevelie depuis des siècles sous le cataclysme ignominieux de la barbarie. Mais ce n'est pas le moment d'entrer dans les vastes considérations que comporte cet objet.

On parle de médiation afin d'opérer un rapprochement entre les Turcs et les Grecs. *Les quatre grandes puissances amies y interviendront ; on présentera une déclaration aux* REBELLES... Je m'arrête à ce mot qui préjuge la question, en décélant l'esprit de partialité dans lequel on procédera. Je demanderai maintenant comment on entrera seulement en pourparlers ? de quelle manière on établira la discussion ?... Mais que dis-je ? il me semble qu'il faudrait au préalable que le passé n'eût pas existé, afin qu'on n'eût point à effacer les souvenirs qu'il a laissés, et les conséquences inévitables qui en résulteront. Cette considération est digne d'une sérieuse attention.

Nous demanderons ensuite : si les Grecs, plus habiles

que les puissances médiatrices à lire dans leur avenir, rejettent leur intervention, deviendraient-elles alors hostiles à leur égard? Qu'on ait vu de sang-froid le chef de l'église orthodoxe pendu au milieu des pompes du culte, les cadavres de plusieurs milliers de chrétiens élevés sur des pals, accrochés à des gibets, gisants dans les ruisseaux, abandonnés aux chiens et aux oiseaux de proie, cela peut se concevoir : ceux qui condamnent l'insurrection des Grecs ne les ont pas assassinés. Mais voudraient-ils devenir les auxiliaires de leurs bourreaux (1)? Non, sans doute. Contentons-nous donc de supposer qu'en prenant une attitude menaçante on détermine les Grecs à reprendre leurs fers : pourra-t-on, dans cette hypothèse, leur refuser des sûretés pour leur vie, celle de leurs familles et de leurs propriétés? Qui les garantira dans un pays où il n'existe pas de gouvernement, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la libre disposition de vie et de mort qui appartient non-seulement au sultan, à ses délégués, mais au moindre aga, et dans les temps actuels, à tout individu coiffé d'un turban, qui a le droit privé du glaive, par cela seul qu'il est mahométan? Cette garantie viendrait-elle de la part des puissances médiatrices? Quel homme, connaissant les habitudes et les mœurs de la Turquie, voudrait accepter une pareille responsabilité pour son pays? Fera-t-on, dans ce cas, la guerre, afin de redresser une foule d'injustices et d'assassinats partiels? car tels sont les rapports établis depuis la conquête jusqu'à nos jours, entre les Turcs et les chrétiens, que les fils d'Islam n'ont jamais cessé de gouverner avec une verge de fer. Faut-il présumer que les mœurs de quatre siècles vont changer sur la sommation de quelques Européens? ou plutôt n'est-il pas raisonnable de croire que, les religions et les positions sociales

(1) Hélas! ils le sont devenus en permettant de noliser des bâtiments destinés à transporter les troupes qui ont égorgé les chrétiens de Casos, de Psara et de l'île de Crète.

s'étant froissées, tout nagerait dans le sang, dès qu'on aurait remis les opprimés sous la main des oppresseurs ?

Qu'on renonce donc pour toujours aux idées chimériques de médiation et de patronage. Les Grecs, comme les Hollandais de Philippe II, ayant conquis dans le commerce, auquel un fisc avide, mais imprévoyant, leur a permis de se livrer, des armes pour combattre leurs tyrans, il n'y a plus pour eux, après l'aurore de l'émancipation qu'ils ont entrevue, que le néant ou la liberté.

Ces sages observations n'étaient plus admissibles quand elles parvinrent à Constantinople ; la Porte avait déclaré aux ambassadeurs des quatre grandes puissances qu'elle n'admettrait aucune espèce de médiation ; et comme elle ne les avait pas priés de se mêler de ses affaires, elle dédaigna de donner d'autres explications.

Enivrée du succès de son capitan-pacha, qui avait détruit la marine marchande de Galaxidi, elle croyait le Péloponèse subjugué. Ainsi, au lieu d'envoyer des négociateurs à Hydra, elle s'était hâtée de charger le kiaïa-bey de passer en Morée afin d'y mettre le séquestre sur les biens des Grecs émigrés. Le reïs-effendi fit communiquer cette mesure à l'ambassadeur d'Angleterre, qui la trouva fort judicieuse, lorsqu'on eut connaissance de la prise de Tripolitza.

Afin de ne pas avoir l'air de reculer, on envoya à Nauplie deux maîtres des requêtes, sur le compte desquels on n'a jamais eu de renseignements. Il en fut de même de ceux que la Porte expédia dans l'île de Crète pour y promulguer la mandement apostolique du faux patriarche ; ils disparurent.

La Grèce ne devait plus avoir de rapprochement avec ses oppresseurs que pour les combattre, et ses bienfaiteurs recueillaient de toutes parts des tributs de reconnaissance. Dès qu'un bâtiment de la marine royale de France paraissait en vue des îles de l'Archipel, son approche était

annoncée par des chants d'allégresse. MM. le Normand de Kergrist et Bégon de la Roussière avaient rendu tant de services aux chrétiens, que la corvette *l'Écho* et le brick *l'Olivier* étaient accueillis partout avec des transports de joie, tels que les Turcs en auraient conçu de l'ombrage, si ceux qui les commandaient n'avaient tendu une main également secourable aux deux partis. Toute la marine du roi très-chrétien était dans ce cas; il restait à l'amiral Halgan à jeter les bases d'une reconnaissance éternelle entre la France et les Hellènes.

Parti de Smyrne à bord de la frégate *la Guerrière*, il arriva bientôt aux rivages de l'Attique. Athènes était au pouvoir des Turcs. « *Des récoltes sur pied*, écrivait-il, *au* » *milieu d'un pays désolé, font naître plus d'une pensée,* » *si l'Europe, avec sa haute civilisation, n'arrête la mar-* » *che funèbre des événements.... Être ou n'être pas, voilà* » *toute la question pour les Grecs. Est-il plus naturel de* » *voir des Tartares que des chrétiens exister dans cette par-* » *tie de l'Europe?* »

Cinq cents Schypetars mahométans et trois cents Turcs indigènes occupaient l'acropole de Cécrops. La ville offrait l'image d'une place prise d'assaut. Les maisons étaient ouvertes; les portes, les fenêtres et les planchers en avaient disparu. Il ne subsistait, en beaucoup d'endroits, que des murs noircis par la fumée, et les barbares rallumaient chaque jour des incendies partiels pour détruire ce qui existait. Le couvent français des capucins avait été réduit en cendre; les bas-reliefs du monument de la tribu Acamantide, qui en faisait partie, gisaient à demi calcinés parmi les décombres (1). Des débris immondes, des restes de cadavres d'hommes et d'animaux souillaient les rues, dont le silence était à peine interrompu le jour par les pas de quelques cavaliers, qui sortaient pour aller à la décou-

(1) Ces précieux débris ont été recueillis et apportés à Paris par l'amiral Halgan.

verte ; la population entière de l'Attique avait disparu.

Comme au temps où les Grecs furent obligés de fuir devant les hordes de Xerxès, leurs descendants, abandonnant le continent à l'approche d'autres barbares, s'étaient retirés dans l'île de Salamine, avec les images et les dépouilles des temples du Seigneur. Entourés d'ennemis, en proie aux besoins, seuls avec leurs tristes pensées, ils conservaient dans le malheur l'attitude de la plus sublime résignation. Vainement les Ottomans avaient *daigné leur accorder la grace de venir faire la récolte, à condition de payer les tributs accoutumés;* ils avaient rejeté cette offre avec hauteur, en disant : *qu'ils ne voudraient pas même, si le sort des armes les remettait en leur pouvoir, s'abaisser à leur demander la vie* (1) *!*

Réunis aux populations d'Éleusis et de Condura (2), les Grecs vivaient, campés par familles, au milieu d'une île *nourricière d'abeilles*, mais qui ne fournit presque rien aux besoins des hommes. Le couvert d'un olivier rabougri, l'ombre d'un rocher, les grottes, étaient des lieux enviés, qu'on tirait parfois au sort pour abriter les vieillards, les malades, les femmes et les enfants. On éprouvait les plus cruelles privations, et la plus pressante de toutes était la soif. Exposées à l'ardeur dévorante du soleil, les femmes qui nourrissaient partageaient quelquefois le lait destiné à leurs enfants entre eux et les blessés, et le déclin du jour était pour les réfugiés une espèce de retour à la vie.

Ils s'embarquaient alors furtivement pour aller picorer des raisins sur le continent, tandis que les autres voguaient vers des sources connues, afin d'y faire de l'eau, au risque

(1) On rapporte à ce sujet qu'un Grec et sa femme ayant été pris dans une excursion, le paysan qui cherchait à sauver sa vie, en se disant d'un village éloigné, fut interrompu par son épouse, qui s'écria : *Laisse là cet indigne subterfuge ; crains-tu de mourir pour ton Dieu?* Cette déclaration leur mérita la palme du martyre.

(2) Bourgade de la Mégaride. t. IV, p. 133 et 134 de mon Voyage dans la Grèce.

d'être fusillés par l'ennemi embusqué sur les plages. Avec quelle joie on rentrait dans l'île, chargé des fruits de la terre de Cécrops, et de tonneaux d'eau puisés dans ces fontaines toujours sacrées (car on les nomme encore *agiasma*), qui étaient au pouvoir des barbares!

Cet état de choses durait depuis plus de deux mois. Pendant ce temps on avait eu à supporter le poids de l'atmosphère embrasée par la canicule, quand un cri de joie annonça l'apparition de la *Guerrière!* Le nom du vainqueur des Perses à Salamine ne retentit peut-être jamais avec plus d'enthousiasme sur ces plages. C'était le premier vaisseau ami que les Grecs revoyaient après des jours de désolation. Ses sabords béants, garnis de canons, ne portaient que des armes protectrices du malheur; l'amiral qui le commandait était un ami de l'humanité, et son pavillon, celui des Bourbons toujours propices aux Grecs... Le peuple accourt aussitôt en foule au rivage; un Athénien coiffé d'un casque antique s'en détache, monté sur une nacelle; il s'approche en demandant à parler à l'amiral Halgan. On lui permet de monter à bord. Il trouve des hommes disposés à plaindre les malheurs de ses compatriotes. On s'informe des réfugiés qui se trouvent dans l'île de Colouri (1), il soupire; on parle de la condition précaire et des dangers d'un peuple dont l'insurrection était regardée comme prématurée; il répond avec fierté : *Nous les avons prévus ces dangers; beaucoup d'entre nous succomberont, mais ceux qui leur survivront seront libres* (2).

A ces mots, qui semblaient sortir du fond des tombeaux d'Harmodius et d'Aristogiton, des larmes mouillent les

(1) Nom moderne de Salamine.

(2) M. Blaquière a été mal informé quand il dit que l'insurrection des Grecs ne devait s'opérer qu'en 1825. Elle aurait éclaté en 1815, sans l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, qui fit changer de direction à la politique russe. Milosck la fit manquer en 1817, lorsqu'il assassina Czerni Georges. Ce fut alors que les Grecs résolurent de mettre Ali pacha en avant, de le faire proscrire par le sultan, afin d'être en mesure d'agir.

yeux des Français : *Enfants d'une race héroïque*, dirent-ils, *les Grecs méritent d'être libres*. Tous les braves sont frères : le guerrier qui avait semblé étranger, à cause de son costume, est renvoyé avec des paroles de bienveillance et d'amitié. Le soleil, qui blanchissait dans ce moment les faîtes du Pentelique, ayant éclairé le sable doré des plages de l'Attique et l'île de Salamine, il n'y eut pas un seul marin français qui n'eût voulu y descendre pour faire cause commune avec les Hellènes.

Le vaisseau voguait sur le champ de bataille, témoin de la gloire de Thémistocle ; on se trouvait à quelques encablures du cénotaphe de ce héros, et la brise parfumée qui se jouait dans les voiles partait de cette terre *où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes* (1). Quelques fumées, qui s'élevaient des foyers établis dans l'île, auraient fait croire jadis que les Grecs offraient des hécatombes aux mânes d'Ajax, fils de Télamon ; mais c'était la nourriture de la douleur que les femmes athéniennes préparaient. Des racines sauvages, bouillies avec quelques poignées de farine de maïs, des poissons que les pêcheurs harponnaient dans le canal d'Éleusis, qu'on faisait rôtir sur la braise ardente, et des pains cuits sous la cendre, qu'on se partageait entre familles, pour nourrir des êtres que la fièvre du courage soutenait plus efficacement que de pareils aliments ; telle était la cause de ce spectacle, aussi intéressant que les sites historiques dont on était entouré. On donna aux chrétiens la nouvelle de la rentrée de la flotte du capitan pacha dans l'Hellespont. Ils venaient d'apprendre la prise de Tripolitza, ils étaient informés de la victoire que leurs frères avaient remportée aux Thermopyles, et ils se flattaient de rentrer bientôt dans l'Attique.

C'était sous ces auspices, alors fort incertains, que l'amiral Halgan quitta les Grecs, pour reprendre le large. En approchant des îles, il recueillait, avec les témoignages d'af-

(1) Les Martyrs. Chateaubriand.

fection qu'on prodiguait aux Français, l'expression de l'opinion publique relativement aux événements de la Hellade. Il avait entendu la résolution des habitants de l'Attique; ailleurs un Grec lui parlait en ces termes : « Que la » Morée et l'Archipel soient libres, à la charge d'un tribut » annuel, garanti par les puissances, que nous paierons, » autant que le gouvernement turc subsistera en Europe. » Dans cet état de choses, notre beau pays se remplira » d'habitants accourus de toutes les parties du monde, tan- » dis que les Mahométans, épars dans ces contrées, se re- » tireront spontanément. Si la chrétienté n'écoute point ce » vœu, qu'elle abandonne alors la question à elle-même. » Les ruines de la Grèce sont fécondes, et peut-être il s'é- » lèvera un grand homme parmi nous. Le sang des proches » crie vengeance des deux côtés, il n'y a point de récon- » ciliation possible; sur le bruit seul qui se répandrait d'un » rapprochement forcé, la Grèce épouvantée imiterait le » noble exemple de Parga. »

C'est ainsi que les Grecs s'exprimaient en repoussant toute idée de domination, et l'amiral qui acquérait la conviction de l'impossibilité d'une amnistie, après avoir prolongé la côte orientale de l'Attique, vint mouiller à Thauricos, que les modernes surnomment la Mandri.

Aucune voix humaine ne se faisait entendre dans cette région, et vingt-quatre heures s'étaient écoulées, quand un berger des environs de Marathon, attiré par la présence de la frégate française, osa s'approcher du rivage. Il avait laissé son troupeau dans les escarpements du Pentelique, il regardait le vaisseau en soupirant, mais il hésitait à manifester le désir d'être reçu sur son bord, quand l'amiral lui proposa de l'embarquer. — *Nous te conduirons où tu voudras; as-tu une famille? — Je l'ai fait passer à Céos. — Nous t'y transporterons. — Hélas! vous êtes de si grands seigneurs, et cela coûte si cher. — Eh! combien crois-tu que je te demanderai? — Je l'ignore, mais je n'ai qu'une*

*piastre* (14 sous) *vaillant.* — *Donne ta bourse;* il la présente. — *Et mes moutons!* — *Où sont-ils?* — *Là-haut.* — *Amène-les.* — *J'en ai beaucoup!* — *N'importe, nous nous en chargeons.* — L'amiral qui avait reçu la bourse du pâtre la remplit pendant ce temps, et quand il reparut, il la lui remit. — *Tiens, voilà le prix de ton passage, nous t'en faisons présent*........ Il ne pouvait en croire ses yeux, et son bonheur fut au comble lorsqu'on l'embarqua avec son troupeau, pour le transporter à Céos, où il retrouva sa femme et ses enfants!..... Bon amiral Halgan, le berger de la Diacrie croira sans doute avec raison que vous étiez un de ces génies bienfaisants, exilés depuis long-temps de l'Attique, qui reparûtes sur ses bords afin de l'enrichir et de le sauver.

Vers le même temps, M. Voutier, élève de première classe de la marine royale de France, qui avait donné sa démission pour embrasser la cause des Grecs, arrivait à Mélos. Il venait, disait-il, recueillir des renseignements, afin de concourir à la campagne de Crète, et ayant rencontré deux députés de Sphakia, qui lui apprirent sans doute ce qu'il voulait connaître, il se hâta de rentrer en Morée.

Le sénat venait de décréter, sur la proposition de D. Hypsilantis, que dix-huit cents hommes seraient mis sous les ordres de Michel Comnène Aphendoulief, pour se rendre dans l'île de Crète. Vingt bâtiments d'Hydra, de Spetzia et de Psara, choisis parmi ceux du plus fort échantillon, devaient les y transporter, et établir des croisières devant les ports occupés par les Turcs. Leurs instructions portaient de s'approcher, tous les sept à huit jours, des places fortes; d'y donner l'alarme en les canonnant, afin d'en épouvanter les garnisons, et de les obliger à s'y tenir renfermées, tandis que les insurgés les resserreraient le plus possible par terre. On mettait en même temps en commission trois vaisseaux hydriotes, pour faire une tournée dans les îles et sur les côtes de l'Asie-Mineure, afin de recueillir tous les Grecs Crétois, dont le nombre était évalué à sept ou huit

mille, qu'ils ramèneraient dans leur patrie, pour renforcer le parti de l'insurrection. Enfin, on résolut, à l'exemple des Grecs après la défaite des Perses à Salamine, que six vaisseaux seraient désignés par l'amirauté d'Hydra, pour percevoir les tributs que les îles payaient auparavant au sultan.

Les commissaires étaient autorisés, au lieu d'argent, à accepter la moitié des impôts, ou la totalité, suivant l'exigeance des cas, en produits territoriaux. Dans cette hypothèse, ils devaient diriger les denrées céréales vers la Crète, île qui ne produit pas une quantité suffisante de grains pour la consommation de ses habitants, tandis que les produits, tels que cotons, huiles, laines, cire, miel, seraient apportés à Hydra, afin d'y être vendus au profit du trésor public.

A peu près à cette époque, D. Hypsilantis, qui était de retour de son inutile promenade dans la partie septentrionale du Péloponèse, reçut des députés du mont Olympe. Les habitants qui s'étaient insurgés demandaient des secours en armes, en munitions, et quelques chefs pour les diriger. On désigna deux officiers étrangers pour commander l'artillerie de montagne qu'on leur promit; mais cette expédition confiée à des mains inhabiles n'eut aucun succès. La fortune de la Hellade ne pouvait triompher que par la valeur de ses enfants, et la plupart des philhellènes n'avaient que trop prouvé qu'ils n'ambitionnaient pas plus les couronnes du martyre, que les palmes de la gloire (1).

Les Grecs, harassés par les fatigues, mal nourris, habitant dans une ville remplie de cadavres privés de sépulture, languissaient, atteints des maux dont la colère d'Apollon frappa l'armée des Atrides. La peste, se répandant de

(1) Quelques-uns depuis ce temps se sont transformés en agents secrets des gouvernements, qu'ils trompent par des rapports tantôt mensongers et tantôt absurdes, car aucuns ne savent la langue du pays sur lequel ils donnent des notes plus que ridicules. Il faut espérer que de pareils commérages cesseront, au moment où la France et l'Angleterre concourent par des emprunts à favoriser l'émancipation des Hellènes.

proche en proche, avait gagné plusieurs cantons; mais Tripolitza semblait être le principal foyer des maladies, et il fallut transporter le siége du gouvernement à Argos. C'était là que furent convoqués pour la première fois, depuis qu'elle descendit du rang des nations, les états-généraux de la Hellade qui renaissait avec le prestige de tous les souvenirs de son illustration héroïque. Mais, avant de fixer l'attention du lecteur sur ce congrès, il convient de parler des derniers combats d'une campagne, dans laquelle des pâtres armés de fusils de chasse, de frondes, de hoyaux et d'instruments aratoires, terrassèrent leurs oppresseurs.

On a vu par ce qui précède, que sans l'assistance de quelques étrangers cupides, la Hellade entière aurait été affranchie presque au début de son insurrection. Les Grecs, depuis ce temps, n'entrevirent plus le succès de leur indépendance qu'à travers un avenir parsemé d'orages. Comme ils n'avaient rien calculé, ni prévu militairement, ils avaient éprouvé des revers. Ce n'était même que par des revers qu'ils pouvaient redevenir une nation : car si leur émancipation avait été le résultat immédiat d'une secousse, ils seraient tombés de la servitude dans l'anarchie; leurs malheurs, considérés sous ce point de vue, portaient ainsi avec eux une sorte de compensation.

La vertu a ses temps d'épreuve pour les peuples, comme pour les individus. Victorieux sur un point, les Hellènes succombaient souvent dans une autre contrée, sans que leur gloire fût entachée; car les triomphes de leurs ennemis étaient toujours marqués au coin de la perfidie et de la lâcheté. Ainsi, tandis qu'on colportait, avec un zèle particulier, dans tous les coins de l'Archipel, la pastorale du faux patriarche et les paroles de paix du sultan, le sélictar du capitan pacha répandait la désolation dans la Samothrace.

Cette île, que le sacerdoce antique avait choisie pour en faire le sanctuaire des mystères auxquels Orphée et plusieurs héros avaient été initiés, a conservé quelque chose

de religieux jusqu'à nos jours. Les femmes y sont restées en possession de prédire l'avenir; mais au lieu de héros et de rois, il n'aborde plus sur ses rivages que quelques matelots grecs qui viennent acheter des amulettes, afin d'obtenir des vents propices, ou quelques vieilles *bonnes* (*vaiai*) chargées de consulter, si un amant chéri restera fidèle à leur *fille d'ame*, ou s'il lui rendra son amour quand il a trahi ses serments. Trois cents familles grecques vivaient dans cette île, satisfaites des ombrages frais de ses vallées, contentes du lait et des toisons de leurs brebis, sans se douter de la conflagration qui embrasait la Grèce, quand les Turcs y abordèrent.

Jour de deuil! la terreur et la mort se répandent aussitôt dans l'île. Le village de Castro est livré aux flammes, les Turcs parcourent les campagnes, ils fouillent les bois et les vallées. Les femmes et les enfants, abandonnés à leur luxure, sont ensuite chargés de chaînes; la population mâle est égorgée, à l'exception de quelques individus qu'on met en réserve pour être pendus aux vergues des vaisseaux, quand le vainqueur fera son entrée à Constantinople. On les entraîne garottés avec leurs innocentes familles à bord des navires, sur lesquels on embarque des cargaisons de têtes destinées à orner la porte du palais des sultans! Tribut de rigueur! Les femmes condamnées *aux lieux infâmes* (suivant le droit de la guerre des Mahométans) obtinrent cependant une commutation de peine de l'avidité de leurs maîtres, qui les vendirent ainsi que leurs enfants, au marché de Soultanié Kalessi. On n'oublia pas de faire parade des têtes étalées par piles sous les fenêtres du vice-consul de France.

Une voix pareille à celle qu'on entendit dans Rama, quand Israël pleurait la mort de ses enfants, retentit soudain aux rives de la Chalcidique, où chacun regrettait, les uns un parent, les autres un ami. Un orateur chrétien, empruntant les paroles du souverain pontife Pie II, s'écrie:

« Les Turcs ont tout avili, tout souillé. Les temples du » Dieu que nous adorons changés en mosquées, nos autels » renversés, les reliques des saints et des martyrs qui rè- » gnent avec le Christ livrées aux chiens et aux pour- » ceaux, les images sacrées abandonnées à la profanation, » attestent la honte de la chrétienté indifférente à nos » malheurs, et nous disent que c'est à nous seuls de venger » les outrages faits à la majesté du Dieu vivant. Que cette » nuit soit signalée par une illustre victoire » (1). Les Grecs qui défendaient l'entrée des portes Cassandriennes résolurent donc d'attaquer les avant-postes de l'armée turque, campée aux environs de Saint-Mamas. Cet élan de courage était le dernier éclat d'un phare qui jette une lumière brillante avant de s'éteindre; car les chrétiens commençaient à sentir qu'ils allaient être bientôt forcés d'abandonner la presqu'île, dans laquelle leur bravoure s'était signalée par de mémorables faits d'armes.

Informés que le sérasker Jousouf pacha, qu'ils avaient repoussé dans huit assauts consécutifs, méditait une attaque formidable, ils résolurent de le prévenir, et de laver dans le sang des infidèles le sang des chrétiens versé dans l'île de Samothrace. La vengeance est si douce à des cœurs ulcérés, celle des Grecs était si légitime, que les dissensions

(1) Ce passage, qui semble écrit pour les événements actuels, mérite d'être cité :

Omnia fœdat, omnia polluit. Templa Dei nostri pseudoprophetæ traduntur, divina altaria proteruntur, ossa martyrum, et aliorum sanctorum jam cum Christo regnantium, aut porcis aut canibus objiciuntur; franguntur statuæ, picturæ delentur, nec matris Domini, reginæ cœlorum gloriosæ, Mariæ virginis imagini parcitur; quin et ipsum Salvatoris Christi crucifixi simulacrum cum magno clamore, majori irrisione, præcedentibus tympanis ac tubis in castra defertur; huc atque illuc rapitur, conspuitur, luto provolvitur. O nefas inexpiandum! o ignominiam Christianæ gentis! o dedecus nostri nominis sempiternum! huic signo, in quo redempti et salvati sumus, Turcarum fætidum genus illudit, et quasi nos signum non signatum calamus. Hic est, inquit, christianorum Deus.

Æneas Sylvius, pontifex Pius II, de Constantinop. Clad. contra Turcas oratio.

qui s'étaient élevées entre Manolis Papas, le primat Ianakos et le béotarque Diamantis cessèrent devant l'intérêt du moment. Il fallait tromper l'ennemi pour le battre plus sûrement, et les trois chefs, s'étant concertés, firent intercepter par Jousouf pacha une lettre conçue de manière à lui donner avis : que huit cents Grecs se préparaient à attaquer son avant-garde, et qu'il pouvait les envelopper dans une position qu'on indiquait, sans qu'aucun d'eux échappât à ses coups. C'était un défilé que les Grecs avaient garni de pieux surmontés de ces casquettes rouges dont ils se coiffent, disposés de manière à représenter un de leurs campements isolés.

Au reçu de cet avis, Jousouf pacha s'étant inconsidérément empressé de faire monter à cheval ses Deli-bachs, ceux-ci n'aperçurent pas plus tôt les prétendus insurgés, qu'ils donnèrent dans le piége tendu à leur crédulité. Ils venaient de pousser le cri de guerre, lorsqu'ils furent assaillis par un feu de mousqueterie si violent, que le sérasker, qui les suivait, n'arriva que pour voir trois cents de ses meilleurs soldats tués et les Grecs rentrer en bon ordre à Pinaca. Vainement il voulut les y poursuivre; foudroyés par l'artillerie d'un brick hydriote qu'on apercevait de la partie du golfe de Salonique, ses soldats durent s'arrêter à l'entrée de la presqu'île de Pallène. Cet événement eut lieu le 31 octobre, et les Grecs apprirent le même jour, que le sérasker Jousouf venait d'être remplacé, au commandement de l'armée turque, par Méhémet Aboulouboud, pacha de Salonique.

C'est ici que va entrer en scène une de ces créatures sorties du sein de la tyrannie, et formée, comme elle, pour le malheur des hommes! Méhémet Aboulouboud, né parmi les peuplades chrétiennes de la Géorgie, avait été fait prisonnier par les Turcs à l'âge de dix-huit ans. Conduit à Constantinople, il y renia le Dieu de ses pères pour embrasser l'islamisme, et deux ans après, vendu comme

esclave à Dgézar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, il fit ses premières armes à l'école de ce lâche bourreau de l'humanité.

Au retour de la campagne, dans laquelle Kléber vainquit à Héliopolis l'armée du grand-visir Kior Jousouf pacha, Méhémet Abouloubond, qui s'était trouvé à cette bataille, ne fut pas plus tôt rentré à Saint-Jean-d'Acre, qu'il fut accusé d'un commerce de galanterie avec les odaliques de Dgézar. Sous ce prétexte, vrai ou supposé, plusieurs mameloucks du satrape furent égorgés; et Abouloubond, avec un de ses camarades nommé Suleyman, parvenus à se dérober au glaive, se réfugièrent dans le magasin des poudres qui était renfermé dans le palais du tyran. Devenus ainsi les arbitres de son sort, ils menacèrent de se faire sauter, si on ne les laissait partir sains et saufs. Cette manière de demander grace ne pouvait guère être refusée, et Dgézar, qu'elle étonna, leur ayant permis de se retirer, les deux amnistiés, après avoir erré pendant quelque temps, rentrèrent au service du seul maître qui pouvait leur convenir; car le crime s'attache partout au crime.

Dgézar étant mort, et Suleyman lui ayant succédé, Abouloubond fut nommé mousselim ou gouverneur de Jaffa, et son début dans la carrière du pouvoir fut signalé par une avidité et une cruauté dont Dgézar n'avait pas donné un exemple aussi complet. Des victimes nombreuses tombaient chaque jour sous le fer des bourreaux, et nulle propriété n'était respectée. Foulant aux pieds toute pudeur, il avait mis au nombre de ses exactions, l'usage de soumettre les pèlerins qui se rendent à Jérusalem ou à la Mecque, suivant la religion dans laquelle ils sont élevés, à aller lui chercher des pierres sur les côtes de la Syrie, pour élever des constructions militaires; travaux qui ne servaient, au fond, qu'à voiler ses déprédations d'un zèle apparent pour la sûreté de l'état.

Quoique accommodant en fait de concussions, Suley-

man, fatigué des plaintes qui lui parvenaient chaque jour, ne put rester insensible aux cris du désespoir, et il résolut d'y mettre un terme. Il ne s'agissait que de trouver le moyen de retirer le pouvoir des mains d'Aboulouboud, et il crut le découvrir, en lui donnant un rendez-vous à douze ou quinze lieues de la ville. Il lui écrivit sur le ton de leur ancienne amitié, et à peine le déprédateur s'était-il éloigné de Jaffa, qu'un nouveau mousselim s'empara de la place et en chassa pour toujours ce féroce oppresseur. Il s'enfuit au désert; et ne trouvant plus d'autre moyen de se venger, il écrivit à Constantinople qu'il avait laissé dans la ville d'où il avait été expulsé, plus de quarante millions en valeurs, dont il faisait présent au trésor impérial du sultan.

Au reçu de cette dépêche, le divan s'empressa d'expédier un capigi afin de s'emparer des dons du fugitif. Mais loin de lui en savoir gré, lorsque l'envoyé de Sa Hautesse eut pris connaissance de l'administration d'Aboulouboud, il n'eut pas plus tôt dévoilé ses crimes en adressant un mémoire au divan de Canstantinople, qu'un ordre émané de l'étrier impérial fut expédié par un second capigi bachi pour *prendre la tête* du criminel.

Informé du danger qui le menaçait, Aboulouboud se décida à passer en Égypte, où l'on ne fut pas étonné de lui voir trouver un asile protecteur auprès de Méhémet Ali, à qui tout est bon, pourvu qu'il grossisse le nombre de ses séides. Un homme tel qu'Aboulouboud n'était pas à dédaigner pour le fils d'un chef de voleurs, devenu, à force d'intrigues et de sang, le moderne Pharaon de cette terre, où l'on rencontre à chaque pas des renégats, des faussaires, des parricides et jusqu'à ce soldat qui se plaisait à faire dévorer les nègres de Saint-Domingue par des chiens achetés à grands frais à la Vera-Cruz. Ainsi le proscrit obtint non-seulement grace à le cour de Méhémet Ali, mais protection; car celui-ci le recommanda si efficacement à Constantinople, qu'il reçut la permission de l'envoyer dans cette

ville, où il l'adressa à son capi-tchoadar, Nedgib effendi.

Méhémet Aboulouboud, averti par l'expérience qu'on n'est pas toujours, même en Turquie, criminel impunément, se fit dans la capitale un plan de conduite opposé à celui qu'il avait tenu jusqu'alors, et il réussit si bien, grace aux recommandations de Nedgib effendi, qu'il obtint le titre de capigi bachi, avec lequel il fut expédié à Monastir, pour recueillir la succession d'un pacha décapité, dont les dépouilles revenaient au sultan. Fidèle au système d'hypocrisie qu'il avait adopté, il s'acquitta avec tant de zèle et de probité de sa mission, qu'il parvint à faire croire qu'on avait été trompé sur son compte. Alors passant d'une extrême sévérité au comble de l'indulgence, on ne crut pouvoir assez récompenser Aboulouboud, qu'en le nommant pacha à trois queues de Salonique, où il fit son entrée le 20 octobre 1821.

Le satrape avait alors dépassé sa cinquantième année; une barbe blanche ombrageait sa poitrine, et sa taille élevée, une constitution forte, des manières libres, auraient déposé en sa faveur, si un œil gris, des mouvements brusques et un rire sardonique, n'eussent laissé reconnaître en lui le type caractéristique d'Ali, pacha de Janina.

Aboulouboud l'emportait sur Ali Tébélen pour en imposer au vulgaire, parce qu'il n'était pas parvenu, comme celui-ci, au comble de la fortune. Simple dans sa mise, son habillement était le même en été comme en hiver; et contre l'usage des grands de l'Orient, il ne portait jamais de pelisse. Sobre et frugal, il s'abstenait de vin, et on pouvait lui appliquer ces mots de Suétone, *fastidit vinum quia jam sitit cruorem;* car il n'était altéré que de sang! N'ayant aucune heure fixe pour dormir, il ne reposait que sur un sopha recouvert d'un tapis de peaux de gazelles, en se faisant enlacer des bras d'une voluptueuse odalique, qui couchait, dit-on, en travers sur sa poitrine. Du reste, l'état de sa maison était entièrement militaire; des armes sus-

pendues aux murs de ses chambres en faisaient le seul ornement, et ses cours remplies de chevaux enharnachés donnaient à son sérail l'aspect d'un camp, toujours prêt à marcher à l'ennemi.

Nous avons rapporté comment Achmet bey avait repoussé les insurgés dans la presqu'île de Cassandria, et les vains efforts du sérasker Jousouf pour s'emparer de cette position. Rien ne pouvait être plus agréable que ces revers à Méhémet Abouloubond, qui entrevoyait à les surpasser un moyen de fortune auprès de son gouvernement. Il avait acquis, non des connaissances militaires pendant la guerre d'Égypte contre les Français, mais cette inspiration qui décide souvent de la victoire. Il sentait cependant qu'il lui serait plus facile de soumettre les rebelles, et surtout le mont Athos, par la ruse que par la force; mais comme il fallait avant tout tirer l'épée, il ne fut pas plus tôt reconnu en sa qualité de visir de la Macédoine cisaxienne, qu'il se décida à marcher contre la presqu'île de Cassandria.

Abouloubond invita, en conséquence, les chefs civils et militaires de Salonique à se rendre chez lui, immédiatement après la cérémonie de son investiture. Il leur dit que son intention était d'agir avec autant de célérité que de vigueur contre les insurgés, mais en même temps de protéger efficacement les Grecs non révoltés ou qui se soumettraient: que tels étaient les ordres du Grand-Seigneur, et qu'il les engageait à le seconder pour faire cesser toute espèce de violence; en leur signifiant qu'il était décidé à punir sévèrement quiconque contreviendrait à cette détermination.

Cette conduite du visir produisit le meilleur effet sur l'esprit des Grecs, qui le bénissaient; et afin de mieux les abuser encore, connaissant la juste haine qu'ils portaient aux juifs, il affecta de les traiter avec rigueur en leur imposant de fortes contributions pour subvenir aux besoins de la guerre. Il caressa ensuite les Européens, et il porta la

courtoisie jusqu'à dire au drogman de France, M. l'Auxerrois : *qu'ayant aperçu, le jour de son entrée à Salonique, les officiers de la corvette de S. M. la Lamproie, s'il avait seulement cent grenadiers français, il serait sûr de soumettres tous les insurgés de la Macédoine.* Peu de jours après cet entretien, Aboulouboud partit pour Cassandria, où il releva le sérasker Jousouf pacha, qui revint prendre le gouvernement de Salonique.

Il nous reste maintenant à faire connaître le récit de cette expédition, telle qu'elle a été racontée par Aboulouboud et par les Grecs, afin que le lecteur en comparant ces rapports juge, par l'exagération de l'un et de l'autre, de la difficulté qu'on rencontre à écrire l'histoire de deux peuples également intéressés à déprécier leurs adversaires.

Depuis leurs derniers succès, les Grecs, quoique en proie à une épidémie, et affaiblis par les divisions intestines qui les travaillaient, avaient repris une telle confiance, qu'ils se regardaient désormais comme maîtres de la presqu'île de Pallène. Cependant, à l'arrivée du nouveau sérasker, ils retirèrent prudemment leurs postes derrière le fossé qui défendait leurs positions avancées; et les relations de leurs chefs, que nous avons sous les yeux, font mention d'un combat à leur avantage qui aurait eu lieu dans la matinée du 11 novembre.

Suivant leur récit, l'action s'engagea sur toute la ligne entre des forces inégales; car les Turcs étaient au nombre de plus de quatorze mille, tandis que les insurgés avaient à peine trois mille hommes à leur opposer. Malgré cette énorme disproportion, les mahométans ne firent aucun progrès tant que dura le jour, à cause de la rapidité des mouvements des Hellènes, qui se portaient partout où les barbares chargeaient en masse. Mais quand la nuit fut venue, Aboulouboud ayant réussi à combler le fossé avec des fascines, sa cavalerie pénétra dans la presqu'île, et, les portes Cassandriennes étant forcées, les canonniers grecs

furent sabrés sur leurs pièces. Alors les insurgés se seraient repliés sur la bourgade de Pinaca, située à trois quarts de lieue du col de l'isthme, au versant occidental des montagnes qui bordent le golfe de Saint-Mamas, où l'acharnement fut tel, qu'on se saisit corps à corps, en luttant avec toutes les ressources du désespoir.

Mais le récit du pacha turc nous paraît plus vraisemblable, à cela près seulement, qu'il refuse toute espèce de courage aux chrétiens; tandis que nous savons que le béotarque Diamantis maudit vingt fois les ténèbres qui dérobaient aux yeux des Turcs les traits de bravoure et d'audace des Hellènes.

Aboulouboud pacha raconte à son tour qu'après avoir employé les premiers jours de son arrivée à reconnaître ses positions, il se détermina à attaquer les révoltés de front, sans douter un seul instant du succès pour lequel il avait tout calculé et prévu. Dans la matinée du 11 novembre, Méhémet Aboulouboud étant disposé, fit sommer les chrétiens de se rendre, en leur offrant amnistie et pardon général du passé. La démarche était loyale; mais ceux-ci, ne voyant dans cette action qu'un effet de la crainte accoutumée des Turcs, et habitués à repousser leurs tentatives avec succès, rejetèrent toute espèce de proposition. Cependant le visir crut devoir réitérer à l'entrée de la nuit la même sommation, en les prévenant qu'ils seraient attaqués à onze heures et en leur faisant connaître le signal du combat.

En effet, à l'heure indiquée et au coup de canon annoncé, Aboulouboud, qui avait fait ranger en bataille sa cavalerie, commanda le mouvement. Il marchait à la tête des assaillants, et dès qu'il eut rempli le fossé, il entra au milieu d'une grêle de balles dans la presqu'île. Les Grecs n'eurent pas plus tôt remarqué l'inutilité de leur premier feu pour arrêter l'ennemi, qu'ils se débandèrent, tandis que leur chef Manolis Papas se hâta de gagner les monta-

gnes (1). Le visir ordonna alors à sa cavalerie de poursuivre les fuyards, en faisant main basse sur ceux qu'ils trouveraient armés, mais en épargnant les paysans, les femmes et les enfants.

Un grand nombre de Grecs tombèrent ainsi au pouvoir des vainqueurs; et Aboulouboud, fidèle au système qu'il s'était proposé de suivre jusqu'à l'entière exécution de ses projets, ayant fait amener les esclaves devant lui, les déclara libres. Afin de tout concilier, il fixa à un prix élevé la rançon de ceux qu'il affranchissait, et qu'il compta à ses soldats, auxquels il accorda un certain nombre de jours pendant lesquels ils continueraient à butiner. Il ne parut même pas trop fâché d'apprendre que les insurgés s'étaient embarqués sur des vaisseaux hydriotes qui croisaient dans le golfe. Il employa ensuite plusieurs séances à interroger les captifs qu'on lui amenait, les admonestant avec douceur, les consolant, et, (tant son hyprocrisie était profonde) dans une de ces sortes d'audiences prévòtales, on le vit donner ses propres chaussures à un vieillard grec qui marchait nu pieds. Enfin, si Aboulouboud eût été sincère, il aurait fait dans l'histoire la critique des césars Tite et Vespasien, qui vendirent le peuple de Dieu aux enchères publiques, parce qu'il avait osé leur résister; car, dès qu'il avait réuni quelques populations chrétiennes, il feignait de les renvoyer sous bonne escorte dans leurs villages (2).

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Salonique plusieurs courriers porteurs du firman impérial qui confirmait Aboulouboud au sangiac de Macédoine; M. Bottu, consul de France, saisit cette occasion pour envoyer deux personnes complimenter le vainqueur philanthrope. Celui-ci,

(1) Le visir passe ici sous silence la conduite du béotarque Diamantis, et tout ce qui est à l'avantage des Grecs.

(2) M. L'Auxerrois, interprète de France à Salonique, m'a assuré avoir rencontré des centaines de ces malheureux qu'on conduisait enchaînés pour les vendre à Salonique, à Serrès, et jusqu'à Andrinople.

sensible à cette attention, leur dit qu'il reconnaissait la *galanterie française*, et ne voulut pas qu'ils eussent d'autre tente ni d'autre table que la sienne. Il les combla d'attention; et pendant les deux jours qu'ils passèrent dans son camp, il leur donna un officier pour leur montrer les lieux où l'action s'était passée, sans paraître mettre une grande importance au succès qu'il avait obtenu.

Non moins modeste à son retour à Salonique, Méhémet Abouloubond répondit aux compliments qu'on lui adressait, en disant « que, si Cassandria n'avait pas été emportée plus tôt, c'était la faute de ceux qui l'avaient attaquée, » et que la crainte d'être envoyés ensuite en Morée leur » avait fait traîner l'affaire en longueur dans un intérêt » particulier. »

Il en fut de même de la soumission de la péninsule de Sithonia ou Longos, qui se rendit sur une simple sommation. Satisfait d'ôter aux Grecs les armes et quelques pièces de canon, qui furent envoyées à Salonique, le visir sembla respecter les habitans dans leurs personnes ainsi que leurs propriétés. C'était le premier Turc à face humaine, parmi tant de monstres qui désolaient la Romélie, que les chrétiens rencontraient; et une circulaire qu'il publia produisit une telle sensation, que les Cassandriens réfugiés dans les îles de l'Archipel s'empressèrent de rentrer au sein de leurs montagnes, où ils reçurent des secours et les moyens de relever leurs maisons.

Tant de clémence, unie à tant de bonté, décidèrent les religieux du mont Athos à prêter l'oreille à quelques propositions d'accommodement, que leur fit Abouloubond pacha. Il avait empêché ses soldats de marcher vers la sainte Thébaïde, après les avantages qu'il avait obtenus à Cassandria; et on applaudissait à sa modération, quoiqu'on sût bien qu'il viendrait difficilement à bout de s'emparer de cette presqu'île, tant qu'elle ne serait pas bloquée par mer. Les moines l'avaient mise sur un pied de défense for-

midable, dès qu'ils avaient vu un mouhafiz turc cantonné à Hiérissos dévaster leurs fermes, situées entre le Chabrias, ou rivière d'Ormilias, et celle des Platanes. Ils avaient aussitôt placé garnison dans la tour qui défend l'entrée de la Chersonèse, puis, évacuant les monastères de Callitzé, situés près de l'ancienne cité d'Uranopolis, ainsi que ceux de Chiliantari et de Vatopédi, ils avaient fortifié la chartreuse d'Agia Monéta, en se débarrassant de cinq à six mille vieillards, femmes et enfants, que des vaisseaux Psariens transportèrent, avec une partie de l'argenterie des églises, dans les îles de l'Archipel.

A la nouvelle de ce qui se passait dans la péninsule de Pallène, on avait redoublé d'activité pour fortifier le monastère de Xénophon, lieu où les religieux, véritables cénobites, ont tout en commun, sans posséder même une cellule en particulier. La garde du couvent de Zographon fut confiée aux religieux bulgares, hommes robustes, qui avaient la plupart porté les armes parmi les Kersales, avant d'endosser l'habit séraphique. On approvisionna Saint-Paul et les ermitages habités par d'anciens soldats de Czerni Georges, en abandonnant Karès, espèce de factorerie établie au milieu des solitaires, qui y échangeaient les produits de leur industrie contre des objets provenant de l'étranger. On répara les fortifications de la Grande Laure, qui renfermait autrefois six cents moines, gardiens de la croix votée par Constantin, en commémoration de celle qu'il prétendit voir au ciel, quand une main sortant du sein des nuages lui présenta le labarum.

Malgré ces dispositions, comme il n'y avait pas unité de vues parmi les religieux de la montagne sainte, on entra en pourparlers avec le parlementaire d'Aboulouboud, qui demandait l'artillerie, les armes et une forte contribution de guerre. A de pareilles propositions, d'autres hommes que le haut clergé, qui dominait au mont Athos, auraient pu soulever les populations de la Thrace, et couvrir

les plaines de Philippes de soldats de la Croix. Le spectre qui apparut à Brutus se serait ranimé pour épouvanter un divan chargé d'homicides. L'intérèt de l'Église prescrivait de rompre tout pacte avec l'impiété; et vingt mille hommes, avec l'assistance de la marine grecque, auraient fait du mont Athos un point de diversion capable de paralyser tous les efforts de Constantinople. Aussi les négociations furent longues; et dès que la capitulation, portant remise des armes, de l'artillerie, de près de deux millions de piastres, et d'un certain nombre d'otages, fut conclue, Abouloubond partit de Salonique, afin de se rendre à Hiérissos, où il arriva au commencement de janvier 1822.

Il reçut en y entrant un sabre d'honneur, qui lui fut remis, au nom du sultan, par un capigi bachi. Il toucha ensuite la rançon de la sainte Thébaïde, qu'on lui paya en numéraire et en argenterie des églises, en se réservant plus tard de rechercher les trésors qu'il croyait cachés dans cette contrée. Il manifesta à cet égard une arrière-pensée, qui ne put échapper aux religieux, lorsqu'il commença sous des prétextes illusoires, à faire pendre un grand nombre de pauvres curés des campagnes; mais ils n'étaient plus en mesure de faire des représentations convenables, leurs monastères étaient occupés par de fortes garnisons turques.

Aboulouboud ne tarda plus à jeter le masque. Il rentra à Salonique, le 10 mars, avec l'appareil d'un triomphateur barbare; et on remarqua que celui qui avait refusé les compliments pour la victoire de Cassandria, accueillait avec beaucoup de plaisir les flatteries capables de rehausser l'importance de sa dernière expédition. Il ne parlait que *des grandes fortifications, de l'aspect formidable des grands monastères du mont Athos*; et sans cesser de plaindre *les malheureux Grecs qui payaient les folies de leurs compatriotes*, il ne tarda pas à se montrer digne de l'école de Dgézar pacha, à laquelle il avait été élevé.

Les succès, ainsi que les revers, semblent se dérouler par séries; la victoire suit la victoire, comme le malheur suit le malheur; le même jour, témoin des avantages que Aboulouboud obtenait sur les Grecs, voyait les insurgés de l'Eubée au moment de subir le sort de ceux de la Macédoine.

Les habitants de cette île, plus esclave qu'aucune autre contrée de la Grèce, avaient contraint les Turcs à se renfermer dans les places fortes, dès les premiers jours de l'insurrection; et ils les tenaient bloqués à Nègrepont, ainsi qu'à Carystos. Aussitôt, leurs voix, insultant au Prophète, apprirent aux fils d'Islam que les descendants des Abantes renaissaient; ils chantaient l'hymne de Rigas en face de leurs tyrans. Ils redisaient, avec ces souvenirs, le beau trépas des Hellènes aux rives du Pruth et de l'Oltau; le gibet ennobli par le supplice du patriarche martyr Grégoire; les victoires navales récentes de leurs Argonautes; les lauriers cueillis par leurs frères aux Thermopyles, à Livadie, sur les bords de l'Eurotas, aux champs de la Messénie et dans la plaine de Tégée, quand un des capitaines de l'Éleuthérolaconie, Élias Iatranis, fils de Mavromichalis, prince du Magne, débarqua dans une calanque voisine de Carystos.

Ce brave, qui avait assisté à la prise de Tripolitza, amenait sept cents hommes, avec lesquels il ne tarda pas à vouloir essayer d'emporter une place dont on disait la garnison réduite aux abois. Rien ne lui en défendait les approches. Ses soldats s'avançaient sans obstacle; ils étaient entrés dans un des faubourgs, et ils se livraient imprudemment au pillage. Lui seul, inquiet, craignant quelque surprise, resté avec sept de ses chefs les plus braves, redoutait un succès facile, quand il vit apparaître une bande mugissante de Turcs.

Il veut rappeler sa troupe, mais elle avait sur les bras toute la population turque de Carystos; et il n'a que le

temps de se jeter dans un moulin peu éloigné de la ville. Il y est aussitôt enveloppé; trois de ses amis tombent à ses côtés; ses munitions s'épuisent; il prend la résolution de sortir avec les quatre braves qui restaient, afin d'obtenir une mort glorieuse. Les Turcs le pressent en criant d'*épargner Élias, fils de Pétro bey ;* et ses jours seuls sont respectés. Le cercle d'ennemis qui l'environne se resserre; il fait vainement étinceler son sabre pour les provoquer : *Épargnez le fils de Pétro bey ;* répètent les Turcs ! — *J'entends ,* s'écrie Élias , *vous voulez le prendre ; eh bien , mon glaive seul sera captif !* En prononçant ces mots, il se poignarde, et expire aux yeux des barbares. Infortuné! on le proclamait à la même heure stratarque de l'Eubée, au milieu du sénat Hellénique.

Soudain les Maniates, parvenus à sortir de Carystos, se débandent; ils s'enfoncent dans les forêts du mont Ocha, où ils sont accueillis en frères par les Eubéens, qu'ils n'avaient pas prévenus de leur entreprise... Ils y pleuraient la mort d'Élias depuis huit jours, quand ils furent rejoints par Cyriaque, son oncle, qui songea aux moyens de rassurer les esprits et de venger un neveu qu'il chérissait. Chef sage autant qu'intrépide, l'Eubée lui dut alors son salut; mais le sort des combats, qui devait bientôt le transporter dans l'Épire, lui réservait d'autres palmes aux bords de l'Achéron.

L'ami, le compagnon d'Élias, Odyssée allait venger les mânes de son frère d'armes. Dès que Omer Brionès eut abandonné l'Attique, le fils d'Andriscos résolut de s'emparer d'Athènes. Son ennemi y avait laissé garnison : fuyant, la torche à la main, il avait dévasté les bourgades répandues dans la plaine, brûlé Thèbes, Livadie, et anéanti un pays qu'il était contraint de quitter.

Entourés d'un désert, les Turcs restés dans Athènes, abondamment approvisionnés, se croyaient en sûreté. Aucuns Grecs ne se montraient, et les barbares n'allaient à la

découverte que pour se livrer aux plaisirs de la chasse, en se retirant, dès qu'il était nuit, dans l'acropole, à cause de la peur que leur causait une ville couverte de ruines et de tombeaux, effroi des ames criminelles. Ils se flattaient de passer ainsi l'hiver. Déjà le Parnasse se couvrait de neige, les montagnes de la Béotie se dépouillaient de verdure, quand les paysans du mont Cythéron, réunis aux palicares d'Odyssée, descendirent dans la plaine de Marathon. Ils suppliaient le Dieu des batailles d'inspirer une sécurité profonde à leurs ennemis ; et leurs vœux furent si complètement exaucés, qu'ils entrèrent, pendant la nuit du 17 novembre, dans Athènes, avec tant de précaution, que les Turcs n'aperçurent l'étendard de la Croix que le 18 au lever du soleil.

---

# LIVRE SEPTIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

État des côtes de l'Asie-Mineure. — Affaires de l'île de Crète. — Arrivée de Michel Comnène Aphendoulief dans cette île ; — son portrait ; — ses proclamations. — Situation militaire et politique de la Crète. — Détails topographiques et économiques. — Noms des principaux chefs des insurgés. — Impéritie et duplicité de Comnène. — Plaintes portées contre lui. — Congrès de Vrachori. — Discours et sage conduite d'Alexandre Mavrocordatos. — Ses plans. — Prise du château de Litharitza. — Les Souliotes marchent au secours d'Ali pacha. — Il refuse leur assistance. — Lettre qu'il leur écrit. — Résolution de Marc Botzaris. — Adhésion du capitaine Cara Hyscos. — Ils attaquent Arta. — Leurs combats. — Sont appuyés par les Toxides, — qui les trahissent. — Mort de Khars Ali Khan et de Méhémet bey de Cléïsoura. — Ses conséquences. — Déroute des Souliotes. — Déposition d'Ismaël Pachô bey. — Réunion de tous les Schypetars sous les drapeaux de Khourchid pacha.

Des troubles tour à tour renaissants et apaisés, à Smyrne; le supplice de quatre-vingt-trois Grecs du village de Dgiaour-Kéui, qui ne savaient ni lire ni écrire, accusés de correspondre par lettres avec les Samiens ; quelques désordres survenus à Scala-Nova ; des Francs battus ou insultés suivant l'usage immémorial de l'Orient ; Chios menacée d'un débarquement de la part des insurgés ; la paix des tombeaux dans l'île de Cypre, tel était l'état des choses sur les côtes et dans les îles voisines de l'Asie-Mineure. L'escadre du capitan-pacha, retirée aux Dardanelles, laissait la mer au pouvoir des escadres grecques, quand Michel Comnène Aphendoulief abordait dans l'île de Crète.

Un extérieur difforme, des mouvements gênés, des jambes grêles et torses, des cheveux ou plutôt des espèces de crins noirs collés sur un front livide, des yeux perdus au fond de leurs orbites, un regard aussi faux que son accent moitié tartare et moitié valaque, une vanité égale à sa poltronerie, annonçaient que ce chef était indigne de commander les superbes Crétois, auxquels il se fit connaître par une proclamation en date du 2—14 novembre. Il leur annonçait « que la patrie renaissante l'envoyait vers eux pour
» prendre le gouvernement du pays. Monembasie qui, as-
» siégée autrefois par terre et par mer, résista, disait-il,
» pendant sept ans, s'est rendue le 22 juillet; Navarin est
» tombé entre nos mains, et la capitale du Péloponèse,
» Tripolitza, a été prise d'assaut. Sur les deux éléments,
» nous nous sommes mesurés avec nos ennemis, et nous
» les avons repoussés.... Corinthe et les Thermopyles les
» ont vus fuir honteusement devant les drapeaux de la
» Croix. »

» Cependant, dès nos premiers mouvements, des im-
» pies n'ont pas cessé de nous flétrir aux yeux des puissan-
» ces chrétiennes. Ils nous ont représentés comme un peu-
» ple dégénéré, divisé en factions, indigne de la liberté,
» et animé par le seul instinct du pillage.

» L'Europe entière vous contemple, démentez l'im-
» posture, méritez d'être secourus! En tenant une con-
» duite conforme à la justice, vous prouverez que vous
» êtes la postérité des sages Crétois amis des lois. Montrez
» que le christianisme qui vous guide est la source de la
» civilisation, le fléau de l'esclavage et de la barbarie. N'ou-
» bliez pas surtout que vous devez un jour rendre compte
» de vos actions à un Dieu qui voit tout, et maintenant
» à un gouvernement suprême chargé de récompenser et
» de punir.

» Réunissez-vous donc autour de moi, armez-vous de
» prudence et de courage. Vous avez enduré les calamités

» de plusieurs siècles d'injures; prouvez aujourd'hui qu'un » peuple qui a conservé dans les fers son caractère et son » énergie n'a qu'à le vouloir pour consommer l'œuvre de » sa régénération. Vous avez été témoins des outrages faits » à l'honneur de vos familles, de la spoliation de vos mai- » sons, de la dévastation de vos campagnes, de la profa- » nation de vos églises! Aux armes, braves Crétois! que » la concorde vous unisse, et vos ennemis seront vaincus. » Partout ils sont en fuite! Dans le Péloponèse, en Épi- » re, sur le mont Olympe, Dieu a souri avec amour aux » entreprises de nos frères. »

A la suite de cette adresse qui était plutôt l'œuvre d'un rhéteur que d'un soldat, Comnène forma une junte, publia un code militaire, une formule de serment conçu dans le sens de celui de l'hétérie, mais qu'allait-il faire? quelles mesures de salut public devait-il proposer aux Crétois? Étranger à leurs mœurs, à leur pays, et presque à leur langue, de quel front pouvait-il se présenter au conseil? Hypsilantis qui n'avait jusqu'alors fait presque que de mauvais choix, ni les Hellènes du Péloponèse, ne possédaient aucunes notions exactes sur la Crète. Ils savaient qu'il existait une contrée indépendante, nommée Sphakia, dont les habitants, insurgés depuis quelques mois, avaient relancé les Turcs dans les places fortes, où ils les tenaient bloqués. Ils avaient entendu prononcer les noms de Coumourli, de quelques chefs des insurgés, et, sans rien approfondir, D. Hypsilantis s'était cru suffisamment éclairé pour deviner les besoins et les ressources des Crétois, qu'on va tâcher de faire connaître, en indiquant l'importance d'une île que les Vénitiens s'appliquèrent constamment à couvrir d'un voile politique aux yeux de l'Europe.

L'île de Crète, située entre les degrés de longitude 21° 8′ et 23° 58′, vers les 34° 55′ et 35° 40′ de latitude, a, dans sa plus grande longueur, prise du cap Crio (1) jusqu'au

(1) Les marins provençaux, qui altèrent tous les noms, l'appellent le

promontoire Salomon, situé à son extrémité orientale, cinquante-neuf lieues de France; et, dans sa plus grande largeur N. et S., mesurée du cap Sassolo au cap Martello, une étendue de treize lieues. Sa surface, renfermée entre ces lignes, peut être approximativement évaluée à trois cent soixante-onze lieues carrées. La chaîne de montagnes qui traverse l'île, dans sa plus grande étendue, coupée en quatre endroits différents, offre autant de points de communication entre les parties septentrionales et méridionales de cette terre partout montueuse, dont les champs, disséminés en plateaux, présentent plutôt une scène d'entablements qu'une véritable plaine, jusque dans les parties qui avoisinent la mer Égée.

La première des tranchées pratiquées dans le diaphragme montueux auquel les anciens donnaient le nom générique d'Ida, s'ouvre entre les mornes sourcilleux de Sphakia et de Kryavria, tandis que la partie qui se prolonge jusqu'à l'extrémité occidentale, retenant le nom des Sphaciotes, le conserve jusqu'à la hauteur de Rhétymos. Ainsi, il faut rapporter à la périphérie de cette contrée montueuse le port de Crabuzes, le golfe de Kyssamos, ceux de la Canée et de la Sude, situés sur la côte nord, ainsi que le mouillage de Sphakia qui se trouve dans sa partie méridionale.

Le mont Ida, qui pyramide à côté de la chaîne de Sphakia, dont il est séparé par un défilé que baigne une rivière ou torrent, connu maintenant sous la dénomination de Kryavria, compte au nombre de ses mouillages Rhétymos, l'Estandié et Candie, place forte de laquelle relèvent les plaines de ce nom, ainsi que celles de Messara, qui se joignent par une suite de coteaux secondaires, appuyés au faîte majestueux sur lequel l'antiquité mythologique pla-

cap des *Grabuges* ou *Grabuzes*, ainsi que le cap Mélek ou Malek, qu'ils nomment le cap *Meslier*. Dès les plus anciens temps la Crète fut divisée en trois régions. — *Voy*. Strab. X, pag. 476. Diod. V, §§. 78 et 80.

çait le tombeau de Jupiter Ægiochos, ou pasteur de chèvres.

La troisième partie de la Crète se détermine par le mont Icare, qu'un défilé et une rivière séparent des escarpements de l'Ida; et par les montagnes de Kavoutcy, situées à la partie la plus étroite de l'île, jusqu'à celles de Lassity, qui s'élèvent en face de la baie de Mirabel. C'est là que commence la quatrième contrée dans laquelle on cite la ville de Gira-Pétra, le port de Spina-Longa; enfin l'extrémité de l'île, qui n'est pas la moins ardue, se termine au mouillage de Palæo-Castron, situé entre les deux promontoires les plus orientaux. Des ravins, des abîmes, des torrents, font de l'ensemble et des détails topographiques de la Crète un labyrinthe plus inextricable que celui de Gnosse, et du peuple dominateur de ce beau royaume un minotaure aussi féroce que celui dont Thésée triompha.

Telle est la charpente géographique de la Crète, que les Turcs divisent en trois drapeaux, ou sangiacs, qui sont ceux de Candie, de Rhétymos et de la Canée (1), tandis que les Grecs, fidèles à leur nomenclature, ont conservé les divisions ecclésiastiques, comme pour protester, à la face de la chrétienté, de l'illégitimité de leurs oppresseurs (2).

En suivant la marche de l'insurrection dont l'île de

(1) *Divisions topographiques turques.*

1. Sangiac de la Canée; s'étend depuis le cap de Buza jusqu'à la province d'Apicorma ou plutôt d'Apocorona, domaine des empereurs chrétiens de Constantinople; 2. Sangiac de Rhétymos, depuis le territoire d'Apocorona jusqu'à celui de Lambis; 3. Sangiac de Candie, depuis la province de Mylo-Potamos jusqu'au cap Samonion, vulgairement appelé Salomon.

(2) *Divisions topographiques grecques.*

1. Kyssamos; 2. Sélino; 3. Cydonie; 4. Apocorona; 5. Sphakia; 6. Iles du Goze; 7. Rhétymos; 8. Mylo-Potamos; 9. Avlo-Potamos; 10. Lambis; 11. Arcady, 12. Rizo-Castron; 13. Candie; 14. Messara ou Gortyne; 15. Gnosse; 16. Lassyty; 17. Malévrisi; 18. Téménos; 19. Gira-Pétra; 20. Sitia; 21. Mirabel; 22. Spina-Longa.—Extrait des Mémoires manuscrits de M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.

Crète est le théâtre, la province de Sphakia doit naturellement fixer l'attention du lecteur. Cette contrée, située dans la partie méridionale de l'île, s'étend, d'occident en orient, depuis Sélino jusqu'à Frango-Castelli, fortin flanqué de quatre bastions de construction vénitienne, et elle aboutit vers le nord aux cantons de Rhétymos et de Messara. La ville, qui fut presque détruite à l'époque de l'insurrection de 1770, renferme maintenant douze cents habitants, dont les demeures, suspendues aux flancs de deux montagnes situées en regard, couronnent une sorte d'entonnoir. Tel est le chef-lieu de la république de Sphakia. C'est aussi le seul établissement maritime qu'elle ait sur la côte, si on peut donner ce nom à un port tellement exposé aux vents qui soufflent de la partie du sud, que, les barques ne pouvant tenir sur un fond de roches vives, on les tire à sec sur la plage, où elles restent à la garde de Dieu; car il n'y a pas une seule pièce de canon pour en défendre l'approche.

Cependant on trouve, à une lieue de distance, à l'ouest, une grève au pied des montagnes abruptes, ainsi qu'une aiguade près de laquelle on peut mouiller par huit et dix brasses de fond; mais on y est encore exposé aux rafales du nord, qui tombent avec impétuosité de toute la hauteur des monts blancs, quand le souffle de Borée charge de neige le double faîte du mont Ida. Il en est de même des îles du Goze, où les portulans placent un mouillage imaginaire; elles n'ont d'importance que par leur fertilité, car elles sont cultivées et habitées. Les Sphaciotes y recueillent de l'orge, du sel, en quantité suffisante pour leurs besoins, et ils y nourrissent quelques troupeaux. Ainsi on peut conclure qu'ils ne possèdent pas un seul port, quoiqu'ils soient marins, et que leurs barques remontent parfois jusqu'à Constantinople.

Tel était le refuge des derniers Crétois, issus des races pélasgiques; et en considérant leur repaire, on aurait pu

croire que les aigles pouvaient seuls y pénétrer. En effet, à trois quarts de lieue de cette place, les villages de Colocassia, de Vouva et de Comitadès, situés à la distance respective d'un mille, dominent un chemin scabreux, dans lequel un ennemi peut être écrasé sous des avalanches de pierres, tandis que des embuscades et des corps-de-garde creusés dans le rocher permettent de tirer sans être aperçu. Il en est de même de quart de lieue en quart de lieue, où l'on trouve successivement les hameaux de Patsanos et de Capsodanos. Cette direction conduit au village de Scatoli, éloigné d'un demi-lieue; enfin, la frontière finit trois quarts de lieue plus loin, à Phodukinos, auquel on monte par une rampe d'un accès difficile.

Le second point par lequel on peut pénétrer dans le canton de Sphakia est le défilé d'Archiphoux, qu'il faut faire connaître en partant du centre pour se porter à l'extérieur. Après avoir suivi, pendant vingt minutes, le chemin dont on vient de parler, et passé devant Comitadès, on s'engage dans un précipice hérissé de rochers suspendus au-dessus de la tête du voyageur, qui aboutit à un portique taillé dans le roc qu'on franchit pour arriver sur le flanc de vastes précipices qu'on cotoie durant vingt-cinq minutes, jusqu'à un endroit où deux chevaux peuvent à peine passer de front. A cinquante minutes au-delà on atteint la région des neiges, on passe au village d'Ybros, on sort des gorges, on marche sur le plateau d'Archiphoux, et, à une lieue environ au-delà, on découvre la mer au-dessus du cap Mélek. C'est par cette voie qu'on pénètre dans le territoire d'Apocorona, et de là à la Canée.

Les Grecs, dirigés par le polémarque de Sphakia, Roussos, homme renommé parmi les plus braves de cette contrée, avaient organisé un aréopage composé d'Anagnoste Protopadakys, de Georges Polyianakis, des six frères Telyianakis dont le plus intrépide, surnommé le Turcomaque, se trouvait toujours aux avant-postes; d'Anagnoste

Papadakys, de Siphès, né aux environs de la Canée, et d'Antoine Mélidoros, appelé le *Sans pareil*, qui avaient fortifié tous les points que nous venons d'énumérer. Ils s'étaient ensuite emparés de Proméros et de Vaphé, bourgade de cent cinquante feux, où ils avaient arboré l'étendard de la Croix. Maîtres de la plaine et des coteaux, ils vendangeaient, ils récoltaient et ils se dédommageaient aux dépens des Turcs de la stérilité de leur pays, dont le miel et les fromages font la principale richesse. Comme ils ne pouvaient plus tirer de grains d'Égypte, ils avaient emmagasiné les orges de leurs agas, avec lesquelles ils nourrissaient leurs familles et leurs soldats. Que pouvait-on demander à de tels hommes? ils avaient proclamé leur indépendance avec quinze cents montagnards, battu l'ennemi, et ils versaient leur sang pour la défense de la patrie. Mais l'imprudent Comnène ne tarda pas à les mécontenter, en voulant les astreindre à une discipline étrangère à leurs mœurs.

Nous avons tracé aussi succinctement qu'il était possible la position et la force de la ville de la Canée, pour montrer que les insurgés n'avaient pas de moyens suffisants pour en entreprendre la conquête autrement que par un blocus, auquel la marine grecque aurait coopéré. Maîtres d'une partie du cours de la rivière de Kladissos, de Sainte-Marine, de Darasots, de Galata et de Platania, ils s'étaient établis en force dans les bois, de manière à inquiéter le mouillage de Saint-Théodore. Ils recevaient par cette voie les recrues qui leur étaient envoyées des îles de l'Archipel; mais ce port n'était pas toujours pour eux un point de communication bien assuré. Quoiqu'on le signale de très-loin par le cap Mélek ou *Drapanum* (1); quand les

(1) Le golfe de la Canée est formé par les caps Spada et Mélek; et celui de la Sude, situé sur la même ligne, par le cap Mélek et le promontoire Alméros. On ne peut les reconnaître entre eux qu'à une petite distance, sans distinguer les points qu'on vient d'indiquer. Ainsi un bâtiment venant

vents du nord soufflent du large, les terres de l'île de Crète sont tellement embrumées, qu'on peut également donner dans le golfe de la Canée. Plusieurs barques grecques avaient manqué d'être victimes de cette erreur ; ainsi, il n'était pas possible de songer à un blocus régulier.

La Canée, qui est comptée au nombre des places fortes du second ordre de l'île de Crète, n'arrêterait sans doute pas long-temps une armée européenne. Mais les Grecs, bons pour un coup de main, n'osaient affronter une place ceinte de murailles flanquées de treize bastions, cavaliers ou batteries, garnis de cent quatre-vingt-douze bouches à feu, depuis le calibre de 48 jusqu'à celui de huit livres de balles. Ne devaient-ils pas tout craindre, s'ils y avaient réfléchi, de la part d'une garnison de plus de six mille hommes, qui pouvaient faire des sorties de mille à douze cents soldats ? Dès le commencement de la guerre, la Porte Ottomane y avait envoyé des munitions de guerre; et si cette place n'avait pas en vivres les trente mille kilos de blé (environ dix-huit mille quintaux) prescrits par les réglements, les Francs établis à Smyrne étaient gens à ne pas laisser chômer les Turcs, tant qu'ils trouveraient un sequin d'or à bénéficier avec eux.

Les Crétois et leurs chefs connaissaient les plages sur lesquelles on pouvait débarquer, les endroits faibles de la ville; et ils savaient qu'il aurait fallu pouvoir former un grand établissement militaire à la Sude; mais il était encore plus difficile de s'emparer de cette position que de la ville

de l'est, voulant donner dans le golfe de la Sude, se trouvant affalé dans celui de la Canée, n'aurait d'autre parti à prendre que d'aller à l'île Saint-Théodore, distant d'une lieue et demie O. de la Canée, à 700 toises de la côte courant N. E. S. O. On distingue, dans cette dernière partie, des ruines d'un ancien château, qui fut la première conquête des Turcs. Il faut ranger l'est pour mouiller entre l'île et la côte, où l'on a de 6 à 7 brasses de fond, en ayant soin de porter une ancre à terre. Le vent traversier est de l'E. et E. N. E. — Mémoires manuscrits du lieutenant-général comte Mathieu Dumas.

de la Canée. Un port sûr, commode, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents, aurait été d'un avantage incalculable pour enlever aux Turcs les moyens d'être secourus; mais, encore une fois, comment attaquer des châteaux situés sur le plus grand des deux îlots qui ferment l'entrée de ce golfe? Comment aborder neuf batteries ou bastions armés de soixante-six bouches à feu? Ce n'était pas avec des proclamations, auxquelles Michel Comnène était plus exercé que dans l'art de la guerre, et on s'aperçut bientôt qu'il n'était pas meilleur administrateur que soldat.

Entêté des folles idées de sa naissance, qu'il rattachait à la dynastie des Comnènes, il se regardait comme vice-roi de l'île de Crète, en attendant mieux; et les braves qui avaient proclamé l'indépendance, comme autant de grands vassaux ou d'Hilotes futurs, pareils aux boïards et aux serviles habitants des provinces ultra-danubiennes. Il savait, et c'était à-peu-près tout ce qu'il avait appris, que le Grand-Seigneur retirait annuellement de la Crète cent soixante mille piastres de capitation ou caratch, ainsi que cent vingt mille kilos de blé, qui lui étaient livrés par les seigneurs mahométans, devenus possesseurs des propriétés de la noblesse vénitienne, et il se crut doté d'une liste civile. Aussi ne parla-t-il plus, dès ce moment, de la Crète, que comme d'un royaume qui devait faire un état allié mais distinct de la Hellade.

Le rêve d'Aphendoulief était séduisant; car, depuis le cap Spada jusqu'à la ville de Candie, on compte, sur la bordure septentrionale de l'île, environ dix mille Grecs et près de vingt-deux mille dans les autres provinces, tous capables de porter les armes (1). En regard de cette

(1) La population grecque de l'île de Crète, malgré l'émigration de ses habitants, était évaluée comme il suit : trente-six mille Grecs payant caratch; dix-sept mille enfants au-dessous de douze ans, et cinquante-cinq mille femmes de tout âge. On estimait dans ce nombre les hommes capables

masse de chrétiens, se présentait une population mahométane armée, presque égale en nombre (1). Chassée de tous les villages qu'elle occupait, elle s'était réfugiée dans les vingt-sept places de guerre, châteaux, palanques ou tours de la Crète; mais ainsi divisée, surprise sans approvisionnements, autres que ceux qu'elle avait emportés, elle n'offrait pas cet ensemble formidable qui aurait pu comprimer l'insurrection. Le coup avait été manqué, grace à la célérité des Sphaciotes, qui avaient empêché la jonction des pachas de Candie, de Rhétymos et de la Canée. On devait donc bloquer les forteresses dans lesquelles les Turcs s'étaient renfermés; c'était le plan qu'avaient suivi les Péloponésiens. Ils s'étaient ainsi rendus maîtres de Navarin, de Monembasie et de Tripolitza; mais il fallait un autre homme que Comnène Aphendoulief pour conduire une pareille entreprise, et on s'adressa au sénat hellénique afin d'obtenir son remplacement.

Il aurait dû rappeler aussitôt Comnène; mais il ajourna l'examen des affaires de la Crète après celles du congrès que Mavrocordatos avait convoqué à Vrachori, ville capitale de l'Étolie. Le prince, qui y avait réuni les primats de cette province et des montagnes voisines pour aviser à la formation d'un gouvernement provisoire de la Grèce occidentale, était parvenu à concilier les esprits naguère aigris et divisés. Environné de l'estime générale des Grecs, ses paroles étaient des oracles, et ses oracles l'expression constante du patriotisme joint à la sagesse. On lui avait offert à plusieurs reprises le titre de président des états de l'Étolie, qu'il avait constamment refusé. Cette modestie, ainsi que sa prudence, avaient décidé les chefs des Schype-

de porter les armes de vingt-deux à vingt-quatre mille. — Mémoires manuscrits du lieutenant-général Mathieu Dumas.

(1) La population turque était, disait-on, de cent trente mille ames. Si on en retranche soixante-dix mille femmes, douze mille vieillards ou bouches inutiles, une foule de domestiques nègres, on verra que les mahométans ne peuvent guère compter sur plus de seize à dix-sept mille fusils. (*Id.*)

tars mahométans qui étaient du parti d'Ali pacha, à députer à Vrachori Tahir Abas, Alexis Noutza ainsi que plusieurs beys de l'Épire.

Après les avoir rassemblés en conseil, Mavrocordatos leur fit entendre, non par des discours étudiés, qui ne séduisent guère que les oisifs, mais par des faits, que les Épirotes, de quelque croyance qu'ils fussent, ayant toujours été également haïs, méprisés et opprimés par la Porte Ottomane, dont les mandataires avaient imprudemment dévoilé les perfides desseins, il était de l'intérêt de tous de se délivrer de l'ennemi commun; que le temps était arrivé où les préventions religieuses devaient cesser entre des hommes qui avaient même origine et même patrie; que, la cause étant nationale, il fallait nommer des députés qui se réuniraient à Argos, et formeraient le congrès chargé de délibérer sur l'établissement du gouvernement provisoire de la Grèce.

Aussi conciliant que la persuasion, Mavrocordatos n'eut pas de peine à faire adhérer les Schypetars mahométans à cette proposition. Il leur laissa néanmoins le temps de conférer à ce sujet avec leurs tribus, voulant ainsi s'assurer de leurs dispositions positives. Quant aux Grecs, ils procédèrent immédiatement à l'élection de leurs députés, qui se mirent en route pour l'Argolide, où il fut bientôt appelé.

Cependant Mavrocordatos, qui ne perdait pas de vue la perfidie des Albanais, n'apercevait pas sans inquiétude s'accroître le nombre des partisans d'Ali pacha. Chaque jour, les jalousies des chefs ottomans et leur orgueil en augmentaient le nombre. On était convenu, dans les conférences tenues à Vrachori, d'attaquer Arta; mais il était à craindre que cette place ne passât des mains des Osmanlis dans celles des partisans d'Ali, ou que sa possession ne devînt un sujet de rupture entre des confédérés qui vivaient dans un état mutuel de suspicion. Il résolut donc de faire traîner les conférences, en consumant le temps en propo-

sitions de plans et de mesures insignifiantes, sans entreprendre rien de décisif avant que toutes les tribus albanaises fussent sincèrement attachées à la cause de la patrie, abstraction faite de la délivrance du proscrit pour qui seul elles avaient jusqu'alors combattu. Sans manifester cette arrière-pensée, il laissa la ville d'Arta sous le blocus éloigné de quelques corps d'observation, en faisant prévenir les Souliotes de continuer à harceler l'armée de Khourchid pacha, qu'on espérait réduire aux abois pendant l'hiver qui approchait.

On touchait à la fin d'octobre, saison ordinaire des pluies, et le plan de Mavrocordatos semblait judicieux, lorsqu'on apprit la réduction du château de Litharitza. Une partie des Schypetars Guègues qui en formaient la garnison, mal payés, fatigués de la longueur du siége, réfléchissant qu'il s'était écoulé plusieurs mois en sus du temps de leur engagement, gagnés par l'argent du sérasker Khourchid, lui remirent la forteresse qu'ils défendaient, et passèrent sous ses drapeaux.

Ali ne comptait plus alors que six cents soldats autour de sa personne. Il était à craindre que le découragement ne s'emparât de cette poignée d'hommes, et qu'ils ne le livrassent à un général qui s'était montré débonnaire pour tous les transfuges. On pouvait appréhender encore que les tribus albanaises, apprenant la détresse de leur visir, qu'elles ne pouvaient plus sauver, n'accourussent à Janina, dans l'espérance de prendre part à ses dépouilles. On devait croire que, les trésors du tyran tombant aux mains du sérasker, il s'en servirait immanquablement pour soudoyer ces bandes avides, et séduire celles qui ne faisaient encore que d'entrer d'une manière équivoque dans la confédération des insurgés. On résolut donc, dans le conseil des Grecs, de laisser les Acarnaniens seuls devant Arta, tandis que les Toxides, joints aux Souliotes, se dirigeraient vers Janina. Ils avaient ordre de ten-

ter un coup décisif pour forcer les Osmanlis à lever le siége, ou pour jeter au moins quelques renforts dans le château du lac, afin de prolonger la belle défense qu'y faisait le visir Ali pacha. Ils savaient que Khourchid travaillait à entourer la place du côté de terre par une double circonvallation, et ils firent prévenir Ali de leur résolution.

Au reçu de l'avis qui lui annonçait un secours prochain, le satrape, convaincu depuis long-temps qu'il n'était plus que l'instrument de la fortune des Grecs, crut devoir refuser toute espèce d'assistance de leur part. Ses richesses ne lui montraient que des ennemis attentifs à saisir l'occasion de s'en emparer; et, son avarice croissant en raison des dangers, il négligeait depuis quelques mois de payer ses défenseurs. Il se contenta donc de dire à ses capitaines, auxquels il fit part de l'offre des insurgés, qu'il comptait assez sur leur bravoure pour n'avoir pas besoin de renfort; et comme quelques-uns le conjuraient de recevoir au moins deux ou trois cents palicares dans le château : *Non*, répliqua-t-il, *de vieux serpents sont toujours de vieux serpents; je crains les Souliotes et leur amitié.*

Les guerriers de la Selléide qui ignoraient cette résolution s'avançaient ainsi que les Toxides vers Janina, lorsqu'ils reçurent la lettre suivante d'Ali pacha : *Mes enfants bien aimés, je viens d'apprendre que vous vous disposiez à faire marcher une partie de vos palicares contre Khourchid. Je vous préviens qu'étant inexpugnable dans ma forteresse je méprise ce pacha asiatique, et que je puis encore lui tenir tête pendant plusieurs années. Le seul service que je réclame de votre courage, c'est de réduire Arta et de prendre vif Ismaël Pachô bey, mon ancien domestique, l'ennemi acharné de ma famille, l'auteur des maux et des calamités qui accablent notre malheureux pays, qu'il a dévasté sous nos yeux. Redoublez d'efforts à cet effet; ce sera couper le mal dans sa racine et mes trésors seront la récompense de vos palicares, dont le courage acquiert tous*

*les jours un nouveau prix à mes yeux*. Fâchés de ce contre-temps, les Souliotes revinrent occuper Coumchadèz, d'où ils étaient partis.

Cependant leur marche avait répandu la consternation dans le camp des Osmanlis, qui se voyaient au moment d'être réduits à se défendre dans leurs lignes. Déjà Khourchid avait fait renforcer la position d'Ardamista par cinq cents hommes, et celle de Koutzoulios par quinze cents Asiatiques aux ordres du pacha de Khoutayé, qui lui avait nouvellement amené quelques renforts. Ces précautions avaient pour objet d'empêcher les insurgés de couper ses communications avec la Thessalie; mais il fut bientôt rassuré par leur mouvement rétrograde.

Les Souliotes, quoique mécontents d'Ali, dont ils avaient deviné les motifs de défiance, résolurent, ainsi qu'il les en priait, d'employer leurs efforts pour s'emparer d'Arta. Mais comment affronter cinq mille hommes, qui en défendaient l'approche avec un parc d'artillerie? Le conseil était d'avis d'ajourner cette entreprise, jusqu'à ce qu'on se fût procuré du canon; Marc Botzaris seul fut d'une opinion différente. Avide de toute espèce d'action d'éclat, aussi courageux que fécond en ressources, il résolut de tenter l'aventure; et ayant fait entrer dans ses vues le chef des Acarnaniens, Cara Hyscos, il partit de Coumchadèz le 24 novembre, dans l'intention de se signaler aux yeux de la Grèce, après avoir obtenu de ses frères d'armes la promesse de marcher immédiatement sur ses pas. Arrivé en vue de la place avec deux cents braves, il fit occuper Mârat. La position de ce hameau à la rive droite de l'Inachus, la grande route qui conduit de là au pont qu'il faut passer pour entrer dans Arta, des vergers entourés de fossés situés le long du bord occidental de la chaussée, semblaient lui donner le temps de voir venir l'ennemi et de l'attendre de pied ferme, quand les Turcs débouchèrent inopinément sur la levée.

Soit qu'ils eussent été prévenus, ou qu'ils devinassent le projet de Marc Botzaris, les mahométans n'eurent pas plus tôt aperçu ses drapeaux, qu'ils passèrent le pont de l'Inachus au nombre de huit cents cavaliers, précédés de quatre pièces de campagne servies par des canonniers de Constantinople. Marc les reçut avec fermeté, malgré l'infériorité de ses forces, jusqu'au moment où, pressé par le nombre qui augmentait à chaque instant, il fut obligé de se réfugier, ainsi que les siens, dans les maisons du village de Mârat, qui devinrent autant de forteresses, d'où ils se défendirent avec acharnement. L'ennemi commençait à les y canonner, et il est probable que c'en était fait des palicares de la Selléide, quand Nothi Botzaris parut avec trois cents soldats.

L'aspect de ce vieillard, semblable aux ruines vénérables de la Grèce, dont la vue frappe d'étonnement, déconcerte les barbares, qui s'arrètent à son aspect. Il les attaque, il les presse, et ils commençaient à céder, lorsque Marc Botzaris, auquel ce secours avait donné le temps de respirer, rendu plus furieux par le danger auquel il venait d'échapper, se précipite sur eux; il confond leurs masses, en semant avec ses braves la mort sur leurs pas; il leur enlève un canon, et les poursuit jusqu'au pont, devant lequel il est contraint de s'arrèter. Il était hérissé d'artillerie; les Souliotes étaient harassés de fatigue. Les ordres du polémarque de la Selléide, la nuit, ennemie des résolutions généreuses, prescrivant le repos, les chrétiens prirent position en face des batteries ennemies.

A la faveur des ombres, on aperçut bientôt les feux des montagnes, qui se répétaient jusqu'à Souli pour annoncer que ses guerriers étaient aux prises avec les Turcs; et le bruit du canon ayant convoqué les insurgés embusqués dans le voisinage d'Arta, au champ d'honneur, Marc Botzaris, dirigé par les conseils du polémarque son oncle, n'attendit plus que le jour pour attaquer les barbares.

Le pont qu'il fallait forcer (1) se compose de douze arches appuyées en s'étageant à une grande arcade ogivale, qui forment autant de plate-formes, sur lesquelles on avait placé du canon et pratiqué des barricades. Au signal convenu, les Souliotes donnent tête baissée au milieu de ces ouvrages, franchissent les estacades avec la légèreté des chevreuils, emportent les batteries, et arrivent pêle-mêle avec les Turcs sur la rive gauche du fleuve. Ils se répandent aussitôt en tirailleurs dans les jardins au penchant des coteaux rocailleux de *Panagia-Kato*, et parviennent à s'établir militairement dans le faubourg de Mihourti, où l'on voit une vaste basilique recouverte de dômes, construite sous le règne des derniers empereurs chrétiens de Constantinople.

Ce fut ainsi que s'accomplit la journée du 25 novembre. Le 26 au matin, les Turcs, commandés par le visir Hassan, ancien capitan-pacha, Ismaël Pachô bey, Ismaël Pliassa et Khars Ali Khan, pacha de Van, kasnadar du sérasker Khourchid, s'étant avancés pour déloger les Souliotes de leur position, Marc Botzaris, qui avait prévu leur dessein, manœuvra par un mouvement de flanc, en prolongeant les montagnes de la Vierge, de manière à ce qu'ils ne pussent pas faire usage de leur cavalerie, et il les obligea à renoncer à leur tentative. Contraints à se replier dans la ville, les Turcs s'établirent en face des Souliotes, qui garnirent leur front avec l'artillerie prise au passage du pont, de façon qu'on commença à se canonner de part et d'autre sans se faire beaucoup de mal.

Le jour suivant se passa en reconnaissances, chacun cherchant à s'établir avantageusement. Ainsi, tandis que les Souliotes occupaient le faubourg de Mihourti, la basilique de l'Annonciade, le revers de la montagne de la Vierge, le visir Hassan s'emparait du consulat de France et de l'église

(1) *Voy.* la description de la ville d'Arta, t. II, ch. XXXVI de mon Voyage dans la Grèce.

de Sainte-Théodore, de manière à faire face au camp du capitaine Cara Hyscos, qui commandait les Acarnaniens.

On s'attendait à un engagement prochain, quand les Toxides, partisans d'Ali pacha, persuadés que les Souliotes ne combattaient que pour le satrape, vinrent se réunir à eux. Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas bey, qui avait été épargné par les Grecs à la prise de Tripolitza, rejoignirent ainsi, avec deux mille guerriers du mont Ismaros, Marc Botzaris, de façon que les soldats du Christ et de Mahomet se trouvèrent rangés sous les mêmes drapeaux. Animés d'un courage égal, les vieux rivaux se disputèrent le poste du danger; et s'étant accordés à le partager, l'aigle de la Selléide attaqua l'ennemi le 28 au point du jour, en montant le premier sur les batteries dont il s'empara. Après en avoir chassé les Turcs, il rencontra Cara Hyscos, auquel il se joignit; et les Toxides ayant emporté plusieurs positions, les insurgés se trouvèrent maîtres des deux tiers de la ville.

Voulant terminer sa conquête, Marc ne trouva de moyen d'empêcher ses soldats de se débander pour piller, et de déloger les Turcs, qu'en mettant le feu aux maisons, et au consulat d'Angleterre; mais ce qui devait perdre l'ennemi le sauva; car l'incendie ayant éclaté avec fureur, il ne fut plus possible de joindre l'ennemi. Ainsi le visir Hassan se réfugia dans l'archevêché, qu'il avait fait fortifier; Ismaël Pachô bey se retira dans une mosquée voisine de Saint-Ménas; Ismaël Pliassa, délogé du quartier juif, occupa les maisons situées au pied de l'acropole et le kiaïa de Khourchid prit le commandement de ce donjon. Tels furent, jusqu'au 29 novembre, les succès des chrétiens et des Schypetars mahométans confédérés. Il restait à emporter des postes retranchés, un château fort; et comme les Grecs ne s'entendent pas à faire des siéges, ils durent se contenter de bloquer les Osmanlis.

Khourchid pacha, apprenant ce qui se passait du côté de

l'Amphilochie, résolut de faire les derniers efforts pour secourir Arta. Il venait d'être rejoint par Omer Brionès, qui arrivait d'Athènes avec les faibles restes de son corps de troupes; mais la tète de ce capitaine valait à elle seule une armée. On convint ensemble de faire marcher par trois chemins différents autant de divisions, composées chacune de deux mille hommes, afin de partager l'attention des insurgés, sans considérer qu'on pouvait ainsi se faire battre en détail. Omer Brionès en fit l'observation, et le sérasker résolut alors d'appuyer cette opération en attirant les Chamides thesprotes dans son parti. Il savait qu'ils se trouvaient réunis à Paramythia pour délibérer sur la résolution qu'ils devaient prendre, soit en s'attachant au parti de Sa Hautesse ou bien aux Toxides, quand ils virent arriver les envoyés du sérasker.

Le choix du généralissime était tombé sur deux cheicks éclairés, qui, ayant été admis dans le conseil des beys thesprotes, n'eurent pas de peine à leur persuader qu'Ali, ingrat et perfide, envers lequel ils avaient été coupables de défection dès le commencement des hostilités, était indigne de l'intérêt que lui témoignaient les Schypetars. Examinant ensuite l'insurrection de la Grèce, qu'ils attribuaient aux Russes, ils prouvèrent « qu'elle était dirigée
» contre tout ce qui était musulman. Que quelques agas
» n'eussent pas été fâchés de voir leur tyran humilié, cela
» se concevait, ainsi que la générosité qui portait encore
» les Épirotes à secourir leur ancien visir, qu'ils voyaient
» au bord de l'abîme; mais ce qui ne pouvait se définir, à
» moins d'un aveuglement qu'on devait regarder comme
» un châtiment céleste, c'était de s'allier avec de vils chré-
» tiens, qui proclamaient leur indépendance sous le signe
» abhorré de la Croix, et de s'unir à des réprouvés nés
» pour servir. L'instinct seul de sa propre sûreté ne de-
» vait-il pas ouvrir les yeux à tout ce qui était musulman,
» en voyant leurs frères coiffés du bonnet de coton, fus-

» tigés par des femmes souliotes, cultiver les rizières du » marais Achérusien; les mosquées changées en églises, » partout où les Dgiaours étaient vainqueurs; les musul- » mans sunnites vendus ou égorgés, et les Russes n'atten- » dant qu'un signal pour profiter des dépouilles des vain- » cus et des vainqueurs. »

Ces considérations ayant déterminé les beys à abandonner le rebelle, les Chamides promirent non-seulement d'obéir à Khourchid pacha, mais d'engager leurs frères à renoncer à un parti aussi contraire à leurs intérêts qu'à la religion du Prophète. Ils députèrent en conséquence secrètement vers Tahir Abas et Hago Bessiaris, qui se trouvaient avec leurs Toxides au blocus d'Arta. Ceux-ci, ayant connu le vœu des Chamides, y adhérèrent, et ne songèrent plus qu'à se réhabiliter dans l'esprit des vrais croyants, en abandonnant leurs alliés. Ils ne mirent à cette détermination qu'une condition particulière, la déposition d'Ismaël Pachô bey, qui était l'ennemi personnel de Tahir et de Hago Bessiaris; et elle leur fut accordée, sauf à être exécutée en temps et lieu opportuns.

Prévenu de cette défection, Pachô bey, qui ignorait la disgrace dont il était menacé, vit avec plaisir Tahir Abas, Hago Bessiaris et Elmas bey, suivis de leurs Toxides, se retirer. Ces deux chefs, pour déguiser leurs intentions perfides à Marc Botzaris, l'avaient averti que Khourchid se proposant de faire marcher contre eux trois divisions formant ensemble six mille hommes, il était instant de les prévenir en s'embusquant au débouché des défilés. Leur proposition fut agréée par Botzaris avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'était déjà manifesté quelques mésintelligences entre les Toxides et les chefs des Acarnaniens. Il était au reste pénétré d'une si entière confiance sur le compte de Tahir et de Hago Bessiaris, qu'il manda au polémarque son oncle de cesser toute espèce de surveillance, et d'aller se reposer de ses fatigues à Souli, présumant que l'issue de

la campagne serait heureuse. Il écrivit dans les mêmes termes à Mavrocordatos, pour le remercier des secours qu'il lui offrait. En effet tout annonçait des succès, et un événement imprévu qui eut lieu le lendemain sembla justifier de plus en plus ces espérances.

Le 6 décembre, Khars Ali Khan, empressé de se venger d'un chef qu'il redoutait, manda Méhémet Cleïsoura au château pour lui communiquer des avis importants. Celui-ci partit sans hésiter pour s'y rendre, avec sa suite ordinaire, qui était d'une trentaine d'hommes armés, qu'on voulut empêcher d'entrer. Étonné de cette consigne outrageante envers un officier de son rang, il commande à ses tchoadars de passer *sur le ventre des gardes*. Plein de colère, il s'avance aussitôt vers la maison du gouverneur, où il éprouve, pour être admis, de nouveaux obstacles, qu'il surmonte de la même manière. Enfin, parvenu dans la salle de réception, il apostrophe le Curde, en lui demandant la raison d'une aussi étrange conduite à son égard?

Un coup de pistolet est la seule réponse qu'il reçoit; mais la balle ne l'ayant pas atteint, Méhémet Cleïsoura tire à son tour, et tue Khars Ali Khan. Ses gardes fuient; un cri se fait entendre; la herse de la citadelle tombe; les Asiatiques accourus entourent le pavillon dans lequel se trouvait le bey avec ses palicares. On combat avec fureur; et au bout d'une heure de résistance, les braves ayant succombé, on tranche leurs têtes; et leurs cadavres, précipités du haut du donjon dans l'Inachus, apprennent aux Arnaoutes le sort d'un chef qu'ils chérissaient.

Transportés de fureur, les Schypetars s'insurgent, en vociférant : *Mort aux Asiatiques*. Vingt incendies éclatent à la fois; ils tuent les Osmanlis qu'ils rencontrent en se dirigeant vers le camp des Souliotes. Ils appellent ceux-ci du nom de frères; ils les conjurent de les recevoir, de les aider à venger le sang de leurs camarades. Marc Botzaris

leur tend les bras, et, sorti de ses lignes, il marche avec eux vers l'archevêché. Rien ne lui résiste; l'ennemi pressé cède, s'enfuit, et le visir Hassan est contraint, au coucher du soleil, d'abandonner sa position, à laquelle il met le feu avant de se retirer dans le château.

Les vainqueurs, restés maîtres du champ de bataille, campent au milieu des ruines fumantes. On partage les veilles, en attendant le jour qui doit ramener de nouveaux combats. Les Schypetars de l'Aoüs qui avaient obtenu l'honneur de former l'avant-garde, excités par leurs rapsodes, font entendre les sons du sistre épirote, inséparable compagnon de leurs plaisirs et de leurs travaux guerriers. Ils provoquent par intervalles leurs ennemis, en les menaçant de *leur tondre les moustaches et de les vendre comme des béliers!* Ils leur reprochent leur lâcheté en les qualifiant de *lièvres, de cynocéphales* ou *têtes de chiens*, et de *cœurs de cerfs*. Les rondes, pendant ce temps, parcourent les bivouacs; et quand les voix humaines cessent de fatiguer l'écho merveilleux de Sainte-Théodore (1), le silence n'est plus interrompu que par le murmure du fleuve, ou le bruissement de la feuillée des bosquets toujours verts de l'Amphilochie. Les soldats s'assoupissent; combien d'entre eux ne se réveilleront plus que pour mourir!.... Les coupoles des montagnes de l'Acarnanie commencent à blanchir, Leucade découvre ses faîtes toujours redoutés des matelots, la campagne s'éclaire.... ô trahison! les troupes de Khourchid pacha bordent la rive droite de l'Inachus. Le cri d'alarme se fait entendre..... Les Arnaoutes de Méhémet Cleïsoura prennent l'épouvante, ils se débandent en répétant : *sauve qui peut.*

Les Souliotes et les Acarnaniens, attentifs aux ordres de leurs capitaines, entourent Marc Botzaris, qui leur montre le ciel, en disant : *Dieu nous voit, mes frères, marchons à l'ennemi.*

(1) Cet écho est un des plus célèbres de la Grèce.

Il dit, et tandis que Hyscos s'occupe à rassembler les blessés, le guerrier de la Selléide, dont les éclaireurs avaient déjà commencé la fusillade, s'avance à grands pas vers le pont de l'Inachus. Les Turcs occupaient en force la plate-forme de l'arche ogivale, qui forme le centre de cet édifice imposant. Il était impossible de les attaquer sur cette hauteur. Comment oser même affronter l'ennemi avec onze cents hommes? car les Acarnaniens devaient couvrir l'opération particulière dont leur chef était chargé. Botzaris commence néanmoins le combat avec résolution. Il réussit à attirer l'attention des Turcs, qui n'étaient heureusement commandés ni par Tahir Abas, ni par Hago Bessiaris; car, malgré leur défection, ils n'avaient pas voulu, ainsi que le firent les Saxons à Leipsick, tourner leurs armes contre ceux avec lesquels ils avaient versé leur sang. Il feint de vouloir donner l'assaut, tandis que Cara Hyscos, profitant d'un terrain fourré, à l'endroit où le fleuve s'engage entre des îles couvertes de buissons, y fait transporter sur des batelets les malades, qu'il dérobe ainsi à un massacre inévitable.

Soit que les Turcs n'aperçussent pas ce qui se passait de ce côté, ou qu'ils imaginassent que c'étaient quelques familles qui se dérobaient à la première fureur du soldat, ils n'y firent aucune attention. Il n'en fut pas de même de Marc Botzaris. A peine assuré que les Acarnaniens pouvaient se retirer sans danger à travers les rizières jusqu'à Copréna, port du golfe Ambracique, d'où les blessés seraient transportés par eau sur les plages du Macryn-Oros, il fait enclouer l'artillerie qu'il était forcé d'abandonner. S'éloignant ensuite à quelques portées de fusil du pont, il ordonne à quelques-uns de ses palicares de chasser devant eux un troupeau de buffles rassemblé à dessein, et il se précipite dans le fleuve en criant de le suivre. Tous entrent dans le lit de l'Inachus, et sa troupe, partie en nageant, partie accrochée aux buffles, pareille à un train de bois

flottant emporté par les eaux, vient s'échouer au-dessous de la berge du village de Mârat. Poussant les buffles devant eux, les Souliotes, qui les suivent, le sabre à la main, se font jour à travers la cavalerie ennemie, qui est culbutée par l'impulsion de ces animaux, que les blessures et le bruit des armes à feu avaient rendus furieux.

Alors Botzaris donne le signal de dispersion, en faisant crier : *sauve qui peut!* et pour mot de ralliement, *à Loroux*. Tous se débandent et disparaissent aux yeux des Turcs. Plus rapides que les plus agiles coursiers, les Souliotes arrivent aux bords de l'Aréthon, le passent, brûlent le pont en clayonage qui unissait ses bords, se rallient en pénétrant dans les vastes forêts de Candja.

Arta reçoit les Turcs, indifférents au spectacle d'une ville couverte de ruines, mais affligés de ne trouver aucunes victimes humaines à égorger. Les derviches entonnent le verset du Coran : *la victoire vient de Dieu*, et le lendemain Ismaël Pachô bey est solennellement déposé. On lui ôte les queues, emblème de son pouvoir; il quitte le panache du commandement; ses soldats s'éloignent et ses serviteurs l'abandonnent. Privé des marques de l'autorité, il a en quelque sorte cessé d'exister; tant il est vrai que, sous l'influence du despotisme, un empereur, même de la Chine, dépouillé de sa robe jaune, n'obtiendrait pas un regard de la pitié. Les esclaves sont sans entrailles pour le malheur... On traîne l'infortuné sérasker en prison, et il n'accuse que le destin de son infortune.

Malgré ce commencement de satisfaction accordée aux partisans d'Ali Tébélen, on ne voyait reparaître ni les Toxides, ni leurs chefs. Depuis la mort de Méhémet Cleïsoura, ils se tenaient à l'écart, détachés, à la vérité, de la cause des Grecs, mais restés neutres entre les parties belligérantes; leur attitude n'était pas rassurante. On savait que, s'ils avaient renoncé à l'idée d'expulser les Osmanlis de l'Épire, ils nourrissaient toujours l'espérance de sauver

le vieux satrape, qui était leur idole. Il convenait donc a Khourchid de les abuser pour arriver à ses fins en se servant de leurs chefs pour l'aider à tromper celui qui ne s'était soutenu et ne prolongeait encore son existence criminelle que par des perfidies. On entama en conséquence des pourparlers; et les agas des Schypetars mahométans s'étant rangés sous les drapeaux du sultan, l'Épire demeura attentive au dénouement du grand drame, qui touchait à sa fin.

## CHAPITRE II.

Les Acarnaniens sont secourus par Makrys. — Mavrocordatos se rend en Morée. — Dissensions entre les insurgés qui bloquaient Patras; — ils sont battus par Jousouf pacha. — Perfidies des émissaires anglais. — Incendie du consulat de France. — Constance et anarchie des Grecs. — Intrigues. — Translation du gouvernement hellénique à Argos. — Discours d'ouverture. — Réunion et formation d'un congrès à Épidaure; — ses délibérations et ses résolutions. — Rapport sur la situation de l'île de Crète. — Arrivée de M. le Normand de Kergrist à Athènes. — Blocus, siége et capitulation de l'Acrocorinthe. — Massacre des Turcs. — Mavrocordatos élu président. — Constitution provisoire. — Acte d'indépendance. — Loi sur les finances. — Chagrins de D. Hypsilantis. — Arrivée de deux émissaires anglais à Corinthe pour traiter du rachat du harem de Khourchid pacha. — Départ du capitaine Baleste pour l'île de Crète. — Préparatifs des Grecs pour la campagne de 1822.

A la première nouvelle de l'attaque d'Arta par Marc Botzaris, le capitaine Makrys était parti avec deux mille Étoliens pour secourir les Souliotes et empêcher que cette place, venant à être prise, ne tombât entre les mains des partisans d'Ali Tébélen. Il avait fait diligence, mais il sortait à peine des forêts du Macryn-Oros, quand il apprit les revers des insurgés; et il arriva à temps pour secourir Cara Hyscos. On se consola mutuellement; et informés, bientôt après, que les Souliotes, de retour dans leurs montagnes, avaient châtié les perfides beys Thesprotes, on crut qu'il ne restait rien de mieux à faire que de se cantonner à Comboti. On était ainsi en mesure d'observer le mouvement des ennemis restés maîtres d'Arta, de pousser des reconnaissances jusqu'à Péta, et de défendre l'accès des vastes forêts qui couvrent de leur abri protecteur l'Acarnanie, dans toute sa région septentrionale. On in-

forma Alexandre Mavrocordatos de ces dispositions, en lui faisant part de ce qui se passait dans l'Épire.

Le prince, comprenant alors qu'Ali pacha ne pouvait tarder à succomber, et que Khourchid, possesseur de ses trésors, réunissant une armée formidable, ne manquerait pas de retomber sur le Péloponèse avec tout le poids de ses forces, résolut de passer aussitôt en Achaïe, afin d'engager les Grecs à presser le siége de Patras. Il savait qu'ils étaient en proie à de funestes divisions. Ils avaient éloigné Colocotroni et ses braves soldats, en lui conseillant de se rendre à Argos pour y prendre les ordres du sénat, n'ayant pas, à ce qu'ils prétendaient, besoin de toutes les troupes de la péninsule pour le succès de leur opération.

On a vu, malgré cette jactance, à quelle extrémité ils étaient réduits, lorsqu'ils reçurent le secours inespéré d'un bâtiment chargé de munitions de guerre, venant de Livourne. Mais au lieu de profiter du découragement que son arrivée causait aux Turcs pour les attaquer, les insurgés avaient engagé des discussions pareilles aux prétentions que les Tégéates élevaient contre les Athéniens pour prendre rang sur le champ de bataille de Platée (1). Les montagnards ignoraient sans doute la victoire d'Échémus vainqueur d'Hyllus, chef des Héraclides, pour imposer silence aux Calavrytiotes, qui aspiraient à la suprématie contradictoirement avec les Patréens, car ceux-ci n'omirent pas de citer le nom du plus petit chef de voleurs issu du mont Érymanthe, afin de faire valoir leurs droits. Fiers de se dire Arcadiens, c'était au sein de leur ville que l'insurrection avait pris naissance! Les trois villages de Soudéna, situés au penchant du mont Cyllène (2), étaient ceux qui arborèrent les premiers l'étendard de la Croix. Ils avaient pour la seconde fois franchi le mont Pa-

(1) Hérodote, Calliope, ch. XXVI.

(2) Soudéna-Cato, Soudéna-Mezzano, et Soudéna-Apano. — Voyage dans la Grèce, t. IV, ch. CXVIII, pag. 220.

nachaïcos, pour aider à chasser les Turcs d'une ville qui n'était pas la leur! Ils devaient donc avoir la préséance sur tous les alliés, et une portion plus forte que les Patréens dans le pillage du château, qu'ils ne devaient pas conquérir si tôt qu'ils s'en flattaient.

Les Patréens, aussi orgueilleux, quoique moins braves, loin de faire taire leur avidité et leur amour-propre, répondaient qu'étant limitrophes de la mer, c'était par leurs mains que passait la prospérité tout entière de la Morée; que, si l'explosion de l'insurrection avait eu lieu à Calavryta, son foyer existait antérieurement parmi eux; enfin, non contents de refuser tout aux Calavrytiotes, ils soutinrent qu'ils avaient produit autant de pirates, qu'eux autres de chefs de bandes, et ils osèrent leur faire sentir qu'ils n'avaient pas besoin de leur secours pour réduire l'acropolis, qu'un blocus prolongé leur livrerait infailliblement. Les Calavrytiotes indignés, sans calculer les suites funestes de leur mésintelligence, prirent leurs drapeaux, quittèrent le camp et rentrèrent dans leurs montagnes.

Les Patréens, réduits à eux seuls, se trouvèrent au nombre de sept mille; et ces forces étaient plus que suffisantes pour triompher des Turcs, si l'union et la vigilance avaient régné parmi eux. Mais loin d'observer sans cesse un ennemi qui se composait d'*une poignée d'hommes* d'autant plus redoutables qu'ils n'avaient aucune espérance de salut, comme on se croyait vainqueur, on le méprisa et on s'abandonna à cette confiance qu'on retrouve parmi les peuples demi-barbares. On oublia même jusqu'aux agents de l'Angleterre qui servaient les barbares par leur espionnage! et chacun ne songea qu'à se loger le moins mal possible, en formant des toits volants sur les murs des maisons restés intacts. On s'établit ainsi sans examiner si on serait en mesure de se secourir mutuellement en cas d'alerte. On visita ensuite ce qui existait et ce qui n'existait plus. On pleura sur les pertes éprouvées, en pensant

au moyen de les réparer; et comme on était dans le moment de la récolte des olives dont les arbres étaient chargés, on se débanda pour les recueillir, en laissant la ville déserte, sans placer ni corps d'observation ni védette entre Patras et les châteaux des petites Dardanelles de Lépante.

Ce fut alors que Mavrocordatos, Caradjea et André Louriotis, suivis d'une faible escorte, arrivèrent à Patras. Ils avaient le projet de se rendre à Argos pour y faire part de leurs vues au congrès, où les deux premiers étaient appelés comme députés, et ils engagèrent vainement les Patréens à se garder, sans se douter qu'ils étaient non moins imprudents qu'eux en séjournant dans une ville sans défense. Ils ne s'aperçurent pas que les domestiques de l'agent d'Angleterre et de son drogman allaient et venaient toutes les nuits de Patras à Lépante; que des signaux établis dans la citadelle entretenaient une correspondance continuelle entre les garnisons turques et ces deux places, et qu'un coup de foudre allait bientôt punir les Patréens de leur incurie.

En effet Jousouf pacha, informé exactement de ce qui se passait par le drogman anglais Barthold, résolut de tenter un coup de main pour s'emparer de Mavrocordatos, et chasser encore une fois les Grecs de leur ville désolée! Il parut inopinément au quartier de Vlatéro, tandis que la moitié de sa troupe, longeant le rivage, annonçait son approche par l'incendie des établissemens situés auprès du port. Remontant de là vers la ville, les Turcs brûlèrent les consulats de Prusse et d'Angleterre. Arrivés à celui de France, ils en enfoncent les portes, égorgent une vieille femme qui y était encore réfugiée, en enlèvent les meubles, allument ensuite des brasiers au milieu des chambres; et un de nos plus beaux établissements consulaires du Levant fut réduit en cendres dans l'espace de quarante minutes.

Les Grecs répandus dans les campagnes, car il était alors midi, avertis de ce qui se passait par la fusillade et l'incendie, étant accourus, opposèrent assez de résistance pour tuer un grand nombre de Turcs; mais ne sachant pas à combien d'ennemis ils avaient affaire, ils se débandèrent et prirent la fuite vers les montagnes. Mavrocordatos, Caradjea et André Louriotis, abandonnant ce qu'ils possédaient, ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux; tels furent les derniers malheurs de Patras.

On remarqua dans cette affaire deux brocanteurs français, qui applaudirent à l'incendie du consulat de S. M. T. C., parce qu'ils espéraient, au moyen de cette catastrophe, solder leurs comptes avec leurs commettants. On vit, avant l'incendie du consulat d'Angleterre, qui était la propriété d'un Patréen nommé Barroucas, le frère de l'agent de S. M. B. dans sa maison; et comme il reparut maladroitement à Zante, quelques jours après, vêtu des dépouilles de Mavrocordatos, on présuma qu'il avait suivi Jousouf pacha dans une autre intention que celle d'enlever les meubles de sa résidence consulaire. Enfin on expliqua l'apparition inopinée du sérasker à Vlatéro, par celle d'un bâtiment anglais qui parut sur la rade, aux premières clameurs des Turcs; de façon que la voix publique accusa encore une fois les agents de la Grande-Bretagne du malheur des chrétiens. Des massacres et des supplices couronnèrent d'une manière digne des vainqueurs, cette journée, qui procura au consul de France la consolation de sauver le pavillon du Roi et la vie d'un jeune médecin de la faculté de Paris, atteint de trois coups de feu, que Jousouf pacha rendit à ses sollicitations.

Les Grecs sont étonnants dans l'adversité. La religion chrétienne, en imprimant dans leurs esprits le caractère de la charité, tempère leurs défauts mieux que l'éducation ne le fait dans nos sociétés civilisées. Parmi nous c'est le vernis de la société qui donne souvent à certaines vertus,

comme à certains vices, un air de dignité qu'on remarque rarement dans les hommes du commun que les leçons et les préceptes n'ont point façonnés. Tout est art dans nos sociétés européennes, jusqu'à la pitié; tandis que l'enfant de la Croix, élevé dans l'adversité, soit qu'il se livre à l'emportement ou à la bienfaisance, est rude, presque toujours extrême, mais grand et vraiment homme dans ses passions. A peine les Calavrytiotes eurent-ils connaissance des désastres de leurs frères de Patras, qu'ils s'empressèrent de pourvoir à leurs besoins. La plus touchante hospitalité fit place aux rivalités. On s'embrassa, on se demanda réciproquement pardon, on s'humilia devant le Seigneur, en se promettant d'être à l'avenir inséparables et de se venger bientôt sur les barbares.

De quelle espérance osait-on se flatter? La Grèce n'offrait que l'image du chaos, malgré les succès et l'enthousiasme de ses enfants. Des chefs en discorde; des soldats sans direction, passant successivement de la terreur aux transports d'un courage brûlant; des hommes tels que les Maniates, qui, après s'être mollement battus et largement enrichis, ne voulaient servir qu'à prix d'argent, parce que, n'ayant rien à craindre pour le pays montueux qu'ils habitent, ils ne connaissaient de patrie que les vallées du Taygète; les Turcs victorieux à Patras, tandis que l'épouse et les odaliques de Kheurchid pacha étaient prisonnières des Grecs dans Tripolitza; la misère publique à côté d'oliviers chargés de fruits qui faisaient naguère la richesse du peuple; des champs nouvellement ensemencés recouverts d'ossements et de cadavres; des gouvernements provisoires établis dans vingt lieux différents sans aucune centralisation; tous les événements devenus problématiques au sein de la victoire; tel était l'état de la chose publique, quand Mavrocordatos commençait son hégire politique en s'enfuyant de Patras.

Cette anarchie, comparable à celle des siècles héroï-

ques, qui paraissent si beaux à travers le prisme de l'histoire, faisait généralement sentir le besoin d'une législation. On parlait toujours d'une assemblée des états de la Grèce; mais, depuis la prise de Tripolitza, les Péloponésiens ne voyaient plus que Corinthe dont ils se flattaient de s'emparer, par l'entremise de Kyamil bey, leur prisonnier. On comptait sur ses trésors, et on prétendait ajourner la formation d'un gouvernement après le succès de cette entreprise.

En vain les Hydriotes, unis aux Spetziotes, demandaient des lois. Déjà Colocotroni, irrité qu'on eût nommé sans sa participation le gouverneur de Tripolitza, montrait, par une hauteur déplacée, qu'il n'était pas l'ami des pouvoirs limités, tandis que l'attitude équivoque de D. Hypsilantis décelait un prétendant à l'autorité, fondé sur la mission qu'il avait reçue de son frère Alexandre, quoique celui-ci se trouvât emprisonné dans le château de Montgatz. On s'observait; et il n'était pas jusqu'à l'épouse et aux femmes de Khourchid pacha, qui n'intervinssent, par leurs galanteries, dans les intrigues publiques. La captivité leur semblait plus douce que les lois austères du harem, et l'anarchie menaçait de tout dévorer, quand l'épidémie, qui avait désolé la ville pendant le siége, se ranima avec une activité fatale aux vainqueurs. Les meubles de luxe enlevés des palais, l'accumulation des cadavres privés de sépulture qui encombraient les places publiques, donnèrent lieu à une peste si terrible, qu'on jugea à propos de transférer le siége du gouvernement à Argos.

On se mit en route en prenant la voie du Trochos, lieu témoin de la victoire du taxiarque Nicétas; et on arriva, le 13—25 novembre, en vue du golfe, où l'on découvrit un brick anglais qui ravitaillait Nauplie. On reconnut son pavillon au moment où la population de l'Argolide accourait au-devant du sénat et des vainqueurs de Tripolitza, avec des transports de bonheur et d'allégresse inexprima-

bles. Les femmes, prosternées le visage contre terre, ou faisant des signes de croix, nommaient les Hellènes leurs anges tutélaires, tandis que les Argiens, rangés en haie, les saluaient par des acclamations et des décharges de mousqueterie qui les accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la ville désolée.

Argos, teinte du sang de ses habitants, avait été incendiée ! Dès qu'on se fut établi au milieu des ruines de quelques maisons turques restées debout sur lesquelles on plaça des toits postiches, D. Hypsilantis reçut une lettre du colonel sicilien, prince de Staraba, qui l'informait de son arrivée à Calamate, avec quarante officiers de diverses nations : un bâtiment fut aussitôt expédié pour les transférer au quartier-général. On présenta ensuite à Hypsilantis le colonel piémontais Tarella et le chef d'escadron français Dania, qui se trouvaient, depuis quelque temps, employés avec le capitaine Justin de Rouen au blocus de Nauplie. Dania, ayant obtenu un entretien particulier, proposa au généralissime un plan d'attaque contre cette ville; et quelques officiers s'étant rendus sur les lieux pour l'examiner, ils revinrent avec la ferme persuasion qu'il était inexécutable (1).

Ils représentèrent qu'avec des troupes mal armées et indisciplinées, il n'y avait pas moyen de s'emparer d'une place pourvue d'une bonne garnison et défendue par une artillerie formidable. Le temps seul et un blocus sévère pouvaient en amener la réduction. Mais le chef d'escadron Dania, écoutant moins la prudence que son courage, parvint à faire adopter son projet à Hypsilantis, en profitant de l'élan des troupes exaltées par la prise de Tripolitza. Elles en avaient escaladé, par surprise, les remparts, et il fut décidé que Nauplie serait attaquée par terre et par mer. Quoique la chose fût très-différente de l'assaut de Tripolitza, on envoya des ordres à Hydra et à Spetzia,

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 171 et 172.

pour construire des échelles et armer quarante chaloupes canonnières qui devaient protéger un débarquement de deux mille hommes.

Tandis que ce plan s'organisait, le brick anglais dont on vient de parler déchargeait ses vivres sous les yeux des assiégeants qui n'avaient aucun moyen de l'en empêcher. Mouillé à l'abri des batteries turques, il insultait à l'armée qui bloquait Nauplie, et aux bâtiments chargés de croiser dans le golfe, lorsqu'on résolut d'empêcher son entier débarquement. On avait remarqué que la garnison du fort qui défend l'entrée du port, négligeait son service, au point d'en laisser parfois la surveillance à quelques hommes ; et on détermina Hypsilantis à permettre de tenter un coup de main contre cette position, qui pouvait amener par la suite la réduction de la forteresse.

Il devait être exécuté avec deux chaloupes montées par soixante hommes d'élite, et un canot à deux paires de rames, destiné à porter directement à bord du brick un officier parlant anglais. Celui-ci avait ordre de prévenir l'équipage de ce bâtiment qu'il ne lui serait fait aucun mal, s'il gardait le silence ; et on se serait caché sur son bord pour attendre le jour, qui était le moment où les Turcs quittaient le fort pour venir passer leur temps en ville. La nuit était calme et obscure ; on partit, et on commençait à se flatter de réussir, lorsqu'on dut s'arrêter pour connaître le succès de l'entreprise du canot détaché vers le brick anglais. Les barques grecques se trouvaient dans ce moment auprès de la petite forteresse de Bourdzi ; on distinguait les paroles des sentinelles et le feu de leurs pipes. Le moment était décisif, car on était placé sous la volée des batteries de la Palamide, lorsqu'une des barques s'éloigna en ramant tumultueusement, et il ne resta plus d'autre parti que de la suivre.

On ne fut pas inquiété dans la retraite ; mais le brick qui eut vent de cette tentative, étant parti la nuit sui-

vante, pour éviter d'être enlevé, fut pris par les croiseurs grecs. Son capitaine, ayant été amené devant D. Hypsilantis, montra par sa confusion qu'il connaissait son tort; car il ne répondit que par des pleurs aux reproches qui lui furent adressés. Il confessa que trois autres bâtiments étaient armés par la même maison anglaise de Constantinople, qui l'avait expédié, et qu'ils avaient pour but de ravitailler les places maritimes du sultan que les insurgés tenaient bloquées. Malgré cet aveu, les Hellènes étaient obligés à tant de ménagements, qu'ils durent relâcher le coupable interlope, en se contentant de tirer de lui tous les renseignements qu'ils souhaitaient sur la situation de Nauplie (1).

En attendant l'assaut projeté contre toute raison, on aguerrissait les troupes par de fréquentes escarmouches, qui n'empêchaient pas une épidémie dangereuse de moissonner une foule de soldats, auxquels on n'avait souvent à donner que de mauvais pain, en ajournant, après la prise de Corinthe, leur solde ainsi que les lois si inutilement demandées; ce qui fit que le capitaine Baleste ne put, faute d'ordre et d'argent, compléter son régiment. Cependant la flottille préparée à Hydra aborda à la plage de l'Argolide; on bénit en grande cérémonie les échelles destinées pour l'escalade; et le 16 décembre fut le jour fixé pour l'assaut de Nauplie.

Chacun s'y prépara par une sorte de lustration, en peignant sa chevelure, en se faisant raser, en se parant de ses plus beaux habits; et après s'être approché des sacrements, on se réunit pour célébrer une sorte de fête qui se passa en chants et en danses. Un neveu de Bobolina se présenta chez Hypsilantis, où il fit entendre les hymnes du Thessalien Rigas; et comme on s'étonnait de la joie qu'il manifestait, il répondit: *Nous vivons aujourd'hui, savons-nous ce que nous deviendrons demain? jouissons du*

(1) Voutier, p. 175.

*dernier moment qui nous reste peut-être à exister.* Cette réponse était celle que tous les Grecs auraient faite; et Colocotroni était sans doute du même avis, quand il disait à ses palicares : *Enfants, je jetterai mon bâton par dessus ces hautes murailles, et vous irez le chercher.*

On lui avait répondu par une acclamation; mais la fortune est avare de ses dons; et Nauplie ne devait tomber au pouvoir des chrétiens, qu'après avoir fait briller leur courage par des vertus qui sembleraient plus qu'humaines, si les faits qu'on rapportera ne s'étaient passés de nos jours.

La ville qu'on allait attaquer est bâtie sur une sorte d'isthme, auquel on n'arrive que par une chaussée resserrée entre la mer et un rocher couronné par la Palamide, citadelle formidable qui domine la partie basse de la place, que l'art a enceinte de remparts, de bastions, et d'ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie. C'était sous le feu de ces batteries qu'il fallait s'avancer, pour tenter l'escalade du côté de la porte, tandis que Colocotroni inquiéterait la Palamide par une fausse attaque en descendant de la montagne.

Les choses étant ainsi convenues, on sortit du camp à deux heures du matin. Nicétas, qui n'avait voulu céder à personne l'honneur de monter le premier à l'assaut, marchait à la tête de la colonne que Baleste s'était chargé de soutenir avec sa troupe de ligne. On s'avança en silence; et l'obcurité ayant permis d'approcher sans être découvert, les échelles furent préparées, et on prit position. Tous les regards étaient tournés vers le sommet du mont Saint-Hélie, d'où un feu allumé devait donner le signal du combat.

Il parut. Colocotroni commença l'attaque, qui devint générale; mais bientôt les assiégés, qu'on croyait surprendre, prévenus par les mouvements extraordinaires qu'ils avaient remarqués dans le camp des Hellènes, ri-

postent avec vigueur. Les assaillants hésitent, s'arrêtent, et l'entreprise est manquée! Cependant Nicétas et les troupes régulières soutenaient la fusillade. Il fallait protéger la flottille qui devait attaquer la ville du côté de la douane; mais le calme ayant fait échouer son entreprise, il fallut, après le lever du soleil, ne plus songer qu'à la retraite.

Quel moment! en s'éloignant du rempart, on devait parcourir la chaussée, enfilée par une batterie de sept pièces de canon établie dans la ville basse, et marcher à découvert sous le feu de la Palamide. Une pluie de balles et de mitraille sillonnait le terrain; on les brava, et non-seulement il n'y eut ni faiblesse ni désordre, mais on vit des soldats s'arrêter pour charger leurs camarades blessés sur leurs épaules, et plusieurs les emporter quoique morts, afin d'ôter aux Turcs l'avantage de s'emparer de leurs têtes pour en faire des trophées.

Cet événement venait de se passer, quand Mavrocordatos arriva à Argos, pour siéger au congrès, où il avait été député par les habitants de l'Étolie. D. Hypsilantis l'accueillit froidement; il pressentait en lui un rival d'un mérite supérieur, et l'événement ne tarda pas à justifier ses craintes. Bientôt les députés, ennuyés des hauteurs déplacées de D. Hypsilantis, ne se rendirent plus chez lui que pour la forme, et une réunion organisée sous le nom *d'amis de la patrie* acheva de le déconsidérer. L'archevêque Germanos était l'ame de ce club; et tout ce qu'il y avait de chefs distingués dans l'armée en ayant fait partie, Hypsilantis, désespéré de l'abandon dans lequel il se trouvait, tourna ses idées vers la guerre.

Il partit pour Corinthe avec Kyamil bey, laissant le champ libre à ses adversaires, et peu de jours après, l'archevêque de Patras ayant proposé de transporter le siége du gouvernement à Épidaure, on se décida d'un commun accord à abandonner Argos. On venait de perdre l'élo-

quent évèque d'Hélos ; les maladies exerçaient d'affreux ravages, et on était journellement inquiété par les Turcs, qui faisaient des sorties fréquentes depuis l'assaut infructueux tenté contre Nauplie. Aussitôt, chaque membre de l'amphictyonie ayant plié bagage, tous s'acheminèrent, les uns montés sur des chevaux enharnachés de bâts, les autres à dos de mulets, et quelques-uns modestement affourchés sur des ânes ; car la fortune n'avait encore fait perdre aux Grecs que le sentiment de la crainte ; et tous arrivèrent à Épidaure, lieu dont le nom sera à jamais célèbre dans les annales de la Grèce.

On était convenu, avant de quitter Argos, de s'en remettre, pour la rédaction de l'acte d'indépendance et du projet de gouvernement provisoire, à une commission composée d'Alexandre Mavrocordatos, Germanos, archevèque de Patras, Coletti et Théodore Négris. Arrivés à Épidaure, on fit choix d'un verger ombragé d'orangers, pour le lieu des séances du congrès ; renouvelant ainsi sans y penser le mode antique des assemblées du Pnyx, où l'on délibérait en plein air, devant un peuple ravi d'entendre ses orateurs (1). Mais comme on avait eu à se plaindre que les soldats apostrophaient parfois les nobles sénateurs au milieu de leurs délibérations, et que quelques discoureurs avaient été battus (2), on rendit une ordonnance pour prescrire à l'avenir le silence et le respect.

Le 15 décembre, jour indiqué pour l'ouverture du con-

(1) Cette coutume, reproduite par les Grecs à Épidaure et à Astros dans la Cynurie, où les discussions publiques se pratiquaient comme les conférences de Platon aux jardins d'Académus, nous explique mieux que toutes les conjectures pourquoi les théâtres des anciens étaient construits à ciel ouvert ; la cause qui détermina à élever des portiques, à environner les temples de péristyles : parce que, dans un climat tel que celui de la Grèce, les hommes, réunis dans un local fermé, auraient été dans un bain d'étuves qui les aurait suffoqués.

(2) A Spetzia, les marins, ennuyés du bavardage d'un rhéteur, le jetèrent à bas de sa tribune, en disant qu'il leur fallait des hommes et non des discoureurs.

grès, auquel se trouvèrent cinquante-neuf députés, le canon d'une petite division navale qui se trouvait au port de Méthana ayant annoncé la solennité, chacun se rendit au lieu de l'assemblée, où le pieux Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, après avoir célébré la liturgie, sur les débris d'un autel consacré à Esculape, dieu d'Épidaure, déclara la session ouverte. Alors, chacun s'étant assis sur des nattes en paille, les jambes croisées à l'orientale, le président, se levant de son siége, qui était placé sous la feuillée d'un oranger, supplia le Dieu rédempteur de répandre les dons de sa sagesse sur ses enfants.

Saluant ensuite la Grèce renaissante dans la personne de ses représentants, il rappela en termes simples, à l'assemblée, au peuple et aux soldats, les souvenirs immortels de leurs ancêtres, la gloire et les désastres de la patrie, ainsi que sa longue humiliation jusqu'à l'ère nouvelle qui commençait. Il insista particulièrement sur cette dernière époque, en démontrant, jusqu'à l'évidence, « la sainteté » de l'insurrection contre un maître inique, auquel ses » principes politiques défendent d'accepter le titre même » de souverain légitime des Grecs, parce que, loin de les » considérer comme des sujets, il ne peut les ranger, » d'après ses principes anti-chrétiens, qu'au nombre des » esclaves soumis au droit permanent du glaive. Enfin, » s'écria-t-il, le titre de Khounkiar (1) a tracé la ligne de » démarcation entre ce chef de Tartares circoncis, et les » rois pasteurs des peuples de la chrétienté. »

Examinant les titres que les Grecs avaient à la protection de la Russie, le prélat fit remarquer à l'assemblée : « Qu'il est de notoriété authentique, qu'aux yeux de la » Porte Ottomane, la cause de la religion et de la nation

(1) Ce titre, que les sultans s'arrogent, signifie *égorgeur;* il dérive du mot turc *khoun*, sang. Abstraction faite de toute considération, il faut dire, à l'honneur de l'humanité, qu'il ne pouvait y avoir dans le monde que des Turcs capables d'admirer dans un monarque la prérogative d'être *le tueur d'hommes* par excellence de son empire.

» grecque fut toujours liée à la cause politique et natio-
» nale des Moscovites ; que, dans chaque guerre entre la
» Russie et la Turquie, le gouvernement ottoman avait
» toujours confondu les vœux des Hellènes avec ceux des
» Russes ; » et par une transition délicate, l'orateur se contenta de faire des vœux pour les prospérités temporelles de l'empereur orthodoxe. Il ne dit qu'un mot de quelques ministres de la sainte-alliance (Ἱερὰ Συμμαχία), *qui ont vainement essayé d'amalgamer les principes de l'Évangile avec ceux du Coran.* Le nom de *Parga* expira sur ses lèvres ; et après avoir rendu graces *à Louis XVIII, roi de France, protecteur de toutes les infortunes*, il termina son discours en annonçant qu'on se rassemblerait le lendemain pour entendre la lecture des lois organiques de la Hellade.

On se réunit, comme Néophyte l'avait annoncé ; mais dans quelle étrange confusion ne se trouva-t-on pas, quand il fallut discuter les prétentions de tant de ligues, de cantons et d'îles qui avaient des intérêts différents, et souvent même opposés ? On fut plusieurs fois au moment de dissoudre l'assemblée ; mais comme on s'accordait sur un point, qui était la haine contre le gouvernement turc, Mavrocordatos sut s'en emparer de manière à rapprocher les esprits. Sa patience et sa douceur étaient inaltérables ; et il profita habilement de l'arrivée de deux députés de l'île de Crète, pour occuper les esprits, de manière à leur faire accepter en bloc une constitution qui, sans être parfaitement régulière, devait au moins tenir une place non occupée, dans un pays où il était urgent d'étouffer l'anarchie.

Les dépêches, dont les députés Crétois étaient porteurs, annonçaient que les insurgés, qui étaient maîtres de la surface de l'île, après s'être emparés du fort de Buza (1),

(1) Ce mouillage, situé dans la partie la plus occidentale de la Crète, est une bonne station pour des bâtiments qui établiraient leur croisière du côté de l'île de Cythère. De deux écueils qui se trouvent à son entrée, un seul est fortifié, mais ses feux sont trop élevés. La garnison qui le défendait se composait d'une centaine de janissaires avec leurs familles. Ils regardaient ce

resserraient les grandes places fortes, situées dans la partie septentrionale de l'île. Les convois qu'on leur envoyait d'Égypte avaient été interceptés en grande partie par les armateurs de Kasos ; et les Turcs auraient été réduits à la plus grande détresse, si les Francs de Smyrne, abusant du pavillon de leurs souverains pour faire des gains illicites, n'avaient soutenu les barbares. On n'avait pas osé visiter ces coupables contrebandiers, qui violaient ainsi les lois de l'honneur et de la justice. Malgré cette assistance, le formidable boulevard de Candie (1) éprouvait de grandes privations ; mais de toutes les places de guerre qui servaient d'asile aux Turcs, la Canée était celle qui était le plus vivement pressée.

poste comme leur propriété, et formaient une espèce d'ochlocratie armée, qui se moquait des pachas gouverneurs de l'île. Il n'y a point d'eau dans cette place. Les environs du port sont affreux, et on n'arrive au château que par un escalier taillé dans le roc ; ainsi la famine seule avait pu le faire tomber au pouvoir des Sphaciotes. C'est à cette extrémité de l'île qu'on remarque la montagne appelée par les anciens *Front du Bélier* (Κρίου μέτωπον) ; elle sert de point de reconnaissance quand on vient de l'ouest. — Mémoires manuscrits du lieutenant-général Mathieu Dumas.

(1) La position de cette ville au centre de l'île, et sa force, en ont fait la capitale de la Crète. Son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. Les fortifications qui le défendent par terre et du côté de la mer, consistent dans un château situé à l'extrémité du môle avec deux batteries armées de quinze bouches à feu. L'anse de Tramatra, comprise entre le môle et l'enceinte, présente huit pièces d'artillerie. De là, jusqu'au bastion de Saint-André, 25 bouches à feu. Bastion de Saint-André, 24. Courtine et bastion de Panigra, 12. Bastion de Bethléem, 6. Bastion de Martinengo avec son cavalier, 12. Bastion de Jésus, 14. Courtine entre le bastion de Jésus et celui de Vittury, 3. Bastion de Vittury, 3 ; son cavalier, 1. Sur la pointe Saint-Georges, pierriers à boîte hors de service, 8. Lazaret, 13. Dans l'oreillon, 2. Bastion de Sabioniéra, courtine et batterie de l'arsenal, 37. Pièces de campagne, 40. Obusiers, id., 16. Garnison sur le pied de paix, 3,700 hommes ; par le fait de l'insurrection, 12,570 individus portant un fusil et deux pistolets. — Voir les mémoires manuscrits du lieutenant-général Mathieu Dumas.

La plaine qui entoure Candie est déboisée, et ne compte que sept villages, dont le principal est Kénourio-Castron. Son territoire est arrosé par une rivière d'un volume considérable, nommée Armyros à cause de la sa-

Tandis que Michel Comnène Aphendoulief s'évertuait en proclamations, les Sphaciotes commandés par les intrépides capitaines Melidoros et Roussos, rompaient les aquéducs, s'établissaient sur la contrescarpe de la Canée, et réduisaient les assiégés à s'abreuver de l'eau saumâtre des puits, qu'ils avaient été obligés de creuser dans l'intérieur de la ville. Cette boisson insalubre avait causé une épidémie effrayante parmi les assiégés, qui n'avaient trouvé de remède à leurs maux qu'en recueillant l'eau des pluies; mais ils étaient réduits à démolir leurs maisons, pour se procurer le bois nécessaire à leurs cuisines. Les bestiaux qu'ils avaient renfermés dans les remparts mouraient de faim, et le pacha avait perdu, en dernier lieu, ce qui lui restait de bœufs et de moutons, qu'il faisait paître dans les fossés de la ville. Les Grecs lui avaient enlevé en plein jour cette dernière ressource, sans que les Turcs, loin de faire une sortie pour les repousser, eussent songé à tirer sur les assaillants, tant ce trait d'audace les avait étonnés.

Cependant les Sphaciotes irrités montraient autant de générosité, que leurs ennemis avaient déployé contre eux de cruauté et de barbarie. Forcés à user de représailles, quand ils saisissaient quelques Turcs, ce n'était qu'après un examen préalable qu'ils se décidaient à sévir contre eux. Ils ne faisaient, à la vérité, nul quartier à ceux qu'ils prenaient les armes à la main; mais les musulmans qu'ils trouvaient désarmés recevaient dans leur camp tous les soins dus aux prisonniers de guerre. On les envoyait ensuite dans les montagnes, où on ne leur imposait guère d'autres travaux que de garder les moutons, et de recueillir les fruits de la terre. Mais quand les Sphaciotes virent

lure de ses eaux, qui se décharge dans la mer à l'est du cap Reskhia. Les Grecs étaient maîtres de Damasta, village situé à deux lieues et demie de distance sur des rochers affreux, qu'il faut franchir pour se rendre de Candie à Rhétymos. C'était au moyen de cette forte position qu'ils tenaient ces deux villes en échec. (*Id.*)

que leurs frères de la Canée continuaient à être pendus aux créneaux des remparts qu'ils assiégeaient, ces horreurs ne tardèrent pas à influer sur leur modération ; et quoiqu'ils fissent semblant de ne pas apercevoir des vieillards et des femmes, qui faisaient parfois des excursions dans la campagne, pour enlever des fruits et des olives, il n'y eut plus de pardon pour tous les Turcs qui tombaient en leur pouvoir.

Après avoir entendu le rapport des affaires de la Crète, le congrès arrêta que les amiraux et commandants des escadres des rois chrétiens seraient humblement suppliés de ne pas prêter leur assistance aux interlopes qui ravitaillaient les places turques assiégées par les Hellènes. L'amirauté d'Hydra fut chargée de régler ces sortes d'affaires, et si elle ne réussit pas toujours dans ses négociations, elle n'eut qu'à se louer de la marine française.

Celle-ci recueillait dans ce moment le prix de sa philanthropie. Les chrétiens qui continuaient le siége de l'acropole d'Athènes, informés que la corvette l'Écho, qu'ils surnommaient le *vaisseau sauveur*, entrait au Pirée, s'y portèrent spontanément en foule, pour saluer M. Le Normand de Kergrist, qui la commandait. Des cris de joie éclataient de toutes parts; et les Turcs, qui avaient aperçu le pavillon français, laissèrent tranquillement défiler les Grecs sous le feu de leurs batteries. Il semblait qu'ils respectaient la joie d'un peuple reconnaissant; et les insurgés, conduits par le diacre Liberios, leur général, arrivés au Pirée, accueillirent leur bienfaiteur par mille et mille voix, dès qu'ils furent à portée de se faire entendre. On le nommait, on l'appelait; il fut forcé de se prêter aux vœux des Athéniens, en paraissant sur le tillac de son vaisseau; et ils ne reprirent le chemin de la ville, qu'après avoir vu la corvette se diriger vers la haute mer. Ils la suivirent long-temps des yeux; et aussi respectés à leur retour qu'à leur départ, les hostilités ne recommencèrent

entre les Grecs et les Turcs, que le lendemain de cette fête populaire.

Les Crétois reparaissaient ce jour même devant le sénat, pour se plaindre de Michel Comnène Aphendoulief, en demandant, pour commander leurs troupes, le capitaine Baleste, rejeton d'une famille qu'ils chérissaient (1); mais celui-ci se trouvait alors au siége de Corinthe avec D. Hypsilantis et plusieurs officiers du corps des philhellènes.

L'Acrocorinthe (2), qui était investie depuis long-temps, occupe un développement de plus de deux mille cinq cents toises, au sommet d'un rocher qu'il faut gravir en suivant une rampe difficile avant d'arriver à la porte qui est défendue par un triple rang d'ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie. Les autres parties de cette citadelle sont enveloppées d'un simple cordon de murs; et pour défendre une aussi vaste enceinte, les Turcs n'avaient que six cents combattants. Les insurgés avaient fait venir d'Hydra deux canons qu'on établit sur le mont Pente-Scouphi, dès qu'Hypsilantis parut, et leur feu empêcha les sorties des assiégés qui venaient couper des herbes ou ramasser du bois. Les boulets parvinrent même à les inquiéter dans leurs demeures situées en amphithéâtre en arrière de la porte d'entrée de la citadelle.

On touchait à la fin de décembre, et Kyamil bey, sur qui D. Hypsilantis comptait pour amener les Turcs à capituler, hésitait à s'immiscer dans ces sortes d'affaires, lorsque Colocotroni (3), tranchant les difficultés par des menaces terribles, le contraignit de lui donner sur-le-

(1) M. Baleste père, domicilié à la Canée, avait émigré en 1793, et géré depuis ce temps la place de consul d'Autriche.

(2) Mémoires de M. Voutier, p. 188 et suiv.

(3) L'impitoyable Colocotroni poussa la cruauté jusqu'à priver Kyamil bey du plaisir de fumer, abstinence la plus forte qu'on puisse imposer à un turc. Il le tint séparé de son épouse; mais il est faux qu'elle ait été déshonorée presque sous ses yeux, quoique la chose ne fût pas impossible.

champ une lettre pour sa mère ainsi que pour son épouse qui étaient renfermées dans l'Acrocorinthe, et les négociations commencèrent. On traita avec confiance, mais on s'aperçut que Kyamil bey, prévoyant qu'il serait forcé d'accéder à ce qu'on exigeait, avait trouvé moyen de prévenir sa femme et sa mère de ce qu'elles devaient faire; et un artilleur déguisé, qu'il leur expédia, ne tarda pas à révéler sa fourberie.

Jusque-là, les canonniers turcs n'avaient presque pas causé de dommage aux assiégeants, lorrqu'on remarqua une meilleure direction dans leur tir. Les boulets et les bombes, lancés avec justesse, tombaient presque tous sur la demeure d'Hypsilantis, qui fut obligé de changer de logement. Ce n'était plus le temps, à la vérité, où les Grecs se jetaient par terre au bruit du canon, et s'épouvantaient du feu de l'artillerie; ils y étaient tellement familiarisés que le fracas de l'artillerie ne les empêchait pas de fréquenter les marchés et de rendre religieusement les devoirs funèbres à leurs camarades. Mais le rusé Kyamil bey avait de vastes intelligences, la face des événements pouvait changer, lorsqu'un nègre, sorti de la cidatelle en explorateur, ayant été conduit devant Hypsilantis, lui apprit que les Schypetars mahométans commençaient à murmurer.

Du mécontentement à la défection, il n'y a qu'un pas pour des hommes qui font de la guerre un métier. Ceux-ci n'ignoraient pas que les Grecs avaient religieusement observé la parole donnée à Elmas bey, qui était sorti de Tripolitza avec armes et bagages, et ils prêtèrent une oreille favorable aux propositions qu'on leur fit. Ils ne cherchaient qu'à se tirer d'un mauvais pas; mais les négociations, sans cesse entravées par Kyamil bey et sa mère, traînaient en longueur, quand le brave capitaine Panorias de Salone arriva au camp des Hellènes.

Ce vieux soldat, ayant été admis au conseil, parut aussi

surpris qu'indigné du luxe insensé des capitaines grecs qui s'étaient enrichis à la prise de Tripolitza ; il leur reprocha amèrement d'imiter les barbares qu'ils avaient vaincus, et il ne balança pas à leur dévoiler les malheurs, quoiqu'éloignés, dont la patrie était menacée. Puis, se rappelant ses anciennes liaisons avec les Schypetars renfermés dans l'Acrocorinthe, il se chargea de couper court à l'intrigue.

Les braves s'entendent toujours sans peine ; les menées de Kyamil bey et de son harem cessèrent, on fit un pont d'or à l'avidité des Épirotes, qui sortirent le 22 janvier, au nombre de cent soixante-seize, emportant leurs armes et mille piastres chacun. Ils descendirent aussitôt au Leché, où des barques qui les attendaient les transportèrent sur un point de la côte voisine de Lépante, d'où ils promirent de se rendre dans leur pays.

Les Turcs, épouvantés de la défection des Albanais et de l'exemple récent de leurs co-religionnaires de Tripolitza, ayant demandé à capituler, durent en passer par les conditions qu'on voulut leur imposer. Elles portaient qu'ils seraient transférés dans l'Asie-Mineure avec leurs familles, et leurs beys descendirent, le 26 janvier, à la porte de la citadelle, pour recevoir les capitaines grecs qui venaient en prendre possession. Ils jetèrent à leurs pieds fusils, pistolets, sabres et poignards, en s'écriant : *Nous vous rendons ces armes que nous sommes indignes de porter.*

Trop de ressentiments planaient sur leurs têtes pour se livrer ainsi désarmés ; car il n'existait pas un chrétien qui n'eût à redemander à quelque prisonnier de guerre le sang d'un parent et d'un ami. Cependant Hypsilantis veillait à ce que les Turcs ne se trouvassent pas en contact avec des ennemis irrités, mais les vaisseaux qu'il attendait ne paraissaient pas, et il fallait occuper l'Acrocorinthe. On n'y laissa d'abord entrer que quelques troupes d'élite, mais peu à peu on dut y admettre des milices, qui ne tardèrent

pas à en venir des injures aux menaces et des menaces au voies de fait. Les prisonniers furent dépouillés, partiellement massacrés, et les femmes transportées dans des villages éloignés, avant qu'on pût arrêter ces désordres.

Le nom d'Hypsilantis était compromis : il en éprouva un tel chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Il ne devait plus avoir que des mécomptes ; car, indépendamment des trésors de Kyamil bey, que celui-ci persista à tenir cachés, le congrès d'Épidaure venait de régler le sort de la Grèce, sans la participation de celui qui croyait devoir tout diriger en sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre Hypsilantis.

Le dimanche, 1—13 janvier 1822, le congrès qui avait élu pour président du pouvoir exécutif Alexandre Mavrocordatos, promulgua au milieu d'un concours nombreux de peuple la constitution provisoire de la Grèce. Ses principales dispositions, contenues dans sept chapitres, renfermant cent deux articles exprimés sans ambiguité, embrassaient ce qui concerne la religion et la tolérance, les droits des citoyens, la forme du gouvernement, les attributions du sénat législatif, dont la présidence était confiée à D. Hypsilantis pour l'année ; celles du conseil exécutif, de la judicature, de l'administration publique, avec quelques réglements transitoires. Enfin, en vertu de l'article quatre-vingt-quinze, Corinthe, en attendant la conquète d'Athènes, fut déclarée le chef-lieu du gouvernement des Hellènes : soixante-sept députés avaient souscrit cet acte constitutionnel.

Le 16—28 du même mois, l'acte d'indépendance de la nation grecque, signé par Mavrocordatos, et contresigné de l'archigrammatiste Théodore Négris, ayant été proclamé, le congrès annonça au Panhellénion de la Grèce, que, sa tâche étant finie, il cessait de représenter la nation, et que le devoir du peuple était désormais d'obéir au directoire exécutif de Corinthe.

Peu de temps après cette déclaration, le conseil exécutif rendit un décret relatif à un emprunt (1) et s'étant transporté à Corinthe, le premier bulletin des lois, que

(1) Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le président fait savoir que le pouvoir exécutif a arrêté, et le sénat législatif sanctionné ce qui suit :

Considérant la nécessité de pourvoir aux besoins pécuniaires urgents et à la pénurie du trésor, vu la lenteur des perceptions à cause de la guerre, il est décrété :

I. Il sera contracté un emprunt de cinq millions de piastres.

II. Cet emprunt sera divisé en cinq séries, savoir :

| | |
|---|---|
| Première. . . . . . . . . . . . . . Piastres | 1,000,000 |
| Seconde. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,125,000 |
| Troisième. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,000,000 |
| Quatrième. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,000,000 |
| Cinquième. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 875,000 |

| | |
|---|---|
| III. La première série sera divisée en mille coupons de. . | 1,000 p. |
| la seconde en 1500 c. de. . . . . . . . . . . . . . . . | 750 |
| la troisième en 2000 c. de . . . . . . . . . . . . . . . | 500 |
| la quatrième en 4000 c. de. . . . . . . . . . . . . . . | 250 |
| la cinquième en 8750 c. de. . . . . . . . . . . . . . . | 100 |

IV. Le total de cet emprunt sera acquitté dans trois ans, en payant le tiers annuellement.

V. L'intérêt de cet emprunt sera de 8 p. 100 payable fin de chaque semestre.

VI. Les coupons de cet emprunt seront non-seulement recevables au trésor en place d'argent, mais préférés aux espèces monnayées.

VII. Ces obligations sont négociables et admissibles dans les affaires commerciales.

VIII. Il sera établi un bureau spécial pour cet emprunt, dans lequel seront déposés les talons par ordre et série.

IX. Les coupons porteront la signature du président du pouvoir exécutif, du premier secrétaire d'état et du ministre des finances.

X. Le ministre des finances prendra les mesures nécessaires pour la plus sûre émission des obligations sus-mentionnées, leur mise en circulation, et en général sera chargé de l'exécution de la présente loi, qui sera imprimée et insérée au Bulletin des lois.

A Épidaure, le 18 (30) janvier 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.
L'archigrammatiste,
Th. Négris.

la presse répandit dans la Grèce, fit connaître les actes qu'on vient de rapporter; enfin le président débuta en quelque sorte dans ses fonctions, en adressant au secrétaire d'état, ministre des affaires étrangères, un nommé Stéphano, qui avait été autorisé par le gouvernement Anglo-Ionien à se rendre auprès du directoire hellénique.

Cet émissaire était chargé de traiter de la rançon de l'épouse et du harem de Khourchid pacha : le sénateur Fiscardi devait en compter le prix, et les négociations, qu'ils avaient sans doute ordre de faire traîner, dans des vues particulières, s'ouvrirent.

Le président s'empressa ensuite d'accéder au vœu des Crétois, et le brave Baleste, qu'ils connaissaient, s'étant rendu à leurs désirs, partit avec MM. Justin Grabowski, Kuschulewski, Isolani et Rossi, pour se rendre dans l'île de Candie.

Dès ce moment, la pensée du gouvernement régénéré se porta tout entière sur les moyens de résister aux efforts des Turcs. On savait qu'une escadre formidable se disposait à passer les Dardanelles, et que la Porte s'apprêtait à rejeter sur la Grèce ses armées du Danube, qui étaient sans objet depuis que la Russie se résignait à laisser égorger par les Turcs les Hellènes, ses constantes victimes. Enfin, on entrevoyait que la diversion opérée par Ali pacha de Janina touchait à sa fin, depuis que les Schypetars avaient abandonné son parti pour se ranger sous les drapeaux de Khourchid pacha.

# CHAPITRE III.

Détresse d'Ali pacha. — Ruses du sérasker Khourchid. — Défection de l'ingénieur Caretto. — Épisode de Nekibé. — Le château du lac est livré aux assiégeants. — Ali parlemente. — Son entrevue avec les envoyés de Khourchid. — Il leur présente son séide Féhim. — Évacuation du château par les Osmanlis. — Proposition d'Ali acceptée ; — elle lui devient funeste. — Garanties trompeuses qu'on lui donne. — Songe qui lui annonce sa fin prochaine ; — il se transporte dans l'île du lac. — Ses illusions ; — ses anxiétés ; — sa mort ; — ses funérailles. — Vasiliki sauvée. — Envoi de la tête du tyran à Constantinople. — On l'expose en plusieurs endroits, et on la montre pour de l'argent.

Le satrape de Janina, qui était l'œuvre de la perfidie et du crime, devait succomber victime des causes de sa fausse grandeur. La plus terrible punition du ciel avait été de lui laisser ses richesses. En accumulant ces biens périssables, il était resté sourd à la voix qui lui répétait, chaque jour de sa coupable vie : *Prends, thésaurise, dépouille, entasse ; il faudra tout quitter*(1). Ces trésors, source de ses malheurs, allaient en effet lui échapper, par cela même qu'il les avait préférés à tout ; car si on se rappelle sa conduite, on conviendra que l'avarice entra pour beaucoup dans l'accomplissement des peines qu'il méritait à si juste titre.

Qu'il me soit permis de jeter un dernier coup d'œil sur cette poussière sacrilége qui se débattait sous le glaive de la vengeance divine, avant de donner le récit de son agonie. Rien de ce qui se passa pendant les derniers temps de la vie du tyran dont le nom sera classique dans l'histoire, si le récit de ses forfaits arrive à la postérité, rien, dis-je, ne m'a été caché.

(1) *Rape, congere, aufer, posside ; relinquendum est.* Martial. Epigramm., lib. VIII.

Averti, long-temps d'avance, des desseins de la Porte Ottomane contre son existence, Ali pouvait enrôler des milliers de ces enfants téméraires de la guerre, qui, n'ayant plus rien à ravager en Europe, portaient alors leur courage aventurier dans l'Orient. Leur secours aurait suffi pour faire trembler le sultan jusqu'au sein de sa capitale; mais il fallait des dépenses, et on a vu que le cupide vieillard refusa de mettre ses fonds à découvert aussi long-temps qu'il crut pouvoir se dispenser de payer ses défenseurs. Il craignait d'ailleurs, et peut-être avec raison, que ceux qui l'auraient fait triompher ne devinssent ensuite ses maîtres. Ainsi, l'avarice unie à la peur lui faisant refuser un secours étranger, il voulut trouver ses moyens de défense dans l'intrigue et en se servant des éléments qui l'entouraient. Il s'abusa long-temps de l'idée que les Anglais, qui lui avaient vendu Parga (1), ne laisseraient jamais entrer la flotte turque dans la mer Ionienne. Trompé sur cet article, sa prévoyance fut également mise en défaut par la lâcheté de ses fils. La défection de ses troupes ne lui fut pas moins funeste, et il ne comprit bien l'essence de l'insurrection de la Grèce qu'il avait provoquée, que pour savoir qu'il n'était plus, dans ce conflit, que le mobile de l'affranchissement d'un pays qu'il avait trop cruellement opprimé, pour y tenir même un rang subalterne. L'iniquité s'était enveloppée dans ses propres filets; enfin, la dernière lettre qu'Ali écrivit aux Souliotes, pour les détourner du projet de le secourir, fut l'arrêt de sa perte, car dès-lors il resta sans direction. Ses partisans, à leur tour, ouvrirent les yeux au bord de l'abîme où il les avait poussés; mais, retenus par une espèce de pudeur politique, ils voulurent encore traiter pour sauver la vie de leur ancien visir.

C'était le motif qui avait décidé Tahir Abas, Hago Bes-

(1) On connaît, et on pourra publier un jour toute la correspondance secrète entre Ali pacha et le lord commissaire Thomas Maitland.

siaris, Elmas bey et leurs alliés, à rester neutres entre les parties belligérantes depuis les dernières affaires d'Arta. Ils ne voulaient pas être accusés un jour d'avoir contribué à répandre le sang de celui qui fut leur maître. Ils connaissaient l'affection que les Toxides portaient au vieil arnaoute de Tébélen, qui les avait, depuis plus de soixante ans, admis au partage de ses succès et de ses brigandages. Ainsi, avant de se décider à prendre parti contre lui, Khourchid dut leur assurer que, quels que fussent les événements prêts à s'accomplir, *les jours d'Ali pacha seraient respectés*. Il produisit des firmans de la Porte, qui déclaraient que, *si Tébélen se soumettait, elle tiendrait la parole royale donnée à ses fils, de le faire transférer avec eux dans l'Asie-Mineure ainsi que son harem, ses serviteurs et ses trésors, pour y terminer en paix sa carrière*. On montra aux agas des lettres des fils d'Ali, qui attestaient les bons traitements qu'ils éprouvaient dans leur exil; et, soit que ceux auxquels on communiqua ces pièces y ajoutassent foi, ou qu'ils ne cherchassent qu'un motif de capitulation de conscience, tous ne pensèrent plus qu'à forcer le rebelle à se soumettre; enfin, huit mois de solde qu'on leur paya d'avance triomphant des derniers scrupules des avides Schypetars, ils embrassèrent franchement la cause du sultan.

La garnison du château du lac, qu'Ali pacha semblait prendre à tâche de mécontenter, en lui refusant sa solde, parce qu'il la croyait assez compromise pour ne pas oser accepter une amnistie garantie par le moughti même, commença à déserter dès qu'elle eut connaissance de l'arrivée des Toxides au quartier-général de l'armée impériale. Chaque nuit les soldats, qui pouvaient franchir le fossé, se rendaient au camp de Khourchid pacha; mais tant qu'il restait au rebelle cet officier du génie, nommé Caretto, que nous avons signalé précédemment, on croyait n'avoir rien obtenu de décisif.

On savait que Caretto était réduit à la dernière misère; mais il n'avait pu oublier qu'il était redevable de la vie à celui qui ne payait ses services que de la plus sordide ingratitude. Dans son infortune, et au plus fort de son dépit, le souvenir de Nekibé, qu'il avait aimée autant qu'il en fut chéri, était gravé dans sa mémoire; Ali l'avait pleurée, et les juges qui la condamnèrent étaient sous les tentes du camp ottoman. Amant et enfant vindicatif de la brûlante Parthenope, le ressentiment de Caretto contre les bourreaux de Nekibé lui faisait oublier jusqu'à la honte de porter les fers du plus exécrable des hommes.

Fatal amour! femme trop enchanteresse! Au temps des prospérités d'Ali Tébélen, qui ne cherchait qu'à corrompre ceux qu'il voulait s'attacher, Caretto avait connu Nekibé. *La rose*, disaient les Turcs, *n'était pas plus belle dans les jardins du Faristan.* Le Napolitain, épris des charmes de la belle mahométane qui conçut pour son vainqueur une passion condamnée par la loi du prophète, avait tout bravé pour vivre dans ses bras. Leur sort était prospère. Le tyran pouvait se flatter qu'elle soumettrait au joug de Mahomet son amant; et l'œil jaloux du fanatisme avait, dit-on, deviné la pensée d'Ali, quand Tahir Abas accusa Nekibé au tribunal du cadi, d'un commerce sacrilége avec un infidèle.

L'autorité du satrape était impuissante en faveur des coupables. Nekibé, qu'on avait seule saisie, ne pouvait échapper à la peine capitale, qu'au prix de l'apostasie de son amant. Caretto était chrétien, et la loi commandait qu'il pérît à son tour par le feu (1), s'il refusait de réhabiliter

(1) Tout chrétien surpris avec une musulmane est non-seulement tenu de l'épouser, mais encore de changer de religion. S'il s'y refuse, ou s'il a eu commerce avec une femme mariée, la loi le condamne irrémissiblement à la peine de mort.—Dohsson, Code religieux, tom. IV, pag. 252. Dans ce cas le chrétien est enduit de soufre et brûlé vif, comme sacrilége, pour la plus grande gloire de Dieu et du Prophète: *O vanas hominum mentes!*—Voyage du Levant, fait d'ordre du Roy, en l'an 1621, par le sieur D.C. p. 222, 223.

Nekibé en prenant le turban. Fidèle à son dieu, il demanda à mourir. Il se préparait à expier, au milieu des brasiers, une fatale erreur, quand, enlevé par un ordre secret d'Ali, qui mettait bien plus de prix à se conserver un bon officier qu'à venger les outrages faits à une vaine religion, il disparut aux yeux des mahométans, qui craignirent de trop oser, s'ils avaient voulu éclaircir un des mystères de la politique du tyran : qu'importait à Ali que Caretto fût turc ou chrétien, pourvu qu'il lui restât ?

Nekibé, demeurée au pouvoir du sanhédrin mahométan, y comparut, confessa sa faute et entendit, sans accuser son amant de perfidie, la sentence qui la condamnait à être lapidée hors de l'enceinte de Janina. Les juges lui firent arracher son voile, en signe de dégradation religieuse, et elle marcha au supplice nu-pieds, vêtue d'une longue chemise blanche. Arrivée au lieu de l'exécution, elle descendit dans la fosse creusée en forme de puits, qu'on recombla à hauteur d'appui, en laissant, exposée aux coups qui devaient la frapper, sa tête ombragée d'une longue chevelure blonde... Le cadi lança la première pierre contre la victime expiatoire de la politique d'Ali pacha ; les juges suivirent son exemple, qui fut imité par la populace, quand un albanais robuste, voulant terminer les souffrances de l'infortunée à qui la douleur n'arracha ni une plainte ni une larme, l'écrasa sous le poids énorme d'un quartier de roche, qui servit de base à un tombeau qu'on éleva aussitôt sur ses restes inanimés (1).

Depuis cet événement, arrivé en 1818, Caretto avait

(1) Le supplice de la lapidation doit être exécuté publiquement ; l'homme attaché au milieu d'un champ, et la femme enterrée dans une fosse jusqu'au sein.

Les témoins (quand ils sont présents) jettent les premières pierres, après eux le magistrat, et ensuite le peuple, jusqu'à ce que les patients cessent de donner signe de vie.

Les suppliciés ne sont pas privés des honneurs de la sépulture. — Dohsson, Code pénal, c. VI.

vécu dans un exil ignoré; d'où le satrape l'ayant rappelé aux jours de ses dangers, il promit de mourir pour celui auquel il était redevable de la vie. Personne ne l'avait depuis ce moment servi avec plus de zèle. Il est même probable que jamais un aventurier du caractère de Caretto n'aurait quitté Ali, s'il n'était pas dans la destinée des tyrans de fatiguer jusqu'à la fidélité, et d'être abandonnés à leur heure suprême, sans trouver un esclave pour trancher le fil de leurs jours.

Caretto, trompant la surveillance de l'infâme Athanase Vaïa, qui était chargé d'empècher sa désertion, parvint à se sauver au moyen d'une corde attachée à la volée d'un canon. Il tomba ainsi au pied du rempart, d'où il se traîna jusqu'aux tentes de Khourchid, où il arriva avec un bras fracturé. Il était devenu presque aveugle par l'explosion d'une gargousse qui lui avait brûlé le visage. On l'accueillit aussi bien qu'on pouvait recevoir un chrétien dont on n'avait plus rien à craindre. On lui donna le pain de la charité, sans obtenir de lui aucuns renseignements contre Ali Tébélen; et comme un transfuge n'est guère estimé qu'en raison des services qu'on en espère, Caretto fut abandonné au triste sort qu'il méritait (1).

La désertion de Caretto ne tarda pas à être suivie d'une défection qui était de nature à avertir le tyran de sa fin prochaine. La garnison, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, découragée par son avarice, en proie aux maladies, ne suffisant plus aux travaux qu'exigeait la défense de la place, en ouvrit tout-à-coup les portes aux assiégeants. Le satrape était perdu si son ennemi n'eût craint qu'un pareil événement ne cachât quelque embûche secrète; de sorte qu'Ali, qui s'était de longue main préparé

(1) Cet homme, endurci dans le mal, est rentré depuis ce temps au service des Turcs. Il se trouve maintenant à Venise chargé de la réparation des navires ottomans, dont plusieurs sont venus se radouber et se regréer dans les arsenaux de S. M. A. l'empereur d'Autriche.

contre toute espèce de surprise, eut le temps de gagner un endroit qu'il appelait son refuge, Καταφύγιον.

C'était une espèce de palanque, fortifiée en maçonnerie solide, garnie de canons, qui embrassait l'enceinte particulière de son sérail, nommée Kis-Koulé, c'est-à-dire la tour ou quartier des femmes. Il avait eu la précaution de faire démolir ce qui était susceptible d'être incendié, en ne conservant qu'une mosquée et le tombeau de son épouse Éminé, dont le fantôme avait cessé de le poursuivre depuis qu'elle lui avait annoncé l'éternité du repos, objet de sa croyance impie. Au-dessous se trouvait une vaste caverne, ouvrage de la nature, dans laquelle il avait fait emmagasiner ses munitions de guerre, des objets précieux, des vivres, et les trésors qu'il n'avait pas jugé à propos d'enfouir. Il avait fait pratiquer dans le même souterrain une enceinte pour Vasiliki et son harem, ainsi qu'un réduit où il se livrait au sommeil lorsqu'il était épuisé de fatigues. Cet antre était son dernier retranchement, il devait être son tombeau; ainsi il ne s'inquiéta guère de voir le château tomber au pouvoir des Impériaux. Il les laissa tranquillement occuper la porte d'entrée, délivrer les prisonniers (1), parcourir les remparts, compter les canons qui se trouvaient sur les plates-formes ébranlées par la chute des bombes; mais arrivés à portée de l'entendre, il leur fit annoncer, par un des serviteurs, qu'il demandait que Khourchid lui envoyât un parlementaire de distinction, en leur enjoignant, d'un ton d'autorité, de s'arrêter à un endroit qu'il leur indiquait.

Ces paroles ayant été rapportées au sérasker de Sa Hautesse, il s'imagina qu'Ali, réduit aux dernières extrémités, demandait à capituler. Il lui députa aussitôt Tahir Abas et Hago Bessiaris, qu'il écouta sans leur reprocher leur perfidie, en leur faisant dire que c'était avec quelques-uns

(1) Au plus fort de sa détresse, Ali n'avait jamais consenti à élargir un seul prisonnier, et il tenait auprès de lui Constantin Botzaris, de qui on a appris une partie de ces détails.

des premiers officiers de Khourchid qu'il voulait s'entretenir.

Le sérasker, ayant reçu cette réponse, envoya aussitôt vers Ali le grand-maître de sa garde-robe, accompagné de son garde-des-sceaux et de quelques personnages élevés en dignité, qui furent introduits auprès du satrape. Il les reçut en visir; et, après les compliments d'usage, il les invita à descendre avec lui dans la caverne. Là, il leur montra plus de deux mille barils de poudre parfaitement rangés, ses trésors placés au-dessus, et une foule d'objets précieux étalés sur ce volcan avec les vivres qui lui restaient, ainsi que le lieu où il reposait pendant la nuit, pour n'être pas pris au dépourvu.

C'était une espèce de cellule, richement meublée, adossée aux poudres, à laquelle on n'arrivait qu'après avoir franchi trois portes dont lui seul connaissait le secret; à côté se trouvait le harem. Sa garnison logeait dans la mosquée voisine du tombeau d'Éminé; elle ne se composait plus que de cinquante hommes déterminés à s'ensevelir sous les décombres de cette enceinte, seul terrain qui lui restait de toute la Grèce, naguère soumise à son autorité.

Après cette revue, Ali présenta aux envoyés de Khourchid un de ses plus zélés séides, Féhim Coutzos (1), gardien du feu, jeune homme doué d'une figure aussi douce que son cœur était intrépide. Sa fonction était de se tenir toujours prêt à embraser le souterrain. Le tyran lui demanda s'il était toujours résolu à mourir, et l'ardeur avec laquelle Féhim colla ses lèvres sur sa main meurtrière qu'il lui donna à baiser, fut sa seule réponse. Il ne perdait pas son maître de vue.

(1) Féhim le Boiteux, de la tribu des Chamides ou Schypetars thesprotes. La première édition portait Sélim, mais je rectifie cette erreur d'après une observation d'Anagnostis de Carpenitze, grammatiste d'Ali pacha, homme témoin de ses derniers moments, qui se trouve actuellement employé dans le ministère des Hellènes à Nauplie.

Le fanal, près duquel fumait sans cesse une lance à feu, n'était confié qu'à sa garde ou à celle d'Ali, et ils se relevaient mutuellement pour veiller auprès de ce foyer destructeur. Tirant un pistolet de sa ceinture comme s'il eût voulu le diriger vers le dépôt des poudres, les envoyés de Khourchid poussèrent involontairement un cri de frayeur en tombant à genoux. Il sourit à ce spectacle, et il leur dit que « fatigué du poids de ses armes, il n'avait eu que l'in» tention de s'en débarrasser. » Il les déposa aussitôt sur un sopha, en les invitant à s'asseoir. Puis, poursuivant sa phrase, il ajouta « qu'il ambitionnait de plus sanglantes » funérailles que celles dont ils venaient de lui supposer » la pensée. Je n'enveloppe pas, ajouta-t-il, dans ma perte » ceux qui viennent me visiter comme amis. C'est Khour» chid, que je regardai long-temps comme un vieil ami, » ses chefs, ceux qui m'ont trahi et son armée, que je » veux entraîner avec moi dans la tombe ; alors le sacrifice » sera digne de ma renommée et de la fin mémorable à la» quelle j'aspire. »

Les envoyés du sérasker se regardaient, quand Ali, reprenant la parole, leur dit encore : « Que non-seulement » ils se trouvaient sur la voûte d'une casemate chargée de » deux cents milliers de poudre, mais que tout le château » qu'ils venaient imprudemment d'occuper était miné. » Cela manquait à vos renseignements : vous avez vu le » reste ! On m'a fait la guerre pour s'emparer de mes ri» chesses : un moment peut les détruire. La vie n'est rien » pour moi. J'aurais pu la passer au milieu des Grecs ; mais » comment, vieillard sans puissance, me résoudre à exis» ter sur le pied de l'égalité, au milieu de ceux dont je fus » le maître absolu ? Ainsi, de quelque côté que je regarde, » ma carrière est remplie. Cependant je tiens à ceux qui » m'environnent, et voici ma dernière résolution : qu'un » pardon, scellé de la main du sultan, me soit présenté, » je me soumets. J'irai à Constantinople, dans l'Asie-Mi-

» neure, partout où l'on voudra me conduire : ce que je
» verrais ici ne peut plus me convenir. »

Les envoyés de Khourchid ayant répondu au visir qu'ils ne doutaient pas que sa demande ne fût octroyée, il porta la main à sa poitrine et à son front, en priant Allah et Mahomet qu'il en fût ainsi. Puis, tirant sa montre et la présentant au kafetandgi ou maître de la garde-robe : « Je
» suis sincère, ami, ma parole sera sacrée; mais si dans
» une heure tes soldats ne sont pas sortis du château qu'on
» leur a livré traîtreusement, je mets le feu aux poudres.
» Retourne vers le sérasker : préviens-le qu'une minute
» de plus que le temps donné, son armée, sa garnison, moi
» et les miens, nous sautons; deux cents milliers de pou-
» dre engloutiront tout ce qui nous environne. Prends
» cette montre dont je te fais cadeau, » et en ayant réglé une autre sur sa marche, « mais n'oublie pas que je suis
» homme de résolution. » Congédiant ensuite les envoyés, il les salua gracieusement et les avertissant « qu'il n'at-
» tendait pas de réponse avant que les soldats de Khour-
» chid eussent évacué le château. »

Les parlementaires étant de retour au camp n'eurent pas plus tôt fait connaître au sérasker la détermination d'Ali pacha, qu'il ordonna à sa troupe de sortir du château du lac. Comme le motif de leur retraite ne put être ignoré, chacun s'exagérant le danger, ne vit plus que les mines fatales prêtes à s'embraser, et l'armée tout entière voulait lever le camp. Ainsi Ali, réduit à se soutenir avec cinquante séides, faisait trembler près de trente mille hommes rassemblés sur les coteaux de Janina. Il avait des vivres pour longtemps; et comme personne n'était d'humeur à braver une mort certaine, le courage du soldat se trouvant glacé par la crainte, le satrape était plus terrible dans sa détresse qu'au commencement du siége. Chaque bruit, chaque fumée qui partait ou s'élevait du château, était un sujet d'alarmes pour les assiégeants. Khourchid n'apercevait plus de terme

au succès de son entreprise, lorsque le mot de *pardon*, invoqué par Ali, revint à sa pensée. Sans s'ouvrir sur le parti éloigné qu'il voulait en tirer, il proposa à ses conseillers de signer une déclaration par laquelle ils s'engageraient collectivement, et en leur nom privé, à faire valoir auprès du sultan les raisons les plus puissantes pour obtenir la grace que le proscrit sollicitait.

Cet acte dressé en forme, le 10 janvier 1822, revêtu de plus de soixante signatures, ayant été présenté à Ali, qui y était qualifié de visir, de conseiller aulique (*devletli*), et de vétéran le plus distingué entre les esclaves du sultan, il en ressentit une joie extrême (1). Un rayon d'espérance brilla encore une fois à ses yeux! Que ne pouvait-il pas attendre, avec le secours de son argent, de chefs avides qui ne cherchaient que l'occasion de trahir avec impunité leurs devoirs? Il envoya de riches présents à Khourchid et à ses principaux officiers, qui le firent exhorter à avoir bon courage, et il respira comme après une longue tempête. Mais autant cette journée de trève fut calme, autant ses terreurs se renouvelèrent plus menaçantes, dès qu'il voulut s'abandonner au sommeil.

Il avait laissé son fidèle Féhim à la garde du feu, pour se retirer dans sa caverne. Soit retour sur sa vie passée, crainte du présent, ou pressentiment de l'avenir (car les méchants, pour l'ordinaire, craignent tout, et n'en sont ni moins criminels, ni moins impies), il s'imagina, comme cela lui était arrivé plusieurs fois pendant les derniers temps du siége, qu'on l'appelait par son nom. Se levant au bruit de cette voix, il s'avance vers l'appartement de Vasiliki, qui, réveillée en sursaut, lui demande ce qu'il veut. — « J'ai cru, ô fille chérie, oui, j'ai cru entendre ta voix » au milieu des ombres. Viens, mon maître, disais-tu, ré-

(1) La convention portait qu'Ali pacha conserverait un tiers de ses trésors; que ses biens immeubles appartiendraient au fisc ou miri, et qu'il pourrait à son gré vivre à Constantinople ou se retirer dans l'Asie-Mineure.

» fugie-toi dans mon sein !.... Avais-tu conçu quelques in-
» quiétudes nouvelles pour Ali? réponds, ne me cache
» rien; les femmes sont des créatures mystérieuses, qui
» ont parfois des révélations surnaturelles. »

Valisiki étonnée s'imagine que les chagrins ont aliéné l'esprit de Tébélen !... Elle soupire, et comme il la presse de s'expliquer, elle ne lui répond que par ses larmes. *Ah! je t'entends. Ali touche à son heure fatale. C'était sans doute la voix de la plaintive Éminé, qui m'invitait à partager sa couche. Elle me réclame, cette épouse infortunée. Elle revendique les droits de notre hymen. Fille de Plichivitzas Vasiliki, nous ne reposerons pas ensemble dans le même tombeau ; la mère outragée de mes fils m'a appelé.*

La chrétienne, à ces mots, cherche à le consoler. Elle commande en même temps, à ses tristes compagnes, d'allumer la lampe qui avait cessé, depuis quelques nuits, de brûler devant l'image de la Vierge, son appui au sein des grandeurs, et sa consolatrice dans l'adversité. Elle fait fumer l'encens sur son autel, tandis que le visir se retire à l'écart pour rêver à l'étrange vision qui l'agitait.

Pendant deux nuits consécutives, il crut entendre la même voix, et le sommeil ne ferma plus ses paupières brûlantes. Ses traits s'altéraient rapidement, sa constance semblait ébranlée. Appuyé sur un long roseau des Indes, il se rendait, dès l'aurore, au tombeau d'Éminé, sur lequel il offrit un sacrifice de deux agneaux sans tache, qui lui furent envoyés par Tahir Abas. Il consentit à ce prix à lui pardonner, et les lettres qu'il en reçut parurent adoucir ses peines. Il eut, quelques jours après, une conférence avec le grand-maître de la garde-robe du sérasker, qui le conforta, en lui annonçant qu'on ne devait pas tarder à recevoir des réponses favorables de Constantinople. Il apprit par lui la disgrace de Pachô bey, et celle d'Ismaël Pliassa, auquel il portait une haine presque égale, et ce commencement de satisfaction lui laissa entrevoir quel-

ques chances heureuses dans l'avenir. Il fit de nouveaux cadeaux au kafetandgi, qui lui inspira tant de sécurité, que le plus méfiant des Albanais devint la créature la plus aveuglément confiante en ses paroles.

Ali n'était plus le même homme. Effrayé par des songes, amolli par les pleurs de Vasiliki, il saisissait avec avidité tous les liens qui semblaient le rattacher à la vie. Le 27 janvier, Khourchid lui avait fait annoncer, par le confident chargé de l'abuser, qu'ayant supplié le sultan de lui accorder son pardon, *Sa Hautesse, changeant sa colère en miséricorde,* lui avait fait grace. Il venait d'en recevoir l'avis semi-officiel, par la correspondance d'un membre du divan. Les conditions du *Katichérif* portaient qu'Ali Tébélen se rendrait à Constantinople pour se prosterner aux pieds d'un souverain justement irrité, qui ratifiait d'avance, comme il le ratifierait alors, l'oubli du passé; que l'amnistié conserverait sa fortune suivant l'accord convenu, le nombre d'amis qu'il voudrait choisir, et se retirerait ensuite en Asie.

En attendant l'arrivée de l'acte de clémence, le kafetandgi ne laissa point ignorer au visir Ali qu'il convenait d'avoir une entrevue avec Khourchid pacha. Il comprenait facilement que ce ne pouvait être dans le château, et qu'à cet effet il fallait se rendre dans l'île du lac. On venait d'y faire meubler à neuf le magnifique pavillon construit par lui dans des jours plus heureux; ce kiosque devait être le lieu des conférences.

A cette proposition, le satrape parut un moment rêveur, et le kafetandgi, voulant prévenir ses objections, lui dit qu'en faisant la demande de passer dans l'île, il s'agissait de montrer à l'armée que toute mésintelligence publique avait cessé entre lui et le généralissime du sultan. Que Khourchid se rendrait à la conférence accompagné des seuls membres de son divan; qu'il était naturel qu'un homme proscrit fût sur ses gardes; qu'il pourrait envoyer

visiter le local, prendre tel nombre qu'il jugerait convenable de ses gardes; qu'on lui laisserait la faculté de tenir les choses sur le pied où elles se trouvaient dans la citadelle, c'est-à-dire la mèche allumée avec son gardien, comme la plus forte garantie qu'on pût lui donner d'être loin de vouloir le tromper.

Ali ayant demandé jusqu'au lendemain pour réfléchir, n'eut pas plus tôt congédié les envoyés de Khourchid, qu'il fit appeler les otages de Souli, qui étaient devenus ses seuls soutiens. Aucun d'eux ne répond à l'appel; il s'inquiète, il crie : le seul Constantin Botzaris se présente. — On ne m'obéit plus ? il faut mourir, je vais mettre le feu aux poudres. — C'est l'opinion de vos otages et la mienne, lui répondit froidement le Souliote. Mes amis se sont éloignés en attendant parler d'accommodement. Dites un mot, et nous sautons à l'instant. — J'y réfléchirai, qu'on se retire.

Le lendemain la proposition de Khourchid fut acceptée; et Ali, s'étant rendu à l'île avec une dixaine des siens, ne s'y trouva pas plus tôt un peu plus au large que dans sa casemate, qu'il se félicita d'avoir pris ce parti. Il y fit transporter Vasiliki, ses diamants, plusieurs caisses d'argent; et deux jours s'étaient écoulés sans qu'il pensât à autre chose qu'à se procurer quelques commodités, quand il s'informa des motifs du retard de la visite du sérasker? Celui-ci s'en excusa sur une incommodité, en lui faisant l'offre de permettre aux personnes qu'il voudrait entretenir de le visiter, en attendant qu'il pût jouir de ce plaisir.

Ali lui désigna aussitôt plusieurs chefs de l'armée, qui étaient ses anciennes créatures; et comme on ne fit aucune difficulté de les laisser aller au rendez-vous, il en usa si largement, qu'il passa en revue une grande partie de ses vieilles connaissances. Toutes le confirmèrent dans les meilleures espérances. Tahir Abas lui raconta ce qui s'était passé au congrès de Vrachori, où il s'était trouvé avec Alexandre Mavrocordatos; et voyant que ce nom l'of-

fusquait, il changea de discours. Cependant, comme la conversation retombait sans cesse sur les affaires de la Morée, le visir, impatienté, s'écria avec humeur : *Tahir, la liberté nous a tués, et les Grecs ne tarderont pas à hériter des dépouilles même du sultan. Si j'avais pu soutenir l'idée d'être leur égal, je me serais mis depuis long-temps à leur tête, mais il n'y avait pas d'amalgame possible entre nous, je m'en suis aperçu trop tard.*

Cependant le temps s'écoulait ; Khourchid, ni le firman désiré ne paraissaient pas. Ali, qui s'en était d'abord inquiété ne parlait que rarement de l'un et de l'autre, et jamais on ne vit un trompeur plus complètement joué, ni dans une aussi parfaite sécurité. Elle était si entière, qu'il se félicitait hautement d'être venu dans l'île. Il avait commencé à renouer des intrigues, pour se faire enlever sur la route, quand on le conduirait à Constantinople ; et il ne désespérait même pas d'acquérir bientôt de nombreux partisans dans l'armée impériale.

Tout marchait au gré de ses désirs depuis huit jours (1), quand le 5 février au matin, Khourchid envoya complimenter Ali par Hassan pacha, chargé de lui annoncer que le firman souverain, si long-temps attendu et désiré, était enfin arrivé. « Leurs vœux communs étant exaucés, il » convenait, pour la dignité de leur monarque, afin de » montrer sa reconnaissance et sa soumission, de donner » ordre à Félim d'éteindre la mèche fatale, de quitter le » souterrain, et à ce qui y restait encore de la garnison d'é- » vacuer la palanque, après avoir arboré le drapeau impé- » rial. » C'était la condition que Khourchid mettait, avant de consigner entre ses mains l'acte de clémence du glorieux sultan.

(1) J'intercale ici les principales particularités de la mort d'Ali, telles que je les ai publiées dans une notice qui a été imprimée en 1822, dans plusieurs journaux, en y ajoutant les détails parvenus depuis à ma connaissance.

Ali, ayant prié Hassan de se retirer un moment, fait signe à Constantin Botzaris qu'il veut lui parler. — « C'est » à présent qu'il faut mettre le feu aux poudres. — Il n'est » plus temps, reprit celui-ci; nos communications avec le » château sont interceptées, il ne nous reste qu'à vendre » chèrement notre vie! »

Cette déclaration consterna le tyran. Ses yeux se dessillèrent; mais il était trop tard. Il répondit en balbutiant à Hassan qu'il fit rappeler : « qu'en partant de la citadelle, » il avait enjoint à Féhim de ne se retirer et de n'obéir » qu'à son ordre verbal; que tout commandement écrit, » signé ou scellé de sa main serait sans effet, et qu'en con- » séquence il demandait à se rendre en personne au châ- » teau pour faire exécuter ce qu'on lui demandait. »

Cette réponse amena une longue contestation, où toute la sagacité, l'adresse et les artifices d'Ali luttèrent vainement contre un parti pris. On renouvela les protestations mises en avant pour le tromper; on jura même sur le Coran qu'on n'avait à son égard ni arrière-pensée ni mauvais desseins. Enfin le satrape, moitié ébranlé et moitié vaincu par les prières de ceux qui l'entouraient, quoique plein de défiance, se livrant sans doute à un faible espoir qui n'abandonne jamais les malheureux, et jugeant d'ailleurs que toute son habileté ne pouvait plus conjurer *la fatalité*, finit par se décider.

Tirant de son sein un signe particulier de convention, il le remit à l'envoyé de Khourchid, en lui disant : « Allez, » présentez cet objet à Féhim, et ce dragon terrible se » changera en un timide et obéissant agneau. » En effet, à la vue du talisman, Féhim se prosterne, éteint la mèche et est aussitôt poignardé. En même temps la garnison se retire; et le drapeau impérial du sultan ayant été arboré, le château du lac fut militairement occupé par les troupes du sérasker, qui firent retentir l'air de leurs acclamations.

Il était alors midi; et Ali, qui se trouvait dans l'île, per-

dit toute espèce d'illusion. Son pouls battait avec une force extrême, sans que ses traits décélassent son trouble intérieur, ni les monologues terribles qui se passaient sans doute au fond de son ame. Ceux qui l'ont vu dans ce moment solennel prétendent qu'il montrait une contenance assurée. Il n'y avait pas une seule barque aux attérages de l'île; et ses gardes, rangés autour d'Ali, préparaient leurs cartouches, l'œil fixé sur le lac. A deux heures après-midi on remarqua qu'il semblait plongé par intervalles dans de profondes pensées; qu'il bâillait fréquemment, et qu'il passait souvent les doigts dans sa barbe. Il but du café et de l'eau à la glace; il tirait sans cesse sa montre, prenait sa longue vue, regardant tour à tour le camp, les châteaux de Janina, le Pinde et les eaux tranquilles du lac. Les heures lui semblaient trop longues; il n'osait fixer le ciel; pas un seul mot de la Divinité, ni d'un autre avenir, ne sortirent de sa bouche. Occupé quelquefois à visiter ses armes, ses yeux étincelaient alors du feu de la jeunesse; il semblait souhaiter un dénouement dont l'issue n'était plus douteuse.

Le kiosque qu'il occupait formait l'avant-scène d'un corps de logis en bois, élevé sur colonnes, comme ces théâtres construits en plein champ pour une fète publique. Les femmes étaient reléguées dans quelques appartemens éloignés. Tout était morne et silencieux. Suivant sa coutume habituelle, le visir était assis en face de la porte d'entrée, pour être le premier à apercevoir ceux qui se présentaient. On venait de découvrir quelques bateaux qui approchaient, il était cinq heures du soir, quand on vit arriver avec un visage sombre Hassan pacha, Omer Brionès, Méhémet, sélictar de Khourchid, son kafetandgi, plusieurs chefs de l'armée et une suite nombreuse. A leur aspect, Ali se lève avec impétuosité, la main sur ses pistolets de ceinture, « Arrètez !.... que m'apportez-vous ? » crie-t-il à Hassan d'une voix tonnante. — « La volonté de Sa Hautesse ;

» connaissez-vous ces augustes caractères? » en lui montrant le frontispice brillant de dorure qui décorait le firman. — « Oui, et je les révère.— Eh bien! soumettez-» vous au destin; faites vos ablutions; adressez votre » prière à Dieu et au Prophète, votre tête est demandée » par.... » Ali ne le laisse pas achever. — « Ma tête, » réplique-t-il en fureur, « ne se livre pas si facilement. »

Ces mots, prononcés rapidement, sont accompagnés d'un coup de pistolet qui blesse Hassan à la cuisse. Aussi prompt que l'éclair, Ali tue le kafetandgi, et, Constantin Botzaris, chef des otages de Souli, tirant sur la foule, jette bas plusieurs tchoadars. Les Osmanlis épouvantés, désertent le pavillon. Ali s'aperçoit que son sang coule; il est frappé à la poitrine. Il mugit comme un taureau. On tire de toutes parts sur le kiosque. Quatre de ses palicares tombent à ses côtés. Il entend le bruit des assaillants qui sont sous ses pieds. Ils le fusillent à travers le plancher en bois qu'il foule. Il vient de recevoir une balle dans le flanc; une autre, tirée de bas en haut, l'atteint à la colonne vertébrale; il chancelle, il s'accroche à une fenêtre, il roule sur le sopha. « Cours, » s'écrie-t-il, en s'adressant à Constantin Botzaris, « égorge Vasiliki; que la malheureuse ne soit pas » souillée par ces infâmes. »

La porte s'ouvre, toute résistance a fini. Les palicares, qui ont cessé de défendre le tyran, se précipitent par les fenêtres. Botzaris et cinq de ses camarades se retirent dans les ruines du monastère de Sotiras. Le sélictar de Khourchid pacha entre, suivi des bourreaux. Ali était encore plein de vie : *que la justice de Dieu s'accomplisse*, dit un cadi; et les bourreaux saisissant, à ces mots, le criminel par la barbe, le traînent sous le péristyle : là, appuyant sa tête sur un des degrés de l'escalier, ils frappent à coups redoublés avec un coutelas ébréché, avant de pouvoir le décoller. Ainsi finit, après avoir subi les transes de l'agonie, Ali, mis à mort par la main de l'exécuteur des hautes œuvres.

La tête du tyran avait conservé quelque chose de si imposant et de si terrible, que les Osmanlis ne purent se défendre d'une sorte de stupeur en la voyant. Khourchid, auquel on la présenta sur un large plateau en vermeil, se leva pour la recevoir, s'inclina trois fois devant elle; et baisant respectueusement sa barbe, il souhaita de mériter une fin pareille à la sienne, car la bravoure d'Ali l'emportait, dans l'esprit des barbares, sur le souvenir de ses crimes. Il ordonna de parfumer d'essences les plus précieuses cette relique, qui devait être envoyée à Constantinople, et il permit aux Schypetars de rendre les derniers devoirs à celui qui fut leur maître.

Ils étaient consternés, et jamais on ne vit douleur pareille à la douleur des belliqueux Épirotes; tant il est vrai que les tyrans les plus funestes à l'humanité, ayant perverti toute morale et conservant l'ascendant du pouvoir sur les chasseurs d'hommes qu'ils ont dressés au carnage, sont toujours accompagnés de leurs regrets! Pendant toute la nuit qui suivit la mort d'Ali, les Toxides et les diverses tribus albanaises se relayèrent pour veiller auprès du cadavre inanimé de leur maître, sur lequel ils improvisèrent leurs éloquentes miriologies ou chants funèbres.

Passant en revue les actions principales de sa vie, les Iapyges rappelaient le temps de la jeunesse d'Ali, tel qu'ils l'avaient entendu raconter à leurs pères. Les habitants de l'Argyrine disaient les circonstances de son hymen avec la douce et belle Éminé, qu'ils comparaient à une jeune biche suivie de ses faons, qu'on voit bondir sur les rives fleuries de l'Argénis. « Changez-vous en nuages, ô vous qui futes » les faons chéris d'Éminé, Mouctar, et toi, Véli; volez » sur les ailes des vents; venez mêler vos larmes à nos » pleurs. Hâtez-vous : au retour de l'aurore, la tombe de » la biche du mont Pélage va cacher votre malheureux » père! — Il est mort, répétaient les Guègues, celui qui » fit trembler les lâches ministres du sultan! ils l'ont assas-

» siné! » et le camp retentissait d'imprécations contre le *fils de l'esclave*(1). Plus équitables envers Khourchid, que l'admiration, moins que la politique, avait porté à rendre hommage à la mémoire du tyran, ils le plaignaient d'avoir dû accomplir l'ordre rigoureux qui leur avait ravi *le héros des braves.*

Au lever du soleil, le corps d'Ali pacha, après avoir été lavé et préparé suivant le rit canonique des mahométans, fut déposé dans un cercueil qu'on enveloppa des plus précieux cachemires de l'Inde, et sur lequel on déposa un turban magnifique, orné des panaches qu'il portait aux jours solennels des combats. On coupa la crinière de son cheval de bataille qu'on couvrit d'une housse de pourpre. On attacha ensuite, aux pommeaux des selles de plusieurs chevaux de main, son bouclier (kalcan), son glaive, sa masse d'armes, ses insignes; et le cortége, précédé de ses sept étendards, s'achemina vers le château.

Le sélam aga, officier chargé de rendre le salut du maître, conduisait le deuil, entouré de *préfices* ou pleureuses, qui faisaient retentir les ruines de Janina de leurs lamentations. Le canon tirait à de longs intervalles. La herse du château se leva à l'approche du convoi; la garnison, rangée sur son passage, lui donna le salut militaire; et le corps, couvert d'une natte, ayant été déposé dans une fosse contiguë à celle d'Éminé, on jeta dessus la terre qui range tous les hommes sous le niveau de l'égalité. Le recomblement de la fosse étant terminé, un imam s'approcha pour entendre le conflit prétendu entre le bon et le mauvais ange qui se disputent la possession du mort; et ayant rapporté qu'Ali Tébélen Véli Zadé reposait en paix, les Schypetars, frémissant comme les flots de la mer après la tempête, rentrèrent dans leurs quartiers.

Khourchid, profitant de la nuit, que les Schypetars con-

(1) Épithète que les Turcs donnent au sultan dans leurs émeutes populaires.

sacraient aux chants, ayant fait renfermer dans une boîte d'argent la tête d'Ali pacha, l'avait expédiée furtivement à Constantinople. Son sélictar Méhémet, qui était chargé de la présenter au sultan, parce qu'il avait présidé à l'exécution, était escorté par trois cents Osmanlis. Il devait faire diligence, et il était hors d'atteinte, car on craignait les Arnaoutes, quand le jour parut.

Se rappelant que son épouse et son harem étaient entre les mains des Grecs, Khourchid n'avait pas jugé à propos de poursuivre à outrance Botzaris et ses camarades. Il leur fit offrir la vie sauve avec la garantie de leurs armes; et les jeunes guerriers de la Selléide, ayant accepté ces conditions, se rendirent au camp d'où il furent transportés quelque temps après avec Chrysé, épouse de Marc Botzaris, à Drama, dans la Thrace.

Le sérasker commanda ensuite d'amener en sa présence l'infortunée Vasiliki, dont la vie avait été respectée. Elle se précipita aux genoux du vainqueur d'Ali, non pour lui demander de l'épargner, mais de respecter sa pudeur; et il la rassura, en lui promettant la protection du sultan. Elle fondit en larmes en voyant les secrétaires, les trésoriers et l'intendant de son maître chargés de fers. On n'avait découvert que soixante mille bourses (1) de tous les trésors que possédait Ali; et déjà on venait d'appliquer ses officiers à la torture, pour les forcer à déclarer où se trouvait le surplus de ses richesses. Elle craignait d'éprouver un sort pareil à celui de ces victimes d'un grand désastre; et, tombant évanouie entre les bras de ses suivantes, on la transporta à la ferme de Bonila, en attendant que la Porte Ottomane eût statué sur son sort.

Les courriers qui annonçaient la mort d'Ali, répandus dans toutes les directions, ayant précédé sur leur route le cortége triomphal du sélictar Méhémet, il vit, en appro-

(1) Soixante mille bourses, vingt-cinq millions de notre monnaie au cours du change actuel de la piastre turque.

chant de Grévéno, arriver à sa rencontre la population de cette ville et des hameaux voisins, empressée de contempler la tête du satrape de Janina. Ils ne pouvaient concevoir comment il était tombé. Ils en croyaient à peine leurs yeux, lorsqu'on la tira de son coffre pour l'exposer dans la maison du mousselim Véli aga, où elle resta offerte à leurs regards pendant que l'escorte se rafraîchit et changea de chevaux. Partout attendue avec une égale avidité, et partout présentée à la curiosité publique, on finit par ne satisfaire la multitude qu'à prix d'argent..... Ce dernier opprobre était réservé aux destinées du tyran, et sa tête fut ainsi montrée de relais en relais jusqu'à Constantinople.

## CHAPITRE IV.

Exposition de la tête d'Ali pacha à la porte du sérail des sultans.—Yaphta ou écriteau qui y était attaché.—Lettre de Mahmoud II à Khourchid pacha et à son armée. — Exécution des fils et des petits-fils d'Ali pacha à Khoutaïéh; —vente de leur harem.—Mécontentement des Schypetars à Janina. — Préparatifs de guerre des Turcs, — et des Grecs, discutés. —Voyage d'exploration de l'amiral Tombazis. —État de Psara et de Samos. —Capture importante d'artillerie.—Perfidie du pacha Aboulouboud.—Les Turcs envahissent la presqu'île du mont Athos. — Fuite des réfugiés et d'un grand nombre de religieux. — Prise d'un parc d'artillerie par les Psariens. — Arrivée de l'artillerie du mont Athos à Salonique. — Combats et victoires des Grecs à Zeïtoun et à Patradgik, depuis le 31 mars jusqu'au 6 avril. — Dissensions et affaires de Naxos. — Organisation de Paros. — Situation de la Crète. — Formation de l'aréopage et du ministère du gouvernement hellénique. — Éphores d'Athènes. — État de cette ville.

La tête d'Ali Tébélen, exposée, le 23 février, à l'entrée du Bab Humayoum (1), et la naissance d'un héritier présomptif du trône d'Ottman, annoncée en même temps que la nouvelle de la chute du rebelle de Janina par le canon du sérail, jetèrent la populace militaire de Constantinople dans un tel accès de frénésie, qu'il est impossible d'en donne une idée affaiblie. Les chasseurs d'hommes demandaient à grands cris la guerre. Ils voulaient marcher contre les Russes, exterminer les Grecs; le *Yaphta* ou écriteau attaché à la tête du rebelle redoublait leurs transports (2). Mahmoud venait de donner un fils à l'empire. Vainqueur de

(1) Porte impériale.

(2) *Traduction du yaphta attaché à la tête d'Ali pacha.*

« Personne n'ignore de combien de faveurs et de graces, depuis trente à quarante ans, a été comblé Tébélenleu Ali pacha par la Porte de félicité, toujours sublime et magnifique; de combien de pays, de territoires, elle augmenta sa domination, et combien de graces lui furent accordées, ainsi qu'à ses fils et à ses adhérents. Sans apprécier tant de faveurs, agissant avec une ingratitude marquée, au lieu de manifester sa gratitude spéciale et sa

Tébélenleu, il était invincible; le destin marquait d'une époque éclatante le sort du prince nouveau-né, qui pouvait désormais résister à son père? Plus de moyen terme, plus de demi-mesures! il ne fallait traiter que le sabre à la main avec la maison de Harb. (1)

servitude reconnaissante envers la Sublime Porte, il n'y a pas d'iniquités qu'il n'ait commises contre les serviteurs de Dieu et du Prophète. Les crimes dont il se rendit coupable n'ont jamais été entendus nulle autre part. Mêlé à toutes les séditions, à toutes les révoltes, il en était, ou ouvertement, ou secrètement, le moteur, par son argent ou par ses intrigues.

» Non content des mansoubs confiés à son administration, il ne cessait d'essayer d'étendre sa domination sur d'autres provinces, en s'environnant de troubles et de désordres. Prenant les biens des uns, ruinant tout le monde, il était devenu le fléau des peuples, qui sont un dépôt précieux, dont la garde a été confiée par l'être suprême au monarque sunnite des croyants, qui suivent la loi de Mahomet, dont le nom soit mille fois béni. Il a anéanti des familles entières en Albanie, à Iénitcher (Larisse), Monastir, et dans le Sarighiol (Macédoine cisaxienne).

» Informée de ses déprédations, la Sublime Porte l'a plusieurs fois exhorté à changer de conduite et à réfléchir à sa triste fin. Il refusa de déférer à ses remontrances; et mettant le comble à sa scélératesse, il osa attaquer jusque dans la capitale le *Chameau de Salhé*, notre esclave Ismaël (auquel Dieu veuille accorder une fin heureuse), en lui faisant tirer deux coups de pistolet par ses émissaires.

» La justice, autant que l'outrage fait à la majesté de notre vicariat, qui s'étend sur les deux mers et les deux continents, ayant rendu la punition de Tébélenleu nécessaire, il fut destitué du visiriat, et le gouvernement de ses provinces fut confié au *Chameau de Salhé Ismaël*. Alors se déclarant ouvertement rebelle et se flattant de pouvoir exécuter ses perfides desseins, il se fortifia dans le château redoutable de Janina, pensant résister aux forces toujours invincibles de la Sublime Porte. Il prouva l'intelligence secrète qu'il avait avec les insurgés grecs, ennemis du Prophète, (que Dieu veuille anéantir!) en expédiant des sommes considérables aux Dgiaours de la Morée et aux Souliotes; il les excita à s'armer contre le peuple musulman. Prouvant ainsi de plus en plus qu'il était un homme sans religion et sans foi, et d'ailleurs la loi et les droits de souveraineté exigeant sa mort, notre bien-aimé romili vali-cy et sérasker Khourchid pacha, s'étant emparé de sa personne, conformément au noble fetfa, ainsi qu'à l'ordre formidable du commandement impérial, lui a fait subir la peine de mort. Le peuple musulman a été ainsi délivré de ses violences; ET CELLE-CI EST LA TÊTE DUDIT TÉBÉLENLEU ALI PACHA, TRAITRE A LA FOI. »

(1) C'est une métaphore employée pour désigner la chrétienté.

Le fils d'Abdoulhamid, Mahmoud, partageant le fol enthousiasme de son peuple, répondit courrier par courrier à Khourchid pacha, en lui adressant un diplôme autographe de félicitations hyperboliques, qu'il le chargeait de communiquer à l'armée. Il était de la teneur suivante: « Ton maître te mande qu'il a daigné abaisser ses regards » sur tes services; sois honoré et favorisé de son salut im- » périal. Braves soldats, qui marchez dans le sentier de la » foi et de l'héroïsme, où vous n'avez que la terre pour » sopha, et que la pierre pour appuyer votre tète, triom- » phez sans cesse; que vos faces aient le poli de vos armes » victorieuses et l'éclat du jour; que vos sabres soient à » jamais tranchants, rayonnants, et attachés par des nœuds » redoublés au ceinturon de la valeur. Bénissez le pain et » le sel que vous donnent mes deniers royaux. Je recom- » mande chacun de vous à la garde du Tout-Puissant; que » ma bénédiction vous accompagne. Salut et paix. »

Ce protocole, usité, de temps immémorial, après des victoires, souvent pareilles à celle de Khourchid, qui se réduisait à avoir fait décapiter un rebelle, était accompagné d'une pelisse d'honneur, et d'un magnifique poignard garni de brillants, que son gracieux maître daignait lui envoyer. Il lui enjoignait en même temps d'exterminer les Souliotes; de passer au fil de l'épée toute la population grecque de l'Épire, sans épargner les femmes et les enfants. Il devait ensuite joindre ses efforts à ceux de sa flotte, qui avait mis en mer, dès le mois de janvier, dans le but d'opérer un débarquement considérable de troupes à Patras, afin d'anéantir les *Moralis* (Moraïtes), et de ne laisser que des cendres et des ruines dans cette province.

Telles étaient les instructions du sultan à son sérasker; et ce fut à-peu-près en cette forme sanguinaire, qu'elles furent communiquées aux ministres des *Krales* (rois) Nazaréens, résidants à Péra. Sa Hautesse avait hâte d'étouffer l'insurrection, pour s'expliquer catégoriquement avec

la Russie, à laquelle son cabinet différait de répondre, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Dès lors les lettres des Francs, qui furent toujours plus Turcs que les Turcs, représentèrent les Grecs comme perdus. Khourchid était le héros des temps modernes de l'Orient (1). Les poètes des monts Crapacks n'attendaient, disait-on, que le retour du printemps pour célébrer le nom de Khourchid. Mais déjà le ver rongeur s'était attaché au laurier de l'*Épirotique*. Tout en le complimentant, le divan le pressait d'envoyer l'état détaillé des trésors et des dépouilles d'Ali. Il fallait compter. L'avide sultan ne se payait pas de têtes et de chapelets d'oreilles; il avait entrepris la guerre pour s'enrichir, et il voulait de l'or afin de combattre les Russes.

En attendant l'héritage de Tébélenleu, Mahmoud II tourna ses regards vers l'Asie-Mineure, où les fils d'Ali auraient sans doute été oubliés dans leur exil, si on n'avait pas supposé qu'ils possédaient de grandes richesses. Un tyran ne s'abaisse point à feindre avec ses esclaves, quand il peut les dépouiller impunément. Sa Hautesse leur envoya l'ordre de mourir. Véli pacha, aussi peu courageux qu'une femme nourrie dans la mollesse du harem, entendit à genoux sa sentence. Le lâche, qui dansait au son des instruments, dans ses salons, à Arta, tandis qu'il faisait mettre à mort l'Étolien Sousmane et son fils (2), reçut au double la punition de ses crimes! Il se jeta vainement aux pieds des bourreaux pour obtenir la grace de mourir dans un lieu écarté : il dut savourer à longs traits le trépas, en voyant étrangler sous ses yeux le beau Méhémet, son fils aîné; le doux Sélim qui aurait mérité, à lui seul, d'obtenir la grace de sa famille, si le ciel, inexorable dans ses vengeances, n'eût

(1) L'*Observateur autrichien*, en sa qualité de champion de la légitimité du successeur d'Omar, décerna au vainqueur d'Ali, de sa pleine et entière autorité, le titre de *Khan*, qui n'appartient qu'à la dynastie d'Ottman.

(2) *Voy.* liv. I, ch. II, de cette Histoire.

pas résolu un pareil châtiment pour épouvanter les illustres scélérats. Enfin, après avoir vu exécuter son frère Salik pacha, le fils bien-aimé d'Ali, qu'une esclave géorgienne lui avait donné aux jours de sa vieillesse; Véli livra, en pleurant, sa tête criminelle aux bourreaux.

On s'empara aussitôt de ses femmes. L'infortunée Zobéïde, dont la scandaleuse aventure avait pénétré jusqu'à Constantinople, cousue dans un sac en cuir, fut précipitée dans le Pursak, rivière qui confond ses eaux avec celles du Sagaris. Katherin, réservée à de plus longues douleurs, fut traînée, avec les jeunes filles de Véli, au bazar, où on les vendit ignominieusement à des bergers turcomans; et les exécuteurs procédèrent immédiatement au recensement des dépouilles de leurs victimes (1).

Ils ne devaient pas recueillir aussi paisiblement celles de Mouctar pacha. Un coup de pistolet renversa sans vie à ses pieds le capidgi bachi qui osa lui présenter le cordon : *Téméraire*, s'écria-t-il, en mugissant comme un taureau échappé à la hache du victimaire, *un Arnaoute ne meurt pas ainsi qu'un eunuque, je suis le fils de Tébélenleu! aux armes, camarades, on veut nous égorger.* En achevant ces mots, il se jette, le poignard à la main, sur les Osmanlis qu'il repousse, et parvient à se barricader dans son appartement.

Soudain un orta de janissaires de Khoutaïéh, qui en avait l'ordre, s'avance en traînant du canon. Les faibles retranchements des braves volent en éclats. Le vieux Metché Bono, père d'Elmas bey, resté fidèle au malheur, est emporté par un boulet : et Mouctar, criblé de blessures, après avoir immolé une foule d'ennemis, et vu périr tous les siens, ayant mis le feu aux poudres renfermées dans son palais, expire, en ne laissant pour héritage au sultan, que des cendres et des cadavres à demi consumés par les flammes. Trépas digne d'envie, si on le compare à ce-

(1) Elles ont été rachetées et se trouvent maintenant avec Hussein et Mahmoud, fils de Mouctar, à Andrinople.

lui de son père et de son frère, qui périrent de la main du bourreau.

Les têtes des modernes Atrides ayant été transportées à Constantinople, et exposées à la porte du sérail, étonnèrent la multitude. Le sultan lui-même, frappé de la beauté de celles de Méhémet et de Sélim, auxquelles les longues paupières fermées donnaient l'aspect de deux adolescents qui dorment d'un paisible sommeil, ne put se défendre d'une secrète émotion : *je les croyais*, dit-il stupidement, *aussi vieux que leur père* ; et il témoigna du regret de les avoir condamnés.

On n'en était plus aux regrets à Janina. Khourchid, devenu l'objet des malédictions des Schypetars, avait soulevé, dans l'ivresse de sa gloire, l'opinion publique contre son autorité, en adressant aux chrétiens une circulaire conçue dans les termes suivants : « Voici ce que le sérasker de l'in-» vincible Padischa Mahmoud II, fait savoir aux raïas ses » esclaves ! On vous accorde la vie. Vous mangerez le pain » de la servitude en paix, si vous remettez incessamment » vos armes. Ceci s'adresse spécialement à vous, Souliotes » et armatolis ; vous acquitterez, ainsi que les autres raïas, » les sommes, redevances, angaries, et autres tributs que » vous payiez précédemment à Ali pacha. Vous quitterez » sur-le-champ les vêtements de couleurs brillantes qui » sont réservés aux musulmans, et que vous profanez. » Vous ne laisserez plus croître, à l'avenir, vos cheveux, » et ne porterez, pour couvrir votre tête, qu'une coiffure » de peau de buffle. Vous recevrez et nourrirez, pendant » trois jours, tous ceux de nos soldats qui seront de pas-» sage dans vos villages. Vous ne pourrez jamais monter » un cheval avec une selle. Vous vous lèverez à l'ap-» proche de tout musulman, et lui céderez votre place. » Vous ne bâtirez plus ni monastères, ni églises, ni ne » pourrez réparer les édifices religieux qui sont détruits, » et ne chanterez vos offices qu'à voix basse ». Au reçu

de cet ordre, ce qui restait encore d'hommes indécis se joignirent au insurgés. On fit serment sur la Croix de mourir avec la patrie; et on vit aussitôt s'organiser, en compagnies irrégulières, jusqu'aux femmes des montagnes de l'Étolie.

Le mécontentement ne fut pas moins grand dans l'armée, quand on y donna lecture du firman du sultan, que nous avons rapporté. Les Schypetars mahométans se moquèrent de la *bénédiction* du Padischa, en disant que, n'ayant jamais mangé *le pain ni le sel provenant de ses deniers royaux*, ils prétendaient être payés; et que les trésors d'Ali, qui étaient *leur sang*, ne sortiraient pas de l'Épire pour aller engraisser l'oisiveté des *mangeurs de soupe* de Constantinople. Il fallut les solder; et Omer Brionès, qui venait d'être nommé pacha de Janina, conseilla de leur permettre de se retirer dans leurs villages. Il fit entendre à Khourchid que c'était un moyen immanquable de les calmer; et qu'ils n'auraient pas passé un mois au milieu de leurs familles, que l'appât du butin les ramènerait sous ses drapeaux. On leur donna, en conséquence, un congé temporaire; et l'événement justifia qu'Omer connaissait parfaitement ses compatriotes. Sur ces entrefaites, un courrier, expédié par le capitan pacha, apporta la nouvelle de l'apparition de la flotte ottomane aux attérages de la Morée.

On a vu par ce qui précède, que le congrès des Grecs se trouvait encore à Épidaure, lorsqu'on y fut informé des préparatifs de la Porte Ottomane contre le Péloponèse. Indépendamment des Francs, des vagabonds ramassés dans les carrefours et tirés des galères de Byzance, qu'on avait embarqués au nombre de dix à douze mille, il se formait encore des rassemblements considérables de troupes sur les côtes de l'Asie-Mineure. Méhémet Ali, pacha d'Égypte, préparait de son côté un grande expédition, destinée contre l'île de Crète. Une partie de l'armée du Danube devait se concentrer à Larisse, en Thessalie; et

Khourchid, prenant le commandement suprême de toutes ces forces, allait venger la majesté outragée du Croissant, ainsi que son honneur offensé, dans l'injure faite à son harem, qui était toujours au pouvoir des Grecs. La campagne était au moment de s'ouvrir ainsi, du côté des Thermopyles et dans l'Acarnanie, qu'Omer Brionès devait traverser, pour donner la main aux Turcs de Patras, afin d'entrer, par l'isthme et le couchant, dans la Morée, qui serait mise à feu et à sang. Ce plan était gigantesque. Cent mille mahométans, appuyés par une escadre, étaient prèts à s'ébranler; mais plus cet appareil était formidable, moins il présentait de chances de réussite, quand on venait à l'examiner de près.

La Porte Ottomane avait débuté par une ruse d'usage, en faisant répandre, pour la dixième fois, une sorte d'acte d'amnistie, qui était en contradiction avec la proclamation de Khourchid pacha, qu'on vient de lire. La proclamation de Sa Hautesse était signée par le grand drogman Aristarque, Grec phanariote; et comme on savait ses liaisons avec un transfuge étolien nommé Rhasis, on n'en tint compte que pour rejeter, avec plus de hauteur que jamais, toutes les promesses faites au nom du Grand-Seigneur.

Le sénat de Corinthe, tranquille sur ce point, avait prévu que les espérances fondées, ou plutôt mises en avant, par le divan, relativement à son armée du Danube, qui devait écraser la Grèce sous le poids de ses armes, étaient prématurées, si elles n'étaient pas même illusoires. Elle ne pouvait agir activement tant qu'elle refuserait satisfaction à la Russie, qui, ayant rendu publique la note diplomatique du baron de Strogonof, ne pouvait plus faire de pas rétrograde (1). On avait beau répéter que la Porte avait

(1) Elle l'a fait depuis, ce pas rétrograde; mais sa politique est celle d'une *influence*, et non pas d'une direction naturelle. Celui qui s'est cru un moment le modérateur suprême de la diplomatie européenne apprendra un jour qu'on ne fait pas plus rétrograder un siècle, que remonter les eaux d'un fleuve contre son cours naturel.

accédé à toutes les demandes du cabinet de Pétersbourg ; l'imposture était évidente. Était-ce avec franchise qu'elle agissait lorsque, rassemblant l'ochlocratie civile et militaire de Constantinople, pour donner réponse à une note de l'internonce d'Autriche, les fanatiques, déchirant leurs vêtements, avaient crié : *guerre, guerre à outrance contre les chrétiens*. Vainement aussi le divan avait mitigé ses dénégations, elles n'en étaient pas moins des refus positifs sur tous les articles mis en délibération; enfin, les choses en étaient au point, qu'il ne pouvait plus y avoir de rapprochement entre la Russie et la Turquie.

Les Turcs voulaient une rupture; le divan ne différait de leur pensée que sur le choix du temps et du moment pour l'entreprendre. Les chefs des janissaires et des corps de métiers, les édiles qui sont à la tête des regrattiers, des marchands de foie, des *bacals*, des tavernes, et des lieux infames de Kérato Chori, étaient tellement convaincus de cette nécessité, que, s'imaginant qu'on allait leur annoncer la déclaration de guerre contre *les infidèles Moscovites*, lorsqu'ils se rendaient au conseil de *l'étrier impérial*, ils prirent l'initiative en assommant les chrétiens qu'ils rencontrèrent sur leur passage; et les *Francs* ne furent pas plus épargnés que les raïas.

Le bruit, propagé par les orateurs de la lie du peuple, que l'Autriche appuyait les demandes de la Russie, leur servait de texte pour enflammer les esprits; et quoique la Porte fît désavouer ces excès, d'après le conseil de Khalet effendi, la populace, qui n'admet pas de restriction politique, persista ostensiblement dans les desseins secrets de son gouvernement. Bien plus, Khalet effendi lui devint suspect, ainsi qu'à l'ochlocratie, qui résolut dès ce moment sa perte. Il le sentit; mais ce fut inutilement, pour soutenir sa déplorable existence, qu'il permit de saisir deux bâtiments autrichiens, venant d'Odessa, avec leurs papiers, délivrés par la chancellerie de S. M. A., que les janissaires

prétendaient être destinés pour les insurgés, et dont on traîna les équipages aux galères. Pouvait-on croire, d'après cela, que l'armée turque dût songer à dégarnir le Danube?

A juger des événements futurs par ce qui se passait alors dans l'Asie-Mineure, il était facile de prévoir que les hordes rassemblées au fond de ses golfes éprouveraient le sort des deux armées d'expédition, qu'on avait essayé d'y organiser; et que les Anatoliens ne se décideraient pas à aborder aux rivages de la Hellade.

Dès la fin de décembre, les brandons de l'anarchie s'étaient rallumés dans la ville de Scala-Nova. Une de ces médiocrités qu'on tire du néant pour en faire des visirs, Kalender pacha, qui avait succédé à Élèz aga, étant mort de maladie, la milice, unie aux habitants, avait nommé un gouverneur. Celui-ci avait tout compromis, en voulant ramener l'ordre dans un pays où le bien public, l'honneur et le patriotisme sont un contre-sens avec l'essence d'un gouvernement qui n'existe que par la terreur. Aussi, pendant les deux premiers mois de l'année 1822, on ne vit dans la campagne d'Éphèse, sur les bords du Méandre, et jusqu'au pied du mont Latmos, que meurtres, ravages et incendies. A Magnésie, plusieurs centaines de Grecs tombèrent sous les poignards des infidèles; et partout où l'on formait des recrutements, les Turcs ne semblaient armés que pour exterminer les chrétiens.

Ce fut encore dans une de ces circonstances que l'amiral Halgan eut le bonheur de sauver l'évêque de Myrine, qui avait dérobé sa tête au glaive ottoman dans la persécution de Constantinople. Quant à Smyrne, on y était tranquille, à-peu-près, comme on l'est sur un vaisseau qui se trouve emporté par les courants, au milieu d'un golfe parsemé de récifs. On y assassinait journellement les chrétiens paisibles, et on y pendait ceux qui cherchaient à se dérober clandestinement à la mort (1). On formait cependant à

(1) Ils avaient tort, sans doute; *car,* disait le stupide *Spectateur Orien-*

Smyrne un armement de douze cents hommes, qui ne devaient pas non plus être destinés pour agir contre la Morée. C'était à des hécatombes plus faciles qu'ils étaient conviés ! Malheureuse Chios..... mais n'anticipons pas sur ce funèbre événement.

Les rebelles de la Croix (leur insurrection sera célébrée d'âge en âge), qui n'avaient à opposer aux citadelles flottantes du sultan que de frêles navires, et à ses hordes nombreuses qu'une poignée de paysans encore mal armés, ignorants dans l'art de la guerre, mais pleins de l'esprit de Dieu, savaient que, pour mériter la victoire, il faut la préparer par la sagesse.

Dès le commencement de janvier, l'amiral Tombasis avait cinglé vers les Dardanelles, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et de prendre tous les renseignements possibles sur ses desseins. Il était revenu de là à Psara, pour engager l'amirauté à accélérer ses armements, qu'il trouva en bon état, ainsi que les fortifications de la ville et du port. Trente bricks de guerre et huit brûlots étaient prêts à appareiller au premier signal.

En touchant à Samos, il eut peine à reconnaître la physionomie de cette île belliqueuse. On y avait établi une fabrique de lames de sabre; une population de soixante mille ames formait un grand atelier militaire, et on ne voyait que forges ou usines de toutes parts. Dix mille hommes parfaitement exercés se succédaient pour faire le service. L'entrée de toutes les gorges des montagnes était défendue par de larges fossés. On avait élevé des batteries sur les plages exposées à un débarquement; une redoute armée de soixante canons couvrait le promontoire qui fait face à celui de Mycale; les monastères s'étaient chargés

*tal*, dans son langage barbare, *les Grecs, aussi-bien que les Francs, ont passé paisiblement leur carnaval. Il est vrai de dire qu'un des quatre derniers condamnés n'a été gracié qu'au moment où le glaive* (qui était une corde) *étincelait sur sa tête.*

du soin de caserner et de nourrir les défenseurs de la patrie. Peuple, clergé, soldats, n'ambitionnaient, ne souhaitaient et ne désiraient que de voir paraître l'ennemi qu'ils étaient allés plusieurs fois chercher, combattre et vaincre sur le continent. Les églises étaient pavoisées de drapeaux arrachés aux mahométans, les magasins remplis de munitions de guerre, et on organisait des compagnies, qu'on embarquait pour la Crète, dès qu'elles étaient suffisamment exercées aux manœuvres. L'amiral donna escorte à trois cent quatre-vingts Grecs Crétois, qui se rendaient à Ténos, pour se joindre à d'autres volontaires, qu'on avait réunis dans cette île, d'où ils devaient se rendre au quartier des Sphaciotes.

Faisant ensuite circuler des vaisseaux au milieu des Cyclades, Tombasis parvint à engager les habitants des îles à payer les tributs de la manière la moins onéreuse pour les contribuables. Ainsi s'accomplissaient les décrets émanés du sénat de Calamate, qui avaient prescrit de réunir les Crétois épars sur le continent et dans les îles de l'Archipel. Le montant des contributions, joint aux parts de prises qui revenaient au gouvernement, le mirent en même temps à portée de fixer la paie du soldat en service permanent, à quinze piastres par mois. Le règne des lois succéda, de cette façon, aux désordres inséparables d'une commotion violente ; et Tombasis dut, avant de rentrer à Hydra, détacher une division navale, pour prendre connaissance des événements qui se passaient dans la presqu'île du mont Athos.

Les Psariens, informés qu'il existait un dépôt d'artillerie en bronze, provenant de deux vaisseaux de guerre turcs, qui s'échouèrent, en 1807, sur une île voisine de Stagire, dans le golfe Strymonique, à la suite du combat qui eut lieu entre l'escadre russe de l'amiral Sinavin et la flotte ottomane, résolurent de s'en emparer pour armer leur ville et les batteries de la côte. Quatre bricks de guerre

et deux sacolèves, expédiés à cette effet, embarquèrent ainsi quatre-vingts pièces de canon; mais au moment de remettre à la voile, les Psariens apprirent que les Turcs ravageaient la presqu'île du mont Athos. Confiant leur capture à l'escorte de deux bricks, qui arrivèrent heureusement à bon port, ils se dirigèrent vers la baie d'Istillar, où ils ne connurent que trop les désastres de la trop égoïste Thébaïde de la montagne sainte, dont ils sauvèrent un grand nombre de religieux, qui déploraient leur imprudente capitulation. Mais quelle que fût leur activité, ils ne purent s'emparer de l'artillerie cédée par eux à Abouloubourd pacha. Ils touchaient au moment de la saisir, lorsque la flottille qui la portait, s'étant rangée sous la protection d'une frégate française, parvint à entrer à Salonique.

Les Psariens arrivèrent dans le golfe de Talante, au moment où les Hellènes se préparaient à attaquer l'armée d'observation, que Dramali, qui se trouvait à Larisse, avait portée sur la frontière de la Phocide et de la Livadie.

Ce général qui voulait seul obtenir la gloire de pénétrer dans l'Attique, ayant transféré son quartier-général à Thaumacos, avait fait occuper Patradgik, et renforcer la garnison de Zéitoun. Il s'avançait en même temps avec circonspection, en poussant ses éclaireurs jusque sur les bords du Sperchius; et il venait de s'établir au camp d'Allamana, lorsque les Grecs résolurent de l'attaquer. Ainsi c'était encore une fois au pas des Thermopyles que les Hellènes allaient combattre pour les saintes lois de leur patrie; et ils voulurent célébrer la Pâque qui s'approchait par une commémoration digne d'apaiser les mânes du patriarche Grégoire, que les barbares avaient assassiné l'année précédente, pendant cette solennité.

« Jusqu'alors, dit Odyssée dans son rapport adressé au » sénat Hellénique, nous nous étions tenus sur la défen- » sive; mais informés que les Turcs concentraient leurs » forces à Zéitoun et à Patradgik, qui sont les clefs de la

» Thessalie, nous résolûmes de les chasser de ces positions.
» Les troupes du Péloponèse, qui se trouvaient sous les
» ordres d'Iatracos et de Nicétas, montaient à trois mille
» hommes, et le total de notre armée s'élevait à huit mille
» soldats environ qu'on divisa en deux colonnes. La pre-
» mière, qui fut mise sous le commandement de Nicétas,
» d'Odyssée et de Dyovounitis, se dirigea contre Zéi-
» toun, tandis que la seconde, conduite par Démétrius
» Contoïanis, Jean Gouras, se porta du côté de Pa-
» tradgik, après s'être entendue sur la manière et le
» temps de l'attaque, qui furent réglés dans un conseil de
» guerre.

» Le vendredi saint, la première division fut embarquée
» à Palæochori, village situé vis-à-vis de Lithada, dans
» l'île d'Eubée, sur sept bâtiments qui escortaient une
» foule de barques. Nous ne manquâmes pas d'adresser
» nos prières à Dieu pour le succès de nos armes; et le
» samedi saint, 1er avril, au point du jour, on commença
» à opérer le débarquement dans le port d'Échinos, voisin
» de Stélida. Il se faisait avec ordre; mais à peine avions-
» nous mis 300 hommes à terre, que les Turcs, avec
» des troupes quatre fois plus nombreuses, qui se compo-
» saient en grande partie de cavalerie, se portèrent contre
» nous. Alors nos soldats rétrogradèrent vers la mer, où
» renforcés par cinq cents des nôtres, ils marchèrent de
» suite en avant. Les Turcs furent bientôt battus avec
» perte de trente hommes et de six prisonniers, et ils durent
» évacuer Stélida, où ils laissèrent soixante-dix Schy-
» petars, qui se firent brûler vifs dans trois maisons où
» ils s'étaient retranchés.

» Pendant ce temps, Odyssée, qui s'était embarqué avec
» soixante-dix palicares déterminés, abordait au village
» de Ste-Marine, situé au voisinage de la mer, à trois
» lieues de Zéitoun, et y prenait position, après en avoir
» débusqué deux cents Turcs, auxquels il tua un tiers de

» leur monde. Enfin la nuit étant venue, on se prépara
» au combat, qui s'annonçait pour le lendemain.

» C'était le jour de Pâques. Les Turcs, au nombre de
» trois mille hommes, cavalerie et infanterie, ayant de
» l'artillerie, se dirigèrent contre Ste-Marine, où se trou-
» vait Odyssée, qui avait reçu, pendant la nuit, cent
» trente hommes de renfort. Il fut attaqué avec vigueur;
» mais les tentatives de l'ennemi devinrent inutiles, à
» cause de la forte position de Ste-Marine, quoique l'af-
» faire durât jusqu'au soir.

» Alors Odyssée ayant fait connaître à Nicétas ce qui
» se passait, celui-ci résolut de le rejoindre; et, marchant
» avec mille hommes, il se fit jour à travers les barbares,
» tandis que Dyovounitis, s'étant embarqué, se portait
» sur le même point, où ils arrivèrent tous heureusement.

» Le lendemain, qui était le lundi de Pâques, les Turcs
» s'imaginant que les troupes restées à Stélida s'étaient
» dispersées, s'avancèrent contre Odyssée avec la totalité
» de leurs forces, traînant des canons et des obusiers,
» pour déloger les Grecs de leurs positions. Ils tirèrent au
» début plus de cent coups de canon à boulets, et ils lan-
» cèrent autant d'obus, lorsque s'étant approchés des
» chrétiens, qui ne leur répondaient que par des chants
» patriotiques, Odyssée et Nicétas jugèrent qu'il était
» temps d'en finir. Déposant leurs fusils, et invitant leurs
» soldats à mettre comme eux le sabre à la main, ils se
» précipitèrent sur les infidèles qu'ils menèrent battant,
» pendant une lieue de chemin.

» La perte des Turcs se monta, tant pendant cette
» journée que dans les précédentes, à cinq cents morts;
» du côté des Grecs, à trente tués, cinquante-huit blessés;
» et depuis ce moment on resta tranquille des deux côtés.

» Sur ces entrefaites, la division de Kontoïanis s'em-
» parait de Patradgik; et les Turcs, contraints de re-
» passer le Sperchius, s'établissaient à Liano Cladi, village

» situé en plaine, où ils espéraient se maintenir, à cause
» de leur cavalerie. »

Ces combats n'étaient que le prélude de ceux qui devaient signaler l'invasion de la Hellade et du Péloponèse, qu'on fera connaître dans la suite de cette histoire.

L'ordre des événements nous reporte vers la mer Égée, où les Turcs allaient reparaître. Ils avaient résolu de faire une campagne d'hiver : de grands événements se préparaient. La crise était imminente, et ses résultats aussi incertains que terribles. L'existence générale des populations chrétiennes devenait problématique; et n'ayant pu les subjuguer par la fraude, on voulait les anéantir par la force. Ténos était le lieu d'asile des faibles tribus grecques répandues dans les Cyclades. Un éphore de Mycone y préparait des logements pour ses compatriotes, au moment où l'évêque de Carystos y établissait son quartier-général. Après avoir résisté pendant long-temps aux Turcs de l'île d'Eubée, et vengé la mort du généreux Élias, fils de Pierre Mavromichalis, polémarque de l'Éleuthéro-Laconie, le prélat avait été relevé à son poste par l'évêque d'Andros. Le clergé était à la tête de toutes les insurrections et ses chefs sanctifiaient ainsi la rébellion de la Croix. Consolateurs du peuple dans son affliction, soldats, hommes d'état et martyrs depuis la mort du patriarche Grégoire, leur conduite héroïque rappelait les beaux jours de l'église primitive.

Cependant il y avait eu des contestations à Naxos, entre les catholiques et les orthodoxes. La noblesse des croisades de cette île, qui habite dans de vieilles tourelles, parce qu'un gentilhomme ne peut, sans déroger, occuper un rez-de-chaussée, s'était décidément prononcée en faveur de la légitimité du Grand Turc. Par une espèce de compensation, le chef des orthodoxes, Raphtopoulo, qui était consul de Russie, avait renoncé à son emploi politique et enlevé l'aigle impériale de sa chancellerie. Déclarant

qu'il était Grec avant d'être Russe, il avait réuni un bataillon de huit cents hommes, et arboré le drapeau de cette Croix impérissable, sous laquelle les ancètres de la prétendue noblesse Naxienne avaient combattu aux plaines d'Antioche et de Jérusalem ; et il s'était embarqué pour Candie. On se promettait bien de le recommander au capitan pacha. Cependant on n'osa pas toucher au pavillon régénérateur qu'il avait inauguré.

Paros, qui s'était signalée dès le commencement de l'insurrection, en envoyant dans le Péloponèse un contingent de soldats, qu'on vit figurer au siége de Tripolitza, sous la conduite de Constantin Trantas, et de Toussaint, fils de Démétrius, avait depuis ce temps formé un gouvernement à Paroécie (Παροικίαι) chef-lieu de l'île. Cette espèce de gérousie ou sénat, composé de Pierre Matzas Mavrogénis, Éleuthère Chamardos, Athanase Mavros, Jean Crispis, Siméon de la Grammatica, Georges Cyprien, et le même Toussaint, fils de Démétrius, député de Naoussès, bourgade principale de l'intérieur, correspondait avec l'île de Crète, où les insurgés obtenaient des avantages tels, que la dernière lettre de Baleste à son ami Toussaint, qu'il avait connu en Morée, était datée de la tente du pacha de Rhétymos qu'il avait battu, et forcé à se renfermer dans l'enceinte de cette ville.

Quoiqu'on comptât douze mille mahométans dans la ville de Candie, huit mille à la Canée, et six mille à Rhétymos, sous les ordres du sérasker Chérif pacha, ces derniers avaient été mis en déroute par Baleste, dans une sortie entreprise pour fourrager dans l'intérieur de l'île. Ils avaient été arrètés à l'entrée des défilés, et deux cents Osmanlis cernés étaient tombés sous les coups des insurgés. Baleste venait d'obtenir cet avantage lorsqu'il reçut, le 18 février, un bataillon de huit cents hommes. A midi, ils mirent le feu à trois maisons de campagne des agas, situées près du village de Klaristos voisin de la Canée.

« Leurs fusils, dit un témoin spectateur du combat, bril-
» laient au soleil, comme ceux de munition dans un jour
» de parade; nous entendions leurs tambours, ce qui pa-
» raissait confirmer l'arrivée des armes et des officiers que
» D. Hypsilantis devait envoyer du Péloponèse. »

Devenu plus circonspect, le visir de Crète attendait les secours que Méhémet Ali pacha d'Égypte avait promis de lui envoyer. Enfin Michel Comnène Aphendoulief, toujours magnifique en proclamations, avait déclaré, à la suite de ces succès, tous les ports de l'île occupés par les Turcs, en état de blocus. Cette mesure n'était pas destituée de droit ni de raison; elle fondait un principe; mais l'insurrection étant caractérisée de révolte par les puissances européennes, la note de Comnène demeura comme non avenue.

Cependant, l'avenir de la Hellade sortait du sein du cahos, à la voix de la religion et de la sagesse des enfants de J.-C., rassemblés sous l'étendard de la Croix. Depuis la réunion du sénat à Corinthe, le territoire classique avait été divisé en cinq grandes éparchies, qui étaient : la Grèce centrale, comprenant le Péloponèse; l'orientale, composée d'une partie de la Corinthie moderne, de la Mégaride, de l'Attique, de l'Eubée, de la Béotie; la méridionale, englobant les îles de l'Archipel; l'occidentale, ayant pour provinces l'Étolie, l'Acarnanie, l'Agraïde, l'Achéloüs, l'Anovlachie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Selléide et la Cassiopie; la septentrionale, se composant de la Doride, d'Agrápha, du mont Œta, et de toute la Thessalie jusqu'à l'Axius. Quoique plusieurs de ces régions fussent encore occupées par les Turcs, le sénat, qui jetait les fondements de la régénération de la Grèce, ne balança pas à les déclarer partie intégrante de la confédération, parce qu'étant chrétiennes elles devaient, tôt ou tard, faire partie de l'Amphictyonie des Hellènes.

On avait ensuite décrété la formation d'une haute cour

de justice, sous le nom d'Aréopage, qui devait être composée d'autant de membres qu'il y aurait de cantons dans les cinq grandes divisions de la Grèce. Comme il fallait du temps pour régler les démarcations territoriales, on élut un aréopage provisoire, chargé de tenir ses assises partout où besoin serait, en décidant, en principes, qu'Athènes serait, dans des temps plus paisibles, le lieu de la résidence de ce corps souverain. On lui attribua en attendant le soin de l'organisation municipale de toute la Hellade.

Les aréopagites qui furent choisis provisoirement étaient : Néophyte, archevêque de Talante et des Thermopyles, homme de mœurs austères, intègre et éclairé dans les sciences divines et politiques; Anthème Gazès, archimandrite du mont Pélion, savant connu dans les lettres; le Thessalien Drosos Mausolas, docteur en médecine, littérateur très-distingué, et élevé en Allemagne ; Costas Thasicas, riche négociant qui avait fait des dons considérables à la patrie; Alexandre Axiotès, savant et négociant opulent de Naxos; Jean Euxénos, d'Athènes, neveu d'un ancien archevêque, et professeur de l'académie de cette ville.

Sur la proposition de plusieurs membres du corps législatif, on avait ensuite organisé un ministère. Le portefeuille de la direction générale, ainsi que le sceau de la justice, avaient été réunis aux autres attributions que possédait Mavrocordatos. Le département de la guerre avait été confié à Jean Coletti de Syraco; celui de la police ou administration intérieure, à Lambros Nano, Béotien, appartenant à une des premières maisons de Livadie; les finances, à Panousios Notaras de Corinthe, issu d'une ancienne famille patricienne de Venise; et les ministres entrèrent en fonctions dès que les aréopagites se furent mis en route pour Athènes.

Arrivés dans cette ville, où ils trouvèrent l'acropole

assiégée par les chrétiens, les aréopagites ordonnèrent d'arborer le drapeau de la Croix sur le palais du ci-devant aga d'Athènes. Ils firent ensuite choix d'une mosquée pour y tenir leurs séances; et dans leur première réunion, ils nommèrent douze éphores. Ils décrétèrent ensuite l'abolition de tous les signes du Croissant; et comme les ancêtres des barbares avaient autrefois renversé les églises, on démolit les minarets des mosquées.

Ces représailles, quoique tardives, n'en étaient pas moins légitimes; car il était juste que tout emblème du mahométisme disparût d'une terre autrefois l'apanage du Dieu inconnu, qui y eut des autels honorés des plus purs sacrifices, jusqu'au temps où les Scythes du Caucase portèrent le deuil et l'esclavage dans la cité consacrée de toute antiquité à la sagesse éternelle.

Ce n'était pas ce que pensait un témoin oculaire qui répandait le venin de la calomnie la plus dégoûtante contre les aréopagites et les chrétiens (1). L'insensé!.... Une fausse philosophie avait depuis trop long-temps flétri son cœur pour lui permettre un élan de générosité envers ceux qui invoquaient la divinité du Christ à leur secours.

Sans doute, comme il le disait, les aréopagites étaient aussi étrangers aux affaires publiques que le peuple grec était barbare, pauvre, avili, ignorant; mais l'aveu que les Hellènes faisaient à la face du monde (2), de ces restes de

(1) *Voy.* le n° 48, 19 avril 1822, du Spectateur Oriental.

(2) Voici ce qu'écrivait à ce sujet Thanos Kanacaris, vice-président du gouvernement exécutif à un de ses amis à Pise :

J'ai reçu, vers la fin de février, la lettre que vous m'avez écrite de Pise en Toscane. Je fais des vœux pour que la Grèce puisse trouver dans son sein beaucoup de fils sages et vertueux. Du moins, fasse le ciel qu'elle puisse un jour en obtenir de tels! Car pour nous, qui sommes nés dans l'esclavage, et qui avons vieilli avec nos tyrans, il nous sera difficile de changer les habitudes contractées pendant notre vie, et les idées que l'habitude de l'esclavage nous a données..... C'est donc, ô mes frères, un devoir indispensable pour chaque ami de sa patrie, de venir la secourir par tous les talents que Dieu nous a accordés, l'un par sa bravoure, l'autre par

leur servitude, prouvait qu'ils étaient dignes des bienfaits de la civilisation, à laquelle ils aspiraient. Qui n'aurait compati à leurs misères? Hélas! il est des temps de larmes et d'épreuves, où la vertu la plus pure n'est pas à l'abri de l'injure. Les Grecs depuis plus de quatre siècles avaient *attendu d'en haut* leur libération. Ils étaient restés sans armes, dans les fers, et toujours suppliants. L'Europe connaissait leurs longues infortunes, et elle y était demeurée insensible, lorsque la voix de l'Éternel leur cria par l'organe de ses ministres : *Aide-toi, nation trop long-temps avilie, et mon bras tout-puissant t'assistera. Ne crains pas la mort et tu seras immortelle! Les cieux sont ouverts à tes défenseurs, les palmes du martyre leur sont acquises; tu servis trop long-temps sous l'Assyrien, ton insurrection est légitime et sacrée comme la Croix qui la sanctifie.*

Sans s'inquiéter des vaines clameurs de leurs antagonistes, les aréopagites, continuant leur mission, prirent le chemin des Thermopyles, au moment où l'on annonçait qu'une escadre ottomane, commandée par un renégat nommé Ismaël Gibraltar, était en vue du cap Sunium.

sa prudence, celui-ci par sa fortune, d'autres par leur sagesse et leur instruction, puisque, ainsi que le dit l'immortel Homère :

Nul ne reçut des dieux tous les dons en partage.

Venez donc tous avec ardeur à son secours, ô mes frères... Pour moi, je me suis dévoué entièrement à sa défense, et c'est la poitrine découverte que je me présente au devant des périls les plus imminents; j'emploie les armes contre la férocité de nos ennemis, et la politique contre tous ceux qui veulent corrompre les nobles sentiments inspirés par l'amour de la patrie; enfin partout je fais entendre que, pour que le gouvernement d'un état soit bon, il faut *que les témoins d'une injustice qui ne saurait les atteindre, éprouvent tous une indignation plus forte que ceux-là même qui en sont les victimes.*

# CHAPITRE V.

Arrivée de l'escadre ottomane dans la mer Égée. — Stratagème des Hydriotes. — Débarquement des Turcs à Navarin ; — ils sont battus par le général Norman ; — relâche à Zante ; — accueil qu'elle y reçoit ; — sa composition. — Bruits répandus par la police. — Se dirige vers Patras. — Apparition de la flotte grecque, — commandée par l'amiral Miaoulis. — Patriarche d'Alexandrie. — Vœux qu'il fait pour les Bourbons et pour le Pape. — Sommation de Khourchid adressée aux Acarnaniens et aux Étoliens. — Leur réponse. — Fuite et défaite des Turcs. — Leur escadre revient à Zante. — Bulletin du président Mavrocordatos. — Acte par lequel il proclame le blocus. — Événements maritimes. — Espion anglais. — Le consul français de Patras délivre plusieurs individus. — Fureur de Khourchid contre les Acarnaniens, — qui battent ses lieutenants. — Alarmes des Chamides. — Partialité révoltante des Anglais en faveur des Turcs ; — ils empêchent l'entreprise des Hydriotes contre Syvota. — Avantage obtenu sur les mahométans par Marc Botzaris à Régniassa. — Vasiliki et les secrétaires d'Ali envoyés à Constantinople. — Mort d'Abdin bey de Larisse. — Exil d'Ismaël Pachô bey. — Dévouement magnanime des Souliotes.

QUAND les Grecs n'auraient eu d'autres leçons que les tombeaux de leurs aïeux, ils suffisaient pour tracer leur devoir : *Mourir pour la patrie*, Θνήσκειν περὶ Πατρίδος ! Ces poroles sublimes de Spiros Alostros mourant (1) avaient retenti depuis les rives du Pruth jusqu'aux bords de l'Eurotas. Eurotas ! Eurotas ! la voix de la religion et de de la patrie annonça la victoire dans tes vallées, aux premiers jours de l'insurrection ! L'expérience et le malheur devaient consolider son ouvrage, en appelant la sagesse aux conseils de la Grèce qui renaissait, en quelque sorte, avec les vieux héros de la fable et de l'histoire.

J'ai rapporté les principales dispositions des Hellènes. Effrayés des préparatifs maritimes des barbares, plusieurs

(1) Liv. V, ch. II de cette Histoire.

habitants des îles avaient songé à se réfugier sur le continent. Les insulaires de Spetzia s'étaient hâtés d'évacuer leur pays, pour se retirer à Hydra, en se contentant de laisser un poste d'observation dans leur île ; et quelques-uns des plus riches Hydriotes songeaient à s'embarquer pour passer en Italie. Comme il était dangereux de laisser enraciner une pareille idée, qui était, dit-on, fondée sur les intrigues de l'épouse d'un nommé Constantin, que les Turcs tenaient aux fers, un homme aussi prévoyant que le fut Thémistocle, lorsque la flotte des confédérés se trouvait réunie dans le détroit de Salamine, qu'elle se proposait d'abandonner pour se rendre à l'isthme de Corinthe, usa d'un stratagème à peu près pareil pour sauver la Grèce. (1).

On ignore encore par qui fut transmis à l'amiral turc l'avis : « qu'il existait un parti à Hydra qui n'attendait » que l'apparition de sa flotte, pour intimider le peuple, » et mettre les éphores de l'amirauté en mesure de le faire » consentir à une amnistie qu'ils souhaitaient pour ar- » rêter le cours des malheurs qu'une folle résistance ne » pouvait manquer d'attirer sur leurs têtes. » Le même individu avait envoyé au capitan pacha une table de signaux pour correspondre avec les prétendus partisans du sultan. Ce fut cet avis qui le détermina à faire partir brusquement la division navale qu'on équipait pour Patras, où les Turcs se trouvaient étroitement assiégés pour la quatrième fois depuis le commencement de l'insurrection.

Le vice-amiral des barbares, qui la commandait, plus circonspect qu'on ne l'avait attendu, s'avança avec prudence, et, ayant arrêté ses vaisseaux en panne devant Hydra, fit pendant une demi-journée les signaux conve-

(1) *Voy.* Hérodote, Uranie, c. LXXV. Les journaux du temps ont fait mention du dessein des principaux armateurs d'Hydra, de se retirer en pays étranger. Nous sommes encore trop près des événements, pour qu'il me soit permis de nommer celui qui remplit à cette époque le rôle de Thémistocle.

nus, sans avoir aucune réponse. Il s'alarma même bientôt, en remarquant les batteries garnies de canonniers, et il comprit le lendemain, en poursuivant sa route, qu'il avait été abusé. Arrivé au cap Matapan, son arrière-garde fut attaquée par quelques vaisseaux grecs qui obligèrent deux de ses bâtiments de transport à s'échouer à la côte, où il se perdirent corps et biens. Furieux de cet événement, il voulut prendre sa revanche en passant devant Navarin. Moustapha, bey de Coron, qui était venu à sa rencontre, l'avait informé que cette place ne renfermait qu'une faible garnison; et il fit aussitôt porter le cap vers l'île de Sphactérie ou Sphagia, tandis que Méhémet pacha, sérasker des troupes de débarquement, se préparait à agir conjointement avec Ismaël Gibraltar, qui commandait l'escadre.

L'île de Sphactérie forme avec le continent la grande entrée du port de Navarin, dans laquelle on pénètre en rangeant, à une encablure de distance, un rocher qui a retenu le nom antique de Pylos. Une frégate turque ayant donné dans cette passe, elle fut suivie des bâtiments de transport et d'une foule de barques chargées de soldats, qui prirent terre à la douane. Mille barbares s'avançaient en poussant des cris effroyables, lorsqu'un boulet tiré de la forteresse ayant rompu le grand mât de la frégate montée par Ismaël Gibraltar, elle vint heurter son matelot d'arrière et jeter la confusion au milieu des vaisseaux qui entraient au port.

Les Turcs se troublent. Au même instant le général Norman, auquel l'évêque de Modon et deux sénateurs hellènes s'étaient empressés de remettre le commandement, profitant de l'hésitation des ennemis, tombe sur eux à la tête de cent cinquante étrangers et d'un millier de Grecs; les charge et les culbute si rapidement dans la mer, que les barbares ne parvinrent pas à rembarquer le quart de leur monde. L'escadre ottomane, ne regagna

même la haute mer, qu'après avoir souffert d'assez fortes avaries ; et il est probable qu'elle aurait accompli ses destinées à Pylos, si on avait eu la précaution d'élever une batterie sur l'île de Sphactérie (1).

Tandis que la nouvelle du succès obtenu à Navarin se répandait dans le Péloponèse ; le 13 février, les vigies de Zante signalèrent vingt voiles de guerre. Aussitôt le frère du consul anglais de Patras, bravant une mer orageuse, s'embarqua ; et comme on fit annoncer, par des crieurs publics, qu'aucun fugitif provenant du continent ne trouverait asile dans les îles Ioniennes, on en conclut que les vaisseaux qui se montraient à l'horizon étaient ottomans. Le zèle d'un séide imbu du fanatisme de la plupart des agents de la compagnie anglaise du Levant, et les nouvelles mesures de la police s'expliquaient ainsi l'un par l'autre, quand on vit mouiller sur la rade trois frégates, six corvettes, vingt bricks de guerre et quarante bâtiments de transport, qui reçurent le salut royal des batteries de S. M. B. C'était ainsi qu'on exécutait la proclamation du lord haut-commissaire, qui déclarait le même jour, à son parlement corcyréen, qu'il avait donné des ordres pour qu'aucun bâtiment turc ni grec ne fût reçu dans les ports et mouillages de l'heptarchie! Afin, sans doute, de prouver la sincérité de cette déclaration, le gouverneur de Zante pour S. M. B., le vice-amiral et le capitan Ismaël Gibraltar, eurent réciproquement l'honneur insigne de se visiter et de se congratuler, sans s'inquiéter de l'indignation publique.

Cependant, comme tout peuple opprimé est ingénieux, les Ioniens trouvèrent encore, dans cette occasion, le moyen de servir leurs co-religionnaires, en faisant déserter plus de trois cents matelots grecs, qu'on avait embarqués de force à Constantinople et aux Dardanelles sur les vaisseaux turcs. Ils réussirent également à dérober quel-

(1) On y en a maintenant construit une qui défend l'entrée du port.

ques chaloupes des navires ottomans, avec lesquelles les transfuges se sauvèrent en Morée, non sans avoir été pourvus d'armes et de munitions de guerre par les Zantiotes.

Ils ne pouvaient arriver plus à propos au quartier général de Colocotroni, où l'alarme avait pénétré. Le consul d'Angleterre, instrument aveugle de l'espionnage des Turcs, venait d'annoncer à Jousouf pacha l'arrivée des secours qu'il attendait depuis si long-temps. « Quinze mille hom-» mes allaient prendre place sous ses drapeaux, quarante » transports chargés de vivres et de munitions de guerre » ne devaient plus le laisser à la merci des événements » contraires. Enfin on allait encore une fois offrir le par-» don aux révoltés. L'assurance devait leur en être ga-» rantie par une douzaine de métropolitains et plus de » quatre-vingts ecclésiastiques, qui se trouvaient embar-» qués sur l'escadre ottomane, où ils étaient traités avec » tous les égards dus à leur caractère. »

Il suffisait d'un peu de réflexion pour montrer la fausseté de pareils récits; et ceux qui y avaient donné quelque croyance furent pleinement désabusés par les matelots échappés des vaisseaux turcs. Enfin un médecin sicilien, ayant trouvé le moyen de communiquer avec les Zantiotes, les chargea, comme chrétien et enfant des colonies grecques de la Trinacrie (1), de faire savoir aux insurgés « qu'il se trouvait à peine trois mille hommes de débarque-» ment à bord de l'escadre ottomane; que leur comman-» dant Méhémet pacha était un valet d'écurie du sérail; » que l'armée navale, loin d'apporter des vivres à Jousouf » pacha, en manquait pour ses besoins; que la plus grande » division régnait entre les chefs qui la montaient, depuis » qu'ils avaient manqué leur expédition, dont le but était

(1) Il existe encore maintenant en Sicile plusieurs villages habités par des Grecs et Schypetars chrétiens, qui s'y sont établis sous le règne de Roger et des princes Normands.

» le pillage d'Hydra ; et qu'ils auraient aussi bon marché
» d'Ismaël Gibraltar, fanfaron sans courage, que de la
» *minuzzaglia* ou populace armée dont on cherchait à leur
» faire peur ».

Heureusement pour les insurgés qu'il ne se trouvait pas alors dans les îles Ioniennes un homme de talent, capable de diriger leurs ennemis autrement que par des intrigues. La police de Zante, chargée de relever les espérances des Turcs, fit répandre le bruit « que le sérasker Khourchid
» s'avançait à marches forcées à travers l'Acarnanie. Il
» avait déjà passé l'Achéloüs, il se trouvait aux portes de
» Missolonghi; et la rébellion, trop long-temps triom-
» phante, devait tomber sous ses coups depuis qu'Ali pa-
» cha n'existait plus ».

Cependant les vents contraires, les seuls auxiliaires des chrétiens, retenaient l'escadre turque enchaînée au port de Zante, et ceux qui la montaient se félicitaient d'un pareil contre-temps, lorsque, le 23 février, elle communiqua avec deux bâtiments de guerre de la marine impériale d'Autriche. Ils appartenaient à la station qui croisait dans le Levant sous le commandement de l'amiral Armeni; et après avoir fait chorus de mensonges officieux avec la police de Zante, qui débitait que la marine d'Hydra, livrée à l'anarchie, ne mettrait pas en mer de toute la campagne, la flotte turque appareilla le 25 février pour Patras. Le 26 au matin elle était hors de vue. Dès le lendemain on lui attribuait des succès, le 28 on la disait victorieuse, lorsque le 1er mars, à huit heures du matin, on signala un nombre considérable de vaisseaux dans le sud-ouest.

C'était l'escadre grecque qui s'avançait. Le patriarche d'Alexandrie, Anthème, qui vivait retiré à Cydonie depuis que les Français avaient abandonné l'Égypte, sauvé par les Hydriotes à l'époque où cette ville fut détruite par les barbares, avait voulu partager les dangers de ses frères. Monarque spirituel, il montait le vaisseau amiral commandé

par le néarque André Miaoulis Vôcos, qui avait succédé à Tombasis, suivant la rotation de service prescrite par la loi. Assis à la poupe de la corvette sur laquelle flottait l'oriflamme de la religion, le prélat semblait, par ses prières, commander aux vents et soumettre les vagues qui s'inclinaient devant les proues de l'escadre hellénienne.

Mêlant depuis quelque temps, au nom des Bourbons, que les chrétiens invoquaient dans les dangers et après la victoire, le nom du souverain pontife Pie VII, que les Grecs nommaient *le père commun des fidèles, et le bon pasteur* (λαῶν Ποιμένης), le ministre du Seigneur, l'amiral, les capitaines et les matelots, retraçaient l'image de ces armées aussi vaillantes que pieuses, qu'on vit autrefois, conjurées pour combattre la secte impie de Mahomet, apparaître dans l'Orient. A midi on comptait cinquante bâtiments portant le pavillon de la Croix; et un calme absolu ayant suspendu leur marche, ils restèrent en vue de la ville de Zante jusqu'au coucher du soleil.

Les Ioniens, auxquels on avait représenté les Hydriotes livrés à des dissensions funestes, dépourvus de moyens de tenir la mer, étaient dans le ravissement, et ils ne cessèrent, jusqu'à la nuit, de faire publiquement des vœux pour le succès de leurs co-religionnaires. Ils crièrent même au miracle, en invoquant les noms de saint Denys et de saint Spiridion, quand, les brises éoliennes s'étant réveillées à l'apparition des premières étoiles, ils virent les navires des Hellènes manœuvrer avec tant de précision, que leur flotte parvint à doubler le promontoire Araxe, le 2 mars au matin.

Ainsi désabusés, les Ioniens, qui tenaient les Moraïtes au courant de ce qui se passait, ne tardèrent pas à savoir que l'invasion de l'Acarnanie par Khourchid pacha était également un mensonge de leurs communs ennemis. Il est vrai, cependant, de dire que le sérasker, après avoir traîtreusement assassiné Ali pacha, oubliant toute espèce de

modération, ne s'était pas contenté de proposer aux Grecs une amnistie qu'ils ne sollicitaient pas. Moins mesuré encore envers les chefs des peuplades guerrières de l'Acarnanie et de l'Étolie, il leur avait écrit pour les sommer de venir déposer leurs armes à ses pieds. Il les menaçait, s'ils n'acquiesçaient pas à cet ordre, de marcher contre eux, *non plus avec des fusils, mais avec le glaive redoutable des invincibles Osmanlis, et de les passer au fil de l'épée.*

C'était leur dire de se préparer à vaincre, car ils avaient appris depuis long-temps à mourir en gens de bien et d'honneur. Les chefs s'étant en conséquence réunis au grand village de Lépénou, qui a succédé à la ville antique de Stratos (1), rédigèrent la réponse suivante, qu'ils firent tenir à Khourchid pacha par son propre messager. « Nous ré-
» pondons ce qui suit au sérasker Khourchid : Il n'est plus
» possible aux chrétiens de vivre sous le gouvernement
» tyrannique des Turcs. L'expérience nous a appris qu'il
» ne doit jamais exister de rapprochement entre eux et
» nous. Si tu viens, magnifique visir, avec des fusils, nous
» te recevrons à coups de fusil ; si tu nous attaques avec le
» sabre, nous te combattrons avec le sabre, et nous ne te
» ferons pas plus de quartier que nous ne t'en demandons.
» Nous t'adressons cette réponse de Lépénou, où nous at-
» tendons tes *invincibles Osmanlis.* »

Il était facile de juger, par les menaces de Khourchid pacha, qu'il n'était pas en mesure de prendre l'offensive, car c'est le propre des barbares de fondre sur leur proie et de l'égorger, quand ils sont certains de la victoire. Mais on n'était pas aussi tranquille sur les événements qui allaient se passer du côté de Patras. On ne distinguait plus au large que cinq ou six vaisseaux des chrétiens, qui croisaient entre Ithaque, les Oxyes et l'embouchure de l'Achéloüs,

(1) Stratos. *Voy.* t. III, pag. 135 à 156, et 160 à 197, de mon Voyage dans la Grèce.

lorsqu'une tempête effroyable bouleversa tout-à-coup les mers (1).

La flotte grecque, qui ne se trouvait que depuis vingt-quatre heures aux attérages de l'Achaïe, avait vu fuir à son approche l'armée navale des Turcs, sur laquelle elle arrivait en ordre de bataille par division. Les barbares coupant leurs câbles, au lieu d'accepter le combat, s'étaient précipitamment retirés en dedans des Dardanelles du golfe de Corinthe et réfugiés sous le château de Lépante. Malgré leur célérité à fuir, les Grecs étaient parvenus à séparer un brick de leur arrière-garde, qu'ils coulèrent à fond, et à obliger à se brûler eux-mêmes quatre transports qui s'échouèrent au mouillage d'Aïa, calanque éloignée d'une lieue de Patras. Ils se disposaient à forcer l'entrée du golfe, quand la bourrasque les contraignit de venir prendre port à Missolonghi.

Le 4 mars, les flots ayant commencé à mollir, une goëlette et un brick de guerre anglais, précurseurs ordinaires des grands événements, jetèrent l'ancre sur la rade de Zante; et comme ils gardèrent le silence, l'augure était favorable, lorsqu'à trois heures après midi, on signala une flotte venant de Patras. On s'agita aussitôt; comme on n'y remarquait pas de frégates, on la crut grecque, et on ne manqua pas d'ajouter qu'ayant été battue elle fuyait devant le pavillon du Croissant.

La nuit, qui survint, n'avait pas permis d'en apprendre davantage, quand un coup de canon, tiré vers les onze heures et demie du soir, mit la ville de Zante en alarme. On soupçonnait d'abord, que quelque navire, poussé par le vent de Bôra, qui soufflait avec violence, chassait sur les autres, quand un second et un troisième coup de canon, suivis d'une bruyante fusillade, révélèrent la présence de l'esca-

(1) Le même coup de vent se fit sentir à Hydra, où il causa des dommages évalués à plus de trois cent mille francs, par la perte d'un grand nombre de barques qui firent côte et se brisèrent.

dre ottomane. La frayeur que lui causaient les Grecs, auxquels elle avait échappé, faisait que, pour l'empêcher de s'échouer, les vaisseaux anglais avaient été obligés de tirer contre elle, afin de la forcer de jeter l'ancre au large. Enfin le lendemain on compta trente-quatre voiles turques sur la rade, c'est-à-dire tous les bâtiments de guerre qui étaient entrés dans le golfe de Patras, à l'exception d'une frégate, d'une goëlette, de deux bricks et des bâtiments de transport.

On devinait que les infidèles avaient été battus, mais on ignorait encore les détails de l'action qui s'était passée le 3 mars, entre trente-cinq bâtiments de guerre ottomans et autant de bricks grecs, tandis que les navires de transport restaient au mouillage de Lépante. Quatre bricks des insurgés avaient attaqué bord à bord la frégate amirale ennemie, qui était au moment d'avoir ses feux éteints, lorsqu'un cinquième armement grec étant survenu pour prendre part à la victoire, une fausse manœuvre de sa part servit à la dégager. Démâté par une volée des gaillards d'avant de l'ennemi, ce brick s'embarrassa dans ses manœuvres; et le capitana bey, profitant du désordre qu'il avait occasioné, en tira parti pour rallier sa division qui fuyait toutes voiles dehors.

Ce retour était bien différent de celui du vice-amiral turc au mois d'octobre précédent, lorsque, traînant à la remorque la marine marchande de Galaxidi, il vint célébrer sa victoire à la face d'une population et d'une ville grecques, forcées d'endurer un pareil outrage. Les temps semblaient aussi politiquement changés; car, pour déférer à la proclamation de neutralité du lord haut-commissaire, on ordonna aux Turcs de partir, dans le délai de vingt-quatre heures, prescrit pour les *relâches forcées*.

Où fuir? quels vents propices pouvaient sauver encore une fois l'escadre ottomane? Le 5 mars à deux heures après midi, on signalait une flotte, à quatre heures on distin-

guait le pavillon de la Croix. Le gouvernement de Zante fait réitérer aux Turcs l'ordre de partir, à cinq heures ils appareillent; mais ce n'était qu'un jeu pratiqué pour leur faciliter de jouir de la clause de *relâche forcée*. En effet, à neuf heures du soir ils étaient de retour au port. Quelques coups de canon tirés par les Grecs, qui les attendaient en ordre de bataille sur la pointe de Scopos, avaient suffi pour obliger les barbares à la retraite.

Le 6 mars, contrainte de reprendre la mer, la flotte turque se dirigea vers Patras; et ayant fait fausse route durant la nuit, on s'aperçut qu'elle avait trompé la vigilance des Grecs, car on les distinguait sous voile à la hauteur du cap Ichthys en Morée. Une frégate anglaise qui survint ne donna aucunes nouvelles, mais on comprit à ses signaux qu'elle avait piloté les mahométans assez loin pour les tirer d'embarras; et ce ne fut que plus tard qu'on apprit qu'ils avaient perdu deux bricks aux attérages d'Andros, ainsi que cinquante de leurs marins, qui sautèrent à bord d'un brûlot grec, où ils furent brûlés vifs, sans qu'Ismaël Gibraltar tentât de les secourir.

Le premier bulletin imprimé à Corinthe rendit compte des principaux événements de cette expédition dans les termes suivants :

« Le président du pouvoir exécutif fait savoir que la » flotte ottomane ayant été mise en fuite, après le combat » du 20 février (v. s.), et poursuivie par la flotte natio- » nale, celle-ci (après l'avoir vue cingler au levant) repa- » rut le 25 février (v. s.) au cap Araxe. S'étant portée de » là vers Patras, où elle trouva vingt-quatre bâtiments » ennemis, elle parvint à en incendier sept qui ne purent » regagner le mouillage de Lépante. S'étant retirée pen- » dant la nuit à Missolonghi, elle revint le jour suivant » porter l'épouvante dans le camp de Méhémet pacha, qui, » voyant une grande partie de sa division navale brûlée

» et ses troupes battues, se retira, plein de terreur, dans
» la forteresse de Patras. »

*Signé* MAVROCORDATOS, président;
Théodore NÉGRIS, archigrammatiste.

Corinthe, 1er mars (v. s.) 1823.

Ce précis des événements fut suivi, le 13 mars (v. s.), d'une proclamation du président Mavrocordatos, qui confirmait et étendait le décret de Comnène Aphendoulief, relatif au blocus des ports ainsi que des places maritimes occupés par les Turcs (1).

(1) *Déclaration de blocus.*

La nation grecque, par un mouvement propre et spontané, a pris les armes contre ses tyrans. Ses droits sont connus et incontestables. Au milieu des sacrifices énormes qu'elle fait, elle ne cherche qu'à mettre un terme à l'injustice et à améliorer son sort, sans porter préjudice à aucune société d'hommes justes. Si elle réclame, d'un côté, ses droits, elle n'ignore pas non plus ses devoirs de l'autre; et c'est dans cette raison qu'après avoir déclaré son indépendance, elle a établi un gouvernement central, qu'elle a chargé de défendre les premiers aussi-bien que de remplir les seconds.

Jaloux d'atteindre ce but sacré de la nation, ce gouvernement s'impose le devoir de chercher de toutes les manières à ôter aux ennemis de la Grèce tous les moyens de résistance. A cette fin, il déclare, conformément au droit des gens de l'Europe, en état de blocus tous les ports occupés encore par l'ennemi, tant en Épire que dans le Péloponèse, l'Eubée et la Thessalie, depuis Épidamne jusqu'à Thessalonique, aussi-bien que les ports de la mer Égée, des îles Sporades et de la Crète, qui sont encore au pouvoir de l'ennemi.

Les bâtiments étrangers de tout pavillon, qui, après avoir été suffisamment avertis par nos commandants et capitaines des lieux de cette déclaration, tenteraient d'entrer dans lesdits ports, seront pris et traités d'après les lois et usages reçus. Les commandants grecs sont chargés de continuer à signifier cette déclaration aux capitaines des navires étrangers, jusqu'à ce que le gouvernement ait acquis la certitude qu'elle est parvenue partout où il est nécessaire. La présente sera communiquée à tous les consuls des gouvernements amis qui résident dans les diverses parties de notre état.

Corinthe, le 13 (25) mars 1822.

Le président du pouvoir exécutif,
A. MAVROCORDATOS.
Le premier secrétaire,
TH. NÉGRIS.

On en eut connaissance dans les îles Ioniennes, au moment où la frégate de S. M. B. le *Seringapatnam* arrivait sur la rade de Zante avec un colonel chargé de prendre le gouvernement de cette île. Cet anglais, avant d'occuper son poste, avait jugé convenable de se rendre à Lépante, pour s'entendre avec Jousouf pacha, relativement aux secrètes intelligences qu'ils méditaient pour la ruine des chrétiens.

En longeant le rivage de l'Étolie Épictète, l'officier anglais avait aperçu les feux de joie des Grecs qui célébraient leurs victoires en brûlant les maisons de campagne des agas de Lépante. Représailles funèbres! Ils se vengeaient ainsi des incendiaires des hameaux chrétiens disséminés sur les montagnes de Calydon. Mais ce qui affligea surtout un homme dévoué aux barbares, c'était la défaite de Méhémet pacha, dont il fut presque témoin oculaire.

La flotte ottomane venait à peine de prendre la fuite, que Colocotroni, ayant réuni quelques milliers d'hommes, attaqua les quatre mille Asiatiques débarqués à Patras. Le combat avait commencé à Hiérocomion ; et les Turcs, mis en déroute, s'étaient enfuis, saisis d'épouvante, dans l'acropole. On attendait des renforts pour les y bloquer ; et l'apparition de l'escadre grecque augmentait encore la consternation des infidèles ; tels étaient les combats que le bulletin de Mavrocordatos n'indiquait que sommairement. Ainsi l'expédition sortie de l'Hellespont à la fin du mois de janvier, trompée dans son attente relativement au complot qui devait lui livrer Hydra, entamée lorsqu'elle doubla le cap Ténare, repoussée à l'attaque de Navarin, battue aux rivages de l'Achaïe, où elle n'avait débarqué quatre mille Asiatiques que pour les livrer au glaive des chrétiens, rentrait, au bout de deux mois de campagne, dans le canal de Constantinople, après avoir dévoilé son impéritie et sa lâcheté. L'assistance même des Anglais n'avait pu lui être profitable; et une correspondance, que les Grecs prirent sur un émissaire protégé par le frère du

consul de Sa Majesté Britannique à Patras, les mit au fait des projets des infidèles contre les succès des soldats de la Croix.

Cet événement nous oblige à nous rapprocher encore une fois de la police de Zante, pour dire comment l'agent anglais qu'on avait vu paré des vêtements de Mavrocordatos fut arrêté par les croiseurs grecs, dans une de ces excursions qu'il faisait à l'abri du pavillon de la Grande-Bretagne. Hélé à la hauteur du cap Papa, par un bâtiment insurgé qui le sommait de venir à l'obédience, l'émissaire, trop long-temps impuni, menaça vainement le capitaine croiseur *du courroux de la terrible nation souveraine des mers,* à laquelle il appartenait. On lui répondit que son pavillon ne devait pas servir à masquer *l'espionnage,* et il dut céder à la nécessité. On enleva de sa barque un nommé Omer, aga de Candie, favori de Jousouf pacha; on se saisit des dépêches dont il était porteur; et son protecteur, croyant faire trembler les éphores de l'Étolie, suivit le captif à Missolonghi pour le réclamer.

Il s'imaginait encore parler à des raïas, mais son arrogance dut fléchir devant le sénat de pêcheurs rassemblé dans cette ville. Ils rejetèrent raisons, prières, offre de rançon; sans craindre de faire entendre au *jeune barbare* anglais des vérités dont il se souviendra peut-être à son heure suprême, en jetant un dernier regard sur l'or, souillé de sang, qui fait son opprobre et celui de ses pareils. « *Tu t'es*
» *nourri de larmes et de carnage,* lui dirent les Grecs; *sois*
» *libre, Dieu seul doit te châtier; quant à ton associé*
» *Omer aga, il sera pendu; sors de notre présence.* »

Il partit, l'insensé; et de retour à Zante, il appelait la vengeance de la Grande-Bretagne sur la tête des Grecs. *Ils lui avaient enlevé,* disait-il, *jusqu'à ses vêtements;* mais comme on découvrit que ces prétendus spoliateurs avaient respecté une somme de trente mille piastres qu'il portait dans son coffre, ce fut un trait de lumière qui des-

silla les yeux de l'amiral Graham, indigné d'avoir été trop long-temps la dupe de l'intrigue et de l'avidité.

Cependant il n'était question, à Zante, que du supplice d'Omer aga. On racontait qu'enduit de goudron il avait été brûlé vif par la populace de Missolonghi ; et les détails de sa mort étaient si bien circonstanciés, qu'ils paraissaient véritables. On criait anathème contre la barbarie des Grecs; la relation du trépas d'Omer aga allait retentir en Europe (1), quand le consul du roi de France à Patras fit savoir à l'autorité supérieure de Zante *qu'Omer vivait, que ses jours seraient respectés, et qu'il pourrait être rendu à la liberté !* Il avait employé un moyen plus puissant que l'or pour le sauver, c'était *de demander sa grace au nom du Roi Très-Chrétien* ; et une lettre de son agent consulaire, Antoine Maritza, lui annonçait qu'elle avait été accordée.

Cette nouvelle confondait la calomnie; et les agents anglais, contents de recouvrer Omer, qui était le favori (*putrem oculum*) de Jousouf pacha, n'eurent que le déplaisir de devoir ce service à un Français, aussi indifférent à leur estime, que supérieur à leurs lâches persécutions.....

Elles venaient de lui ravir l'*homme juste*, le vénérable ecclésiastique Spiros Antipa, que les chagrins dont ils l'avaient abreuvé firent mourir de douleur. C'était lui qui avait recueilli le pavillon des lys, au moment de l'incendie du consulat de Patras. Vieillard infortuné! sa cendre ignorée repose au fond des lagunes de l'Achéloüs ! Français qui combattez encore sur ces bords, élevez un cippe funéraire à la mémoire de Spiros Antipa, agent de France à Pyrgos ; il a bien mérité de l'humanité.

Le consul de France aurait pu délivrer également le harem de Khourchid pacha, mais il abandonna ce coup de finance aux soins cupides des agents anglais, pour ne

(1) On avait déjà adressé à M. Pilate, rédacteur de l'Observateur autrichien, une relation de cet événement; et son correspondant D. Vincenzo Micarelli en fut pour ses peines, son encre et son papier.

s'attacher qu'aux malheureux. Il dédaigna même de faire valoir la délivrance d'Omer aga, qui vint, quelques jours après, le remercier, pour obtenir la liberté de la famille du major russe Sava.

Possesseur d'aumônes recueillies à Paris par les soins généreux de la comtesse Orlof, de l'ambassadeur Pozzo di Borgo, et de plusieurs seigneurs russes, M. Hugues Pouqueville brisa les fers de quatre jeunes enfants et de leur mère, qui gémissaient dans une horrible captivité à Lépante. Les Turcs avaient décapité son époux ; et il serait impossible de retracer la scène qui se passa quand la veuve Sava demeurée fidèle à son Dieu, tomba prosternée, le visage collé contre terre, aux pieds de son vénérable père, resté muet de douleur entre sa bru et ses petits-enfants qu'il n'avait pas la force d'embrasser. La mère du major, âgée de cent dix ans, qui avait quitté pour la première fois son grabat depuis la perte de ses enfants, reconnut à la voix ceux qu'elle n'avait cessé d'appeler dans ses lamentables myriologies. Ses yeux fermés à la lumière retrouvèrent des larmes pour pleurer ; mais ce que le ciel seul put lui accorder, ce furent les expressions brûlantes qu'elle improvisa pour invoquer les bénédictions de l'Éternel sur la tête de la comtesse Orlof, et des bienfaiteurs de sa pauvre famille.

Tandis que ces scènes épisodiques du tableau des événements de la Grèce se passaient, l'escadre d'Hydra, commandée par Miaoulis, composée de trente bricks ou brigantins armés de huit cent quarante pièces de canon ; la division de Spetzia, aux ordres de Vasili Ghinis, forte de vingt bâtiments de différents échantillons, portant environ quatre cents bouches à feu, et celle de Psara, guidée par Anagnotis Apostolos, dans laquelle on comptait quatre navires à trois mâts, une goëlette, deux brigantins et dix chaloupes canonnières, se préparaient à prendre diverses stations afin de surveiller et d'inquiéter l'ennemi sur tous

les points où l'on avait intérêt à connaître, à déjouer, à prévenir ou à combattre ses mouvements. La guerre était flagrante au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, du côté de Constantinople, de la Romélie, de l'Épire, de l'Égypte et des régences barbaresques. L'ennemi s'apprêtait à surgir de tous les points de l'horizon contre la Grèce, et ses enfants devaient lui présenter de toutes parts un front menaçant. Ce n'était rien d'avoir dispersé une escadre, d'en avoir vaincu dix; il fallait combattre et vaincre jusqu'à ce qu'on eût anéanti des maîtres irrités, desquels il n'y avait ni paix ni trêve à espérer que quand il ne leur resterait plus aucun moyen de guerroyer. On ne se dissimulait ni les difficultés ni la durée de la lutte dans laquelle on s'était engagé. La palme était réservée à celui qui aurait la dernière planche de bois pour radouber un vaisseau, et le dernier baril de poudre pour faire sauter les bastions occupés par son antagoniste.

Le problème politique devait donc être résolu par une longue persévérance. Il fut en conséquence décidé que les Psariens cingleraient vers les côtes de l'Asie-Mineure, et qu'ils observeraient constamment les armements qui se préparaient aux Dardanelles de l'Hellespont. Les Spetziotes convinrent de croiser entre la Crète, l'Eubée et l'Attique, de manière à surveiller ce qui se passerait dans ces parages, sans permettre à aucun bâtiment de pénétrer dans le golfe d'Argos; car Athènes étant située à plus d'une lieue de la mer, et les insurgés maîtres de la campagne, on n'avait pas à craindre qu'elle pût être approvisionnée par le moyen de la navigation. Enfin, les Hydriotes se chargèrent du blocus de la Morée et du continent jusqu'à Buthrotum, et ils détachèrent dix-sept bâtiments afin d'établir un poste d'observation entre le Cap Blanc de Corfou et Prévésa.

L'Épire appelait spécialement alors l'attention des insurgés. Au retour du courrier que Khourchid avait expédié

aux Acarnaniens, leur réponse, qu'il communiqua à son conseil, y causa une telle fureur qu'on voulait aussitôt monter à cheval pour aller les exterminer. Un aga, se levant au milieu de l'assemblée, proposa de se charger du soin de la vengeance publique. Il ne demandait que mille hommes de bonne volonté, pour mettre tout à feu et à sang dans le pays compris entre l'Aspropotamos (1) et le golfe d'Arta. Comme cette proposition s'accordait avec les vues du sérasker, il y consentit, et il ajouta qu'il lui adjoindrait cinq cents hommes tirés de la garnison de Prévésa.

Afin de ne pas laisser refroidir un si beau zèle, on hâta le départ de l'aga albanais, qui débarqua le 22 février à Loutraki (2) au moment où les cinq cents hommes qu'on lui avait promis prenaient terre à Vonitza (3). On était encore dans l'enthousiasme causé par la mort d'Ali, rien ne semblait impossible à ses vainqueurs; cependant on ne sait comment les Acarnaniens, informés du dessein des Turcs, se trouvèrent à point nommé pour le faire échouer. Zongos, et un nommé Sergios d'Agrapha, qui avaient devancé les barbares aux environs de Paradisi (4) et de Bali-bey (5), les surprirent si inopinément, qu'ils n'eurent que le temps de se sauver à toutes jambes, en laissant au pouvoir des Grecs quarante-quatre morts, trente prisonniers, soixante chevaux, en entraînant avec eux cent trente blessés, qu'ils embarquèrent pour Prévésa.

Khourchid, instruit du mauvais succès de son aga, voulut couvrir la faute qu'il avait commise, par une entreprise mieux concertée. Il ordonna, à cet effet, aux trois pachas qui se trouvaient à l'Arta, de pénétrer avec toutes leurs

(1) Aspropotamos ou Achéloüs.

(2) Loutraki, ancienne Limnée. *Voyez* mon Voyage, t. III, p. 122, 125, etc.

(3) Vonitza. *Id.*, t. III, p. 101, 112, 118, etc.

(4) Paradisi, village. *Id.*, t. III, p. 119, 139, etc.

(5) Bali-bey, village. *Id.*, t. II, p. 129, etc.

troupes dans l'Acarnanie, en promettant de ne pas tarder à les soutenir en personne. C'était sur cette nouvelle que la police de Zante prétendait *qu'il se trouvait aux portes de Missolonghi ;* mais il en fut de cette expédition comme de la première. Les lieutenants de Khourchid, accablés au passage du Macrynoros, furent contraints de battre en retraite, après avoir perdu six cents hommes. Enfin, au moment où le sérasker faisait partir de Janina deux mille janissaires, qui devaient se joindre à quatre mille soldats réunis à Salagora pour former une troisième tentative contre l'Acarnanie, il eut avis de l'apparition de la division navale hydriote sur les côtes de l'Épire, et se trouva obligé d'ajourner le projet qu'il méditait.

Les beys thesprotes qui s'étaient réunis à Khourchid, depuis le mois de janvier, en l'informant de l'arrivée du navarque Miaoulis à Régniassa (1), mouillage de la Cassiopie, lui représentaient qu'indépendamment du danger auquel ils étaient journellement exposés de la part des Souliotes, leur pays se trouvait livré aux descentes qu'il plairait aux insurgés de faire sur la côte pour incendier leurs villages. Ils lui mandaient que l'ennemi se proposait de débarquer à Syvota, où s'étaient réfugiés plusieurs armements turcs ; et ils le conjuraient de les secourir, en lui déclarant que, pour les mettre à même de suivre ses drapeaux, il devait préalablement songer à les délivrer des chrétiens de la Selléide.

Ces réclamations coïncidaient avec l'ordre du sultan, qui prescrivait au sérasker d'exterminer les Souliotes. Mais il fallait leur cacher cette résolution, en continuant de feindre qu'on voulait auparavant soumettre les Acarnaniens. Khourchid fit donc parquer, au caravanserail de Saint-Dimitri, l'artillerie de campagne qu'on dirigeait sur Arta, et il tint six mille Schypetars prêts à se porter dans la Thesprotie, en faisant répandre le bruit que ce corps

(1) Régniassa. *Voy.* dans la table, t. V de mon Voyage.

de réserve se montait à peine à quinze cents hommes, qu'on entretenait de l'espérance d'être employés à une expédition contre le Xéroméros. Il ne restait plus qu'à s'opposer aux entreprises maritimes des Hydriotes, mais les Anglais seuls pouvaient accomplir cette œuvre salutaire. Ils s'étaient employés de si bonne grace à négocier le rachat du harem de Khourchid, ils le servaient avec une zèle si pur, qu'ils devaient être charmés de saisir l'occasion de prouver qu'on doit favoriser les Turcs pour le salut desquels (1) *les rois chrétiens doivent s'estimer trop heureux d'entretenir des stations navales dans le Levant.* Ces raisons, tout absurdes qu'elles étaient, et quoique de nature à ne pas être goûtées, obtinrent un plein succès.

Le 19 mars, une division hydriote, ayant à bord un bataillon de Maniates, commandés par ce même Cyriaque qu'on a vu figurer un moment dans l'Eubée, faisait voile de Régniassa pour se rendre à Syvota, où les Turcs avaient laissé quelques bâtiments de guerre qu'ils n'avaient pu rallier à cause de leur fuite précipitée. Le brave capitaine des Éleuthéro-Lacons avait sollicité depuis long-temps la faveur de venir partager les dangers de ses frères d'armes de la Selléide. Ses vœux étaient exaucés. Les vaisseaux qui portaient sa troupe avaient dépassé l'embouchure de l'Achéron, ils venaient de saluer l'acropole de Parga, vendue par l'Angleterre aux barbares; ils doublaient le promontoire Chimærium, ils approchaient de Syvota, où se trouvaient une frégate, une corvette et quatre bricks de guerre ottomans, quand un brick de la marine royale de S. M. B. se présenta en défendant aux insurgés, *par ordre supérieur, d'avancer plus loin.* Ce commandement était conçu dans

(1) Cette opinion est celle de tous les Turcs, et la conduite de quelques personnages a contribué jusqu'à ce jour à les entretenir dans cette orgueilleuse illusion. Dans cette circonstance, les barbares ont trouvé un appui constant dans les cabinets de l'Europe, contre la cause sacrée de l'honneur et de la Croix.

les termes écrits sur le billet suivant : « Sachez, ô Grecs, » que nous ne vous permettons pas d'entrer dans le canal » de Corfou. Si vous vous proposez d'aborder le nord de » l'Épire, passez au vent de l'île, et commencez par ré- » trograder. »

On empêchait les Grecs de vaincre, qu'on se représente leur douleur. Ils essayèrent de faire valoir leurs droits, en répondant : « Pourquoi permettez-vous donc aux Turcs » ce passage ? et comment pouvons-nous les combattre » entre vos bras ? » On dédaigna de les entendre, et la goëlette parlementaire, la Terpsichore, que l'amiral Miaoulis dépêcha le même jour 19 mars, à Corfou, pour solliciter quelques explications, n'avait pas encore obtenu, le 31, une réponse du lord haut-commissaire. L'expédition grecque, avec ses troupes de débarquement, avait été forcée, au préalable, de retourner à Régniassa, et la flotte hydriote dut bientôt s'éloigner des parages de la Tauride septinsulaire : on n'était plus reçu, depuis long-temps, dans les îles Ioniennes, à moins d'être juif ou mahométan.

Le capitaine de la Terpsichore avait été mis aux arrêts en entrant au port de Corfou. Cette injustice révoltante ne pouvait pas manquer d'être funeste aux Grecs, qui s'étaient flattés d'opérer en Épire une diversion importante à leurs projets. Les Turcs en sentaient si bien les conséquences, que, dès qu'ils se virent tranquilles du côté de la mer, grace à la protection des Anglais, ils tentèrent, dès le 23 mars, un nouveau coup de main contre l'Acarnanie, en transportant trois mille hommes à Vonitza. Ils voulaient à tout prix se venger de leurs défaites; et le combat s'étant engagé le lendemain, le capitaine Makrys, qui avait relevé Zongos et Hyscos, les battit si complètement, qu'ils durent retourner honteusement, pour la troisième fois, à Prévésa, après avoir perdu plus de huit cents hommes.

Ce fut à cette occasion qu'on commença à soupconner le capitaine Varnakiotis, qui ne s'était pas trouvé à cette

affaire, sous prétexte que sa présence était nécessaire dans la partie de l'Acarnanie, qu'on appelle Xéroméros. Il donnait pour raison que l'apparition de l'escadre ottomane dans la mer de Patras l'avait contraint à surveiller les environs de Dragomestre; et ce ne fut que par sa défection, ainsi qu'on le dira ailleurs, qu'il dévoila ses connivences avec les émissaires de l'Angleterre qui voulaient perdre les Hellènes.

Sans se rebuter, les Turcs de Prévésa ayant reçu un renfort de trois mille hommes, tirés d'Arta et de Salagora, se portèrent immédiatement contre Régniassa, où le capitaine Cyriaque tenait garnison avec ses Maniates. Leur but était d'enlever ce poste aux Souliotes, dont ils auraient ainsi coupé les communications avec la mer. Ils marchèrent dans cette espérance; et ils avaient investi la place le 28 mars au matin, quand le son des trompettes de bois, qui sont la musique distinctive des visirs de Sa Hautesse, s'étant fait entendre, ils s'imaginèrent que Khourchid pacha arrivait en personne à leur secours.

Ils courent à l'instant aux armes pour faire parade à ses yeux de leur valeur; et ils préludaient à un assaut, en adressant des injures aux assiégés, lorsque Marc Botzaris, qui avait masqué son approche par ce stratagème, tomba sur eux, les dispersa, et les poursuivit, en leur tuant beaucoup de monde, jusqu'à Castra Skia, où il campa au bord du fleuve Naxie, qui tombe en cet endroit dans la mer Ionienne.

La nouvelle de ce quatrième échec des Turcs dans le midi de l'Épire arrivait à Janina au moment où Khourchid recevait de nouvelles faveurs de son souverain. Mais ces honneurs, ainsi que le bandeau royal lui-même, ne désignent guère, dans les gouvernements de haute tyrannie, que les victimes qui doivent être tôt ou tard immolées sur l'autel de l'anarchie. En l'accablant de graces chimériques, le cupide sultan pressait son sérasker de lui rendre compte

de l'héritage du tyran épirote tombé sous le glaive du bourreau.

Déjà Abdin bey de Larisse, sans avoir partagé ses dépouilles funestes, avait éprouvé de si terribles reproches des ministres de la Porte, au sujet de la guerre d'Épire, à laquelle il les avait poussés, que, tremblant pour sa tête, une fièvre violente l'avait conduit au tombeau. Cela devait faire réfléchir Khourchid, si la prospérité ne l'avait pas aveuglé! mais il demanda des délais, et il fit partir, en attendant, sous bonne escorte, Vasiliki, le saraf Minahet, l'infame Athanase Vaïa, l'honnête et probe Drosos, ancien barataire français, intendant de Mouctar pacha, ainsi que plusieurs autres personnages que le conseil de Sa Hautesse voulait interroger, et sans doute livrer aux tortures, pour les contraindre à révéler le lieu où étaient enfouies les richesses d'Ali, chose qu'ils ignoraient. On exila en même temps Ismaël Pachô bey à Drama sur l'Hèbre, où il fut condamné à rester en surveillance jusqu'à ce qu'on eût examiné sa conduite. Khourchid prit cependant sur lui de différer d'expédier à Constantinople les conseillers d'Ali, dans la crainte que cette mesure intempestive ne réveillât le mécontentement des Arnaoutes, qui commençaient, ainsi que l'avait prévu Omer Brionès, à rejoindre les drapeaux du sérasker.

L'histoire des siècles les plus barbares de l'antiquité ne nous offre aucun exemple d'hommes pareils aux Schypetars, indifférents à toute espèce de cause publique, qui se louent, sans haine et sans colère, pour massacrer, en vertu du droit de la guerre, sous toutes les bannières où ils trouvent de l'argent à échanger contre leur sang. Ces gladiateurs mercenaires, dressés comme les léopards qui servent aux plaisirs de la chasse des rois de Perse, après avoir pleuré Ali pacha, accouraient pour se battre contre ses derniers partisans. A la vérité ils ignoraient qu'on se proposait de les lancer contre les Souliotes, parce que, quoi-

que prêts à égorger parents et amis, les rochers de la Selléide, teints tant de fois de leur sang, auraient tempéré leur ardente cupidité : c'était l'appât seul de l'or qui les guidait.

Les Souliotes ignoraient également les projets formés contre eux; mais loin de redouter les combats, ils les appelaient de tous leurs vœux. Instruits du peu de ressources des Hellènes, et du défaut d'ensemble qui régnait dans leurs opérations; voyant d'ailleurs grossir de jour en jour l'armée de Khourchid pacha, qu'ils croyaient destinée contre le Péloponèse, où sa famille était prisonnière, ils avaient ordonné des prières publiques pour demander à Dieu d'être les premiers objets du courroux des infidèles. Ils invoquaient la guerre comme un bienfait signalé de la Providence; et ils faisaient, depuis plus de quinze jours, fumer l'encens sur les autels de sainte Vénérande, afin de mériter la grace de verser les premiers leur sang pour la patrie, quand la nouvelle de l'insurrection de Chios retentit dans l'Épire.

# CHAPITRE VI.

Précis des événements antérieurs à l'insurrection de Chios. — Vexations, — et assassinats des Turcs. — Mécontentement public. — Débarquement de Lycurgue Logothète; — il fait révolter les campagnes. — Réunion d'une armée turque à Tchesmé. — Arrivée de la flotte ottomane. — Débarquement des Turcs. — Massacre. — Fuite de la population. — Amnistie proposée. — Dévastation du couvent de Néamoni. — Luxure des Osmanlis. — Les insulaires acceptent l'amnistie. — Logothète et les siens se retirent à Psara. — Élèz aga prend le commandement des villages graciés. — Dévouement du père capucin de France. — Supplice de l'archevêque Platon et des otages. — Dévouement d'un Grec. — Martyre à jamais mémorable. — Fin tragique d'Irène. — Peste. — Terreur des Turcs. — Vente des esclaves. — Noyade des vieillards, des femmes enceintes et des enfants. — Bazars de Smyrne. — Réparation héroïque faite à la Croix. — Ouverture du Rhamazan.

Les habitans de Chios, satisfaits de leur condition, avaient été surpris par l'insurrection de la Grèce, au milieu d'une douce léthargie politique. Ce fut avec la nouvelle des événements de la Valachie et de la Moldavie, qu'ils entendirent parler, pour la première fois, de l'Hétérie et de ses projets. Il en était de même des gouverneurs musulmans de leur île, qui ne conçurent aucun ombrage de ce qui se passait; et on vivait tranquille, lorsque vingt-cinq bâtiments grecs se présentèrent devant Chios, en mouillant au nord du château (1). Alors les Turcs, au nombre de trois cents soldats et de deux cents Candiotes, s'étant rassemblés chez le mousselim, appelèrent au conseil les gérontes grecs, auxquels ils demandèrent vingt notables pour délibérer sur le salut de l'île.

Nous avons fait connaître ce qui eut lieu à cette époque, où les Chiotes, malgré leurs justes alarmes, se réfugièrent

(1) Liv. IV, ch. III de cette Histoire.

dans le sein du despotisme, afin de conserver leur tranquillité, en demandant qu'on resserrât leurs chaînes. Nous allons maintenant rapporter les raisons qui les déterminèrent à prendre ce parti. Les douleurs de Chios méritent trop d'être connues pour en laisser ignorer l'origine, les détails et les sanglants résultats.

Sommés par les Turcs de se rendre à la citadelle, la moindre hésitation des notables compromettait la position des habitants. Chios n'existait que par le commerce et l'industrie. Il n'y avait pas de famille qui n'eût quelqu'un des siens employé à l'extérieur, et particulièrement dans les villes mahométanes (1). Les laboureurs, quand ils avaient trois enfants mâles, en envoyaient un ou deux travailler en Turquie, où ils exerçaient ordinairement la plus douce des professions, celle de jardinier, dont les habitudes sont partout aussi pures que paisibles. De leur côté, les prolétaires s'expatriaient comme marins ou marchands, pour porter et vendre à Constantinople les produits de leur île; enfin, le négoce d'importation et d'exportation avait tellement étendu les rapports des Chiotes à l'extérieur, qu'ils existaient plutôt dans les provinces ottomanes qu'au sein de leur propre pays; et la fortune publique se trouvant répandue au-dehors, il leur était impossible de se réunir aux Hellènes au premier signal de la grande insurrection.

Si à cette époque Chios avait adhéré à la demande des Hydriotes, ses négociants établis dans le Levant périssaient victimes des Turcs, et leur fortune aurait été confisquée. Dix ou quinze mille marchands ou artisans, qui donnaient la vie à cette contrée opulente, une fois perdus, l'île obérée se trouvait dans l'impossibilité de secourir les insurgés, et de contribuer aux frais de la guerre qu'ils soutenaient.

(1) On y comptait, indépendamment de quatre-vingts grandes barques pontées, employées au cabotage de Constantinople, cinq cents charpentiers et autant de scieurs de bois employés dans les villes de l'Asie-Mineure. — M. S. des affaires étrangères, c. n° 1465.

Cette considération n'était pas moins puissante que celle de sa position particulière, en réfléchissant qu'en aventurant, par le fait de son insurrection, ses ressources pécuniaires, elle se trouvait en même temps placée en première ligne vis-à-vis des Turcs. Ne pouvant former des soldats de ses habitants, Chios était dans la nécessité d'avoir des troupes de terre et des forces navales pour se mettre à couvert d'une invasion turque, sans avoir le moyen de solder alors ni les unes ni les autres; et elle devenait, au lieu d'une alliée utile aux Hellènes, un fardeau de plus qu'ils auraient à soutenir.

Déjà plusieurs îles, incapables de se protéger, causaient assez d'embarras au nouveau gouvernement; ainsi Chios devait rester neutre jusqu'au temps où elle aurait pu réunir ses capitaux et ses enfants. Alors, si elle embrassait la cause générale, elle devenait de la plus grande utilité à la Grèce entière.

Indépendamment de ces raisons, les vieillards avaient observé que le signal de l'insurrection était parti du fond de la Russie, et ils se rappelaient qu'en 1770 ils avaient racheté un grand nombre de Grecs, qui furent alors faits esclaves par les Turcs, sans que Catherine II s'intéressât au sort d'aucune des victimes de son machiavélisme. Deux autres insurrections consécutives avaient été également funestes aux chrétiens qui furent encore sacrifiés par les Moscovites; ainsi on se décida à obéir aux ordres du mousselim. C'était, comme on l'a rapporté, l'opinion de l'archevèque Platon, et l'expression de la volonté publique qui ne demandait qu'à temporiser.

Cependant, en agissant ainsi, les Chiotes, qui ne voyaient que leurs intérêts particuliers, s'abusaient en ce qu'ils se considéraient comme isolés de la grande question politique du jour. Mais on ne change pas le caractère des peuples : bons, honorables, spirituels, vertueux, mais égoïstes, ils avaient oublié les leçons de l'histoire, qui leur aurait révélé leur véritable situation, soit lorsque leurs ancêtres livrè-

rent le suppliant Pactyas aux satrapes du grand roi (1), soit lorsque, se rattachant ensuite à la cause des Grecs contre les Perses, ils périrent victimes des barbares qu'ils avaient tour à tour caressés et délaissés. Enfin les destinées de la moderne Chios étaient tracées dans ces lignes d'Hérodote, décrivant, comme par une sorte de prescience, l'invasion des Turcs Asiatiques (dont le secret reposait encore dans l'avenir), en rapportant que « les barbares, » étant descendus à Chios, en prenaient tous les habitants » comme au filet. Ils formaient, dit-il, une chaîne en se » donnant la main d'homme à homme ; et partant du bord » de la mer au nord, ils s'avançaient vers le midi. En marchant ainsi sur toute la longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient comme du gibier les » hommes qu'ils rencontraient » (2). Trop funeste avertissement qui devait s'accomplir à la lettre.

Les Chiotes, dédaignant tout calcul de prudence et d'intérêt, se seraient immanquablement levés en masse, lorsque les Hydriotes voulurent les associer à la cause sacrée de la religion et de l'indépendance s'ils avaient envisagé l'avenir. Lesbos arborait aussitôt l'étendard de la Croix ; et cette île, flanquée de celles de Psara et de Samos, ornait son front d'une couronne immortelle de gloire... Une fausse mesure, au contraire, ne réservait plus à Chios que des douleurs et des larmes de sang.

Les timides gérontes s'étant décidés à se rendre chez le mousselim, où ils trouvèrent rassemblés les chefs des autorités turques, ceux-ci leur déclarèrent que, malgré la bonne opinion qu'on avait de leurs sentiments de fidélité envers la Porte Ottomane, il était nécessaire qu'ils résidassent au château, pour tranquilliser les Turcs et maintenir les Grecs dans le devoir. Les chrétiens durent obéir en se constituant en otage ; mais à peine avaient-ils accédé

(1) Clio, ch. CLX.
(2) Érato, ch. XV, XVI, XXVII.

à cette mesure que le gouverneur manda l'archevèque Platon, qui se soumit également à partager le sort des notables. Le lendemain on exigea le désarmement général des habitants, qui s'exécuta sans difficulté, ainsi que la remise de vingt-sept nouveaux otages, pris dans les campagnes.

Les Hydriotes qui se trouvaient mouillés au nord du château, apprenant ce qui se passait, se retirèrent (1); et les otages, ayant demandé à être échangés contre d'autres individus, ainsi que cela leur avait été promis, les Turcs, manquant à leur parole, refusèrent non-seulement cette grace, mais ils exigèrent quarante-cinq autres chrétiens qu'ils désignèrent et qu'on dut leur livrer. On leur défendit de communiquer avec leurs familles, sans permettre aux malades de sortir, et la rigueur fut poussée au point qu'un d'entre eux mourut sans avoir la consolation d'embrasser ses enfants.

Cependant, à force d'instances et d'argent, les détenus obtinrent la faculté de sortir pendant le jour, pour veiller à l'administration publique, sans manquer à rentrer à la citadelle dès qu'il était nuit. Cette faveur fut due à l'intervention des sultanes qui avaient de tout temps protégé Chios. C'était leur dotation chérie; et elles obtinrent, par l'intérêt motivé (2) qu'elles portaient à cet heureux pays, qu'on permît aux raïas de vaquer en sûreté aux soins de l'agriculture.

Chios était l'objet de leur sollicitude. Cette île délicieuse, placée sous le beau ciel de l'Ionie, riche d'une population de quatre-vingt-dix mille habitants (3), au nombre desquels

(1) *Voy.* Liv. V, ch. III de cette Histoire.

(2) La douane, le caratch, le timbre des étoffes, le mastic, rapportaient annuellement au fisc plus de 1,800,000 francs. — M. S. des aff. étrang. c. nº 1465.

(3) On compte, dit Galant, à Chios cent vingt mille ames, et elle était beaucoup plus peuplée autrefois. Il y a dans la ville sept mille Turcs, deux cents Juifs, et dix-sept cent soixante-six catholiques. — Relation de l'île de Chios, Paris, 1764.

on comptait à peine six mille mahométans amollis par son climat, n'était pas moins admirable par le luxe de ses campagnes que par son industrie (1). Sa capitale, bâtie au penchant d'une montagne, présentait aux yeux du navigateur, avec l'opulence de trente mille habitants, l'aspect des villes maritimes de la fertile Trinacrie. Ses maisons élevées et solides, recouvertes de terrasses, servaient tour à tour de demeure et de belvédère aux habitants, soit qu'ils voulussent, pendant les nuits brûlantes de l'été, dormir au frais, ou promener, durant le jour, leurs regards sur la mer et les campagnes. Leurs yeux, toujours satisfaits, se reposaient tour à tour sur des demeures flanquées de tours gothiques, ouvrages des Génois (2), dont les massifs étaient à demi voilés par des groupes d'orangers, entremêlés de mûriers, de cédrats, de jasmins, de rosiers et d'arbustes odorants, ou sur des bocages émaillés de fleurs. De toutes parts on ne découvrait que sites ravissants; et les côtes de l'Asie-Mineure complétaient le tableau le plus séduisant que le navigateur pût rencontrer dans ses courses lointaines (3).

La capitale et les villages de Chios étaient en harmonie avec l'élégance de ses paysages; car l'esprit des Grecs, dégagé de ses entraves, avait tout embelli, grace à la protection des odaliques du harem impérial, qui s'étendait

(1) On comptait dans le rayon d'une lieue deux mille puits à roue tournés chacun par deux mulets qui se relayaient, pour arroser les jardins de citronniers, d'orangers, etc. Chaque famille de paysan avait une bête de somme et sa chèvre. — M. S. des aff. étrang. c. n. 1465.

(2) On voit sur la porte de beaucoup de maisons des armoiries dans un écusson de pierre placé au milieu du cintre. Plusieurs sont aux armes des familles de Justiniani, de Grimaldi, etc. — Galant, Relat. de Chios.

(3) La ville de Chios est située sur le rivage de la mer, vers le milieu de la longueur de l'île : elle est défendue par un château dont les fortifications ont été faites à diverses reprises par les Génois, les Vénitiens et les Turcs. La mer baigne à l'Orient ses murailles et remplit, quand on veut, les fossés du château. Sa distance des côtes de l'Anatolie est de quinze milles. — Galant, Relat. de Chios.

sur ce paradis terrestre. Bibliothèque, cabinet d'archéologie, collége, imprimerie, hôpitaux, établissements de santé, lazarets, rien ne manquait à cette cité avec laquelle les campagnes rivalisaient de bonheur et de prospérité. Là, des femmes douées d'une vertu et d'une beauté héréditaires, comptaient les phases d'une vie innocente, par des occupations aussi délicates que leurs mœurs étaient chastes et chrétiennes (1).

Tandis que les citadines travaillaient aux tissus en soie, aux essences suaves et à préparer les substances précieuses qui se débitaient dans l'Orient, les paysannes s'occupaient à teindre le coton et la soie que celles-ci mettaient en œuvre. C'était avec les bois, les racines, les fleurs, les fruits, les pepins et les noyaux des arbustes et des arbres indigènes, qu'elles formaient les couleurs les plus brillantes, ou celles qui servaient à nuancer leurs ouvrages. Les Oréades ou montagnardes effeuillaient, suivant les saisons, des roses ou des pétales de jasmin qu'elles pressaient, ainsi que la fleur des tubéreuses, entre des molettes de coton, pour en exprimer les parfums. Et toutes, occupées des travaux légers des champs, de la récolte des fruits, du miel, du soin des abeilles, et de nourrir des perdrix qui revenaient chaque soir dans les basses-cours à la voix de leurs maîtresses; les douces filles de Chios se délassaient en chantant tantôt des rapsodies homériques, et tantôt les vieilles ballades de nos croisades chevaleresques qu'elles avaient apprises de leurs ancètres (2).

(1) Les paysannes étaient si laborieuses, qu'elles ne prenaient souvent que deux heures de sommeil pendant la nuit. — M. S. des aff. étrang. c. nº. 1465.

(2) Le commerce de l'île consistait en soie et soieries, térébenthine, mastic, oranges douces et amères, cédrats ou poncires, limons. On en retirait annuellement vingt-quatre mille livres de soie. On y employait au-delà de cent cinquante mille livres de soie brute, tirée des îles de l'Archipel, en damas, serges croisées, satins unis et rayés, ceintures, turbans mêlés d'or et d'argent. — Galant, *ibid.* Les principaux débouchés de Chios pour les soieries

Les habitants de Chios, rivalisant d'activité avec leurs femmes, étaient agriculteurs, marins, négociants; et ils joignaient aux richesses de leur sol un produit qu'on ne récolte dans aucune autre contrée du monde, le mastic. Cette gomme, qui découle annuellement du lentisque (1), est le bétel des créatures oisives qui peuplent les harems de l'Orient. Elles mâchent cette substance aromatique pour passer le temps qui les fatigue, et on peut juger quel intérêt avaient les femmes de Sa Hautesse à protéger des esclaves employés à la culture de leurs lentisques. Quoique surveillés avec autant de jalousie (2) que les Hollandais en déployaient autrefois à l'égard des habitants des Moluques, les villages à mastic étaient les plus florissants de l'île de Chios. Leurs colons jouissaient, indépendamment du droit de clocher, qui leur donnait celui de sonner quand bon leur semblait, du privilége de porter des bandelettes de soie blanche autour de leur coiffure. Heureux de cette espèce de décoration, elle servait à les consoler de leur esclavage, tant la vanité est partout le faible de l'homme né de la femme, qui n'a que peu de jours à vivre sur la terre.

On conçoit que le sultan se fût approprié, pour son harem, les vingt-deux villages à mastic, mais il n'est pas aussi facile d'expliquer comment les moines étaient restés presque aussi puissants que les Turcs dans cette île. Sur les soixante-huit villages qu'elle renfermait, ils en possédaient trente-deux, que le patriarche de Constantinople, à l'exem-

étaient Énos, Salonique, Rodosto, d'où elles passaient en Valachie. On en expédiait aussi à Constantinople et au Caire. — M. S. des aff. étrang., c. n°. 1465.

(1) On distingue quatre sortes de lentisques qui donnent le mastic : le *Skinos*, *Skinos Aspros*, *Votomos* et *Piscari*. Ces arbres fleurissent au mois de mars, en forme de grappe; le *Votomos* seul porte de la graine. — Galant, *ibid.*

(2) Depuis le commencement de la récolte, jusqu'à ce que le fermier ait enlevé tout le mastic, il y a des gardes jour et nuit aux gorges des montagnes par lesquelles on entre dans le cap Masticos. — Galant, *ibid.*

ple du Grand-Seigneur, avait annexés à la mense œcuménique de Byzance, de laquelle relevaient trois cents monastères et sept cents églises ou chapelles renfermées dans l'île de Chios.

Hélas! ces jours touchaient à leur déclin. Quelque temps après la réclusion des derniers otages, on vit débarquer au port de Chios mille Turcs asiatiques, qui devaient être commandés par les Oglous, seigneurs puissants de la Phrygie. Malheureusement ces chefs, à leur arrivée à Tchesmé, reçurent ordre de se porter à Scala-Nova, où se formait le rassemblement des troupes destinées à attaquer Samos. Ainsi les soldats ne furent pas plus tôt entrés en ville, que, s'étant réunis à deux cents Candiotes, et à quelques brigands qui venaient d'y aborder sur une petite frégate ottomane, les désordres commencèrent.

L'inquiétude devint aussitôt générale dans la ville ainsi que dans les campagnes; et les paysans des villages à mastic, qu'on avait désarmés, déposèrent, avec les bandelettes de soie qu'ils portaient, leurs instruments aratoires, pour travailler aux fortifications que les barbares voulaient élever.

On n'éprouva plus que des vexations. Chaque instant était signalé par des brigandages et des assassinats. Les femmes durent se renfermer pour éviter la rencontre des Turcs, auxquels on fut obligé de payer journellement deux piastres de haute solde; et les plaintes que les notables portaient demeurèrent sans effet. Enfin les autorités turques craignant elles-mêmes pour leur vie, le mousselim, qui était fils d'un ancien capitan pacha, osa seul se porter sur les différents points de l'île pour prévenir les malheurs qu'il pourrait empêcher.

Malgré ses soins, chaque jour renaissait, pour les insulaires, plus rempli de craintes et d'amertumes que celui qui l'avait précédé.

Dès le mois de novembre 1821, on avait été effrayé du

supplice de quelques Samiens, qui avaient, disait-on, avant de mourir, fait des révélations tendantes à compromettre plusieurs individus; et comme on n'en nommait aucun, l'inquiétude devint générale. Elle s'accrut encore en voyant massacrer quelques malheureux pêcheurs pris sur une sacolève qui se rendait paisiblement de Tchesmé à Mitylène; et, plusieurs bandes turques, conduites par Véhib pacha, ayant, à leur entrée en ville, au mois de janvier, sabré une foule de citoyens paisibles, on désespéra du salut public.

Quoiqu'il y ait des malheurs inévitables, et que le peuple le plus résigné ne puisse supporter qu'une somme déterminée de maux, les notables Grecs cherchaient cependant à calmer les insulaires, en les conjurant d'éviter toute espèce de mouvement qui aurait pu servir de prétexte aux barbares pour ravager Chios. Ils convinrent ensuite, avec Véhib pacha, de lui payer seize mille piastres par mois pour sa maison, et dix-huit mille aux Asiatiques vassaux des Oglous, à la charge pour ceux-ci de maintenir la tranquillité.

Cette mesure eut un résultat favorable. Les deux commandants turcs, Véhib et Élèz aga, chassèrent les Candiotes auteurs des troubles, ainsi que la petite frégate turque, et le calme reparut. Les communications, tant intérieures qu'extérieures se rétablirent. On reçut des vivres du continent. En vertu d'un firman émané de la Porte Ottomane, les otages détenus au château obtinrent d'être échangés et remplacés par d'autres; mais il fallait périodiquement se racheter de l'honneur de ne pas posséder la flotte ottomane dans le port de Chios, payer le prix de la bonne conduite de Véhib pacha; et, quelques sacrifices qu'on pût faire, on ne réussit pas à empêcher trois des principaux otages que le sultan demandait, d'être embarqués pour Constantinople.

On était néanmoins parvenu à rassurer les esprits, lors-

que le pacha commença à grever de nouveau les Grecs en les chargeant de corvées. Les garde-côtes qui habitaient les tours des villages à mastic, l'œil fixé sur l'horizon, n'étaient plus occupés qu'à signaler les moindres barques qu'on découvrait. Soumis aux concussions militaires et à la bastonnade, les paysans ne travaillaient qu'à creuser des redoutes, à construire des fours à chaux; et sous prétexte de fabriquer des affûts de canon, on fit abattre les plus beaux arbres des propriétés grecques. Le pacha voulut ensuite bâtir des casernes, des magasins: et non content des rétributions qu'on lui payait, il frappa l'île de contributions extraordinaires. Les soldats, à son exemple, s'emparèrent du monopole des denrées et du petit cabotage, lorsqu'on apprit qu'il se formait une armée d'occupation au fond du golfe de Tchesmé.

Le peuple, à cette nouvelle, commença à murmurer sourdement. Il savait, car une sorte de pressentiment le sert quelquefois mieux que la science de ceux qui le gouvernent, que le sultan voulait s'emparer des richesses et des biens du clergé, et qu'on avait le projet de remplacer une partie de la population chrétienne par des colonies turques tirées de l'Anatolie. Dès lors on remarqua des mouvements dans les villages; et dix jours avant le débarquement des Samiens, le bruit de leur tentative contre Chios était public, mais il fit peu de sensation, car la même nouvelle avait été plusieurs fois répétée. Cependant, comme cette rumeur prenait de la consistance, les Turcs envoyèrent des émissaires dans les villages pour connaître l'état de l'esprit public; et les Grecs, de leur côté, députèrent, avec l'autorisation du pacha, deux notables à Samos, afin d'engager les habitants à se désister d'une entreprise qui ne pouvait qu'être funeste aux chrétiens.

Deux jours après le départ des envoyés de Chios, les gérontes apprirent que dix-huit Samiens venaient de débarquer au village d'Aramma (Ἄραγμα), situé dans la

partie septentrionale de l'île ; et ils s'empressèrent d'en informer le pacha, qui détacha aussitôt des troupes pour les saisir ; mais après trois jours de recherches infructueuses, elles revinrent sur leurs pas. Elles n'avaient découvert les traces d'aucun ennemi ; et Véhib ayant appelé devant lui les gérontes ainsi que les otages, leur signifia avec menaces d'aviser aux moyens de découvrir l'endroit où les insurgés s'étaient cachés et de les lui livrer.

Empressés d'obéir, les primats grecs envoyèrent trois explorateurs à la découverte. Ceux-ci, étant arrivés au village d'Aïrythé, y prirent quinze hommes d'escorte, avec lesquels ils se dirigèrent sur Volissos, hameau situé près d'Aramma, où ils apprirent que les Samiens s'étaient retirés dans une caverne qu'on leur indiqua. Ils s'acheminèrent de ce côté, en donnant avis du succès de leurs recherches aux gérontes qui ne le reçurent qu'au moment de l'explosion de l'événement qu'ils avaient vainement essayé de conjurer.

L'escadrille de Samos abordait aux rivages de Chios. Le visir venait d'ordonner aux gardes-côtes de remplir leur devoir, il avait fait saisir les otages qu'il avait relâchés, il avait en même temps dirigé une partie de ses hordes du côté de Kontari, ce qui n'empêcha pas les Samiens d'opérer leur débarquement le samedi 11 — 23 mars, au point du jour, sur cette plage.

L'avis en fut aussitôt communiqué au visir ; et les gérontes qui étaient présents, ayant demandé aux messagers si les paysans avaient pris part à la révolte, et si le peuple de la ville était tranquille, ceux-ci répondirent que les paysans se retiraient sur les montagnes, et que la ville était paisible. Alors Véhib pacha expédia deux gérontes pour maintenir l'ordre dans les campagnes ; mais à peine s'étaient-ils mis en route, qu'ils rencontrèrent les troupes turques qui fuyaient en désordre vers le château. Elles s'étaient débandées pendant la nuit, en entendant le bruit

des porte-voix de Logothète, qui faisait crier à ses palicares de se préparer à marcher en avant. Un détachement de trois cents Turcs, posté sur le mont Tourlotis, seul point d'où l'on peut battre le château, restait en dehors de cette place; mais à peine eut-il aperçu une cinquantaine de Samiens qu'il se réfugia dans l'acropole.

Quelque rapide que fût ce mouvement, le gouverneur, non content de prendre les quarante otages qu'il avait relâchés, en fit arrêter quatre-vingts autres, et quelques centaines de paysans employés aux travaux de la citadelle. Cette mesure était inutile; car, forts de leur innocence, les chefs de l'église, à l'exemple de leur archevêque, la magistrature et les principaux négociants, n'eurent pas plus tôt appris la marche des Samiens, qu'ils demandèrent à se retirer au château. Ils ne voulaient pas participer à une entreprise téméraire, de sorte qu'il y eut, dès le principe de la révolution de Chios, défaut d'unanimité entre les chefs et le peuple, et entre la ville et la campagne. Malgré cela les Turcs, attaqués à l'improviste, se seraient peut-être sauvés en Asie, s'ils n'avaient été informés par les *Francs* du véritable état des insurgés, qui n'étaient pas en mesure de les attaquer de vive force.

Quoique aucun habitant de Chios ni des villages ne prît parti pour les insurgés, les Samiens, conduits par Lycurgue Logothète, ne furent pas plus tôt entrés en ville, que, voyant les mahométans renfermés dans la citadelle, ils commencèrent à piller amis et ennemis. Ils déménagèrent la douane qu'ils brûlèrent ainsi que deux mosquées couvertes en plomb, dont ils enlevèrent les toits qu'ils embarquèrent comme s'ils s'étaient préparés à la fuite; ils incendièrent ensuite quelques cafés turcs, et ce fut seulement vers le soir que les citadins se hasardèrent à sortir de leurs maisons.

Plusieurs Grecs des villages à mastic, venaient de se joindre aux bandes de Logothète, qui se montaient à deux

mille cinq cents hommes, des plus mauvaises troupes de Samos. L'attrait du pillage avait attiré parmi eux quelques *Mastico-Chorites*, et ils furent bientôt suivis des paysans d'Aïrythé, qui arrivèrent armés de bâtons durcis au feu ou de frondes. C'était avec de pareils hommes que l'insurrecteur en chef tint le lendemain ses assises, auxquelles il força de comparaître les notables de Chios que le pacha avait chargés de maintenir la tranquillité publique. Il déclara leurs institutions politiques abolies, en leur annonçant qu'il était prince de Chios et appelé à ce titre par le vœu général des paysans des villages à mastic. Il leur présenta, comme ses lieutenants, leur compatriote Parparios, qui avait autrefois servi en France; Klémis de Cariki, Dérè d'Élatée, Pantélis Picotakys, et un nommé Vitpentzès, fils d'un homme fort décrié à Smyrne. Ces trois derniers se trouvant, dit-on, au moment de faire banqueroute, s'étaient réfugiés à Samos, et ce fut là qu'ils conçurent le projet qu'ils venaient d'exécuter. Puis, changeant aussitôt de langage, Lycurgue Logothète déclara ce qui suit dans l'unique proclamation que nous connaissons de ce prince éphémère.

« En vertu du pouvoir qui lui avait été confié par le » gouverneur-général D. Hypsilantis, il annonçait qu'il » avait choisi et nommé pour éphores de Chios, les sieurs » Kousès, Bouros Pantélis Zervoudakès, Nicolas Frangopoulos, Frangouli Palakès, Polychronis, Diomantaré, » Étienne Janoutzès, pour régir et administrer l'île de » Chios (1). » On resta dans l'étonnement; et on aurait inutilement demandé à Logothète de quel droit Hypsilantis s'était ingéré de lui déférer une autorité semblable à celle qu'il s'arrogeait; mais comme il avait la force en main, les éphores qu'il avait nommés durent entrer en

(1) Cette étrange proclamation se trouve imprimée en entier dans les prolégomènes du traité des délits et des peines de Beccaria traduit en grec par M. Corai. Ψ. ΡΘ, édit. de 1823.

fonctions, et ils devinrent ainsi malgré eux juges, magistrats ou administrateurs.

Les ressources militaires de Lycurgue Logothète étaient en rapport parfait avec les institutions qu'il prétendait donner aux habitants de Chios. Son parc d'artillerie se composait de soixante-quatre pièces de canon du calibre de six et de huit, de deux barils de poudre, et d'un petit nombre de boulets. Aussi, avant d'entreprendre le siége de la citadelle, jugea-t-il convenable de demander des secours à l'amirauté de Psara; mais ses envoyés furent éconduits et chassés par les Psariens, qui leur reprochèrent son audace ainsi que la désastreuse expédition qu'ils venaient d'entreprendre.

Cependant les éphores que Logothète avait nommés étant venu à leur tour demander assistance à Psara, le sénat leur fit délivrer deux cents barils de poudre avec deux canons, et il donna l'ordre à six bâtiments de croiser devant le port de Chios, afin d'intercepter les secours que les Turcs pourraient y envoyer du continent. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire; et comme ils n'avaient pas de boulets à donner aux insurgés, ceux-ci se rappelèrent qu'un vaisseau turc, échoué depuis plusieurs années du côté de Tchesmé, étant chargé de projectiles, on pourrait s'en procurer en les pèchant. On envoya aussitôt des plongeurs à la recherche des boulets, ils en retirèrent quelques-uns, mais comme ils ne se trouvèrent pas de calibre, on renonça à cette entreprise.

Sur ces entrefaites, les Turcs qui avaient écrit à Constantinople attendaient la flotte que le divan s'était empressé d'équiper dès qu'il avait eu connaissance du débarquement des Samiens. On avait exercé la presse dans les cafés, sur les places publiques, et jusque parmi les forçats qui avaient été enrôlés pour venger la majesté outragée du Croissant. On avait, en même temps, adressé des firmans aux gouverneurs de l'Asie-Mineure, pour réunir

leurs contingents à Tchesmé, en leur désignant Chios comme le but de l'expédition qu'on préparait : quelle fète ! Les habitants étaient riches, leurs femmes, leurs filles et leurs enfants superbes : que de butin ! Les hommes étaient efféminés et nombreux : que de tètes à couper !... En fallait-il davantage pour attirer des myriades de barbares sur les bords du golfe Herméen ?

Déjà plus de trente mille mahométans couvraient les plages de Cyssos, quand le vice-consul français Bourville quitta Chios pour se retirer à Smyrne, en confiant la gérence de son poste à un substitut. Était-ce le moment de s'éloigner ?.. Grecs infortunés ! que n'emmena-t-il aussi avec lui le fatal régisseur qu'il laissa à sa place et tous les agents consulaires; vous n'auriez pas été cruellement abusés. Que ne prîtes-vous la fuite vous-mêmes (1) en embrasant alors vos demeures, pour ne livrer que des ruines et des cendres à vos ennemis ? Pourquoi l'amiral Halgan, ne fut-il pas écouté quand il parut un moment sur la rade de Chios ?... Logothète, et les chefs des insurgés, auxquels il représenta l'imprudence d'avoir attiré des malheurs incalculables sur l'île qu'ils avaient soulevée, lui témoignaient une assurance qu'ils n'avaient pas. Leurs discours trahissaient leur pensée. Ils cherchaient à surprendre quelques motifs d'espérance dans les réponses de l'amiral, quand ils lui demandaient le parti qu'il tiendrait dans la lutte prête à s'engager. — *La neutralité.* — *Elle n'est pas dans votre cœur, général; le sang des chrétiens crie vengeance.*

Ce furent là les dernières paroles qu'on entendit au moment ou la frégate *la Guerrière* appareillait du rivage de Chios pour retourner en France. La citadelle était mollement assiégée par les Grecs. La crainte navrait le cœur des insulaires, tandis que l'orage prèt à fondre

(1) Ils voulaient mettre leurs familles en sûreté; mais ils en furent empêchés par l'ordre d'un lieutenant de Logothète, en date du 19 mars. *Voy.* Corai. Προλεγ. Γ. *ρί.*

sur eux s'amoncelait au fond du golfe de Tchesmé (1).

L'Anatolie mahométane s'était levée en masse, et chaque Osmanli volait au combat. On avait été témoin à Smyrne de la formation d'un bataillon de sept cents Turcs qui furent enrôlés, armés, équipés dans un seul jour, et mis en mouvement pour se rendre au quartier-général de l'armée d'opération. A peine une horde sortait de la ville, qu'elle était suivie d'une autre horde. Les bandes se succédaient comme ces colonnes de sauterelles qui désolent les campagnes de l'Asie; tout était dévasté sous leurs pas. Les montagnes n'étaient plus un asile contre leur férocité; car les barbares suivaient les Grecs à la piste, et ni le sexe ni l'âge ne mettaient personne à l'abri de leur fureur.

Ainsi, une troupe de Yeurucks, attirés par les sons de la flûte phrygienne d'un pâtre du mont Sipyle, qui gardait des ruches d'abeilles près d'un antre consacré jadis aux nymphes, dirigent leurs pas du côté où se faisait entendre tour-à-tour le plaintif chalumeau et les chants du Grec qui bénissait le Seigneur. Étranger au monde, ce solitaire, quoique voisin de Smyrne, ignorant les troubles qui agitaient cette ville, n'a pas plus tôt aperçu les Yeurucks, qu'il accourt à leur rencontre. Il les salue du nom de seigneurs et de maîtres, en leur offrant de se rendre à la grotte qu'il habite, où il leur donnera du pain d'orge, des fruits, du laitage et quelques rayons de miel : c'était tout ce qu'il possédait avec une panetière et sa natte de jonc pour meubles. Les mahométans défèrent à l'invitation du pasteur; ils acceptent ses dons, qu'ils mangent en s'in-

(1) Tchesmé, anciennement appelé Cyssos, n'est éloigné que de dix-huit milles de Chios. C'est un gros bourg; son port, défendu par un château, est bon. L'eau et l'air y sont excellents, toutes les choses nécessaires à la vie y abondent. Les négocîants européens établis à Smyrne seraient beaucoup mieux à Tchesmé, éloigné de quatorze heures de marche, que dans cette ville anarchique. On n'y est point exposé aux tremblements de terre, et le commerce s'y ferait plus aisément par rapport à la navigation et à l'appareillage des vaisseaux. — *Voyez* Galant, Rel. de Chios.

formant s'il est sectateur de Mahomet ou du prophète Issa. — Le Grec leur répond sans hésiter *que le fils de Marie est son dieu. — Issa est son dieu !*... Les barbares se regardent, et un d'entre eux l'assassine d'un coup de pistolet, en disant : *C'est un chien de moins* (1).

Ces scélérats s'étaient ensuite accolés à une légion d'imams, de derviches et de faquirs, qui défilèrent dans les principaux quartiers de Smyrne, les yeux baissés, et dans une attitude pareille à celle de ces flagellants dont parle la déplorable histoire de nos guerres civiles. A leur démarche grave, à la longueur de leurs barbes, à l'austérité de leur maintien, on les aurait pris pour ces enfants de la prière, appelés à fléchir le Ciel dans des jours de colère ; mais aux armes dont ils étaient chargés, au tremblement convulsif de leurs lèvres, qui balbutiaient les noms de Allah et de Mahomet, on reconnaissait que c'étaient les sectateurs sanguinaires de Mahomet.

Les Turcs de Smyrne étaient ravis de voir d'aussi saints personnages renouveler les beaux jours de l'islamisme, en marchant au combat pour la défense du trône et de l'autel. Dans le zèle ardent qui animait cette horde frénétique elle fit main basse sur les chrétiens qu'elle rencontra ; puis, s'avançant à travers les campagnes, en pillant magasins, celliers et basses-cours, elle arriva à Tchesmé au moment où la flotte ottomane entrait dans le canal de Chios.

Le 30 mars (11 avril), à neuf heures du matin l'armée navale du sultan, forte de six vaisseaux de ligne, six frégates, quinze corvettes ou bricks et vingt-sept bâtiments de transport, longea le rivage de Chios sous la volée de quelques pièces d'artillerie, avec lesquelles les insurgés battaient la citadelle. C'était le dernier effort de leur désespoir ; et le seul avantage insignifiant qu'ils obtinrent, eut

(1) Le Spectateur Oriental, en bon et loyal sujet turc, assure que les Yeuruks furent punis d'une *assez forte bastonnade ;* mais la chose est douteuse : car de quoi s'agissait-il ? *de la mort d'un chrétien.*

pour résultat de couler bas une grande barque turque chargée de quarante soldats qui s'approcha d'une de leurs batteries.

Cet accident n'empêcha pas l'amiral Cara Ali de communiquer avec le pacha qui commandait dans la citadelle de Chios, et de lui remettre une table de signaux. S'enfonçant ensuite dans le golfe de Tchesmé, il revint bientôt suivi de quinze mille hommes de troupes de débarquement, qui prirent terre au moment où le gouverneur du château faisait pendre cent vingt otages, qu'on vit tout-à-coup accrochés à des pals dressés sur les remparts.

Soudain, une épouvantable confusion se répand dans la ville; quelques habitans qui se faisaient encore illusion courent les bras ouverts au devant des barbares, qu'ils appellent leurs *bons maîtres, leurs libérateurs!* Les soldats Chiotes se débandent; et les Samiens, abandonnés après avoir résisté pendant une heure dans une redoute dressée sur le mont Tourtolis, prennent la fuite avec leurs chefs.

Les Turcs mettent le feu à une église voisine du port: c'était le signal convenu du carnage, et cinquante incendies éclatent au même instant. Un cri épouvantable s'élève dans les airs; vieillards, femmes, enfants, inondent la terre de leur sang. Les derviches, les calenders et les faquirs ne font entendre que ces mots: *Exterminez; c'est Allah, c'est le Prophète, c'est le Sultan, qui l'ordonnent!* Véhib pacha dirige les brandons; un certain Jousouf Bayractar, de Smyrne, se distingue au milieu des meurtriers! une large moisson d'hommes tombe sous leurs coups, au milieu de la détonation de l'artillerie et du fracas des armes.

Le fanatisme, le glaive et la torche à la main, cessant d'égorger, quitte le glaive et la torche pour violer les tombeaux dans lesquels il suppose qu'on a caché des trésors. Les ossements et les cadavres à demi consumés sont jetés à travers les rues pêle-mêle avec les cadavres encore

palpitants des chrétiens; mais bientôt la cupidité, trompée, reprend le cours de ses assassinats. Les barbares se baignent dans le sang en se relayant tant que le jour dure pour assassiner, sans que la nuit, rendue plus lugubre par la lueur de l'incendie, suspende leur fureur.

Elle semble au contraire s'accroître, et les flammes éclairent des scènes de luxure et de férocité inouïes dans l'histoire. Tandis que des femmes, traînées par les cheveux, sont violées au milieu des morts et des mourants; des derviches, ivres de vin, dansent autour des tas de cadavres qu'ils ont empilés comme des gerbes de blé entassées au milieu d'un champ pendant la récolte. Des soldats, réunis autour des brasiers, s'occupent pendant ce temps, les uns à dresser des pyramides de têtes, au haut desquelles ils plantent leurs étendards, et les autres à former des guirlandes d'oreilles, destinées à couronner la poupe des vaisseaux ottomans. Les émirs, de leur côté, plongent dans le sang et dans la fange les images du Christ et les reliques des saints, en blasphémant la divinité du rédempteur et les mystères de sa croix. Chios retentit des chants impies des mahométans; une vapeur de sang imprègne son atmosphère; et, pareilles aux vestibules du Tartare, ses rues embrasées ne retentissent que des hurlements des bourreaux ou des accents plaintifs des chrétiens, qui expirent en témoignant la vérité du Dieu vivant.

Cependant, à la pâle clarté d'une aurore causée par l'incendie, on découvrait deux ortas de janissaires, silencieusement rangés autour de sept cents paysannes captives. Quelques orateurs militaires sortis des rangs semblaient occupés à calmer la soldatesque, qui ne pouvait s'accorder sur le partage. Un imam les exhortait de son côté à la concorde, lorsqu'un faquir l'interrompant, s'écria *que le moyen de terminer les différends entre les musulmans était de passer les chrétiens au fil de l'épée.*

On lui répond par une effroyable acclamation! Les fem-

mes et les enfants sont taillés en pièces ! Les hommes, traînés à l'écart, et saignés comme des moutons dans une boucherie, moururent si lentement, qu'un d'entre eux, auquel on n'avait coupé que la trachée-artère, n'expira qu'après une agonie de deux jours (1).

« A ce spectacle (2), que la plume et la parole ne sau-

(1) *Voy.* le Star du 6 juillet 1822.

(2) Pour prouver au lecteur qu'il n'y a rien que d'historique dans ce récit, je donne ici textuellement l'extrait d'un mémoire fort étendu qui m'a été adressé par les habitants de Chios, dont le récit, aussi simple qu'animé, est sans doute bien au-dessus de ma traduction.

Εἶναι ἀδύνατον νὰ παραστήσῃ ὁ κάλαμος, ἢ ὁ ἄνθρωπος νὰ φαντασθῇ, ἂν δὲν ἐστάθη αὐτόπτης, πόσα καὶ ὁποῖα εἴδη τραγικῶν σκηνῶν ἠκολούθησαν εἰς τόσον ὀλίγον καιροῦ διάστημα, εἰς τὴν σχεδὸν μὴ ὑπάρχουσαν πλέον Χῖον. Καὶ ὁ αὐτόπτης αὐτὸς δὲν δύναται, στοχάζομαι, ν' ἀνακαλέσῃ εἰς τὴν μνήμην του ἀρκετὰ ἀκριβῶς τόρον πολυειδεῖς καὶ πολυπληθεις βαρβαρότητας· ὁ δὲ ἀκροατὴς πρέπει ν' ἀμφιβάλλῃ ἂν τῷ ὄντι ὑπῆρξαν.

Φαίνεται ὁ τουρκικὸς στόλος, καὶ ἡ νῆσος ὅλη μεταμορφόνεται εἰς Βαβυλῶνα· τρέχουν οἱ Σάμιοι εἰς φυγὴν· θόρυβος καὶ ἀμηχανία καταλαμβάνει τοὺς κατοίκους· οἱ γονεῖς ζητοῦν τὰ παιδία, καὶ τὰ παιδία τοὺς γονεῖς. Μόλις συναχθέντες ὀλίγοι συγγενεῖς, ἐμβαίνουν εἰς κίνησιν, ἀλλὰ ποῦ ὁδεύουν δὲν ἠξεύρουν· οὐδὲ ἐνθυμοῦνται οἱ περισσότεροι νὰ φροντίσουν τι περὶ τροφῆς, ἐνδυμάτων, ἢ ἄλλου. Ὡς τόσον τρέχουν ἀπροβλέπτως πρὸς τὰ ὑψηλότερα τῆς νήσου μέρη. Ἀλλὰ καὶ ἐδῶ ἡ συνδρομὴ τόσων διαβατῶν εἰς τοὺς αὐτοὺς δρόμους συγχίζει καὶ χωρίζει τοὺς συγγενεῖς· οἱ δὲ θρῆνοι καὶ ἀλαλαγμοὶ αὐξάνουν περισσότερον τὸν θόρυβον· ὅμως ἐδῶ καὶ ἐκεῖ ἀπαντᾷ τις ὀλίγους νέους ὁδηγοῦντας τοὺς γέροντας, ἢ ἄνδρας βοηθοῦντας τὰς γυναῖκάς των, καὶ φέροντας ἐν ταὐτῷ καὶ κἀνὲν παιδίον εἰς τοὺς ὤμους των.

Ἀλλὰ φθάσαντες καὶ εἰς τὰ ὑψηλὰ μέρη, βλέπουν κάτω τὰς κατοικίας των καιομένας, καὶ τὰ κτήματά των διαπαρζόμενα, ἢ ἐρημονόμενα. Τέλος φθάνουν ὅπου καθεὶς ἀπεφάσισε νὰ σταθῇ, καὶ ἡ πεῖνα ἀρχίζει νὰ τοὺς κατατρώγῃ· τὰ παιδία κλαίουν, ὄχι πλέον διὰ τὰ παιγνίδιά των, ἀλλὰ δι' αὐτὸ τὸ ψωμίον, τοῦ ὁποίου ἡ ὀνομασία ἀπὸ τὸ στόμα των πληγόνει βαθέως τὴν καρδίαν τῶν γονέων. Τὴν νύκτα ἐξαπλωμένοι κατὰ γῆς, περνοῦν πασχίζοντες νὰ ἐλαφρώσουν τὸ βάρος τῆς δυστυχίας των μὲ τοὺς ἀναστεναγμούς.

Καὶ ἕως ἐδῶ αἱ συμφοραί των εἶναι ἀκόμη μέτριαι, μ' ὅλον ὅτι τόσον βαρεῖαι· ἀλλ' ὀγλίγωρα φθάνουν οἱ Τοῦρκοι καὶ εἰς ταῦτα τὰ καταφύγιά των, καὶ τὰ ποτίζουν ἀπὸ τὸ αἷμα τὸ ἀθώων· ἐδῶ ὁ ἄνδρας καὶ ὁ νέος σφάζονται παρὰ τῆς γυναικὸς καὶ μητρός· αἱ γυναῖκες σύρονται εἰς αἰχμαλωσίαν; τὰ νήπια ἁρπαζόμενα ἀπὸ τοὺς μαστοὺς των, ῥίπτονται κατὰ γῆς, καὶ ἀποθνήσκουν, ἢ σπαράζονται ἡμιθανῆ· καὶ ὅποιος δύναται φεύγει, μὴ ἔχων νοῦν νὰ ἐνθυμηθῇ οὐδὲ αὐτὴν τὴν συγγένειαν.

Ἐδῶ γίνεται πλέον ὁ τελευταῖος σκορπισμὸς τῶν συγγενῶν· ὅσοι ἐπρόλαβαν νὰ φθά-

» raient exprimer, et dont l'imagination ne peut conce-
» voir l'idée, puisque ceux qui furent spectateurs de ces
» événements ont autant de peine à se rappeler le té-
» moignage de leurs yeux, qu'il sera sans doute difficile
» à la postérité d'y ajouter foi; dans un clin d'œil, les cam-
» pagnes et la ville présentèrent l'image d'une horrible
» confusion. L'épouvante et la terreur glacent les esprits.
» Les pères appellent les enfants; ceux-ci appellent leurs
» pères : ils s'éloignent..... Mais où fuir, de quel côté por-
» ter leurs pas ? Dans leur frayeur ils ne songent ni aux
» besoins du moment, ni aux besoins à venir. Ils s'élan-
» cent vers les montagnes; les familles partent en masse;
» mais, prenant bientôt au hasard des sentiers différents,
» elles s'égarent et se perdent. Alors les plaintes et les cris
» de ceux qui se cherchent et se demandent en vain,
» augmentent leur désespoir. Cependant chacun s'assiste
» mutuellement; là, des adolescents soutiennent les pas
» incertains de quelques vieillards; ici, des hommes por-
» tent leurs enfants sur leurs épaules en aidant les fem-
» mes à gravir les montagnes, d'où ils découvrent des
» maisons en feu, des champs dévastés, et une scène de
» désolation. Mais que sont ces incendies et ces pertes en
» comparaison des assauts plus pénibles qu'ils ont à sou-
» tenir, quand leurs enfants leur demandent, en pleurant,
» *du pain?* Paroles désespérantes : elles déchirent le cœur
» de leurs parents, qui n'ont que la terre à leur offrir pour

σουν ἐνωμένοι μακρὰν, βιαζόμενοι νὰ φύγουν τὴν νέαν τῶν βαρβάρων ἐπιδρομὴν, χωρίζονται· ἀναβαίνουν καὶ καταβαίνουν τὰ ὄρη, ἐκνευρισμένοι ἀπὸ τὴν πειναν καὶ κακοπάθειαν, ἀνυπόδητοι, ὅτι τα ὑποδήματά των ἔμειναν εἰς τὰς πέτρας τῶν βράχων, καὶ μόλις δυνάμενοι νὰ φέρουν καὶ τὰ ὀλίγα των φορέματα.

Φθάσαντες δὲ εἰς τὸ τελευταῖον καταφύγιον, ὅπου ἔμειναν ἄλλοι ὀλίγας καὶ ἄλλοι πολλὰς ἡμέρας, τυραννοῦνται ὄχι μόνον ἀπὸ πεῖναν, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ δίψαν· καὶ μὲ χόρτα, εἰς τῶν ὁποίων τὴν σύναξιν μόνον τὴν νύκτα τολμοῦν νὰ ἐξέλθουν, θεραπεύουν ὁπωσοῦν τὴν πεῖναν· γονεῖς βιάζονται νὰ ποτίσουν τὰ παιδία των θάλασσαν, ἀπὸ τὴν ὁποίαν πίνουν καὶ αὐτοί. Καταφεύγουν δὲ ὅλοι ἢ εἰς βαθείας κοιλάδας, ἢ ἕρποντες εἰς καμμίαν τῆς γῆς τρύπαν, ἢ εἰς σπήλαια περιφραζόμενοι.

» reposer, et leurs soupirs brûlants afin de les réchauffer
» pendant la fraîcheur des nuits.

» Heureux ceux dont les Turcs, qui parurent au re-
» tour de la lumière, abrégèrent les souffrances !.... Hélas !
» le quatrième jour après leur débarquement, le sang
» inonda les campagnes voisines de Chios : femmes, hom-
» mes, enfants, périssaient d'abord sous leurs coups,
» quand la cupidité tempérant les transports frénétiques
» des barbares, ils s'arrêtèrent pour faire un triage parmi
» les premières peuplades tombées entre leurs mains. Les
» femmes, séparées de leurs enfants, qu'ils tuaient en les
» lançant contre les rochers, sont mises à part pour être
» vendues...

» A cette horrible vue la dispersion devient générale
» dans les hameaux; et chacun, pour se soustraire à une
» perte inévitable, fuit à l'aventure vers les lieux les plus
» escarpés. Là, des familles, ou plutôt des individus qui
» ne connaissaient plus que des infortunés comme eux, se
» cachent dans des fourrés épais, au milieu des rochers et
» au fond des antres. Dénués de vêtemens et de chaus-
» sures, n'éprouvant plus qu'une peine, celle de la faim,
» ils sortent cependant à la faveur des nuits pour recueil-
» lir des plantes sauvages qu'ils broutent; et moins dé-
» licats que les animaux dont ils sont réduits à envier la
» condition, pressés par la soif, ceux qui peuvent des-
» cendre jusqu'à la mer s'estiment trop heureux de se dé-
» saltérer dans son onde amère. »

Jusque là, neuf mille chrétiens avaient succombé sous les coups des musulmans, qui commençaient à se lasser d'égorger, quand de nouvelles hordes sorties de l'Asie-Mineure, débarquées au port de Chios, demandèrent à prendre part au butin et au carnage. On comptait alors soixante mille barbares descendus dans l'île de Chios. Comme il n'y avait plus de Grecs en ville, que ceux qui étaient réfugiés dans les consulats, elles voulaient en violer l'en-

ceinte ; mais Véhib pacha, qui avait encore intérêt à ménager les Francs, n'eut pas de peine à détourner les Asiatiques de ce dessein, en leur offrant le spectacle des arènes.

Le capitan pacha, qui donnait l'exemple des crimes, qu'il feignait de déplorer en public (car, à son départ de Constantinople, il avait ordre de tout exterminer), en disant qu'il ne voulait châtier que les coupables, recevait des cargaisons de têtes et de Grecs qu'on ne cessait d'égorger. Six vaisseaux de haut bord, autant de frégates et seize autres bâtiments, qui composaient son escadre, étaient transformés en pontons, remplis d'autant de bourreaux qu'ils contenaient de matelots et de soldats. Chaque chrétien qu'on traînait à bord était aussitôt décapité; et les Asiatiques, conviés à ces fêtes, purent se repaître à loisir du plaisir de voir couler le sang des enfants de la Croix. Cependant on commençait, ainsi que cela se pratiquait à terre, à épargner les femmes et les jeunes filles, dont un Algérien acheta une cargaison entière, qu'il embarqua sur un bâtiment génois, pour les transporter à Alexandrie.

Ainsi commença, à défaut de nègres, que la philanthropie a justement élevés au rang d'hommes, la traite des blancs, qu'on verra exercée par des marins indignes de naviguer sous le pavillon des puissances chrétiennes, et considérée comme une nouvelle branche de commerce par l'éphéméride antichrétienne de Smyrne (1). Cependant on disait que le sultan, désarmé par les prières de la Khasna-

(1) « La malheureuse Chios, écrivait un homme qui avait bravé les poi-
» gnards pour sauver des milliers de chrétiens, est une autre Ilion. Elle l'est
» par les flammes, par le meurtre, par l'esclavage de ses femmes et de ses
» enfants. Malgré les promesses que la Porte Ottomane nous avait faites, les
» catholiques n'ont pas été plus épargnés que les autres Grecs; leurs églises
» ont été entièrement détruites. Tant d'horreurs ont embarrassé les parti-
» sans des Turcs; mais déjà *le lâche Spectateur Oriental* cherche à excu-
» ser les barbares, en supposant aux Grecs des crimes dont les atrocités des
» musulmans ne seraient que les représailles. Détournons nos regards,
» bouchons nos oreilles et fuyons la logique des comptoirs. »

dar ousta, organe des femmes de son harem, dont une partie des villages de Chios formait l'apanage, avait prescrit d'épargner ce qui restait de Dgiaours. La chose parut hors de doute le 16 — 28 avril, lorsque l'amiral sembla recevoir, avec plaisir, une lettre que lui écrivaient les Mastico-Chorites pour lui demander quartier.

Il appela aussitôt les agents consulaires, qu'il n'avait protégés que pour les avilir en les faisant servir à ses desseins. Ceux-ci s'étant rendus auprès de Véhib pacha, acceptèrent, avec un empressement criminel, la funeste mission de porter l'annonce d'un pardon sans réserve aux Grecs des Mastico-Choria et à ceux qui étaient réfugiés dans les montagnes. Le pacha leur avait promis de remplir tous les engagements qu'ils prendraient. On leur remit en même tems un firman du grand seigneur, qu'aucun d'eux ne savait lire, annonçant, disait-on, grace de la vie à tout individu qui *déposerait les armes*, et se livrerait à *merci et miséricorde*. A cet acte souverain, vrai ou supposé, on joignit une proclamation pacifique du capitan pacha, une pastorale de l'archevêque Platon, ainsi qu'une circulaire écrite par les otages qu'on tenait enchaînés dans la citadelle, qui mandaient à leurs compatriotes de se *soumettre sans condition* au très-clément amiral de Sa Hautesse.

Il n'en fallait pas tant à des hommes vendus à l'iniquité des Turcs, comme les agents consulaires de Chios, pour les décider à accepter l'office de médiateurs; et pas un d'eux ne fit la réflexion qu'on ne voulait que parquer les Grecs, afin de les exploiter comme ces forêts qu'on met en coupe réglée, afin de diviser les différentes espèces de bois que la hache doit abattre successivement.

Les commissaires de Cara Ali et de Véhib pacha partirent le 17—29 avril, pour coopérer à l'œuvre d'iniquité mûrie dans les conseils du sultan. Ils avaient sous les yeux le tableau de désolation d'une ville de trente mille ames

renversée de fond en comble, le spectacle lugubre des maisons de campagne qu'on incendiait, les pals garnis de suppliciés, les gibets chargés de chrétiens pendus, les créneaux de la citadelle ornés de têtes, les rues et les places publiques jonchées de cadavres, et ils allaient parler aux Grecs de la clémence des bourreaux de tout un peuple!.. Mais, dira-t-on, les insurgés avaient provoqué la démarche qu'on faisait, en demandant quartier, à la condition de livrer quelques Samiens qu'ils avaient arrêtés. Eh bien! qu'avait-on besoin d'intervenir? Qui sait si les Grecs, à la faveur de cette ouverture, ne cherchaient pas à gagner du temps et à obtenir des délais, pour abandonner, à l'exemple des Parguinotes vendus par Thomas Maitland, la terre paternelle qu'ils ne pouvaient plus habiter avec leurs assassins?

Un motif dominant dans les vieilles idées des créoles levantins, dont les maximes furent toujours de servir l'oppresseur contre l'opprimé, aurait fait taire cette considération, quand même elle aurait été démontrée aux agents cupides de Véhib pacha, qui ont professé publiquement la plus haute estime pour ce monstre. Tout était ligué contre les chrétiens; et les Turcs n'avaient que des hommes serviles, empressés à seconder leurs fureurs et à en faire l'apologie.

Qu'ils vivent, s'ils le peuvent, en paix, et surtout sans descendre dans leur conscience; je ne nommerai personne. Je ne dénoncerai point à la postérité, devant laquelle cette histoire sera un jour l'acte d'accusation de l'irréligieuse politique de notre siècle, ce misérable et méprisable capitaine marchand qui, fier d'avoir transporté deux cents Turcs de Tchesmé à Chios, s'estimait trop récompensé en se chargeant de onze caisses remplies des dépouilles ensanglantées des chrétiens, que le capitan pacha envoyait à son père à Constantinople. Je tairai également l'avidité des agioteurs, qui spéculèrent sur le malheur pour revendre

au poids de l'or des familles entières qu'une lâche soldatesque leur avait cédées à vil prix. La mémoire de ces deux infâmes capitaines, qui ne frémirent pas de noliser leurs vaisseaux pour transporter des cargaisons de têtes à Constantinople, restera à jamais ignorée. L'ombre des nuits n'a pu dérober l'énormité de leur crime à la Divinité, il n'appartient qu'à elle seule de le punir; car aucun code maritime ne prévit jamais un semblable forfait. Tout chrétien qui a levé la main contre les enfants de la Croix périra sous le poids anticipé de l'anathème des générations futures... Malheureux les ennemis des Grecs! à quoi leur serviront les trésors qu'ils gagnèrent en les opprimant, quand le juge suprême, devant lequel ils comparaîtront un jour, leur dira : *Auro et cruore sitistis, séparez-vous des élus de mon père, séparez-vous....* Qu'un autel expiatoire consacré à l'humanité et à la religion s'élève sur les ruines ensanglantées de Chios!

En voyant l'empressement que quelques marchands étrangers mettaient à seconder les barbares, l'amiral ottoman et ses égorgeurs ne purent-ils pas s'imaginer que l'Europe applaudissait à leurs forfaits? Aussi, sans attendre le retour de ses commissaires, Cara Ali ne balança pas à ordonner à Véhib pacha de porter la dévastation dans les lieux voisins de Chios; et quatre villages de la partie des Campo-Choria furent aussitôt la proie des flammes. Prétextant que quelques Samiens s'étaient réfugiés dans le grand monastère de Néamoni (1), dix-huit mille Turcs se portent sans délai de ce côté avec du canon. Deux cents religieux présentent leurs têtes aux glaives des bourreaux,

(1) Néamoni est situé à deux lieues de la ville; on y va par des chemins fort mauvais, dans lesquels il n'y a que les mulets qui puissent passer. Chaque religieux a sa maisonnette bâtie en pierres; elles consistent en un rez de chaussée et une chambre : tous ces appartements forment un petit bourg clos par les murailles des maisons, au milieu desquelles se trouve une fort belle église fondée par Constantin Monomaque, en 1050. — Galant, Rel. de Chios.

qui les égorgent; mais comme leur couvent renfermait une multitude de femmes et de grandes richesses, on procéda méthodiquement au pillage.

Le butin est étalé sous les yeux des Turcs. Les femmes, les filles et les enfants, ainsi que l'argenterie des églises, sont divisés par lots qu'on tire au sort, tandis que les chefs saisissent, au nom du sultan, tout le numéraire. On s'empare ensuite des provisions de bouche, on vide les celliers, on mange entourés de cadavres, on boit, on s'enivre; et les femmes, devenues l'objet de la luxure des barbares, sont contraintes de céder à leur brutalité. Toutes sont flétries sans être déshonorées, mais que faire maintenant de pareilles esclaves?.... Les musulmans ont mêlé leur sang avec elles, le fruit de leur lubricité peut être acheté aux bazars de Smyrne par quelques chrétiens! Cette idée se communique, le fanatisme mahométan s'enflamme, les monstres en délire plongent le poignard dans les flancs de celles qu'ils venaient de presser entre leurs bras; et le monastère de Néamoni, auquel ils mettent le feu, devient le bûcher funèbre de leurs tristes victimes!!! Il n'y aura jamais assez de larmes pour pleurer les malheurs de Chios.

Tandis que ces scènes se passaient, les insulaires réfugiés sur les montagnes et dans les villages éloignés cherchaient à se rapprocher des plages où les vaisseaux grecs, qui se montraient en force, abordaient pour les sauver. Logothète et les Samiens restés fidèles à ses drapeaux, voulant couvrir la retraite des Chiotes, s'étaient établis à Lithocoron, village situé en face de Psara; et plusieurs soldats l'ayant rejoint, sa troupe, qui se montait encore à sept cents hommes, aurait suffi pour contenir les Turcs. Mais le manque de vivres le força de se diriger du côté de Saint-Georges, hameau situé au sommet d'une montagne qui sépare la région des Mastico-Choria de la partie nommée Campos. Les habitants pourvurent à ses besoins, et il promettait de ne pas quitter cette forte position, lors-

qu'un incident particulier l'obligea de changer de résolution.

Un détachement qu'il avait envoyé du côté de Thalasso Potamos venait d'être saisi par les paysans, qui les avaient livrés aux commissaires du capitan pacha, inopinément arrivés pour proposer une amnistie, que les primats des villages du Mastic avaient implorée. Il dut faire retraite et s'embarquer pour Psara, où il n'arriva que pour être désarmé ainsi que les siens, et mis en prison par ordre de l'amirauté.

Cependant un grand nombre de bâtiments de Psara, de Mycone et de Ténos, abordaient aux attérages des villages à Mastic, qui étaient encombrés de réfugiés. Ils offraient de les transporter dans les îles de l'Archipel; mais déjà les mots d'oubli et de pardon avaient ranimé les espérances d'hommes pour qui rien n'était comparable à la terre paternelle où reposaient leurs aïeux. Les consuls des puissances chrétiennes missionnaires de la tyrannie les conjuraient de ne pas émigrer, en leur assurant que le capitan pacha respecterait leur soumission; et ils congédièrent, en les remerciant de leur assistance, les vaisseaux grecs, qui ne se montrèrent plus sur la côte qu'en petit nombre et à de longs intervalles, afin de ne pas compromettre la tranquillité après laquelle les Chiotes soupiraient.

Tout rentra dans l'ordre; et les commissaires de Cara Ali, satisfaits de voir les chrétiens accourir de toutes parts dans les Mastico-Choria, qui étaient devenus leurs quartiers de sûreté, reprirent la route de Chios. Leur marche fut une espèce de triomphe, car ils amenaient à leur suite les primats des vingt-deux villages amnistiés, ainsi que quelques Samiens chargés de chaînes, qui furent remis à Véhib pacha et décapités sous leurs yeux. Ainsi la pompe sacrilége finit par un sacrifice sanglant, et on crut la paix rétablie, quand Élèz aga, dont la probité était un reproche public pour le visir et le capitan pacha, fut chargé de

prendre le commandement des bourgades provisoirement pardonnées. On fit ensuite, comme après une victoire, la part de chacun, en accordant aux commissaires la liberté de dix-sept catholiques qu'on retenait en prison. C'était la seule récompense qu'ils devaient ambitionner; mais comme toute œuvre impie exige salaire, ils consentirent à recevoir des cadeaux qui montraient qu'on s'était servi d'eux dans une autre intention que celle qui aurait dû les diriger.

Mais détournons nos regards, et citons le seul homme qui regrettait, sans vues d'intérêt, de ne pouvoir *sauver assez de victimes*, le père capucin de la mission de France; il n'était connu que sous ce titre d'humilité et par son inépuisable charité. Bravant le fer, les flammes et les poignards d'une milice forcenée, il avait arraché à la fureur des Turcs plus de six cents femmes ou enfants, qui vivaient réfugiés sous le pavillon du Roi Très-Chrétien, quand la famine se fit sentir au milieu des horreurs de la guerre. Tous auraient péri, lorsqu'assisté par la marine royale de France, qui mit quelques milliers de rations de biscuit à sa disposition, on le vit munitionnaire, infirmier, père spirituel de l'enceinte sacrée où son zèle se déployait à chaque instant, distribuer des aliments aux réfugiés, panser leurs blessures, les veiller dans leurs maladies, les consoler à leur heure suprême, leur ouvrir par la prière les portes de l'éternité, et tel qu'un autre Tobie, leur rendre les devoirs de la sépulture quand ils avaient exhalé le dernier soupir. C'était un génie tutélaire au milieu des douleurs. Les barbares s'éloignaient respectueusement à son approche; et si les destins de Chios avaient pu être conjurés, si le ciel n'avait pas permis ses malheurs dans les vues impénétrables de sa providence, un seul religieux aurait sauvé une contrée naguère florissante et déjà trop malheureuse.

Dès la rentrée des commissaires, qui eut lieu le 18—30

avril, Cara Ali et Véhib pacha avaient écrit à Constantinople pour informer le divan de la soumission des insulaires de Chios; mais soit, comme cela est probable, qu'ils eussent des instructions secrètes, ou qu'ils connussent la volonté du sultan, on remarqua que l'arrivage des barbares ne discontinuait pas. On s'aperçut en même temps que le droit d'asile dans les consulats devenait de plus en plus difficile à obtenir. On en expulsa même bientôt les réfugiés. A la vérité, c'étaient les plus pauvres; mais ceux qu'on y toléra, ô honte de notre siècle, durent payer cher le rachat de leurs têtes : car, en arrachant les dernières ressources des chrétiens malheureux, leurs protecteurs ne rougirent pas d'employer les menaces. Quelques-uns y mirent des procédés; mais, hâtons-nous de le dire, la plupart de ces cupides agents consulaires n'étaient que des créoles levantins.

La marche des événements prenait cette tournure alarmante, quand l'interdiction du passage des troupes de Tholo Potamos dans l'intérieur de l'île fut levée, et l'amnistie, qu'on n'avait publiée que pour parquer les chrétiens afin de les égorger méthodiquement, fut abolie au point de défendre d'en prononcer le nom. Les Turcs prirent aussitôt position pour agir; et, tout étant disposé, le 23 avril—5 mai, on commença à appliquer à la torture les otages renfermés dans le château et sur les vaisseaux, afin d'obtenir d'eux la révélation des différents endroits où ils avaient déposé leurs richesses. Les fouets, les mains de fer, l'huile bouillante, les tenailles rougies à blanc avec lesquelles on les mutilait, furent mis en œuvre pendant toute la journée et la nuit qui la suivit, lorsqu'on entendit, le 24 avril—6 mai, au lever du soleil, une décharge générale de l'artillerie du vaisseau amiral, qui arbora aussitôt flamme et pavillon de combat en faisant des signaux à la citadelle ainsi qu'à son escadre.

Les cris de Allah et de Mahomet ébranlent aussitôt les

airs. Les Turcs saluent de leurs acclamations huit cent quatre-vingt-cinq otages (1) que l'amiral et les capitaines de son escadre venaient de hisser aux vergues de leurs vaisseaux, qui tiraient le canon en signe d'allégresse. La forteresse leur répond par des décharges d'artillerie, en faisant pendre à la volée d'un de ses canons l'archevèque Platon, vêtu de ses ornements pontificaux. Véhib pacha ordonne ensuite d'attacher à des gibets les soixante-seize principaux chrétiens qu'il tenait en son pouvoir, ainsi que tous les primats des villages amnistiés, qu'il avait retenus comme garants de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Ainsi fut accompli le parjure de l'amiral et de Véhib pacha, le jour même où le sultan Mahmoud II faisait égorger sur la place de son palais les otages de Chios, qu'on avait transférés, par son ordre, dans sa résidence impériale de Constantinople (2).

(1) Savoir quatre-vingt-cinq archontes, et huit cents jardiniers.

(2) Il faut lire le journal anglais, *le Courrier*, du 29 juillet, pour dévoiler l'horrible pensée des ennemis des Grecs.

» M. W. Smith demande à faire une question au marquis de Londonderry, sous le rapport de l'intérêt de l'Angleterre et de l'Europe entière. Les papiers publics contiennent le récit d'actions arrivées à Constantinople, qui ne peuvent qu'exciter un sentiment universel d'horreur (écoutez, écoutez). Il demandait au noble marquis s'il avait reçu quelques détails officiels du ministre de S. M. B. ou de ses agents à ce sujet.

» La première partie de la réponse du lord Castelreagh ne fut pas entendue de la galerie. On comprit dans la seconde, à travers son hésitation, ces phrases entrecoupées : *Que dix ou douze otages de Chios avaient été exécutés à Constantinople ; que c'était un malheur résultant d'actes de barbarie commis des deux parts. Des actes de barbarie* ( silence ), *les Grecs ont commis des cruautés qui ont causé les actes dont ils se plaignent.....* ( silence. )

» M. W. Smith dit qu'il sait qu'au lieu de dix ou douze otages, quatre-vingt-cinq ont péri par la main du bourreau ; que six avaient été empalés, sans avoir commis d'autre crime que d'être otages pour leurs compatriotes. ( Écoutez, écoutez. )

« Sir J. Mackintosk demande au noble lord si quelqu'une des personnes massacrées par les lâches tyrans de Constantinople étaient sous la protection britannique, ou si elles s'étaient soumises au sultan avec une garantie ?

Cependant rien ne bougeait encore; et tandis que les Turcs préparaient leurs armes pour une expédition qui n'était plus un mystère, un Grec, réfugié dans le consulat de France, informé que son frère n'avait pas été compris dans l'exécution du matin, monte à la citadelle. Il savait qu'on devait pendre le lendemain ce qui restait de détenus; et il se flattait de sauver, au prix de sa tête, un père de cinq enfants qui n'avaient plus que lui pour appui et pour espérance dans cette vallée de larmes, d'où il aspirait à sortir en obtenant la couronne du martyre. Il s'était acheminé, chargé d'or et de bijoux, qu'il déposa aux pieds de Véhib pacha, en disant : « Mon frère est ton otage, magnifique » visir; daigne le rendre à sa famille; père de cinq pau- » vres innocents, privés de leur mère, accorde-le à leurs » larmes, en acceptant ma tète en échange de la sienne, et » ces dons précieux que je te conjure d'agréer. — Tu seras » satisfait, » répond Véhib pacha. Il dit, et ordonnant à ses gardes d'amener le détenu : « Vous allez ètre réunis, sor- » tez.... » Puis, au mouvement d'un revers de sa main, les bourreaux, saisissant les deux chrétiens, font tomber leurs têtes, qu'ils rangent sur des plateaux à côté des présents que l'un d'eux venait de présenter au visir.

Il semblait qu'on n'attendît que l'accomplissement de ce dernier forfait pour donner le signal du carnage général,

(Écoutez, écoutez.) S'il n'était pas vrai que les marchés de Smyrne et de Constantinople fussent remplis de Grecs des deux sexes, exposés à la lubricité des Turcs? Si les ministres ne pouvaient pas donner des renseignements sur le commerce des esclaves chrétiens ordonné par un gouvernement allié de l'Angleterre? (Écoutez, écoutez.)

» Le marquis de Londonderry.—Les honorables gentlemens proposent ici un problème et une question, dont il faut ajourner la solution à d'autres temps.

» Puis jetant un voile sur les forfaits des Turcs, la majorité accoutumée étouffa la voix de l'humanité au sein du parlement qui abolit la traite des noirs. — *Voy.* Adress to the people of England in the cause of the Greeks occasioned by the bate inhuman massacres in the isle of Scio, by the Rev. T. S. Hughes. London, 1822. »

qui n'est pas plus tôt parti du vaisseau amiral qu'il est répété par le canon de la citadelle. Les hordes turques s'ébranlent en silence, précédées de quelques derviches, qui récitent des *doua* ou *prières*, en vociférant les noms de Allah et de Mahomet. Le monastère de Callimachia(1), où se trouvaient soixante religieuses, éprouve la première fureur des infidèles; les voix des pieuses colombes qui invoquaient le Seigneur sont étouffées par les cris des brigands, elles expirent dans leurs lubriques embrassements, et leurs têtes deviennent autant de trophées dont les monstres se glorifient.

Les Turcs se dirigent de là en suivant la marche des Perses rapportée par Hérodote; ils vont dévaster l'île du nord au midi, mais avec cette différence, que les exécutions auront lieu dans la ville de Chios, afin de séparer les esclaves destinés à être vendus, de ceux qui doivent périr par le glaive.

Les villages furent ainsi abandonnés par calcul à la soldatesque; et le sang de leurs habitants, qu'on traînait au lieu destiné pour les supplices, coulait depuis neuf jours, quand de nouvelles bandes d'assassins, partis de l'Anatolie, descendirent aux rivages de cette île désolée. Ils demandaient du pain, des esclaves, des têtes et du sang. On put aussitôt les satisfaire; car on apercevait dans ce moment des Turcs chassant devant eux une foule de chrétiens, qu'ils amenaient aux abattoirs de Chios.

Véhib pacha ordonne de les abandonner aux Asiatiques, qui venaient à peine de les égorger, quand les sons d'une musique guerrière annoncèrent l'approche d'une troupe de malheureux qui avaient consenti à embrasser le mahométisme pour se dérober au massacre. On préparait une fête

(1) Callimachia, monastère situé deux lieues au midi de la ville, est composé de cinquante religieuses. Les étrangers vont les visiter par curiosité pour entendre des psaumes qu'elles chantent fort bien : elles ont soin d'avoir toujours de belles voix parmi elles. — Galant, Rel. sur Chios.

à ces apostats. Les derviches célébraient, par les chants du culte impie de Mahomet, la cérémonie de la circoncision des hommes et les douceurs du voile réservé aux femmes; le canon du fort tirait en signe d'allégresse...... Mais quelles voix se font entendre? d'où partent ces cris de triomphe : *Nous sommes chrétiens, vivent Jésus et Marie, gloire à la Croix!......* Les Grecs auraient-ils ressaisi la victoire? auraient-ils reçu quelques secours inespérés?.....

Oui, la Croix triomphe! Une multitude de chrétiens, qui avaient eu la faiblesse d'abjurer leur dieu dans un moment d'épouvante, n'a pas plus tôt envisagé de près la mort, qu'elle lui a paru superbe. Les maisons ruinées de la florissante Chios, les membres encore palpitants de leurs frères, qu'on venait d'égorger, ont rappelé aux Grecs la céleste patrie qu'ils allaient perdre sans retour par l'apostasie. *Nous sommes chrétiens,* répètent-ils tous d'une commune voix; *rendez-nous la grace du baptême d'immersion, par le baptême de sang!* Ils renient ensuite Mahomet, en professant la divinité du Christ; ils demandent et obtiennent le martyre.

Ils sont en possession de la céleste patrie, promise aux confesseurs de l'Éternel. Mais que veulent ces femmes et ces filles pudiques, devenues veuves et orphelines? où portent-elles leurs pas en élevant des enfants vers le ciel?..... infortunées, que dis-je? créatures généreuses. Dieu les inspire; il les anime de son souffle. *O mort! que tu es belle! Et nous aussi nous sommes chrétiennes,* s'écrient-elles; *anathème au faux prophète Mahomet, aux meurtriers de nos familles! Vierge couronnée, reine des anges, ouvre-nous les demeures célestes de ton saint Paradis! nous sommes les servantes du Christ.* — Χαίρετε, *réjouissez-vous,* s'écria un prêtre, resté parmi elles, qui venait d'entendre l'ordre fatal donné en langue turque par le féroce bayractar de Smyrne, *nous allons vivre dans l'éternité! A genoux!.....* Il dit, et

en finissant de les bénir il expirait avec elles sous le feu de la mousqueterie des mahométans.

Cependant un nègre, comprenant le dessein de Jousouf Bayractar, chef des assassins, s'était précipité, dans le moment d'incertitude qui précéda sa résolution, et avait réussi à enlever du milieu des femmes chrétiennes une jeune Oréade du mont Pelinée. Il l'entraînait malgré ses cris, en disant qu'elle était son épouse, en la nommant son épouse, et en menaçant de tuer quiconque oserait lui disputer sa proie. Il l'avait transportée à l'écart, lorsque la jeune Grecque évanouie fut aperçue éblouissante de beauté, par un grave musulman, qui s'approche du Maure en l'invitant à respecter sa pudeur. *Elle est mon esclave.* — *Oui, et toi aussi tu fus esclave, fils d'Agar.* En prononçant ces mots, l'islamite s'incline vers la fille de la Croix, à laquelle il donne des soins qui la rappellent à la vie. — *Un Turc!* s'écrie-t-elle en le repoussant, *un noir mon maître!* On la calme, on s'informe quelle est sa famille; elle consent à dire *que le nom d'Irène* lui fut donné au baptême; puis elle demande *à mourir pour le Christ et la Vierge couronnée.* — *Voilà ton époux, ma fille*, dit l'Osmanli. — *Un nègre!.....* Elle couvre sa figure de ses mains. — *Cède-moi cette jeune infidèle, Agarène, elle ne pourra jamais t'aimer; prends cet or.* — L'Africain y consent.

Il s'éloignait, lorsque rencontré par des Leventis, race de brigands qui infestent les échelles de la Turquie, il leur parla d'Irène en exprimant quelques regrets. Ils se moquent de sa douleur, et de ces faux sages qui se parent des vertus qu'ils n'ont pas pour satisfaire leurs passions, et ils lui offrent de l'aider à reprendre l'esclave, destinée à passer dans les bras d'un riche voluptueux. A ces mots une pâleur livide, indice de la jalousie chez les Éthiopiens, couvre le visage du ravisseur, qui court en bondissant à l'endroit où il avait laissé Irène. — *Rends-moi mon épouse, disciple de Bélial,* dit-il d'une voix menaçante

au Sunnite. — *Elle est mon esclave.* — *Elle est mon épouse,* répond le nègre, en appuyant son pistolet sur le sein d'Irène, qui s'écrie: *Je suis l'esclave du Dieu crucifié.* Elle n'était plus; le Maure venait de consommer son crime, l'arme fatale avait percé le sein de l'Oréade de Chios.

Les Grecs auxquels j'ai entendu raconter cet événement, qui fut publié par cette éphéméride servile (1), acharnée contre la sainteté de leur cause, ajoutent que le ciel, après le meurtre d'Irène, se voila de nuages, et qu'on entendit gronder le tonnerre dans le lointain. Nous rapportons ces faits sans les garantir; mais il est certain qu'à partir de ce jour, la main de la vengeance divine s'appesantit sur les mahométans. De longs gémissements, des voix lamentables, interrompirent bientôt le silence des nuits; et la mort, que les barbares avaient si largement distribuée, les atteignit au milieu de l'ivresse du sang qu'ils versaient encore à grands flots.

Les Turcs, qui égorgeaient depuis un mois entier, ayant amoncelé les débris mortels de plus de vingt mille chrétiens au milieu des ruines de Chios, l'air chargé de miasmes putrides engendra la peste, qui serait le terme suprême des misères humaines, si les Turcs n'avaient pas prouvé qu'ils étaient plus destructeurs que ce fléau. En vain le chef des assassins, Véhid pacha, commanda alors de traîner les cadavres à la mer : le port était encombré de tant de victimes égorgées sur la flotte qu'on ne pouvait y voguer à la rame. Comme il n'y avait d'ailleurs plus d'Hilotes chrétiens pour purger la ville d'immondices, la soldatesque, qui ne savait qu'assassiner, se contenta de prendre des positions éloignées du foyer de la contagion qui ne tarda pas à pénétrer jusque dans le consulat de France, où le vénérable reli-

(1) L'infâme *Spectateur Oriental,* alimenté par le venin des coteries franques de Pera et de Smyrne, n'était occupé qu'à tromper la chrétienté sur le compte des Grecs.

gieux, inaccessible à la crainte, se signala au point d'entourer sa cellule de tombeaux.

Transformant une vigne, unique bien qu'il possédait sur la terre, en cimetière, il y ensevelissait les pestiférés. Il accomplissait ces funèbres devoirs à la clarté de la lune ou de quelque incendie, en récitant à voix basse la prière des morts, lorsqu'au milieu d'une de ces nuits rendues solennelles par le silence effrayant d'une ville anéantie, le canon d'alarme se fit entendre sur le vaisseau amiral. Une brise de terre assez forte, qui s'était subitement élevée, avait poussé vers son bord une foule de cadavres, rangés comme des escadrons qui se seraient avancés pour l'attaquer. Les sentinelles avaient inutilement crié de s'éloigner. Les équipages épouvantés couraient aux armes; on commençait à faire feu, quand les nuages s'entr'ouvrant permirent de distinguer, à la faveur de la lune qui brillait alors, que c'étaient des corps morts dont la plupart des vaisseaux étaient entourés. La crainte du danger faisant aussitôt place à la frayeur, chacun s'imagina reconnaître quelques-unes des victimes qu'il avait frappées. Mais l'effroi fut au comble quand le capitan pacha distingua l'archevêque Platon (que Véhib pacha avait fait traîner à la mer par des Juifs), entouré de son clergé, qui flottait sous le château de poupe de son navire, dans l'attitude menaçante où le cadavre de Caracciolo apparut dans la baie de Naples aux regards du parjure Nelson et de son infâme Hérodiade (1).

L'illusion se dissipa au grand jour; mais les cadavres agglomérés autour des vaisseaux ne quittèrent plus leurs flancs. Ils suivaient leur sillage; et un grand nombre arrivèrent, en leur servant ainsi d'escorte, jusqu'à Tchesmé, et dans le golfe de Smyrne. Ce phénomène, quoique naturel, joint à l'avidité, suspendit le cours des massacres,

(1) *Voyez* Mémoires historiques et politiques sur Naples, par Grégoire Orlof, tom. II, p. 385.

et Véhid pacha fit même marcher des troupes contre Jousouf Bayractar, qui, poursuivant le cours de ses assassinats, menaçait la contrée méridionale de l'île, restée intacte. Il en avait enlevé quatre-vingt-sept femmes qu'il fallut lui arracher par la voie des armes, en facilitant son évasion, afin d'éviter des poursuites judiciaires contre un de ces scélérats que la politique désavoue, quand leurs fureurs dépassent les limites de sa marche insidieuse.

L'ordre de Sa Hautesse qui prescrivait d'épargner les Mastico-Choria, venait d'ailleurs de parvenir au capitan pacha. Il avait été accordé à la demande des femmes du harem impérial, qui avaient représenté à l'*ombre de Allah sur la terre* qu'on allait manquer de mastic et de parfums, si on dépeuplait entièrement une île qui fournissait à leurs délices. Le cœur du sultan avait été touché par ces puissantes considérations; et Khalet effendi, accusé par la Khasnadar-ousta d'avoir conseillé les excès que les sensibles odaliques déploraient, mandait à l'amiral que le gouvernement, voulant user désormais de douceur envers ses habitants privilégiés, on devait suivre cette ligne de conduite et les épargner.

Par une compensation favorable aux dévastateurs, le sultan maintenait la teneur du firman qui spécifiait que les Chiotes faits esclaves par la soldatesque, étant la propriété des capteurs, seraient vendus à l'encan; et les marchés s'ouvrirent. L'homme créé à l'image de Dieu, racheté au prix de son sang, fut exposé publiquement aux enchères. Ainsi cessons de flétrir du nom de barbares les Acanthies et les peuplades anthropophages de l'Afrique; car elles pourraient un jour répondre à l'Europe, qu'elle a vu massacrer et vendre sans réclamation des chrétiens ses frères et ses coreligionnaires. Le lâche *Spectateur Oriental*, devenu le héraut des bazars d'esclaves, parla aussitôt de cette denrée humaine, comme d'un objet ordinaire de commerce. Il était sur son terrain; car aucun traité ne prohibe la

vente des blancs ; et les marchands pouvaient acheter, troquer, revendre des Grecs orthodoxes ou catholiques, sans crainte d'être repris de justice, puisque, suivant certaines doctrines modernes, on peut, sans égard pour les divins préceptes de l'Évangile, *faire impunément tout ce que la loi ne défend pas.*

Le despotisme est si atroce qu'il ne peut se calomnier. A la date du 10 mai, ainsi que le rapporte son ignominieuse éphéméride (1), les registres de la douane de Chios attestaient que plus de trente mille esclaves, hommes, femmes et enfants, avaient acquitté le droit de sortie, à un prix déterminé par tête, pour être exportés et vendus à l'étranger. Vendus! trop heureux ceux à qui ce sort était réservé; car jamais on ne pourra croire, et on refuserait peut-être dans l'avenir toute autorité à mes récits, si je n'invoquais pas le témoignage des Chiotes existants pour attester que les marchands d'esclaves, voyant mettre au rebut une foule de vieillards des deux sexes, ainsi que les femmes enceintes, et une multitude d'enfants en très-bas âge, dont personne ne voulait se charger à cause de l'embarras de l'état des mères et des infirmités inséparables de l'enfance, traînèrent ces créatures infortunées au port, où ils en firent une noyade générale.

Cependant ceux des chrétiens qui avaient trouvé des spéculateurs étaient livrés, à mesure qu'ils arrivaient à Tchesmé, à des caravaneurs chargés de les conduire à Smyrne et à Constantinople (2), où on les vit couverts de

(1) *Le Spectateur Oriental*, n. 53. Je pourrais faire imprimer, si les bornes de l'histoire le permettaient, une relation plus détaillée, et, par conséquent, mille fois plus épouvantable, des malheurs de Chios. On y verrait chacun nommé et traité suivant ses œuvres; mais cette pièce, revêtue de signatures authentiques, n'est pas encore destinée à être rendue publique.

(2) Nous arrivâmes déguisés à bord d'un vaisseau marchand, sur lequel se trouvaient trente-quatre jeunes femmes des meilleures familles de Chios que le capitan pacha envoyait en présent au grand-seigneur. Quoique connus d'elles, aucune ne donna aucun signe capable de nous déceler, et nous

haillons, exposés sous les hangars des marchés infects de ces villes. Les frères et les sœurs, les jeunes filles et leurs mères, arrosaient vainement la terre de larges ruisseaux de larmes, pour obtenir la grace d'être vendus ensemble; leurs gémissements ni leurs plaintes ne pouvaient attendrir des barbares sans entrailles. On arrachait les familles à leurs mutuels embrassements; et on leur interdisait, en les accablant de coups, jusqu'aux adieux, aux derniers adieux de leurs mères, moins heureuses que leurs pères et leurs fils qui avaient péri sous le glaive des barbares.

Martyrs du Seigneur, ils reposaient dans le sein de la Divinité, et ils veillaient sans doute encore sur leurs enfants; car, à l'exception d'un très-petit nombre, tous refusèrent la liberté et la vie, au prix funeste de l'apostasie. Que dis-je? le triomphe de la religion, que quelques-uns avaient abandonnée, n'était que plus éclatant après cette chute. J'en appelle à l'amiral Halgan, qui vit, dans une crise moins orageuse, quelques transfuges, pénétrés du repentir de leur faute, se présenter devant les juges mahométans pour attester la divinité du Christ et entendre leur sentence de mort. O charme incompréhensible du martyre! A peine les Chiotes que la crainte avait avilis arrivaient dans une ville turque, qu'ils couraient au tribunal du cadi pour témoigner la vérité du Dieu rédempteur; et ils étaient aussitôt décapités ou fusillés. Ils auraient pu fuir, ils le savaient; gagner une terre étrangère, où, abjurant à l'abri du danger, ils seraient rentrés dans le sein d'une église de charité, prête à pardonner; mais telle était la ferveur, qu'on ne vit pas un seul des renégats qui n'ambitionnât de réparer sa défection, en mourant sous les yeux des chrétiens qu'il avait scandalisés.

échappâmes ainsi miraculeusement. Infortunées, nous venions de voir saigner comme des béliers leurs époux et leurs frères dans une des boucheries de la ville que nous fuyions. — Extrait d'une lettre de MM. Rodocanakis et J. Zizinias. Livourne, 18 juin 1822.

On raconte qu'autrefois, dans Argos, un agneau échappé de l'autel fut épargné à la prière d'un enfant qui se jeta entre la victime et le sacrificateur. Mais ici les cœurs fermés à la pitié n'étaient pas plus touchés du zèle des défenseurs de la foi, qu'ils ne mettaient de prix à des êtres aussi inoffensifs que l'agneau dérobé au couteau du victimaire. Des Juifs, race immonde; des Arméniens, accoutumés à vendre jusqu'à leurs enfants; des Turcomans, étrangers à tout sentiment humain, achetaient des pacotilles de Chiotes. Ils les acheminaient aussitôt vers les villes lointaines de l'Asie, non comme ces tribus captives d'Israël, qui s'éloignaient avec les lévites et les prophètes chargés de les consoler, mais souvent seul à seul, ainsi que le triste enfant d'Israël, Joseph, vendu par les patriaches ses frères aux Bédouins de l'Arabie. Le commerce sacrilége des hommes brisait ainsi tous les liens de l'ordre social; et malheur aux êtres souffrants ! car ils étaient abandonnés sur les chemins, et souvent mis à mort, quand les marchands perdaient l'espérance d'en retirer un prix égal aux dépenses qu'ils leur occasionaient.

On calculait sur la place de Smyrne, au 15 mai, que les Grecs vendus ou à vendre, qui se montaient à plus de quarante mille, évalués au prix moyen de trois cents piastres par tête, formaient un capital éventuel de douze millions, dont le tiers revenait au Grand-Seigneur, qui comptait ainsi sur une rentrée provenant de la vente de ses sujets. Jusque-là le débit des esclaves avait été assez rapide; mais comme le nombre s'en accroissait journellement (1), le fisc impérial crut nécessaire au maintien du prix d'interdire les arrivages; et il fut même question d'abolir la traite. Mais cette mesure, à laquelle les Turcophiles voulurent donner une couleur philanthropique, s'expliqua bientôt d'elle-même.

(1) *Spectateur Oriental*, n. 54. Je cite cette feuille pour montrer l'impiété et la froide barbarie de la politique anti-chrétienne, qui ne rougit pas de la protéger.

Le firman qui défendait la vente des Grecs ne concernait que les Francs et les chrétiens, auxquels il était interdit d'acheter des esclaves, à quelque titre et condition que ce fût, parce qu'on s'était aperçu que, dégagés de la sujétion à l'égard de leur souverain par le contrat d'acquisition, on les faisait passer hors des domaines de Sa Hautesse, but contraire à ses vues politiques. En vendant les Grecs, on avait d'une part en vue d'en déterminer le plus grand nombre à l'apostasie, et de l'autre, de ne pas perdre de vue ceux qui persisteraient dans le christianisme. Ainsi la propriété d'un chrétien n'était en principe qu'un contrat *à réméré*, avec risques de la perte du capital, s'il plaisait non-seulement à l'autorité, mais au premier fanatique coiffé d'un turban, d'assassiner les malheureux qu'on avait payés à bons deniers comptants. Ce défaut de garantie dans les achats fit baisser le cours des esclaves, qui faiblit et tomba si bas que les dévastateurs de Chios commencèrent à égorger les captifs qu'ils s'ennuyaient de nourrir. On craignait même qu'ils ne se révoltassent; et le capitan pacha, dans l'intérêt du fisc, eut recours aux régences barbaresques. Il les invita, par un reïs bouïourdi, à s'approvisionner à bon compte de chrétiens et de femmes, qu'il proposait au rabais, en promettant de les faire rendre à destination sous le pavillon des Francs, trop honorés sans doute de lui rendre, comme on dira ci-après, un service qu'un Turc aurait rougi d'avouer, s'il se fût agi de trafiquer, sur le sang de ses coreligionnaires.

Ces dispositions paraissaient annoncer que les Turcs, agités par des inquiétudes dont ils ne pouvaient se rendre compte, puisqu'ils étaient vainqueurs, vivaient dans des alarmes continuelles. Quoique les bâtiments insurgés ne se montrassent que de loin en loin sur les rivages de Chios, dès qu'on entendait quelques coups de canon, on était consterné, parce que chacun s'étant enrichi ne songeait plusqu' à jouir du fruit de ses brigandages. Mais il n'en était

pas ainsi du capitan pacha, qui se complaisait sur le théâtre de sa coupable gloire, où il savourait les compliments de certains capitaines indignes de ce nom qui commandaient les stations navales des puissances chrétiennes dans le Levant.

Ces fractions de pouvoir s'étonnaient de l'inaction de l'hémovore après un coup de main qui n'était regardé que comme le prélude de l'extermination entière des peuplades grecques de l'Archipel. On aurait voulu le voir le fer et la flamme à la main parcourir la mer Égée, dévaster ses îles et terminer une lutte qui occupait depuis trop longtemps l'attention publique. Mais leurs vœux ne furent pas écoutés.

Cara Ali attendait la jonction de l'escadre égyptienne pour agir; et le rhamazan ou mois d'abstinence canonique, pendant lequel les armées turques sont inactives, commença sous les auspices des vices infâmes qui transforment les vaisseaux ottomans en réceptacles de Gomorrhéens. Le 22 mai, l'apparition de la nouvelle lune fut saluée par des décharges générales d'artillerie. On avait des esclaves, de l'argent, des provisions en abondance, et chacun oubliant le danger ne songea plus qu'à se livrer à la sodomie, sans s'inquiéter des armements grecs.

Cependant le temps du châtiment approchait; mais avant d'arriver au dénoûment du drame destiné à manifester la puissance d'un dieu vengeur de l'innocence, il est à propos de faire connaître ce qui se passait dans la mer Égée.

## CHAPITRE VII.

Réflexions sur l'indifférence de la chrétienté relativement aux Grecs. — Noms de plusieurs officiers étrangers accourus à leur secours. — Forban arrêté à Monembasie. — Haine des habitants de Syros contre les insurgés. — Affaires de l'île de Crète. — Intrépidité des insulaires de Kasos. — Duplicité de Comnène Aphendoulief. — Bravoure de Baleste. — Réunion de la flotte des Hellènes à Psara. — Extrait du rapport du capitaine Paul Jourdain. — Suite des détails sur les désastres de Chios. — Dévastation des villages situés dans la partie méridionale. — Femme égorgée sur le berceau de son enfant. — Dévouement de deux prêtres grecs. — Combat naval du 30 mai. — Suite des affaires de l'île de Crète. — Arrivée de l'escadre égyptienne. — Débarquement des Turcs à Rhétymos. — Baleste trahi est tué par les mahométans. — Envoi de sa tête et de ses mains au capitan pacha. — Lycurgue Logothète transféré à Hydra. — Les Samiens rejettent l'amnistie. — Résolution de détruire la flotte turque. — Anthème, patriarche d'Alexandrie, bénit les brûlots de Constantin Canaris et de Georges Pépinis. — Incendie du vaisseau amiral ottoman. — Funérailles dignes de Baleste. — Mort du capitan pacha. — Triomphe de Constantin Canaris. — Fureur des Turcs. — Extermination totale des chrétiens de Chios.

FALLAIT-IL abandonner les chrétiens à la rage de leurs bourreaux? Ne restait-il plus de pages dans l'histoire à occuper par les descendants de ces nobles familles dont les ancêtres cueillirent autrefois des lauriers sous les murs d'Antioche et de Jérusalem? Où étaient les Montmorency, la Tremouille, Blacas d'Aulps et les descendants de nos preux? Pourquoi, réunissant en leur nom privé des hommes avides de combats, ne venaient-ils pas venger l'humiliation antique de la Croix sous les murs d'Athènes et dans la plaine du Stenyclaros, où tant d'illustres chevaliers français signalèrent leur courage contre les infidèles? N'existait-il plus de descendants de ces braves qui soutinrent les siéges mémorables de Candie et de la Sude? Où étaient les débris de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ins-

titué pour combattre les Turcs à outrance (1)? Et comment ne vit-on pas, à cette époque mémorable de gloire et de dangers, aucuns profès de Malte faire étinceler au milieu des phalanges grecques le fer des batailles si long-temps funeste aux infidèles? En vain une fausse philosophie répondra qu'il eût été ridicule de renouveler les croisades! Siècle d'égoïsme; devait-on laisser périr une nation entière, parce que, réduite au désespoir et n'ayant plus que le choix de vaincre ou de mourir, elle s'était insurgée sous l'étendard de la Croix sans la permission de quelques diplomates antichrétiens?

Cependant, si on ne vit alors mêlés à la plus noble des causes, ni illustrations historiques, ni chevaliers de Malte, il se détachait encore quelques hommes généreux des plages de l'Occident pour accourir au secours des Grecs. Nous en avons nommé quelques-uns; et le 16 avril, plusieurs autres, parmi lesquels on citait MM. Jourdain, ancien capitaine de frégate, Pourpaker, suisse, Dejourdy, de Bade, Han, danois, et le médecin Hamsel débarquèrent à Monembasie. Ils avaient eu le bonheur d'échapper au tribunal *vémique* de Mayence (2), dont il n'est pas un des juges qui ne doive rougir et baisser les yeux devant un honnête homme. Parfaitement accueillis, ils ne tardèrent pourtant pas à s'apercevoir d'un refroidissement de la part

(1) Cela est positivement exprimé dans les lettres-patentes de l'empereur Charles-Quint, datées du 24 mai 1540 : *Le susdit ordre et ses chevaliers ayant été de temps immémorial en guerre continuelle contre le Turc, persécuteur outré et ennemi irréconciliable de notre religion*, etc. Ainsi, un chevalier qui, oubliant ses devoirs, embrasserait le parti des mahométans, manquerait à l'honneur et à la religion du serment.

(2) L'inquisition, ni le conseil des dix, n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal secret établi par Charlemagne en 803. Les juges étaient nommés secrètement par l'empereur, ils choisissaient eux-mêmes leurs associés sous le serment d'un secret inviolable : on ne les connaissait point; des espions liés par serment faisaient les informations. Les juges prononçaient sans jamais confronter l'accusé et les témoins, souvent sans les interroger, etc., etc. — Annales de l'empire. Voltaire.

des Grecs, qui les avaient vus parler avec un Ragusais qu'on y tenait en surveillance (1). On avait saisi, sur ce misérable, une correspondance et des plans qui avaient pour but de faire retomber Monembasie au pouvoir des Turcs. Il méritait le dernier supplice; mais le pavillon du roi de France qui couvrait son bâtiment, et le nom de son ambassadeur, qu'il osa invoquer, désarmèrent les Hellènes, dont la modération dut apprendre à leurs détracteurs, que la justice fut presque toujours exclusivement le partage de ceux qu'ils calomniaient.

Une simple explication suffit pour dissiper les doutes; et les étrangers venus pour combattre les infidèles, s'étant rendus à Hydra, furent aussitôt employés. Ils y arrivaient en même temps qu'une foule de fugitifs de Chios échappés aux massacres, qui en apprirent les horribles détails aux Hydriotes; et une jeune Grecque, femme d'un nommé Glaracès, dont les muses de l'Ionie ont célébré la philanthrophie (2), fit frémir l'assemblée au récit de ses malheurs. Elle avait vu égorger son père et sa mère, enlever une de ses sœurs que les barbares avaient traînée en esclavage, après lui avoir coupé un bras pour s'emparer d'un de ses bracelets qu'ils n'avaient pu détacher. A peine âgée de seize ans, l'épouse de Glaracès, quoique enceinte et parvenue au dernier terme de sa grossesse, avait retrouvé

(1) C'était ce fatal interlope nommé Listock que la bande noire de Smyrne avait chargé de poudre pour la Canée. L'amiral Halgan avait voulu lui retirer le pavillon, qu'il déshonorait; mais les Turcs, soulevés par les agioteurs, avaient empêché l'exécution de cette mesure, et ce misérable, ayant eu soin de se faire capturer par les croiseurs grecs à la hauteur de Cérigo, afin de remplir la mission d'espionnage dont il était chargé, se trouvait en surveillance. Qu'on juge, d'après cela, si on était en droit de réclamer des indemnités, comme on le dira dans la suite, pour un homme de cette espèce.

(2) On connaît une charmante épître grecque adressée à Glaracès par N. S. Piccolos, au moment de son départ de Paris en 1820, ainsi que son élégante traduction en vers français par A. P. F. Guerrier de Dumast, imprimée chez Jules Didot, 1822.

assez de forces pour prendre la fuite. Après avoir erré dans les montagnes, succombant de faim et de fatigue, elle s'était retirée dans une grotte au voisinage de la mer. Surprise dans cet antre solitaire par les douleurs de l'enfantement, les Ilithyes, qui président à la naissance des hommes, lui avaient été propices. Elle était accouchée seule; et un bateau Psarien, que la Providence guida sans doute vers cet endroit, l'ayant trouvée agonisante, l'avait enlevée et rendue à la vie. Elle demandait des secours pour racheter une sœur chérie! L'assemblée fondit en larmes.

Elles cessèrent bientôt pour faire place à l'indignation, quand un vieillard dit comment en touchant à Syros, avec une barque chargée de fugitifs, les primats qui avaient manifesté une haine constante aux insurgés, non contents de refuser l'hospitalité à des hommes sans asile, avaient poussé l'inhumanité jusqu'à défendre de leur vendre du pain et de puiser de l'eau pour se désaltérer. Au plus fort des massacres de Chios, au lieu de conjurer le ciel de désarmer sa colère, les insulaires de Syros avaient manifesté une joie cruelle en valsant, en dansant et en donnant des concerts (1).

Ces faits, tout véritables qu'ils étaient, ne pouvaient détourner l'attention publique alors fixée du côté des événements qui se passaient et qu'on était au moment de voir naître dans l'Archipel, où le courage des Grecs s'exaltait en raison des dangers dont ils étaient menacés.

Les Crétois, commandés par Baleste et son ami Justin, de Rouen, officier digne de la cause à laquelle il s'était attaché, informés, ainsi que les primats de Sphakia, qu'on équipait à Alexandrie d'Égypte une escadre chargée de troupes de débarquement destinées à agir contre eux, pressaient par tous les moyens possibles les Turcs, afin de les renfermer complètement dans les places fortes et d'oc-

(1) Les détails de cette inhumanité sont rapportés dans le n. 56 du *Spectateur Oriental.*

cuper les positions extérieures où l'on pouvait opérer un débarquement. Secondés dans leurs entreprises par les croiseurs grecs, les Ottomans n'avaient plus de repos sur terre ni sur mer. Les armements de Kasos, îlot resté ignoré parmi les écueils de la mer Carpathienne, volaient sans relâches des rives de la Crète aux plages de l'Égypte; et, tels que Protée leur souverain mythologique, les Kasiotes, présents partout et sous mille formes diverses, inquiétaient tellement l'ennemi, qu'il n'osait plus tenir la mer qu'en corps d'escadre. Aussi les calomnies de l'éphéméride turque de Smyrne contre ces marins n'étaient pas moins animées que celles dont il avait gratifié les Sphaciotes, qu'il s'était plu à représenter comme des anthropophages, parce qu'au commencement de l'insurrection ils brûlèrent les cadavres et les vêtements des Turcs, en ne se réservant que leurs armes pour combattre. Que ne restèrent-ils toujours aussi barbares! ils n'auraient pas connu le luxe, et ils ne se seraient pas énervés comme ils l'étaient déjà à cette époque.

Chefs et soldats, enrichis par la victoire, ne se montraient plus que coiffés des beaux turbans enlevés aux seigneurs turcs, parés de leurs vêtements et étalant une magnificence orientale, aussi peu conforme à des chrétiens qu'à la sainteté de l'entreprise qu'ils avaient conçue au moment où ils arborèrent le labarum. Après s'être partagé les riches provinces de Kyssamos, de Messara, de Mirabel, ils avaient, cependant, établi une police salutaire. Elle était simple, honorable sans doute : car quelques capitaines français qui avaient relâché à la Sude, venaient tranquillement à pied à la Canée, chose qui n'avait jamais eu lieu sous le gouvernement turc (1). Mais autant cet ordre était satisfaisant, autant il contrastait avec les orages qui agitaient le conseil des Crétois, dominé par Comnène Aphendoulief.

(1) *Spectateur Oriental*, n. 57.

Cet aventurier, qui n'était venu dans la Grèce, ainsi que la plupart des hétéristes, qu'avec des vues ambitieuses, aurait sagement fait d'imiter la conduite de son ami Cantacuzène (1), qui avait renoncé à la couronne de ses prétendus ancêtres, en s'éloignant à l'ouverture de la campagne, pour se retirer à Dresde. Mais Comnène aimait le pouvoir, et la Crète, à l'entendre, devait former un état entièrement séparé de la Hellade. Il avait, dit-on, à l'exemple du malheureux Alexandre Hypsilantis, des brevets de ducs, de marquis, de comtes et de barons, tout prêts à opérer d'étonnantes métamorphoses; malheureusement pour ce régénérateur, les Crétois étaient encore trop imbus des principes de l'égalité évangelique, pour élever leurs vues jusqu'aux conceptions héraldiques. Aussi la haine de ce régénérateur était-elle implacable contre ceux qui dédaignaient ses projets. Il en voulait spécialement aux hommes de courage qui soutenaient qu'on devait songer à conquérir l'indépendance avant de s'occuper de théories politiques.

Comme Baleste et les Français étaient surtout de cette opinion, l'acharnement de Comnène Aphendoulief (2) contre eux était sans bornes. Intrépide en paroles, il avait toujours un projet de loi en main et il ne manquait pas d'assister à une seule assemblée; mois, le jour d'une affaire, sa présence était toujours nécessaire ailleurs, *pour cause d'administration publique*. Un prétexte de cette espèce le retint à Armyros, le 27 avril, tandis que les Grecs combattaient les Turcs par terre et par mer. Cet engagement eut pour résultat le double avantage de l'interception d'un convoi, et de livrer aux insurgés, jusqu'au village de Kalep, la récolte des grains que les mahométans avaient

(1) Cantacuzène se retira par suite du mécontentement qu'il éprouva à la prise de Monembasie. Caradjca s'éloigna à la même époque pour retourner en Italie.

(2) Aphendoulief se trouve actuellement à Malte.

ensemencés pendant l'hiver. Comnène, qui apprit qu'on en attribuait l'honneur à Baleste et aux Français, jura de s'en venger, et il n'en trouva que trop tôt l'occasion.

Sur ces entrefaites, l'escadre hydriote était arrivée aux environs de Chios. Le 10 mai, on comptait cent vingt bâtiments couverts du pavillon de la Croix, réunis à Psara; chaque navire portait de huit à vingt pièces de canon, et de cent jusqu'à cent cinquante hommes d'équipage, sans compter douze brûlots grecs. Cette flotte avait soutenu un léger combat le 14 avec le capitan pacha, devant lequel elle manœuvrait journellement, de manière à prouver qu'elle ne cherchait qu'à le surprendre. Elle agissait en même temps pour couvrir les opérations d'une foule de barques qui s'occupaient à sauver les débris de la population de Chios, quand le capitaine Jourdain proposa de faire un débarquement dans l'île, afin de recueillir une foule de malheureux qu'on savait réfugiés dans les montagnes, où ils périssaient en détail, depuis que le cours des exterminations avait recommencé, et que les Turcs étaient occupés à dévaster la partie septentrionale de Chios.

Sa proposition étant acceptée, il obtint la permission de se mettre à la tête de ceux qui voulurent coopérer à son entreprise; et c'est du compte rendu par cet officier à l'amirauté d'Hydra, que j'ai extrait les détails suivants, auxquels on refuserait de croire, s'ils ne s'étaient passés de nos jours!

« Je n'entreprendrai point, dit M. Jourdain, de retracer le spectacle d'une île veuve de ses habitants, ni de » ses villages désolés : cette tâche est au-dessus de toute » espèce de narration; les malheurs de Chios sont sans » exemple dans l'histoire. Dans les premiers hameaux que » nous parcourûmes, nous trouvâmes les cadavres des ha- » bitants entassés avec ordre, et des vieillards mutilés qui » se traînaient autour de ces charniers en levant les mains » au ciel, qu'ils priaient de leur ôter la vie, pour abréger

» l'excès de leurs souffrances. Ailleurs on remarquait » des femmes cruellement assassinées avec des enfants » qu'elles tenaient entre leurs bras, tandis que d'autres » semblaient avoir péri en défendant leurs pères ou leurs » époux qu'elles tenaient étroitement embrassés. Le ri- » vage était jonché, dans quelques baies solitaires, des » corps morts de jeunes gens des deux sexes qui s'étaient » noyés en voulant se sauver à la nage. Ces déplorables » victimes avaient été retirées de la mer par les Turcs, » qui avaient voulu profiter de leurs dépouilles. Nous fai- » sions cette remarque, quand notre attention fut distraite » par quelques coups de fusil qui partaient d'un lieu peu » éloigné. Notre petite troupe se dirigea aussitôt de ce côté, » lorsque nous aperçumes une femme plongeant et repa- » raissant tour à tour, qui servait de but aux Turcs. Un » de nos canots vola aussitôt à son secours, l'enleva et la » transporta sur un bâtiment grec, où elle n'arriva que » pour expirer, dès qu'un pieux ecclésiastique lui eut ad- » ministré les sacrements.

» Nous venions d'arracher cette femme aux coups des » barbares, qui se sauvèrent dans un village peu éloi- » gné où nous arrivâmes. J'ignore son nom, car aucune » voix humaine ne s'y faisait entendre pour nous l'appren- » dre. Quel tableau que celui d'un hameau récemment dé- » peuplé; entouré de vergers florissants, d'arbres en plein » rapport, d'animaux domestiques sans maîtres, de chiens » qui poussent des hurlements, comme s'ils pleuraient » ceux qu'ils étaient chargés de défendre et qu'ils n'ont » pu sauver ! non, jamais ce souvenir ne s'effacera de ma » mémoire. Les Turcs s'étaient enfuis à notre approche : » les lâches ! ils ne savent qu'égorger ! L'aspect du carnage » ne nous étonnait plus, lorsqu'en entrant dans une » maison dont l'extérieur annonçait l'opulence, je fus sur- » pris de trouver une femme, les cheveux épars, à ge- » noux devant un berceau, sur lequel elle était courbée

» en le tenant fortement avec ses deux mains. Un homme » assassiné, c'était probablement son époux, gisait à ses » côtés. Je m'approchais, quand un enfant fit entendre » ses cris; il tendait ses petits bras vers sa mère, comme » pour lui demander à téter! Je la croyais évanouie... hé- » las! il ne coulait plus de son sein que quelques gouttes » de sang, les Turcs l'avaient percé. Détachant la victime, » qui était fortement cramponnée au berceau, j'en enle- » vai l'enfant de la douleur, jeune orpheline de sept à » huit mois, que j'envoyai sur un des vaisseaux de l'esca- » dre chrétienne. Les matelots la reçurent à genoux, la » nommèrent Théodora et lui donnèrent une chèvre pour » l'allaiter jusqu'à son arrivée à Psara, où elle fut remise » à une nourrice de Chios, échappée au massacre.

» Nous n'avions encore sauvé que cette innocente créa- » ture, quand le 29 mai au matin, en nous avançant dans » l'intérieur des montagnes, les matelots, qui marchaient » en éclaireurs, entendirent des cris qui partaient du fond » d'un ravin. Nous courûmes de ce côté, où nous trouvâ- » mes un jeune homme combattant contre trois Turcs » auxquels il disputait l'entrée d'une caverne. Il défendait » avec deux ecclésiastiques, qui lui faisaient un rempart » de leur corps, une jeune Grecque, dont la voix gémis- » sante nous avait attirés.

» Dès que les infidèles nous aperçurent, ils prirent la » fuite; un d'eux fut tué, et nos gens s'emparèrent des » bagages des autres, ainsi que de leurs chevaux qu'ils » abandonnèrent pour escalader les rochers. Le plus âgé » des deux prêtres, qui avait dépassé sa soixante-dixième » année, nous raconta qu'allant à la découverte la nuit » précédente, avec l'inséparable compagnon de ses pieuses » sollicitudes, pour administrer des secours spirituels à » quelques paysans cachés dans des antres connus d'eux » seuls, ils avaient rencontré le chrétien et sa compagne, » que les ombres avaient dérobés à la rage des Turcs. Ceux

» que nous venions de mettre en fuite les avaient suivis à » la piste. Le jeune homme était couvert de blessures qu'il » avait reçues en défendant celle que le ciel et la volonté » de leurs communs parents lui destinaient pour épouse. » La solennité de Pâques, nous dit-il, devait être témoin » de leur bonheur; et ce jour, auquel ils allaient recevoir » la couronne nuptiale, avait été marqué par la destruc- » tion du hameau qu'ils habitaient; le jeune homme » avait vu enlever une de ses sœurs sans pouvoir lui por- » ter aucun secours, et les familles de ces deux infor- » tunés avaient été faites esclaves ou massacrées. Ils fon- » daient en larmes en nous faisant ce récit, qui fut in- » terrompu par celui du prêtre septuagénaire, que je con- » serve tel que je l'ai entendu.

» Combien il m'est pénible, monsieur, dit-il en s'adres- » sant à moi, d'avoir à déplorer l'aveuglement des agents » consulaires de Chios, qui ont plongé ces pauvres enfants » et tant de milliers d'individus dans l'abîme du malheur! » Pourquoi engagèrent-ils les Grecs à mettre bas les ar- » mes, puisqu'ils ne se sentaient ni le courage ni la vo- » lonté de les défendre au péril de leur vie? A peine nous » espérions dans la protection de l'amnistie, que les bar- » bares qui n'attendaient qu'un signal parti du vaisseau » amiral de leur flotte, tombèrent, comme le feu du ciel, » sur nos villages consternés. On n'entendit bientôt que » les cris des hommes, les plaintes de femmes, et les gé- » missements des enfants.

» Nous nous crûmes à l'heure du jugement dernier, » quand le déluge de feu réduira l'univers en cendres; là » des hommes périssaient dans les flammes, et de jeunes » filles échevelées se sauvaient du milieu de l'incendie, » tandis que des vieillards muets de douleur se laissaient » assassiner sans se défendre. Quelques-uns, saisis d'une » espèce de délire, déchiraient leurs vêtements et s'as- » seyaient sur les places publiques jusqu'à ce qu'on vînt

» les égorger, tandis que d'autres maudissaient le jour dé-
» sastreux de leur naissance, qui aurait dû être effacé du
» nombre de ceux qui composent les siècles. Il s'en trou-
» vait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort
» même; mais tous, en général, imploraient le secours de
» Dieu... La Providence avait, sans doute, permis ces
» malheurs, puisqu'ils sont arrivés. Mais que vous dirai-
» je de ces efforts qui semblent surpasser la puissance de
» la nature, quand j'ai vu des femmes et des enfants,
» dont plusieurs étaient en bas âge, couverts de blessures,
» s'embarquer dans les canots des Psariens, accourus à
» notre aide, sans verser une larme et sans proférer une
» plainte ? Quelle main retenait leur langue et leurs
» pleurs ? Quel charme enchaînait une foule de femmes
» à la plage qu'elles refusaient de quitter parce qu'elles
» ignoraient le sort de leurs époux, ou qu'elles voulaient
» les attendre ?

» Et comme nous pressions l'ecclésiastique septuagé-
» naire de partir avec les deux jeunes gens, que nous di-
» rigeâmes vers les vaisseaux, il nous répondit : qu'ayant
» peu de temps à vivre, il se résignait à la volonté de Dieu !
» Puis regardant son ami : *Théoclès*, lui dit-il, *profite de*
» *l'offre de nos frères, pars avec eux.* — *Non*, reprit celui-
» ci en tombant à ses pieds, *je veux partager avec toi la*
» *gloire du combat.*

» Nous nous éloignâmes, n'ayant pu décider les deux
» héros chrétiens à nous suivre; et nous nous rappro-
» châmes, un peu avant le coucher du soleil, du rivage de
» la mer, au moment où le capitaine hydriote Sactouris
» s'emparait d'une barque turque qui se rendait de Chios
» à la côte d'Asie. Il avait été obligé de tirer à mitraille
» sur ceux qui la montaient; les Turcs avaient été tués,
» à l'exception de trois qu'il fit pendre aux vergues de
» son bâtiment. On remarqua que parmi les passagers,
» qui étaient tous des chrétiens que les infidèles traî-

» naient aux marchés de Smyrne, aucun ne fut blessé. Le » ciel veillait cette fois sur l'innocence ; et Sactouris, » aussi humain que brave, adressa à son épouse, à Hydra, » une veuve et un orphelin qui faisaient partie des indi- » vidus qu'il venait d'arracher à l'esclavage.

» Dans un conseil qui eut lieu le 30 mai, il fut décidé » qu'on attaquerait la flotte ennemie le lendemain dans la » nuit. Les Turcs chomaient leur rhamazan, on pouvait » espérer de les surprendre. En conséquence, quinze bâ- » timents et trois brûlots entrèrent dans le détroit de » Chios à huit heures du soir, par la petite passe du nord, » en longeant les Hécatonèses, qui sont à l'embou- » chure du canal. Les autres bâtiments grecs se tinrent » en dehors de la passe, rangés sur une ligne qui s'éten- » dait depuis la côte de l'Asie-Mineure jusqu'à la pointe » septentrionale de Chios, afin de pouvoir se porter au » besoin dans l'un des deux détroits. La flotte turque était » composée de quarante-quatre bâtiments, dont six vais- » seaux de ligne, neuf frégates, des corvettes, des bricks » et des bombardes; celle des chrétiens comptait cinquante- » six navires, y compris les brûlots.

» Dès que les frégates turques, qui étaient sous voile, nous » aperçurent, elles prirent la fuite en tirant du canon » pour annoncer au capitan pacha, qui se trouvait à l'an- » cre devant la ville de Chios, que les Grecs étaient entrés » dans le détroit. L'ennemi coupa aussitôt ses cables et ap- » pareilla dans le plus grand désordre. On fit signal à » deux brûlots de suivre les frégates, et de tâcher d'abor- » der quelqu'un des vaisseaux. Un autre brûlot se tint » près de l'amiral Miaoulis Vôcos, et avec trois autres » bricks hydriotes nous attaquâmes le vaisseau du pacha. » Le feu devint vif; mais les Turcs pointent si mal, que » nos voiles seules furent endommagées par quelques bou- » lets qui les traversèrent. Le brûlot, profitant de cette » attaque, s'approcha du bâtiment amiral ennemi pour

» l'aborder par la joue de bas-bord. Le vent était au nord, » bonne brise, le pacha tribord amures, et le brûlot cou» rait grand largue bas-bord, amures. Dès qu'ils fut près » du vaisseau amiral turc, le capitaine grec mit le feu au » brûlot, mais un peu trop tôt, ce qui donna le temps à » l'ennemi de laisser arriver et de l'éviter, quoiqu'il pas» sat très-près de sa poupe, chose qui ne serait pas arrivée » s'il eût été embrasé une minute plus tard. Alors l'équi» page du brûlot revint à notre bord, et on manœuvra » pour sortir du détroit.

» La flotte turque qui avait pris la fuite, nous voyant re» virer de bord, nous donna aussitôt la chasse, et ne cessa » pas de tirer pendant tout le reste de la nuit, tandis que » les Grecs louvoyaient pour quitter le canal, d'où ils sor» tirent par la même passe qui leur avait donné entrée. » Les Turcs débouquèrent aussi, mais du côté qui avoisine » l'Asie, en serrant l'extrémité de notre ligne, de façon » que nous dûmes envoyer des chaloupes pour secourir un » de nos brûlots qui allait être engagé. Le capitaine Bul» gari, qui commandait un brick chargé de protéger cette » manœuvre, échangea quelques coups de canon avec l'en» nemi qu'il contraignit à abandonner la chasse.

» Les vaisseaux s'étant ralliés, nous fîmes route vers » Psara; et dans un conseil de guerre qui eut lieu, il fut » arrêté qu'on attendrait qu'il n'y eût plus de lune pour » attaquer les ennemis. Il fut en même temps décidé que » deux brûlots seraient disposés pour entrer dans le canal » par la passe du nord, tandis que des bâtiments légers » croiseraient aux deux extrémités afin de recueillir les » canots des barques incendiaires, quand elles auraient » exécuté leur entreprise. »

Pendant que la foudre restait ainsi assoupie à côté du chef des barbares, les Crétois étaient attaqués par les forces de l'Égypte, dont on les menaçait depuis long-temps. La flotte qui les portait, commandée par un nommé Ali bey,

fut reconnue le 11 juin, à la pointe du cap Malek, forte de trois frégates, quatre corvettes à batterie couverte, de bricks, de goëlettes, et de trente-cinq transports, au nombre desquels figuraient six bâtiments anglais. En passant devant Rhétymos, cette escadre avait surpris huit barques de Kasos, dont les équipages s'étaient sauvés en se jetant à terre. Dès qu'elle eût mouillé dans la rade de Rhétymos, quelques Européens, rebut de la société, qui avaient volontairement pris du service sous le pavillon du Croissant, ne rougirent pas d'écrire au capitaine d'un brick de la marine royale de France, qui avait jeté l'ancre à l'écart, pour se plaindre qu'étant journellement battus par les Algériens ils le priaient d'intervenir en leur faveur, afin d'améliorer leur sort. Il est inutile de dire que, ces misérables n'ayant que le traitement qu'ils méritaient, on n'eut aucun égard à leur requête. Le 12, trois mille Turcs débarquèrent sans éprouver aucun obstacle, et ils dressèrent aussitôt sur la plage, la magnifique tente du sérasker Hassan pacha, qui commandait les troupes de débarquement. Le 13, les vaisseaux anglais, honteux sans doute d'être mêlés à une pareille expédition, n'arborèrent plus les couleurs de S. M. B. Enfin, le 16, à quatre heures du matin, les Turcs ayant commencé à gravir les coteaux, les Grecs se portèrent à leur rencontre, et le combat s'engagea avec un grand avantage de position de la part des insurgés. On se fusillait avec une fureur inexprimable, sous le poids du jour et d'une chaleur excessive, depuis le matin, lorsque, à trois heures après midi, les barbares fléchissant tout à coup se mirent en déroute. Baleste venait dans ce moment de détacher son ami Justin, pour apporter des munitions de guerre dont on commençait à manquer.

Aussitôt le canon d'alarme tira sur la rade; et quatre à cinq cents hommes de troupes fraîches, qu'on débarqua des vaisseaux anglais, se portèrent à la réserve du sérasker. On voyait le drapeau de la Croix, déployé dans les airs, prendre cette di-

rection. Les Turcs allaient être attaqués dans leur dernière position, quand Baleste, qui relevait à peine des fièvres, ayant eu son cheval tué sous lui, le Gréco-Russe Aphendoulief, jaloux du prix de la victoire que ce brave allait obtenir, fit entendre le cri fatal de *sauve qui peut.* Il prend en même temps la fuite; et Baleste, blessé en voulant arrêter les fuyards, est entraîné par eux. Faible comme il l'était, ses camarades le soutenaient, et se relayaient pour le porter, lorsqu'arrivés à la lisière d'un petit bois, il les conjura de l'y laisser en le couvrant de branchages pour le cacher jusqu'à la nuit, où ils viendraient l'enlever et le transporter au camp de Platania. Ils obéirent; mais les Turcs, ayant suivi leurs pas, ne les virent pas plus tôt s'éloigner, qu'ayant fouillé le bois ils trouvèrent l'infortuné capitaine, auquel ils coupèrent la tête et les mains, en se contentant de faire esclave un Grec nommé Cokinos, qui était resté embusqué à quelques pas de son maître.

A cinq heures et demie du soir, une décharge générale de mousqueterie, qui se fit entendre dans le camp du sérasker Hassan, annonça la victoire du jour, et la mort d'un officier français qui fut long-temps la terreur des infidèles. Empressé de communiquer une pareille nouvelle au capitan pacha, il lui expédia un imam en personne, porteur de la tête et des mains de Baleste, qui s'embarqua sur un des vaisseaux anglais attachés au service du pacha d'Égypte. Ainsi, ce fut sous le pavillon de S. M. B. que furent transportés les restes mutilés du cadavre d'un officier français qui servit long-temps et valeureusement sa patrie.

L'imam envoyé par Hassan pacha, ayant, à la faveur du bâtiment qu'il montait, traversé les croisières grecques, qui n'osèrent se permettre de le visiter, arriva, le 18 juin au matin, à bord du capitan pacha. Au récit qu'il lui fit des événements qui étaient arrivés, le chef des barbares, ne se possédant pas de joie, commanda, après avoir conspué les débris humains qu'on étala à ses pieds, d'exposer la

tête et les mains redoutables du guerrier victime de la perfidie, à la proue de son bâtiment. Il revêtit ensuite d'une pelisse précieuse le messager de Hassan, et se pavoisant en gala (1), il fit tirer le canon d'allégresse. L'escadre suivit son exemple! C'était le dernier jour des prospérités du sacrilége! L'heure tardive de la vengeance approchait.

Les Grecs réunis à Psara, après avoir sauvé autant de chrétiens de l'île de Chios qu'ils purent en arracher à la mort, avaient cité devant leur tribunal Lycurgue Logothète, qui y comparut. Ils résolurent de l'envoyer chargé de fers à Hydra, pour y être entendu et jugé par l'amirauté, n'ayant pas le temps de former une enquête régulière, dans les circonstances où ils se trouvaient. En donnant avis de cette décision aux Samiens dont Logothète était un des éparques, ils eurent à les féliciter d'avoir bravé les menaces et repoussé les propositions du capitan pacha, qui, croyant les intimider par l'exemple de Chios, leur avait proposé, par l'entremise d'un parlementaire anglais, de reprendre le joug de la servitude, en se soumettant à l'autorité du clément et victorieux sultan leur maître.

Dans un conseil secret qui suivit cette décision, on résolut d'exécuter le projet de venger enfin la cause du ciel et de l'humanité, en incendiant la flotte ottomane. On savait que, depuis la retraite des bâtiments grecs du canal de Chios, les Turcs, livrés à une profonde sécurité, passaient les nuits du ramazan en fêtes, et que toute surveillance avait cessé dans leur armée. Leurs caravelles étaient remplies de femmes captives, de saltimbanques accourus de Smyrne, de derviches chargés de leur faire des contes, et de colporteurs arméniens qui les régalaient du spectacle licencieux des marionnettes turques. Dès que le jour finissait, les vaisseaux pavoisés allumaient tous leurs feux, et l'amiral s'éclairait de la manière la plus brillante. Ses sabords, son château de poupe et le gaillard d'avant étaient

(1) Terme de marine.

illuminés en verres de couleurs; ses agrès étaient garnis de fanaux jusqu'au haut des mats, ainsi que les galeries de ses huniers. La proie qu'on convoitait particulièrement était ainsi facile à distinguer et à saisir.

D'après ces renseignements, Constantin Canaris de Psara, et Georges Pépinis d'Hydra, qui avaient été choisis, d'après l'offre qu'ils en avaient faite, pour commander deux chebecks doublés en cuivre, qu'on avait transformés en brûlots, reçurent leurs instructions, avec l'ordre de se tenir prêts à partir dans la nuit du 6 — 18 juin. Ils montèrent à bord ainsi que leurs équipages qui formaient un total de trente-quatre marins, tous hommes de bonne volonté et de forte résolution. Aussitôt les chefs de l'amirauté, précédés d'Anthème, patriarche d'Alexandrie, se rendirent au port pour assister à la bénédiction des brûlots, qui levèrent l'ancre dès que le vénérable prélat, après avoir répandu l'eau sainte sur leurs tillacs, leur eut commandé, au nom du Seigneur, de mettre à la voile.

Ils partirent avec la brise qui soufflait de terre, en se recommandant aux prières de leurs frères qui faisaient des vœux pour le succès d'une entreprise destinée à châtier l'orgueil des mahométans. A neuf heures du matin, on découvrait les deux brûlots retenus par le calme à la hauteur des îles Spalmadores. A midi on les avait perdus de vue, et comme ils ne devaient agir que pendant la nuit, la division navale chargée de les protéger ne se proposait de mettre en mer qu'après le coucher du soleil, afin de ne pas inquiéter les deux frégates turques placées en sentinelle, qu'on distinguait à l'horizon.

La lune, qui terminait sa dernière phase, avait cessé d'éclairer les nuits. On approchait de la célébration de la néoménie du baïram, et les mahométans, conformément à leurs rites, commençaient depuis près d'un mois leurs réjouissances accoutumées à l'apparition des premières étoiles, quand les deux brûlots, qui avaient été contrariés

par le calme et la présence des frégates turques, reconnurent les feux de l'escadre ottomane. Le capitan pacha, qui donnait suivant l'usage ses audiences pendant la nuit, avait invité tous les états-majors des vaisseaux à un banquet. Indépendamment de ce gala, il y avait biniche ou cercle ; et la victoire remportée par Hassan pacha en Candie attirait en outre sur son bord une foule de curieux, empressés de voir les restes de Baleste, dont le nom était connu. On se préparait en même temps à la circoncision d'une foule de jeunes chrétiens de Chios, qui devait avoir lieu le lendemain. On célébrait ainsi un triomphe et la veille d'une cérémonie religieuse, quand les deux brûlots entrèrent dans le canal de Chios par la passe appelée Vénético.

Les frégates turques placées en vigie, ennuyées de croiser, venaient de jeter l'ancre. Le vaisseau amiral, mouillé en tête de la ligne, se trouvait à une demi-lieue environ de terre, ayant à bord deux mille deux cent quatre-vingt-six personnes. Le crépuscule éclairait encore les objets quand les deux chebecks incendiaires, qui portaient le cap dans la direction de Smyrne, arrivèrent d'une seule bordée si près des vaisseaux ottomans qu'on leur cria de s'éloigner. Ils obéirent en virant de bord vers Tchesmé, où on perdit leurs traces. On les oublia; les fêtes commencèrent, le bruit des clairons, des tambours et des trompettes se faisait entendre, lorsqu'au bout de quatre heures de temps, revenant toutes voiles dehors, avec une brise favorable de terre, le brûlot de Constantin Canaris fond avec la rapidité de l'éclair sur le vaisseau de quatre-vingts canons, monté par le capitan pacha en personne. Il enlace sa proue, et, cramponné à son beaupré, il jette ses grapins dans ses bossoirs. Il s'embrase au même instant, tandis que, descendant dans sa gondole, Canaris et son équipage passent sous le château de poupe de l'amiral, en le saluant de l'acclamation triomphale de *Victoire à la Croix !* ΧΡΙΣΤΟΣ ΝΙΚΑΙ.

*Yangun var, le feu est à bord!* Ce cri épouvantable glace les mahométans.

Le second brûlot, commandé par Georges Pépinis, vient de s'accrocher à la proue du capitana bey, sur lequel se trouve le trésor de l'armée; mais moins bien amarré que celui de Canaris, et le feu y ayant été mis trop tôt, son action n'est pas aussi décisive. Il se détache, et il heurte, dans sa course indéterminée, un autre bâtiment, qui s'enflamme. Le cable de celui-ci brûle, se brise et ils roulent, pareils à deux globes de feu, dans le golfe de Cyssos, au moment où la barque de Canaris ralliait celle de Pépinis. Tous les Grecs qui étaient sains et saufs poussent des acclamations de joie; mais prévoyant les chances dangereuses d'un événement aussi téméraire, ils voguaient en tenant au milieu d'eux un énorme tonneau de poudre, résolus, s'ils étaient atteints par quelque bâtiment ennemi, à se brûler avec lui. Ils dépassent la ligne des Osmanlis et dès qu'ils se voient hors de danger, ils tombent prosternés devant le pavillon de la Croix, en remerciant le Tout-Puissant d'avoir protégé leur audacieuse entreprise.

Le ciel l'approuve. Il était une heure après minuit; un vent impétueux secondant la violence du feu qui serpente des ponts dans les haubans, des haubans aux hunes, des hunes aux voiles, et partout où il peut s'attacher, on n'entend que d'affreux rugissements sortir de la fournaise sacrilége qui renferme les bourreaux des chrétiens. Les barques qu'on approche du navire, pour sauver l'équipage, sombrent sous le poids de ceux qui s'y précipitent; et la mer, devenue tout à coup menaçante par la violence du vent, les engloutit.

Les rivages de l'Anatolie et de Chios s'éclairent insensiblement des feux de l'incendie, qui s'accroît. Les barbares, campés sur l'une et l'autre rive, contemplent avec effroi les progrès des flammes, sans que nulle embarcation, nul esquif, osent en approcher. Les canons, en s'échauffant,

tirent comme dans un combat; qui oserait s'avancer sous leur volée? L'amiral fuit de la poupe à la proue de son vaisseau embrasé. Son sang coule d'une large blessure qu'il a reçue à la tête; il invoque Allah et son faux Prophète; il demande à mourir!... Ce ne sera pas au poste d'honneur, sur son banc de quart, c'est le lit de mort réservé aux braves; un assassin en souillerait jusqu'au nom glorieux. On l'entraîne; on le contraint à descendre dans sa yole. Elle pousse au large. Elle allait déborder (1), quand un des mâts du vaisseau se brise, tombe et écrase le frêle esquif qui le portait. Des nageurs saisissent leur amiral. Ils l'entraînent les reins brisés, sort réservé à un homicide, jusque sur la plage de Chios, où il expire au milieu des cadavres des chrétiens assassinés par son ordre. *Hic digitus Dei!*

Le trépas du chef des barbares est annoncé par l'explosion de son vaisseau; les Turcs tombent, comme frappés de la foudre, le visage contre terre. Baleste a reçu des funérailles dignes de sa valeur; sa tête et ses mains n'éprouveront point l'indigne outrage d'être exposées à la porte du sérail d'un sultan. . . . . Le ciel en feu a proclamé, jusqu'au milieu des bazars de Smyrne, le châtiment du grand coupable. Il a brillé et disparu comme un météore funeste. A deux heures du matin une obscurité profonde enveloppe les rivages et les ondes, témoins de son désastre. Cinquante-deux minutes ont vu le commencement, les progrès et la fin d'un des plus beaux faits d'armes de l'histoire. Trente-quatre pauvres matelots ont cueilli des palmes immortelles, la Grèce remonte au rang des nations; *Victoire, Victoire, Victoire à la Croix!*

Les flots et les vents s'étant calmés, dès que le vaisseau du capitan pacha eut sauté, Canaris, profitant d'un vent favorable, cingla vers Psara. On avait aperçu de cette île une rougeur éclatante; mais on ne savait si on devait attri-

(1) S'éloigner du bâtiment, terme de marine.

buer ce phénomène à l'incendie de quelque vaisseau ennemi, ou bien à une de ces aurores lumineuses qu'on voit parfois briller pendant la nuit. Une partie de la population avait veillé sous les armes, tandis que l'autre fatiguait le ciel par les plus ardentes prières, en lui demandant la victoire. A quatre heures du matin les vigies de la côte firent le signal d'*aperçu;* une demi-heure après elles annoncèrent une voile latine. Aux premières lueurs du jour on reconnut le pavillon de la Croix, et trente-cinq minutes après une flamme rouge, hissée au grand mât de la barque, annonça la victoire.

Soudain le son des cloches et le bruit du canon se font entendre; la flotte se pavoise. Canaris entre au port, tenant en main le gouvernail de sa barque; il annonce la destruction du vaisseau amiral ottoman. Les Grecs, montés dans les manœuvres de leurs navires, le saluent par mille acclamations, en agitant leurs bonnets. La population se précipite à la plage, en faisant retentir les échos des cris répétés de *Victoire à la Croix!* On montre le vainqueur, on salue le vainqueur, on proclame le vainqueur, Constantin Canaris.

Il aborde en faisant signe de s'éloigner; il quitte ses chaussures, et suivi des braves qui ont partagé ses dangers, la théorie (1) pieuse s'achemine vers une église voisine. Là, prosterné devant l'autel de la Vierge, protectrice de l'insurrection des Grecs, Canaris reçoit la communion des mains de l'évêque de Myrine, que l'amiral Halgan, qu'il faut toujours citer quand on veut parler d'un des bienfaiteurs de l'humanité, avait arraché à la mort. Puis, non moins modeste que brave, le vainqueur se dérobe aux applaudissements qui l'accompagnent jusqu'à son humble demeure. Son épouse, qui l'attendait, le reçoit à genoux en baisant la main victorieuse qui avait mis le feu au navire ennemi, et la fin d'un jour de triomphe retrouve Ca-

(1) Procession.

naris au port, mêlé avec les éphores de l'amirauté et le peuple qui travaillaient aux fortifications de la place, en écoutant le récit naïf qu'il leur faisait du succès remporté sur les infidèles.

Le même lever du soleil, qui éclairait l'entrée de Constantin Canaris au port de Psara, révélait aux Turcs les désastres de la nuit précédente. Cent quatre-vingts matelots, mutilés par le feu, étaient tout ce qui avait pu fuir du vaisseau amiral. Le navire du capitana bey, et un autre, échoués sur la plage de Tchesmé, à côté du second brûlot grec, qui fumait encore, quoique incomplètement détruits, étaient hors de service; et leurs équipages, après les avoir pillés, s'étaient enfuis dans les montagnes. La flotte, qui avait coupé ses cables, voguait dispersée; on apercevait des débris de mâts, d'antennes et de tillacs, que le flot commençait à pousser vers le rivage de l'île, quand Véhib pacha, qui avait veillé assis à côté du cadavre du capitan pacha, ordonna ses funérailles, en le faisant transporter dans l'acropole. Le canon tirait par intervalles irréguliers, lorsque la soldatesque rugissante s'écrie, en voyant les restes inanimés de son chef, portés sur les épaules des galiondgis : *Mort à tous les chrétiens!*

Il leur restait à égorger les paysans des *Mastico-Choria*, qui ne devaient un reste de sûreté qu'à l'active surveillance d'Élèz aga. Ce chef avait dû céder depuis quelques jours à l'importunité des maraudeurs turcs, qui demandaient à grands cris qu'on leur livrât les réfugiés des autres villages de l'île, ainsi que quelques habitans de Chios, parvenus à se retirer sur cette terre, jusqu'alors respectée. On leur avait délivré plusieurs des suppliants, que ni les larmes, ni les prières, ni aucuns déguisements ne pouvaient dérober à la rage des barbares, quand on eut avis du débordement de quinze mille scélérats, qui se dirigeaient de ce côté. Rien ne pouvait conjurer l'orage; c'en était fait de tous les chrétiens retirés à cette extrémité de l'île, lors-

qu'on vit paraître une division navale grecque, qui se dirigeait, en forçant de voiles, vers la partie méridionale de Chios.

L'amiral Miaoulis Vôcos, prévoyant ce qui arriverait dès le moment où les brûlots s'étaient portés contre l'escadre du capitan pacha, s'était dirigé en personne, avec une partie de son armée navale, du côté du cap Mastic. Le nombre des Turcs s'étant grossi de tous ceux qui pillaient isolément, vingt mille assassins se précipitaient sur les hameaux amnistiés, au moment où il abordait à la plage.

A l'aspect des tourbillons de fumée qui s'élèvent, les Grecs, apercevant les vaisseaux sauveurs, se portent en foule à la plage, tandis qu'une partie, gagnant encore une fois les montagnes, se disperse en cherchant à se rapprocher de la mer, afin de rendre l'embarquement plus facile; et les barques ne pouvant suffire, tous ceux qui savaient nager se rendent directement à bord. D'autres, au moyen de planches ou de quelques radeaux construits avec des branchages, satisfaits de mettre entre eux et les Turcs un canal de cent pas de diamètre, se réfugient sur un écueil appelé Kokkina Chômata, qui devint ainsi le refuge d'une foule d'individus, qu'on embarqua plus tard. Mais il serait difficile de dire combien, car le nombre en était considérable, furent égorgés ou traînés en esclavage, dans cette catastrophe qui fut le dernier acte de l'horrible tragédie qui durait depuis plus de deux mois.

Le 19 juin, au coucher du soleil, jour mémorable dans l'avenir, les destins de Chios étaient accomplis.

D'après un recensement fait le 5 du mois suivant, il fut constaté qu'il n'existait plus sur cette île désolée que neuf cents individus, restes d'une population de près de quatre-vingt-dix mille ames, regardée comme la plus douce, la plus innocente, la plus intéressante et la plus civilisée des îles de la mer Égée.

L'ordre et la paix, disait à ce sujet le *Spectateur Orien-*

*tal,* étaient parfaitement rétablis à Chios !!! et l'*Observateur Autrichien*, son écho, annonça bientôt, par une ukase émanée de la chambre de commerce de Trieste, que les chrétiens échappés au fer des mahométans étaient frappés de la réprobation de Sa Majesté Apostolique (1). Cruelle et féroce politique.

On gémissait dans la Grèce sur les malheurs de Chios, et on applaudissait à la valeur de Canaris. Hydra le nommait le héros du siècle, lorsqu'il aborda à son rivage, accompagné de Pépinis, le 22 juin. Salué par le bronze des combats, accueilli par le son des cloches, le clergé s'avance

(1) *Avis aux propriétaires et aux capitaines des navires du commerce autrichien.*

Déjà, sous la date du 9 octobre 1821, le gouvernement de cette ville a fait part à la haute chambre de commerce des ordres souverains de S. M. I. et R., relativement aux fugitifs Grecs qui se sont compromis dans la révolte des provinces turques; ces ordres leur interdisent l'entrée, la résidence, et même le passage dans les états de S. M. I. et R.

En conséquence du message que la chambre de commerce vient de recevoir encore à ce sujet, elle se voit dans la nécessité de prévenir les négociants que les fugitifs Grecs qui arriveront désormais dans cette rade, à bord des bâtimens autrichiens, seront immédiatement renvoyés aux frais des capitaines qui les auront conduits, sans égard pour ces officiers, ni pour les armateurs; qu'en outre les bâtiments seront condamnés pour la récidive à de fortes amendes.

Dans ce moment, où les événements de la Turquie augmenteront peut-être encore la masse des fugitifs, et surtout le nombre de ceux qui se rendent à Trieste, la chambre de commerce est également chargée de prévenir les armateurs pour qu'ils communiquent les instructions à tous les capitaines du commerce, qu'ils doivent éviter avec le plus grand soin de prendre de pareils passagers, attendu qu'ils seraient d'abord obligés de payer leur dépense au lazareth, et ensuite réduits à les reconduire à leurs frais, si ces fugitifs n'avaient pas les moyens de les payer.

S. Exc. le gouverneur espère que cet avertissement suffira pour détourner les capitaines et les armateurs de se charger à l'avenir du transport de ces fuyards pour Trieste ou pour tout autre port des états de S. M. I. et R. En agissant autrement, les capitaines et les armateurs s'exposeraient aux peines prononcées ci-dessus, et à des dommages plus grands encore.

Que ceux que cet avertissement regarde le mettent à profit, s'ils veulent éviter les punitions et les désagréments qu'ils encourraient en y manquant.

Trieste, 24 août 1822.

à sa rencontre. Conduit au temple du Seigneur, son nom est mêlé aux chants de la doxologie. Il est proclamé le régénérateur de la Grèce. Le bruit des cloches et du canon ébranlent les airs; les maisons, les vaisseaux sont pavoisés et illuminés. Le peuple est dans l'allégresse, Canaris seul semble étonné des honneurs qu'on lui décerne..... Il pleurait les malheurs de Chios.

# CHAPITRE VIII.

Allégresse des insulaires de la mer Égée. — Insurgés du mont Olympe et de la Macédoine cisaxienne, — attaqués par Méhémet Abouloubond.—Prise de Naoussa. — Massacre des habitants. — Bourreaux juifs. — Mort de Zaphyris. — Retour d'Abouloubond à Salonique.—Supplices.—Martyres de plusieurs femmes chrétiennes. — Mort de l'épouse du capitaine Tassos. — Femmes condamnées à périr de faim. — Lois et décrets du sénat de Corinthe. — Défaite des Turcs aux Thermopyles. — Division ottomane anéantie au pont de Baba dans le Tempé. — Combats devant Patras. — Arrivée de Marc Botzaris à Corinthe. — Lettre de son oncle. — Rachat et échange du harem de Khourchid pacha. — Chrysé est rendue à son époux Marc Botzaris. — Plan des Souliotes pour porter la guerre en Épire. — Organisation des Philhellènes et d'un régiment régulier. — Lois et décrets. — Mavrocordatos nommé dictateur. — D. Hypsilantis retourne à l'armée de la Grèce orientale. — Siége d'Athènes. — Proclamation. — Affaire de la goëlette hydriote la Terpsichore. — Lettre de l'amirauté d'Hydra au lord Maitland. — Sa réponse hautaine. — Départ de l'expédition grecque pour l'Épire. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

On devrait s'accoutumer à regarder le genre humain comme une famille à laquelle chacun appartient ; ce précepte est celui de l'Évangile. Oh ! combien il serait juste et doux d'entendre dire aux modérateurs de la destinée des nations : Ces hommes sont mes semblables, je pourrais être à leur place, mes neveux tomberont peut-être dans le malheur, comme ces Hellènes, nés du sang des illustrations historiques, qui sont l'objet de notre admiration. Ces martyrs mourant au milieu des supplices pour la vérité du Christ, ces malheureux, flétris par la tyrannie, écrasés par des mahométans impies, m'appartiennent, puisqu'ils pensent, agissent et combattent pour la plus sainte des causes, comme nous pensons, agissons et travaillons dans l'intérêt public, qui est celui des rois pasteurs des peuples,

dont nous sommes les ministres. Les Grecs, par la tendance légitime de l'esprit humain, sont rentrés dans leurs droits ; aidons-les à améliorer leur condition : ils usent du privilége que Dieu donna aux hommes, en leur accordant la raison (1) et la valeur.

Hélas! aucunes voix généreuses ne s'élevèrent, dans les conseils suprêmes des monarques, même en faveur des victimes de Chios. Il était réservé aux Hellènes de souffrir seuls et de triompher sans partage.

La nouvelle du désastre de la flotte ottomane ne fut pas plus tôt répandue sur les côtes de l'Anatolie, qu'on vit, à Smyrne, les femmes turques emportant leurs enfants, s'enfuir dans la campagne, tandis que les familles grecques descendaient au port pour abandonner un rivage trop long-temps abreuvé de leur sang. Les Samiens, à leur tour, profitant de la consternation des Osmanlis, recommencèrent leurs incursions en terre ferme ; de façon que non-seulement les Turcomans, qui accouraient à la curée, rétrogradèrent, mais encore que les hordes campées à Tchesmé, après avoir jeté à la mer les enfants et les esclaves invalides, dont elles n'avaient pas trouvé à se défaire, se dispersèrent.

Le ciel semblait se déclarer contre les sacriléges. Des lettres de Cypre annonçaient que les troupes égyptiennes, qui tenaient garnison dans ce royaume, s'étant mutinées,

(1) Dieu a donné la raison à tous les hommes, pour s'instruire de ce qu'ils ignorent, et soumettre à l'examen ce qu'on leur a enseigné ; car il ne faut pas croire que ceux qui nous ont précédés nous aient surpassés en raison. Elle ne leur appartient pas plus que la lumière du soleil. La sagesse n'étant que l'étude du vrai, c'est anéantir toute sagesse qu'approuver sans discernement tout ce qu'ont adopté nos ancêtres, et se laisser conduire aveuglément comme de vils troupeaux. On se trompe quand on s'imagine qu'on ne peut pas être plus éclairé que ceux qu'on appelle les anciens, ou que les hommes du présent sont dans l'erreur. Qui donc nous empêcherait de suivre l'exemple de ceux qui nous ont précédés, et de transmettre à la postérité les vérités que nous avons découvertes, au lieu des erreurs nombreuses qui nous ont été léguées par nos ancêtres? — V. Lactant., lib. II, ch. 8.

avaient indistinctement saccagé les villages grecs et turcs. On savait, de plus, qu'après la trahison du 11 juin, dans laquelle périt le commandant Baleste, les Crétois avaient repris l'offensive, et battu Hassan pacha, auquel ils avaient fait éprouver une perte de onze cents hommes. Il était bloqué de nouveau dans les places fortes, où la peste achevait de moissonner les débris de son armée. Enfin, dès le 30 juin (12 juillet) on avait vu manœuvrer l'escadre grecque, en ordre de bataille, dans le canal de Chios, au moment où l'on venait de destituer le sanguinaire Véhib pacha, que la Porte avait remplacé par Élèz aga, dès qu'elle n'avait plus eu de chrétiens à faire égorger.

Tandis que ces événements se passaient aux attérages et sur les côtes de l'Asie-Mineure, la Macédoine avait éprouvé ses jours d'orage. En vain le sénat Hellénique avait adressé, à la date du (25 avril) 7 mai, une proclamation aux Grecs du mont Olympe, pour les engager à se lever en masse ; là, comme ailleurs, les chrétiens devaient être éprouvés par l'adversité, avant de mériter de vaincre sous l'étendard de la Croix.

A peine Aboulouboud pacha était rentré à Salonique, après son expédition au mont Athos, qu'il avait dévié de son système de modération. Il chargea d'abord ses administrés de contributions, en feignant de plaindre *les Grecs d'être obligés de payer les folies de leurs coreligionnaires ; mais il venait de faire de grandes dépenses dans l'intérêt de leur conservation ; et il lui fallait*, disait-il, *de l'argent.* Quel moyen de répondre à d'aussi bonnes raisons ? Aussi dut-on s'exécuter, on paya, presque sans regret ; et on se serait consolé d'en être quitte à ce prix, si l'hypocrite n'eût pas réveillé les inquiétudes publiques en faisant mettre aux fers le consul de Danemarck (1).

(1) Une maison commerciale de Salonique, celle des frères Emmanuel et Grégoire Kyriacos (Cyriaque), était devenue l'objet de sa cupidité. Longtemps ces deux frères, grecs d'origine et de religion, avaient été protégés par

Cet attentat, dont la fermeté de M. Bottu, consul de France, et les réclamations qu'on fit à Constantinople, ne purent obtenir le redressement, était d'une nature si extraordinaire que les Turcs de Salonique en témoignèrent leur mécontentement. C'était une violation, suivant eux, de l'*hospitalité*, qui leur permettait de croire qu'Abouloubond pacha ne respecterait pas davantage leurs droits, quand son intérêt le porterait à les attaquer.

Ils ne se trompèrent pas; car bientôt ils payèrent sur un pied d'égalité parfaite avec les Grecs et les Juifs, contributions, redevances et avanies imposées sous une foule de prétextes si absurdes, qu'ils ajoutaient encore à ce que ces concussions avaient d'odieux. On n'avait plus qu'un espoir, c'était de voir désigner Abouloubond pour marcher contre les insurgés du Péloponèse. Les prouesses dont il se glorifiait étaient de nature à lui mériter cet honneur; mais comme le traître n'avait encore vaincu que par amnistie, il n'ambitionnait pas d'exposer sa réputation vis-à-vis d'hommes qui ne répondaient aux admonitions souveraines de Sa Hautesse qu'à coups de sabre et de fusil.

le consul autrichien; mais devenus opulents et sentant le poids d'un patronage pécuniairement onéreux, l'aîné de cette maison, Emmanuel, avait sollicité et obtenu en 1817 le titre de consul de Danemarck. La Porte Ottomane lui avait accordé l'investiture de cette charge par un diplôme ou barat authentique, de sorte que la famille de Cyriaque était émancipée. Les choses étaient en règle; mais il lui manquait de se faire pardonner sa régénération civile, auprès de l'avide protecteur auquel elle échappait par cet affranchissement.

Emmanuel Cyriaque était resté dans cette nouvelle position en rapports d'intérêts avec les pachas et les beys de Salonique auxquels il servait souvent de banquier. Cette circonstance avait engagé Abouloubond à lui demander un prêt de cent mille francs, auquel il n'eut pas plus tôt consenti, que le satrape se crut en droit de disposer de sa banque. Tout Turc est insatiable, et Abouloubond prit un ton si absolu vis-à-vis d'Emmanuel, que celui-ci, fort de son caractère public, se crut en droit de lui fermer sa bourse. Les explications furent vives, menaçantes, et telles que le tyran, jetant le masque, déclara à Emmanuel qu'il n'avait jamais cessé de le regarder comme raïa, et le fit mettre en prison.

On vit en conséquence Aboulouboud revenir au système qu'il avait autrefois suivi à Jaffa, en donnant tous ses soins aux fortifications de Salonique et des points de la côte qui pouvaient être inquiétés par les insurgés. Il fit ainsi élever des redoutes au cap Bernous et à Lithocoros, sous prétexte de protéger l'entrée du golfe Thermaïque, ainsi que l'embouchure de l'Axius; sans oublier de donner une grande importance à ces ridicules constructions.

Comme ces entreprises devaient nécessairement avoir un terme, il chercha à susciter des troubles pour avoir l'occasion de les réprimer. Afin de parvenir à ce but, il exaspéra tellement les paysans, que ceux-ci furent réduits à se réunir aux bandes insurgées du mont Olympe. Deux chefs fameux, qui commandaient dans cette partie de la Macédoine cisaxienne, Tassos et Zaphyris, donnèrent le signal de l'ébranlement, et les vœux d'Aboulouboud furent accomplis.

Le dernier de ces capitaines, Zaphyris, qui avait au commencement de la révolution révélé le secret de l'hétérie, et sur lequel pèse encore l'accusation d'avoir assassiné l'émissaire envoyé aux Souliotes par Alexandre Hypsilantis (1), n'avait par tardé à devenir suspect aux Turcs qu'il avait si obséquieusement servis. Tout homme influent est dangereux aux yeux du despotisme, et un Grec puissant était, surtout depuis l'insurrection, une anomalie politique incompatible avec le système dominant. Possesseur d'une fortune considérable, Zaphyris avait fait réparer quelques tourelles construites autour de Naoussa, et celle surtout dans laquelle il se retirait quand il croyait sa sûreté menacée. Tassos et quelques capitaines avaient également fortifié leurs demeures situées dans la chaîne de montagnes qui unit Naoussa à la ville de Verria; que fallait-il de plus pour les faire accuser de conspiration? Ils le sentaient; et, s'étant entendus avec les habitants des

(1) Liv. IV, chap. III de cette Histoire.

Demonèses ou îles du Diable, situées à l'entrée du golfe Thermaïque, ils profitèrent du mécontentement général pour soulever les campagnes situées entre Naoussa et le Vardar.

Cette résolution pouvait sauver la Macédoine cisaxienne, mais un nommé Constantin Balli, vendu à Aboulouboud, s'opposa à l'insurrection. S'appliquant à rassurer les esprits, il n'éclata que des mouvements partiels. Cependant, dès la fin du mois de mars, chaque nuit avait été signalée par l'incendie des villages turcs, dont on apercevait les feux de Salonique; et les communications entre cette ville et le Vardar éprouvèrent des interruptions.

Méhémet Aboulouboud, qui avait sa politique particulière, s'était d'abord contenté de faire sortir quelques troupes pour repousser les insurgés. Il détacha ensuite contre eux son kiaïa, et satisfait de voir que ceux qu'il mettait en avant étaient successivement battus, il sortit de sa résidence pendant la nuit du premier avril, en laissant entrevoir aux consuls que, s'ils persistaient à réclamer le sieur Emmanuel Cyriaque, il pourrait le rendre à leur sollicitation. C'était le moment de sauver cet infortuné, le consul de France le souhaitait, il s'y intéressa, mais il éprouva dans cette circonstance que l'ancien protecteur de ce Grec était plus turc qu'Aboulouboud pacha.

Dès que ce visir eut pris le commandement de son armée, les affaires changèrent de face. Mêlant les promesses d'amnistie aux menaces, unissant la ruse à la force, il employa jusqu'à la voix des ministres de la religion pour faire tomber les armes des mains des chrétiens, mais sans succès (1). Il dut acheter au prix du sang des soldats les

(1) *Le Spectateur Oriental* prétend que les Grecs assassinèrent quelques prêtres qui leur furent envoyés en parlementaires par Aboulouboud; que plusieurs Grecs, avant de se réfugier dans le mont Olympe, égorgèrent de leurs mains leurs femmes et leurs enfants. *Voy.* le n° 53 de ce journal, où cette accusation impie est suivie d'un tel débordement d'injures contre les chrétiens, qu'il n'est pas possible d'en citer une seule phrase.

avantages qu'il obtenait; et il comprit qu'il avait à combattre d'autres hommes que les paysans de la presqu'île de Cassandria. Cette résistance ne pouvait qu'irriter un homme superbe! Aussi exerça-t-il les plus horribles cruautés contre les paysans sans défense, pour se venger d'un ennemi qu'il ne pouvait atteindre qu'avec des peines infinies. Tout nagea dans le sang; des villages entiers furent livrés aux flammes et leurs habitants réduits en esclavage ou massacrés.

Les bandes turques arrivèrent ainsi jusqu'à Coulakia, hameau situé à l'embouchure du Vardar, qui n'avait pris aucune part à la rébellion. Les Grecs, qui célébraient un des offices de la semaine sainte, se trouvant surpris dans l'église à l'approche des barbares, le prêtre mourut étouffé à l'autel, des femmes, des vieillards et des enfants furent foulés aux pieds, et les Turcs achevèrent le malheur d'une peuplade innocente en passant au fil de l'épée la population désarmée.

Pendant ce temps, Méhémet Aboulouboud entrait à Cara-Verria, où il se contenta de prendre soixante-quatorze otages choisis entre les notables de la ville, dont il défendit le pillage, voulant exploiter cette place opulente à son profit. En attendant, les primats saisis furent envoyés attachés deux à deux, comme les chiens destinés aux chasses royales des satrapes, et conduits par des archers qui les chargèrent de chaînes pesantes, avant de les plonger dans un cachot infect, où ils restèrent en attendant qu'il plût au visir de prononcer sur leur sort.

Dans cette occasion, M. Bottu, consul de France, eut encore le bonheur de faire bénir le nom du Roi Très-Chrétien, en délivrant un Zantiote confondu avec les primats grecs de Verria, que le consul d'Angleterre refusa de réclamer, parce qu'il n'avait aucun papier pour constater sa nationalité; comme s'il n'était pas toujours digne d'un homme en place de tendre, avant toute espèce de

formalité, une main secourable à un être malheureux!

La conduite d'Abouloubond pacha étant en rapport parfait avec les intentions de son gouvernement, la Porte, en le félicitant sur les sacrifices humains qu'il avait offerts à la légitimité du sultan, lui annonça que Sa Hautesse confirmait ce qu'il avait fait à l'égard d'Emmanuel Cyriaque, auquel elle retirait son barat. Cependant, eu égard aux démarches des ambassadeurs de France et de Danemarck, relativement à ce *Kaffre*, elle avait décidé qu'on respecterait sa personne. Emmanuel reçut une lettre du visir, en date du 21 avril, qui lui annonçait cette résolution, en lui ordonnant de se rendre à Naoussa. L'infortuné dut obéir tandis que son frère dérobait sa tête au glaive ottoman en s'embarquant pour Marseille (1).

Abouloubond pacha, ayant reçu du canon, s'était emparé de Naoussa, où il ne trouva de résistance que de la part des armatolis, qui tinrent assez de temps pour permettre à une partie de la population de s'enfuir dans les montagnes. Les chrétiens avaient été trahis par Constantin Balli qui venait de livrer une des portes de la ville. Il ne restait plus au visir qu'à s'emparer d'une tour dans laquelle Zaphyris s'était renfermé. Le soin de l'emporter fut confié à un bey, qui, n'ayant pas réussi à saisir le rebelle, fut envoyé chargé de fers à Salonique. Après cet exemple de sévérité, Abouloubond ordonna de poursuivre le primat qui avait pris la fuite avec une troupe d'armatolis qu'on atteignit à moitié chemin de Verria. Ils se défendirent vigoureusement, et cette poignée de Grecs réduits au désespoir s'étant fait tuer jusqu'au dernier, le sérasker ne recueillit que leurs têtes et leur drapeau qui furent exposés pendant trois jours à la porte de son palais à Salonique.

Déployant une activité sans exemple, Abouloubond détacha plusieurs corps de cavalerie pour poursuivre les

(1) Le consul autrichien, en apprenant l'évasion de cet infortuné, dit publiquement que M. Bottu lui faisait ainsi perdre cinquante mille piastres.

Naoussiens qu'ils ramenèrent en grand nombre, ainsi que tous les paysans qu'ils pouvaient attraper. Constantin Balli, qui avait servi Aboulouboud, fut le premier coupé par morceaux devant sa tente, après avoir été tenaillé avec des instruments de torture rougis à blanc. Les chrétiens qu'on saisit ensuite, conduits devant le visir, y étaient interrogés en masse et aussitôt livrés à des escouades d'Hébreux qui les abattaient comme des taureaux en les assommant et en les saignant ensuite à la gorge. Ces misérables, réprouvés de la société, associant leurs fureurs à celles d'Aboulouboud, s'étaient volontairement constitués ses bourreaux. Chaque jour ils égorgeaient devant sa tente une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, et le nombre en fut si grand, suivant un homme dont le témoignage est irrécusable, *que j'ai*, disait-il, *entendu un de ces Juifs, quelque temps après ces massacres, se vanter d'avoir exécuté soixante-quatre chrétiens dans un seul jour.* Ce monstre et ses pareils formaient un corps de six cents victimaires; nous laissons à juger quel dut être le nombre de leurs assassinats.

Ce fut au milieu de ces orgies sanglantes, des Osmanlis et des Israélites à la lueur de l'incendie qui dévorait Naoussa, que le consul de Danemarck Emmanuel arriva au quartier général d'Aboulouboud pacha. Il lui permit d'embrasser ses pieds, il lui fit un accueil assez obligeant et le retint à son service. On concevait cette vengeance de la part d'un barbare, et on comprit aussi facilement qu'il ne s'entourait d'autant de cadavres humains que pour exagérer l'importance de ses services. Il était de son intérêt de montrer à la Sublime Porte qu'il avait eu un nombre considérable d'ennemis à vaincre, et, dominé par cette pensée atroce, il dépeupla la Paraxie de l'innocente population chrétienne qui l'habitait, afin d'envoyer des milliers de têtes et des guirlandes d'oreilles à Constantinople.

Avant d'enrichir le palais des glorieux sultans de ces

trophées, Abouloubond voulut s'en parer dans sa rentrée triomphale à Salonique, qui eut lieu le 7 mai au matin. Il traînait à sa suite, en costume de raïa, Emmanuel Cyriaque, dans l'intention d'insulter aux consuls des puissances chrétiennes dont ce Grec avait été le collègue; et pour satisfaire une soldatesque accoutumée au meurtre, il employa presque aussi activement le zèle des Juifs que pendant le cours de sa campagne. Le bey qui n'avait pas réussi à saisir Zaphyris fut d'abord solennellement décapité au milieu de la cour de son palais. Il livra ensuite aux tortures les primats de Verria, dont trente-quatre seulement résistèrent aux épreuves du feu, de l'huile bouillante et de l'eau dégouttante. Ces derniers, ayant obtenu à prix d'argent le rachat de leur vie, furent transportés sur des brancards à Verria, où ils obtinrent la faculté d'aller mourir de misère au milieu de leurs compatriotes. Les otages que les religieux du mont Athos lui avaient livrés périrent, à leur tour, sous le bâton, dans une agonie que les Juifs eurent soin de prolonger.

Salonique n'était plus qu'un théâtre de tortures et de supplices, mais il sembla, vers la fin des exécutions, qu'Abouloubond et les Israélites avaient réservé les raffinements de leurs cruautés pour tourmenter d'une manière toute atroce les femmes prises dans son expédition.

J'ai long-temps hésité si je devais rapporter ces faits; mais la voix impérieuse de la vérité m'oblige de parler; et j'en atteste la divinité, mon siècle et l'avenir, devant lesquels je suis responsable de mes récits, qu'il n'y a malheureusement rien que de trop véritable, quand je dirai que les malheureuses, auxquelles on avait proposé de renier le Dieu rédempteur, furent mises à des épreuves telles que je frissonne d'horreur en traçant ces lignes.... Plusieurs d'entr'elles furent renfermées nues jusqu'aux épaules dans des sacs qu'on remplissait les uns de chats et les autres de rats, qu'on excitait pour les mordre et qu'on lais-

sait ensuite affamer, afin de les ronger lentement en se repaissant de leur chair palpitante.

Ces moyens n'ayant pas obtenu le succès souhaité, qui était de forcer les chrétiennes à l'apostasie, on plongea, dans un sac rempli de serpents, l'épouse du capitaine Tassos, que ce chef de braves n'avait pu soustraire à la violence des Turcs. Abouloubond se flattait que les reptiles, s'insinuant dans les entrailles de cette infortunée, la feraient mourir dans d'horribles souffrances. Mais la morsure d'une multitude de vipères ayant répandu leur venin dans les veines de la martyre, une douce léthargie l'enleva à ses bourreaux pour qui elle ne cessa de prier avec ferveur, en invoquant le nom du *Dieu des forts* et celui de la *Vierge couronnée* jusqu'à son heure suprême.

Ainsi mouraient les femmes et les filles chrétiennes; lorsqu'un supplice pareil à celui d'Ugolin fut connu de la population entière de Salonique, qu'elle remplit d'épouvante. L'élève de Dgézar pacha, Abouloubond, était destiné à surpasser en férocité celui qui fut son maître. On venait d'exhumer d'un souterrain six femmes condamnées à mourir de faim, qu'il y avait fait enfermer depuis douze jours. Toutes étaient vivantes, et on apprit de leur bouche qu'elles s'étaient nourries de charbon qu'elles avaient découvert dans un coin de leur cachot. C'était un avis pour le pacha de respecter celles que la Providence semblait protéger..... Fronçant le sourcil, le tyran ordonne de faire déchirer les martyres à coups de fouet, d'enlever le charbon qui leur avait servi d'aliment, de sceller de nouveau l'entrée du cloaque, et ce ne fut que le sixième jour après cette sentence que la dernière de ces victimes, âgée de plus de soixante ans, rendit son ame au Seigneur.

Abouloubond ne songea plus qu'à se procurer de l'argent afin de se soutenir dans un poste auquel il était résolu de se maintenir, regardant Salonique comme devant être le trône de sa puissance ou son tombeau. On venait d'ap-

prendre que Tassos, dont l'épouse avait mérité la couronne du martyre, était parvenu à soulever la population du mont Olympe, en même temps que les Hydriotes appelaient aux armes les habitants belliqueux du mont Pélion! *C'est ainsi,* disait à cette occasion le Spectateur Oriental, oracle des échopes de Smyrne, *que les choses iront tant que la marine grecque ne sera pas détruite* (1).

La barbarie d'un pareil vœu n'exige pas de commentaire; mais pour détruire la marine grecque, il fallait d'autres hommes que les Turcs. Les insurgés qui combattaient sous les drapeaux de la Croix étaient des créatures vulnérables, mais désormais invincibles. Les revers n'étaient pour eux que des épreuves d'où ils sortaient plus énergiques et plus brûlants d'enthousiasme qu'avant de les avoir éprouvés. A des populations égorgées succédaient des myriades de guerriers jaloux de venger leurs frères, et les traits même de la peste semblaient impuissants contre leur confiance dans le Dieu qui était leur moteur et leur unique recours.

Depuis que l'épidémie s'était manifestée dans l'île de Ténos, l'évêque de Carystos redoublant de zèle, car les ministres du Seigneur sont intrépides, même devant une mort obscure, avait assisté tous les affligés, sans cesser de veiller, comme général, à la sûreté publique. Chacun, à son exemple, rivalisant de charité, s'était regardé comme enchaîné à son poste par la Providence, et il n'y eut pas plus de déserteurs auprès du grabat des pestiférés que devant l'ennemi.

La voix de la religion était la seule entendue des Grecs, et les habitants du mont Olympe, quoique dégarnis de dix-huit cents hommes qu'ils avaient envoyés à Psara vers la fin de mars, ne furent pas plus tôt informés des malheurs de Naoussa, qu'ils descendirent dans la vallée de l'Haliacmon. Rassemblant les fuyards, qui parurent se ranimer

(1) *Spectateur Oriental*, n° 53.

en touchant le sol natal de la liberté, Diamantis et Tassos, qu'on comparait aux lions qui habitaient jadis cette contrée, toujours fertile en braves, firent main basse sur quelques-unes des bandes d'Aboulouboud, et parvinrent à enlever une caisse remplie de deux millions de piastres qu'on envoyait au visir de Larisse, contre lequel ils ne tardèrent pas à tourner leurs efforts.

Pendant que ces choses se passaient en Macédoine, des combats meurtriers s'étaient livrés dans les régions du mont Œta. Les éphores de Cravari mandaient à la date de 21 avril (v. s.) au sénat de la Grèce occidentale séant à Missolonghi, que les Grecs, après avoir incendié Patradgik, tenaient les Turcs bloqués dans quelques maisons fortifiées.

La campagne avait commencé le 15 avril sous le commandement en chef de D. Hypsilantis. Ses lieutenants Nicétas le turcophage et Metché Condoïanis avaient renversé les bandes de Méhémet Dramali, pris ses bagages, tandis que D. Hypsilantis se dirigeait vers Zéïtoun, et qu'Odyssée, embarqué à Molos dans le golfe Maliaque, chassait les infidèles de Sainte-Marine ainsi que de Stellida.

Le bruit de ces avantages ayant retenti dans les montagnes, les Agréens, conduits par le stratarque Gavosterios, attaquèrent aussitôt Ali bey, neveu de Méhémet, seigneur de Gastouni, ville du Péloponèse, qu'ils firent prisonnier, et le canton d'Agrapha se trouva ainsi affranchi. On laissa, après cette affaire, cinq cents hommes à Kérachia, sous les ordres des colonels Rhengos, Phocas et Cara Hyscos, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, tandis qu'on se portait dans la Thessalie. On s'avança ainsi jusqu'à Phanaraki de Tricala, où l'on se battit avec des chances diverses contre les Turcs, qui perdirent Alaï, pacha du Moulalik (1), et plusieurs officiers de distinction.

(1) Moulalik, nom moderne de la haute Thessalie, qui comprend le sangiac de Tricala.

Cette entreprise avait été conduite avec une rare bravoure par Metché Condoïanis et Scaltzodîmos, qui sortirent ensuite des montagnes d'Agrapha afin de se mettre en communication avec Panorias, chef des Phocidiens, et le stratarque Odyssée. C'était à regret qu'on s'était vu forcé de sacrifier une ville telle que Patradgik; mais la campagne qui allait s'ouvrir du côté des Thermopyles ne permettait pas de demi-mesures.

Les Hellènes avaient senti la nécessité de régulariser leurs opérations. Ce n'était plus au gré de chefs, qui n'avaient jusqu'alors pris conseil que des circonstances, qu'on se proposait d'agir contre les Turcs. Le 12 avril (v.s.), on avait consacré l'antique métropole de Corinthe, dédiée à saint Paul, depuis changée en mosquée, et installé un archevêque. On avait un gouvernement, les bases d'un système de finances (1), quelques lois fondamentales, et

(1) LOI.

Les impôts établis sur les fonds de terre et sur leurs productions, pendant le régime de la tyrannie, étaient non-seulement trop onéreux et très-inégalement répartis; mais aussi une infinité d'abus introduits dans leur perception aggravait encore le sort du peuple. Dès les premiers jours de son établissement, le gouvernement, portant son attention sur cette branche importante de l'administration publique, qui fait une des principales ressources de l'état; considérant que les besoins urgents de la guerre réclament un prompt secours, et qu'un mode parfait d'impositions dépend d'une réorganisation entière et d'une infinité de détails qu'il n'est pas encore possible d'exécuter, le sénat législatif a décrété et le conseil exécutif a sanctionné ce qui suit :

1. Les impôts sur les grains, fruits et autres productions de la terre seront d'un dixième de leur valeur.

2. Les jardins et autres propriétés des particuliers qui servent aux besoins domestiques de leurs propriétaires sont exceptés de cette disposition, et restent libres de tout impôt.

3. Ceux qui cultivent les biens de l'état paieront les trois dixièmes des productions de ces propriétés, les riz et les olives exceptés.

Ceux qui auront lesdits biens de l'état à ferme ne paieront que l'impôt ordinaire.

4. L'impôt sur les riz des biens de l'état est d'un cinquième.

5. Celui sur les olives de ces mêmes biens sera réglé par une loi spéciale.

une mesure plus efficace que toutes celles qui l'avaient précédée, fut l'arrivée des commissaires du gouvernement dans les îles de l'Archipel.

Cette résolution, annoncée par une circulaire du ministre de l'intérieur, en date de Corinthe le 27 avril — 9 mai, si elle avait été plus tôt adoptée, aurait sans doute prévenu les malheurs de Chios, en empêchant Lycurgue Logothète d'entreprendre une expédition contraire aux vues du gouvernement hellénique.

On décréta ensuite les couleurs du pavillon grec et de la cocarde nationale (1); on aurait étendu la sphère des

6. Les chefs-lieux où les recettes de ces impôts seront transportées restent les mêmes qu'auparavant. Le ministre des finances est chargé de l'exécution de la présente loi.

Donné à Corinthe le 25 avril — 7 mai 1822.

Le président du pouvoir exécutif,
A. Mavrocordatos.

Le premier secrétaire,
Th. Négris.

(1) DÉCRET.

Vu l'art. 104 de la constitution qui déclare pour couleurs nationales le bleu et le blanc; vu l'art. 105 sur l'arrangement de ces couleurs, dans la formation des drapeaux et des pavillons; le conseil exécutif a décrété et décrète ce qui suit :

1. Les drapeaux des troupes de terre seront de forme carrée, et auront le champ bleu partagé en quatre quartiers égaux par une croix blanche, qui les traversera d'un bout à l'autre dans toute l'étendue du champ.

2. Les pavillons seront au nombre de deux; un pour les vaisseaux de guerre et l'autre pour les bâtiments de commerce. Le pavillon de guerre sera divisé en neuf parallélogrammes (bandes) horizontaux, formés des deux couleurs, le blanc et le bleu, alternés. Dans la partie supérieure vers la gaine, sera placé un quartier bleu, traversé d'une croix blanche.

Le pavillon de commerce aura le champ bleu, et dans la même partie supérieure, il sera formé un quartier blanc qui sera traversé d'une croix bleue.

3. La cocarde grecque aura la forme ronde, et les deux couleurs seront disposées de manière à ce que le blanc commence et finisse l'encadrement de ces couleurs.

Toute autre forme ou couleur est défendue.

institutions, mais on dut encore une fois ajourner les projets d'administration pour ne s'occuper que de la défense de la patrie.

D. Hypsilantis ne pouvait dissimuler le déplaisir qu'il éprouvait de n'avoir pas obtenu la présidence du pouvoir exécutif qu'il se croyait acquise en vertu de sa qualité de lieutenant de son frère Alexandre. Dédaignant le titre de président du corps législatif, il affectait de rejeter cette dénomination en prenant celle de patriote qu'il était loin de justifier par une semblable conduite. Opposé dans toutes les circonstances aux mesures du gouvernement, on lui accorda sans peine la commission qu'il sollicitait de se rendre à l'armée de la Grèce orientale, commandée par Odyssée, qui avait établi son quartier-général aux Thermopyles.

Les Turcs, dont le nombre augmentait par l'arrivée des renforts sortis de la Thessalie, de Zeïtoun, de Bodonitza et de Talante, avaient forcé les Grecs à se replier. Ils menaçaient de pénétrer dans la Béotie, lorsque D. Hypsilantis arriva à l'armée. On se décida aussitôt à attaquer l'ennemi, quoiqu'on eût à peine cinq mille hommes à opposer à son armée qui se montait à quinze mille soldats, cavalerie et infanterie. Malgré cette disproportion de forces, il fut décidé qu'on se diviserait afin d'aborder les Turcs sur plusieurs points à la fois. En conséquence, Condoïanis eut ordre de les tourner par la droite en gagnant les hauteurs du mont Catavôthra; Hypsilantis devait tenir le centre prêt

4. Tous les officiers et employés de l'état, civils et militaires, porteront à la tête la cocarde nationale.

5. Celui qui contreviendrait à l'une des dispositions ci-dessus exprimées se rendra coupable d'infraction à la loi.

Les ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine et de la police sont chargés de l'exécution du présent verbal.

Donné à Corinthe le 15 — 27 mai 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.

Le premier secrétaire,
Th. Négris.

à secourir Odyssée, ainsi que Nicétas et Panorias Papa Andréas, tandis que Jean Gouras agirait isolément sur les derrières de l'armée ottomane. Les combats s'engagèrent dans cet ordre vers la mi-mai, et les mahométans furent si complètement battus que Dramali, ayant perdu ses bagages, sa caisse militaire et son neveu qui fut fait prisonnier, ne regagna qu'avec peine Thaumacos. On prétendit même alors qu'il aurait été pris sans D. Hypsilantis, qui ne parut sur le champ de bataille que pour élever des prétentions de suprématie.

On le chargea d'aller rendre compte au sénat de Corinthe, que dans les différents combats qui avaient eu lieu aux Thermopyles, depuis la fin du mois de mars, les pertes éprouvées par les barbares se montaient à près de cinq mille hommes tués ou blessés. Au nombre de ces derniers on comptait Jousouf, bey d'Avlone, et une foule de Turcs des premières familles de la moyenne Albanie.

Il se retira avec cette commission; et comme il avait à se plaindre d'Odyssée, il parvint, dit-on, de concert avec l'archigrammatiste Théodore Négris, à jeter sur ce brave une défaveur dont nous rapporterons les suites funestes.

Sur ces entrefaites, le gouvernement provisoire des Hellènes recevait l'avis que les taxiarques Diamantis et Tassos, avaient vengé les chrétiens de Naoussa, en exterminant au pont de Baba, sur le Pénée, un corps de janissaires que le kiaïa de Romili vali-cy conduisait au secours du bey de Khaterin. Ils s'étaient ensuite emparés de cette ville, dont ils avaient tué les Turcs et dévasté les propriétés, pour se venger des excès commis par Aboulouboud pacha.

Un courrier annonçait en même temps que l'Achaïe avait été de nouveau le théâtre des combats. André Zaïmis et Colocotroni, qui venaient de reprendre l'offensive, s'étaient emparés des aqueducs de Patras après un combat dans lequel une centaine de Turcs avaient été tués. Mais cette affaire ne devait avoir d'autres résultats que de pro-

longer une lutte interminable, car de hauts et éminents personnages de Péra-lez-Constantinople, se donnaient la main pour soutenir cette place. En effet, malgré le blocus, il y arrivait journellement, sous pavillon neutre, des secours de Constantinople et même de Londres, à la vue des croiseurs grecs, qui ne pouvaient, sans se compromettre, faire respecter les lois, quoique équitables, de leur gouvernement.

Au milieu de ce conflit d'événements, on reçut une lettre du vénérable polémarque de la Selléide, Nothi Botzaris. Sa vie était celle du pasteur homérique des peuples, Gérénius Nestor, le dompteur des coursiers. Il avait eu au temps de sa jeunesse la force et la valeur du roi de Pylos; mais il n'en possédait plus que la sagesse et cette fleur de langage qui est le partage des enfants de la Hellade, auxquels le ciel a départi le don de la parole avec des inspirations divines. Il avait vécu avec les braves du siècle dernier, conversé avec des hommes de tous les pays, et l'esprit prophétique de Dodone semblait s'exprimer par sa bouche, quand il expliquait les plans des ennemis, dont il devinait jusqu'aux pensées.

Après avoir rendu grace au Dieu de bonté qui avait accordé à sa vieillesse le bonheur de voir l'étendard de la Croix arboré dans la Grèce, il conjurait le président de s'occuper du sort des otages que les Souliotes avaient livrés au visir Ali pacha, et qui se trouvaient depuis sa mort au pouvoir de Khourchid pacha.

« Mes aïeux, mon père, un frère que je chérissais, écrivait-il, sont morts pour la cause qui nous arme aujourd'hui. Ils ont été nos précurseurs, vous le savez, mes frères; car, quel Grec n'a pas entendu parler des guerres, des combats et des malheurs des enfants de la Selléide, contrée qu'on surnommait le dernier boulevard de la liberté? Je ne vous parlerai pas des maux que j'ai endurés, mais le plus cruel est de voir maintenant mes en-

» fants et mes compatriotes au pouvoir de nos ennemis. »

» Informé que des agents de l'Angleterre, commissionnés par ceux qui ont vendu Parga, traitent avec nous l'échange du harem de Khourchid à prix d'argent, en écartant la question de la restitution des otages du château de Janina; j'ai dû vous prévenir que nos ennemis espèrent, par ce moyen, élever des divisions entre nous. Je m'empresse donc de signaler ce nouveau piége tendu à votre loyauté. Les enfants de la Selléide sont prêts à donner leur vie pour la patrie. Ils avaient fait le sacrifice de leurs familles quand ils consentirent à les remettre au pouvoir d'un homme qui, victorieux, les aurait sacrifiées et auquel elles n'ont échappé que par des circonstances indépendantes de sa volonté. Serait-il dit un jour que le gouvernement des Hellènes les aurait abandonnées? »

Marc Botzaris arrivait avec cette lettre du polémarque. On ne parlait que d'un discours sur le mépris des richesses et l'amour de la patrie qu'il avait prononcé en passant à Missolonghi, devant l'assemblée des Hellènes de la Grèce occidentale, réunis dans cette ville. Il redemandait son épouse Chrysé, ainsi que son frère Constantin qu'on avait transférés à Drama sur l'Hèbre, et Mavrocordatos s'empressa d'accéder à la légitimité de ses vœux. Il se fit rendre compte de l'état de la négociation relative au rachat du harem de Khourchid pacha, que Théodore Négris dirigeait d'une manière ambiguë. Il fut enjoint à ce ministre de ne pas se départir de la clause absolue de la restitution des otages chrétiens livrés à Ali pacha, et le traité fut conclu sur cette base.

Les brocanteurs anglais qui s'étaient rendus à Corinthe comptèrent au ministre des finances Notaras 540,000 francs. Quelque temps après, les échanges furent consommés. On consigna aux commissaires anglais la femme de Khourchid et soixante-quatre odaliques, qui répandirent des larmes

en se séparant des Grecs dont elles préféraient les chaînes à celles d'un pacha à moitié caduc, sous le joug duquel elles rentraient. L'épouse de Marc Botzaris lui fut rendue; mais comme le sérasker n'avait pas voulu relâcher son frère Constantin, les Grecs retinrent tous les officiers attachés au harem de Khourchid.

Débarrassé de cette négociation, qui durait depuis plus de cinq mois, le gouvernement hellénique promulgua plusieurs actes salutaires. De ce nombre fut un décret du 30 avril—12 mai qui divisait le territoire de la Grèce en éparchies (Ἐπαρχίαι), antéparchies (Ἀντεπαρχίαι), communes (Κοινότηται), et justices de paix (Δικαστήρια εἰρηνοποιά), dont il serait trop long de rapporter la hiérarchie, ainsi que les attributions qu'on trouve dans le bulletin des lois imprimé à Corinthe.

Ce travail fut suivi, le 7—19 mai, d'une proclamation (1) annonçant que les terres conquises sur le gouver-

(1) PROCLAMATION.

Soldats,

Vous défendez l'indépendance de la nation, et son gouvernement vous doit le prix de vos travaux. Si la confédération n'a pas les moyens pécuniaires pour acquitter votre solde, la patrie vous offre une paie plus honorable, plus précieuse et plus analogue à vos besoins et à vos intérêts. Vos ancêtres s'honoraient de cultiver la terre dont des oppresseurs étrangers vous ont dépouillés depuis quatre siècles. Il est juste que vous la cultiviez à votre tour, et que vous recueilliez les fruits de ce sol affranchi par votre valeur. Ce résultat dépend de vous. Accourez, enrôlez-vous, renforcez les bataillons des défenseurs de la patrie et de l'indépendance nationale. N'oubliez jamais surtout les devoirs de la discipline et de la subordination envers vos chefs militaires, premières qualités du vrai soldat. La patrie et les lois vous ont ouvert la carrière de la gloire et du bonheur. Rappelez-vous du courage de vos ancêtres, souvenez-vous que vous êtes Hellènes, et que les Hellènes, quand ils le voulurent, vainquirent toujours les Barbares.

Corinthe, 7 mai (v. s.) 1822.

Le président,
A. Mavrocordatos.
L'archigrammatiste,
Th. Négris.

nement turc seraient affectées au paiement des soldats. Enfin, on publia un acte du pouvoir exécutif, sanctionné le 11 du même mois par le sénat législatif, relativement à la formation des commissions d'enrôlement avec la désignation des lieux où résideraient les préposés à cette opération. C'était ainsi que les magistrats de la Grèce, dans l'intervalle des combats, fondaient leur état politique, sans perdre de vue les intrigues, les dangers et les ennemis qui menaçaient la patrie, les autels du Seigneur, et l'existence d'un peuple armé tout entier pour la plus légitime des causes.

Comme les périls étaient plus pressants que le besoin des lois dans un pays insurgé, au nom de Dieu, par un clergé dirigé d'après des principes supérieurs aux conventions humaines, on dut plus d'une fois abandonner, sans trop d'inconvénients, la rédaction des réglements administratifs pour s'occuper de faire face à l'ennemi. Ainsi, comme le ministre de la guerre avait annoncé, par une lettre du 2 mai, au sénat de l'Étolie, qu'on lui enverrait incessamment des secours; on hâta, sous ce prétexte qui cachait des vues d'un ordre supérieur, l'équipement du bataillon des Philhellènes, qui se formait à Corinthe sous la direction du général Normann. On décida qu'il composerait l'avant-garde d'un corps d'armée avec lequel Mavrocordatos passerait en Étolie, où il serait joint par le taxiarque Iatracos de Sparte, qui marchait avec quinze cents hommes recrutés dans la partie de la Laconie, baignée par l'Eurotas. Il avait sous ses ordres dix capitaines sortis de la Cynurie et d'Hélos, ville dont le nom a survécu à celui de Sparte dont elle fut esclave, et des environs de Monembasie, qui avaient servi long-temps dans la Moldavie et sous les drapeaux de la Russie pendant la dernière guerre des Moscovites contre les Turcs.

Pierre Mavromichalis s'apprêtait de son côté à entrer en campagne avec quinze cents Éleuthérolacons, charmés

de l'idée de rejoindre le brave Cyriaque qui se trouvait en Épire. Le colonel Daglianis et le modeste Sakeris avaient ordre de se diriger sur le promontoire Araxe avec douze cents Arcadiens ou Tégéates, pour s'embarquer à Cavro Stassi sur des vaisseaux hydriotes qui avaient ordre de concourir à cette expédition. Enfin, Marc Botzaris, qui avait réuni à Trisonia, île du golfe de Lépante, quatre cents palicares de race dorienne, devait guider l'armée destinée à établir le foyer de la guerre dans la basse Albanie.

L'idée de cette entreprise était due aux chefs de la Selléide. Leur plan consistait à débarquer avec six mille hommes au port Glychys dans la Thesprotie, près duquel se trouvait le taxiarque Cyriaque qui occupait, avec un corps de Maniates, la palanque de Phanari. En prenant terre dans cet endroit, on trouvait dans la Selléide quatre mille hommes prêts à entrer en campagne, suivant les contrôles que le polémarque Nothi Botzaris avait adressés au gouvernement provisoire. Marc Botzaris ralliait en même temps les bandes de la Cassiopie, du Djoumerca, du mont Polyanos, et il se trouvait à la tête de quatre à cinq mille hommes, en donnant quelques subsides aux habitants de Godistas, qui ne demandaient qu'une somme assez modique pour entrer en campagne. Stournaris et Christos Tzavellas sortaient des vallées supérieures de l'Achéloüs avec douze cents hommes. Georges et André Hyscos de l'Agraïde, Zongos, neveu de Hadgi Antoni et de Lepeniotis, Varnakiotis, Rhengos, Makrys, Gôgos Bacolas, unis à une partie des Étoliens, s'avançaient par le Macrynoros sur Arta avec sept mille hommes; et Khourchid pacha, attaqué par plus de dix-huit mille Grecs pleins de courage, était réduit à se renfermer dans les châteaux délabrés de Janina, qu'il n'avait pas eu le temps d'approvisionner. On l'y assiégeait, et, pendant ce temps, les Épirotes chrétiens, se levant en masse, rejetaient les Schypetars mahométans au-delà de l'Aoüs. Le succès de la campagne était immanqua-

ble; et la question ramenée sur le terrain de la Hellopie, où elle avait commencé, s'y terminait.

Pendant ce temps l'armée turque qui se rassemblait à Larisse ne pouvait rien entreprendre contre la Morée; et, avant le retour de l'hiver, la Hellade était affranchie du joug des sultans. Afin d'éviter le conflit d'autorité et les rivalités, on convint que Mavrocordatos serait investi d'une sorte de pouvoir dictatorial pour six mois, à dater du jour qu'il sortirait du Péloponèse.

Persuadé qu'il fallait se tenir sur la défense du côté de la Phocide et de la Béotie, Mavrocordatos, qui n'agissait encore qu'en qualité de président, se décida, d'après l'avis du sénat et les insinuations de l'archigrammatiste Théodore Négris, à renvoyer D. Hypsilantis aux Thermopyles. Il s'était réconcilié avec Odyssée, qui, comme tous les braves de son tempérament, était violent, mais sans rancune. On le chargea de répandre une proclamation en forme de circulaire, adressée aux différents états de la Grèce qui venaient d'apprendre les premiers massacres de Chios (1). Enfin il avait ordre, dans sa tournée, de passer par Athènes.

L'acropole, dont les monuments sont restés intacts par

(1) *Proclamation du gouvernement de Corinthe.*

Braves chefs et soldats,

Aux armes! la patrie vous appelle. Arrachez vos frères, vos femmes et vos enfants au glaive exterminateur des barbares. Heureux jusqu'à présent dans presque tous les combats, vous avez prouvé à l'ennemi ce que pouvait un peuple peu nombreux, mais résolu à vaincre ou à mourir. Vous avez su vous suffire à vous-mêmes; grands dans la détresse, soyez intrépides dans le danger qui s'approche. Que chacun de vous devienne soldat. Enlevez vos enfants même à leurs jeux pour les mener au combat. L'union fera votre force, et l'ennemi reculera devant vos rangs. Disséminés et irrésolus, il vous détruira en détail. Vos devoirs, vos serments, vos autels, vos femmes, vos frères, vos familles sont sous le couteau d'un ennemi impitoyable. Volez aux combats.

J. Coletti, ministre de la guerre.

*Contre-signé :* Démétrius Paolis.

Acrocorinthe, 12 mai 1822.

un hasard qu'on ne peut expliquer, bloquée par deux mille cinq cents Grecs aux ordres du diacre Liberios qui s'étaient ennuyés de la bombarder, n'était plus défendue que par quelques centaines de Turcs; car le restant étaient des vieillards, des femmes et des enfants. Les barbares, après avoir muré la porte d'entrée, afin qu'elle ne fût pas brûlée comme l'avait été celle de la première enceinte au retour des insurgés, avaient cessé de canonner la ville. Les assiégeants et les assiégés passaient les journées à se regarder, tandis que des éclaireurs échangeaient assez inutilement quelques coups de fusil, en se chargeant d'injures et d'imprécations. Enfin, quand la nuit venait, chacun s'endormait presque aussi tranquillement que si on eût été en paix; car, si les Grecs n'avaient point à craindre de sortie de la part des assiégés qui s'étaient claquemurés, ceux-ci n'avaient pas non plus d'assaut à redouter. Les assiégeants s'étaient chauffés avec les échelles préparées pour une attaque de vive force, et la prise de l'acropole de Cécrops devait être l'œuvre du temps.

Tout annonçait que l'issue n'en était pas éloignée. Les maladies exerçaient de grands ravages parmi les assiégés, que la crainte de quelques bombes lancées au hasard avait obligés à se retirer dans des magasins humides, situés sous les propylées. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et comme l'agglomération des Turcs, aux Thermopyles, faisait craindre une invasion dans l'Attique, le stratarque réveillant l'ardeur de ses soldats proposa de tenter un assaut. Ce fut le vœu général des Hellènes, la religion y intervint. Ses cérémonies se mêlèrent aux préparatifs des guerriers; l'archevèque d'Athènes, entouré de son clergé, officia au milieu de l'armée réunie sur le penchant de la colline du Musée. Il prononça un discours propre à enflammer le courage des soldats, qui, après avoir baisé les reliques des saints et orné leurs têtes de feuillages bénis, n'attendirent plus que l'explosion d'une mine qu'on fit

jouer, afin de pratiquer une brèche suffisante pour donner entrée dans l'acropole.

On mit le feu aux poudres pendant la première veille de la nuit, mais les Turcs, prévenus par un Corse nommé Origoné, qui s'était établi dans le consulat de France, se trouvèrent prêts à repousser l'assaut. La forteresse, qu'ils avaient garnie d'un cordon de *Dadi* ou bois gras (usage que les Turcs ont conservé dans tous les siéges pour découvrir l'ennemi), fut tout à coup illuminée. Ils commencèrent en même temps la fusillade, en faisant rouler simultanément des pierres, des obus et des grenades enflammées sur les Hellènes, qu'ils obligèrent à se retirer, après avoir perdu plusieurs braves, et le lieutenant Stralendorf, qui avait ambitionné l'honneur de monter un des premiers à l'assaut. On dut donc attendre le secours de la famine pour s'emparer d'une forteresse à laquelle était lié le sort de l'Attique.

La Morée, plus heureuse, indépendamment du sénat qui veillait à sa sûreté, d'une foule de chefs vaillants et de quarante mille paysans armés de fusils apportés de l'étranger, semblait n'avoir rien à craindre de la part des Turcs.

On s'occupait ainsi, en toute sûreté, de l'expédition contre l'Épire, quand Georges Spanolaki, expédié par l'amirauté d'Hydra vers le lord haut-commissaire, afin de réclamer contre l'arrestation arbitraire de la goëlette *la Terpsichore*, fit parvenir au président Mavrocordatos une note officielle relative à sa mission.

Elle portait que la goëlette *la Terpsichore*, à peine arrivée à Corfou, avait été séquestrée et son équipage mis aux arrêts. Des sbires s'étant rendus sur son bord avaient abattu de vive force le pavillon de la Croix qu'elle portait. On avait ensuite intimé l'ordre au capitaine de mouiller entre quatre armements de guerre anglais, et de dégréer son bâtiment. A tant d'affronts Thomas Maitland avait donné pour prétexte le vol de quelques moutons enlevés à Leu-

cade par un corsaire insurgé. C'était l'aventure du loup et de l'agneau ; mais comme les Turcs n'avaient dévoré que des chrétiens, les Hydriotes furent témoins oculaires de l'accueil qu'on fit à la division navale ottomane qu'on les avait empêchés de capturer, et des soins que le lord haut-commissaire prit pour l'empêcher de tomber au pouvoir des insurgés grecs.

Le capitaine et l'équipage de *la Terpsichore* gémissaient ainsi sous le poids de l'iniquité quand le parlementaire Georges Spanolaki aborda à Corfou, terre ennemie. Sans se plaindre de l'outrage fait à *la Terpsichore*, l'amirauté à laquelle on avait porté plainte au sujet du prétendu vol de moutons commis à Leucade, délit plus digne de la foudre d'Albion que les massacres de Chios vus d'un front impassible par la chrétienté, promettait de faire droit à cette réclamation fondée ou non, dès qu'on lui nommerait la partie lésée et le coupable. Elle réclamait ensuite la goëlette, en demandant à quelle distance l'escadre chrétienne devait se tenir de Corfou, quand elle se porterait dans la mer Ionienne et jusqu'à quelle hauteur ses croiseurs pouvaient naviguer ?

On ne pouvait agir avec plus d'humilité ; il était difficile d'exiger plus de déférence. « Nous avons applaudi, disaient » les archontes de l'amirauté d'Hydra, en terminant leur » lettre, aux assurances souvent répétées que la Grande-» Bretagne resterait tranquille observatrice de la lutte du » désespoir contre la tyrannie ; qu'elle assisterait, au moins » par l'indifférence et l'inertie, un peuple malheureux » qui se débat sous le glaive de ses oppresseurs. Néan-» moins, qu'il nous soit permis de témoigner à Votre Ex-» cellence, qui a proclamé tant de fois la neutralité, notre » douleur et notre surprise de voir un démenti formel » donné à ses déclarations par la longue station des Turcs » à Syvota, par la défense faite à notre escadre de les y » attaquer, et d'être expulsés, comme nous le sommes,

» des ports où les flottes ottomanes sont reçues, appro-
» visionnées, protégées et accueillies avec les honneurs du
» salut royal. »

Il est vraisemblable que cette lettre, quoique mesurée, n'aurait eu d'autre résultat que de laisser pourrir *la Terpsichore* dans le port de Corfou, sans les représentations du commodore sir Henri Moore, qui ne fut jamais étranger aux sentiments de l'humanité. Il avait déjà blâmé la conduite des brocanteurs de Zante (1), et il fit relâcher la goëlette hydriote; mais il est probable qu'il n'eut pas connaissance de la lettre suivante, monument de stupidité et d'arrogance digne d'un nabab, qu'on remit à Georges Spanolaki.

*Corfou*, 28 *avril* 1822, *à huit heures du soir.*

« Monsieur,

« Le lord haut-commissaire, dans les Iles Ioniennes,
» vient de recevoir des lettres qui se disent venir de la
» part de gens qui se donnent d'eux-mêmes le nom de
» gouvernement de la Grèce, et d'un agent qui se trouve
» actuellement dans ce port, chargé par ce soi-disant gou-
» vernement, de traiter avec le lord haut-commissaire.

» Son Excellence ignore absolument l'existence d'un
» *gouvernement provisoire de la Grèce*, et ne peut par con-
» séquent reconnaître un tel agent. La nécessité seule de
» maintenir, *comme Son Excellence l'a toujours fait*, les
» principes de la plus stricte neutralité (2), le porte à *con-*
» *sentir* (3) à faire réponse à quelques passages de ces let-

(1) On assure que ces messieurs se proposent de fulminer contre l'*Histoire de la régénération de la Grèce*. Nous leur disons à l'avance que le mépris inspiré par leur bande noire ne nous fera rompre le silence que pour désigner en toutes lettres ceux que nous nous sommes contentés de signaler.

(2) On a remarqué dans le cours de cette Histoire comment le lord haut-commissaire Maitland entendait la neutralité.

(3) Synonyme affaibli de *daigner*; Sa Grace, qui s'était fait ériger une statue, bâtir un palais, qui tenait des *levers*, hésite cependant sur ce mot, mais il lui *plaît*; l'un vaut l'autre;

*Quid domini facient, audent cum talia....?*

» tres. *Il plaît* enfin à Son Excellence de signifier et de » dire qu'elle ne veut plus entrer en aucune communica- » tion avec une puissance *nominale* qu'elle ne reconnaît » pas (1), et que sa détermination se résume ainsi : 1° Au- » cun bâtiment se disant Grec, sous un pavillon non re- » connu et non autorisé dans le monde (2), ne pourra ètre » reçu dans les ports britanniques (3); 2° Son Excellence » n'est pas tenue de discuter avec une puissance *non re-* » *connue*, sur ce qu'elle a cru convenable de faire. Elle *s'a-* » *vance* (4) néanmoins jusqu'à dire que l'île de Syvota est » une dépendance du gouvernement ionien, et que le roi » d'Angleterre est son seul protecteur. Son Excellence » considère en outre *le canal tout entier* de Corfou, de- » puis le cap Blanc jusqu'à Casopo, comme étant de fait le » port de Corfou. Le gouvernement ionien ne peut que dé- » plorer ( d'après les principes de la même neutralité qu'il » a toujours maintenus ) la folle présomption de celle des » deux parties belligérantes, qui a occasioné le présent » état des choses.

» Son Excellence désire que la personne qui se trouve » dans ce port veuille à l'instant faire voile. »

Cette lettre était signée, d'ordre du lord haut-commissaire Th. Maitland, par Frédéric Hankey, personnage dont on a vu précédemment figurer le nom dans la vente de Parga.

La communication de cette pièce officielle au gouvernement des Hellènes était de nature à faire craindre que

(1) Lisez : *Que S. M. B. ne reconnaît pas.*

(2) La Croix, adoptée pour signe de régénération par les Grecs, compte dix-huit cents ans de gloire, et *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* On voit bien que *Sa Grace ne descend pas des familles qui prétendent rattacher leur origine aux croisades.*

(3) C'est-à-dire dans les ports de l'Heptarchie ionienne.

(4) Il n'y a aucun établissement sur l'île de Syvota. Si elle fait partie de l'Heptarchie, pourquoi y souffrir les Turcs, les y laisser s'établir militairement ? On raisonne mal quand on est en colère.

l'entreprise méditée contre l'Épire n'éprouvât des obstacles de la part des Anglais. Le ton menaçant d'un office sémi-diplomatique, qui taxait de *folle présomption* l'héroïsme d'un peuple poussé à défendre son existence physique, car il fallait tendre la gorge au couteau, même en se soumettant, expliquait trop en faveur de qui Sa Grace formait des vœux, pour compter sur l'inertie de ses dédains. Cependant, en relisant sa note hautaine, comme la navigation interdite au *labarum* grec ne s'étendait qu'au canal de Corfou qu'on limitait, on reprit courage. Le port Glychys ou Phanari étant sept lieues au-dessous des bornes sur lesquelles on avait tracé le *nec plus ultra* de la Croix, on s'imagina qu'on pouvait librement agir en deçà de cette barrière. L'espérance reparut dans le conseil des Hellènes, devenus, par ce qui se passait, plus intéressés que jamais à couvrir le but de leur expédition du prétexte de pénétrer dans l'Étolie, afin de s'opposer à l'invasion que Khourchid pacha méditait contre la Grèce occidentale.

Le président Mavrocordatos (puisse son nom rester grand dans l'histoire de la Hellade!), dirigé par la seule ambition de servir sa patrie, n'eut pas plus tôt entrevu la possibilité de poursuivre l'exécution du plan proposé par les Souliotes, qu'il s'empressa de nommer le général Normann son chef d'état-major. Loin de redouter son mérite, il s'en remit à lui pour toutes les mesures nécessaires au succès de l'entreprise, et comme on avait envoyé depuis long-temps des commissaires de recrutement dans les îles, et sur tous les points où l'on pouvait trouver des hommes qui eussent servi en Europe, on parvint à former deux corps d'élite régulièrement disciplinés.

Le premier, composé de deux cent cinquante-six officiers français, italiens, allemands, polonais, prussiens, danois et suisses, car les enfants de Guillaume Tell, partout braves et loyaux, ne pouvaient pas manquer d'avoir des représentants armés dans la lutte de la Croix contre

l'étendard de Mahomet; cette compagnie, composée d'étrangers, prit le nom de Philhellène. L'honneur de combattre contre les barbares avait fait accourir de l'Occident ces nouveaux croisés, parmi lesquels on citait le capitaine Laskis, de Varsovie; le lieutenant Pourpaker, helvétien; le lieutenant Dejourdi, de Bade; Guys de Sainte-Hélène, Graillard, Daniel, français; Renecke, Elster, prussiens; Rhodios, grec, Raybaud, Voutier, élève de première classe de la marine royale; Mignac, capitaine de hussards, français; Chauvassaigne, garde-du-corps de Monsieur; Han, danois, lieutenant de bombardiers; le capitaine Haney, de Paris; Dandré, français; et Hamsel, médecin suisse. Le commandement de ce bataillon d'élite fut confié au colonel Dania, génois d'origine, ancien chef d'escadron de chasseurs.

Un second corps, ou régiment, fort de six cents hommes, tous Grecs, ayant servi en France ou en Russie, divisé en deux bataillons, fut mis sous les ordres du colonel piémontais Tarella. Ainsi l'armée d'expédition eut une espèce de garde de vétérans d'honneur, composée de huit cent cinquante-six hommes, dont Alexandre Mavrocordatos fut nommé stratarque par le sénat législatif de Corinthe. Il donna ensuite ses dernières instructions relativement à Nauplie, forteresse que Bobolina bloquait par mer depuis plus de quatorze mois, avec une persévérance qu'on aurait cru au-dessus des forces de son sexe, si l'infatigable constance de cette femme extraordinaire n'était attestée par des témoins irrécusables.

On était informé depuis quelques jours seulement que le sérasker Khourchid pacha n'avait pas plus tôt appris la consommation de l'échange de son harem, qui fut débarqué le 2 mai à Prévésa, qu'il avait manifesté ses vues secrètes. Ce n'était ni vers la Thessalie, ni du côté de l'Acarnanie, qu'il avait dirigé son attaque, mais contre la Selléide. Le moment était arrivé de saisir l'ennemi au corps, de

prendre les Turcs en défaut, de les terrasser, de précipiter leurs hordes dans les ondes de l'Achéron, de leur porter un coup décisif, et peut-être de les anéantir. On partit précédé du *labarum*, en prenant la route qui passe par Sicyone et Ægium pour se rendre à Patras. Arrivé près de cette dernière ville, Mavrocordatos eut un entretien avec Colocotroni, qui bloquait le château, et on s'embarqua au mouillage de Saint-André, à la vue des Turcs étonnés de la belle ordonnance des chrétiens.

Le vent était propice : on aurait cinglé vers l'Épire ; mais comme on craignait que Th. Maitland n'eût décrété que le port de Corfou s'étendait depuis la pointe d'Otrante jusqu'aux terres de la Morée, Mavrocordatos, jetant un regard douloureux sur la belle mer de la Grèce, fermée à la valeur de ses enfants, ordonna de porter le cap vers Missolonghi, où il aborda le 5 juin à midi.

FIN DU TOME TROISIÈME.

# TABLE
## DES CHAPITRES
### CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

## LIVRE SIXIÈME.

## LIVRE SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



